TEXTE UND FORSCHUNGEN
ZUR BYZANTINISCH-NEUGRIECHISCHEN PHILOLOGIE
Zwanglose Beihefte der „BYZANTINISCH-NEUGRIECHISCHEN JAHRBÜCHER„
Begründet von NIKOS A. BEES (Βέης)
Herausgegeben von E. Bees-Seferli

Nr. 49

CATHERINE ASDRACHA

LA REGION DES RHODOPES AUX XIIIe ET XIVe SIECLES

ETUDE DE GEOGRAPHIE HISTORIQUE

PREFACE DE
NICOLAS G. SVORONOS

ATHEN
VERLAG DER «BYZANTINISCH-NEUGRIECHISCHEN JAHRBÜCHER»
Philopappou-Str. 12
1976

TEXTE UND FORSCHUNGEN

ZUR BYZANTINISCH-NEUGRIECHISCHEN PHILOLOGIE

Zwanglose Beihefte der
BYZANTINISCH-NEUGRIECHISCHEN JAHRBÜCHER

Begründet von
NIKOS A. BEES (ΒΕΗΣ)

Erschienen:

Nr. 1: NIKOS A. BEES, *Die Inschriftenaufzeichnung des Kodex Sinaiticus Graecus 508 (976) und die Maria-Spilaeotissa-Kloster-Kirche bei Sille (Lykaonien)* $ 5

Nr. 4: NIKOS A. BEES, *Der französisch-mittelgriechische Ritterroman «Imperios und Margarona» und die Gründungssage des Daphnikloster bei Athen.* $ 5

Nr. 5: G. P. ANAGNOSTOPOULOS, *Tsakonische Grammatik, mit einem Geleitwort von Prof. Dr. E. SCHWYZER, Zürich.* $ 5

Nr. 6: A. HADZOPOULOS, *Die Flüchtlingsfrage in Griechenland.* $ 5

Nr. 8: O. SCHISSEL v. FLESCHENBERG, *Marinos von Neapolis und die neuplatonischen Tugendgrade.* $ 5

Nr. 9: ΣΤΕΦ. ΞΑΝΘΟΥΔΙΔΟΥ, *Ἐφωφίλη Γεωργίου Χορτάτζη.* $ 12

Nr. 10: AD. MEDHOF, *Neugriechische Rückwanderer aus den romanischen Sprachen unter Einschluss des Lateinischen.* $ 5

Nr. 11: JOHANN LIST, *Das Antoniusleben des hl. Athanasius d. Gr.* $ 5

Nr. 12: E. GERLAND, *Das Studium der byzant. Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit.* $ 5

Nr. 17: JOSEF SCHMID, *Untersuchungen zur Geschichte des griech. Apokalypsetextes. I. Der Apokalypsetext des Arethas von Kaisareia und einiger anderer jüngerer Gruppen.* $ 5

Nr. 18: K. ΧΑΤΖΗΙΩΑΝΝΟΥ, *Περὶ τῶν ἐν τῇ μεσαιωνικῇ καὶ νεωτέρᾳ κυπριακῇ ξένων γλωσσικῶν στοιχείων.* $ 7

Nr. 19: G. WARTENBERG, *Digenis Akritis. Das Epos des griechischen Mittelalters oder der unsterbliche Homer, in deutsche Reime übertragen.* $ 4

Nr. 20: A. SIGALAS, *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Johannes den Täufer. Mit einem Anhang: Untersuchungen und Ergänzungen zu den Schriften des Chry-*

Fortsetzung auf der Seite 3 der Umschlag

PREFACE

Étudier l' empire byzantin région par région dans une série de monographies exhaustives autant que les sources le permettent, c' est sans doute, dans l' état actuel de la recherche, la meilleure approche de la réalité de cet empire, dont les efforts pour l' unification juridique et institutionnelle, n' ont pas réussi à effacer les particularités régionales.

Ce sont d' ailleurs ces particularités régionales qui, dans des périodes troubles, comme c' est le cas des XIIIe–XIVe siècles où se situe la présente étude, deviennent apparentes et constituent de facteurs importants pour le sort même de l' empire.

C' est dans cette perspective, illustrée déjà par quelques travaux importants, que se place l' ouvrage de Madame Asdracha, fruit de longues et minutieuses recherches.

La région des «Rhodopes» que l' auteur a choisie d' étudier et qui comprend l' espace géographique délimité par le fleuve de l' Hèbre au Nord et à l' Est, le Nestos à l' Ouest et la mer Egée au Sud, présente certains traits communs et certaines particularités par rapport à d' autres parties de l' empire qui lui donnent sa physionomie propre et justifient une étude d' ensemble.

Géographie des lieux, résultats de fouilles, sources narratives et documents d' archives, et, bien entendu, la bibliographie ancienne et récente, ont été mis intelligemment en oeuvre par l' auteur pour brosser une image précise, autant que possible, de cette région pendant les siècles considérés.

Deux thèmes majeurs prédominent dans ces recherches: l' espace géographique et la population qui l' habite, puis l' économie et la société.

La géographie physique de la région, fondée sur les meilleurs travaux modernes, mais enrichis et contrôlés par de nombreuses références aux sources médiévales, la description minutieuse des routes principales et secondaires et des voies de communication fluviales et maritimes, illustrées dans une série de représentations cartographiques, avec un précieux tableau des distances et du temps pour les couvrir, donnent pour l' époque considérée, une image claire du cadre géographique où se place l' activité des hommes, dans une région peuplée des groupes ethniques multiples et difficiles à démêler.

Grecs et Bulgares sont les principaux groupes ethniques qui se partagent la région: les premiers prédominent dans la partie sud, tout au long

de la côte égéenne et dans les centres urbains en général; les seconds, dans les campagnes de la partie nord. Slaves, Valaques, de colonies d' Arméniens, d' Ibères, de peuplades turques et de marchands vénitiens, plus tard de «Latins» et de Juifs sont aussi signalés et localisés. Les changements importants survenus du XIe au XIVe siècle sont: la poussée des Bulgares et des Turcs d' Asie; la baisse générale de la population rurale, attribuée aux guerres civiles et aux continuelles incursions extérieures.

Toute cette population vit dans des agglomérations urbaines et rurales dont l' auteur suit l' évolution: Philippoupolis et Andrinople exceptées, la plupart des centres urbains importants se trouvent groupés sur la côte égéenne ou dans la partie sud près de la côte. La plupart d' entre eux sont d' origine antique, trois seuls (Koumoutzèna, Gratianou et Bèra) sont de création byzantine; deux seulement ont été détruits (Mosynopolis et Trajanoupolis).

A côté des villes, dont l' auteur discerne deux types: kastron – acropole entourée de la ville basse fortifiée et kastron–acropole entourée d' une ville basse ouverte, on signale encore une série de forteresses construites entre le XIe et le XIVe siècle qui prédominent dans l' habitat de la partie nord, et une foule des sites ruraux qui entourent chacun de ces centres fortifiés; le caractère essentiellement rural de l' ensemble de l' habitat et sa fonction militaire sont mis en évidence. Même les plus grands centres urbains ont un caractère semi–rural et servent souvent de refuge aux paysans des alentours.

Ce sont évidemment les activités agricoles qui prédominent dans la région et l' auteur rassemble toutes les données des sources écrites et archéologiques pour les éclairer. Production et techniques sont étudiées avec minutie. Il ressort de cette étude la grande place que tient l' élevage qui constitue le caractère spécifique de cette économie. On soulignera ici l' intérêt de certaines remarques et hypothèses présentées par l' auteur: l' absence d' une diversité de cultures (la même répartition, céréales, vigne, légumes, fruits, est attestée dans toutes les parties de la région étudiées une par une); déséquilibre probable entre la population et la terre provenant de la répartition inégale d' un effectif démographique faible, déséquilibre suggéré par quelques indications des sources byzantines et aussi par la documentation ottomane du XVe siècle que l' auteur met à juste titre à contribution. Tout ceci rend la complémentarité à l' intérieur du secteur agricole proprement dit problématique. L' auteur suggère, avec raison, qu' il faudrait la chercher entre ce secteur et l' élevage.

Économie sans doute autarcique en général, ceci n' exclue pas pour autant les échanges orientés essentiellement vers la consommation urbaine à l' intérieur de la région. En effet, les sources mentionnent de marchés

permanents urbains, de foires périodiques et de marchés occasionnels. La mention d' autre part de marchands étrangers opérant ou installés dans la région, et d' un commerce d' exportation de blé à Venise, témoignent de la participation, dans une certaine mesure, aux échanges méditerranéens. Le rôle de la ville d' Ainos est ici prépondérant. Les trouvailles numismatiques que l' auteur étudie dans un chapitre à part, particulièrement bienvenu, suggèrent suffisamment le caractère monétaire de cette économie.

Les catégories sociales sont celles qu' on connaît dans l' ensemble de l' empire: grands propriétaires fonciers, laïques et ecclésiastiques, moyens et petits propriétaires indépendants, paysans parèques ou salariés, artisans et commerçants habitant particulièrement dans les villes. Quelques catégories moins nettes mentionnées dans les documents des XIe–XIIe siècles présentent un intérêt particulier: les *vestiaritai*, recrutés parmi les paysans pour exécuter de services militaires contre certaines franchises, et les *stratiôtai*, provenant des chôria *ἐστρατευμένα* dépendant d' Isaac Comnène.

La stratification sociale de la population urbaine *(πολῖται)* a attiré particulièrement l' attention de l' auteur. On retrouve évidemment ici l' opposition connue entre les «puissants», groupe composé de grands propriétaires laïques et ecclésiastiques et, en même temps, détenteur du pouvoir administratif d' un côté, et le dèmos de l' autre, qui comprend les couches moyennes et inférieures de la population urbaine exerçant des activités professionnelles diverses, et l' on sent les luttes sociales entre ces éléments surtout pendant la période trouble du XIVe siècle. La remarque la plus intéressante est ici la constatation de l' emploie du terme *δῆμος* pour désigner l' ensemble des citoyens agissant comme une entité communale indépendante des autorités centrales et même contre elles. Mais les données insuffisantes et vagues des sources ne permettent pas malheureusement des précisions.

L' exposé des principaux événements qui concernent la région et l' esquisse rapide de l' évolution de la géographie administrative qui leur est intimement liée terminent ces recherches, qui permettent de dégager les traits généraux qui donnent à cette partie de l' empire sa physionomie propre.

Région frontalière depuis la création du deuxième Etat bulgare, disputée entre l' empire byzantin et cet Etat, et carrefour liant la capitale avec les parties ouest de l' empire et celles-ci avec l' empire centrale, elle subit pendant des siècles le contrecoup des faits militaires qui secouent l' empire: passage des Croisés, conquête franque, incursions continuelles venant du Nord, traversées des armées byzantines lors des guerres civiles. Ainsi le fait militaire devient un facteur capital conditionnant l' évolution de la région dans tous les aspects: il est déterminant dans l' évolution de l' ha-

bitat qui est caractérisé par la reconstruction des villes ou la construction des villes nouvelles et le renouvellement des celles détruites par les guerres, et par son caractère défensif où les villes fortifiées et les kastra prédominent.

Dans l' évolution de l' économie et de la société, il est caractéristique que le fait démographique est dépendant directement du fait militaire, et n' intervient, ainsi que le fait économique, que dans le cas de Bèra et de Sténimachos qui, de petites forteresses, se développèrent en villes grâce à l' activité économique des deux centres monastiques. Par contre, toute la série des kastra de la partie nord ne sont pas développés en centres économiques et administratifs. Ce sont toujours les villes du Sud qui continuent tant bien que mal leur rôle économique et administratif.

Ce sont là des indications de la stagnation de l' économie, qui s' achemine vers l' autarcie et la dégradation. Sur le plan social, ces conditions favorisent l' extension de plus en plus de la grande propriété. Dans l' évolution de l' administration aussi: émiettement des divisions administratives, rôle de plus en plus important des gouverneurs militaires ou des chefs locaux grecs ou bulgares, qui favorise la décentralisation et qui aboutit à la création des apanages et des «principautés», indépendantes ou semi-indépendantes, politique des communautés des villes de plus en plus importantes et indépendantes des autorités de l' administration centrale. Certes, il s' agit là des tendances générales à l' époque, mais qui ici prennent un caractère particulièrement accentué.

Par sa problématique et par la richesse des renseignements qu' elle apporte, cette étude, délibérément analytique, constitue une sérieuse contribution à la connaissance d' une partie névralgique de l' empire byzantin à une époque cruciale de son histoire.

NICOLAS G. SVORONOS

Ce travail a commencé en 1964 à Athènes et bénéficié de l'aide appréciable du regretté Michel Lascaris, qui, avec sa générosité connue, avait mis à ma disposition sa riche bibliothèque spécialisée; mon professeur à l'Université d'Athènes, D. A. Zakythinos, n'a pas manqué de m'encourager à persévérer à mes efforts.

Elaboré à Paris, de 1965 à 1972, dans le climat des études byzantines, animées par le professeur Paul Lemerle et dans le cadre de séminaires, dirigés par lui, par Madame Hélène Ahrweiler et par M. Nicolas Svoronos, ce travail a fait l'objet d'un doctorat de 3e cycle ainsi que du diplôme de la IVe Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes; il serait peu de remercier Paul Lemerle pour son émouvante attention envers mes premiers essais de rédaction et Hélène Ahrweiler pour son intérêt toujours vivant et pour son aide multiple; il serait très peu de remercier M. Nicolas Svoronos, mon directeur d'études et rapporteur au jury de soutenance, pour la grande leçon de méthode historique et de sobriété qu'il a voulu me donner par son enseignement et par sa préoccupation constante avec mon texte, qu'il a lu presque autant de fois que moi. Exprimer ma gratitude serait une façon facile de reconnaître la dette que je leur dois.

Ces pages ont aussi bénéficié de suggestives remarques de mon amie Madame Hélène Antoniadis-Bibicou; je dois, d'autre part, remercier M. André Guillou, qui a bien voulu présenter mon travail pour l'acquisition du diplôme de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes.

M. M. Robert Strick et Jacques Lefort ont eu l'amabilité de corriger mon texte et Mademoiselle Denise Papachryssanthou a mis à ma disposition les résultats de ses recherches prosopographiques; je les remercie de tout coeur.

Mes recherches dans les bibliothèques et musées bulgares ont été menées à bon terme, grâce à l'aide, amicalement accordée, de M. Nikolaj Todorov et de Madame Vasilka Tăpkova-Zaimova, ainsi que d'autres amis et chercheurs bulgares.

Les cartes qui accompagnent le texte n'auraient été réalisables sans l'aide et sans les instructions de M. Jacques Bertin et de toute son équipe du Laboratoire de Cartographie de la VIe Section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, et notamment de Madame Alexandra Derlicka-Laclau; je leur exprime ici ma reconnaissance.

La publication de ces pages dans la collection fondée par l'inoubliable Nicos Bees constitue pour celui qui signe un honneur; que mes amis de longue date, Hélène Bees et Dionyssis Sepherlis, reçoivent l'expression de ma gratitude profonde.

Paris, décembre 1975. C. A.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Abréviations

ΑΘΛΓΘ	= Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ
An. Boll.	= Analecta Bollandiana
BAN	= Bălgarska Akademija na Naukite
BB	= Byzantinobulgarica
BCH	= Bulletin de Correspondance Hellénique
BIB	= Bălgarska Istoričeska Biblioteka
BKD-vo	= Bălgarsko Knižovno Družestvo
BN-J	= Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher
BSHAR	= Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine
BSl	= Byzantinoslavica
Byz	= Byzantion
BZ	= Byzantinische Zeitschrift
DHGE	= Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques
DOP	= Dumbarton Oaks Papers
ΕΕΒΣ	= Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν
EO	= Échos d'Orient
ΕΦΣΚ	= Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως
FHG	= Fragmenta Historicorum Graecorum
Glas SKA	= Glas Srpske Kraljevske Akademije
GMPO	= Godišnik na Muzeite v Plovdivski Okrăg
GM Pl	= Godišnik na Muzeite v Plovdiv
GNAM Pl	= Godišnik na Narodnija Arheologičeski Musej v Plovdiv
GPNBM	= Godišnik na Plovdivskata Narodna Biblioteka i Musej
GSU	= Godišnik na Sofijskija Universitet
HME	= Ἡμερολόγιον Μεγάλης Ἑλλάδος
IAD	= Izvestija na Arheologičeskoto Družestvo
IAI	= Izvestija na Arheologičeskija Institut pri BAN
IBAD	= Izvestija na Bălgarskoto Arheologičesko Družestvo
IBID	= Izvestija na Bălgarskoto Istoričesko Družestvo v Sofija
IIBE	= Izvestija na Instituta za Bălgarski Ezik pri BAN
IIBI	= Izvestija na Instituta za Bălgarska Istorija pri BAN

IID	= Izvestija na Istoričeskoto Družestvo v Sofija
III	= Izvestija na Instituta za Istorija pri BAN
I Pr	= Istoričeski Pregled
IRAIK	= Izvestija na Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole
Iz minaloto	= Iz minaloto na Bălgarite mohamedani v Rodopite, Sofija 1958
MB	= *C. Sathas*, Mésaiônikè Bibliothèkè
MGH, SS	= Monumenta Germaniae Historica, Scriptores
NE	= Νέος Ἑλληνομνήμων
OCP	= Orientalia Christiana Periodica
PG	= *J. Migne*, Patrologiae cursus completus. Series Graeca
PL	= *J. Migne*, Patrologiae cursus completus. Series Latina
PSp	= Periodičesko Spisanie
PSpBKD	= Periodičesko Spisanie na Bălgarskoto Knižovno Družestvo
REB	= Revue des Etudes Byzantines
RH	= Revue Historique
RIS	= Rerum Italicarum Scriptores
Sp BAN	= Spisanie pri BAN
SK	= Seminarium Kondakovianum
TM	= Travaux et Mémoires (P. Lemerle)
Viz. Vrem.	= Vizantijskij Vremennik
ZRVI	= Zbornik Radova Vizantološkog Instituta

A. SOURCES

1 a) Recueils et Regestes. Traités et Notitiae Episcopatuum

J. A. Buchon, Chroniques étrangères = *J. A. Buchon*, Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIIIe siècle, Paris 1841.

A. Carile, Partitio... Romanie = *A. Carile*, Partitio terrarum imperii Romanie, Firenze 1965 (Extrait de Studi Veneziani, VII, 1965, p. 125-305).

J. Darrouzès, Listes synodales et Notitiae, REB, t. 28 (1970), p. 57-96.

F. Dölger, Regesten = *F. Dölger*, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, Teil I : 565-1025; II : 1025-1204; III : 1204-1282, München-Berlin 1924, 1925, 1932; Teil IV : 1282-1341, München-Berlin 1960; Teil V : 1341-1453, München-Berlin 1965 (publié en collaboration avec *P. Wirth*).

H. Gelzer, Texte = *H. Gelzer*, Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatuum, ein Beitrag zur byzantinischen Kirchen- und Verwaltungsgeschichte (Aus den Abh. der K.B. Ak. der Wiss. I Kl. XXI. Bd. III. Abth.), München 1900, p. 531-641.

H. Gelzer, Descriptio = —, Georgii Cyprii Descriptio Orbis Romani, Lipsiae 1890.

E. Honigmann, Synekdèmos = *E. Honigmann*, Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre, Bruxelles 1939.

Izvori = Izvori za bălgarskata istorija, éd. BAN, t. III (Fontes latini historiae bulgaricae), Sofija 1965; t. VII (Fontes graeci historiae bulgaricae), Sofija 1966.

J. Ivanov, Starobălgarski razkazi [Récits vieux-bulgares], Sofija 1935.

S. Lambros, Ἐνθυμήσεων ἤτοι χρονικῶν σημειωμάτων συλλογὴ πρώτη, NE, t. 7 (1910), p. 113—313.

J. Mansi, Amplissima = *J. D. Mansi*, Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio, t. 17/A, Venise 1772. (Nouvelle éd., Paris 1902; éd. anastatique, Graz 1960).

G. Parthey, Notitiae = *G. Parthey*, Hieroclis Synecdemus et Notitiae Episcopatuum. Accedunt Nili Doxapatri Notitia Patriarchatuum et Locorum Nomina Immutata, Berlin 1866. (Ed. anastatique, Amsterdam 1967).
A. Potthast, Regesta Pontificum Romanorum, I-II, Graz 1957 (édition anastatique).

T T = *T. L. F. Tafel - G. M. Thomas*, Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig, Teil I-III, Wien 1856-1857 (Fontes rerum Austriacarum, Diplomataria et Acta XII-XIV). — (Ed. anastatique, Amsterdam 1964).

F. Thiriet, Délibérations = *F. Thiriet*, Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie, I (1160-1363), Paris-La Haye 1966.
—, Régestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Romanie, I (1329-1399), Paris-La Haye 1958.

1 b) Historiens, Chroniqueurs, Vies de Saints

Akropolitès, Heisenberg = *Georgii Acropolitae* Opera, rec. *A. Heisenberg*, I, Lipsiae 1903, p. 1-189.

Albert d'Aix = *Albertus Aquensis*, Historia Hierosolymitana, Recueil des historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, IV, Paris 1879, p. 269-713.

Ammien Marcellin = *Ammianus Marcellinus*, Rerum gestarum libri quae supersunt, ed. *Gardthausen*, I-II, Lipsiae, Teubner 1874. — (Ed. E. Galletier-G. Sabbach, Paris 1968-1970).

Annales Austriae, *Wattenbach* = Annales Austriae, ed. *W. Wattenbach*, MGH, SS, IX, p. 542-743.

Annales Colonienses Maximi, *Pertz* = Annales Colonienses Maximi, ed. *K. Pertz*, MGH, SS, XVII, p. 723-847.

Annales Turcici = *I. Leunclavius*, Annales Sultanorum Othomanidorum, a Turcis sua lingua scripti, Francofurti 1588 (2e édition, 1596).

Anne Comnène, Leib = *Anne Comnène*, Alexiade (règne de l'empereur Alexis I Comnène, 1081-1118). Texte établi et traduit par *B. Leib*, I-III, Paris 1937-1945. (Deuxième tirage, Paris 1967).

Ansbert, Chroust = Historia de expeditione Friderici imperatoris (Der sogenannte *Ansbert*), ed. A. *Chroust*, MGH, SS. Nova series, V, Berlin 1928, p. 1-115. (Ed. anastatique, 1964).

Aşik Pacha Zade, Kreutel = *Aşik Pacha Zade*, Vom Hirtenzelt zur Hohen Pforte, éd. *R. Kreutel*, Graz-Wien-Köln 1959.

Attaleiatès = *Michaelis Attaliotae* Historia, rec. *I. Bekkerus*, Bonnae 1853.

Aubry de Trois-Fontaines, Scheffer-Boichorst = *Alberici Monachi Trium Fontium* Chronica, ed. *P. Scheffer-Boichorst*, MGH, SS, XXIII, p. 631-950.

J. Boissonade, Anecdota graeca e codicibus regiis, V, Paris 1833. (Ed. anastatique, 1962).

Bryennios = *Nicephori Bryennii* Commentarii, rec. *A. Meineke*, Bonnae 1836.

Cantacuzène = *Ioannis Cantacuzeni* eximperatoris Historiarum libri IV, cura *L. Schopeni*, I-III, Bonnae 1828-1832.

Cedrenus = *Georgius Cedrenus*, Ioannis Scylitzae Ope ab *I. Bekkero* suppletus et emendatus, I-II, Bonnae 1838-1839.

Chalkokondylès, Darkò = *Laonici Chalcocondylae* Historiarum demonstrationes, rec. *E. Darkò*, I-II, Budapestini 1922-1927.

Choniatès = *Nicetae Choniatae* Historia, rec. *I. Bekkerus*, Bonnae 1835. (Edition anastatique, Athènes s.a.).

Chronicon *Magni Presbyteri, Wattenbach* = Chronicon *Magni Presbyteri*, ed. *W. Wattenbach*, MGH, SS, XVII, p. 476-534.

Constantin le Philosophe de Kostenec = *Konstantin Filosof* i njegov život Stefana Lazarevića, despota srpskoga [Constantin le Philosophe et sa Vie de Stephan Lazarević, despote serbe], éd. *V. Jagić*, Glasnik srpskog učenog društva, t. 42 (1875).

H. Delehaye, Les saints de Thrace et de Mésie, An. Boll., t. 31 (1912), p. 161-300.

D. Dimitrov, Pătuvaneto na Sv. Aleksandra rimski prez Trakija [Le voyage de Saint-Alexandre de Rome à travers la Thrace], IAI, t. 8 (1934/35), p. 116-161.

I. Dujčev, Un fragment grec de la Vie de Saint-Romile, B Sl, t. 7 (1937/1938), p. 124-127.

F. Dvornik, La Vie de Saint-Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe siècle, Paris 1926.
Ecthesis chronica and Chronicon Athenarum, éd. critique par *S. Lambros*, London 1902; des éditions antérieures : *C. Sathas*, dans MB, VII, p. 557-610.

Enverī, Düstūrnāme = Le Destān d'Umūr-Pacha (Düstūrnāme - *i Enverī*). Texte, traduction et notes par *Irène Mélikoff-Sayar* (Bibliothèque byzantine, Documents, n° 2), Paris 1954.

Ephraim = *Ephraemii monachi* Imperatorum et patriarcharum recensus, interprete *A. Maio*, Bonnae 1840.

Foucher de Chartres = Historia Iherosolymitana. Gesta Francorum Iherusalem peregrinantium ab anno Domini MXCV usque ad annum MCXXVII, auctore domno *Fulcherio Carnotensi*, Recueil des Historiens des Croisades, Hist. Occ., III (1866), p. 311-485.
B. Gorjanov, Neizdannyj anonimnyj vizantijskij hronograf XIV veka [Un chronographe byzantin anonyme non édité, du XIVe siècle], Viz. Vrem., t. 2 (27) (1949), p. 276-293.

Grégoras = *Nicephori Gregorae* Byzantina historia, cura *L. Schopeni*, I-II, Bonnae 1829/30. *Nicephori Gregorae* Historiae Byzantinae libri postremi ab *I. Bekkero* nunc primum editi [III], Bonnae 1855.

Guillaume de Tyr = *Willermus Tyrensis*, Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, Recueil des historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, I, Paris 1844 p. 9-1185; II (1859), p. 1-481.
F. Halkin, Un ermite des Balkans au XIVe siècle. La Vie grecque inédite de Saint Romylos, Byz, t. 31 (Hommage à G. Ostrogorsky), 1961, p. 111-147.

Henri de Valenciennes, Longnon = *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri de Constantinople, publiée par *J. Longnon*, Paris 1948.

Histoire anonyme de la première Croisade = *Louis Bréhier*, Histoire anonyme de la première Croisade (= Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum), Paris 1924.

Historia peregrinorum, *Chroust* = Historia peregrinorum, ed. *A. Chroust*, MGH, SS, Nova series, V, p. 116-172.
J. Ivanov, Žitija na sv. Ivana Rilski s uvodni beležki

	[Vie de St. Ivan de Rila avec de notes d'introduction], GSU, t. 32 (1936), p. 108 sq.
	E. Kaluzniacki, Werke des Patriarchen von Bulgarien, Euthymios, Wien 1901.
Kinnamos	= *Ioannis Cinnami* Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum, rec. *A. Meineke*, Bonnae 1836.
E. Kourilas-F. Halkin, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe	= *E. Kourilas et F. Halkin*, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe, ermite au Mont Athos (XIVe s.), An. Boll., t. 54 (1936), p. 38-112.
Kritoboulos	= *Michael Kritoboulos*, Ἱστορίαι, éd. *C. Müller*, FHG, V 1, Paris 1883, p. 52-161.
Kritoboulos, Grecu	= *Critobuli Imbriotae* De rebus per annos 1451-1467 a Mechemete II gestis, ed. *B. Grecu*, Bucuresti 1963 (Scriptores Byzantini IV).
	I. Leunclavius, Historiae Musulmanae Turcorum, de monumentis ipsorum exscriptae, libri XVIII, Francofurti 1591.
R. Loenertz, La chronique brève de 1352	= *R. J. Loenertz*, La chronique brève de 1352. Première partie : de 1205 à 1327, OCP, t. 29 (1963), p. 331-356. — La chronique brève de 1352. Deuxième partie: de 1328 à 1341, OCP, t. 30 (1964), p. 39-64.
Manuel Philès	= *Manuelis Philae* Carmina, ed. *E. Miller*, I-II, Paris 1855, 1857.
Matteo Villani, Istorie	= *Matteo Villani* Istorie, éd. *A. Muratori*, Rerum Italicarum Scriptores, XIV, Milano 1729.
	Francisco de Moncada, Expedicion de los Catalanos y Aragoneses contra Turcos y Griegos, éd. *Samuel Gili y Gaya*, Madrid 1924.
Odon de Deuil, Waitz	= *Odonis de Deogilo* Liber de via sancti sepulchri, ed. *G. Waitz*, MGH, SS, XXVI, p. 59-73.
Pachymère	= *Georgii Pachymeris* De Michaele et Andronico Palaeologis libri tredecim, rec. *I. Bekkerus*, I-II, Bonnae 1835.
	A. Pantokratorinos, Βίος καὶ πολιτεία τοῦ Ἀθανασίου Α', Οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου (1289-1293 καὶ 1304-1310), Θρακικά, t. 13 (1940), p. 56-107, 430.

	F. Dvornik, La Vie de Saint-Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe siècle, Paris 1926. Ecthesis chronica and Chronicon Athenarum, éd. critique par *S. Lambros*, London 1902; des éditions antérieures : *C. Sathas*, dans MB, VII, p. 557-610.
Enverī, Düstūrnāme	= Le Destān d'Umūr-Pacha (Düstūrnāme - *i Enverī*). Texte, traduction et notes par *Irène Mélikoff-Sayar* (Bibliothèque byzantine, Documents, n° 2), Paris 1954.
Ephraim	= *Ephraemii monachi* Imperatorum et patriarcharum recensus, interprete *A. Maio*, Bonnae 1840.
Foucher de Chartres	= Historia Iherosolymitana. Gesta Francorum Iherusalem peregrinantium ab anno Domini MXCV usque ad annum MCXXVII, auctore domno *Fulcherio Carnotensi*, Recueil des Historiens des Croisades, Hist. Occ., III (1866), p. 311-485.
	B. Gorjanov, Neizdannyj anonimnyj vizantijskij hronograf XIV veka [Un chronographe byzantin anonyme non édité, du XIVe siècle], Viz. Vrem., t. 2 (27) (1949), p. 276-293.
Grégoras	= *Nicephori Gregorae* Byzantina historia, cura *L. Schopeni*, I-II, Bonnae 1829/30. *Nicephori Gregorae* Historiae Byzantinae libri postremi ab *I. Bekkero* nunc primum editi [III], Bonnae 1855.
Guillaume de Tyr	= *Willermus Tyrensis*, Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, Recueil des historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, I, Paris 1844 p. 9-1185; II (1859), p. 1-481.
	F. Halkin, Un ermite des Balkans au XIVe siècle. La Vie grecque inédite de Saint Romylos, Byz, t. 31 (Hommage à G. Ostrogorsky), 1961, p. 111-147.
Henri de Valenciennes, Longnon	= *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri de Constantinople, publiée par *J. Longnon*, Paris 1948.
Histoire anonyme de la première Croisade	= *Louis Bréhier*, Histoire anonyme de la première Croisade (= Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum), Paris 1924.
Historia peregrinorum, *Chroust*	= Historia peregrinorum, ed. *A. Chroust*, MGH, SS, Nova series, V, p. 116-172.
	J. Ivanov, Žitija na sv. Ivana Rilski s uvodni belezki

	[Vie de St. Ivan de Rila avec de notes d'introduction], GSU, t. 32 (1936), p. 108 sq. *E. Kaluzniacki*, Werke des Patriarchen von Bulgarien, Euthymios, Wien 1901.
Kinnamos	= *Ioannis Cinnami* Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum, rec. *A. Meineke*, Bonnae 1836.
E. Kourilas-F. Halkin, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe	= *E. Kourilas et F. Halkin*, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe, ermite au Mont Athos (XIVe s.), An. Boll., t. 54 (1936), p. 38-112.
Kritoboulos	= *Michael Kritoboulos*, Ἱστορίαι, éd. *C. Müller*, FHG, V 1, Paris 1883, p. 52-161.
Kritoboulos, Grecu	= *Critobuli Imbriotae* De rebus per annos 1451-1467 a Mechemete II gestis, ed. *B. Grecu*, Bucuresti 1963 (Scriptores Byzantini IV). *I. Leunclavius*, Historiae Musulmanae Turcorum, de monumentis ipsorum exscriptae, libri XVIII, Francofurti 1591.
R. Loenertz, La chronique brève de 1352	= *R. J. Loenertz*, La chronique brève de 1352. Première partie : de 1205 à 1327, OCP, t. 29 (1963), p. 331-356. — La chronique brève de 1352. Deuxième partie: de 1328 à 1341, OCP, t. 30 (1964), p. 39-64.
Manuel Philès	= *Manuelis Philae* Carmina, ed. *E. Miller*, I-II, Paris 1855, 1857.
Matteo Villani, Istorie	= *Matteo Villani* Istorie, éd. *A. Muratori*, Rerum Italicarum Scriptores, XIV, Milano 1729. *Francisco de Moncada*, Expedicion de los Catalanos y Aragoneses contra Turcos y Griegos, éd. *Samuel Gili y Gaya*, Madrid 1924.
Odon de Deuil, Waitz	= *Odonis de Deogilo* Liber de via sancti sepulchri, ed. *G. Waitz*, MGH, SS, XXVI, p. 59-73.
Pachymère	= *Georgii Pachymeris* De Michaele et Andronico Palaeologis libri tredecim, rec. *I. Bekkerus*, I-II, Bonnae 1835. *A. Pantokratorinos*, Βίος καὶ πολιτεία τοῦ Ἀθανασίου Α', Οἰκουμενικοῦ Πατριάρχου (1289-1293 καὶ 1304-1310), Θρακικά, t. 13 (1940), p. 56-107, 430.

Pierre Tudehode (ou *Tudeboeuf*)	=	*Petri Tudebodi* seu *Tudebovis*, sacerdotis Sivracensis, Historia de Hierosolymitano itinere, Recueil des historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, III, Paris 1866, p. 3-117.
Procope, De aedificiis	=	*Procopii Caesariensis* Opera omnia, rec. *J. Haury*, IV, Lipsiae 1964 (éd. anast.). *Pseudo-Kodinos*, Traité des Offices, éd. *J. Verpeaux*, Paris 1966.
Ramon Muntaner, Cronica, *E.B.*	=	*Ramon Muntaner*, Cronica, volum VI : expedicio dels Catalans a Orient, Text i notes per *E.B.*, Barcelona 1951.
Robert de Clari, *Lauer*	=	*Robert de Clari*, La conquête de Constantinople, éd. *Philippe Lauer*, Paris 1956. *Roberti canonici* S. Mariani Autissiodorensis Chronicon, ed. *O. Holder-Egger*, MGH, SS, XXVI, p. 219-287.
P. Schreiner, La chronique brève de 1352	=	*P. Schreiner*, La chronique brève de 1352. Troisième partie : de 1342 à 1348, OCP, t. 31 (1965), p. 336-373.
Simokattès, *De Boor*	=	*Theophylacti Simocattae* Historiae, ed. *C. De Boor*, Lipsiae 1887. (Ed. corrigée, Stuttgart 1972).
Skoutariôtès, *Heisenberg*	=	*Theodori Scutariotae* Additamenta ad Georgii Acropolitae historiam, ed. *A. Heisenberg* = Georgii Acropolitae Opera I, Lipsiae 1903, p. 275-302.
Skoutariôtès, Σύνοψις	=	*Théodore Skoutariôtès*, Ἀνωνύμου Σύνοψις Χρονική, éd. *C. Sathas*, MB, VII, Venetia-Paris 1894, p. 1-556. *Sôcratès*, Ἐκκλησιαστική Ἱστορία, PG, t. 67 (1864), col. 28-842.
Sphrantzès, *Grecu*	=	*Georgios Sphrantzes*, Τὰ καθ' ἑαυτὸν καί τινα γεγονότα ἐν τῷ χρόνῳ τῆς ζωῆς αὐτοῦ, 1401-1477, cum Pseudo-Phrantzes in appendice sive Macarii Melisseni Chronicon 1258-1481, ex recensione *Basilii Grecu*, Bucuresti (Scriptores byzantini V) 1966.
Strabon, *H. L. Jones*	=	*Strabon*, Γεωγραφικά, éd. *H. L. Jones*, Cambridge, Massachusetts-London 1954.
Villehardouin, *Faral*	=	*Villehardouin*, La conquête de Constantinople, éditée et traduite par *E. Faral*, I (1199-1203), II (1203-1207), Paris 1961 (deuxième édition).

Zônaras = *Ioannis Zonarae* Epitomae historiarum libri XVIII. Libri XIII - XVIII. Vol. III, ed. *Th. Büttner-Wobst*, Bonnae 1897.

1 c) Epistolographie

R. Browning, Unpublished correspondence between Michael Italicus, Archbishop of Philippopolis, and Theodore Prodromos, B B, t. 1 (1962), p. 279-297.

Cydonès, Correspondance, *Loenertz* = *R.-J. Loenertz, Démétrius Cydonès* Correspondance, Studi e Testi, 186. Città del Vaticano, I, 1956; Studi e Testi, 208, Città del Vaticano, II, 1960.

J. Darrouzès, Deux lettres de Grégoire Antiochos écrites de Bulgarie vers 1173, B Sl, t. 23/2 (1962), p. 276-284; 24/1 (1963), p. 65-86.

I. Dujčev, Prepiskata na papa Inokentii III s Bălgarite [La correspondance du pape Innocent III avec les Bulgares], GSU, ist.-phil. Fac., t. 38 (1942).

Epistola de morte Friderici Imperatoris, ed. *A. Chroust*, MGH, SS, Nova series, V, p. 173-178.

Innocentii III papae Regesta sive Epistolae, ed. *J. Migne*, PL, CCXIV, col. 2-1194; CCXV, col. 10-1612.

S. Lambros, Μία ἐπιστολὴ τοῦ Δομινίκου Γατελούζου, NE, t. 7 (1910), p. 87-88.

P. Peeters, Histoires monastiques Géorgiennes, An. Boll., t. 36-37 (1917-1919).

Alice-Mary Maffry Talbot, The correspondence of Athanasius I, patriarch of Constantinople. Letters to the emperor Andronicus II, members of the imperial family and officials, Dumbarton Oaks 1975.

Theodori Ducae Lascaris Epistulae = *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae CCXVII, App. I, Theodori litterae ad cives de pace a Bulgaris per Russos petita, ed. *N. Festa*, Firenze 1898.

1 d) Portulans, Itinéraires, Voyageurs

Félix de Beaujour, Voyage militaire = Baron *Félix de Beaujour*, Voyage militaire dans l'empire othoman, t. I, Paris 1829.

Pierre Belon, Les observations de plusieurs singularitez	= *Pierre Belon*, du Mans. Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges, Paris 1554.
	(Benjamin de Tudèle) The Itinerary of Rabbi *Benjamin de Tudela*, éd. *A. Asher*, I-II, London 1840-1841.
Bertrandon de la Broquière, Le Voyage d'Outremer	= *Bertrandon de la Broquière*, Le voyage d'Outremer, éd. *Ch. Schefer-H. Cordier*, Paris 1892.
A. Boué, Recueil d'itinéraires	= *Ami Boué*, Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe, I, Vienne 1854.
	A. Delatte, Les portulans grecs : I, Liège 1947; II, Compléments, Bruxelles 1958.
Robert de Dreux, Voyage en Turquie	= *Robert de Dreux*, Voyage en Turquie et en Grèce, éd. *H. Pernot*, Paris 1925.
Δρομοδείκτης	= Δρομοδείκτης τῶν ἀκολούθων ὀκτὼ μερῶν μεθ' ἀξιολόγων ὑποσημειώσεων τοῦ καθενὸς μέρους, Πελοποννήσου, Βοιωτίας, Ἀττικῆς, Θεσσαλίας, Ἠπείρου, Μπόσνας, Μακεδονίας καὶ Θρᾴκης, Venise 1829.
Evlija Čelebi	= *B. Petrakès* et *M. Sarantès*, Ἐβλιγιὰ Τσελεμπῆ, Περιγραφὴ τῆς Ἀδριανουπόλεως, Θρᾳκικά, t. 15 (1941), p. 5-54.
—	= *I. Spatharès*, Ἡ δυτικὴ Θρᾴκη κατὰ τὸν Ἐβλιγιὰ Τσελεπῆν, περιηγητὴν τοῦ XVII αἰῶνος, Θρᾳκικά, t. 4 (1933), p. 113-128; t. 5 (1934), p. 179-217; Ἡ ἀνατολικὴ Θρᾴκη ., t. 7 (1936), p. 153-176; t. 9 (1938), p. 23-36.
Evlija Čelebi (= *H. Kissling*, Beiträge)	= *H. J. Kissling*, Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert, Wiesbaden 1956.
	C. Jireček, Stari pŭtešestvija po Bălgarija ot 15-18 stoletie [Itinéraires anciens à travers la Bulgarie de 15e-18e siècle]. Per Sp na BKD-vo (Sofija 1882), fasc. III, p. 60-83; (1883), fasc. IV, p. 67-105 et fasc. VI, p. 1-45; (1884), fasc. VII, p. 96-127.

Lamartine, Voyage en Orient, II, Paris 1869.

Paul Lucas, Voyage dans la Grèce = Voyage du Sieur *Paul Lucas* fait par ordre du roy dans la Grèce, l'Asie Mineure, la Macédoine et l'Afrique, I, Paris 1712.

T. Tafel, De Via Egnatia = *T.L.F. Tafel*, De Via Militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur, Tubingae 1842. (Variorum Reprints, London 1972).

W. Tomaschek, Zur Kunde der Hämus Halbinsel = *W. Tomaschek*, Zur Kunde der Hämus Halbinsel. II, Die Handelswege im 12. Jahrh. nach der Erkundigungen des Arabers Idrîsî, Sitz. der K. Ak. der Wiss., Phil.-Hist. Kl., Wien, Bd 113 (1886), p. 285-373.

A. Viquesnel, Voyage dans la Turquie d'Europe = *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace, I-II, Paris 1868.

2. Documents d'archives

Actes de Pantocrator = Actes de l'Athos II. Actes de Pantocrator; éd. *L. Petit*, Viz. Vrem., t. 10 (1903), Priloženie 2. (Ed. anastatique, Amsterdam 1964).

Actes de Zographou = Actes de l'Athos IV. Actes de Zographou, éd. *W. Regel, E. Kurtz* et *B. Korablev*, Viz. Vrem., t. 13 (1907), Priloženie 1. (Ed. anast., Amsterdam 1969).

Actes de Chilandar = Actes de l'Athos V. Actes de Chilandar, éd. *L. Petit* et *B. Korablev*, I : Actes grecs, Viz. Vrem., t. 17 (1911), Priloženie 1.

Actes de Kutlumus = Archives de l'Athos II. Actes de Kutlumus, éd. diplomatique par *P. Lemerle*, Paris 1945.

Actes de Xéropotamou = Archives de l'Athos III. Actes de Xéropotamou, éd. diplomatique par *J. Bompaire*, Paris 1964.

Actes de Lavra, I = Archives de l'Athos V. Actes de Lavra, première partie : Des origines à 1204, éd. dipl. par *P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos* avec la collaboration de *Denise Papachryssanthou*, Paris 1970; t. 2 (sous presse), t. 3 (à paraître).

Actes d'Esphigménou = Archives de l'Athos VI. Actes d'Esphigménou, éd. dipl. par *J. Lefort*, Paris 1973.

Actes du Prôtaton	=	Archives de l'Athos VII. Actes du Prôtaton, éd. dipl. par *Denise Papachryssanthou*, Paris 1975.
		Giacomo Badoer, Il libro dei conti, Constantinopoli, 1436-1440, testo e cura di *V. Dorini* e *T. Bertelé*, Roma 1956.
		N. Bees, Σερβικὰ καὶ Βυζαντιακὰ γράμματα Μετεώρου, Βυζαντίς, t. 2 (1911/1912), p. 1-100.
		R. Cessi, Deliberazioni del Maggior Consiglio di Venezia, III, Bologna 1950.
		A. Dmitrievskij, Opisanie liturgiceskih rukopisej, hranjastihsja v bibliotekah pravoslavnago vostoka [Inventaire des manuscrits liturgiques conservés dans les bibliothèques de l'Orient orthodoxe], t. I, Τυπικά, Kiev 1895.
F. Dölger, Facsimiles	=	*F. Dölger*, Facsimiles byzantinischer Kaiserurkunden, Mitt. und Neugr. Sem., München 1931.
		—, Die Urkunden des Johannes-Prodromos-Klosters bei Serrai, Sitz. der Bayer. Akad. der Wiss., Philosophisch-historische Abteilung, 1935, Heft 9, München 1935.
F. Dölger, Schatzkammern	=	—, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, München 1948.
		—, Sechs byzantinische Praktika des 14. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon, Abhandl. der Bayer. Akad. der Wiss., Philos.-hist. Kl., Heft 28, München 1949.
		—, cf. Bibliographie.
		S. Eustratiadès, Ἱστορικὰ μνημεῖα τοῦ Ἄθω, Ἑλληνικά, t. 2 (1929), p. 333-384.
M. Goudas, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα	=	*M. Goudas*, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα τῆς ἐν Ἄθω ἱερᾶς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου, EEBΣ, t. 3 (1926), p. 113-134; t. 4 (1927), p. 211-248.
		J. Gouillard, Le Synodikon de l'Orthodoxie. Edition et commentaire, TM, t. 2 (1967), p. 1-316.
A. Guillou, Ménécée	=	*André Guillou*, Les archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée, Paris 1955.
		S. Kauchtschischvili, Typicon Gregorii Pacuriani (traduction et commentaire en géorgien) ; éd. critique, Tbilissi 1963.

A. Každan, Dva pozdnevizantijskih akta iz sobranija P. I. Sevastjanova [Deux actes de la dernière époque byzantine de la collection P. I. Sevastjanov], Viz. Vrem., t. 2 (27) (1949), p. 313-321.

M. Lascaris, Actes serbes = *M. Lascaris*, Actes serbes de Vatopédi, extrait des B Sl, t. 6 (1935).
V. Laurent, Un acte grec inédit du despote serbe Constantin Dragaš, REB, t. 5 (1947), p. 171-184.

M M = *F. Miklosich* et *J. Müller*, Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana, I-VI, Vindobonae 1860-1890.
J. Papadopoulos et *Arkadios Vatopédinos*, Un acte officiel du despote Alexis Sthlavos au sujet du couvent de Spéléotissa près de Melenikon, Sp BAN, t. 45 (1933), p. 1-6. — Réédition par *I. Dujčev*, Iz starata bălgarska knižnina, II, 1942.

Louis Petit, Typikon de Grégoire Pacourianos = Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie, éd. *Louis Petit*, Viz. Vrem., t. 11 (Sankt-Peterburg 1904), Priloženie 1.

Louis Petit, Typikon du monastère de la Kosmosotira = Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'AEenos (1152), éd. *Louis Petit*, extrait du Bulletin de l'Institut Archéologique Russe à Constantinople, t. 13, Sofia 1908.
N. Svoronos, cf. Bibliographie.

G. Thomas, Diplomatarium Veneto-Levantinum = *G. M. Thomas*, Diplomatarium Veneto-Levantinum sive Acta et Diplomata res venetas, graecas atque Levantis illustrantia, I : 1300-1350, Venetiis 1880; II : 1351-1454, Venetiis 1899. (Ed. anast., New York, s.a.).

A. Vatopédinos, Ἁγιορειτικὰ ἀνάλεκτα = *Arkadios Vatopédinos*, Ἁγιορειτικὰ ἀνάλεκτα ἐκ τοῦ Ἀρχείου τῆς μονῆς Βατοπεδίου, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, t. 3 (1919), p. 209-223; 326-339; 429-441.

3. Sceaux, Inscriptions

V. Beševliev, Die protobulgarischen Inschriften, Berlin 1963.
—, Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien, Berlin 1964.

C. Constantopoulos, Χρονολογήσεις βυζαντιακῶν μολυβδοβούλλων τῆς Θράκης, ΑΘΛΓΘ, t. 3 (1936-37), p. 203-208; *idem*, Διορθώσεις καὶ χρονολογήσεις βυζαντινῶν μολυβδοβούλλων τῆς Θράκης, ΑΘΛΓΘ, t. 22 (1957), p. 264-269.

A. Dumont, Inscriptions et monuments figurés de la Thrace = *A. Dumont - Th. Homolle*, Inscriptions et monuments figurés de la Thrace. Mélanges d'archéologie et d'épigraphie, Paris 1892.

V. Laurent, Bulletin de Sigillographie byzantine, Byz, t. 5 (1929/30), fasc. 1, p. 571-654; t. 6 (1931), fasc. 2, p. 771-829.

—, Les bulles métriques dans la Sigillographie byzantine, Paris 1932.

—, Documents de Sigillographie. La collection d'Orghidan, Paris 1952.

—, Les Sceaux byzantins du médailler Vatican. Città del Vaticano 1962.

V. Laurent, Corpus = —, Le Corpus des Sceaux de l'Empire byzantin, V/1, Paris 1963; V/2, Paris 1965; V/3, Paris 1972.

P. Perdrizet, Trois inscriptions latines de Roumélie, BCH, t. 24 (1900), p. 542-552.

G. Schlumberger, Sigillographie = *G. Schlumberger*, Sigillographie de l'Empire byzantin, Paris 1884

I. Ševčenko, Inscription commemorating Sisinnios, «curator» of Tzurulon (A.D. 813), Byz, t. 35 (1965), p. 564-574.

Z. Taşlıklıoğlu, Trakya' da Epigrafya arastirmalari [Recherches épigraphiques en Thrace], I-II, Istanbul 1961-1971.

G. Zacos and *A. Veglery*, Byzantine lead seals, Basel 1972, vs. I, parts one, two, three.

4. Trouvailles collectives monétaires

D. Končev, dans GNAMPI, t. 2 (1950), p. 273-274; t. 4 (1960), p. 206-215.

H. Džambov, dans Arheologija, année 3 (1961), fasc. 4, p. 2-5.

[*T. Gerasimov*], Inventaire des trouvailles monétaires déposées dans le musée archéologique d'Asenovgrad (manuscrit).

T. Gerasimov, dans IAI, t. 8 (1934), p. 467-473; t. 11 (1937), p. 315-324; t. 12 (1938), p. 450-457; t. 13 (1939), p. 341-345; t. 14 (1940-1942), p. 282-285; t. 15 (1946), p. 235-244; t. 17 (1950), p. 316-326; t. 18 (1952), p. 400-404; t. 25 (1962), p. 225-237; t. 26 (1963), p. 249-270; t. 27 (1964), p. 237-248; t. 28 (1965), p. 247-252; t. 29 (1966), p. 211-216; t. 30 (1967), p. 187-192; t. 31 (1969), p. 231-237.

Jordanka Jurukova, dans Arheologija, année 2 (1960), fasc. 3, p. 79; année 6 (1964), fasc. 3, p. 77-81.

—, Moneti na latinski feodalni vladeteli v Gărcija, namereni v Rodopite [Monnaies des souverains féodaux Latins de Grèce, trouvées dans les Rhodopes], Rodopski Sbornik, t. 1 (1965), p. 219-227.

K. Kolev, dans GNAMPI, t. 6 (1968), p. 157-165.

A. Mulčev - T. Filipov, dans Arheologija, année 9 (1967), fasc. 1, p. 32-39.

A. Mušmov, dans IAI, t. 1 (1921/1922), p. 239-243; t. 4 (1926/1927), p. 321-326.

B. BIBLIOGRAPHIE

Hélène Ahrweiler, Recherches sur l'administration = *Hélène Glykatzi-Ahrweiler*, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, tirage à part de BCH, t. 84 (1960). Repris dans *Hélène Ahrweiler*, Etudes sur les structures administratives et sociales de Byzance, Variorum reprints, London 1971, n° VIII.

—, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317) particulièrement au XIIIe siècle, tirage à part de TM, I, Paris 1965. Repris dans *eadem*, Byzance : les pays et les territoires, Variorum reprints, London 1976, n° IV.

—, Le Sébaste, chef des groupes ethniques, dans Polychronion. Festschrift F. Dölger zum 75. Geburtstag, Heidelberg 1966, p. 34-38. Repris dans Variorum reprints, 1971, n° XIV.

Hélène Ahrweiler, Byzance et la mer = —, Byzance et la mer. La marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles, Paris 1966.

—, Les problèmes de la géographie historique byzantine, Proceedings of the XIIIth International Kongress of Byzantine Studies, London 1967, p. 465-473. Repris dans Variorum reprints, 1976, n° II.

C. Amantos, Τὰ ἐθνολογικὰ ὀνόματα εἰς τοὺς βυζαντινοὺς συγγραφεῖς, Ἑλληνικά, t. 2 (1929), p. 97-104.

—, Βολερόν, Ἑλληνικά, t. 2 (1929), p. 124-126.

—, Βόλος - Βολερόν, Ἑλληνικά, t. 7 (1934), p. 267-270.

—, Μητρόπολις Μοραχριδῶν, Ἑλληνικά, t. 10 (1937/38), p. 52.

—, Μικρὰ θρακικὰ μελετήματα. Β΄ Χειρόγραφα τῆς μονῆς τοῦ Γρηγορίου Πακουριάνου παρὰ τὸν Στενήμαχον, Θρακικά, t. 10 (1938), p. 234-252.

—, Ἡ οἰκογένεια Βατάτζη, ΕΕΒΣ, t. 21 (1951), p. 174-178.

D. Anastasijević - G. Ostrogorsky, Les Koumanes pronoïaires	=	*D. Anastasijević* et *G. Ostrogorsky*, Les Koumanes pronoïaires, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales et slaves, t. XI (Mélanges Henri Grégoire), Bruxelles 1951, p. 19-29.
D. Angelov, Bogomilstvoto	=	*D. Angelov*, Bogomilstvoto v Bălgarija [Le Bogomilisme en Bulgarie], Sofija 1947. Deuxième éd. augmentée, Sofija 1961. (Les renvois se rapportent à la première édition). —, Prezviter Kosma i besedata mu protiv Bogomilite [Kosma le presbyteros et son homélie contre les Bogomiles], Sofija 1948. —, Der Bogomilismus auf dem Gebiet des Byzantinischen Reiches, I-II, Sofija 1948-1950. —, Antifeodalni dviženija v Trakija i Makedonija prez sredata na XIV v. [Mouvements antiféodaux en Thrace et Macédoine pendant le milieu du XIVe s.], I Pr, t. 8 (1952), fasc. 4/5, p. 439-456.
D. Angelov, Săobštitelno-operacionni linii	=	—, Săobštitelno-operacionni linii i osvedomitelna služba văv vojnite i vănšno-političeskite otnošenija meždu Bălgarija i Vizantija prez XII-XIV vv. [Les lignes de communication et d'opération et le service informatif en temps de guerre et dans les rapports internationaux entre la Bulgarie et Byzance aux XIIe-XIVe s.], IBID, t. 22-24 (1948), p. 214-248.
D. Angelov, Certains aspects	=	—, Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs, B Sl, t. 17/2 (1956), p. 220-275.
D. Angelov, Pojava, părvi dejstvija	=	—, Pojava, părvi dejstvija na Turcite v Rodopskija kraj i geroičnata borba na mestnoto naselenie [Apparition, premières activités des Turcs dans la région des Rhodopes et la lutte héroique de la population locale], Iz minaloto na Bălgarite mohamedani v Rodopite, Sofija 1958, p. 31-39. —, Padane na Rodopskata oblast pod osmanska vlast [La chute de la région des Rhodopes sous le pouvoir ottoman], Iz minaloto, p. 42-49.
D. Angelov, Zur Geschichte des Bogomilismus in Thrakien	=	—, Zur Geschichte des Bogomilismus in Thrakien in der I. Hälfte des 14. Jahrhunderts, BZ, t. 51 (1958), p. 374-378.

—, Kăm văprosa za srednovekovnija bălgarski grad [A propos de la ville médiévale bulgare], Arheologija, année 2 (1960), fasc. 1, p. 9-22.

—, Nouvelles données sur le Bogomilisme dans le «Synodikon de l'Orthodoxie», B B, t. 3 (1969), p. 9-21.

St. Antoljak, Samuilovata država [L'Etat de Samuel], Skopje 1969.

Hélène Antoniadis-Bibicou, Douanes = *Hélène Antoniadis-Bibicou*, Recherches sur les douanes à Byzance, Paris 1963.

—, Villages désertés en Grèce. Un bilan provisoire, dans Villages désertés et Histoire économique XIe-XVIIIe siècle, Paris 1965, p. 343-417.

—, Etudes d'histoire maritime de Byzance. A propos du «thème des Caravisiens», Paris 1966.

—, Vocabulaire maritime et puissance navale en Méditerranée orientale au Moyen-Age d'après quelques textes grecs. Mediterraneo e Oceano Indiano. Atti del VI Colloquio Internazionale di Storia Marittima, Venezia 20-29 Settembre 1962, Firenze 1970, p. 317-348.

M. Apostolidès, Περὶ τῆς Φιλιπουπόλεως καὶ τῶν ἀρχαιοτέρων αὐτῆς ὀνομάτων Εὐμολπιὰς καὶ Κενδρισός, Θρᾳκικά, t. 1 (1928), p. 336-349.

—, Ἡ ἐπὶ τῆς Ροδόπης τοῦ ἁγίου Γεωργίου μονή, Θρᾳκικά, t. 5 (1934), p. 236-245.

—, Περὶ Κουκλένης καὶ τῆς φερωνύμου αὐτῆς ἐπὶ τῆς Ροδόπης μονῆς τῶν ἁγίων Ἀναργύρων, ΑΘΛΓΘ, t. 2 (1935/36), p. 3-40.

—, Περὶ τῆς μονῆς τῆς Κοιμήσεως τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Πετριτσονιτίσσης, Θρᾳκικά, t. 7 (1936), p. 51-82.

—, Σημειώματα περὶ τῆς Ἱλωτινοπόλεως καὶ Διδυμοτείχου, Θρᾳκικά, t. 9 (1938), p. 407-414.

—, Ἡ ρωμαϊκὴ ἐπαρχία (Provincia Romana) Θρᾴκη καὶ ἡ μητρόπολις αὐτῆς Φιλιππούπολις, Θρᾳκικά, t. 17 (1942), p. 241-275.

—, Ρωμανία - Ζαγορὰ καὶ τὰ τῆς Θρᾴκης ὄρια ἐπὶ τῆς Βυζαντιακῆς αὐτοκρατορίας, ΑΘΛΓΘ, t. 8 (1941/42), p. 65-82.

M. Apostolidès, Ἡ... ἐθνικὴ φυσιογνωμία τῆς Θράκης = —, Ἡ διὰ τῶν αἰώνων ἐθνικὴ φυσιογνωμία τῆς Θράκης, ΑΘΑΛΓΘ, t. 8 (1941/42), p. 83-122.

—, Ἡ τῆς Φιλιππουπόλεως ἱστορία ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων, Athènes 1959.

—, Ὁ Στενίμαχος, ἤτοι συνοπτικὴ τῆς πόλεως Στενιμάχου ἱστορία ἀπὸ τῶν παλαιῶν μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων, Athènes 1962 (deuxième éd. augmentée).

V.A. Arutjunova, K voprosu ob «ἄνθρωποι» v «Tipike» Grigorija Pakuriana, Viz. Vrem., t. 29 (1968/69), p. 63-76.

Catherine Asdracha, Formes de brigandage pendant la deuxième guerre civile byzantine au XIVe s., Etudes balkaniques, t. 7/3 (1971), p. 118-120.

—, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle : Prosopographie, REB, t. 31 (1973), p. 275-297.

—, Sur la toponomastique de la Thrace au XVe siècle : noms de lieux et structure socio-économique, Actes du XIe Congrès International des Sciences Onomastiques, t. I, Sofia 1974, p. 65-67.

—, Le terme Haemos chez Pachymère, Studia Balcanica 10. Recherches de géographie historique, Sofia 1975, p. 137-142.

—, Les Rhodopes au XIVe siècle : histoire administrative et prosopographie, REB, t. 34 (à paraître).

S. Asdrachas, Aux Balkans du XVe s. : Producteurs directs et marché, Etudes balkaniques, t. 6/3 (1970), p. 36-69.

V. Avramov, Trajanovijat pŭt ot Karpatite prez Dunava i Balkana za Plovdiv [La route trajane des Carpathes pour Plovdiv à travers le Danube et les Balkans[, IBAD, t. 4 (1914), p. 226-240.

F. Babinger, Beiträge = *F. Babinger*, Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14.-15. J.), München 1944.

—, Mahomet II le Conquérant et son temps (1432-1481). La grande peur du monde au tournant de l'histoire. Traduction H. E. del Medico, préface P. Lemerle, Paris 1954.

G. Bakalakès, Τὸ παρὰ τὴν Χριστούπολιν τείχισμα, Ἑλληνικά, t. 10 (1937/38), p. 307-318.

G. Balaševev, Ὁ αὐτοκράτωρ Μιχαὴλ Η΄ ὁ Παλαιολόγος καὶ τὸ ἱδρυθὲν τῇ συνδρομῇ αὐτοῦ κράτος τῶν Ὀγούζων παρὰ τὴν δυτικὴν ἀκτὴν τοῦ Εὐξείνου, Sofia 1930.

Ö. L. Barkan, Les formes de l'organisation du travail agricole dans l'empire ottoman au XVe et XVIe siècle, Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul, t. 1/1 (1939), p. 1-31; t. 1/2 (1939), p. 1-16; t. 1/3 (1939), p. 3-25.

—, Les déportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans l'empire ottoman, Revue de la Fac. des Sciences Ec. de l'Univ. d'Istanbul, t. 11/1-4 (1949/50), p. 67-131.

J. Barker, The problem of appanages in Byzantium during the Palaiologian period, dans Βυζαντινά, t. 3 (Thessalonique 1971), p. 103-122.

H. G. Beck, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich (I. Müller - W. Otto, Handbuch der Altertumswissenschaft, XII 2, 1), München 1959, p. 148-229.

N. Bees, Eine Glosse von Manuel Moschopoulos über den Berg Papikion, BNJ, t. 10 (1933/34), p. 349-350.

Irène Beldiceanu-Steinherr, La conquête d'Andrinople par les Turcs: La pénétration turque en Thrace et la valeur des chroniques ottomanes, TM, t. 1 (1965), p. 439-461.

T. Bertelé, Il giro d'affari di Giacomo Badoer : precisazioni e deducioni, Akten des XI. internationalen Byzantinisten-Kongresses, München 1960, p. 48-57.

V. Beševliev, Proučvanija vărhu lično imena u Trakite [Recherches sur les noms propres chez les Thraces], Sofija 1965.

St. Binon, A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, BZ, t. 38/1 (1938), p. 133-155; t. 38/2 (1938), p. 377-407.

P. Birot-J. Dresch, La Méditerranée et le Moyen-Orient = *P. Birot* et *J. Dresch*, La Méditerranée et le Moyen-Orient, I : La Méditerranée occidentale, Paris 1953; II : La Méditerranée orientale et le Moyen-Orient, Paris 1956.

A. Blanc, Géographie des Balkans = *A. Blanc*, Géographie des Balkans, Que sais-je?, n°1154, Paris 1965.

Ursula V. Bosch, Kaiser Andronikos III Palaiologos. Versuch einer Darstellung der byzantinischen Geschichte in den Jahren 1321-1341, Amsterdam 1965.

G. Bratianu, Une expérience d'économie dirigée. Le monopole du blé à Byzance au XIe siècle, Byz, t. 9 (1934), p. 643-662; repris dans Etudes byzantines d'histoire économique et sociale, Paris 1938.

G. Bratianu, Privilèges et franchises = —, Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin, Paris-Bucarest 1936.

F. Braudel, La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, I-II, Paris 1966 (deuxième édition).

V. Bulgaru, Quelques observations en marge d'une étude d'ethnographie. Les Roumains, pasteurs nomades, autochtones des pays balkaniques et «colonisateurs» de la Transylvanie?, Revue roumaine d'Histoire, t. 4/5 (1965), p. 995-1006.

G. Cahen, Les Mongols dans les Balkans, RH, t. 146 (1924), p. 55-59.

Jordanka Čangova, Srednovekovni orădija na truda v Bălgarija, IAI, t. 25 (1962), p. 19-53 (rés. en français : Outils du Moyen Age en Bulgarie, p. 54-55).

—, Arheologičeski proučvanija na Perniškata krepost [Recherches archéologiques concernant la forteresse de Pernik], IBID, t. 26 (1968), p. 123-137.

G. Cankova-Petkova, La population agraire dans les terres bulgares sous la domination byzantine aux XIe-XIIe siècles, BB, t. 1 (1962), p. 299-311.

—, Kăm văprosa za selskostopanskata tehnika v srednovekovna Bălgarija i v njakoi săsedni balkanski oblasti [A propos de la technique agraire dans la Bulgarie médiévale et certaines régions balkaniques avoisinantes], III, t. 13 (1963), p. 123-135.

—, Za agrarnite otnošenija v srednovekovna Bălgarija (XI-XIII v.) [Sur les rapports agraires en Bulgarie médiévale aux XIe-XIIIe s.], Sofija 1964.

F. Chalandon, Essai sur le règne d'Alexis I Comnène (1081-1118), I-II, Paris 1900.

P. Charanis, A note on the population = *P. Charanis*, A note on the population and cities of the byzantine empire in the thirteenth century, The Joshua Starr Memorial Volume (Jewish Social Studies, Publications, volume 5), New-York 1953, p. 135-148.

—, Ethnic changes in the Byzantine empire in the Seventh Century, DOP, t. 13 (1959), p. 23-44. Repris dans *P. Charanis*, Studies on the demography of the Byzantine Empire, Variorum reprints, London 1972, n° II.

—, The Armenians in the byzantine empire, Lisboa 1963.

D. Končev, Rimskijat păt Philippopolis - Karassura i razklonenieto mu pri Ranilum, GPNBM, 1940/41 (Sofija 1942), p. 39-57 (rés. en français : La voie romaine Philippopolis - Karassura et sa bifurcation de Ranilum, p. 58-60).

—, Kričim prez srednovekovieto [Kričim pendant le Moyen-Age], GNAMPl, t. 1 (1948), p. 75-87.

—, Rodopski kreposti južno ot Perušitsa [Forteresses des Rhodopes au sud de Perušitsa], IID, t. 22-24 (1948), p. 249-260.

—, Prinos kăm bălgarskata materialna kultura [Contribution à l'étude de la civilisation matérielle bulgare], IAI, t. 17 (1950), p. 298-305.

D. Končev, Traits caractéristiques = —, Traits caractéristiques dans la construction des forteresses bulgares et byzantines aux temps féodaux, B SI, t. 16/2 (1955), p. 265-269.

D. Končev, La forteresse Τζέπαινα = —, La forteresse Τζέπαινα - Cepina, B SI, t. 20/2 (1959), p. 285-304.

D. Končev, Stroežі = —, Stroežі na Grigorij Bakurijani v Asenovgrad i okolnosttà [Constructions de Grégoire Pakourianos à Asenovgrad et ses environs], IAI, BAN, t. 23 (1960), p. 99-110.

—, K izučeniju osobennostej stroiteljstva bolgarskih i vizantijskih krepostej epohi razvitogo feodalizma [Pour une étude des particularités de construction des forteresses bulgares et byzantines à l'époque du développement du féodalisme], Viz. Vrem., t. 18 (1961), p. 206-215.

—, Rodopskite srednovekovni kreposti Κόσνικος i Μπέαδνος [Les forteresses médiévales des Rhodopes Κόσνικος et Μπέαδνος], IAI, t. 26 (1963), p. 87-93.

—, Contribution à l'étude de la viticulture et de la vinification dans l'antiquité et au Moyen Age en Bulgarie, Acta Antiqua Philippopolitana, Studia Archeologica, Sofija 1963, p. 121-131.

D. Končev, Le château médiéval Οὐστρα = —, Le château médiéval Οὐστρα dans les Rhodopes, B SI, t. 25 (1964), p. 254-260.

—, Opisanie na vănšnite steni na krepostta Čepina [Description des murs de l'enceinte extérieure de la forteresse Čepina], IAI, t. 29 (1966), p. 57-60.

D. Končev-St. Stoilov, La forteresse d'Asên = *D. Končev - St. Stoilov*, La forteresse d'Asên, B SI, t. 22 (1961), p. 20-54.

G. Constantinidès, Ὀλίγα περὶ Ἀδριανουπόλεως, Θρακικά, t. 17 (1942), p. 292-307.

C. Constantopoulos, Κάστρον Μαρωνείας, Θρακικά, t. 4 (1933), p. 35-39.

—, Πρῶτος τοῦ Παπικίου, Λαογραφία, t. 7 (1923), p. 556-560.

B. Cvetkova, Novye dannye o hristianah - spahijah na balkanskom poluostrove v period tureckogo gospodstva [Nouvelles données concernant les sipahis-chrétiens dans la péninsule balkanique à la période de la domination turque], Viz. Vrem., t. 13 (1958), p. 184-197.

J. Cvijić, Grundlinien der Geographie und Geologie von Mazedonien und Altserbien (Petermanns Mitteilungen, Erg. Heft 162), Gotha 1908.

J. Cvijić, La péninsule balkanique = —, La péninsule balkanique, géographie humaine, Paris 1918.

Chr. Danov, Zur historischen Geographie der Os thrakischen Stämme vor und zur Zeit des Odrysse reiches (VI.-IV. Jahr. v. u. Z.), Etudes historiques, t. (Sofia 1966), p. 11-29.

J. Darrouzès, Le registre synodal du patriarcat b zantin au XIVe siècle. Etude paléographique et d plomatique, Paris 1971.

D. Dečev, Gde sa̍ ži̍veli Smolianite? [Où ont véc les Smolianes?], Sbornik v čest na V. Zlatarski, Sofij 1925, p. 45-54.

S. Dimitrov, Demografski otnošenija i pronikvane n isliama v zapadnite Rodopi i dolinata na Mesta pre XV-XVII v [Rapports démographiques et pénétra tion de l'Islam dans les Rhodopes occidentaux et l vallée du Nestos pendant les XVe-XVIIe s.], Rodopsk Sbornik, t. 1 (1965), p. 63-114.

F. Dölger, Beiträge = *F. Dölger*, Beiträge zur Geschichte der byzantinische Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahr hunderts, Leipzig-Berlin, 1927 (byz. Archiv. n° 9) (re impression, 1960).

F. Dölger, Chronologisches und Diplomatisches = —, Chronologisches und Diplomatisches zu den Ur kunden des Athosklosters Vatopedi, BZ, t. 39/ (1939), p. 321-340.

—, compte-rendu de l'étude de Laurent, Ὁ Βαρδα ριωτῶν ἤτοι Τούρκων, BZ, t. 42 (1942), p. 340.

St. Dragoumès, Ἐπανόρθωσις = *St. Dragoumès*, Ἐπανόρθωσις τοῦ διαγράμματος τῆ πρώτης ἐκ Νικαίας στρατείας τοῦ Ἕλληνος αὐτο τορος Θεοδώρου Β', Βυζαντίς, t. 2 (1911/12), p. 201 215.

M. Drinov, Sa̍činenija. Trudovete po bălgarska i sla vianska istorija [Oeuvres. Travaux sur l'histoire bul gare et slave], I, Sofija 1909.

Du Cange, Glossarium ad Scriptores mediae et infima Graecitatis, I-II, Lugdunum 1688. (Ed. anast., Gra 1958).

I. Duj̆čev, Un metropolita di Morachridos nel sec XIV, OCP, t. 3 (1937), p. 273-275.

I. Duj̆čev, Proučvanija = —, Proučvanija vărhu bălgarskoto srednovekovie [Re cherches sur le Moyen Age bulgare], Sofija 1945.

I. Dujčev, Bălgarskata prinadležnost = —, Bălgarskata prinadležnost na rodopskoto naselenie predi padaneto mu pod tursko igo [L'appartenance bulgare de la population des Rhodopes avant sa chute sous le joug turc], Iz minaloto, p. 39-41.

—, Slavianski mestni i lični imena văv vizantijskite opisni knigi [Noms de lieux et noms propres slaves dans les Praktika byzantins], IIBE, t. 8 (1962), p. 197-215.

—, I Bogomili nei paesi slavi e la loro storia, Medioevo Bizantino-Slavo, I, Roma 1965, p. 251-282.

—, Contribution à l'histoire de la conquête turque en Thrace aux dernières décades du XIVe siècle, dans Etudes Balkaniques, t. 9/2 (Sofia 1973), p. 80-92.

F. Dvornik, Les Slaves, Byzance et Rome = *F. Dvornik*, Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle, Paris 1926.

H. Džambov, Nahodki ot Rodopite [Trouvailles des Rhodopes], GNAMPI, t. 4 (1960), p. 190-192 (p. 191-192 : Srednovekovni železni orădija ot Beden [outils de fer médiévaux de Beden]).

—, Po văprosa za mjastoto na krepostta Vatrahokastron [Sur la question de l'emplacement de la forteresse Batrachokastron], GMPO, I, 1954, p. 241-252 (rés. en français, p. 253-254).

Gr. Euthymiou, Τὸ Διδυμότειχον = *Gr. Euthymiou*, Τὸ Διδυμότειχον κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους, extrait de ΑΘΛΓΘ, t. 22 (1957), p. 349-378.

Aly Mohamed Fahmy, Muslim sea-power in the east Mediterranean, London 1950.

E. Francès, La féodalité = *E. Francès*, La féodalité et les villes byzantines, B St, t. 16/1 (1955), p. 76-96.

Ž. Gălăbov, Fizičeskaja Geografija = *Ž. Gălăbov, I. Ivanov, P. Penčev, K. Mišev, V. Nedelčeva*, Fizičeskaja Geografija Bolgarii [Géographie physique de Bulgarie], (traduction du bulgare), Moskva 1960.

Sonia Georgieva, Cărkva v rodopskata krepost Cepina [L'église de la forteresse Cepina dans les Rhodopes], Arheologija, année 5 (1963), fasc. 3, p. 47-54.

—, Srednovekovni nekropoli v Rodopite [Nécropoles médiévales dans les Rhodopes], Rodopski Sbornik, t. I, Sofija 1965, p. 129-168.

E. Gerland, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches = *E. Gerland*, Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, I, Homburg 1905. (Ed. anast., Darmstadt 1966).

W. Gjuselev, Forschungen zur Geschichte Thrakiens im Mittelalter, I. Beitrag zur Geschichte der Stadt Konstantia, BB, t. 3 (1969), p. 155-169.

V. Gogov, Kreposttà Perperek pri Kărdžali [La forteresse de Perperek près de Kărdžali], Spisanie Rodopa, année 8 (Sofija 1928), fasc. 6.

M. Gökbilgin, Edirne = *M. Tayyib Gökbilgin*, XV-XVI. asirlarda Edirne ve Pasa livâsï [Andrinople et le district de Pacha aux XVe et XVIe siècles], Istanbul 1952.

—, Rumeli'de Yürükler Tatarlar ve evlâd-i fatihan [Yürüks, Tatars et «descendants de Conquérant»], Istanbul 1957.

B. Gorjanov, Vizantijskij gorod XIII-XV vv. [La ville byzantine aux XIIIe-XVe s.], Viz. Vrem., 13 (1958), p. 162-183.

M. Gyóni, Skylitzès et les Vlaques, Revue d'histoire comparée, année 25 (1947), t. 5/2, p. 155-173.

—, La transhumance des Vlaques balkaniques au Moyen Age, B St, t. 12 (1951), p. 29-42.

A. Hadjinikolaou-Marava, Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin, Athènes 1950.

N. Hajtov, Asenovgrad v minaloto [Asenovgrad dans le passé], Sofija 1965.

A. A. Hansen-Löve, Die Darstellung der Schlacht bei Adrianopel (1205) in der «Chronik von Morea», Etudes balkaniques, année 7, fasc. 3 (Sofia 1971), p. 102-112.

M. Hendy, Coinage and money in the byzantine empire, 1081-1261, Dumbarton Oaks 1969.

W. Heyd, Le commerce du Levant = *W. Heyd*, Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age, I-II, Leipzig 1923. (Deuxième réimpression, Leipzig 1936).

W. Hinz, Lebensmittelpreise im mittelalterlichen vorderen Orient, Die Welt des Orients, t. II,,1 (Göttingen 1954), p. 45-70.

G. Hristov, Hristijanski elementi v rodopskata toponimija [Eléments chrétiens dans la toponymie des Rhodopes], Rodopski Sbornik, t. 1 (1965), p. 229-241.

K. V. Hvostova, Osobennosti agrarnopravovyh otnošenij v pozdnej Vizantii (XIV-XV vv.) [Particularités des rapports agraires et juridiques à Byzance tardif aux XIVe-XVe s.], Moskva 1968.

H. Inalcik, Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar [Etudes et documents concernant l'époque de Mahomet le Conquérant], I, Ankara 1954.

J. Ivanov, Asenovata krepost = *J. Ivanov*, Asenovata krepost nad Stanimaka i Bačkovskijat monastir [La forteresse d'Asen au dessus de Sténimachos et le monastère de Bačkovo], IBAD, t. 2 (1911/1912), p. 191-230.

—, Bogomilski knigi i legendi [Livres et légendes des Bogomiles], Sofija, 1925.

R. Janin, Constantinople byzantine. Développement urbain et répertoire topographique, Paris 1964 (deuxième éd. révisée et augmentée).

E. Jeanselme et *L. Oeconomos*, Les Oeuvres d'Assistance et les Hôpitaux Byzantins au siècle des Comnènes. Communication faite au Ier Congrès de l'Histoire de l'Art de Guérir (Anvers, 7-12 août 1920), Anvers 1921.

Jewish Encyclopedia, I, New-York 1901.

C. Jireček, Dejiny naroda bulharského, Praze 1876.

C. Jireček, Geschichte = —, Geschichte der Bulgaren, Prag 1876 (trad. allemande du titre précédent).

—, Istorija Bolgar [Histoire des Bulgares], Odessa 1878 (trad. russe).

C. Jireček, Die Heerstrasse = —, Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel und die Balkanpässe, Prague 1877. (Ed. anast., Amsterdam 1967).

C. Jireček, Pŭtni beležki = —, Pŭtni beležki za Sredna Gora i za Rodopskite planini [Notes de voyage pour la Sredna Gora et les Rhodopes], Per Sp, fasc. 8 (1884), p. 1-45; fasc. 9 (1884), p. 1-51; fasc. 10 (1884), p. 1-51; fasc. 11 (1884), p. 1-33.

C. Jireček, Das Fürstentum Bulgarien = —, Das Fürstentum Bulgarien. Seine Bodenstellung, Natur, Bevölkerung, wirtschaftliche Zustände und neueste Geschichte. Wien 1891 (traduction en bulgare, v. les titres ci-dessous) :

C. Jireček, Bălgarska dăržava = —, Knjažestvo Bălgarija : I. Bălgarska dăržava [L'Etat bulgare], Plovdiv 1899;

C. Jireček, Pătuvanija = —, II. Pătuvanija po Bălgarija [Voyages à travers la Bulgarie], Plovdiv 1899. Nouvelle éd., Sofia 1974. (Les renvois se rapportent à la première édition).

—, compte-rendu de l'ouvrage de Novaković, Strumska oblast, Archiv für slavische Philologie, t. 17 (1895), p. 265-268.

C. Jireček, Das christliche Element = —, Das christliche Element in der topographischen Nomenclatur der Balkanländer (= Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wiss. in Wien, Phil.-Hist. Klasse, Bd. 136, 1897 (trad. en bulgare, v. le titre ci-dessous) :

C. Jireček, Hristijanskijat element = —, Hristijanskijat element v topografičeskata nomenklatura na Balkanskite zemi [L'élément chrétien dans la nomenclature topographique des pays balkaniques], P Sp, BKD-vo, t. 55-56 (1898), p. 223-268.

N. Kausokalybitès, Ἡ ἱερὰ Ἱστορία τῆς μονῆς Σουμελᾶ, dans Ἡ θεία καὶ ἱερὰ ἀκολουθία τῶν ὁσίων Βαρνάβα καὶ Σωφρονίου καὶ Χριστοφόρου, Λειψία 1775.

A. Každan, Agrarnye otnošenija = *A. Každan*, Agrarnye otnošenija v Vizantii XIII-XIV vv. [Les rapports agraires à Byzance aux XIIIe-XIVe s.], Moskva 1952.

H. Kiepert, Formae orbis antiqui mit kritischen Text und Quellenangabe zu jeder Karte, Berlin 1910 [Carte n° XVII (Berlin 1894) : Illyricum et Thracia].

E. Kirsten, Die byzantinische Stadt = *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress, München 1958, V, 3, p. 1-48 et Anmerkungen (cf. Diskussionsbeiträge des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses, München 1958, p. 75-102.

K. Kolev, Sekli li sa sobstveni moneti vladetelite ot părvata bălgarska dăržava, GNAMPI, t. 6 (1968), p. 117-135 (rés. en français : Les souverains du premier Etat bulgare ont-ils frappé de monnaie?, p. 135-136).

N. Kondov, K voprosu o sisteme polevodstva v bolgarskih i sosednih s nimi zemljah Balkanskogo poluostrova v srednie veka [A propos du système d'agriculture dans les terres bulgares et les pays balkaniques voisins, au Moyen Age], Viz. Vrem., t. 20 (1961), p. 3-13.

—, Ovoštarstvoto v bălgarskite zemi prez Srednovekovieto, Sofija 1969 (rés. en allemand : Der mittelalterliche Obstbau in den bulgarischen Ländern, p. 66-67).

Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, I-VI, Athènes 1948-1955.

—, Ἐκ τοῦ ναυτικοῦ βίου τῶν Βυζαντινῶν, ΕΕΒΣ, t. 21 (1951), p. 3-48.

C. Kourtidès, Ἡ ἐκ Λιδυμοτείχου ἀναθηματικὴ στήλη τῶν Πλωτεινοπολιτῶν, Θρᾳκικά, t. 8 (1937), p. 190-195.

G. Kovačev, Petrič, Petritsos, Βασιλικός, GMPI, 1960, fasc. 3, p. 379-385.

Alexandra Krantonellè, Ἡ κατὰ τῶν Λατίνων ἑλληνο-βουλγαρικὴ σύμπραξις ἐν Θρᾴκῃ, 1204-1206, Athènes 1964.

St. Kyriakidès, Θρᾳκικαὶ παραδόσεις, HME, 1922, p. 241-252.

—, Παπίκιον ὄρος, Ἀθηνᾶ, t. 35 (1923), p. 219-225.

St. Kyriakidès, Θρᾳκικά ταξείδια = —, Θρᾳκικὰ ταξείδια. Μπουροῦ-Καλὲ - Ἀναστασιούπολις - Περιθεώριον, HME, 1931 (Athènes 1930), tirage à part.

—, Ὁ πόρος τοῦ Μαρμαρίου, Μακεδονικὸν ἡμερολόγιον, 1939, p. 129-133.

St. Kyriakidès, Βυζαντιναὶ Μελέται = Βυζαντιναὶ Μελέται II-V, Thessalonique 1937-1939.

St. Kyriakidès, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης = —, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης. Ὁ Ἑλληνισμὸς τῶν συγχρόνων Θρᾳκῶν. Αἱ πόλεις Ξάνθη καὶ Κομοτινή, Thessalonique 1960.

Angeliki E. Laiou, Constantinople and the Latins. The foreign Policy of Andronicus II (1282-1328), Cambridge, Massachusetts 1972.

S. Lamoros, Ἡ περίμετρος τῆς Κωνσταντινουπόλεως, τῆς Θεσσαλονίκης, τῆς Βερροίας καὶ τῆς Ἀδριανουπόλεως, NE, t. I (1904), p. 243.

V. Laurent, Ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων = *V. Laurent*, Ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων. Perses, Turcs asiatiques ou Turcs hongrois?, IBID (Sbornik v pamet P. Nikov), t. 16-17 (1939-40), p. 275-289. Compte-rendu par *F. Dölger*,, BZ, t. 42 (1942), p. 340.

—, L'évêque des Turcs et le proèdre de Turquie, BSHAR, t. 23/2 (1943), p. 147-158 (1-12).

P. Lemerle, Philippes = *P. Lemerle*, Philippes et la Macédoine Orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Paris 1945.

P. Lemerle, L'émirat d'Aydin — , L'émirat d'Aydin. Byzance et l'Occident. Recherches sur la «Geste d'Umur Pacha», Paris 1957.

P. Lemerle, Esquisse = —, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : Les sources et les problèmes, RH, t. 219 (1958), p. 32-74, 254-284; t. 220 (1958), p. 43-94. (Réimpression, 1969).

—, Notes sur l'administration byzantine à la veille de la IV Croisade, d'après deux documents inédits des archives de Lavra, REB, t. 19 (1961), p. 258-272.

Hélène Lipšic, K voprosu o gorode v Vizantii v VIII-IX vv. [Sur le problème de la ville à Byzance aux VIIIe-IXe s.], Viz. Vrem., t. 6 (1953), 113-131.

St. Lišev, Za stokovoto proizvodstvo = *St. Lišev*, Za stokovoto proizvodstvo văv feodalna Bălgarija (rés. en français : La production commercialisable dans l'économie de la Bulgarie médiévale, p. 151-157), Sofija 1957.

—, Za pronikvaneto i roljata na parite văv feodalna Bălgarija (rés. en français : Sur la pénétration de la monnaie et son rôle en Bulgarie féodale, p. 183-189), Sofija 1958.

—, Za genezisa na feodalizma v Bălgarija [Sur la naissance du féodalisme en Bulgarie], Sofija 1963.

St. Lišev, Bălgarskijat srednovekoven grad = —, Bălgarskijat srednovekoven grad. Obštestveno-ikonomičeski oblik, Sofija 1970 (rés. en allemand : Die bulgarische mittelalterliche Stadt, Gemeinschaftlich-wirtschaftlicher Überblick, p. 221-223).

G. Litavrin, Bolgarija i Vizantija = *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija v XI-XII vv [Bulgarie et Byzance aux XIe-XIIe s.], Moskva 1960.

J. Longnon, L'empire latin de Constantinople = *J. Longnon*, L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée, Paris 1949.

E. Manova, Razkopki na srednovekovna cărkva v

Kărdžali [Fouilles d'une église médiévale à Kărdžali], Arheologija, année 5 (1963), fasc. 3, p. 75-83.

V. Marinov, Contributions à l'étude de la viticulture traditionnelle et de la vinification dans la ville d'Asenovgrad (Stanimaka), Revue des Etudes Sud-Est Européennes, t. 11/3 (1973), p. 487-512.

A. Mehlan, Die Handelsstrassen des Balkans während der Türkenzeit, Südostdeutsche Forschungen, IV J., Heft 2, 1939, p. 243-295.

A. Mèliarakès, Γεωγραφικὰ περίεργα, Ἑστία 1891, p. 411.

—, Καθορισμὸς τῆς θέσεως τοῦ Παπικίου ὄρους, Θρᾳκικὴ Ἐπετηρίς, t. 1 (1897), p. 70-78.

M. Mélirrytos, Περιγραφὴ ἱστορικὴ καὶ γεωγραφικὴ ὑπὸ ἐκκλησιαστικὴν ἔποψιν τῆς ἐπαρχίας Μαρωνείας, 1871.

D. Metkalf, Coinage in the Balkans = *D. Metkalf*, Coinage in the Balkans, 820-1355, Thessalonique 1965.

St. Mihajlov, Srednovekovni cărkvi v Rodopite [Eglises médiévales dans les Rhodopes], Rodopski Sbornik, t. 2 (1969), p. 147-180.

V. Mikov, Proizhod i značenie = *V. Mikov*, Proizhod i značenie na imenata na našite gradove, sela, reki, planini i mesta [Origine et signification des noms de nos villes, villages, rivières, montagnes et régions], Sofija 1943.

—, Lokalizirane na njakoi izčeznali antični i srednovekovni selišta i kreposti v Bălgarija, Arheologija, 1968, fasc. 4, p. 28-47 (rés. en français : Localisation de certains sites et forteresses de l'Antiquité et du Moyen Age en Bulgarie disparus aujourd'hui, p. 48).

Hr. Milev, Karta na tărnovskoto carstvo, Plovdiv 1909.

St. Mladenov, Imenata na oŝte deset bălgarski reki [Les noms de dix autres rivières bulgares], Sp BAN, t. 7-9 (1915-1918), p. 65-104.

—, Po văprosăt za etimologičnoto objasnenije na njakoi mestni imena v Rodopska oblast [Sur la question de l'interprétation étymologique de certains noms de lieux dans la région des Rhodopes], Sbornik v čest na A. Iširkov, Sofija 1933, p. 257-263.

D. Obolensky, The Bogomils: A study in Balkan Neo-Manicheism, Cambridge 1948.

C. Oikonomos, Ἐγχειρίδιον = *C. Oikonomos*, Ἐγχειρίδιον περὶ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως, Vienne 1819.

*P. Orešk*ov, Bălgarskite sela v okolnosttà na Carigrad [Les villages bulgares dans les environs de Constantinople], Sp BAN, ist.-phil. fac., t. 8/5 (1914), p. 85-108.

A. Orlandos, Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας = *A. Orlandos*, Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, Θρακικά, t. 4 (1933), p. 3-34.

—, Προσθῆκαι εἰς τὰ περὶ τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ τῆς θρακικῆς Βήρας, ΑΘΛΓΘ, t. 6 (1939-1940), p. 500-503.

G. Ostrogorsky, Löhne und Preise in Byzanz, BZ, t. 32 (1932), p. 293-333 (traduction en italien : Salari e prezzi a Bisanzio, dans R. Romano (éd.), I prezzi in Europa dal XIII secolo a oggi, Torino 1967, p. 47-85.

—, Vizantijskie piscovye knigi, B SI, t. 9 (1947/48), p. 203-306 (trad. en français : Les Praktika byzantins, dans l'ouvrage ci-dessous, p. 259-368).

G. Ostrogorsky, Féodalité = —, Pour l'histoire de la féodalité byzantine, Bruxelles 1954.

G. Ostrogorsky, Histoire = —, Histoire de l'Etat byzantin, Paris 1956 (trad. franç. par J. Gouillard).

—, Byzantine cities in the early Middle Ages, DOP, t. 13 (1959), p. 47-66.

—, La prise de Serrès par les Turcs, Byz, t. 35 (1965), Mémorial Henri Grégoire, p. 302-319.

G. Ostrogorsky, Serska oblast = —, Serska oblast posle Dušanove smrti [La région de Serrès après la mort de Dušan], Beograd 1965.

—, Autour d'un prostagma de Jean VIII Paléologue, ZRVI, t. 10 (1967), p. 63-85.

P. Papageôrgiou, Αἱ Σέρραι καὶ τὰ προάστεια = *P. Papageôrgiou*, Αἱ Σέρραι καὶ τὰ προάστεια τὰ περὶ τὰς Σέρρας καὶ ἡ μονὴ Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου, BZ, t. 3 (1894), Abteilung I, p. 225-329.

S. Papadimitriou, Feodor Prodrom = *S. D. Papadimitriou*, Feodor Prodrom. Istoriko-literaturnoe izsledovanie [Théodore Prodrome. Essai historico-littéraire], Odessa 1905.

A. Papakôstas, Ὁ Βοϊδομάτης καὶ τὰ μνημεῖα του, Ὁ Νέος Κουβαρᾶς, t. 1 (1961), p. 138-154.

Basilikè Papoulia, Stadt und Land im Byzanz. Actes du II Congrès International des Etudes du Sud-est européen, t. 2, Histoire, Athènes 1972, p. 187-208.

Pauly-Wissowa, RE = *Pauly-Wissowa*, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Stuttgart 1893 —

P. Petrov, O titulah «sevast», i «protosevast» v srednevekovom bolgarskom gosudarstve [Sur les titres sébaste et protosébaste dans l'Etat bulgare médiévale], Viz. Vrem., t. 16 (1959), p. 52-64.

V. Primov, Bălgari, Gărci i Latinci v Plovdiv = *V. Primov*, Bălgari, Gărci i Latinci v Plovdiv prez 1204-1205 g. Roljata na Bogomilite [Bulgares, Grecs et Latins à Plovdiv pendant 1204-1205. Le rôle des Bogomiles], IBID, t. 22-24 (1948), p. 145-158.

D. A. Rasovskij, Polovci, SK, t. 7 (1935), p. 245-262; t. 8 (1936), p. 161-182; t. 9 (1937), p. 71-85; t. 10 (1938), p. 155-178; t. 11 (1940), p. 95-128.

A. Razbojnikov, Za krepostta Efrem (Ephraim) [Sur la forteresse Ephraim], Arheologija, année 7 (1965), fasc. 3, p. 39-42.

N. Rodoolinos, Ὀλίγα περὶ τῆς μητροπόλεως Αἰτίτσης, Θρᾳκικά, t. 12 (1939), p. 94-102.

R. Romano, A propos du commerce du blé dans la Méditerranée des XIVe et XVe siècles, Hommage à Lucien Febvre, Paris 1954, p. 149-161.

S. Runciman, The Medieval Manichee. A study of the Christian dualist heresy, Cambridge 1947.

R. Rusev, Vărhu tehnologijata na njakoi železni predmeti ot XII-XIII v. [Sur la technologie de quelques objets de fer de XIIe-XIIIe s.], Arheologija, année 3 (1961), fasc. 2, p. 8-14.

I. Sakăzov, Tărgovskite otnošenija meždu Bălgarija i Genuezcite v načaloto na XIV v. [Les relations commerciales entre la Bulgarie et les Génois au début du XIVe s.], IID, t. 7-8 (1928), p. 13-40.

I. Sakăzov, Bulgarische Wirtschaftsgeschichte = —, Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, Berlin-Leipzig 1929.

A. Salambašev, Toponimični usporedici ot Smoljansko [Parallèles toponymiques de la région de Smoljan], Rodopski Sbornik, t. 2 (1969), p. 389-443.

A. Samothrakès, Ἔβρος ποταμός, Θρᾳκικά, t. 13 (1940), p. 33-55.

A. Samothrakès, Lexikon = —, Λεξικὸν γεωγραφικὸν καὶ ἱστορικὸν Θρᾴκης, Athènes 1963.

I. Saraphogloù, Περιγραφὴ τῆς Ἀδριανουπόλεως, Θρᾳκικά, t. 2 (1929), p. 66-82.

E. Schilbach, Byzantinische Metrologie, München 1970.

J. Schultze, Neugriechenland = *J. Schultze*, Neugriechenland. Eine Landeskunde Ostmakedoniens und Westthrakiens mit besonderer Berücksichtigung der Geomorphologie, Kolonistensiedlung und Wirtsschaftsgeographie (Petermanns Mitt., Ergh. n° 233), Gotha, J. Perthes, 1937.

St. Šiškov, Stari pătista iz Rodopite [Anciennes routes à travers les Rhodopes], Rodopski Napredăk, année 6 (1908), fasc. 2-3, p. 33-46.

St. Šiškov, Obštija geografski pregled = —, Obštija geografski pregled na Rodopite [Aperçu général géographique des Rhodopes], Rodopski Napredăk, année 8 (1910), fasc. 3, p. 66-73.

B. Skordélès, Σημειώματα περὶ τῆς μονῆς Βατσκόβου ἐν Στενημάχῳ, ΔΙΕΕ, t. 3 (1889), p. 354-358.

A. Soloviev, Autour des Bogomiles, Byz, t. 22 (1952), p. 81-104.

St. Stančev, Un monument de l'agriculture slave à Pliska, Slavia Antiqua, t. 4 (Poznan-Wroclaw 1953), p. 338-349.

N. G. Svoronos, Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance : petite et grande exploitation, Annales ESC, t. 11/3 (1956), p. 325-335. Repris dans *N. Svoronos*, Etudes sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'empire byzantin, Variorum reprints, London 1973.

N. Svoronos, Le Cadastre = —, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles : le cadastre des Thèbes, Ecole française d'Athènes, 1959 (tirage à part de BCH, 83). Repris dans Variorum reprints, 1973, n° III.

N. Svoronos, Société et organisation = —, Société et organisation intérieure dans l'empire byzantin au XIe siècle : les principaux problèmes, Proceedings of the thirteenth International Congress of Byzantine Studies (Oxford 1966), Main Papers XII, Oxford 1966, p. 1-17. Repris dans Variorum reprints, 1973, n° IX.

—, Les privilèges de l'Eglise à l'époque des Comnènes : un rescrit inédit de Manuel Ier Comnène, TM, t. 1 (1965), p. 325-391. Repris dans Variorum reprints, 1973, n° VII.

A. Syrku, Starinnaja Čepinskaja krepost u s. Dorkova i dva vizantijskie reljefa iz Čepina (v Bolgarii) [La forteresse ancienne de Čepina près du village de Dorkovo et deux reliefs byzantins de Čepina (en Bulgarie)], Viz. Vrem., t. 5 (1898), p. 603-617, 841-842; t. 6 (1899), p. 291-292.

O. Tafrali, Topographie de Thessalonique, Paris 1913.

—, Thessalonique au XIVe siècle, Paris 1913.

V. Tăpkova-Zaimova, Les noms de lieux dans le Typikon du monastère de la Kosmosotira, Balkansko ezikoznanie, II, Sofija 1960, p. 123-127.

—, Les voies romaines dans les régions bulgares à l'époque médiévale, Acta antiqua Philippopolitana, Studia historica et philologica, Sofija 1963, p. 165-172.

G. Theocharidès, Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας, Thessalonique 1954.

—, Μόρουνατς, τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆς Καβάλας, Μακεδονικά, t. 6 (1964/65), p. 75-89.

Thomas S. Thomov, Les appellations de «Bogomiles» et «Bulgares» et leurs variantes et équivalents en Orient et en Occident, Etudes Balkaniques, t. 9/1 (1973), p. 77-99.

P. Tivčev - G. Cankova-Petkova, Au sujet des relations féodales dans les territoires bulgares sous la domination byzantine à la fin du XIe et pendant la première moitié du XIIe siècle, BB, t. 2 (1966), p. 107-125.

W. Tomaschek, Zur Kunde der Hämus Halbinsel, Wien 1882.

G. Tsoukalas, Ἱστοριογεωγραφικὴ περιγραφὴ Φιλιππουπόλεως, Vienne 1851.

A. Vakalopoulos, Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, Α' : Ἀρχὲς καὶ διαμόρφωσή του, Thessalonique 1961. — Β' 1: Τουρκοκρατία, 1453-1469. Οἱ ἱστορικὲς βάσεις τῆς νεοελληνικῆς κοινωνίας καὶ οἰκονομίας, Thessalonique 1964.

M. Vasmer, Die Slaven in Griechenland = *M. Vasmer*, Die Slaven in Griechenland. Aus den Abh. der Preuss. Akad. der Wiss. - Jahrg. 1941, philol.-hist. Kl. n° 12 (Berlin 1941).

I. Velkov, Njakolko kreposti i stari selišta po Sredna Arda [Quelques forteresses et localités anciennes au moyen Arda], Sbornik v čest na A. Iširkov, Sofija 1933, p. 149 sq.

—, Starata Konstancija [L'ancienne Constantia], IAI, t. 19-20 (1944), p. 121-125.

—, Gradišta. Opit za sistematizirane i datirane na ukrepenite selišta v bălgarskite zemi, GNAMPI, t. 2 (1950), p. 157-180 (rés. en français : Les anciennes citadelles en Bulgarie. Essai sur la systématisation et la chronologie des places fortes à travers les régions bulgares, p. 181-183).

Th. Vlachos, Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon, Thessalonique 1969.

D. Vogazlès, Ἑλληνικὰ μοναστήρια καὶ θέρετρα τῆς βορειν ῆς Ροδόπης, ΑΘΛΓΘ, t. 14 (1947-1948), p. 99-156.

S. H. Weber, Voyages and travels in Greece, the Near East and adjacent regions made previous to the year 1801, Princeton, American School of classical studies at Athens, 1953.

G. Weiss, Joannes Kantakouzenos = *G. Weiss*, Joannes Kantakuzenos — Aristokrat, Staatsman, Kaiser und Mönch — in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14. Jahrhundert, Wiesbaden 1969.

E. Werner, Παταρηνοί - Patarini. Ein Beitrag zur Kirchen- und Sektengeschichte des 11. Jahrhunderts, Zum 65. Geburtstag von H. Sprömberg, Berlin 1956, p. 404-419.

—, Die Geburt einer Grossmacht - Die Osmanen (1300-1481). Ein Beitrag zur Genesis des türkischen Feudalismus, Wien - Köln - Graz 1972.

Elisabeth Zachariadou, The conquest of Adrianople by the Turks, Studi Veneziani, t. 12 (1970), p. 211-217.

D. Zakythinos, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως = *D. Zakythinos*, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, ΕΕΒΣ, t. 17 (1941), p. 208-274; t. 18 (1948), p. 42-62; t. 19 (1949), p. 3-25; t. 21 (1951), p. 179-209; t. 22 (1952), p. 159-182; t. 25 (1955), p. 127-157.

—, Crise monétaire et crise économique à Byzance du XIII au XVe siècle, L'Hellénisme contemporain, Athènes 1948. Repris dans *D. Zakythinos*, Byzance: Etat - Société - Economie, Variorum reprints, London 1973, n° XI.

D. Zakythinos, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι = —, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι. Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ μεσαιωνικοῦ ἑλληνισμοῦ, Athènes 1945.

—, Le despotat grec de Morée, I-II, Paris 1932 - Athènes 1953. Edition revue et augmentée par Chrysa Maltézou : Le despotat grec de Morée. Histoire politique — Vie et institutions, I-II, Variorum reprints, London 1975.

V. Zlatarski, Asenevijat nadpis pri Stanimaka [L'inscription d'Asen près de Stenimachos], IBAD, t. 2 (1911), p. 231-247.

—, Južna Bălgarija sled smărttà na Ivan Asenja II i reginskijat mir [La Bulgarie du Sud après la mort d'Ivan Asen II et la paix de Règinas], Sbornik B. Djakovič, Sofija 1927, p. 327-341.

V. Zlatarski, Istorija = —, Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove [Histoire de l'Etat bulgare pendant le Moyen Age], I-III, Sofija 1918-1940.

Sous l'appellation «région des Rhodopes», nous considérons ici l'espace qui est limité par la plaine supérieure de l'Hèbre, au nord; par la plaine de la rive occidentale du même fleuve, à l'est; par les plaines de la côte nord-égéenne, au sud; enfin, par le bassin du Nestos à l'ouest.

Cet ensemble comprend la chaine des Rhodopes proprement dits, la bordure qui longe les pentes et le piémont tant au sud de l'Hèbre que du côté du littoral égéen, ainsi que les plaines qui l'entourent, le tout, croyons-nous, constituant une unité géographique et économique ayant une physionomie propre.

PREMIÈRE PARTIE

L'ESPACE ET LA POPULATION

CHAPITRE I

L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

A. GÉOMORPHOLOGIE DES RHODOPES

a. La montagne

La chaîne des Rhodopes fait partie du massif de Thrace et de Macédoine, qui, à son tour, prolonge les massifs des Balkans et de la Sredna Gora vers le sud et la mer Égée. Elle constitue, avec les chaînes d'Orbelus (Pirin) et de Dounax (Rila), les seules montagnes de la Bulgarie actuelle qui ont une étroite affinité avec les montagnes grecques (1).

Fortement individualisés, les Rhodopes offrent un ensemble morphologique remarquable. Ils forment le système montagneux le plus compact de la péninsule balkanique et se présentent, en même temps, comme profondément découpés par les formations compliquées de leurs bassins. Leur caractéristique la plus frappante est la co-existence de montagnes très hautes, dépassant souvent 2.500 m dans la partie occidentale (point culminant: 2.924 m), et de larges plaines propices à une économie d'élevage (2).

La superficie de la chaîne des Rhodopes est de 14.743 km² et leur hauteur moyenne de 785 m. La longueur d'ouest à est varie autour de 250 km, tandis que la largeur est de 100 km environ (3). On peut distinguer une partie occidentale, caractérisée par son relief montagneux, ses grandes altitudes, de hauts plateaux, de vallées profondes, et une partie orientale, caractérisée par ses hauteurs moyennes, son relief de collines et ses vastes vallées, qui s'évasent au sortir de gorges abruptes et étroites. La limite des deux zones est formée par une ligne idéale, qui commence aux nord de la montagne que

---

1. *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, Paris 1918, p. 30 - 31.

2. *C. Jireček*, Pătuvanija po Bălgarija [Voyages à travers la Bulgarie], Plovdiv 1899, p. 387.

3. *Ž. Gălăbov*, Fizičeskaja Geografija Bolgarii, Moskva 1960, p. 259; *St. Šiškov*, Obštija geografski pregled na Rodopite [Aperçu géographique général des Rhodopes], dans «Rodopski Napredăk», année 8 (1910), t. 3, p. 66 - 67.

Cantacuzène appelle Méropè [1], l'actuel Ardin Vrăh (en turc, Kuşlar), et se termine au mont Papikion, le bastion sud des Rhodopes, sur la frontière gréco-bulgare actuelle [2]. En général, la chaîne des Rhodopes se dirige de l'ouest vers l'est, où se trouvent les altitudes les plus basses (environ 320 m).

C'est à cette chaîne des montagnes que les sources de l'époque donnent le nom de «Rhodope»; en voici quelques exemples:

Choniatès utilise l'expression *Ῥοδόπης σχοινίσματα* pour désigner les extrémités nord du massif [3]. L'empereur Théodore II Lascaris, place Tzépaina aux limites extrêmes des Rhodopes (*ὑπερβολαὶ τῆς Ῥοδόπης*) [4]. Akropolitès [5] et Grégoras [6] parlent tantôt de «la montagne de Rhodope», tantôt de «Rhodope», sans autre précision. Akropolitès ajoute ailleurs que Tzépaina se trouve entre les deux plus grandes montagnes, celles de l'Haimos et des Rhodopes, qui sont séparées par le cours de l'Hèbre [7]. Le terme géographique de Rhodopes se rencontre assez souvent chez Cantacuzène, mais toujours sans autre précision [8]; c'est dans un seul passage [9] que l'auteur fixe indirectement les limites de ce qu'il entend par «Rhodope»: c'est pour lui le pays montagneux qui s'étend entre Didymoteichon et la région de Sténimachos - Tzépaina incluse [10].

---

1. Voir ci - dessous, p. 7.

2. *St. Kyriakidès,* Παπίκιον ὄρος, dans «Ἀθηνᾶ», t. 35 (1923), p. 219 - 225.

3. *Choniatès,* Bonn, p. 706, 846; *V. Zlatarski,* Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove [Histoire de l'état bulgare pendant le moyen-age], III, Sofija 1940, p. 136.

4. *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae CCXVII, App. I, Theodori litterae de pace a Bulgaris per Russos petita [Ἐπαναγνωστικόν], ed. *N. Festa,* Firenze 1898, p. 281.

5. *Akropolitès, Heisenberg,* I, p. 78, 113.

6. *Grégoras,* Bonn, I, p. 55 - 56, 244, 302; II, p. 727, 624 - 625, 836.

7. *Akropolitès, Heisenberg,* I, p. 119. Apparemment, sous le terme «Haimos», il faut aussi entendre les actuels massifs de la Sredna Gora et de la Sărnena Gora, qui, eux, sont séparés des Rhodopes par l'Hèbre.

8. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 146, 169 - 170; II, p. 161, 180, 197; III, p. 251, 292; *St. Kyriakidès,* Βυζαντιναὶ Μελέται, II - V, Salonique 1937, p. 49.

9. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 404 - 405.

10. Dans les sources slaves des XVe et XVIe siècles, la chaîne des Rhodopes est mentionnée sous le nom de «Slavijevy Gory», qui peut être en relation soit avec le despote Slav (v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4), soit avec le mot bulgare «slavej» qui signifie le rossignol, v. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 401; *idem,* Das Fürstentum Bulgarien. Seine Bodenstellung, Natur, Bevölkerung, wirtschaftliche Zustände und neueste Geschichte, Wien 1891, p. 442. On trouve une des premières mentions des Rhodopes sous ce nom dans l'ouvrage du Constantin le Philosophe, de Kostenec, écrit en 1431, sur la vie du despote serbe Stephan Lazarević (Konstantin Filosof i njegov život Stefana Lazarevića, despota srpskoga, éd. *V. Jagić,* dans «Glasnik Srpskog učenog društva, 42 (1875), p. 299 et 306).

Les Rhodopes occidentaux

Le versant septentrional des Rhodopes se précipite sur la vallée de l' Hèbre au moyen d'un vaste escarpement de failles (1). Au nord-ouest, la chaîne est si étroitement reliée au massif de la Rila qu' elle en constitue un prolongement à travers un système de passages relativement accessibles, assurés surtout par les bassins des affluents du Nestos-Noir et de l' Hèbre.

En suivant ces bassins et en passant par le col de la région des sources du Nestos, on se trouve en face des chaînes montagneuses des Rhodopes occidentaux, dont l'altitude moyenne est de 1500 - 1600 mètres. En descendant, ensuite, vers le sud-ouest, on entre dans la vallée de Dospatsko, qui tire son nom de la rivière homonyme Dospat (2), ayant à droite les vallées des affluents gauches du Nestos, qui aboutissent à la vaste gorge orientale du fleuve.

Parmi les chaînes des Rhodopes occidentaux, la plus importante pour l' histoire de notre région est la chaîne de Karkarija actuelle, qui se prolonge vers le nord jusqu' à la gorge de la rivière Čepinska, dont le nom rappelle celui de la forteresse byzantine Tzépaina. Cette rivière traverse la partie occidentale du bassin de Čepino et se jette dans l' Hèbre, après avoir formé une gorge profonde, empruntée par la route joignant Philippoupolis à Stoumpion. A l' est de Čepinska, la rivière Stara coule, elle aussi, vers le nord, arrosant le bassin à proximité duquel se dressait la forteresse byzantine de Batrachokastron (3).

Les auteurs byzantins connaissent et soulignent dans leurs récits le caractère extrêmement montagneux de cette partie des Rhodopes. Akropolitès, à propos de l' expédition de Lascaris contre Tzépaina en hiver 1255, donne une description saisissante de la montagne que l' armée byzantine tenta de franchir alors qu' elle se dirigeait de Batkounion à Tzépaina (4). On rapprochera ce passage d'un autre, de Théodore Lascaris qui situe, en effet, Tzépaina à l' extrémité des Rhodopes, sur la montagne de Knisaba (5). On

---

1. *P. Birot* et *J. Dresch*, La Méditerranée et le Moyen - Orient, II, Paris 1956, p. 53.

2. Ce nom, Dospat, ou encore Dospat - Balkan, en relation peut - être, lui - aussi, avec le despote Slav (v. ci-dessus, p. 4, n. 10), est le nom turc de la chaîne; est aussi le nom d'une petite région entre les actuelles villes de Batak et de Goce - Delčev, v. *C. Jireček*, Das Fürstentum Bulgarien, p. 443.

3. Pour les deux forteresses, v. ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

4. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 121 - 122; voir ci-dessous, ch. V, cf. tableau no 4.

5. *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae, *Festa*, p. 281.

a proposé (1) d' identifier la Knisaba à la montagne de la région de Čepino; il y a lieu de supposer, en outre, que, dans le texte d' Akropolitès comme dans celui de Lascaris, il s' agit de la même montagne, et que celle-ci devait appartenir, probablement, à la chaîne de Karkarija (2).

En traversant le cours de la rivière Stara, on entre dans la vallée de la rivière Kričimska (Văča). C' est dans cette zone que s' élève la chaîne plate et haute, connue actuellement sous le nom de Perelijska - Prespanska. Cette chaîne sert de ligne de partage des eaux aux cours de l'Arda (l'ancien Artiskos) et des rivières de Krytzimos et de Sténimachos; d'autre part, son principal col était emprunté par le chemin qui joignait Sténimachos à la route du bassin de l' Arda (3). Il s' agit ici de la région montagneuse et boisée des environs de Philippoupolis et de Sténimachos, c' est -à-dire des pentes nord des Rhodopes qui descendent vers la vallée de l' Hèbre (4). En effet, Choniatès parle des montagnes et des collines de la région (*βουνὰ* et *γήλοφοι*) et de la bordure de la plaine qui parcourt les pieds des hauteurs (5).

En longeant le cours de la rivière de Sténimachos vers le sud, on gagne la région des sources de l' Arda, où se dresse le massif connu aujourd'hui sous le nom d' Ardinska. Ce massif, qui sépare les cours du Nestos et de l' Arda, constitue le point de convergence des frontières entre la Bulgarie, la Macédoine et la Thrace actuelles. En continuant de descendre vers le sud, on trouve que les surfaces montagneuses s' abaissent graduellement vers le Nestos et Xanthè jusqu' à une altitude de 700 mètres. A l' est, l' abaisse-

---

1. *St. Dragoumès*, Ἐπανόρθωσις τοῦ διαγράμματος τῆς πρώτης ἐκ Νικαίας στρατείας τοῦ Ἕλληνος αὐτοκράτορος Θεοδώρου Β', dans «Βυζαντίς», t. 2 (1910/1911), p. 205. Le nom «Knisaba» indiquait, au XVIe siècle, la partie orientale de la chaîne Vasilitsa, qui se dresse au sud des Portes Trajanes, plus la partie occidentale des Rhodopes. En outre, on désignait sous ce nom le massif qui s'étend depuis le bassin de Čepinska jusqu'au Strymôn (*v. P. Mutafčiev*, Starijat drum prez «Trajanova vrata» [L'ancienne route à travers les «Portes Trajanes»], dans Sp. B A N, t. 55 (1937), p. 59 - 60.

2. Voir la carte no 1. En revanche, une montagne «Knissava», mentionnée dans la Vie de Saint-Jean Rilski (voir *J. Ivanov*, Žitija na sv. Ivana Rilski s uvodni beležki [La Vie de Saint - Jean de Rila avec de notes d'introduction], dans G S U, t. 13 (1936), p. 59 - 73, passim) ne peut être la même que celle-ci, étant donné la non coincidence des lieux (v. *V. Zlatarski*, Južna Bălgarija sled smărttà na Ivan Asenja II i reginskijat mir [La Bulgarie du sud après la mort d'Ivan Asen II et la paix de Règinas], dans «Sbornik B. Djakovič», Sofija 1927, p. 335, n. 3); voir *C. Jireček*, dans «Archiv für slavische Philologie», t. 21 (1898), p. 623 - 624.

3. Voir ci-dessous, ch. II, cf. tableau no 4.

4. Voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 29.

5. *Choniatès*, Bonn, p. 533 - 534.

ment se poursuit jusqu' au col de l' actuel Tri-Kamăka (550 m). On passe par ce col et on se dirige vers le nord-est, où l' on rencontre d' autres chaînes, parmi lesquelles il faut noter la chaîne d' Ustrenska et son plus haut sommet Ustra, dont les noms sont en relation avec la forteresse byzantine Oustra de la région d' Achridôs (1).

Le système des cours fluviaux des Rhodopes occidentaux contribuent fortement à la déchiqueture importante de ce côté du massif. La Kričimska se jette dans l' Hèbre. Son nom est en relation avec la forteresse byzantine de Krytzimos, qui était bâtie sur son cours inférieur (2). A l' est de Kričimska, la rivière Asenitsa (Čepelarska) est un autre affluent droit de l' Hèbre. C'est, en effet, la rivière de Sténimachos, décrite dans le Typikon de Pakourianos comme un torrent impétueux, qui longeait le village de Pétritzos, au voisinage duquel a été bâti le monastère de Bačkovo (3). Dans son cours supérieur, la rivière forme la Čepelarska, une large vallée connue autrement sous le nom de Goren Rupčos, et traverse ensuite la région de collines de Dolen Rupčos vers le nord (4). Le nom commun (Rupčos) de ces deux régions sera employé plus tard, sous la forme de Rupska, pour désigner l' ensemble des Rhodopes (5).

La région qui s' étend autour du mont Ardin Vrăh, où se trouvent les sources de la rivière Arda, correspond, selon toute vraisemblance, à la Méropè de Cantacuzène (6). Cette région montagneuse englobait probablement aussi le territoire des Slaves Smolianes, si l' on admet avec Jireček (7)

---

1. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

2. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

3. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie (annexe no 1 de Viz. Vrem., t. 11), Sanktpeterburg 1904, p. 9, l. 8; voir ibid., p. XIII; cf. la nouvelle édition critique du Typikon: Typikon Gregorii Pacuriani, edidit *Simon Kauchtschischvili,* Tbilissi 1963. *C. Oikonomos* (Ἐγχειρίδιον περὶ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως, Vienne 1819; réédition dans Α Θ Λ Γ Θ, t. 23 (1958), p. 57) mentionne aussi Čepelarska comme la rivière de Sténimachos. V. aussi *St. Mladenov,* Imenata na ošte deset bălgarski reki [Les noms de dix autres rivières bulgares], dans Sp. B A N, t 7-9 (1915/18), p. 65 - 104.

4. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 393.

5. Voir *C. Jireček,* l. c., qui cite un témoignage relatif à Rupska (Rupzca) planina, de Brančić, datant de 1553.

6. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 402, 403, 421, 530.

7. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 392 - 393; *idem,* Das Fürstentum Bulgarien, p. 441, 442; cf. *idem,* Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel und die Balkanpässe, Prague 1877, p. 98; *idem,* Pătni beležki [Notes de voyage], dans Per. Sp., t. 10 (1884), p. 22.

et Zlatarski (1) qu' ils habitaient le pays des sources de l' Arda, connu pendant l' occupation turque sous le nom d' Ahi - Čelebi.

Les Rhodopes orientaux

Le pays des Rhodopes orientaux, qui s' étend à l'est de la rivière Kričimska, constitue une région montagneuse d'une altitude moyenne de 320 m environ. Il se compose principalement de basses chaînes de collines (100 à 400 m), fortement déchiquetées par l'érosion fluviale et le processus de déboisement. Par sa structure et son système de cours d' eau, le relief y est moins compliqué que dans la partie occidentale. D'ailleurs, contrairement à ce qui se passe dans les Rhodopes occidentaux, les bassins y sont assez mal individualisés. La vallée de la rivière de l' Arda, en se prolongeant jusqu'à l' Hèbre, en direction de l' est , divise la région en parties sud et nord, de physionomie différente.

Partie Sud. Si l'on quitte l'Arda et qu'on se dirige vers le sud, on rencontre la chaîne appelée actuellement Gjumjurdžinski-Snežnik, dont le nom est en relation avec le nom turc de la ville de Komotinè. La chaîne atteint l'altitude de 1483 m au mont qui se dresse au nord de la plaine de Komotinè et qui correspond au mont Papikion des sources byzantines (2). Ajoutons que cette

---

1. *V. Zlatarski* (Istorija, III, p. 132, 140) considère que le territoire du moyen Arda faisait partie, lui aussi, du pays des Smolianes; sur ce point, voir les objections, pas très solides, de *St. Kyriakidès* (Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 57 - 58), qui propose d'identifier Smolènes avec Moglena, «ce qui élimine l'existence de la tribu slave des Smolianes».

Par contre les remarques de *D. Dečev* (Gde să živeli Smolianite? [Où ont vecu les Smolianes?], dans «Sbornik v čest na V. Zlatarski», Sofija 1925, p. 45) méritent de retenir l'attention; selon lui, la région des Smolianes aurait été le plateau de Razlog avec les alentours de Neurokopi (à l'ouest de l'ancienne ville de Nikopolis ad Nestum, sur la rive orientale du Nestos) et la région de Drama. C'est à cela exactement que, selon Dečev, se rapporte *Choniatès* (Bonn, p. 708), lorsqu'il caractérise le pays des Smolianes comme peu accessible (*τῷ δυσπροσόδῳ τῆς χώρας*). D'autre part, selon *P. Lemerle* (Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, II, Paris 1945, p. 116, 136), les Smolianes habitaient la région des Philippes, entre le foyer des slaves du Strymôn et le Nestos. V. ci-dessous, ch. III, cf. tableau no 4.

2. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 8; p. 56, l. 1; *E. Kourilas* et *F. Halkin*, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe ermite au mont Athos (XIVe s.), dans An. Boll., t. 54 (1936), p. 69, 70; voir *N. Kausokalybitès* (Ἱερὰ Ἱστορία τῆς μονῆς Σουμελᾶ, dans Ἡ θεία καὶ ἱερὰ ἀκολουθία τῶν ὁσίων Βαρνάβα, καὶ Σωφρονίου καὶ Χριστοφόρου, Leipzig 1775, p. 13), qui place à tort le Papikion près de Marônè. Le nom bulgare actuel de la montagne est Peperuda - planina [montagne de papillons].

montagne serait celle où avait trouvé la mort Boniface de Montferrat, au cours d' une bataille avec les Bulgares du pays, en septembre 1207 (1).

A l'est du Papikion, on traverse le grand col de l' actuel Makaza, par où passait la route qui reliait Mosynopolis à Achridôs. Avançant toujours vers l'est, on rencontre le massif appelé aujourd'hui Măglenik (en turc, Tokadjik), qui s'abaisse sur la vallée d'Erythrôpos (Kokkinopotamos, Kizildeli en turc), c'est-à-dire la rivière de Didymoteichon. Les hauteurs de Măglenik s'élèvent au milieu de cimes et de plateaux qui dépassent 1000 m, mais elles s'abaissent vers le sud jusqu'aux 500 mètres. D'autre part, si l'on descend vers le littoral égéen, on constate que la chaîne offre des formes très régulières; à Sappai, elle donne l'impression d'une région de collines, sans cesser pour autant de constituer une vraie chaîne de montagnes avec des bassins souvent profonds. Les pentes méridionales du massif s'abaissent vers les plaines égéennes et forment l'extrémité sud-est des Rhodopes du côté de la vallée inférieure de l'Hèbre.

A l'endroit de Marôneia, la montagne qui se dresse au nord de la ville s'étend en face des chaînes mentionnées ci-dessus et débouche sur le littoral septentrional de la mer Égée. Elle se divise en deux branches, presque de la même longueur, qui forment des surfaces ouvertes vers l'ouest. Sa plus grande altitude est de 678 m, au sommet de Marôneia - Ismaros (en turc, Frenk - bounar) (2). En avançant vers l'est de Marôneia - Ismaros, on rencontre la branche la plus méridionale des Rhodopes, qui forme à Makrè les Détroits des Korpiles (3). Cette montagne est mentionnée chez Akropolitès sous deux noms: «Stageira» et «Makrè», le dernier étant aussi le nom de la ville voisine (4).

Partie nord. En traversant la vallée de l'Arda vers le nord, on constate que le relief se caractérise par la persistance des collines et se divise en deux régions différentes.

Directement au nord de la rivière, s'élève une chaîne relativement basse et fortement érodée, appelée aujourd'hui Gorata, qui se poursuit par la vaste

---

1. *Villehardouin*, La conquête de Constantinople, éd. *E. Faral*, II (1203-1207), Paris 1961, § 498, 499.

2. *J. Schultze*, Neugriechenland. Eine Landeskunde Ostmakedoniens und Westthrakiens mit besonderer Berücksichtigung der Geomorphologi Kolonistensiedlung und Wirtschaftsgeographie (Petermanns Mitteilungen. Ergh. 233), Gotha, J. Perthes, 1937, p. 228.

3. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 50.

4. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 39; voir *T. L. F. Tafel*, De Via Militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur, Pars Orientalis, Tubingae 1842, p. 50 - 51.

région de collines de Haskovo actuel, jusqu' à la vallée de l' Hèbre. La Gorata commence à l'est du bassin de Perperek, affluent gauche de l' Arda, dont le nom rappelle la forteresse byzantine de Hypérpérakion, construite à cet endroit (1).

La région située de part et d'autre du moyen et bas Arda portait aux XIe - XIIIe siècles le nom d' «Achridôs», qui désignait aussi, selon Akropolitès, la chaîne des Rhodopes proprement dits (2). En outre, on repère sur un sceau de plomb, provenant peut-être du XIe siècle, un évêque d' Ἀχρι(δ)οῦ, rattaché probablement à la métropole de Philippoupolis. Cet évêché semble avoir subsisté jusqu' à la fondation du deuxième état bulgare (3). Vers la fin du XIIIe siècle, le nom d'Achridôs disparaît et fait place à celui de Morrha, qui apparaît déjà à côté d' Achridôs dans le chrysobulle d' Alexis III, de 1198, en faveur des Vénitiens (4). Il semble que Morrha était alors comprise dans le thème de Philippoupolis et désignait une petite région aux confins de Didymoteichon, le Sultan - Jeri de l' occupation turque (5). Dans les sources du XIVe siècle, le nom de Morrha est mentionné à plusieurs reprises (6), et même uni avec celui d'Achridôs sous la forme de *Morachridôn*, pour désigner la métropole homonyme (7).

Si l'on compare les textes qui mentionnent Achridôs et Morrha à travers les siècles examinés et surtout ceux qui citent, en outre, les agglomérations existantes, on est fondé à conclure qu'il s'agit de la même région du

---

1. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

2. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 38-39. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, l. 16; *Anne Comnène, Leib*, I, p. 151.

3. *V. Laurent*, Bulletin de Sigillographie byzantine, dans Byz, t. 5/2 (1929 - 30), p. 616 - 618; *idem*, Ὁ Βαρδαριωτῶν, ἤτοι Τούρκων, p. 288; *idem*, Corpus, V/1, p. 522 - 523; voir *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 251 - 252, qui a identifié le premier le toponyme d'Achridôs, distinct évidemment de celui de l'Ochrida.

4. *G. L. F. Tafel* und *G. M. Thomas*, Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig, Teil I, Wien 1856, no 85, p. 259 - 260: *Prouincia Phylipupleos, Veroys, Moras et Archridij*.

5. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 394; *idem*, Das Fürstentum Bulgarien, p. 443; *idem*, Die Heerstrasse, p. 97; *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 448.

6. *Pachymère*, Bonn, II, p. 605; *Cantacusène*, Bonn, I, p. 191; II, p. 161, 405, 436, 461, 530; III, p. 251, 252.

7. *E. Kourilas* et *F. Halkin*, Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe, p. 100, l. 7; I. *Dujčev*, Un metropolita di Morachridos nel sec. XIV, O C P, t. 3 (1937), p. 273; *C. Amantos*, Μητρόπολις Μοραχριδῶν, dans «Ἑλληνικά», t. 10 (1938), p. 52; voir les objections de *F. Dölger*, dans B Z, t. 37 (1937), p. 555; voir aussi *V. Laurent*, La collection d'Orghidan, 1952, p. 129 - 130; *idem*, Corpus, V/1, p. 522 - 523.

cours du moyen et bas Arda (1). Ses limites auraient été Sténimachos au nord, les environs d'Andrinople à l'est, la région de Didymoteichon au sud-est, la région septentrionale de la côte égéenne au sud et Mérope à l'ouest (2).

En se dirigeant vers l'extrémité orientale de la chaîne de Gorata, on se trouve dans la région de collines qui occupe le pays entre l'Hèbre et l'Arda, dans le territoire de la Grèce actuelle. D'ailleurs, tout le pays au nord de Gorata est occupé par la région de collines de Haskovo, qui constitue un plateau immense d'une altitude de 200 - 300 mètres, présentant à l'est une pente qui suit le cours de l'Hèbre. Cette région correspond, selon toute vraisemblance, à la *Makrolibada* byzantine, mentionnée par Akropolitès à propos de l'expédition de Théodore II Lascaris contre Tzépaina, en plein hiver 1255 (3). La «longue prairie» (4), comme le dit son nom grec, se trouvait justement à mi-chemin entre Andrinople et Sténimachos, et l'on comprend que l'empereur ait décidé de s'approvisionner à Sténimachos avant de poursuivre vers Tzépaina.

Au nord et à l'ouest de cette région, s'étend le pays montagneux de l'extrémité nord-est des Rhodopes, où les hauteurs moyennes succèdent aux chaînes d'altitude également modérée. Les mentions relatives à cette région sont très rares, vu, entre autres, l'absence de villes considérables tout le long de la rive droite de l'Hèbre, depuis Philippoupolis jusqu'à Andrinople. Pourtant, nous avons le toponyme d'*Astikè* qui, chez Simokattès, désigne exactement la région entre Philippoupolis et Andrinople, qui est,

---

1. *Choniatès*, Bonn, p. 535; *Ephraim*, Bonn, vers 8964 sq.; *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 108; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 404, 426 - 427. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

2. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 394 - 395; *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident, Paris 1957, p. 171.

3. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 120; *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 480, n. 85; *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 454 - 455; *V. Beševliev*, Die Protobulgarischen Inscriften, Berlin 1963, no 41, l. 7, p. 190. Le toponyme grec est encore mentionné au XVe siècle, par *Constantin le Philosophe*, de Kostenec (Konstantin Filosof i njegov život Stefana Lazarevića, p. 307), qui le transcrit en slave (Makry livada).

4. Pendant l'époque turque, la région portait le nom d'Uzundžova (= longue prairie), qui est une traduction mot à mot du grec Μακρολιβάδα, et qui a survécu dans le toponyme actuel Uzundžovo. Pour d'autres questions étymologiques concernant les toponymes des Rhodopes, v. *St. Mladenov*, Po văprosăt za etimologičnoto objasnenie na njakoi mestni imena v Rodopska oblast [Sur la question de l'interprétation étymologique de certains noms de lieux dans la région des Rhodopes], dans «Sbornik v čest na A. Iširkov», Sofija 1933, p. 257 - 263; voir aussi *A. Salambašev*, Toponimični usporedici ot Smoljansko [Parallèles toponymiques de la région de Smoljan], dans «Rodopski Sbornik», t. 2 (1969), p. 389-443.

en outre, caractérisée comme un pays boisé; on sait, en effet, que celui-ci était couvert d'épaisses forêts de chênes dans l'Antiquité et au Moyen Âge(1). Cependant, l'Astikè de Simokattès ne coincide pas géographiquement avec l'Astikè de l'Antiquité(2) et l'usage de ce terme, dans ce cas-là, ne serait qu'un des archaïsmes de cet auteur.

Le système des cours fluviaux des Rhodopes orientaux est déterminé surtout par l'asymétrie accusée du bassin de l'Arda, dont les affluents de gauche sont de petites rivières, tandis que les affluents de droite forment de vastes bassins.

La rivière Perperek, dont le cours inférieur ouvre une gorge profonde à travers les montagnes de la région, est considérée comme le principal affluent de la rive gauche de l'Arda. La rivière appelée aujourd'hui Văr-bitsa est l'un des principaux affluents de la rive droite de l'Arda. Prenant ses sources dans les Rhodopes occidentaux, elle coule vers l'est jusqu'au Gjumjurdžinski-Snežnik, où elle bifurque brusquement vers le nord; au terme de son cours, elle gagne la vallée de l'Arda, après avoir formé une gorge profonde près de Kărdžali. D'autre part, la région de Haskovo est sillonnée par des rivières, dont les affluents forment des vallées larges et plates.

Tout au long de leurs bordures occidentales, les Rhodopes sont limités par le Nestos, qui, comme le Strymôn, suit une direction nord-sud(3). Né à Rila, le Nestos s'enfonce dans le verrou qui sépare les bassins de Razlog et de Neurokopi actuels(4). Ensuite, continuant son cours vers le sud, il entre dans le bassin étroit dit de «Paranestion», composé de hauteurs médiocres et de basses terrasses(5). A la sortie de Paranestion, le Nestos aborde sa vallée inférieure qui ne présente ni terrasses ni surfaces plates, mais, au contraire, se rétrécit graduellement en passages et en gorges, dont

---

1. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 44.

2. *Simokattès, De Boor*, p. 102-103; cf. ibid., p. 46-47, 98, 281. Ce toponyme, relevant de l'ethnique Ἀστα̃ι (ou Ἀστικοί), peuple thrace de l'Haimos, indiquait la région depuis Périnthos jusqu'à Appollônia (Sôzopolis) et fut ensuite donné à l'une des stratégies de la Thrace, dans la région actuelle de Bizyè, voir *A. Dumont - Th. Homolle*, Mélanges, p. 317, 498 et l'inscription no 62f. Cf. *Chr. Danov*, Zur historischen Geographie der Ost-thrakischen Stämme vor und zur Zeit des Odryserreiches (VI-IV Jahr. v.u.Z.), dans «Études historiques», t. 3 (Sofia 1966), p. 23-25.

3. *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 194.

4. *P. Birot* et *J. Dresch*, La Méditerranée et le Moyen-Orient, II, p. 46. Voir *J. Cvijić*, Grundlinien der Geographie und Geologie von Mazedonien und Altserbien, p. 185-186.

5. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 65.

les rebords sont exceptionnellement abrupts, ne permettant que des routes y soient tracées (1).

En approchant la côte, le Nestos se partage d' abord en deux bras qui s' unissent de nouveau dans un lit et forment, plus bas, son delta par une multitude de petites artères. Ce sont celles-ci précisément qui ont causé le déplacement graduel vers l' ouest du lit du fleuve, qui, dans l' Antiquité, avait son embouchure toute proche d' Abdère (2).

b. La plaine

La vaste dépression de l' Hèbre, en entourant du côté nord, nord-est et est le massif des Rhodopes, agit comme facteur de son isolement en même temps que de son accès vers les massifs de la Sredna Gora et de la Strandža. La direction du cours de l' Hèbre depuis ses sources dans la Rila est, en général, orientale, mais à partir de la ville riveraine de Maritsa actuelle, le cours tourne vers le sud-est et se jette finalement au sud, dans la mer Égée.

Cette dépression constitue une plaine alluviale d' effondrement, arrosée par le fleuve et ses affluents (3). Les Rhodopes orientaux, d' ailleurs, la divisent en partie supérieure, qui suit le cours moyen de l' Hèbre, et en partie inférieure, s' étalant de part et d' autre de son bas cours (4).

Les Byzantins avaient remarqué cette distinction entre partie supérieure et inférieure de l' Hèbre (5). Ils avaient attribué au fleuve le nom slave de

---

1. *J. Schultze,* ibid., p. 66, 207; *P. Lemerle,* Philippes, p. 73-74.

2. *J. Schultze,* ibid., p. 207. En ce qui concerne les embouchures du Nestos pendant l' époque examinée, on ne peut pas indiquer l' endroit avec certitude, à cause des alluvions entassées entre temps. En revanche, on peut tenir pour sûr que le fleuve qui arrosait la région de Mosynopolis et sur la rive duquel campa Boniface de Montferrat, en été 1204, ne pouvait être le Nestos (v. *E. Faral,* dans son édition de Villehardouin, II, p. 85, n. 1), étant donné que celui-ci gagnait la mer à l' ouest du lac de Porou, tandis que Mosynopolis était située à l' est du même lac.

3. *P. Birot* et *J. Dresch,* La Méditerranée, II, p. 53. *Ž. Gălăbov,* Fizičeskaja Geografija. p. 2292-31; *Pauly-Wissowa,* RE, t. 14 (1912), col. 2588-2589, s. v. Hebros (Oberhummer).

4. *A. Samothrakès,* Ἔβρος ποταμός, dans «Θρακικά», t. 13 (1940), p. 39-40.

5. *Pachymère,* Bonn, II, p. 636-637, 639-640; *Irène Mélikoff-Sayar,* Le Destān d' Umūr Pacha (Düstūrnāme-i Enverī), Paris 1953, vers 1395, 1581, 1651, 1846; *L. Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira près d' Æenos (1152), (extrait de l' IRAIK, t. 13), Sofia 1908, § 66, l. 39, § 69, l. 15. *Cantacuzène* pour-

Maritsa que l'on trouve dans les sources à maintes reprises. Il semble, en tout cas, d'après un passage d'Akropolitès, que par «Maritsa» on entendait le cours de l'Hèbre inférieur avec la région adjacente (τὰ κατωτέρω μέρη)(1), que l'on distinguait du cours supérieur et de sa région (τὰ ἄνω τοῦ Ἕβρου)(2). La limite conventionnelle des deux parties semblait être la ville d'Andrinople(3).

La plaine supérieure de l'Hèbre

Le relief de la plaine supérieure est très régulier, accusant des hauteurs de plus en plus grandes vers les régions montagneuses de la Sredna Gora, tandis qu'au sud, il se limite par les pentes septentrionales des Rhodopes. Sa largeur est d'environ 40 km, sa longueur de 160 km et l'altitude moyenne de 168 mètres; la superficie y est de 6034 km²(4).

En outre, la partie supérieure de la dépression se partage entre les plaines de Philippoupolis et de Béroè (Stara Zagora). La première est très régulière du point de vue du relief; elle s'interrompt seulement par les six collines autour de Philippoupolis (la plus haute atteint 286 m). De même, la présence de plusieurs collines basses caractérise principalement la haute plaine de Béroè(5). C'est justement la plaine de Philippoupolis que décrit Henri de Vallenciennes à propos de l'expédition de l'empereur Henri, en 1207; elle était si unie qu'il n'y avait ni fossé, ni montagne, ni vallée(6).

---

tant préfère la dénomination «Ἕβρος» (Bonn, I, p. 190, 191; II, p. 344-345, 427; III, p. 116, 310 et passim) comme, d'ailleurs, *Choniatès* (Bonn, p. 825, 835). Parfois, les historiens byzantins remarquent à propos de «Maritsa» qu'il s'agit là d'une dénomination locale et populaire, v. *Pachymère*, Bonn, II, p. 562 et *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 51, 72, 119. Dans les textes slaves, comme il fallait s'y attendre, c'est sous le nom de «Maritsa» que le fleuve est généralement cité, voir *Constantin le Philosophe*, de Kostenec (Konstantin Filosof i njegov život Stefana Lazarevića, p. 304); *J. Ivanov*, Starobălgarski razkazi, Sofija 1935, p. 68 (textes du début du XVe siècle). C'est aussi le cas chez *Bertrandon de la Broquière* (Le Voyage d'Outremer, éd. *Ch. Schefer* et *H. Cordier*, Paris 1892, p. 173, 199-200 et passim), qui cite le fleuve sous son nom slave «Maresche». Ce nom semble l'avoir emporté sur le nom grec au cours du temps.

1. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 53-54.
2. *Akropolitès*, ibid., I, p. 41. En réalité, il s'agit du cours moyen de l'Hèbre.
3. Voir *A. Samothrakès*, Ἕβρος ποταμός, p. 39.
4. *Ž. Gălăbov*, Fizičeskaja Geografija, p. 229.
5. *Ž. Gălăbov*, ibid., p. 229-231. Au nombre de 7 à l'origine, les collines de Philipppoupolis se réduisirent à 6, par suite du nivellement survenu pendant la deuxième guerre mondiale.
6. *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri de Constantinople, éd. *J. Longnon*, Paris 1948, § 519.

La rive gauche de l'Hèbre moyen reçoit les eaux de plusieurs cours, qui coulent de la Sredna Gora, tandis que les rivières qui prennent leurs sources dans les pentes du massif des Rhodopes convergent sur la rive droite de l'Hèbre.

La plaine inférieure de l'Hèbre

Le territoire triangulaire qui s'interpose entre le coude de l'Hèbre à l'est, le bassin inférieur de l'Arda au nord et la rivière Erythrôpos au sud, constitue une contrée très importante du point de vue géomorphologique. Cette région est l'aboutissement extrême des Rhodopes orientaux, où a lieu la convergence de l'Hèbre avec ses deux affluents, l'Arda et le Toundzas[1]. Il s'agit d'un territoire composé de collines, qui n'atteignent pas plus de 200 m et dont les pentes conduisent directement vers l'Hèbre([2]).

En avançant vers le sud de ce triangle, on entre dans une région qui présente une physionomie modérément montagneuse, ses hauteurs atteignant 900 mètres au sud-ouest sur les masses des Rhodopes, et jusqu'à 750 mètres au sud. Au nord, elle forme une région de collines qui s'enfoncent dans la vallée de l'Erythrôpos (Erythros potamos), la rivière qui se jette dans l'Hèbre près de Didymoteichon. L'Erythrôpos prend sa source dans la chaîne de Măglenik, ainsi que plusieurs autres rivières moins grandes, dont les bassins sont, en général, profonds et abrupts. Les cours de ces rivières se dirigent vers l'est ou le sud-est (à l'Hèbre, près de Bèra) et vers le sud (au littoral). De là vient que l'Hèbre et le littoral soient véritablement une base d'érosion pour la région mentionnée([3]).

Coulant toujours vers le sud et après avoir reçu les eaux de son affluent gauche Règinas, l'Ergéné actuel, l'Hèbre se partage en deux bras fort compliqués et se jette finalement dans la mer Égée, en formant un grand delta alluvial, dont la largeur actuelle est de 12 km. Le delta de l'Hèbre, occupant tout le territoire entre les hauteurs de Bèra au nord et celles de l'Ainos au sud, constitue le débouché des plaines de la Thrace occidentale et de la Thrace orientale actuelles. Entre les deux bras de l'Hèbre s'étend une série de petites îles ainsi qu'une grande, appelée aujourd'hui «Delta»([4]).

---

1. C. *Jireček*, Die Heerstrasse, p. 47.

2. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 91-92; *Ami Boué*, Recueil d'Itinéraires dans la Turquie d'Europe, I, Vienne 1854, p. 102-103; *Félix de Beaujour*, Voyage militaire dans l'empire othoman, I, Paris 1829, p. 241.

3. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 90.

4. *J. Schultze*, ibid., p. 230; *A. Samothrakès*, Λεξικὸν Γεωγραφικὸν καὶ Ἱστορικὸν Θρᾴκης, Athènes 1963, s. v. Ἔβρος. D'après *Bertrandon de la Broquière*

Le petit port d'Ainos, d'autre part, qui se forme près de la rive gauche du delta du fleuve, où le sol est plus haut et plus solide que celui de la rive droite, constitue un port lagunaire, peu profond, inaccessible aux grands bateaux. Il faut ajouter, d'ailleurs, que le fleuve est navigable pendant les mois de mai, juin, octobre, novembre et décembre(1).

Les plaines de la côte nord-égéenne

Le massif des Rhodopes s'abaisse au sud vers les plaines de la Thrace occidentale actuelle, qui, ainsi que le littoral nord-égéen compris entre le Nestos et l'Hèbre, constituent son débouché naturel vers la mer. Le littoral lui même ne présente presque pas des découpures: il existe un seul golfe, celui du Porto-Lago, entre les caps appelés aujourd'hui Baloustra et Phanari. Au fond du golfe se forment des lagunes-viviers et le lac du Porou (l'ancien Bistônis), dont la superficie et de 47 km²(2).

La plaine de Xanthè, d'une superficie de 430 km², s'étend entre le Nestos à l'ouest, le lac du Porou à l'est et le littoral au sud. En avançant vers l'est, on entre dans la plaine voisine de Komotinè, d'une superficie de 510 km², qui, au sud, côtoie la mer Égée et a pour limites la chaîne de Gjumjurdžinski-Snežnik au nord-ouest, la chaîne de Măglenik au nord-est et la rade de Sappai à l'est. Le passage de la plaine à la chaîne de Măglenik au nord, de même qu'à la montagne de Marôneia au sud, ne se fait pas directement, mais à travers une région montagneuse aux formes régulières(3).

Les plaines alluviales de Xanthè et de Komotinè forment une grande unité régionale qui renferme le delta du Nestos et le lac du Porou. Contrairement à la Macédoine orientale avoisinante, aucune chaîne ne s'interpose ici entre la plaine et la mer, la plaine n'étant pas totalement plate mais légérement vallonnée. En tout cas, ses collines ne dépassent pas 190 mètres, altidude atteinte à l'ouest de Xanthè(4).

Le régime des cours fluviaux de la région est marqué par la différence

---

(Le Voyage d'Outremer, p. 173), on considérait, à son époque, que la largeur du delta à son entrée était de deux milles.

1. *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d'Europe, I, Paris 1868, p. 336; voir ci-dessous, ch. II, cf. tableau no 4.
2. *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 88.
3. *J. Schultze,* ibid., p. 83-84.
4. *J. Schultze,* ibid., p. 83.

accusée entre le grand fleuve Nestos et les petites rivières qui sillonnent les plaines. Ainsi, en avançant du Nestos vers l'est, on traverse la rivière de Xanthè, le Koudètos (en turc, Eskidjé), qui se jette à la mer Égée; ensuite, le Kossinitès qui, après avoir coulé à travers la région d'Abdère, se jette sur le rivage occidental de Porou; le Kompsatos (actuellement Xéropotamos, Kourou tchaj, en turc), qui se jette également à Porou, mais sur son rivage oriental; et Philiouri, qui coule vers la mer Égée à travers la plaine de Komotinè.

Le trait caractéristique de la région est le processus d'alluvionnement de ses plaines accompli par ses rivières. Ainsi le Nestos, malgré son morcellement à l'endroit du delta, gagne finalement la mer, ne fût-ce qu'en petite quantité d'eau(1); au contraire, les rivières mentionnées ci-dessus s'affaiblissent presque totalement pendant leurs cours à travers les plaines et ne gagnent le lac du Porou et la mer qu'en très minces artères. Le phénomène étant répété par tous les cours fluviaux se dirigeant vers le Porou et le littoral, il se produit que pendant la majeure partie de l'année, la plaine reçoit la totalité de leurs alluvions, sans que celles-ci puissent atteindre le lac ou la mer(2).

En ce qui concerne le lac du Porou spécialement, la mer pénètre en grande profondeur dans la terre, contribuant à faire de Porou une espèce de saillie de la plaine, couverte d'eau. Les rivages étant plats, il n'existe que très peu de basses roches. L'embouchure du Porou dans la mer est très encaissée entre deux franges de terre qui avancent de l'ouest et de l'est, laissant seulement un passage étroit entre elles, fréquenté par une foule de poissons(3).

Lorsqu'on avance de la plaine de Komotinè vers l'est, on entre dans la zone littorale de Trajanoupolis-Makrè (beaucoup plus étroite que celle de Xanthè-Komotinè), qui forme un demi-cercle occupant le fond du delta de l'Hèbre. Elle se limite au sud par la mer, au sud-est par les alluvions de l'Hèbre, au nord et à l'ouest par les branches méridionales des Rhodopes. On y trouve une multitude de collines, d'une hauteur allant de 167 m à 315 m, qui descendent au sud-est vers la terre inondée du delta(4).

Depuis le XIe siècle, une grande partie de la côte nord-égéenne était connue dans les sources byzantines sous le terme de *Boléron*, dont les li-

1. *J. Schultze*, ibid., p. 66, 207.
2. *J. Schultze*, ibid., p. 87-88.
3. *J. Schultze*, ibid., 88, 212.
4. *J. Schultze*, ibid., p. 89, 229.

mites ont continué à être à peu près les mêmes pendant les siècles suivants: la montagne de Papikion au nord, le Nestos à l'ouest, les Détroits de Makrè à l'est(1).

B. LE CLIMAT

L'influence climatique de la Méditerranée sur les bassins des Rhodopes et le relief complexe de ces derniers contribuent à déterminer la grande variété de son climat.

Les Rhodopes, ainsi que toute la Thrace, sauf la frange parcourant le nord de la mer Égée, en s'interposant en gros entre le domaine continental du Bas-Danube et la partie proprement méditerranéenne de la Grèce, se situent dans la vaste zone de transition. Elle est caractérisée par des hivers courts et rigoureux, des étés longs et chauds et par la sécheresse méditerranéenne qui dure de un à trois mois; enfin, par des précipitations faibles qui s'abattent pendant peu de jours, spécialement en mai et juin, et par la température de janvier qui varie autour de zéro(2).

Pourtant, il faut faire une distinction essentielle entre le massif des Rhodopes proprement dits et la frange nord-égéenne de la Thrace, distinction fondée sur l'opposition entre la montagne et la mer. Quant à la plaine supérieure de l'Hèbre, son climat est déterminé par une combinaison des facteurs agissant sur les deux autres régions.

Les Rhodopes proprement dits

Le massif des Rhodopes, ainsi que toute la Bulgarie méridionale actuelle, se trouve sur la voie des cyclones méridionaux en provenance de la Méditerranée occidentale.

La structure essentiellement montagneuse de la région entraîne des écarts considérables de température, qui varie suivant l'altitude. Ainsi, dans la région de collines des Rhodopes orientaux, les moyennes mensuelles de température ne tombent pas au dessous de zéro(3). Les Rhodopes occi-

1. *C. Amantos*, Βολερόν, dans «Ἑλληνικά», t. 2 (1929), p. 124-126; *idem*, Βολος-Βολερόν, dans «Ἑλληνικά», t. 7 (1934), p. 267-270. Voir *P. Lemerle*, Philippes, p. 200 et n. 1. En particulier, *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 98 et passim.
2. *P. Birot et J. Dresch*, La Méditerranée, II, p. 57.
3. *Ž. Gălăbov*, Fizičeskaja Geografija, p. 286.

dentaux, au relief plus complexe, présentent une plus grande variété de températures. En général, les températures annuelles moyennes y sont plus basses que dans la zone orientale.

La direction des vents est également compliquée. Dans les Rhodopes orientaux, ce sont les vents du nord et nord – ouest qui prédominent, à l'exception des bassins méridionaux, où dominent les vents du sud. Au contraire, dans les Rhodopes occidentaux, prédominent les vents ouest. La vitesse des vents augmente pendant l'hiver et diminue pendant la période d'été. Les vents du sud et sud – ouest sont habituellement humides et accompagnés de précipitations. Le cours des précipitations annuelles dans les Rhodopes présente des particularités dues aux différences locales du climat: les influences méditerranéennes se font sentir surtout à l'est, tandis qu'à l'ouest prédomine le régime continental(1).

La hauteur des précipitations est plus grande dans les Rhodopes occidentaux que dans la partie orientale. Quant aux chutes de neige, exception faite de Haskovo, dans les régions de collines ainsi que dans les plaines des Rhodopes orientaux la neige tombe rarement (moins de 20 jours par an) et fond vite. On observe environ le même nombre de jours de chutes de neige pour les bassins sud – est des Rhodopes occidentaux, tandis que pour les bassins du nord ce nombre atteint 25–30 jours par an(2). Au contraire, il y a souvent de fortes chutes de neige sur les hauteurs de la chaîne, qui rendent les communications presque impossibles, les cours d'eau devenant infranchissables. De ce point de vue, les Rhodopes occidentaux, en raison de leur plus grande altitude, connaissent l'isolement parfait qui peut durer six mois dans l'année(3).

La diversité climatique entre les régions des Rhodopes se manifeste aussi par les régimes différents de leurs rivières. Dans la partie occidentale, l'accumulation maximum des eaux coincide avec le printemps; la disparition des réserves d'eaux souterraines amène l'étiage à la période d'automne. Dans les Rhodopes orientaux, l'écart entre les réserves mensuelles maximum et minimum est considérablement plus grand que dans les Rhodopes occidentaux: les réserves maximum y surpassent de 15 à 20 fois le minimum (4).

Sur le climat de la région, nos sources n'apportent que quelques indications sporadiques. Il faut en retenir deux, toutes deux d'Akropolitès,

---

1. Ž. *Gălăbov*, ibid., p. 288.
2. Ž. *Gălăbov*, ibid., p. 290.
3. *St. Šiškov*, Obštija geografski pregled, p. 68-69.
4. Ž. *Gălăbov*, ibid., p. 293-294.

et qui concernent, l'une à propos de la zone occidentale, l'autre de la zone orientale des Rhodopes, le climat hivernal à un moment donné.

Les deux témoignages concernent l'hiver de 4e année 1255/1256, pendant lequel Théodore II Lascaris, parti d'Andrinople, marche sur Tzépaina vers l'est(1). Il faut d'ailleurs noter que les eaux qui grossissent le fleuve dans le haut plateau des Rhodopes occidentaux. On nous dit que la marche de l'armée byzantine avait été entravée dans la région de Makrolivada et dont les bassins sont situés sur les hautes pentes septentrionales du massif, couvertes d'épaisses forêts. Au contraire, les affluents de gauche qui naissent dans les Balkans et la Sredna Gora et qui, donc, parcourent une route plus longue pour arriver au fleuve, sont de moindre importance.

La plaine inférieure de l'Hèbre et le littoral nord-égéen

Le littoral septentrional de la Thrace, ainsi que la région de la plaine inférieure de l'Hèbre, appartiennent, du point de vue climatique, à la variante dite «égéenne» de la frange méditerranéenne, l'autre étant celle de l'Adriatique et de la mer ionienne.

La variante égéenne est caractérisée par la fréquence des vents étésiens sur la côte septentrionale de la mer Égée, par une sécheresse augmentée, qui se manifeste par le pourcentage déterminé. La largeur moyenne de la plaine ainsi que sa hauteur modérée au dessus du niveau de la mer contribuent à la douceur de son climat, ou la température moyenne de l'hiver reste habituellement au dessus de zéro(3).

Dans le bassin prédominent les vents d'ouest et c'est à la particularité du relief qu'est due la pénétration des vents provenant des vallées de la Kriciniska et de la Čepinska. Quant aux précipitations, c'est à cette distinction qui se fait sentir entre le vent la plus basse quantité annuelle de la sécheresse. Cette dernière comprend les mois de juin à octobre, et vient être soulignés tout à coup, et l'irrégularité et l'insuffisance des précipitations a été en général, que. En outre, la plus grande chaleur survient en juillet ou en août(3), la différence accusée entre ses parties orientales et occidentales : dans les premières (région de Stara Zagora), sous l'influence du climat méditerranéen qui se fait sentir, le minimum pluviométrique se manifeste en août, contrairement aux régions occidentales (région de Plovdiv), où le maximum se présente en été et le minimum en automne(4).

1. Ζ. *Galabov*, ibid., p. 240-241; v. *Ignatios Saraphoglou*, Περιγραφὴ τῆς Ἀδριανουπόλεως, dans «Θρᾳκικά», t. 2 (1929), p. 77-78, où l'on parle des parties supérieures des fleuves Toundzas, Arda et de l'Hèbre et de la neige qui y tombe, ainsi que de sa fonte au printemps avec toutes les conséquences qu'elle entraîne.

2. *A. Blanc*, Géographie des Balkans, Paris 1965, p. 27-28; *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 109-110.

3. *J. Schultze*, ibid., p. 111-112.

cette période, les précipitations sont trop faibles; cependant, il se peut que les pluies s'abattent sous forme d'averses, qui durent à peu près une demi-heure et dont les traces disparaissent fort vite, le sol étant rendu assoiffé par une intense sécheresse.

La période des précipitations dure de la fin d'octobre jusqu'au milieu de février, période pendant laquelle la quantité d'eau atteint jusqu'à 70% de la quantité annuelle, bien que la saison suivante, celle de la germination, puisse être proportionnellement assez riche en pluies. La hauteur absolue des précipitations est partout médiocre et la température ne cesse de baisser. Cette baisse de la température cause le changement brusque des vents du Sud-Ouest en vents du Nord, qui sont accompagnés de froids secs(1). Il y a rarement des chutes de neige, de sorte que les eaux sont en général chaudes, même pendant l'hiver, et ce phénomène, d'ailleurs, empêche les fleuves de geler(2).

Les mentions précises concernant le climat de cette région sont peu nombreuses et se rapportent, en particulier, à l'intensité de l'hiver. Les chutes de neige et le gel des fleuves étant généralement rares, c'est à cause de cette rareté que ces phénomènes climatiques sont de préférence signalés dans les sources.

Ainsi, on parle du gel de l'Hèbre en hiver 1207, qui rendit possible la traversée de l'armée latine venant de Constantinople(3). On sait aussi qu'en hiver 1278/1279 une forte chute de neige s'abbatit sur la Thrace(4). On signale en outre l'extrême rigueur de l'hiver 1341 qui empêcha Cantacuzène ainsi que ses adversaires de mener à bien les opérations militaires(5). Cependant, celui-ci remarque que le gel de l'Hèrbe à la hauteur de Didymoteichon, tout en interdisant la traversée des barques, n'était pas assez solide pour permettre à la cavalerie de risquer un passage sur la glace(6).

En revanche, le gel de l'Hèbre pendant l'hiver 1342/1343 fut tel que les bateaux turcs dans lesquels, d'ailleurs, 200 soldats trouvèrent la mort à cause du froid, furent pris dans la glace: les soldats d'Oumour venant de Didymoteichon furent obligés de briser la glace à coups de marteau

---

1. *J. Schultze,* ibid., p. 113-114.
2. *J. Schultze,* ibid., p. 114.
3. *Henri de Valenciennes, Longnon,* § 566.
4. *Pachymère,* Bonn, I, p. 433: l'empereur Michel VIII, allant à cheval de Constantinople à Andrinople, glissa et tomba par terre à cause du verglas.
5. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 193.
6. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 187-188.

pour pouvoir s'embarquer (1). Le froid excessif rendit impossibles, comme dans l'hiver précédent, les opérations militaires (2). Il faut noter, en plus, le départ de la flotte d'Oumour pour l'Asie Mineure en janvier 1344, dû, selon Enverî, à la crainte de voir geler l'Hèbre, fait qui rendrait les razzias et le ravitaillement des troupes impossibles (3).

---

1. *Enverî*, Düstūrnāme, *Mélikoff – Sayar*, vers 1395-1400:
«Le fleuve Meriç gela, les bateaux furent pris dans la glace;
c'était un jour d'hiver, la neige recouvrait le monde;
beaucoup d'oreilles tombèrent, et des mains et des pieds
et ceux qui marchaient à pied souffrirent beaucoup;
ils brisèrent les glaces avec des marteaux,
ils s'ouvrirent un chemin et gagnèrent leurs bateaux...»;
v. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 347-348.
2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 348.
3. *Enverî*, ibid., vers 1651-1652; v. *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 173.

CHAPITRE II

LES VOIES DE COMMUNICATION*

La région des Rhodopes était limitée sur ses bords nord et sud par deux grandes lignes de communication, qui en même temps la reliaient à l'Europe centrale, l'Adriatique et l'Italie, lui donnant aussi son accès vers l'Orient. Toutes les deux étaient d'anciennes artères romaines, qui continuaient à servir tant aux opérations militaires, qu'aux échanges diplomatiques et commerciaux entre états.

L'une était la «Via Egnatia», longue artère côtière qui commençait à Brindisi et continuait de Dyrrachion vers Constantinople à travers le port de Thessalonique et le littoral thrace de la mer Égée et de Propontis; l'autre, connue comme *route royale*, constituait la grande ligne terrestre diagonale de la péninsule balkanique et unissait également Constantinople aux embouchures de la Sava et à Poetovio, traversant les contrées montagneuses et boisées de l'Europe du sud-est et du centre.

On a déjà signalé que, contrairement à ce qui s'était passé à l'époque romaine, la route diagonale eut la prépondérance pendant tout le Moyen Âge (1). Cependant, en particulier aux XIIIe et XIVe siècles, l'utilisation de la «Via Egnatia» l'emporte sur celle de la route royale, étant donné qu'elle traversait le domaine où se déroulèrent les événements historiques liés aux états byzantin et bulgare de cette époque, ainsi qu'à l'empire latin de Constantinople; ce domaine était constitué par les régions que traversait l'artère romaine, et les régions avoisinantes.

---

* Il faut signaler l'aide précieuse apportée à la rédaction de ce chapitre par l'étude de *Dimităr Angelov*, Săobštitelni operacionni linii i osvedomitelna služba văv vojnite i văn̆šno-političeskite otnošenija meždu Bălgarija i Vizantija prez XII–XIV vv. [Les lignes de communication et d'opération et le service informatif en temps de guerre et dans les rapports internationaux entre la Bulgarie et Byzance aux XIIe–XIVe siècles], dans IBID, t. 22-24 (Sofija 1948), p. 214-248.

1. *Paul Lemerle*, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, II, Paris 1945, p. 72-73.

a. La «Via Egnatia»

La portion de la «Via Egnatia»(1) qui parcourait les plaines de la Thrace méridionale appartenait à sa section orientale, qui commençait à Thessalonique et venait aboutir à Constantinople. La route entrait dans la Thrace en traversant le Nestos au nord de son delta alluvial et continuait vers l'est en passant par Xantheia (Xanthè), Périthéôrion, Mosynopolis, Marôneia, Makrè, Trajanoupolis et Bèra, à la hauteur de laquelle elle traversait l'Hèbre en direction de Kypséla(2).

D'autres routes, également anciennes pour la plupart, pouvaient être des branches de la route principale et servaient de lignes de communication entre différents centres de la région. Ainsi, on peut établir l'existence de deux chemins unissant, l'un Périthéôrion à Polystylon, l'autre Polystylon à Xantheia; en outre, on peut repérer l'existence d'une route qui, commençant près de Koumoutzèna (Komotinè), passait par Gratianou et qui, après avoir contourné le pied des montagnes (branche sud-est des Rhodopes), aboutissait à Bèra à travers Péristéria. Cette route rencontrait aux environs de Bèra le chemin montagneux venant de Marôneia(3). Enfin, le petit port d'Ainos, sur la rive orientale des embouchures de l'Hèbre, était relié à la route principale par une branche de celle-ci, qui gagnait la ville à travers les bouches du lac Stentoris.

Que la «Via Egnatia» ait été utilisée pendant la période qui nous intéresse, cela est attesté à plusieurs reprises dans les sources sans, cependant, que la route soit nommément citée. Les textes byzantins contemporains se contentent d'y faire allusion sous le terme général *ὁδός*, plus rarement de *λεωφόρος*, ou même d'en parler plus vaguement encore(4). On peut donc soulever le problème de savoir si oui ou non, il s'agit à chaque fois de l'ancienne route romaine, ce qui est, semble-t-il, le cas pour les au-

1. Indispensable pour le tracé de la route est l'ouvrage de *T. L. F. Tafel*, De Via Militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur, Tubingae 1842.

2. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire dans l'empire othoman, I, Paris 1829, p. 231.

3. *Félix de Beaujour*, ibid., p. 235-236; *Ami Boué*, Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe, I, Vienne 1854, p. 150.

4. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 114, l. 21: *τὴν πλησιάζουσαν τῇ μονῇ λεωφόρον*; *Pachymère*, Bonn, I, p. 224; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 214 (*τῆς εἰς Θεσσαλονίκην ἐχεσθαι φερούσης*), 226-227; c'est, d'ailleurs, de la même façon que sont indiquées les autres routes de l'empire, cf. *Cantacuzène*, I, p. 90, 108, 109; v. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 74.

tres routes principales de l'empire. Pourtant, bien que les sources qui seraient en mesure de nous donner le nom byzantin de la «Via Egnatia» restent muettes sur ce point, on peut penser que les grandes routes utilisées pendant la période byzantine(1) continuaient d'être les mêmes anciennes voies romaines. Si l'on compare en effet les noms de lieux des itinéraires romains(2) avec ceux qui sont mentionnés dans les sources postérieures, on est conduit à la constatation que les grandes lignes de communication ont persisté à travers les siècles.

Après la prise de Constantinople par les Croisés, c'est surtout par la «Via Egnatia», et spécialement à travers sa partie orientale(3), que se développèrent les mouvements de l'armée latine pour l'occupation de la Thrace conformément aux clauses de la «Partitio Romaniae».

En été 1204, les Latins se dirigèrent vers Thessalonique, venant de Constantinople à travers Andrinople, après avoir gagné Mosynopolis par la «Via Egnatia»(4) et être passés par les villes de Christoupolis, la Blanche, à savoir Philippes(5), et Serrès(6). Les deux premières constituaient des stations de l'Egnatia(7) qui, contournant le flanc nord du Pangaion et passant par le seuil de l'Angitès, continuait vers la vallée inférieure du Strymôn qu'elle rejoignait à la hauteur de Chrysoupolis (Amphipolis), au sud du lac de Tachinos; Serrès, au contraire, se trouvait au nord-ouest de cette partie de l'Egnatia, et était desservie par une autre route — probablement une branche de la voie romaine — qui passait également par le seuil de l'Angitès et contournait le flanc nord du Pangaion pour gagner enfin la ville et, par la suite, le Strymôn, au nord du même

---

1. En outre, même pendant la période de l'occupation turque, les grandes lignes anciennes de communication continuent d'être en usage. Sur cette question, v. *A. Mehlan*, Die Handelsstrassen des Balkans während der Türkenzeit, «Südostdeutsche Forschungen», t. 4/2 (1939), p. 255, 257-261.

2. V. le tableau des «Itineraria», comportant les toponymes de l'Egnatia, qui sont compris dans la région examinée, dans *T. L. F. Tafel*, De Via Egnatia, Pars occidentalis, p. 4.

3. *T. L. F. Tafel*, ibid., Pars orientalis, p. 1 sq.

4. Le même itinéraire, à savoir de Constantinople à Andrinople et ensuite à Mosynopolis et Thessalonique, avait été suivi aussi par l'ex-empereur byzantin Alexis III Ange, qui s'était enfui de Constantinople avec une petite armée; il aurait même occupé une partie de la région, évidemment autour de Mosynopolis; v. *Villehardouin*, La conquête de Constantinople, éd. *E. Faral*, II, Paris 1961, § 266; v. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 8-9.

5. *P. Lemerle*, Philippes, p. 179.

6. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 279, § 280. Voir la carte no 2 (Via Egnatia, 1204).

7. *T. L. F. Tafel*, De Via Egnatia, Pars orientalis, p. 10-17.

lac(1). De cet endroit, Baudouin aurait suivi cette dernière route, nommée parfois *βασιλικὴ ὁδὸς*(2), qui descendait au sud-ouest, dans la direction de Thessalonique.

L'Egnatia, spécialement dans sa portion qui va de Constantinople à Thessalonique, est de nouveau signalée par Villehardouin sous le terme général de «li chemins»(3).

En avril 1205, une partie considérable de l'armée latine se dirigea vers Andrinople, partant de Makrè, Trajanoupolis et Bèra(4), sans doute, la portion de l'Egnatia qui reliait ces trois régions entre elles, avant de poursuivre la route vers le nord(5).

C'est sur la même portion de la route que se développa l'attaque de l'armée bulgaro-coumane de Kaloyan au printemps 1206, quand elle détruisit, entre autres, les villes de Trajanoupolis, Makrè, Mosynopolis et Périthéôrion, situées sur l'ancienne voie romaine(6).

Pendant toute la période qui nous occupe ici, on peut dire que des opérations militaires avaient eu lieu depuis l'embouchure de l'Hèbre jusqu'au Nestos. Ainsi, en automne 1207, cette voie fut empruntée par Bohiface de Montferrat, pour aller de Serrès à Mosynopolis(7); en hiver de la même année, Henri, venant de Constantinople et se dirigeant vers Thessalonique, traversa les villes de Trajanoupolis, Makrè et Mosynopolis avant de passer le Nestos(8). En 1225, c'est Théodore Comnène qui parcourt en sens inverse Xantheia, Mosynopolis, Gratianou et, après avoir franchi la montagne de Stageira (Makrè), arrive jusqu'à l'Hèbre et même au delà du fleuve(9). On peut supposer que la route montagneuse traversée par Théodore Comnène après Gratianou était le chemin romain qui laissait la «Via Egnatia» près de Koumoutzèna pour côtoyer le pied des montagnes — dont Stageira — en direction de Bèra, où il rejoignait la route principale venant de Trajanoupolis(10). L'Egnatia fut utilisée de nouveau par l'armée bulgare après la bataille de Klokotinitza (printemps

1. *P. Lemerle*, Philippes, p. 74, n. 3.
2. Ibidem.
3. *Villehardouin, Faral*, II, § 302; *P. Lemerle*, Philippes, p. 179.
4. *Villehardouin, Faral*, II, § 382. V. ci-dessous, ch. II, cf. tableau no 4.
5. V. ci-dessous, ch. II, cf. tableau no 4.
6. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 23.
7. *Villehardouin, Faral*, II, § 495.
8. *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri, *Longnon*, § 568-570.
9. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 39. Voir la carte no 2 (Via Egnatia, 1225).
10. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, I, p. 236.

1230)(1) et par l'empereur de Nicée Jean III Vatatzès à la fin de l'été 1246(2).

La route fut parcourue en sens inverse, c'est-à-dire du Nestos jusqu'à l'Hèbre, par l'empereur Théodore II Lascaris, en 1255(3) et en 1256; pendant cette dernière année, l'empereur, partant de son camp près de la rivière Règinas et se dirigeant vers Thessalonique, gagnait l'Egnatia dans la région de Boléron, où il rencontra, au proasteion Lentza(4), Théodora, la femme de Michel II d'Épire; celle-ci, venant de Thessalonique, avait emprunté évidemment la route d'ouest en est(5). Par la suite, la route fut parcourue, en hiver 1264, par une section considérable de l'armée byzantine qui, venant de Constantinople, se dirigeait vers Thessalonique, après avoir pris à Xantheia ses quartiers d'hiver(6).

Nous trouvons également des mentions de la «Via Egnatia» pendant la période troublée du XIVe siècle; entre 1305-1307, après la bataille d'Aprôs, les incursions de la compagnie catalane la rendent impraticable(7). Ce serait aussi par l'Egnatia que la compagnie, composée de 5.000 Catalans et de 2.000 Turcopoules, traversa la région du Boléron pour franchir la chaîne des Rhodopes près de la mer(8) et passer en Macédoine, en automne 1307(9).

---

1. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 42; voir *V. Zlatarski*, Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove, III, Sofija 1940, p. 340.

2. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 73: *ὁ μὲν οὖν βασιλεὺς ταῦτα μαθὼν τοῦ πρόσω εἶχετο, καὶ τάχος φθάνει τὴν Φιλίππους, παραμείψας τὴν Χριστούπολιν. κακεῖσε σκέψιν ἐποιεῖτο ... τί εὐχερές ἐστιν αἱλῶναι ἡμῖν τὸ τῶν Σερρῶν ἄστυ. ...* Voir *G. Bakalakès*, Τὸ πυρὰ τὴν Χριστούπολιν τείχισμα, dans «Ἑλληνικά», t. 10 (1938), p. 307-318.

3. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 117-119.

4. *Skoutariôtès*, *Heisenberg*, I, p. 294.

5. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 132-133.

6. *Pachymère*, Bonn, I, p. 224; v. *F. Dölger*, Regesten, III, n. 1929, p. 46.

7. *Pachymère*, Bonn, II, p. 586-587. C'est ce qu'il faut déduire du message de l'empereur Andronic II Paléologue à sa femme, l'impératrice Irène, qui venait de Thessalonique et se trouvait alors dans la région de Bolé on: elle devait regagner Thessalonique, la situation à l'ouest étant tellement troublée à cause des attaques ennemies qu'elle ne lui permettait pas de rentrer à Constantinople. *Grégoras*, Bonn, I, p. 244, nous informe, très sommairement, de l'étendue de la région dévastée: elle comprenait aussi bien le littoral que, dans l'intérieur, la région allant de Marôneia et des Rhodopes (c'est-à-dire le pied de la branche extrême sud-est des Rhodopes descendant au dessus de Makrè) jusqu'à Bizyè.

8. À savoir, le défilé de Christoupolis; v. *P. Lemerle*, Philippes, p. 190.

9. *Pachymère*, Bonn, II, 651-652; *Grégoras*, Bonn, I, p. 244-245; *Ramon Muntaner*, Crònica, t. VI: expedició dels Catalans a Orient, éd. *E.B.*, Barcelona 1951, p. 84-88.

Pendant les guerres civiles de la Ière moitié du XIVe siècle, la «Via Egnatia» fut empruntée à plusieurs reprises par les armées ennemies. Voilà les itinéraires parcourus par Andronic III et Cantacuzène, en 1327 et 1342 (1):

1327: Andronic III	1342: Cantacuzène
De Didymoteichon à Gratianou	De Didymoteichon à Bèra
» Gratianou » Xantheia	» Bèra » Périthéôrion
» Xantheia » Christoupolis	» Périthéôrion » Polystylon
» Christoupolis » l' Ouest	» Polystylon » Christoupolis
	» Christoupolis » Philippes

Donc, on pourrait établir l' existence d' une voie qui, laissant l' Egnatia à Périthéôrion, se dirigeait vers le sud en longeant le rivage ouest du lac Porou. De là une voie continuerait vers le nord, en joignant probablement l' Egnatia à la hauteur de Xantheia, afin d' éviter le delta marécageux du Nestos(2). Le chemin de Périthéôrion à Polystylon apparait pour une fois encore dans Cantacuzène(3), qui d' ailleurs nous fournit d' autres mentions indirectes sur les portions de la route comprises entre Koumoutzèna et Trajanoupolis et entre Koumoutzèna et Mosynopolis(4).

Les points importants de la «Via Egnatia» sont mentionnés à propos de la création par le voevode bulgare Momčil, en 1345, d' une principauté comprenant Xantheia, Périthéôrion et la région de Mérope jusqu' à Mor-

1. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 260. 262; II, p. 196-198, 225-226. Voir la carte no 2 (Via Egnatia, 1327 et 1342).

2. C' est pour cette raison que la «Via Egnatia», après Christoupolis, ne continuait pas directement vers l' est, mais montait un peu plus haut en direction nord-est, pour passer par Xantheia et Périthéôrion; v. *Paul Lemerle*, L' émirat d' Aydin, Byzance et l' Occident, Paris 1957, p. 167. En hiver 1342, l' armée d' Oumour arriva à l'Hèbre et, après être montée jusqu' à Didymoteichon, redescendit et traversa l' Egnatia vers l' ouest avant de passer par le Nestos en Macédoine (*Cantacuzène*, Bonn, II, p. 345-346). Obligé de retourner à Bèra à cause de l' hiver rigoureux (ibid., II, p. 348), Oumour prend la même route en sens inverse. Le même itinéraire a été aussi parcouru par les troupes alliées de Cantacuzène et d' Oumour qui assiégeaient Périthéôrion sur la route (ibid., II, p. 394; *Grégoras*, Bonn, II, p. 692).

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 394.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 415-419, 429-430; *Grégoras*, Bonn, II, p. 705-707; v. *Enveri*, Düstūrnāme, vers 1583-1584 et 1595-1596; v. aussi les remarques, relatives à la concordance des événements, de *P. Lemerle*, L' émirat d' Aydin, p. 170.

rha(1): les troupes unies de Cantacuzène et d' Oumour, partant de Didymoteichon et gagnant l' Egnatia à la hauteur de Bèra, avancèrent vers l' ouest à travers la branche montagneuse de la route; cette branche, remontant les bas contreforts des Rhodopes, passait par Péristéria («Güger-cinlik», dans la source)(2), Gratianou (Igrican»)(3) et Koumoutzèna, près de laquelle elle rejoignait l' artère principale(4).

Cantacuzène nous donne à propos des faits de l' année 1355 les itinéraires suivants: Jean V, empruntant le chemin qui reliait Ainos à l' Egnatia(5), avance jusqu' à Périthéôrion; de là il rebrousse chemin et gagne Gratianou, d' où il retourne à Périthéôrion(6). Mathieu et ses alliés font l' itinéraire Andrinople – Koumoutzèna – Périthéôrion(7); Jean V parcourt l' itinéraire Périthéôrion – Koumoutzèna – Gratianou(8).

b. La route royale

La route terrestre, diagonale des Balkans, le «carski păt» ou «put moravskij» en slave(9), reliait Constantinople à l' Europe central, en passant par les principales villes de l' Europe du sud-est(10).

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, 530-534; *Grégoras*, Bonn, II, p. 727-728; *Enverī*, Düstūrnāme, vers 2317-2325; v. *P. Lemerle*, L' émirat d' Aydin, p. 214. Pour ces toponymes v. ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

2. *Enverī*, Düstūrnāme, vers 2317. Pour l' emplacement de cette agglomération, v. *P. Lemerle*, L' émirat d' Aydin, p. 214, n. 2.

3. *Enverī*, Düstūrnāme, vers 2318.

4. V. ci-dessus, p. 25.

5. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310. Selon toute vraisemblance, cette route se dirigeait parallèlement à la rive orientale de l' Hèbre et la traversait au nord du delta, pour gagner l' Egnatia à la hauteur de Bèra. Elle ne serait par la suite praticable qu' en été, à cause des inondations provoquées dans ce terrain par les alluvions du fleuve pendant l' hiver (Voir *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d' Europe, II, Paris 1868, p. 160-161); d' ailleurs, c' est exactement en été (ἅμα ἦρι) qu' a lieu l' expédition de Jean V.

6. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310-312. Voir la carte no 2 (Via Egnatia, 1355).

7. *Cantacuzène*, III, p. 313-314. Voir la carte no 2 (Via Egnatia, 1355).

8. *Cantacuzène*, III, p. 331; *Grégoras* (Bonn, III, p. 564-565), en se référant aux mêmes faits, mentionne Lesbos (à la place de Ténédos, mentionné par Cantacuzène), comme le lieu d' où Jean V partit pour débarquer aux environs d' Abdère avant de se diriger vers Gratianou. La route terrestre parcourue serait alors celle qui reliait Polystylon à Périthéôrion, donc à l' Egnatia (v. ci-dessus, p. 25).

9. *Constantin Jireček*, Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel und die Balkanpässe, Prague 1877, p. 75.

10. *P. Lemerle*, Philippes, p. 71-72.

En ce qui concerne les Rhodopes, la route royale desservait le bord septentrional de la région en longeant le cours de l' Hèbre jusqu' à Andrinople. Venant de Triaditza (Sofia), elle passait par Stoponion aux environs de la convergence des chaînes de la Sredna Gora et de la Rila(1) et traversait le passage dit au Moyen Âge «passage de Soukeis», autrement dit les «Portes Trajanes»(2), sur les montagnes élevées de la Sredna Gora(3). Ensuite, longeant le côté sud-ouest de ce massif, la route entrait dans la vallée supérieure de l' Hèbre et arrivait à Philippoupolis, côtoyant la rive gauche du fleuve. Au delà de ce point, la route tantôt parcourait la vallée, tantôt traversait le fleuve ou remontait sur les pentes basses des Rhodopes, pour passer finalement par, ou près de, Klokotinitza, Constantia, Néoutzikon et Tzérnomianou, avant de gagner Andrinople à l' extrémité nord-est de la région(4). De là, enfin, elle continuait en direction sud-est vers Nikitza – Boulgarophygon – Arkadioupolis – Tzouroulos – Sèlybria, pour terminer à Constantinople.

Une autre route romaine, également, montagneuse celle-ci, qui longeait la rive droite de l' Hèbre en suivant, en même temps, le pied septentrional des Rhodopes, reliait les Portes Trajanes à Philippoupo-

---

1. Ž. *Gălăbov*, Fizičeskaja Geografija, p. 203.

2. Le passage montagneux connu à l' époque romaine comme *Succorum claustra, Succorum angustiae*, où étaient construites les Portes Trajanes (pour les différents noms qu' ont pris celles-ci à travers les siècles, v. *P. Mutafčiev*, Starijat drum prez «Trajanova vrata», Sp. B A N, t. 55 (1937), p. 19-149, passim; v. *P. Lemerle*, Philippes, p. 70), constituait l' ensellement entre la montagne Eledžik de la chaîne de la Sredna Gora et la montagne Vasilitsa, auxquelles correspond évidemment le nom médiéval de Σουκεις (voir, *Sôkratès*, Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία, P G, t. 67 (1864), col. 245; τὸ ὄρος τὸ λεγόμενον Τισοῦκις, ὅπερ ἐστὶν Ἰλλυριῶν τε καὶ Θρᾳκῶν); Vasilitsa, s' élevant au dessus de la rive gauche de l' Hèbre, limite son bassin du côté nord, du point de sa sortie vers la plaine de Philippoupolis jusqu' à la contrée de Constantia (auj. Kostenec). Quant aux massifs mentionnés par *Ammien Marcellin* (*Teubner*, ch. 10, 3-4, l. 21) sous les noms généraux de Rhodope et d' Haemus – entre les pointes occidentales desquels il faudrait, selon lui, placer le défilé de Succi –, il s' agit certainement de vastes chaînes dans lesquelles il comprenait reciproquement Rila (dans la chaîne de Rhodope) et Sredna Gora (dans la chaîne de l' Haemus). Il faudrait, donc, substituer ici la Sredna Gora au terme «Haemus», ainsi que la Rila au terme «Rhodope». Plus particulièrement en ce qui concerne Rila, elle est séparée de la chaîne de la Sredna Gora par le haut bassin de l' Hèbre, et s' élève au dessus de sa rive droite (partie nord-ouest). Sur ce point, v. *P. Mutafčiev*, idid., p. 19-21; v. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 30-31; sur les applications du terme géographique «Balkans», v. *J. Cvijić*, la péninsule balkanique, Paris 1918, p. 3-6.

3. V. chez *Mutafčiev*, ibid., la carte hors texte.

4. *D. Angelov*, ibid., p. 218-219.

lis[1]. Les Portes Trajanes se reliaient d' ailleurs à Constantia (Kostenec) de la Rila par une autre route qui se dirigeait ensuite vers Bélébousdion (Velbăžd, auj. Kjustendil) et Skopia[2].

D' autre part, la route royale était reliée aux autres grandes lignes de la péninsule par une série de ramifications qui desservaient, en même temps, les besoins locaux de communication. Ainsi, une branche de la ligne allant de Sôzopolis à Triaditza et passant par Bèroè reliait cette ville à Philippoupolis[3]; du reste, Andrinople était reliée à Beroè par une autre route qui avançait de là vers le nord-ouest, à Krounos, pour terminer ensuite à Tărnovo, après avoir franchi sur les Balkans le col connu actuellement sous le nom de passage de Šipka[4].

Comme pour la «Via Egnatia», on dispose également de mentions indirectes pour cette portion de la route royale qui parcourt la région des Rhodopes. Nous n' insisterons pas sur le fait que les armées de Barberousse empruntèrent la route royale pour aboutir à Constantinople, après avoir erré pendant quelques mois sur les chemins locaux des Rhodopes proprement dits. Lorsqu' on aborde le XIIIe siècle, on rencontre surtout de mentions des expéditions entreprises par les armées venant de Constantinople en direction de la vallée de l' Hèbre vers Philippoupolis et Béroè. En 1204, les Latins empruntèrent la route royale pour pénétrer dans la vallée supérieure de l' Hèbre et placer des gardes à Andrinople et à Philippoupolis[5], dans le cadre de l' occupation de la Thrace d' après le traité de la «Partitio Romaniae». En hiver de la même année, Renier de Trit, à qui Baudouin avait cédé Philippoupolis[6], était parti de Constantinople pour gagner Andrinople et Philippoupolis par la route que nous venons de citer[7].

La route royale aurait été empruntée une fois de plus, en 1230, par les troupes bulgares de Jean Asen II et par celles du despote d' Épire Théodore Comnène, qui s' affrontèrent près de Klokotinitza[8]. Quelques années

---

1. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 36-37 sq.

2. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 31 et 36-37; d' après Jireček, ce serait le chemin qu' emprunta Mourat I pour se rendre à la plaine de Kossovo, en 1389, date où se situe, selon le même auteur, la première mention de la route.

3. *D. Angelov*, ibid., p. 223, 243.

4. *D. Angelov*, ibid., p. 223, 244; cf. *Villehardouin, Faral*, II, § 445, p. 261, n. 1 (de l' éditeur, qui, cependant, situe Blisnos au nord de Béroè).

5. *Choniatès*, Bonn, p. 791. Pendant cette expédition combinée des Latins, on aurait, sans doute, utilisé en plus la route transversale de l' Hèbre (v. ci-dessous, ch. II, cf. tableau no 4) ainsi que la «Via Egnatia».

6. *Villehardouin, Faral*, II, § 304.

7. *Villehardouin*, ibid., II, § 311. Voir la carte no 2 (Route royale, 1204).

8. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 41-42. L' auteur indique que Théodore Co-

après, l' armée de l' empereur de Nicée Théodore II Lascaris, se mettant pour la deuxième fois en route afin d' occuper Tzépaina sur les montagnes des Rhodopes occidentaux, stationna en plein hiver de 1255, à Makrolibada; comme cet endroit se trouvait à mi-chemin entre Andrinople et Sténimachos, les Byzantins avancèrent jusqu' à Sténimachos pour prendre leurs quartiers d' hiver et s' y approvisionner(1). De ce passage, on peut déduire l' existence soit d' un chemin menant tout droit de Makrolibada à Sténimachos à travers les pentes basses de la partie nord des Rhodopes orientaux, soit d' un autre chemin qui commençait au point du confluent de l' Hèbre avec la rivière Asenitsa et qui rencontrait, par conséquent, la route royale, pour continuer ensuite vers Sténimachos par la vallée de cette rivière(2).

La route royale fut utilisée aussi pendant les guerres byzantino-bulgares de la première moitié du XIVe siècle, en 1323, par Andronic III qui arrive de Constantinople à Philippoupolis et de là il se dirige vers le nord(3); en 1353, par les troupes de Cantacuzène qui, partant d' Andrinople, avancent jusqu' à Tzérnomianou(4).

D' ailleurs, s' agissant de l' invasion des Tatars en deçà de l' Hèbre et la contre-attaque d' Andronic III, en 1323, trois routes en rapport avec ces événements sont indirectement mentionnées: la route royale, la route transversale de l' Hèbre, ainsi que la route de la vallée du Toundzas: Andronic III, poursuivant les troupes tatares qui fuyaient Morrha et traversaient l' Hèbre au passage de Tzérnomianou vers le nord-est, parcourut la distance de Didymoteichon à Andrinople(5) et de là à Tzérnomianou, en se dirigeant ensuite, lui aussi, vers le nord-est; c'est alors qu'il aperçut l'ennemi près du Toundzas(6).

Les autres lignes qui encadraient vers le nord et le nord-est la région examinée sont mentionnées aussi dans les sources. Ainsi, la route d' Andrinople-Blisnos-Béroè est traversée en automne 1206 par l' armée de

---

mnène, contournant Andrinople, se dirigea vers la vallée supérieure de l' Hèbre, exactement où se situe Klokotinitza.

1. *Akropolitès*, I, p. 120-121. Voir la carte no 2 (Route royale, 1255): la différence de deux trajets éventuels est marquée par A et B.

2. V. ci-dessous, p. 39; v. *A. Boué*, Recueil d' Itinéraires, I, p. 161. V. *Tăpkova-Zaimova*, Les voies romaines dans les régions bulgares à l' époque médiévale, dans «Acta Antiqua Philippopolitana, Studia historica et philologica», Sofija 1963, p. 170.

3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 172. Voir la carte no 2 (Route royale, 1323 A).

4. *Cantacuzène*, III, p. 245-246.

5. V. ci-dessous p. 38.

6. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 191. Voir la carte no 2 (Route royale, 1323 B).

l' empereur Henri qui poursuivait le tsar Kaloyan(1): après une année, les forces latines de l' empereur Henri empruntèrent le chemin Béroè-Philippoupolis(2).

D' autre part, en ce qui concerne ces deux routes et la route royale, il faut signaler qu' on peut repérer leurs traces à des époques plus reculées, grâce à l' itinéraire qu' emprunta Saint-Alexandre de Rome, au IIIe siècle(3); cet itinéraire a été décrit dans la Passion du Saint, rédigée à une époque postérieure (Ve–Xe s.)(4). Ainsi, selon le récit, on parcourt la route royale depuis Serdica (Sofia) jusqu' à Philippoupolis, tandis qu' on suit de là une déviation de la route principale, qui conduit à travers Béroè à la région d' Andrinople. Ensuite, en évitant Andrinople, on traverse les montagnes au nord-est de la ville, pour gagner de nouveau au sud d' Andrinople la route royale et arriver à Tzouroulos.

c. La route du bassin de l' Arda

La troisième grande ligne de communication, qui parcourait dans le sens horizontal l' intérieur de la région, était la route du bassin de l' Arda. Cette route, reliait les Rhodopes à la mer du Propontis et à Constantinople, ainsi qu' à la Macédoine et aux ports de l' Adriatique. Elle commençait au port du Rhaidestos, passait par Harioupolis et Pamphilon et gagnait Didymoteichon, après avoir traversé les fleuves Règinas et Hèbre. Partant

---

1. *Villehardouin, Faral,* II, § 444 et 445. Voir la carte no 2 (Route royale, 1206 et 1207).

2. *Henri de Valenciennes,* Histoire de l' empereur Henri, *Longnon,* § 514. Voir la carte no 2 (Route royale, 1206 et 1207).

3. *D. Dimitrov,* Pătuvaneto na Sveti Aleksandra rimski prez Trakija, dans IAI, t. 8 (1934), p. 116-161. *H. Delehaye,* Les saints de Thrace et de Mésie, dans An. Boll., t. 31 (1912), p. 244-245.

4. *D. Dimitrov,* ibid., p. 120. Dans son édition de la Passion de Saint Alexandre de Rome, Dimitrov identifie plusieurs toponymes de la région entourant la route royale et ses ramifications, ainsi que ceux des stations mentionnées, qui, cependant, ne se retrouvent pas comme tels dans les sources concernant l' époque examinée. Pourtant, d' après *Jireček* (Die Heerstrasse, p. 45), la forteresse Karassoura (Καράσουρα chez Procope, *Haury,* IV, p. 146) sur la route Philippoupolis-Béroè, avait maintenu son nom pendant tout le Moyen Âge, jusqu' à ce que les Turcs en fissent leur Karasarly. Pour une analyse détaillée concernant en particulier la route romaine de Philippoupolis-Karassoura et sa bifurcation, v. *Cončev,* Rimskijat păt Philippoupolis-Karassura i razklonenieto mu pri Ranilum [La route romaine Philippoupolis-Karassura et sa bifurcation près de Ranilum], dans GPNBM, 1940/41 (Sofia 1942), p. 39-57.

de Didymoteichon en direction nord-ouest, la route pénétrait dans la région montagneuse d'Achridôs et servait de liaison entre les agglomérations Ephraim, Patmos, Hypérpérakion et Mneiakos; c'est à ce dernier point qu'elle se divisait en deux branches: la première, parcourant toujours le bassin de l'Arda en direction ouest, gagnait la région que Cantacuzène appelle Méropè(1) et arrivait à Nikopolis du Nestos, sur les limites occidentales de la région considérée. Ensuite, poursuivant au delà du Nestos, elle gagnait la vallée du Strymôn, traversant l'une après l'autre les villes de Mélénikon, Petritzi et Stroummitza. Cette branche se divisait, à son tour, à la hauteur de l'Axios en deux chemins, qui se joignaient de nouveau à Vélésos, l'un passant à travers Neustapolis (l'actuel Ovče Polje) au nord-ouest de Stroummitza, et l'autre à travers Prosakos, à l'ouest de la même ville. Plus au nord, la route se terminait à Skopia(2). Un petit chemin, d'ailleurs, devait joindre la forteresse Oustra de l'Achridôs à la route principale.

La seconde branche de la route de l'Arda commençait également à Mneiakos et se prolongeait vers le nord; elle servait à relier entre elles les forteresses des pentes nord du massif et celles-ci aux centres environnants. Passant par Sténimachos, elle continuait vers les forteresses Bodina, Peristitza, Hagia Ioustina, Krytzimos, Batrachokastron, Batkounion et se terminait à Tzépaina(3).

D'ailleurs, de Philippoupolis partait une autre ligne: elle se dirigeait au sud de la route royale et gagnait Tzépaina à travers Batkounion, pour rejoindre ensuite la vallée des fleuves Nestos et Strymôn jusqu'à la ville de Stoumpion(4); une ramification de cette ligne, montagneuse dans sa plus grande partie, se dirigeait vers le sud-ouest et, traversant les forêts et les plateaux des Rhodopes nord-ouest, passait par Nikopolis du Nestos(5) avant de conti-

---

1. *Cantacuzène*, Bonn. II, p. 402, 403 et passim; v. aussi ci-dessus, p. 7-8.
2. *D. Angelov*, ibid., p. 217-218; cf. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 78.
3. Le chemin Batrachokastron – Batkounion est mentionné plus spécialement chez *Choniatès* (Bonn. p. 679-680) à propos des événements de 1198; v. *A. Boué*, Recueil d'Itinéraires, I, p. 161.
4. *D. Angelov*, ibid., p. 220; *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 38.
5. La ville, d'origine romaine, n'a pas cessé d'exister pendant tout le Moyen Âge, voir RE, t. 33 (1936), col. 518 (Oberhummer); v. aussi *G. Parthey*, Notitiae, no 1, p. 58, l. 57; no 3, p. 128, l. 705; no 6, p. 148, l. 62; no 8, p. 164, l. 62; *Gelzer*, Texte, p. 535, l. 57; dans ces «notitiae», l'archevêque de Nikopolis figure jusqu'au XIe siècle. *C. Jireček*, Hristijanskijat element v topografičeskata nomenklatura na Balkanskite zemi [L'élément chrétien dans la nomenclature topographique des pays balkaniques], dans P Sp B K D – vo, t. 55-56 (1898), p. 251-252.

nuer vers le Strymôn, Serrès et la plaine des Philippes(1). Ces deux routes faisaient accéder la région de Philippoupolis et des Rhodopes nord-ouest au nord et à l'axe de la vallée du Strymôn, ainsi qu'au sud et à la vallée inférieure du même fleuve.

En outre, on peut établir l'existence d'un autre chemin qui reliait Andrinople directement à la route du bassin de l'Arda, en côtoyant celle-ci jusqu'à Ephraim.

Quoique peu nombreuses, les références qu'on trouve dans les sources suffisent pour nous permettre d'esquisser le tracé de ces routes des Rhodopes. La route allant d'Andrinople à Achridôs fut empruntée, pendant l'été 1206, par les forces des Croisés qui, pénétrant dans le bassin de l'Arda, résidèrent quelques jours dans les forteresses d'Achridôs, Ephraim et Mneiakos(2), et de là ils allèrent à Sténimachos, ayant suivi évidemment la branche nord, qu'ils parcoururent de nouveau pour retourner à Mneiakos et ensuite à Constantinople, par la voie royale(3).

Tout au long de la route de l'Arda et de sa branche nord se développèrent en 1254 et 1255, les opérations des armées bulgares et byzantines, qui avaient pour but l'occupation des forteresses dans les parties nord-est et nord-ouest des Rhodopes. Voilà l'itinéraire des opérations militaires de Michel Asen II, qui, après la mort de Jean III Vatatzès, traverse l'Hèbre et gagne la route de Sténimachos(4):

---

1. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 108; v. *P. Perdrizet*, Trois inscriptions latines de Roumelie, dans B C H, t. 24 (1900), p. 542-552; v. aussi *A. Boué*, Recueil d'Itinéraires, I, p. 162. Selon Jireček, c'est en effet par cette route que l'armée d'Uglješa se dirigea vers Philippoupolis pour aller se battre à Tzérnomianou, en 1371. En outre, vers le milieu du XVIIe siècle, les Turcs empruntèrent ce chemin pour pénétrer à Čepino et procéder à la conversion forcée de ses habitants, v. le récit de Metodii Draginov chez *I. Ivanov*, Starobălgarski razkazi, Sofija 1935, p. 80-81.

2. *Villehardouin, Faral*, II, § 433-435. Voir la carte no 2 (Route de l'Arda, 1206).

3. *Villehardouin, Faral*, II, § 439-440. *E. Gerland* (Geschichte des lateinischen Kaiserreiches von Konstantinopel, I, Homburg 1905, p. 86-89, 99), pense que la route de la vallée de l'Arda était celle qu'empruntait d'habitude Kaloyan pour ses va-et-vient en Thrace.

4. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 108. Voir la carte no 2 (Route de l'Arda, 1254). Pendant l'hiver de 1254/5, l'armée byzantine partit d'Andrinople et pénétra par le bassin de l'Arda dans la région d'Achridôs, où elle occupa toutes ces forteresses, sauf celle de Patmos (ibid., I, p. 113, 119). *Cantacuzène* (Bonn, II, p. 404-405) signale la même route à propos des événements de 1343: partant de Didymoteichon, il pénétra dans la région de Morrha et s'empara de toutes les forteresses sauf celle d'Ephraim.

Sténimachos – Tzépaina	Sténimachos – Andrinople
De Sténimachos à Péristitza	De Sténimachos à Oustra
» Péristitza » Krytzimos	» Oustra » Hypérpérakion
» Krytzimos » Tzépaina	» Hypérpérakion » Krybous
	» Krybous » Ephraim

Une portion de la route de Philippoupolis – Tzépaina – Stoumpion était empruntée par Théodore II Lascaris pendant ses attaques contre la forteresse de Tzépaina à l'extrémité nord-ouest des Rhodopes. Partant de Sténimachos, il gagna cette route soit en traversant Philippoupolis, soit en parcourant directement le chemin Sténimachos – Tzépaina (1). Le caractère fortement boisé de la région est mis en évidence dans le passage d'Akropolitès(2), qui décrit en détail la route allant de Batkounion à Tzépaina.

En outre, dans le passage d'Henri de Valenciennes consacré aux événements d'août 1207, nous trouvons mention du retour des Croisés de la forteresse Krytzimos à Andrinople et de là à Constantinople par Pamphilon(3); on peut supposer, au moins en ce qui concerne la portion du chemin qui va jusqu'à Andrinople, que ce retour se fit par l'une des trois routes suivantes: soit par la route principale du bassin de l'Arda, qu'ils auraient pu joindre par l'intermédiaire de la route transversale de la vallée de Kričimska; soit par l'itinéraire Krytzimos–Sténimachos–Andrinople; soit par la route royale qu'ils auraient gagnée en suivant vers le nord la route transversale de Kričimska jusqu'à Philippoupolis(4).

d. Routes transversales

Outre ces trois grandes lignes de communication, qui traversaient la région dans le sens horizontal, il y en avait qui la traversaient du nord au sud et la reliaient aux ports de la mer Égée et du Pont Euxin, ainsi qu'aux centres de la Sredna Gora et de la dépression sub-balkanique, et même, jusqu'au Danube et aux Carpathes. Ces lignes suivaient le plus souvent les

1. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 121-122. Voir la carte no 2 (Route de l'Arda, 1255). Les deux trajets différents sont marqués par A et B.

2. Voir ci-dessous, ch. V, cf. tableau no 4; cf. *C. Jireček*, Pàtuvanija po Bălgarija, Plovdiv 1899, p. 476.

3. *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri, *Longnon*, §545-552.

4. Voir ci-dessus, p. 7. Voir la carte no 2 (Route de l'Arda, 1207), où les différents trajets possibles sont marqués par A, B et C.

vallées des fleuves, par lesquelles elles pouvaient pénétrer dans les régions montagneuses ou gagner les grandes voies maritimes de la Chersonèse.

L'une de ces artères transversales — celle qui unissait la mer Égée au Danube — passait par les limites orientales de la région, en suivant la rive occidentale de l'Hèbre. Elle commençait près de Bèra qui fut, comme Ainos et Kypséla, le débouché naturel de la route sur la mer Égée, pour continuer, à travers Didymoteichon, jusqu'à Andrinople. À Bèra, Didymoteichon et Andrinople, elle se croisait avec les trois routes horizontales décrites ci-dessus(1), à savoir, la «Via Egnatia», la route royale et la route du bassin de l'Arda. Au nord d'Andrinople, la ligne mer Égée – Danube, après avoir traversé par Yampolis la vallée du Toundzas(2) et rencontré la ligne horizontale d'Anchialos – Triaditza, coupait les Balkans Orientaux pour aboutir à Dristra, sur le Danube. Deux autres branches de cette artère, l'une allant vers l'est et l'autre vers l'ouest, la reliaient au port de Varna et à la capitale bulgare de Tărnovo. Une autre artère transversale, plus longue encore, était l'ancienne route romaine connue comme «route de Trajan», qui unissait les Carpathes à Philippoupolis à travers le Danube et les Balkans(3).

La «Via Egnatia» était reliée aux Rhodopes proprement dits par deux autres routes à l'ouest de l'Hèbre(4). La première, du côté de l'Hèbre, traversait les montagnes des Rhodopes orientaux et reliait Mosynopolis et l'Egnatia à Hypérpérakion et la région d'Achridôs, avant de traverser la vallée de l'actuelle Čaja pour gagner, enfin, Sténimachos et Philippoupolis. Cette route, continuant vers le nord, parcourait la haute plaine de la Thrace par deux branches: l'une, s'alignant sur la route de Trajan, se dirigeait vers Kopsis, dans la dépression sub-balkanique, traversait les Balkans au col de Trajan et aboutissait à Nikopolis sur le Danube; l'autre se dirigeait vers Krounos, du côté oriental de la même dépression, pour franchir les Balkans au col de Šipka et aboutir à Tărnovo.

---

1. Voir sous-chapitres a, b et c.

2. En effet, la communication entre Andrinople et Yampolis se faisait par trois routes: l'une côtoyait la vallée du Toundzas, passant par la forteresse de Boukéllou qui avoisinait celle de Provatou; la deuxième allait en direction nord-ouest et passait par la forteresse de l'Agathonikeia, tandis que la troisième gagnait Yampolis, après avoir passé par les agglomérations Tavrokômon et Basterna; voir *D. Angelov*, ibid., p. 223, 231.

3. *V. Avramov*, Trajanovijat păt ot Karpatite prez Dunava i Balkana za Plovdiv [La Route Trajane de Carpathes pour Plovdiv à travers le Danube et les Balkans], dans IAD, t. 4 (1914), p. 240.

4. Voir *St. Kyriakidès*, Παιόνιον ὄρος, «Ἀθηνᾶ», t. 35 (1923), p. 221.

La seconde route partait de Xantheia et, passant par la montagne de Méropè(1) dans la région des sources de l'Arda(2), atteignait l'actuel Čepelare, avant de se diriger vers Bačkovo – Sténimachos et Philippoupolis (donc, vers la route royale), en longeant la rive gauche de la rivière de Sténimachos. Cette route semble être celle que mentionne une source du XIe siècle, en même temps qu'un autre chemin, celui-ci d'intérêt local(3). Tous deux ont été identifiés à l'aide des recherches archéologiques(4) comme étant les deux routes anciennes, qui desservaient les environs de Sténimachos et qui existent encore de nos jours: la route de la rive gauche de l'Asenitsa et la route locale du monastère de Bačkovo; celle-ci, en passant par le côté sud-ouest de Pétritzos(5) se divisait en deux branches, dont l'une allait au village de Javorovo, le «champ d'Avrova» du Typikon de Pakourianos(6), et l'autre à celui de Ljaskovo(7).

D'autre part, on pouvait établir l'existence d'une route qui, longeant la rive orientale de la rivière Kričimska et passant par la forteresse de Béadnos, gagnerait au nord la branche montagneuse de la route royale(8).

Les mentions dont nous disposons pour ces routes sont analogues à celles qui concernent les autres routes que nous venons de décrire.

Après la chute de Constantinople en 1204, c'est par la route transversale de l'Hèbre que l'empereur latin Baudouin, venant de Constantinople, se dirigea d'Andrinople à Didymoteichon pour y poster des garnisons(9). Quant au trajet qu'effectuèrent, lors des événements de l'été 1204, Baudouin et Boniface de Montferrat, entre les villes d'Andrinople et Thes-

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 402.
2. *C. Jireček*, Das Fürstentum Bulgarien, seine Bodenstellung, Natur, Bevölkerung, wirtschaftliche Zustände und neueste Geschichte, Wien 1891, p. 442.
3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie (annexe no 1 de Viz. Vrem., t. 11), Sanktpeterburg 1904, p. 48, l. 4-5: *Κ'άτωθεν τοῦ χωρίου τοῦ ὀνομαζομένου Στενιμάχου ἐπάνωθεν τῶν δύο ὁδῶν ἐκτίσθη ἐν ξενοδοχεῖον*. Pour ce *ξενοδοχεῖον* et les constructions de Grégoire Pakourianos aux environs de Sténimachos ainsi que pour les deux routes examinées, v. *Dimităr Končev*, Stroeži na Gregorij Bakurijani v Asenovgrad i okolnosttà [Constructions de Grégoire Pakourianos à Asenovgrad et les environs], dans IAI, t. 23 (1960), p. 99-110.
4. *D. Končev – St. Stoilov*, La forteresse d'Asên, dans BSl, t. 22/1 (1961), p. 20.
5. Pour le rapport entre Bačkovo et Pétritzos, v. ci-dessous, ch. III et IV, cf. tableau no 4.
6. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10, l. 13.
7. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.
8. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 391.
9. *Choniatès*, Bonn, p. 791.

salonique, dans les deux sens(1), on pourrait supposer deux itinéraires possibles jusqu'à Mosynopolis: l'un suivrait la ligne Andrinople – bassin de l'Arda – Mosynopolis, ou même, Andrinople – Didymoteichon – bassin de l'Arda – Mosynopolis, tandis que l'autre descendrait à partir d'Andrinople et à travers la vallée inférieure de l'Hèbre vers son embouchure, où il pourrait joindre la «Via Egnatia» pour avancer jusqu'à Mosynopolis et de là à Thessalonique. On avait les mêmes possibilités de choix parmi les routes allant de Philippoupolis à Mosynopolis ainsi que parmi leurs combinaisons(2), bien que la route la plus directe fût celle qui longeait la rivière de Sténimachos et, passant par la Méropè, gagnait l'Egnatia à la hauteur de Xantheia.

On peut supposer que les mêmes itinéraires auraient été possibles pour l'empereur déchu Alexis III, qui, fuyant Constantinople pendant l'été 1203, après avoir été chassé par les habitants de Philippoupolis, s'était rendu finalement à Mosynopolis(3).

Des féodaux Latins, avec l'intention de secourir Baudouin dans sa lutte contre les Bulgares, en 1205, auraient voulu aller, par la route transversale de l'Hèbre, depuis la région de Makrè – Trajanoupolis – Bèra à Andrinople(4). Parmi ces gens, il y avait ceux qui avaient abandonné Renier de Trit à Philippoupolis et étaient descendus à Makrè, fort probablement, par la route de Philippoupolis – Méropè – Xantheia – Mosynopolis – Makrè, ou bien, par celle de Philippoupolis – Sténimachos – Achridôs – Mosynopolis – Makrè.

Par la route de l'Hèbre se développèrent aussi les mouvements de l'armée bulgare du tsar Kaloyan qui, descendant de Tărnovo dans l'été 1206, mit en vain le siège devant Didymoteichon(5). Bien plus, c'est par la même route que Théodore Comnène, despote d'Épire, arriva à Didymoteichon et à Andrinople, en 1225, ayant mené à bien la conquête de la vallée inférieure de l'Hèbre(6). C'est le même itinéraire, mais en sens inverse, qu'avait en effet suivi le tsar Ivan Asen II, en 1230, quand il s'empara

---

1. *Choniatès*, Bonn, p. 794; *Villehardouin*, *Faral*, II, § 272-281. Voir la carte no 2 (Routes transversales, 1204), où les différents trajets possibles sont marqués par A, B et C.

2. Voir la carte no 1.

3. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 8.

4. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 382. Voir la carte no 2 (Routes transversales, 1205): les deux trajets possibles sont désignés par A et B.

5. *Choniatès*, Bonn, p. 835-836. Voir la carte no 2 (Routes transversales, 1206).

6. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 39-40.

d'Andrinople et de Didymoteichon, après la bataille de Klokotinitza, pour gagner ensuite Boléron par la «Via Egnatia» et pénétrer dans la Macédoine occidentale(1).

D'ailleurs, l'empereur de Nicée Théodore II Lascaris, qui se rendait, en 1255, de Serrès vers Constantinople et avait gagné les embouchures de l'Hèbre, se détourna «de la route vers l'Orient», à savoir de la «Via Egnatia», et alla à Didymoteichon «tout droit», par la route transversale de l'Hèbre(2). En 1265, c'est par cette voie que les Bulgares et leurs alliés, les Tatars, traversant l'Haimos, pénétrèrent dans la plaine de la Thrace et descendirent jusqu'à Ainos, à la poursuite de l'empereur Michel VIII Paléologue(3).

La ligne des embouchures de l'Hèbre – Didymoteichon – Andrinople était, comme l'Egnatia, la voie de prédilection pendant la seconde guerre civile du XIVe siècle, d'une part à cause de son importance militaire et, d'autre part, parce qu'il était relativement facile de la parcourir: en effet, elle longeait tout le cours du fleuve jusqu'à son coude d'Andrinople, en passant des collines et de petites hauteurs(4).

Voici quelques mentions de son utilisation à cette époque:

1341: chemin Bèra – Didymoteichon, parcouru par l'armée de Jean Cantacuzène(5); chemin Didymoteichon – Andrinople parcouru par des représentants de Jean Cantacuzène(6).

1342: chemin Didymoteichon – Bèra, parcouru par Jean Cantacuzène(7); chemin de l'embouchure de l'Hèbre à Didymoteichon, emprunté par les troupes d'Oumour et les soldats que lui avait envoyés Irène, la femme de Jean Cantacuzène(8); chemin Didymoteichon – Christoupolis à travers Bèra probablement, emprunté par une partie de la même armée(9).

1345: chemin Didymoteichon – Bèra, parcouru par les troupes alliées d'Oumour et de Cantacuzène; la seconde ville n'y est pas explicitement

---

1. *Akropolitès*, ibid., I, p. 42-43; *Ephraim*, Bonn, p. 325.
2. *Akropolitès*, ibid., I, p. 119.
3. *Pachymère*, Bonn, I, p. 232, 235; *Grégoras*, Bonn, I, p. 100-101; v. *G. Balaščev*, Ὁ αὐτοκράτωρ Μιχαὴλ Η' ὁ Παλαιολόγος καὶ τὸ ἱδρυθὲν τῇ συνδρομῇ αὐτοῦ κράτος τῶν Ὀγούζων παρὰ τὴν δυτικὴν ἀκτὴν τοῦ Εὐξείνου Πόντου, Sofia 1930, p. 12-13.
4. Voir ci-dessus, p. 15.
5. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 161.
6. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 187.
7. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 196.
8. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 344-346; *Grégoras*, Bonn, II, p. 648. Oumour aurait débarqué à l'Hellespont (comme l'écrit Grégoras) et non aux bouches de l'Hèbre, comme le dit Cantacuzène.
9. *Cantacuzène*, Bonn, II. p. 346.

nommée, mais comme la route pour aller à Gügercinlik (Péristéria), première station mentionnée dans la source après Didymoteichon, passe par Bèra, il en résulte qu'ils y sont passés nécessairement(1).

1352, 1353: chemin Ainos – Didymoteichon(2); chemin Andrinople – Didymoteichon(3); chemin Andrinople – Didymoteichon – Ainos(4), tous trois parcourus par Jean V.

1354: chemin Ainos – Didymoteichon – Andrinople, parcouru par Mathieu Cantacuzène(5).

Il faut noter ici que la bataille importante de Didymoteichon (1353) entre l'armée serbo – bulgare, alliée de Jean V, et les troupes turques venues au secours de Cantacuzène, peut avoir eu lieu soit près de la route transversale de l'Hèbre, soit près de la route conduisant de Didymoteichon à Rhaidestos d'Hellespont, où d'ailleurs, avaient débarqué les Turcs(6).

En ce qui concerne la limite occidentale de la région, à savoir le bassin du Nestos, il faut préciser que sa structure naturelle (pentes abruptes et gorges profondes)(7), ne permettait pas la construction d'une route régulière, longeant le cours du fleuve vers le nord. Cependant le bassin du Nestos pouvait être desservi dans sa plus grande partie par le chemin Philippoupolis – Philippes via Nikopolis, décrit ci-dessus(8).

En terminant la description des routes terrestres des Rhodopes, il faut ajouter qu'une réponse plus précise aurait pu être donnée quant au choix des routes parcourues, si l'on disposait des données concernant les conditions météorologiques des époques respectives, qui avaient, sans doute, une influence décisive sur l'état des chemins, spécialement en hiver. Les conditions de communication pendant l'époque ottomane, où une partie des routes cessait d'être praticable en hiver, donnent une indication de ce que pouvaient être les communications dans la région durant l'époque examinée(9).

---

1. *Evliyâ Çelebi*, Düstürnâme, vers 2309-2310 et 2315-2317. Voir la carte no 2 (Routes transversales, 1345).

2. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 237-238.

3. *Cantacuzène*, ibid. III, p. 241.

4. *Grégoras*, Bonn, III, p. 182. Voir la carte no 2 (Routes transversales, 1352).

5. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 283.

6. *Cantacuzène*, ibid., III, p. 248-249; l'historien met ici l'accent sur le fait que les Serbes auraient pu être sauvés s'ils s'étaient enfuis par la route de Didymoteichon, après leur défaite, au lieu de se disperser dans la plaine avoisinant l'Hèbre; v. *Grégoras*, Bonn, III, p. 181-182.

7. Voir ci-dessus, p. 12. *P. Lemerle*, Philippes, p. 73-74.

8. Voir ci-dessus, p. 35-36.

9. *St. Šiškov*, Stari pătišta iz Rodopite [Anciennes routes à travers les Rhodopes], dans «Rodopski Napredăk», an. 6 (1908), t. 2-3, p. 40-46.

e. Voie maritime

La région des Rhodopes se trouvait étroitement liée à la Méditerranée par les portes du littoral septentrional. Ainsi, outre les routes qui répondaient aux besoins locaux, il y avait une voie maritime proche du littoral sud, qui donnait en général accès aux grandes lignes de l' intérieur.

Les points principaux qui sont mentionnés dans les sources comme ayant servi de ports pendant ce temps sont: le littoral d' Abdère (Polystylon)(1); Périthéôrion, au fond du lac Porou; Porou(2), l' endroit homonyme du rivage du même lac; Trajanoupolis, Bèra et Ainos aux embouchures de l' Hèbre.

---

1. *St. Kyriakidès* (Βυζαντιναί μελέται, II-V, Salonique 1939, p. 40), en comparant un passage de *Grégoras* (Bonn, III, p. 564: *τοῦτο μαθὼν ὁ βασιλεὺς ἄρας ἐκ Λέσβου ... πλήρεσιν ἱστίοις καταίρει ἐς τὰ πέριξ Ἀβδήρων ἐπίνεια*) et un autre de *Cantacuzène* (Bonn, III, p. 331: *Παλαιολόγος δὲ ὁ βασιλεὺς ... ἦκεν εἰς Περιθεώριον κἀκεῖθεν εἰς Κουμουτζηνά ...*) et en s' appuyant surtout sur le second, identifie *τὰ πέριξ Ἀβδήρων ἐπίνεια* à Périthéôrion. Cependant, cette phrase pourrait indiquer l' existence, en général, des places convenables au mouillage autour d' Abdère, sans qu' il soit nécessaire de considérer Périthéôrion comme le port unique de la région. D' ailleurs, il se peut que Grégoras, ne connaissant pas le lieu exact où Jean V avait débarqué, ait voulu indiquer la possibilité de débarquement à un endroit quelconque, voisin d' Abdère, y compris Périthéôrion.

2. Il semble que le nom de Porou indiquait un certain nombre de choses différentes. Outre le lac lui même, qui était connu sous ce nom, Porou – aujourd' hui Bourou – désignait, par extension, la frange de terre qui enferme de l' ouest et de l' est la gorge du lac (voir ci-dessus, p. 17) où se trouve actuellement le vivier (*St. Kyriakidès*, ibid., p. 40, note 1). C' est ce qui résulte d' un passage de *Cantacuzène* (Bonn, I, p. 470-471): *συμβέβηκε δὲ βασιλέα τε κατὰ τὰ Κουμουτζηνὰ πόλισμα τῆς Θρᾴκης οὐ πολὺ ἀπωκισμένον τῆς θαλάσσης αὐλίσασθαι τὴν νύκτα, καὶ Ἀμοὺρ κατὰ τὴν Πορσοῦν παράλιον τῆς Θρᾴκης χώραν καταντικρὺ Κουμουτζηνῶν τὴν ἀπόβασιν ποιήσασθαι*. En tout cas, cette place devait être rapprochée du village Panagia (v. ch. IV, cf. tableau no 4), où l' armée turque et l' armée byzantine – cette dernière venant de Komotinè – faillirent venir aux mains en août 1332 (v. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 471; v. *P. Lemerle*, L' émirat d' Aydin, p. 72-74). Les Turcs, ayant changé «Porou» en «Bourou», ont nommé la forteresse de Périthéôrion «Bourou kale» ou simplement «Bourou» (v. *Enverî*, Düstūrnāme, vers 1547). Fait important à noter pour l' identification du site: il existe encore aujourd' hui, sur la frange de Porou–Bourou, une petite église byzantine (v. *St. Kyriakidès*, ibid., p. 66), dédiée à Saint-Nicolas, qui est peut-être celle dans laquelle fut enseveli le corps du chef catalan Beranger d' Entença, après son assassinat survenu lorsqu' il faisait route vers la Chalcidique (*Muntaner, E. B.*, p. 88, l. 4-7: «e en una esgleieta que hi havia ermitana, de Sant Nikolau, soterraren lo cos e hi faeren cantar misses, e el meteren en un moniment bell qui era prop de l' altar»). Pour le lac de Porou, v. *Ostrogorski*, Serska oblast, p. 26, 32-35.

On dispose de quelques mentions qui attestent l'usage assez fréquent de ces ports. En 1307, pendant le temps que la compagnie catalane stationna, après l'assassinat de Beranger d'Entença, dans une plaine située tout près de Christoupolis(1), des galères siciliennes y étaient venues pour transporter à l'île de Thasos («Taix» dans le texte) l'héritier du roi Frédéric, Fernand de Majorque(2). Le mouillage des galères au littoral thrace semble avoir eu lieu dans le voisinage d'Abdère qui donnait sur la route conduisant de cette ville à Xantheia(3). C'est sur ce même lieu de mouillage que débarquait, un peu plus tard, Ramon Muntaner venant de Thasos(4). D'ailleurs, le voisinage de l'emplacement du mouillage avec la route de Xantheia est indiqué parfaitement dans le passage mentionné de Muntaner; il est dit, en effet, qu'après le débarquement des navires, un nombre de troupes s'en allèrent directement à Xantheia afin de rencontrer Fernando Ximénès. Porou fut aussi utilisé par les troupes d'Oumour, en été 1332(5), comme lieu de débarquement. En outre, Périthéôrion est mentionné comme ayant servi au même usage à propos des événements de 1343(6) et 1355(7). D'ailleurs, le littoral au sud de Trajanoupolis pouvait servir de mouillage aux bateaux, comme on le sait par une mention de Cantacuzène(8).

En ce qui concerne Bèra et Ainos, aux embouchures de l'Hèbre, ces villes servaient de ports et permettaient également aux bateaux de remonter le fleuve. En hiver 1342/1343, Oumour arriva aux bouches de l'Hèbre(9), débarquant probablement d'abord à Ainos(10). Cependant, il semble que durant le temps de son absence à l'intérieur du pays, ses navires avancèrent à Bèra, où il les rejoignit pour retourner en Asie Mineure(11). En outre, c'est au port d'Ainos, et non pas au littoral de Trajanoupolis, qu'étaient arrivés de Byzance les bateaux promis à Oumour, au printemps 1344(12).

---

1. *Ramon Muntaner, E. B.*, p. 85, l. 28-31; la plaine d'Abdère est indiquée par *J. Buchon* (Chroniques étrangères, p. 463, n. 1) comme le lieu où s'arrêtèrent les troupes catalanes. Donc, le lieu du débarquement serait *τὰ περιξ Ἀβδήρων ἐπίνεια* (v. ci-dessus, p. 43, note 1).
2. *Ramon Muntaner*, p. 89, l. 7.
3. V. ci-dessus, p. 25.
4. *Ramon Muntaner*, p. 89, l. 19-24.
5. V. ci-dessus, p. 43, note 2.
6. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 394.
7. *Cantacuzène*, ibid., III, p. 331.
8. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 415.
9. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 345.
10. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 95, n. 2 (de l'éditrice).
11. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 348.
12. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 419. À propos du port d'Ainos et du com-

f. Voie fluviale de l'Hèbre

La grande voie fluviale de l'Hèbre desservait les communications sur les limites nord et est de la région, de deux manières: par les routes qui longeaient son cours et celui de ses affluents, et par son cours lui-même.

Le fleuve était navigable dès l'Antiquité: pour de petits bateaux depuis Philippoupolis jusqu'à Andrinople, les plus grands bateaux pouvant naviguer de là jusqu'à son embouchure(1).

Les informations concernant l'utilisation du fleuve sont peu nombreuses, et n'en donnent qu'une idée assez schématique, car elles ont surtout trait à la navigation effectuée avec des buts militaires. Ainsi, Enveri mentionne qu'en hiver 1344 les bateaux d'Oumour emprunt[illegible]rent l'Hèbre et remontèrent son cours jusqu'à Didymoteichon(2). Bien qu'il s'agisse ici d'une erreur de fait et que les bateaux turcs, au lieu de remonter l'Hèbre, soient repartis pour Smyrne(3), le témoignage ne perd rien de sa valeur pour attester la possibilité de naviguer en amont du fleuve. Kritoboulos, d'autre part, en se référant au régime du fleuve dans un passage concernant l'activité commerciale de l'Ainos, laisse entendre une liaison entre celle-ci et la navigabilité du fleuve depuis Andrinople(4).

Le passage de l'Hèbre d'une rive à l'autre se faisait, d'habitude, par des bacs (*ἀκάτια*) qui le traversaient aux différents points de son cours, où le niveau de l'eau était assez bas(5). L'existence d'un pont sur le fleuve est, tout de même, attestée à la hauteur d'Andrinople(6).

---

merce qui s'y tenait, v. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 63, p. 33-34, l. 1-7; v. ci-dessous, ch. V, cf. tableau no 4.

1. *Hans J. Kissling*, Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert, Wiesbaden 1956, p. 84, n. 315; v. *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d'Europe, I, Paris 1868, p. 336; *J. Schultze*, Neugriechenland. Eine Landeskunde Ostmakedoniens und Westthrakiens mit besonderer Berücksichtigung der Geomorphologie, Kolonistensiedlung und Wirtschaftsgeographie (Petermanns Mitteilungen, Ergh. 233), Gotha, *J. Perthes*, 1937, p. 230-231; *A. Samothrakès*, Ἔβρος ποταμός, dans «Θρᾳκικά», t. 13 (1940), p. 40-41; idem, Λεξικὸν Γεωγραφικὸν καὶ Ἱστορικὸν Θρᾴκης, Athènes 1963, sv. Ἔβρος; *Pauly–Wissowa*, R. E., t. 14 (1912), col. 2588-2589, sv. Hebros (Oberhummer); col. 2174-2175, sv. Hadrianopolis (Oberhummer).

2. *Enveri*, Düstūrnāme, vers 1581-1582.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, 404; v. *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 173.

4. *Kritoboulos*, *Grecu*, § 12, p. 193-195.

5. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 187-188.

6. *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 111. Des ponts provisoires desservaient le transport des armées à travers l'Hèbre; voir un exemple chez *Anne Comnène*, Alexiade, Leib, II, p. 137 (construction d'un pont à la hauteur d'Ainos par la jonction de bateaux à l'aide de très longues planches de bois selon la manière ancienne).

On dispose encore, pour la même époque, d'une information mentionnant quelle sorte de bateau (*ἀμφίρυχον πλοῖον*) utilisait l'empereur Alexis I pour faire une reconnaissance à travers le delta du fleuve. Il s'agissait d'une embarcation à rames, basse, légère et ouverte, qui permettait d'examiner les lieux de tous côtés(1). De même, on mentionne le nom d'un gué du fleuve (*πόρος τοῦ Φιλοκάλου*)(2), qui se trouvait, paraît-il, à la partie inférieure du delta, sur la rive orientale.

Le passage du fleuve à sa partie inférieure est attesté plusieurs fois dans les sources. Dans le Typikon de la Kosmosôteira, on mentionne le cas de ceux qui, d'Ainos, passent l'Hèbre pour gagner le monastère, en tenant néanmoins compte du temps favorable ou non(3). Ce transport se fait à bord d'une petite embarcation nommée *σανδάλιον*(4), utilisée aussi par le proestos du couvent pour la pêche dans les eaux de l'Hèbre. D'autre part, le fleuve ayant complètement gelé en hiver 1208/1209, de sorte que «on pooit bien chariier sus», l'armée de l'empereur latin Henri put facilement passer à la hauteur de Kypséla(5). Pachymère, en se référant à la marche des Catalans à travers la Chersonèse vers la Thrace occidentale, en 1307, mentionne leur intention de passer l'Hèbre à gué: ils avaient appris que le fleuve devenait ainsi praticable, puisque la plus grande partie de ses eaux se jetait dans la mer(6). Pourtant, c'est à bord de petits bateaux qu'ils construisirent que les Catalans, abandonnant le siège de l'Ainos, se hatèrent de passer l'Hèbre(7).

Un autre endroit de l'Hèbre, mentionné comme ayant servi de passage tant aux troupes tatares qu'à l'armée byzantine, en 1323, est le gué du fleuve près de la ville Tzérnomianou(8). C'est de là que les Tatars prirent la

---

1. *Anne Comnène*, ibid., II, p. 136, note 1 (de l'éditeur).
2. *Anne Comnène*, ibid., II, p. 138.
3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 66, l. 1-2, p. 35.
4. Pour σανδάλια, voir *Du Cange*, Glossarium ad scriptores Mediae et infimae Graecitatis, Lugduni 1688, s.v. σανδαλίς, col. 1331; *Hélène Ahrweiler*, Byzance et la mer, Paris 1966, p. 409-410; *Hélène Antoniadis-Bibicou*, Études d'histoire maritime de Byzance, Paris 1966, p. 166; *idem*, Vocabulaire maritime et puissance navale en Méditerranée orientale au Moyen Âge d'après quelques textes grecs, dans «Mediterraneo e Oceano Indiano. Atti del VI Colloquio Internationale di Storia Marittima, Venezia 20-29 Settembre 1962», Firenze 1970, p. 338-339; cf. *Aly Mohamed Fahmy*, Muslim sea-power in the east Mediterranean, London 1950, p. 152-153.
5. *Henri de Valenciennes, Longnon*, § 566.
6. *Pachymère*, Bonn, II, p. 636-637.
7. *Pachymère*, Bonn, II, p. 639; cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 38.
8. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 191.

fuite devant l'armée d'Andronic III, qui avait traversé l'Hèbre par le même gué, en poursuivant l'ennemi vers le Toundzas.

Par contre, le passage du fleuve, en hiver 1341, par l'armée de Cantacuzène, venant de Didymoteichon et se dirigeant vers Andrinople, se montra impossible: l'Hèbre ayant gelé, il n'était praticable ni pour les bacs ordinaires(1), ni même pour le passage à gué, la glace n'offrant pas la solidité nécessaire. Un peu plus tard (1343), on mentionne la perte des soldats Bulgares du tsar Alexandre, qui s'efforçaient de traverser le courant de l'Hèbre au nord de Morrha, fuyant, en même temps, l'armée de Cantacuzène(2).

D'ailleurs, d'autres renseignements sur le passage de l'Hèbre proviennent du siècle suivant. C'est ainsi que Bertrandon de la Broquière mentionne plusieurs fois le passage du fleuve qu'il avait effectué «en bateau»(3), voire en «gros vaissel»(4), à travers le delta. En outre, il note le passage «à un bac»(5), au bord duquel il partit d'Andrinople en direction ouest.

1. *Cantacuzène*, ibid., II, 187-188.
2. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 427.
3. *Bertrandon de la Broquière*, Le voyage d'Outremer, Paris 1892, p. 173.
4. *Bertrandon de la Broquière*, ibid., p. 174.
5. *Bertrandon de la Broquière*, ibid., p. 199.

Lieux	Distances		Époque ou mois	Année
	en temps-mesure	en mesures		
1 Philippoupolis – Constantinople	2 jours & 2 nuits			1091
2 » – Andrinople	4 jours			1147-49
3 » – Constantinople	9 journées (a)		mars	1205
4 » – Achridôs		plus de 60 «stadioi»		1189
5 » – Béroè		10 milles allemands		1189-90
6 » – Philippes	3 jours entiers			XVIe s.
7 Andrinople – Nikitza		9 lieues franç.(b)	mars	1205
8 » – Constantinople	5 jours			1147-49
9 Constantinople – Andrinople	5 journées		25–29 mars	1205 (c)
10 Andrinople – Constantinople	3 »			XIe s.
11 » – Makrolibada		1 «stathmoi»	hiver	1255
12 » – Didymoteichon	1 petite journée = 7 heures			1433
13 » – Kypséla	2 journées			1433
14 » – Constantinople	6 »			1433
15 Salonique – »	12 »		octobre – février	1204-5
16 Andrinople – Ephraim	5 journées		29 juin – 3 juillet (d)	1206
17 Ephraim – Mneiakos	2 »		6– 7 juillet	1206
18 Mneiakos – Sténimachos	3 »		12–14 »	1206
19 Sténimachos – Mneiakos	3 »		15–17 »	1206
20 Sténimachos – Philippoupolis		3 lieues	juin	1205
21 » – Constantinople	9 journées		»	1205
22 Béroè – Blisnos	1 journée		septembre – octobre	1206
23 Andrinople – Béroè	4 journées (e)		» »	1206
24 » – Mélas, fleuve	2 1/2 »		avril	1321
25 » – Bizyè	4 »		juin	1206
26 » – Gallipoli	5 »			1307
27 » – Rhaidestos	3 »		avril	1205
28 » – «Eului» (f)	5 »		juillet – août	1207
29 Ainos – Gallipoli		60 milles		1307
30 » – Kypséla		100 «stadioi»		XVe s.
31 Didymoteichon – lieu entre Tzouroulos et Sèlybria	3 jours		printemps – été	1322
32 » – Empythion		80 «stadioi»	début été	1344
33 » – Constantinople	4 »		novembre	1360
34 Mosynopolis – Papikion	plus d'une journée		septembre	1207
35 plaine de Komotinè – Serrès	4 ou 5 journées			1433

Tableau no 1.: Les distances d'après les sources

Sources

1. *Anne Comnène*, II, p. 149. 2. *Odon de Deuil*, p. 62. 3. *Villehardouin*, II, § 345. 4. *Choniatès*, p. 535 536. 5. *Ansbert*, p. 42. 6. *Pierre Belon*, p. 56. 7. *Villehardouin*, II, § 344. 8. *Odon de Deuil*, p. 62. 9. *Villehardouin*, II, § 349-350; *Choniatès*, p. 815. 10. *Attaleiatès*, p. 243. 11. *Akropolitès*, p. 120. 12. *Bertrandon de la Broquière*, p. 172. 13. *Bertrandon de la Broquière*, p. 173. 14. *Bertrandon de la Broquière*, p. 170. 15. *Villehardouin*, II, § 302. 16. *Villehardouin*, II, § 433. 17. *Villehardouin*, § 435. 18. *Villehardouin*, § 436. 19. *Villehardouin*, § 440. 20. *Villehardouin*, § 400. 21. *Villehardouin*, § 400. 22. *Villehardouin*, § 445. 23. *Villehardouin*, § 444. 24. *Cantacuzène*, I, p. 90. 25. *Villehardouin*, II, § 428, 432. 26. *Ramon Muntaner*, p. 44, l. 29. 27. *Villehardouin*, II, § 366. 28. *Villehardouin*, II, § 491. 29. *Ramon Muntaner*, p. 78, l. 18. 30. *Kritoboulos, Grecu*, p. 197, l. 10. 31. *Cantacuzène*, I, p. 151. 32. *Grégoras*, II, p. 708. 33. *Matteo Villani*, RIS, XIV, col. 672 D-E. 34. *Villehardouin*, II, § 498. 35. *Bertrandon de la Broquière*, p. 178.

Commentaire

a. La journée de route correspondait à peu près à 12 lieues dans le système de mesure de Villehardouin, soit environ 50 km; v. *Villehardouin, Faral*, II, p. 111, n. 4 (de l'éditeur).

b. Dans le système de mesure de Villehardouin, la lieue française valait un peu plus de 4 kilomètres, ce qui faisait une longueur d'environ 36 km pour la distance entre Nikitza – Andrinople; *Villehardouin*, ibid., II, p. 111, n. 4 (de l'éditeur).

c. Après la défaite d'Andrinople, le même itinéraire fut parcouru en sens inverse en deux jours et deux nuits au lieu de cinq jours, v. *Villehardouin*, ibid., II, § 368; v. ibid., p. 177, n. 2 (de l'éditeur).

d. Pour compter les jours de route selon Villehardouin, il faut y faire entrer le jour de l'arrivée; v. *Villehardouin*, ibid., II, p. 251, n. 1 (de l'éditeur).

e. Béroè (auj. Stara Zagora) est située à environ 75 km nord-est de Philippoupolis et à 120 km nord – ouest d'Andrinople, v. *Villehardouin*, ibid., II, p. 259, n. 2 (de l'éditeur).

f. Il est possible qu'il s'agit d'Aulè ou de Goloè, v. *Villehardouin*, ibid., II, p. 307, n. 1 (de l'éditeur).

CHAPITRE III

LA POPULATION

L'étude de la composition ethnique de notre région, comme, d'ailleurs, celle d'autres régions de l'empire byzantin à population mixte, se heurte à des divers obstacles: pauvreté et imprécision des renseignements donnés par les sources écrites, imprécision et interprétation insuffisante des données archéologiques, confusion, enfin, provoquée par des historiens modernes des peuples directement concernés, à savoir les Bulgares et les Grecs, dont les études ne sont pas toujours dépourvues de la propagande nationale. D'autre part, la plus grande partie des renseignements que l'on peut tirer de nos sources concernent les époques qui précèdent ou qui suivent la période examinée, de sorte que, dans certains cas, on est obligé de déduire la composition ethnique de cette région pendant l'époque considérée de la situation prévalant avant ou après notre période.

Grecs et Bulgares ont constitué la majeure partie de la population de la région. À côté d'eux, les sources mentionnent aussi les Slaves, les Valaques, les Arméniens, quelques Ibères, les Juifs, les Latins ainsi que diverses peuplades turques.

Les Grecs

Comme on pouvait s'y attendre, l'élément grec, le plus ancien, est prédominant, principalement, tout au long de la côte nord-égéenne ainsi que dans les centres urbains[1].

La côte nord-égéenne était habitée depuis l'Antiquité par une importante population grecque. Elle comprenait plusieurs cités gréco-romaines, dont le plus grand nombre continue à exister pendant l'époque byzantine et même jusqu'à nos jours: Ainos, Trajanoupolis, Marôneia gardent leurs noms anciens; d'autres villes fondées à l'époque byzantine sur des sites antiques, ou proches d'eux, ont perdu leurs noms anciens, mais adopté

1. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 395; idem, Das Fürstentum Bulgarien, p. 441.

des noms également grecs: C'est le cas de Makrè, Mosynopolis, Périthéôrion, Polystylon(1). Cette image générale est, dans une certaine mesure, précisée pour les XIe et XIIe siècles par quelques données contenues dans les sources de l'époque. Ainsi, le nombre appréciable de toponymes grecs qu'on rencontre dans le Typikon de la Kosmosôteira à propos de biens de ce couvent, situés à Bèra, dans la vallée inférieure de l'Hèbre, témoigne de l'existence d'une population grecque installée non seulement dans les villes de la région, mais aussi dans la campagne environnante, à côté de la population bulgare(2).

En effet, Néokastron, le proasteion *τοῦ Κανικλείου*, *Λυκοχώριον*, la commune *Συκέα* et le proasteion *τοῦ Τριφυλλίου* devaient se trouver les uns à la proximité immédiate du couvent, les autres plus loin, mais toujours dans la région de Bèra(3). D'autres proasteia, communes rurales et villages portant des noms grecs, comme *Νεοχώριον*, *Χοιροσφάκτου*, *Σινάλη*, *Ἅγιος Νικόλαος*, *Γαλάτου*, *Καλοσέρας* et le kastron Aétos semblent, eux aussi, se trouver autour de Bèra, d'Ainos et de Trajanoupolis, qui apparaissent comme les grands centres de toute cette région(4). Les anciens propriétaires ou les détenteurs, à l'époque de la rédaction du Typikon, de certains de ces domaines, et même d'une partie de ceux qui portent des noms slaves ou qui ne sont pas grecs, sont des Grecs : *Ἀσπιετώτης*(5) (détenteur du proasteion de *Τριφυλλίου*), *Χοιροσφάκτης*, *Καταπονάτης* (détenteur de *Γαλάτου* et de *Τζερνίκου*), le pincerne *Constantin* (détenteur de *Ραδαβοῦντος*), *Νικήτας Ρωμανίτης* (détenteur de *Κερκιζός*), *Κωστίντζης* (détenteur de *Χατησίου*), *Σινάλης*(6).

La prédominance de l'élément grec dans les villes de la côte nord-égéenne et de la vallée inférieure de l'Hèbre continue à s'affirmer pendant les XIIIe et XIVe s., bien que les mentions explicites des croniqueurs byzantins soient peu nombreuses, comme on peut s'y attendre. On relève pourtant les *Ρωμαῖοι*, habitants de Xantheia et de ses environs qui, intégrés

---

1. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.
2. Sur la population bulgare, v. ci-dessous, p. 58 sq.
3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 69, l. 12-19, p. 36.
4. *Louis Petit*, ibid., § 69, l. 26-29, p. 36.
5. Le nom de *Aspeiôtès* se rencontre assez souvent dans l'histoire des Rhodopes à cette époque. On connaît Alexis Aspeiétès, le gouverneur de Philippoupolis qui fut mis à mort par Kuloyan, en 1205 (*Choniatès*, Bonn, p. 829; v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4). À Didymoteichon, une femme appelée *κυρία Μαρία μεγάλη παπλαινα Ἀσπιέτισσα ἡ Χούμπαινα* est aux prises, en 1324, avec quelques membres du clergé de la métropole à cause d'une affaire de gage (MM I, p. 106-107, no 57; v. ci-dessous, ch. V, cf. tableau no 4.
6. *Louis Petit*, ibid., § 69, l. 19 et 26-39, p. 36.

dans l'armée de Momčil, luttèrent contre Oumour et Cantacuzène dans la bataille de Périthéôrion, en 1345(1).

Pour la ville d'Ainos, on dispose encore de quelques noms propres se rapportant à des habitants grecs. Ceci est au moins le cas de *Ἀργυρός*, *Ἰωάννης Μαγκλαβίτης* et *Κωνσταντῖνος Ἀσπρόφρυις*, tous trois membres du clergé de la métropole d'Ainos, en 1325, ainsi que de *Εὐδοκία ἡ Γλύκαινα*, qui habitait vraisemblablement la même ville(2). Du reste, le bajulus vénitien à Constantinople, en 1320, dans une lettre adressée au doge, mentionne Ainos parmi les villes byzantines où les ressortissants de la République subissaient de graves injures tant de la part de la population grecque que des Gasmoules(3).

Une série de toponymes grecs, mentionnés dans un acte de Lavra, de 1428 (ou 1443), qui se réfère à des actes de XIVe siècle, se rapporte aux environs d'Ainos: *τῶν Ὀμβροκλάδων* (nom attribué au petit couvent de St. Georges); *τοῦ Ἀλυκαδίου, Παχεῖα Ἄμμος*(4). De même, certains moines de Lavra, ou des laïques, qui avaient cédé leurs biens au monastère athonite et qui étaient originaires des environs d'Ainos, portent des noms grecs: *Βουλλωτός, Μακάριος ὁ Σκοπιώτης, Μαυροζώμης*(5). Quant à la ville de Bèra, on peut y mentionner les noms de *Γεώργιος Στρατηγός*, domestique des thèmes de l'ouest, de *Θεόδωρος Παδυάτης* et de ses deux fils, *Γεώργιος* et *Ἰωάννης Λάσκαρις*, ainsi que le nom du beau-frère de ce dernier, *Σγουρόπουλος*. Tous sont impliqués, en 1330, dans une affaire relative au domaine que possédait Théodore Padyatès à Bèra et qu'il accorda à son compère Stratègos pour l'acquittement d'une dette(6). L'affaire se passe dans la région de Bèra, mais on peut se demander si cette ville était le lieu de leur résidence permanente. Or, le cas du domestique de l'Ouest, haut fonctionnaire de l'Etat, mis à part, il reste que Georges Padyatès avait résidé dans ce domaine un certain temps. Cependant, il n'est pas sûr que ceci constituât sa demeure permanente, d'autant que Padyatès à été, lui-aussi, un

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 534.
2. MM, I, p. 132-134, no 63.
3. Diplomatarium Veneto-levantinum, I, p. 164, no 80.
4. Actes de Lavra, t. 3 (à paraître) no 169, l. 4, 9, 12 (prostagma de Jean VIII, daté de 1428 ou de 1443) et spécialement le commentaire portant sur les différentes datations de l'acte proposées par *Dölger*, le premier éditeur (première édition dans Faksimiles, no 53, col. 57-58) et *Anastasijević*; voir aussi *G. Ostrogorski*, Autour d'un prostagma de Jean VIII Paléologue, dans ZRVI, t. 10 (1967), p. 63-85).
5. Actes de Lavra, ibid., l. 10, 12, 15.
6. MM, I, p. 151-154, no 70; *F. Dölger*, Regesten, IV, p. 104, no 2535 (Dölger donne comme date de l'acte le mois d'août 1325).

fonctionnaire dont le nom est lié à d'autres lieux où il a exercé ses fonctions(1). Quoi qu'il en soit, le fait que les événements se déroulent à Bèra et dans ses environs est un indice de l'existence d'une population grecque dans la région(2).

Bien que la population des Rhodopes proprement dits consistât essentiellement en Bulgaro-Valaques(3), il est plus que probable que les habitants d'une partie au moins des bourgs de la chaîne étaient des Grecs: Cela est, plus ou moins, attesté sur les pentes méridionales des Rhodopes et particulièrement dans la région de Mosynopolis. D'après Villehardouin, c'est sur le conseil des Grecs du pays que Boniface de Montferrat, arrivant à Mosynopolis, décida d'aller sur la montagne qui surplombe la ville et qui continue à porter le nom grec de Papikion(4). Cantacuzène, parlant de l'année 1322, signale la révolte des paysans et des nomades des Rhodopes — Bulgares et Valaques —, rangés aux côtés d'Andronic III, contre les habitants des «villes», vraisemblablement des Grecs, partisans d'Andronic II(5).

En ce qui concerne les contrées des Rhodopes longeant le Nestos, les données fournies par deux registres turcs du XVe s. nous incitent à supposer l'existence d'une population grecque habitant la région à côté de Serbes et de Bulgares, et dont la présence remontait à l'époque byzantine(6).

Venons-en au nord, à la vallée supérieure et aux parties septentrionales de la vallée inférieure de l'Hèbre où la ville importante de Philippoupolis et celle de Sténimachos, ainsi qu'Andrinople et Didymoteichon ne semblent pas avoir perdu leur caractère grec. C'est ainsi qu'à Philippoupolis, les Allemands de la 2e Croisade (1147-1149) en vinrent aux mains avec la garnison grecque de la ville, lors des troubles provoqués par un malentendu, dû à l'ignorance linguistique réciproque des soldats Allemands et d'un bouffon grec. Les choses s'apaisèrent enfin, grâce au comporte-

---

1. En 1319, il est mentionné comme duc et kephalè de l'île de Lemnos, voir Actes de Lavra, t. 2 (à paraître), no 106, p. 358-365 et l. 1.

2. La population grecque de ces contrées est mentionnée bien après l'occupation des lieux par les Turcs à la fin du XIVe siècle. Vers le milieu du XVe siècle, *Bertrandon de la Broquière* (Le voyage d'Outremer, p. 179-180; v. ibid., p. 174-176) fait mention de la légende relative à la fondation de Trajanoupolis, que lui transmirent les Grecs de ce pays. En passant par Bèra, il note que cette ville est peuplée de Grecs et de Turcs et c'est aussi le cas de Makrè; en outre, sont encore mentionnés les habitants grecs du Périthéôrion.

3. Voir ci-dessous, p. 63 sq.

4. *Villehardouin, Faral*, II, § 498; v. ci-dessus, ch. I, p. 8-9.

5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 146; v. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 395.

6. Voir ci-dessous, ch. III, cf. tableau no 4.

ment serein du roi Louis VII, qui fut ensuite accueilli avec honneur par tout le clergé grec de la ville(1). Ansbert rapporte que lors de l'arrivée des troupes allemandes à Philippoupolis, en 1189, les Grecs s'étaient enfuis, de sorte que les Croisés se trouvèrent devant une ville vide(2). Le même auteur mentionne que c'est «à cause de leur haine envers les Grecs» que les Croisés incendièrent la ville, en 1190(3).

En avril 1205, Renier de Trit fut abandonné à Philippoupolis par la plupart de ses chevaliers, de sorte qu'il resta seul avec peu de gens «entre les Griex»(4). Ce sont les habitants grecs de Philippoupolis qui avaient chassé de la ville Renier de Trit et élu ensuite comme chef le général byzantin Alexis Aspiétès, en juin 1205, ce qui provoqua la colère de Kaloyan et lui fournit un prétexte pour détruire la ville(5).

En 1246, les propos tenus par le Grec Nicolas Maglavitès, personnalité éminente de Mélénikon constituent un témoignage catégorique en faveur de l'appartenance grecque de la plupart des Philippoupolitains: essayant de persuader les habitants de Mélénikon de livrer la ville à l'empereur de Nicée Jean Vatatzès, Maglavitès invoqua non seulement le fait que la région appartenait auparavant à l'empire byzantin, mais surtout que les habitants de la ville, provenant tous de Philippoupolis, étaient d'origine «romaine»(6).

Il ne faut pas expliquer le mot *Ρωμαῖοι* du passage d'Akropolitès comme indiquant simplement l'appartenance byzantine — chose d'ailleurs signalée par Maglavitès au début de son discours —, mais comme signifiant que les habitants de Mélénikon ou, au moins, ceux à qui Maglavitès s'adressait et qui étaient originaires de Philippoupolis, étaient purement et simplement des Grecs(7). C'est ce que l'argumentation et le ton du discours

---

1. *Odon de Deuil*, *Waitz*, p. 64-65.

2. *Ansbert*, *Chroust*, p. 38-39; Historia Peregrinorum; *Chroust*, p. 138-139; *Choniatès*, Bonn, p. 527.

3. *Ansbert*, *Chroust*, p. 62.

4. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 346.

5. *Choniatès*, Bonn, p. 829-830. Voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 236-237.

6. *Akropolitès*, *Heis.*, I, p. 76: *ὅ τε γὰρ ἡμέτερος χῶρος τῇ τῶν Ρωμαίων προσήκει ἀρχῇ ... ἡμεῖς δὲ πάντες καὶ ἐκ Φιλιππουπόλεως ὁρμώμεθα, καθαροὶ τὸ γένος Ρωμαῖοι.*

7. *G. Litavrin* (Bolgarija i Vizantija, p. 367) a bien tort de vouloir faire de Maglavitès un boyard bulgare, traître à ses compatriotes. Au contraire, *V. Zlatarski* (Istorija, III, p. 43) a justement compris, bien qu'en mettant un ton nationaliste à son explication, qu'il s'agit d'un «romain» (à savoir, ici, d'un Grec), qui parvint à persuader ses concitoyens de se rendre à Jean III, en faisant appel à leur origine grecque. *C. Jireček*, (Bălgarska dăržava, p. 134) aussi admet que

de Maglavitès laissent entrevoir. En outre, compte tenu qu'à cette même époque on va assister aux débuts de la prise de consience d'hellénisme chez les ressortissants byzantins d'origine grecque, et que ce processus va se développer particulièrement dans l'Etat de Nicée, ce dernier point constitue une raison de plus pour qu'Akropolitès, haut fonctionnaire de l'Etat de Nicée, soit imprégné de cet esprit de renaissance de la conscience hellénique: par l'expression *τὸ γένος Ρωμαῖοι*, mise dans la bouche de Maglavitès, l'historien ne pouvait entendre rien d'autre que l'origine grecque de son auditoire.

Cela dit, on ne connaît ni la date ni la cause de l'émigration des habitants Grecs de Philippoupolis vers Mélénikon. Pourtant, on peut supposer qu'elle dut avoir eu lieu soit en 1189/90, date du passage des Allemands qui ont plus tard brûlé la ville(1), soit après que Kaloyan l'eut fait raser, en 1205(2). Il se peut même que les Grecs de Philippoupolis se soient réfugiés à Mélénikon dans ces deux circonstances. Quoi qu'il en soit, ces événements ne signifient point que la population grecque ait disparu de Philippoupolis, puisqu'elle s'y manifeste au cours du XIVe siècle. A titre d'exemple, mentionnons le passage de Cantacuzène concernant le conflit byzantino-bulgare pour la possession de la ville, en 1322/23: la ville se trouvant alors aux mains des Bulgares, le général Georges Bryennios parvint à y entrer en profitant d'une absence provisoire de la garnison ainsi que des sentiments amicaux des habitants: ceux-ci, ayant pensé que le temps était venu de se débarasser de Bulgares, ouvrirent les portes de la ville et accueillirent le général et l'armée byzantine(3). Or, il s'agit ici ap-

---

Mélénikon a été colonisé par des Grecs de Philippoupolis. On ne peut pas non plus nier qu'une partie de la population de Mélénikon était bulgare, d'autant plus que celui-ci fut le siège du despote bulgare Slav pendant plusieurs années (v. *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 321-322, 351; v. aussi, ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4), et que Dragôtas, chef de la garnison de Serrès, en 1254/1255, fut un bulgare de Mélénikon (*Akropolitès, Heis.*, I, p. 74-75, 114-115). D'ailleurs, il se peut que l'auditoire de Maglavitès ait été composé à ce moment exclusivement de la population grecque ou plutôt des personnalités grecques de la ville, chose fort probable puisque Maglavitès évoque l'origine grecque de tous. Cf. *Th. Vlachos*, Die Geschichte der byzantinischen Stadt Melenikon, Thessalonique 1969, p. 25, 41.

1. *Ansbert, Chroust*, p. 62. On sait, de plus, que les habitants Grecs avaient quitté la ville avant l'arrivée des Croisés, v. ci-dessus p. 54.

2. *Akropolitès, Heis.*, I, p. 23; *Choniatès*, Bonn, p. 829; *Villehardouin, Faral*, II, p. 401.

3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 178-179; v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.

paremment des Grecs de Philippoupolis, bien que Cantacuzène ne les nomme pas explicitement(1).

Les indications que nous avons sur la population grecque d'Andrinople et de Didymoteichon et de leurs régions sont aussi caractéristiques. Vers la fin de 1189, les Croisés étant arrivés sous les murs de Didymoteichon, qui était «plenum ... rebellantibus Grecis», ont rencontré une résistance obstinée de la part de la population et de la garnison gréco-coumane(2). Après être venus à bout de leurs adversaires, ils durent massacrer tous les habitants de la ville sauf les femmes et les enfants; il y avait plus de 1500 hommes(3). De même, les défenseurs de la forteresse de Mneiakos, près d'Andrinople, étaient des Grecs et des Coumans, mais cette fois-ci on parle seulement de la garnison et des contingents des mercenaires(4). Si le nombre de 4000 hommes qui périrent après la prise de Mneiakos correspond à la vérité, on ne précise pas pour autant leur appartenance ethnique. Une partie de ceux-ci devait appartenir à la population urbaine, car il est exagéré d'évaluer à 4000 le nombre des effectifs militaires d'une si petite ville(5). Par contre, il apparaît que la population de la ville de Provatou était sûrement grecque. Ainsi on nous dit que les Grecs s'étant enfuis, les Croisés firent irruption, guidés par quelqu'un d'eux qui connaissait la langue grecque(6).

Enfin, il est intéressant de noter que, lors du passage de la troisième Croisade, on signale la présence d'éléments de la population grecque dans la campagne à l'est d'Andrinople: sur la route vers Nikitza ainsi que dans cette ville, les Croisés utilisèrent des interprètes sachant le grec pour s'entendre avec les gens du pays(7). Villehardouin nous fournit quelques mentions précises concernant les Grecs de la même région. Ainsi, en groupant les événements d'avril 1205 en rapport avec les efforts des Croisés

---

1. Cette population a survécu même à l'occupation turque: au XVIIe siècle, *Evlija Čelebi* (*H. Kissling*, Beiträge, p. 31) note à Philippoupolis l'existence d'un quartier grec à côté des quartiers serbe, bulgare, latin et juif. D'ailleurs, il est bien connu que Philippoupolis et Sténimachos avec les villages Gorni et Dolni Voden, Dolni Arbanasi et Kuklen ont été des centres de l'hellénisme jusqu'à la fin du siècle dernier, voir *C. Jireček*, Bălgarska dăržava, p. 133-134; *M. Apostolidès*, Ἡ ... ἐθνικὴ φυσιογνωμία τῆς Θράκης, p. 101.

2. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 146-147; *Ansbert*, *Chroust*, p. 53-54; v. ci-dessous, ch. III, cf. tableau no 4.

3. *Ansbert*, *Chroust*, p. 53-54; selon Historia Peregrinorum (*Chroust*, p. 146-147), ce nombre représente les hommes tués de la garnison.

4. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 147-148.

5. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

6. *Ansbert*, *Chroust*, p. 53; v. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 146.

7. *Ansbert*, *Chroust*, p. 54; v. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 146-147.

pour accéder aux villes que la «Partitio Romaniae» leur avait accordées, il constate que pratiquement tous les Grecs des environs d'Andrinople avaient quitté leurs lieux d'habitation (Arcadioupolis, Boulgarophygon, Nikitza)(1) pour se réfugier dans cette ville: il en résulta qu'Andrinople fut comblée de Grecs et que les plans des Croisés furent provisoirement contrecarrés(2).

La même chose est signalée pour le mois de juin de la même année: les Grecs du pays, effrayés par le massacre que les Croisés infligèrent à leurs compatriotes de Naples (Aprôs), se réfugièrent dans Andrinople et dans Didymoteichon «qui mult erent forz citez et bones»(3).

Le fait qui saute aux yeux est que non seulement les villes d'Andrinople et de Didymoteichon, mais aussi leurs alentours étaient peuplées d'une population grecque qui paraît être assez dense: ceci est implicite dans le récit de Villehardouin. À propos du siège d'Andrinople, en avril 1205, il dit que les Croisés ne pouvaient pas aller fourrager à cause de la grande multitude des Grecs dans le pays. Même chose pendant le siège du juin: le grand nombre de gens à l'intérieur et à extérieur d'Andrinople serrait les Latins de si près qu'ils ne pouvaient s'approvisionner par achat, ni fourrager(4). En outre, Villehardouin parle de «Grex de la terre» d'Andrinople et de Didymoteichon à propos de la nomination de Branas comme gouverneur de ces villes; il entend par cela apparemment, la population grecque des alentours(5).

D'autre part, la forteresse de Peutaces(6) était «mult bien garni de Griex», qui repoussèrent avec succès l'assaut des Latins(7).

Mais ce qui souligne très bien les choses, est l'importance accordée par les Grecs qui se battaient du côté de Kaloyan contre les Latins, à Andrinople et à Didymoteichon: dès qu'ils s'aperçurent que Kaloyan détruisait les forteresses et les villes grecques, ils s'entendirent pour le quitter, car ils se disaient que s'il détruisait ces deux villes, allors la Romanie serait perdue à jamais(8). On tirera la même conclusion de la réponse que les Grecs d'Andrinople donnèrent à Kaloyan au moment du siège de 1206: ils ne vont pas se livrer à lui, ayant compris que son intention est de dé-

---

1. Pour le cas de Nequise (=Nikitza), v. en particulier ce que donne *Ansbert, Chroust*, p. 54, qui mentionne la ville sous la forme de *Nikis*.
2. *Villehardouin, Faral*, II, § 344.
3. *Villehardouin, Faral*, II, § 391; *Choniatès*, Bonn, p. 819-826.
4. *Villehardouin, Faral*, II, § 351, 395.
5. *Villehardouin*, ibid., § 441; v. § 444.
6. Voir ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.
7. *Villehardouin, Faral*, II, § 353.
8. *Villehardouin*, ibid., § 422, 424.

truire la Romanie(1). La ville a continué d'avoir une population en majorité grecque jusqu'à l'époque turque et c'est d'elle et de Didymoteichon que sont originaires quelques grandes familles byzantines comme les Batatzai, les Diplobatatzai, les Bryennioi etc.(2).

Les Bulgares

Depuis leur première pénétration dans les Rhodopes au début du IXe siècle, les Bulgares se sont répandus peu à peu dans toute la région, qu'ils ont même dominée militairement à plusieurs reprises(3).

Depuis le XIe siècle, on trouve ce peuple solidement implanté dans la partie septentrionale du thème de Philippoupolis, où ils constituent, mélangés aux Valaques, la majorité(4). Le grand nombre des toponymes slaves ou proprement bulgares, mentionnés dans le Typikon du monastère de Bačkovo(5) en constitue l'indice le plus sûr. On y relève, en effet, *Πετριτζὸς* (*Petrič*, nom géographique de la rive droite de la rivière de Sténimachos; nom de forteresse; nom de village)(6); *Ἰάννωβα* (*Janova* ou *Janovo*,

---

1. *Villehardouin*, ibid., § 425.

2. *G. Schlumberger*, Sigillographie, p. 626; *A. Mordtmann*, Βρυέννιος στρατηγὸς Δαλματίας, dans ΕΦΣ, t. 14 (1884), Παράρτημα Ἀρχαιολογικόν, p. XXX; *C. Amantos*, Ἡ οἰκογένεια Βατάτζη, dans ΕΕΒΣ, t. 21 (1951), p. 174.

3. Voir ci-dessous, ch. VI, passim.

4. Voir ci-dessous, ch. III, cf. tableau no 4.

5. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10, l. 9-30 et p. 55, l. 4-5. Voir *J. Ivanov*, Asenovata krepost nad Stanimaka i Bačkovskijat monastir [La forteresse d'Asen au-dessus de Sténimachos et le monastère de Bačkovo], dans IBAD, t. 2 (1911-1912), p. 205-208; voir aussi le commentaire de *P. Tivčev, G. Gankova-Petkova* et *V. Tăpkova-Zaimova*, dans Izvori za bălgarskata istorija [Sources pour l'histoire bulgare], t. XIV, p. 41-43, 63-64; *I. Dujčev*, Slavianski mestni i lični imena văv vizantijskite opisni knigi [Noms de lieux et noms propres dans les Praktika byzantins], dans I. I. B. E., t. 8 (1962), p. 203-215, s. v. Βοδένια, Γάλοβα, Δόβρος, Δοβροβίκεια, Δοβροσῶντος, Δοβρομύρος, Δοβρομυρία, Λαγγὰς – λόγγος, Στάνος, qui sont des formes analogues aux toponymes du Typikon; idem, Bălgarskata prinadležnost na rodopskoto naselenie predi padaneto mu pod tursko igo [L'appartenance bulgare de la population des Rhodopes avant sa chute sous le joug turc], dans Iz minaloto na bălgarite mohamedani v Rodopite, p. 39-42. Il faut aussi remarquer l'usage dans le Typikon du mot d'origine slave πλανηνά, v. *Dölger*, Schatzkammern, no 8, l. 16; no 9, l. 25; no 74/7, l. 331.

6. Il est intéressant de noter que, d'après Pakourianos (p. 9, l. 9-10), le nom de Pétritzos était justement celui qu'utilisaient les indigènes, apparemment les Bulgares. Le nom grec correspondant à Pétritzos était Βασιλικίς. Voir *G. Kovačev*, Petrič, Πετριτζός, Βασιλικός, dans GMPI, fasc. 3 (1960), p. 379-385.

champ sur lequel fut bâti le monastère de Bačkovo); champ de *Βατζόκοβα* (*Bačkovo*, dont le nom fut donné au village qui s'y éleva plus tard); champ de *Δοβρολόγκος* (*Dobrolong*, *Dobralăk*); champ de *Δοβροστάνος* (*Dobrostan*, *dobăr stan* en vieux bulgare); champ de *Λάλκουβα* (*Lilkovo*); champ de *Ἀβροβα* (*Javrovo*, *Javorovo*); champ de *Λιπιτζοῦ* (*Lipitsa*); forteresse de *Βοδινὰ* (*Voden*)(1); forteresse de *Βάνιστα* (*Baništa*); *Τοπολνίτζα* (*Topolnitsa*); village de *Γέλλοβα* (*Gelovo* ou *Gelova*); village de *Τζερβενῶν* (*Červen*).

Ces toponymes laissent entrevoir l'existence d'agglomérations bulgares considérables dans la région de Philippoupolis – Sténimachos. C'est, me semble-t-il, parmi cette population bulgaro-valaque, hostile à Byzance, que le gouverneur de Philippoupolis, Constantin, recruta son armée lors de la révolte contre Isaac II Ange(2). Il en fut de même du bulgare Ivanko qui, après l'assassinat de Jean Asen (1196) se réfugia à Byzance et se mit au service de l'empereur, qui lui confia le gouvernement de la région de Philippoupolis. Un certain temps Ivanko defendit cette région contre les incursions de ses compatriotes, «Valaques et Scythes» [=Bulgares] de l'Etat bulgare. Mais bientot(3), (vers 1198), il se révelta contre l'empire, après avoir organisé sur place une armée composée presque exclusivement de ses compatriotes, autrement dit, de Bulgares et de Valaques(4), que Choniatès et Skoutariotès qualifient de *βάρβαροι*(5), c'est-à-dire, non Grecs.

La présence des Bulgares est attestée encore dans la région immédiatement au sud, à savoir l'arrière-pays montagneux de Mosynopolis. Certaines indications autorisent à penser que la composition ethnique de cette région ne différait pas beaucoup de celle de Philippoupolis. L'élément

---

1. Voir *M. Vasmer*, Die slaven in Griechenland, p. 197 et 316 concernant Βοδηνά, Βοδενὰ (l'ancienne Edessa) de la Macédoine occidentale.

2. *Choniatès*, Bonn, p. 570-571; *Skoutariotès*, Σύνοψις, *Sathas*, M. B., t. 7, p. 407. Voir ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.

3. *Skoutariotès*, ibid., p. 418: *Τὰ πλεῖστα μέντοι οὗτος τοῖς περὶ τὴν Φιλιππούπολιν διέτριβε μέρεσι, καὶ ἦν ἀγαπητὸν Ρωμαίοις ἀντίφραγμα τῶν ἐκ τοῦ γένους ἐκείνου Βλάχων καὶ Σκυθῶν, καὶ βασιλεῖ δὲ συστρατεύων διαφερόντως ἐδόκει δραστήριος*; v. *Choniatès*, Bonn, p. 676: [Ivanko] *στρατηγεῖν εἰλήφει καὶ προεστάναι τῶν τάξεων αἳ τοῖς ὁμογενέσιν αὐτῷ Βλάχοις περὶ τὴν Φιλίππου ἐπαρχίαν ἀντεκάθηντό τε καὶ ἀντεφέροντο.*

4. Sur le terme «Βλάχοι» de Choniatès, voir *G. Ostrogorski*, Histoire, p. 427 n. 1; *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija v XI–XII vv. [La Bulgarie et Byzance aux XIe–XIIe s.], Moscou 1960, p. 435; *G. Moravcsik*, Byzantinoturcica, 2e éd. I, p. 111. Pour les différents noms sous lesquels les historiens byzantins désignent les Bulgares, v. *C. Amantos*, Τὰ ἐθνολογικὰ ὀνόματα εἰς τοὺς βυζαντινοὺς συγγραφεῖς, dans «Ἑλληνικά», t. 2 (1929), p. 101-102.

5. *Choniatès*, Bonn, p. 487, 686; *Skoutariotès*, *Sathas*, M. B., t. 7, p. 427.

bulgare, mélangé à de nombreux Valaques semble ici aussi prépondérant. C'est ce qui explique, peut-être, qu'Ivanko après les premières victoires remportées par des stratèges byzantins contre lui, et après la prise de Krytzimos et d'autres bourgades, passant à la contre-attaque, réussit à soulever la région «qui regarde vers Mosynopolis jusqu'à Xantheia et vers la montagne de Pangaion et s'étend jusqu'à Abdèra», et occuper le thème des Smolènes(1). D'ailleurs, on sait que Boléron avait été le lieu où Basile II, après sa conquête sur Nikolitzas, en 1001, fit transporter la population bulgare des forteresses de Thessalie ainsi que celle de Vodena (Edessa)(2). Villehardouin parle explicitement de «Bougre de la terre» qui attaquèrent les Latins sur la montagne de Mosynopolis (Papikion), où Boniface de Montferrat trouva la mort (1207)(3).

D'autre part, un autre indice important sur la présence d'une forte population bulgare dans toute cette région de Philippoupolis, et des montagnes au nord de Mosynopolis et de Xantheia, est que cette région est aux XIe et XIIe siècles un centre important des sectes dualistes hostiles à l'empire et à l'église officielle, désignées dans les sources sous les noms de Bogomiles, de Pauliciens et de Manichéens. Or, on sait que le premier noyeau de ces sectes, particulièrement celle des Bogomiles, était constitué surtout de Bulgares et que ce fut parmi ce peuple surtout que ces hérésies s'étaient répandues(4). On sait aussi que certaines sources distinguent, parfois, les

---

1. *Choniatès*, Bonn, p. 680: ... ἀλλ' ἦν [Ιvanco-'Αλέξιος] ὑπονοθεύων καὶ ἀφιστῶν Ρωμαίων ὁπόσα ἐς Μοσυνόπολιν ἐπινένευκε, μέχρι καὶ Ξανθείας αὐτῆς, καὶ πρὸς ὄρος τὸ Πάγγαιον καὶ ἐπ' 'Αβδηρα παρατείνουσιν. ἀμέλει καὶ τὸ θέμα τῶν Σμολένων ὑπεποιήσατο ...; v. *Skoutariotès*, ibid., p. 425-426.

2. *Cedrenus*, Bonn, II, p. 454.

3. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 498.

4. *D. Angelov*, Bogomilstvoto v Bălgarija [Le Bogomilisme en Bulgarie], Sofija 1947, passim. Voir *idem*, Der Bogomilismus auf dem Gebiet des byzantinischen Reiches, I et II, Sofija 1948 et 1950; *idem*, Prezviter Kosma i besedata mu protiv Bogomilite [Kosmas le presbyteros et son homélie contre les Bogomiles], Sofija 1948; *S. Runciman*, The Medieval manichee. A study of the christian dualist heresy, Cambridge 1947; *D. Obolenski*, The Bogomils. A study in Balkan Manichaeism, Cambridge 1948; *A. Solovier*, Autour des Bogomiles, dans Byz, t. 22 (1952), p. 81-104; *I. Dujčev*, I Bogomili nei paesi slavi e la loro storia, dans Medioevo Bizantinoslavo, t. 1, Roma 1965, p. 251-283; *Th. Thomov*, Les appellations de «Bogomiles» et «Bulgares» et leurs variantes et équivalents en Orient et en Occident, dans Études Balkaniques, t. 9/1 (Sofia 1973), p. 86-90. Sur les sectes dualistes et leurs dénominations au XIe-XIIe s., voir *J. Guillard*, Le Synodikon de l'Orthodoxie, édition et commentaire, dans TM, t. 2 (1967), p. 228-237; cf. *D. Angelov*, Nouvelles données sur le Bogomilisme dans le «Synodikon de l'Orthodoxie», dans BB, t. 3 (1969), p. 9-21.

Bogomiles des Pauliciens, terme sous lequel on pouvait entendre les descendants des adeptes de cette secte qui avaient pénétré en Bulgarie depuis l'Asie Mineure à la fin du IXe siècle, ou qui avaient été transportés par Jean Tzimiscès dans la région de Philippoupolis(1).

Nous sommes donc autorisés à voir, pour une bonne part, des Bulgares non seulement parmi les Bogomiles, mais aussi parmi les Pauliciens-Manichéens, mentionnés fréquemment depuis le dernier quart du XIe siècle comme un élément peu sûr de l'armée impériale et souvent même en révolte contre l'empire; élément dont le centre principal semble avoir été notre région(2).

Ainsi, d'après Anne Comnène(3), la population de la ville de Philippoupolis elle-même, était composée pour une grande part de Bogomiles, de Pauliciens, d'Arméniens et d'autres hérétiques. Villehardouin parle, d'autre part, de «Popelicans» qui occupaient un quartier de Philippoupolis et qui avaient proposé à Kaloyan de lui rendre la ville(4). Aussi, Anne

---

1. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 179-180, 218-219; *Zônaras,* Bonn, III, p. 521-522; *Cedrenus,* Bonn, II, p. 381-382; Voir *Villehardouin, Faral,* II, p. 211, n. 2 (de l'éditeur). On trouve des allusions aux hérétiques de Philippoupolis dans une lettre de Théodore Prodrome, adressée au Michel Italicus, métropolite de la ville entre 1147-1166, v. *R. Browning,* Unpublished correspondence between Michael Italicus, archbishop of Philippoupolis, and Theodore Prodromos, dans BB, t. 1 (Sofia 1962), p. 287, 288, 295.

2. On signale à ce propos que le nom de «Pauliciens» était donné au XVIIe siècle aux Bulgares convertis au catholicisme, anciens descendants des Bogomiles et des Pauliciens, et dont les communautés étaient réparties sur une zone allant de Nikopolis du Danube jusqu'à Philippoupolis. Leur centre principal demeurait la vallée de Philippoupolis, v. *C. Jireček,* Bulgarska dăržava, p. 127; *idem,* Die Heerstrasse, p. 95; *D. Angelov,* Bogomilstvoto, p. 168-169. Des Bogomiles de cette région commencèrent bien avant le XVe siècle à émigrer vers le nord de la Bulgarie, de sorte que *Bertrandon de la Broquière* (Le voyage d'Outre-mer, p. 200) ne mentionne pendant son passage de Philippoupolis que les Bulgares orthodoxes. L'occupation turque avait amorcé le declin de cette secte, v. *D. Angelov,* l. c.; ci-dessous, p. 65, n. 3.

3. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 179.

4. *Villehardouin, Faral,* II, § 399-400. Sous l'appelation «Popelicans» qui, prise à la lettre, désignerait les Pauliciens, on doit, peut-être, comprendre tous les hérétiques appartenant à des sectes dualistes, dont les adeptes se recrutaient, d'habitude, parmi les Bulgares. Une indication dans ce sens constituerait le fait que la dénomination «Pauliciens» s'appliquera plus tard aux Bulgares non orthodoxes, bien que l'hérésie ait commencé à reculer à partir le XVe siècle, voir *V. Primov,* Bălgari, Gărci i Latinci v Plovdiv prez 1204-1205 g. Roljata na bogomilite [Bulgares, Grecs et Latins dans Plovdiv pendant 1204-1205. Le rôle des Bogomiles], dans I. B. I. D., t. 22-24 (1948), p. 145-159; *E. Frances,*

Comnène(1) parle fréquemment et à plusieurs reprises de toute cette région de Philippoupolis–Mosynopolis, où les «Manichéens»(2) constituaient la majorité et, avec d'autres hérétiques, tyrannisaient la population locale orthodoxe, peu nombreuse; elle parle aussi des efforts de son père Alexis I Comnène pour les convertir à l'orthodoxie ou pour mater leurs révoltes. On rappelera ici l'expédition punitive d'Alexis I contre les «Manichéens» de la région de Philippoupolis. Il s'agit de la suite de la défection d'un contingent «manichéen», composé de 2500 hommes sous le commandement de Xantas et de Kouléon, qui avaient abandonné l'armée impériale pour se retirer chez eux dans la région de Philippoupolis(3). L'empereur, après sa victoire contre Bohémond (vers 1083), convoqua les chefs à Mosynopolis, les incarcéra (il enferma aussi leurs familles dans l'acropole de Mosynopolis) et confisqua leurs biens. Ce n'est que plus tard, et après des enquêtes minutieuses, qu'il exila les responsables de la défection et laissa libres les autres, qui retournèrent dans leurs régions(4). C'est à Béliatova, petite ville montagneuse (*πολίχνιον*) au nord de Philippoupolis(5) que se réfugia Traulos, un des chefs «manichéens» converti à l'orthodoxie et placé au service d'Alexis I, fuyant Constantinople à la suite de l'incarcération et de la confiscation des biens de ses parents. Tenant cette place comme base d'opérations, Traulos avait soulevé la population «manichéenne» de la région et, s'étant rallié aux Petchénègues, ravageait le pays. C'est en luttant contre cette population soulevée que Pakourianos trouva la mort(6); et c'est ce peuple, en majorité bulgaro-bogomile, sans doute, que Pakourianos désigne dans le Typikon de Bačkovo quand il écrit qu'il avait érigé

La féodalité et les villes byzantines, dans B SI, t. 16/1 (1955), p. 88-89. Voir l'interprétation différente du mot «Popelicans» que donnent *V. Zlatarski* (Istorija, III, p. 236) et *D. Angelov*, (Bogomilstvoto, p. 136-137), qui se tiennent strictement au mot «Pauliciens», sans lui attribuer une quelconque nuance ethnique. Voir aussi *C. Jireček*, Istorija Bolgar, Odessa, 1878, p. 383; *V. Primov*, ibid., p. 148, n. 1.

1. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 179-180, 181.

2. Pour désigner cette population hérétique, Anne Comnène emploie tantôt l'expression générale: *Μανιχαῖοι* (à titre d'exemple: *Anne Comnène,* ibid., II, p. 14, l. 14; II, p. 44, l. 5; II, p. 45, l. 15; II, p. 49, l. 28; II, p. 82, l. 7; III, p. 180, l. 28; III, p. 181, l. 6), tantôt des expressions plus précises comme *Παυλικιανοί, τῆς Μανιχαϊκῆς ἀποσπάδαι τυγχάνοντες* (ibid., III, p. 179, l. 4-5).

3. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 14.

4. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 44-45.

5. *F. Chalandon,* Essai sur le règne d'Alexis I Comnène (1081-1118), Paris 1900, p. 107, n. 1.

6. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 49, 82-83; *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 419.

son couvent dans la partie septentrionale du thème de Philippoupolis, là où le *ἀνίδρυτον ἔθνος* habite(1). On mentionne, enfin, l'installation de Pauliciens et d'autres hérétiques convertis, provenant de cette région, à Alexioupolis-Néokastron, fondé à cet effet par Alexis I, ainsi que la concession de terres et d'autres biens aux agriculteurs, et l'enrôlement de leurs chefs dans l'armée byzantine(2).

Les montagnes des Rhodopes orientaux proprement dits sont une autre région où l'on rencontre, comme on pouvait s'y attendre, des installations bulgares. C'est sans doute de cette population que parle Ansbert dans son récit concernant l'expédition que le fils de Fréderic I Barberousse entreprit à la veille de Noël 1189, à la recherche de vivres: le duc allemand, qui séjournait alors avec son père et la plus grande partie de l'armée à Andrinople, se dirigea à la tête d'un contingent vers un canton montagneux et très boisé, où il rencontra une forte résistance de la part des habitants; ceux-ci accueillirent «sous une pluie de flèches» les Croisés, lesquels furent obligés de battre en retraite. Pourtant, cette population «de ces mêmes lieux montagneux et boisés», fut contrainte, sous la contre-attaque des Allemands, d'envoyer une ambassade à l'empereur Fréderic I pour lui proposer la cessation des hostilités en échange de l'organisation d'un marché pour le ravitaillement de son armée. Fréderic leur envoya des représentants, un higoumène grec d'Andrinople et un de ses courriers, pour mener les négociations. Des ennemis survenus à l'improviste arrêtèrent et décapitèrent ces émissaires. Les indigènes répondirent par une attaque contre les «ennemis» et par la pendaison de leur porte-drapeau, pour prouver à Fréderic leur bonne foi(3).

Il n'y a pas de doute, d'après la description topographique, que le canton montagneux en question se trouve dans les montagnes des Rhodopes orientaux à proximité d'Andrinople, où séjournait alors Fréderic I, et que les habitants de la région qui traitent avec les Croisés contre l'armée byzantine ne sont autres que de Bulgaro-Valaques.

---

1. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 9, l. 7. Voir Izvori, t. XIV, p. 41, n. 1 (des éditeurs); l'adjectif *ἀνίδρυτον* désigne ici celui qui ne reste pas tranquille, donc, le r e b e l l e. Voir *Liddel-Scott,* Greek-English Lexikon, s. v. *ἱδρύω*. On pourrait penser également que *ἀνίδρυτον* signifie le n o m a d e (ou le semi-nomade en occurrence), sans pourtant s'éloigner du sens de r e b e l l e, puisque les deux significations dans le cas précis viennent à la longue au même.

2. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 184; v. ibid., p. 179-185.

3. *Ansbert, Chroust,* p. 59. Voir *V. Zlatarski,* Istorija, p. 52-53.

Les Rhodopes proprement dits constituent, encore pendant les siècles suivants, la région bulgare par excellence.

Nous devons à Akropolitès les indications les plus précises, sur cette population des Rhodopes proprement dits vers le milieu du XIIIe siècle. En décrivant les expéditions du tsar Michel Asen en deçà ne l'Hèbre en 1254, Akropolitès dit expressément que les succès militaires du tsar étaient dus au fait que les forteresses étaient peuplées par ses compatriotes, c'est-à-dire des Bulgares(1). Il s'agit, en effet, de la population des Rhodopes occidentaux, avec les agglomérations de Sténimachos, Peristitza, Krytzimos, Tzépaina, aussi bien que des Rhodopes orientaux, voire Achridôs, avec ses forteresses Oustra, Hypérpérakion, Krybous, Ephraim et Mneiakos, qui cependant était la seule à rester aux mains des Byzantins(2).

Le même auteur, en parlant plus bas de la contre-attaque de Théodore Lascaris pour s'emparer de Tzépaina, en 1255, précise que les habitants de la région étaient des Bulgares, bergers et éleveurs de porcs(3).

En fait, toute la région depuis l'Hèbre au nord jusqu'à Xantheia et l'arrière-pays de Mosynopolis au sud, était habitée par une population bulgare plus ou moins dense. On a même relevé l'existence d'un prôtosébastos des Bulgares et administrateur (*ἐπικρατῶν*) de Mosynopolis, Nicolas Mitos, qui, d'après un document de 1294, exerçait des fonctions tant militaires que civiles, voire judiciaires et fiscales, sur les Bulgares de la région(4).

La lecture de Cantacuzène conduit au même point de vue: dans un passage concernant le bulgare Momčil et les forteresses de la montagne de Mérope, Sainte-Irène et Povisdos, l'empereur précise qu'il avait décidé de nommer Momčil à la tête de ces forteresses et des bourgs non fortifiés de la montagne, en 1343, parce que justement les habitants, nomades pour la plupart, étaient du même pays que lui, c'est-à-dire des Bulgares(5). C'est

---

1. *Akropolitès, Heis.*, I, p. 107-108; *Ephraim*, Bonn, vers 8964 sq. Voir *M. Apostolidès*, Ἡ . . . ἐθνική φυσιογνωμία τῆς Θράκης, p. 93, 97; *idem*, Ρωμανία-Ζαγορὰ καὶ τὰ τῆς Θράκης ὅρια ἐπὶ τῆς Βυζαντιακῆς αὐτοκρατορίας, dans ΑΘΓΛΘ, t. 8 (1941-1942), p. 79.

2. Pour ces agglomérations, v. ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

3. *Akropolitès, Heis.*, I, p. 114.

4. Actes d'Esphigménou, éd. *J. Lefort*, app. E, p. 194-196, l. 17. *Hélène Ahrweiler*, Le sébaste, chef des groupes ethniques, dans Polychronion Festschrift F. Dölger zum 75. Geburtstag, Heidelberg 1966, p. 35-36; v. *I. Petrov*, O titulah sebast, protosebast v srednovekovnom bolgarskom gosudarstve, dans Viz. Vrem., t. 16 (1959), p. 56-65; *Catherine Asdracha*, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe s.: prosopographie, dans R E B, t. 31 (1973), p. 285.

5. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 402. Voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 392-393, 397.

pour cela d'ailleurs que Momčil réussit plus tard à se tailler une principauté dans les Rhodopes: elle s'étendait des sources de l'Arda jusqu'à Périthéôrion et Xantheia où était son siège(1). Il paraît même qu'une partie au moins des habitants de Xantheia étaient des Bulgares et que beaucoup d'entre-eux devaient être insérés dans l'armée de Momčil à côté des autres Bulgares et des «*Ρωμαῖοι*»(2).

Même constatation pour la ville de Philippoupolis où l'on trouve beaucoup d'habitants Bulgares vers le milieu du XVe siècle(3).

Les vallées alluviales du bas Hèbre et ses hauts plateaux constituent une autre région des Rhodopes dans laquelle les sources mentionnent l'existence d'agglomérations bulgares.

Lors de la grande invasion des Petchénègues en Thrace orientale sous le règne d'Alexis I (en 1091), celui-ci donna l'ordre au césar Nicéphore Melissène de lever des troupes parmi les Bulgares et les Valaques(4). L'endroit exact où ce recrutement devait avoir lieu n'est pas précisé, mais tout donne à penser que, en ce qui concerne les Bulgares, ce devait être les hauts plateaux de la vallée inférieure de l'Hèbre(5). Cette hypothèse peut trouver une confirmation dans le grand nombre de toponymes d'origine slavo-bulgare, attestés dans le Typikon de la Kosmosôteira (1152): *Δράχου, Βανιάνους, Κούριανις, Βατζινέα, Βηρός, Διλιανοῦ, Δραγάβαστα, Τζεχοβᾶ, Βράνιστα, Νεβοσέλους, Δελβοτζιάνους, Ραυνιάνους, Σαγουδάους*(6), *Τζερνίκου, Ραδαβοῦντος*, dont une grande partie, sinon tous, devaient se trouver dans cette région(7). Le nom même de l'Hèbre appa-

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 530.

2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 534. Voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 401-402; ci-dessus, p. 51-52.

3. *Bertrandon de la Broquière* (Le voyage d'Outre-mer, p. 200) écrira à propos des habitants de la ville qu'elle «est peuplée en grande partie de Bulgares qui tiennent la loi gregoise», à savoir des Bulgares orthodoxes; v. ci-dessus, p. 61, n. 2.

4. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 134-135; v. *F. Chalandon*, Essai sur le règne d'Alexis Comnène, p. 132. Voir ci-dessous, p. 69.

5. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 135, n. 1 (de l'éditeur). Voir *M. Gyóni*, La transhumance des Valaques balkaniques au Moyen-Âge, dans B SI, t. 12 (1951), p. 35-36.

6. Voir ci-dessous, p. 77.

7. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69, l. 16-36. Spécialement pour les toponymes *Δελβοτζιάνους, Δραγάβαστα, Νεβοσέλους, Τζεχοβᾶ* et *Τζερνίκου*, v. *M. Vasmer*, Die Slaven in Griechenland, p. 231-232; v. aussi le commentaire de *P. Tivčev* et autres dans Izvori, t. XIV, p. 129-130; *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 114-115; *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 397. Pour l'ensemble des toponymes bulgares dans le Typikon, voir *V. Tăpkova-Zaimova*, Les noms

raît dans le Typikon sous sa forme slave, *Μαρίτζη*, Maritsa, pour la première fois(1).

La présence de Bulgares dans la vallée inférieure de l'Hèbre pour la période qui nous occupe peut être décelée à travers deux actes patriarcaux du XIVe siècle, datant de 1316 et de 1330(2). Ces actes mentionnent en effet le village de *Ποκοβίκο* (acte de 1316) ou *Μποκοβίκο* (acte de 1330), qui est habité par les *Πατερίνοι* (acte de 1316) ou des impies (acte de 1330). Or, il est apparent qu'il s'agit ici d'un village portant le nom de *Bukovik* (de *buk* = hêtre)(3) et habité par des Bogomiles d'une façon continue, puisque leur présence y est attestée au moins pendant une vingtaine d'années.

L'emplacement exact du village de Bukovik n'est pas précisé dans les sources. Pourtant, on peut penser qu'il était situé près de Bèra, à l'embouchure de l'Hèbre, d'autant plus que l'affaire relatée par l'acte de 1330 a eu lieu pour l'essentiel dans cette région. Or, si l'on admet que la majorité des Bogomiles étaient d'origine bulgare, qu'une partie au moins des toponymes mentionnés dans le Typikon de la Kosmosôteira se rapporte à des installations bulgares dans la région et que le nom même du village est d'origine slavo-bulgare, on peut admettre que les habitants du village aussi étaient des Bulgares(4). Bukovik ne serait pas d'ailleurs le seul village habité par des Bulgares dans la région. On remarquera également l'existence d'agglomérations bulgares dans les fertiles vallées voisines de la Thrace orientale, depuis Andrinople jusqu'aux environs de Constantinople, attestées encore au XIXe siècle(5).

---

de lieux dans le Typikon du monastère de la Kosmosotira, dans Balkansko Ezikoznanie, t. 2, 1960, p. 123-127.

1. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 34, § 66, l. 39; p. 36, § 69, l. 14. Voir *A. Razbojnikov*, Narodnostnijat obraz na Trakija [L'image nationale de la Thrace], Sofija 1942, p. 64.

2. MM, I, p. 59-61, no 34 et p. 151-154, no 70; *F. Dölger*, Regesten, p. 104, no 2535.

3. Voir *D. Angelov*, Zur Geschichte des Bogomilismus in Thrakien in der 1. Hälfte des 14. Jahrhunderts, dans BZ, t. 51 (1958), p. 377, n. 8; le nom n'est pas mentionné par Vasmer. Sur l'appellation «Paterinoi», qui finit par désigner spécialement les Bogomiles de Bosnie et en général ceux de la péninsule balkanique, voir *S. Runciman*, The Mediaeval Manichee, p. 94; *E. Werner*, Παταρηνοὶ-Patarini. Ein Beitrag zur Kirchen-und Sektengeschichte des 11. Jahrhunderts, dans Zum 65. Geburtstag von H. Sprömberg, Berlin 1956, p. 404-419.

4. *D. Angelov*, ibid., p. 377.

5. *P. Oreškov*, Bălgarskite sela v okolnosttà na Carigrad [Les villages bulgares dans les environs de Tsarigrad], dans Sp BAN, t. 8/5 (1914), p. 89-90. Pourtant, v. *Ö. Barkan*, Revue de la Fac. des Sc. Éc. de l'Univ. d'Instanbul, 1939/1, p. 6 sq.

C'est aux limites occidentales des Rhodopes, que l'on pourrait localiser, à l'est de Nestos, la dépendance *Γραδίστος*, du monastère de Saint-Jean Prodrome sur le mont Menoikion(1); elle fut cédée au monastère par Cyprien, évêque de Phérémai en 1333 et consacrée de nouveau par Stefan Dušan, en 1345. Cette dépendance, située au-delà du Nestos (*«πέρα τοῦ Μέστου»*), possédait, outre des parèques, des proskathimenoi et un moulin, une pâture montagneuse (*πλανινή*), dite de Saint-Georges *τοῦ Πράσακα*, et une autre, *τῆς Λουμπουτίτσης*.

Or, ces deux noms, *Πράσακα* et *Λουμπουτίτσης* ne sont pas des noms grecs; leur signification n'est pas très claire, mais il est possible qu'ils soient d'origine slave, comme c'est le cas de la dépendance Gradistos, qui est à mettre en rapport avec le nom slave «Gradište». Il y a lieu de noter également que le fleuve est désigné ici par son nom slave (Mesta, *Μέστος*), au lieu du nom grec *Νέστος*(2).

La présence d'une population bulgare sur les Rhodopes proprement dits et dans la vallée inférieure de l'Hèbre s'affirme d'autant plus que ces régions se trouvaient au voisinage de l'Etat bulgare et parfois, en ce qui concerne au moins les Rhodopes, y étaient englobées(3). En outre, ces régions se trouvaient au voisinage de lieux peuplés en majorité par des Slaves. À l'est de l'Hèbre, c'étaient des villages bulgares que l'on rencontrait jusqu'aux environs de Constantinople. A l'ouest du Nestos, la présence des Bulgares est attestée dans la région des embouchures du Strymôn et sur la Chersonèse de Chalcidique(4). Enfin, c'est un lieu commun de dire qu'une dense population slave vivait sur le sol de toute la Macédoine orientale, aux limites occidentales des Rhodopes(5).

---

1. *A. Guillou,* Les Archives de Saint-Jean Prodrome sur le mont Ménécée, Paris 1955, p. 130, no 39, l. 73; v. ibid., p. 103, no 30, l. 7. Voir *G. Ostrogorski,* Serska oblast, p. 55; *idem,* La prise de Serrès par les Turcs, dans Byz., t. 35 (1965), p. 316-317.

2. *G. Ostrogorski,* Serska oblast, p. 55, n. 71; *M. Vasmer,* Die Slaven in Griechenland, p. 224. Cf. ci-dessus, p. 66 et n. 1 concernant le fleuve Hèbre-Maritsa.

3. V. ci-dessous, ch. VI, passim.

4. Voir Izvori, t. XIV, p. 140. Pour Chalcidique, en particulier, la mention que donne un texte hagiographique du XIe s. est extrêmement intéressante: les Bulgares qui habitaient le village de Livadia sur le Mont Athos n'étaient pas chrétiens mais idolâtres, v. *Paulus Peeters,* Histoires monastiques Géorgiennes, dans An. Boll., t. 36-37 (1917-1919), p. 104-105. *D. Angelov* (Bogomilstvoto, p. 28) situe ce village dans les Rhodopes, mais il est évident dans le texte qu'il s'agit du Mont Athos.

5. *G. Ostrogorski,* Serska oblast, p. 42-56. Voir *F. Dvornik,* Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle, Paris 1926, p. 13 pour ce qui concerne les tribus sla-

Reste le problème des tribus slaves qui s'étaient installées sur le sol de la région au cours du VIIe siècle. Il s'agit en particulier de la tribu des Smolianes dont le foyer n'a pu être localisé avec précision. De toute façon, elle devait occuper le territoire situé autour de l'Arda supérieur, et peut-être le moyen Nestos, y compris les contrées voisines de la Macédoine orientale(1). On connaît un thème des Smolènes mentionné dans le Typikon de Pakourianos ainsi que par Choniatès à deux reprises(2); de même, dans la liste épiscopale de Léon VI figure un évêque des *Σμολένων*, soumis à la métropole des Philippes(3).

Cependant, le problème qui se pose est de savoir si le thème des Smolènes, bien qu'il aie d'abord signifié la région habitée par la tribu slave, n'a pas désigné, aux XIe–XIIe siècles et par la suite, une simple division administrative, dont le nom rappelait son histoire antérieure. Et cela peut être confirmé par le fait que le thème et l'évêché des Smolènes ne sont pas mentionnés après 1204(4). Par conséquent, on est tenté de penser à une éventuelle disparition de la tribu des Smolianes comme telle, et à sa probable assimilation à la population bulgare et, en second lieu, serbe, qui occupait les lieux où jadis cette tribu vivait en majorité(5).

On pourrait tirer la même conclusion quant à l'assimilation à la population bulgare des tribus slaves des Mărvaci et des Dragoviči. Les Mărvaci furent établis dans la partie orientale des Rhodopes, à savoir dans la région appelée au XIVe siècle «Morrha»(6), qui semble avoir tiré son nom précisément de cette tribu(7). Pour certains, c'est aussi à la dénomination «Mărvaci» que l'on doit chercher l'origine du nom slave de l'Hèbre, c'est-à-dire de «Maritsa»(8). Quant à la tribu des Dragoviči, dont le noyau s'in-

---

ves qui depuis le VIIe siècle avaient occupé le territoire situé entre les Balkans et le cours inférieur de l'Hèbre.

1. *D. Dečev*, Gde să živeli Smolianite?, p. 45; *M. Drinov*, Săčinenija [Oeuvres] I, Sofia 1909, p. 28; *F. Dvornik*, Les Slaves, Byzance et Rome, p. 13; *P. Lemerle*, Philippes, p. 136, 260; v. ci-dessus, ch. I, p. 7-8.

2. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, l. 15, 28; p. 56, l. 2; *Choniatès*, Bonn, p. 680, 708. Voir Actes de Zographou, Viz. Vrem., t. 13 (1907), Priloženie 1, p. 38, no 16, où on lit *Σμόλεον*, apparemment nom propre d'un parèque attaché au monastère.

3. Notitiae Episcopatuum, Parthey, p. 123; P.G., t. 107, col. 382. Voir *F. Dvornik*, ibid., p. 237; cf. Actes de Lavra, t. 1, no 39, p. 222-223.

4. *G. Theocharidès*, Μόρουνατς, τὸ δῆθεν σλαβικὸν ὄνομα τῆς Καβάλας, dans Μακεδονικά, t. 6 (1964-1965), p. 87; v. BZ, t. 57 (1964), p. 532.

5. Voir *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 42-56.

6. V. ci-dessus, ch. I, p. 10.

7. *M. Drinov*, Săčinenija, I, p. 27.

8. V. ci-dessus, ch. I, p. 13. Pour l'appellation «Mărvaci», donnée plus tard aux

stalla à l'ouest de Thessalonique, il est possible qu'ils se soient répandus aussi dans la Thrace voisine et que le toponyme de «Dragovintia», attaché au titre du métropolite de Philippoupolis aux XIVe–XVe s., en garde le souvenir (1).

Les Valaques

En abordant le problème de la présence des Valaques dans la région, il faut tenir compte tout d'abord de la signification multiple du mot «Valaques» dans les sources et plus particulièrement chez les historiens byzantins.

Il s'agit, en effet, de comprendre si, à un moment donné, il est question des Valaques au sens ethnique du mot ou simplement de différents peuples balkaniques pratiquant le nomadisme transhumant. Car, étant donné que les Valaques, à cette époque, représentaient le peuple nomade des Balkans par excellence, leur nom fut à maintes reprises appliqué à d'autres éléments ethniques, grecs, albanais, roumains, serbes, bulgares, qui vivaient également du métier pastoral (2). Nous nous bornerons donc ici à chercher les traces des Valaques dans la région, en tenant compte seulement des cas où l'on peut parler d'eux en tant que groupe ethnique.

Dejà au XIe et XIIe siècles, on constate la présence de Valaques sur les Rhodopes et dans les régions environnantes. En 1091, pendant la guerre menée contre les Petchénègues en Thrace, Alexis I ordonna à Nicéphore Melissène de recruter des troupes parmi les populations oulgares et ceux «qui avaient choisi la vie nomade, c'est-à-dire des Valaques» (3). Comme dans le cas des Bulgares, Anne Comnène ne précise pas la région où l'on devait lever les troupes valaques. Cependant, il ne paraît pas douteux qu'il s'agissait de la vallée inférieure de l'Hèbre et, dans un sens plus

---

Bulgares habitant la partie occidentale des Rhodopes et la région entre Serrès et Neurokopi, ainsi qu'à une partie de la population bulgare de Strandža, voir *M. Drinov,* Săčinenija, I, p. 27, n. 44; *C. Jireček,* Bălgarska dăržava, p. 67; *idem,* Pătuvanija, p. 438.

1. *J. Ivanov,* Bogomilski knigi i legendi [Livres et légendes des Bogomiles], Sofija 1925, p. 36; *Th. Thomov,* Les appellations de «Bogomiles» et «Bulgares», p. 87. V. ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.

2. *M. Gyóni,* La transhumance, p. 35-36; *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 434; *V. Bulgaru,* Quelques observations en marge d'une étude d'ethnographie, dans Revue roumaine d'Histoire, t. 4/5 (1965), p. 995-996.

3. *Anne Comnène,* Leib, II, p. 134-135. V. la référence aux Valaques pendant le Xe siècle, dans *Cedrenus,* II, p. 435: *Βλαχῶν ὁδιτῶν; M. Gyóni,* Skylitzès et les Vlaques, dans Revue d'histoire comparée, année 25 (1947), t. 5, p. 155-173.

large, du territoire situé à l'ouest du fleuve, englobant les vallées du Strymôn, de l'Axios, et même, la région de Nikopolis en Épire. Cette hypothèse est renforcée par le fait que différents groupes ethniques, bulgares, valaques et grecs ont exercé le nomadisme saisonnier dans ces régions pendant tout le Moyen Âge(1).

Malheureusement, les données toponymiques prouvant la présence des Valaques dans la vallée inférieure de l'Hèbre font défaut pour les siècles examinés. Pourtant on pourrait penser que le toponyme (ou l'église?) *ὁ Σωτὴρ τῶν Βλάχων*, mentionné dans le Typikon de la Kosmosôteira et rapproché de «casali de Brachon» [=proasteion de *Βλάχων*] de la «Partitio Romaniae»(2), est en relation avec une agglomération valaque existant, peut-être, aux environs de Bèra à cette époque.

Les riches pâturages de l'Hèbre inférieur continuent à être fréquentés par les Valaques si, du moins, on admet qu'une indication importante concernant les Valaques de la Thrace orientale a affaire à notre région: il s'agit de la décision prise par Andronic II en 1285, de faire transporter en Asie Mineure, avec leurs troupeaux, les Valaques qui erraient en grand nombre entre Constantinople et Bizyè, afin qu'ils ne s'allient pas aux Tatars qui envahissaient le pays à cette époque(3).

La phrase de Pachymère concernant le territoire parcouru par les Valaques (*ἀπὸ τῶν ἐξωτέρω τῆς πόλεως ἐς Βιζύην καὶ πόρρω*) laisse entendre qu'il comprenait aussi la vallée inférieure de l'Hèbre; ces Valaques partageaient vraisemblablement leur vie entre les pentes des Rhodopes et de la Strandža, en été, et les vallées de l'Hèbre et de la Thrace orientale, en hiver.

La présence d'installations valaques sur les Rhodopes proprement dits ressort d'un passage de Cantacuzène concernant les événements de 1322 en Thrace(4). L'historien mentionne un certain nomade valaque, Syrbanos, partisan d'Andronic III, que le stratège Paléologue, gouverneur des éparchies des Rhodopes au nom d'Andronique II, avait incarcéré et privé de ses biens. Ce Syrbanos, après avoir réussi à s'évader de la prison, entraîna dans la révolte des groupes des nomades équipés d'armes légères et s'al-

---

1. *M. Gyóni*, La transhumance, p. 35-36; *Anne Comnène*, Leib, II, p. 135, n. 2 (de l'éditeur); *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 472.

2. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 69, l. 28, p. 36; *D. Zakythinos*, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχικῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, dans EEBΣ, t. 22 (1952), p. 162-163; *A. Carile*, Partitio... Romanie, p. 270.

3. *Pachymère*, Bonn, II, p. 106-107; voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 310; *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 178, n. 1.

4. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 146-147.

liant à l'armée envoyée par Andronic III, se mit à assiéger les villes. À la lutte prirent part les paysans de la région, qui se rangèrent à leur tour du côté du jeune empereur. Ce passage nous autorise à admettre l'existence sur les montagnes des Rhodopes d'agglomérations valaques, dont les habitants pratiquaient l'élevage (Syrbanos lui-même se dit éleveur de porcs). Cette population, suivant d'ailleurs les traditions nomades, était prête à tout instant à faire la guerre, comme on le voit déjà dans Pachymère(1): les Valaques obligés à émigrer de Thrace en Asie Mineure en 1285, sont caractérisés comme un peuple habitué à livrer des batailles. Quant au lieu de transhumance des Valaques des Rhodopes, il serait constitué, outre la vallée de l'Hèbre, par les vallées de la côte nord-égéenne et du Nestos inférieur(2); c'est là que l'on pouvait encore, à une époque très récente, repérer leurs traces dans les noms roumains de quelques villages pomaques(3).

Pour certains historiens, les ancêtres des Valaques rhodopiens seraient à chercher dans le peuple thrace romanisé des Bessoi(4). Ce seraient d'ailleurs les Illyriens et les Thraces en général qui, retirés dans les montagnes à l'arrivée des Slaves, auraient émergé au XIe siècle respectivement comme Albanais et comme Valaques(5).

Cantacuzène ne précise pas l'appartenance ethnique des paysans qui participèrent aux attaques de nomades contre les bourgades des Rhodopes en 1322(6). Mais, d'après ce qui a déjà été dit, on peut penser qu'il s'agissait d'une population agricole composée de Bulgares et de Valaques vivant au côté des nomades saisonniers.

D'autre part, la présence de l'élément valaque est constatée dans la région de Mogléna qui est très proche des Rhodopes à l'ouest. Selon certains, ces Valaques seraient des descendants romanisés des Petchénègues qu'Alexis I avait établis là après leur défaite à Choirenoi et à Lébounion en 1091(7).

---

1. *Pachymère*, Bonn, II, p. 106.
2. Voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 141, qui s'occupe du lieu de transhumance des tous les Valaques des Balkans en général. Sur les diverses théories concernant la romanisation des Thraces, voir l'exposé critique de *V. Beševliev*, Proučvanija vărhu ličnite imena u Trakite [Recherches sur les noms propres chez les Thraces], Sofija 1965, p. 66-89.
3. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 402; *M. Apostolidès*, Ἡ ... ἐθνικὴ φυσιογνωμία τῆς Θρᾴκης, p. 93.
4. *W. Tomaschek*, Zur Kunde der Hämus Halbinsel, Wien 1882, p. 63–64.
5. *P. Charanis*, Ethnic changes in the byzantine empire in the seventh century, dans DOP, t. 13 (1959), p. 39.
6. V. ci-dessus, p. 70.
7. *Anne Comnène*, II, 135-143; voir *C. Jireček*, dans Archiv für slavische Philologie, t. 15 (1893), p. 97-98.

Vers la fin du XIIe siècle, des Valaques attachés au monastère de Saint-Athanase au Mont Athos, obtiennent de l'empereur Andronic I une permission particulière: ils sont autorisés à faire paître leurs troupeaux dans les terres de Mogléna à leur descente du pâturage de *Πουζούχια*(1), sans en être empêchés par les agents du fisc, les fonctionnaires, les soldats ni même par les Coumans(2).

Les Arméniens

La présence d'Arméniens en Thrace est constatée de très bonne heure(3). C'est de l'Asie Mineure et en particulier de l'Arménie qu'ils furent massivement déportés par les empereurs byzantins, qui visaient par cette méthode à briser la résistance de ce peuple insoumis.

On connaît la déportation des Pauliciens, évalués avec une exagération évidente à 200000(4), et d'appartenance ethnique apparemment arménienne, à Philippoupolis sous Jean I Tzimiscès(5). Cette population continua à vivre à Philippoupolis pendant les siècles suivants. On sait aussi que le gouverneur de Philippoupolis, au début du XIe siècle, était l'Arménien Théodorocanos, qui avait servi comme général dans l'armée de Basile II pendant les guerres contre les Bulgares(6).

Dans le Typikon de Bačkovo, on parle de parents de Pakourianos et d'hommes à son service qui pratiquent la religion des Arméniens(7); il s'agissait vraisemblablement des Pauliciens, dont l'appartenance ethnique n'est pas précisée dans le passage, mais cela même permet de supposer la présence d'Arméniens dans la région. Car, bien que ceux qui sont désignés par les historiens sous le nom de «Pauliciens», «Manichéens» etc. fussent

---

1. Selon *I. Dujčev*, Proučvanija vărhu bălgarskoto srednovekovie [Recherches sur le Moyen Âge bulgare], Sofia 1945, p. 40, n. 3, il s'agit ici d'une fausse lecture *Πουζούχια* au lieu de *Κουζούχια*, qui correspond apparemment à la montagne Kozuch de cette région, et qui, d'après les éditeurs des Actes de Lavra (t. 1, p. 343) pourrait se rapprocher de la forme *Κοζούχα*, (v. ibid., app. II, l. 47).

2. *Actes de Lavra*, t. 1, no 66, p. 343-345. On retrouve les Valaques de Mogléna jusqu'à une époque récente: vivant parmi une population en majorité turque (Yürüks et Konjars, eux-aussi nomades), ils ont fini par se convertir à l'Islam, v. *C. Jireček*, dans Archiv für slavische Philologie, t. 15 (1893), p. 92.

3. *P. Charanis*, The Armenians in the byzantine empire, Lisboa 1963, p. 14-18.

4. *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 476.

5. *Cedrenus*, Bonn, II, p. 381-382; *Zônaras*, Bonn, III, p. 521-522.

6. *Cedrenus*, Bonn, II, p. 452; v. *Charanis*, The Armenians, p. 45.

7. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, l. 19-21.

d'origine diverse, on ne peut pas non plus nier l'existence des colonies arméniennes à Philippoupolis et dans ses environs(1).

Anne Comnène mentionne les Arméniens habitant la ville, en les distinguant des autres habitants Bogomiles et Pauliciens(2). De même, Choniatès parle des Arméniens qui seuls étaient restés dans la ville à l'approche des Croisés en 1189, puisque c'est eux seulement qui «considéraient le passage des Allemands non comme une attaque des barbares, mais comme la présence d'amis; car les Arméniens entretiennent des relations amicales avec les Allemands et plusieurs de leurs vues religieuses sont semblables»(3).

Il est à remarquer que les Arméniens habitant la ville étaient, selon Choniatès, très pauvres, ne possédant que les vêtements qu'ils portaient. Par contre, dans une version latine de l'entrée des Allemands dans la ville, on obtient des renseignements assez différents en ce qui concerne les Arméniens qui y vivaient. Selon ce texte, à la vue des Croisés, les Arméniens coururent de toutes parts vers eux amicalement et même organisèrent sur place un marché où tous les produits étaient offerts en quantité abondante aux Allemands(4). On peut donc supposer qu'une partie de la population arménienne de Philippoupolis était aisée et comprenait des commerçants(5), tandis que l'autre était réduite à l'extrême pauvreté.

D'autre part, en ce qui concerne les agglomérations arméniennes des environs de Philippoupolis, nous sommes informés par Ansbert: durant le passage des Croisés en 1189, les paysans arméniens et bulgares, qui cultivaient une partie de la terre réussirent à assurer la paix pour eux-mêmes et leurs villages; la condition fut qu'ils organiseraient près de la ville un marché destiné à l'approvisionnement de l'armée étrangère(6). On peut donc formuler l'hypothèse qu'aux alentours de Philippoupolis il y avait, outre les Bulgares, des installations agricoles arméniennes en nombre assez considérable, comme il ressort de l'organisation du marché.

---

1. *P. Charanis,* The Armenians, p. 55; v. ci dessus, p. 61-62.

2. *Anne Comnène,* Leib, III, p. 179, 181; v. ci-dessus, p. 61.

3. *Choniatès,* Bonn, p. 527; *Ansbert, Chroust,* p. 38-39. Voir *C. Jireček,* Die Heerstrasse, p. 95; v. *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 26-27. Les bonnes relations entre les Allemands et les Arméniens sont aussi signalées chez le Chronicon Magni Presbyteri, Wattenbach, MGH, SS, t. 17, p. 510; v. *Ansbert, Chroust,* p. 48-49.

4. Annales Colonienses Maximi, Pertz, MGH, SS, t. 17, p. 798.

5. Voir *W. Heyd,* Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge, I, Leipzig 1923, p. 244.

6. *Ansbert, Chroust,* p. 45. Voir *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 26-27, où il parle de la religion de ces Arméniens, qu'il considère comme des monophysites, distincts des Pauliciens et des Bogomiles. V. ci-dessous, ch. V, tableau no 4.

La présence des Arméniens est, de plus, signalée pour la même époque dans la forteresse de Prousènos, qui est située dans la même région: ses habitants arméniens transmirent aux Allemands les projets du prôtostratôr Manuel Kamytzès, qui campait à ce moment-là dans la forteresse, à la tête de l'armée byzantine(1). On connaît aussi l'existence d'une église arménienne dans l'endroit appelé «Armianka», près de Bačkovo(2). Ce detail pourrait encore nous révéler indirectement que des éléments arméniens se seraient installés aux environs du monastère; cela peut être confirmé par le passage du Typikon, concernant les parents et les hommes au service de Pakourianos qui pratiquaient la religion des Arméniens.

D'ailleurs, les agglomérations arméniennes de Philippoupolis étaient flanquées à l'ouest par la colonie monophysite arménienne de Mogléna: son existence, au moins en ce qui concerne le XIIe siècle, est constatée dans la Vie de Saint-Ilariôn, évêque de Mogléna sous le règne de Manuel I Comnène(3). D'après ce texte hagiographique, rédigé au XIVe siècle par le patriarche bulgare de Tărnovo, Euthymios, Ilariôn avait déclenché une persécution contre les hérétiques de la région, Manichéens, Bogomiles et Arméniens.

Les Ibères

On peut, à titre d'hypothèse de travail, supposer la présence de quelques Ibères dans la région de Sténimachos, bien que les données des sources ne nous permettent pas de parler d'eux comme d'un groupe ethnique nombreux habitant la région. On sait que le monastère de Bačkovo était au début peuplé exclusivement d'Ibères, les Grecs en étant exclus, comme l'atteste le chapitre 24 du Typikon de Pakourianos(4). Ansbert nous parle de l'higoumène Ibère du monastère, qui accueillit Fréderic I en 1190(5),

---

1. *Choniatès*, Bonn, p. 534.

2. *D. Končev*, Stroeži na Grigorij Bakuriani v Asenovgrad i okolnosttà [Constructions de Grégoire Pakourianos dans Asenovgrad et les environs], dans IAI, BAN, t. 23 (1960), p. 108.

3. *E. Kaluzniacki*, Werke des Patriarchen von Bulgarien, Euthymios, Wien 1901, p. 27-58. Voir *C. Jireček*, Istorija Bolgar, p. 322; *idem*, dans Archiv für slavische Philologie, t. 15 (1893), p. 97-98

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 44-45; v. p. 56, l. 20-21. Une longue dispute s'était engagée jusqu'avant la dernière guerre au sujet de ce chapitre entre historiens Grecs et Bulgares, v. *M. Apostolidès*, Περὶ τῆς μονῆς τῆς Κοιμήσεως τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Πετριτζονιτίσσης, dans Θρακικά, t. 7 (1936), p. 61.

5. *Ansbert*, *Chroust*, p. 45.

mais il ne se prononce pas sur l'appartenance ethnique des autres moines.

Quoi qu'il en soit, il semble que des relations étroites avaient subsisté entre le couvent et l'Ibérie d'où venaient les moines. On ne sait pas jusqu'à quelle époque le monastère n'accepta que des Ibères; toujours est-il que cet état de choses persista assez longtemps, comme le prouvent les inscriptions géorgiennes d'une icône de la Petritsonitissa, datées de 1310(1). Il n'est pas invraisemblable d'en déduire l'existence d'une agglomération ibérienne près du monastère, qui aurait subsisté, de même que les communications entre celui-ci et l'Ibérie(2). Cependant, l'absence de données ne permet pas de se prononcer d'une façon plus concrète.

De plus, on sait qu'Apasios, parent de Pakourianos, possédait dans la forteresse de Périthéôrion un vaste domaine, qui sera plus tard tranféré au monastère de Bačkovo(3); c'est sur cette base que l'on pourrait, peut-être, supposer la présence de quelques Ibères au service d'Apasios à Périthéôrion pendant cette époque.

Les Turcs

On sait que déjà vers la fin du Xe, et au début du XIe siècle, des Turcs «Vardariotes» étaient établis le long de l'Axios (Vardar) et dans le thème byzantin d'Achridôs, dans les Rhodopes orientaux(4). Cependant, il semble qu'il ne s'agisse pas de Turcs d'Asie Mineure mais de Hongrois, prisonniers de guerre, organisés dans la plupart en colonies militaires qui étaient destinées à défendre la frontière septentrionale(5). Selon toute vrai-

---

1. *B. Skordélès*, Σημειώματά τινα περὶ τῆς μονῆς Βατοχόβου, dans ΔΙΕΕ, t. 3 (1889), p. 357. On sait que pendant l'occupation turque, le monastère a passé aux mains des Grecs, l'arrivée des Ibères ayant été rendue impossible par les changements politiques intervenus entre-temps, v. *C. Amantos*, Μικρὰ Θρακικὰ μελετήματα, dans Θρακικά, t. 10 (1938), p. 238-239.

2. *D. Cončev*, Stroeži, p. 108.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 15-16.

4. *Anne Komnène*, Leib, I, p. 151.

5. *S. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 257; *D. Zakythinos*, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως, dans ΕΕΒΣ, t. 21 (1951), p. 208; *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 339-340. *V. Laurent* (Ὁ Βαρδαριώτης ἤτοι Τούρκων. Perses, Turcs asiatiques ou Turcs hongrois?, dans IBID, Sbornik v pamet na P. Nikov, t. 16-18 (1940), p. 275-289), s'est prononcé pour l'appartenance perse des Vardariotes; v. là-dessus le compte-rendu de Dölger dans BZ, t. 42 (1942), p. 340, qui donne raison à Kyriakidès, qui croit à l'appartenance hongroise des Vardariotes. *C. Jireček*, Beiträge, p. 450; Pătuvanija, p. 403 et d'après lui *M. Apostolidès*, Ἡ ... ἐθνικὴ φυσιογνωμία τῆς Θρᾴκης, p. 93, pensaient que les Vardariotes étaient des Turcs Seldjoucides. Voir aussi *G. Moravcsik*, Byzantinoturcica, deuxième édition, 1958, I, p. 77.

semblance, l'installation de Hongrois dans la région de Philippoupolis avait le même but; ceux-ci avaient été transportés par Jean II Comnène, de crainte qu'ils ne s'allient à leurs compatriotes qui envahirent le territoire de l'empire, en 1128(1).

Quoi qu'il en soit, d'autres installations de peuples turcs sur la frontière thraco-macédonienne furent organisées(2), dans l'intention de la transformer en bastion contre les invasions venant du Nord.

Pourtant, le comportement de ces éléments étrangers n'a pas souvent été satisfaisant. En voici un exemple que fournit Ansbert, relatant le passage des Allemands à travers la région de Philippoupolis-Béroè, en 1190: en arrivant à Béroè, qui était occupée par des «idolâtres et des Turcs tributaires de l'empereur de Constantinople», les Croisés essayèrent de forcer l'entrée de la ville. Mais lorsque les ennemis qui les attendaient devant les portes entendirent les cris des premiers attaquants, ils prirent aussitôt la fuite et se réfugièrent dans la montagne avant même de se livrer au combat(3).

Il s'ensuit de ce passage que ceux qui faillirent se heurter aux Croisés constituaient la garnison de Béroè et que c'étaient des Turcs et d'autres contingents non chrétiens de l'armée byzantine. Certes, ils ne formaient pas une colonie militaire à vrai dire, mais ils étaient au service des Byzantins en tant que mercenaires. Il est à signaler qu'à la même époque, des mercenaires Turcs formaient aussi une partie de la garnison de Didymoteichon aux côtés des Grecs, des Alains et des Coumans(4).

On ne connaît pas le sort des ces éléments turcs pendant les siècles suivants. Cependant, on peut formuler l'hypothèse qu'ils auraient fini, au moins sur place, par se convertir au Christianisme et se confondre avec la population indigène; cela est assez probable dans les cas où leurs obligations militaires exigeaient d'eux de résider à long terme dans les villes ou les agglomérations frontalières, ou même de former des colonies militaires à part. De toute façon, on rencontre, en Macédoine, des Vardariotes comme propriétaires fonciers dans un acte de 1319, et l'on sait qu'un corps de garde de l'empereur, à Constantinople, était composé de Vardariotes(5).

---

1. *Choniatès*, Bonn, p. 24.
2. Cf. ci-dessous, p. 77-78.
3. *Ansbert, Chroust*, p. 44; *v. V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 30-31.
4. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 146-147.
5. *Actes de Xéropotamou*, éd. J. Bompaire, Paris 1964, no 19, p. 167-168, l. 10, 16, 20, 21; *Pseudo-Kodinos*, Traité des offices, éd. J. Verpeaux, Paris 1966, p. 181-182. Cf. *N. Oikonomidès*, Vardariotes-W. l. nd. r - V. n. nd. r; Hongrois installés dans la vallée du Vardar en 934, dans Südost Forschungen, t. 32 (1973), p. 1-8.

En ce qui concerne le problème de la colonisation des Rhodopes par des Turcs asiatiques, on peut seulement se livrer à des considérations générales, faute de données précises touchant l'évolution démographique de la région. On assiste déjà depuis la fin du XIe siècle à des invasions en Thrace des troupes turques qui franchissent l'Hèbre et avancent à l'intérieur du pays(1). Pourtant, leur but n'était pas alors de s'installer sur place. Ils venaient pour piller et enlever des prisonniers, après quoi ils rentraient chez eux, entraînant leur butin(2). En tout cas, les données qui prouveraient que l'installation d'une partie au moins de ces groupes aurait eu lieu sur le sol de la Thrace à cette époque, font défaut. Ou bien, si de telles installations ont existé, leur nombre restreint a facilité l'absorption des immigrants par la population indigène.

De ce point de vue, il est intéressant de signaler le mot *Σαγουδάους*, mentionné dans le Typikon de la Kosmosôteira ainsi que dans la «Partitio Romaniae», comme nom d'un emporeion(3). Bien que ce mot rappelle la tribu slave de Sagoudatoi(4), il se peut qu'il ne soit pas d'origine slave mais turcotatare(5). Dans ce cas là, outre sa signification étymologique, reste à chercher si le mot *Σαγουδάους* n'est pas en rapport avec les toutes premières installations turques en Thrace.

Les attaques des Turcs asiatiques contre la Thrace et la Macédoine se multiplièrent au cours des XIIIe–XIVe siècles et en particulier pendant les guerres civiles, lorsque les empereurs byzantins se servaient des troupes turques.

Toute la Thrace en particulier, y compris les Rhodopes orientaux, était alors victime du plus grand dépeuplement qu'elle ait jamais connu(6). Cependant, on ne peut suivre le développement de la colonisation turque proprement dite, qui fut d'abord une colonisation seldjoucide, qu'à partir de dernières décennies du XIVe siècle. C'est alors que des masses de no-

---

1. *Anne Comnène*, Leib, I, p. 83-84.

2. *D. Angelov*, Pojava, părvi dejstvija na turcite v Rodopskija kraj i geroičnata borba na mestnoto naselenie [Apparition, premières activités des Turcs dans la région des Rhodopes et la lutte héroïque de la population locale], dans Iz minaloto, p. 32.

3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, § 69, l. 32-33, p. 36; *A. Carile*, Partitio... Romanie, p. 252.

4. *D. Zakythinos*, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, p. 30; voir *A. Carile*, Partitio... Romanie, p. 252.

5. *M. Vasmer*, Die Slaven in Griechenland, p. 177.

6. *Grégoras*, Bonn, I, p. 351, 524, 538, 545, 548; *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 427; II, p. 186, 416, 437 et passim. Voir *D. Angelov*, Pojava, părvi dejstvija, dans Iz minaloto, p. 32-33; v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.

mades turcs vinrent s'installer dans les vallées au nord et au sud des Rhodopes et, en particulier, tout le long de l'Hèbre et de l'Arda inférieur(1). La raison principale en est que ces vallées, pratiquemment désertes et dépourvues d'habitants à cause des guerres, offraient un champ libre à la colonisation ottomane. En outre, on peut voir dans ces peuples les descendants des groupes ottomans nomades qui vivaient en Bithynie et dans d'autres parties d'Asie Mineure, au début du XIVe siècle. Cantacuzène donne la description de leur mode de vie, à propos des événements de 1328/1329: en hiver ils fréquentaient les plaines, en été ils se retiraient dans les montagnes; «car étant nomades, ils ont de telles coutumes»(2).

Les méthodes ottomanes de colonisation ont vite commencé à être appliquées: les premiers transferts de colons ont été effectués vers la Chersonèse de Gallipoli sous Orkhan après 1352, date de la chute de Tzympè(3). Selon Chalkokondylès(4), Mourat I fit coloniser le pays de Zagora (la Moesie antique, actuellement la Bulgarie du Nord)(5).

D'autre part, d'après des registres fiscaux ottomans du milieu du XVe siècle(6), on sait que dans la région de Neurokopi (l'ancienne Nikopolis sur le Nestos, à la limite occidentale de notre région), à Bélés (Vélésos) et

---

1. *S. Dimitrov,* Demografski otnošenija i pronikvane na isliama v zapadnite Rodopi i dolinata na Mesta prez XV–XVII v. [Relations démographiques et pénétration de l'Islam dans les Rhodopes occidentaux et la vallée du Nestos pendant les XVe–XVIIe siècles], dans Rodopski Sbornik, I (1965), p. 68, 72; *D. Angelov,* Padane na Rodopskata oblast pod osmanska vlast [La chute de la région des Rhodopes sous le pouvoir ottoman,] dans Iz minaloto, p. 49; voir *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 57. Pour un exposé détaillé du processus de la colonisation ottomane d'après des données turques et byzantines, voir *D. Angelov,* Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs, dans BSl, t. 17/2 (1956), p. 220-275 et surtout p. 262-275. V. aussi *F. Babinger,* Beiträge zur Frühgeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien (14-15 J.), München 1944. *E. Werner,* Die Geburt einer Grossmacht: Die Osmanen, Wien-Köln-Graz 1972, p. 116-150. Pour un bref exposé de l'avance turque à la lumière des lettres de Cydonès, v. *I. Dujčev,* Contribution à l'histoire de la conquête turque en Thrace aux dernières décades du XIVe siècle, dans Etudes Balkaniques (Sofia 1973), année 9/2, p. 80-92.

2. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 341-342.

3. *D. Angelov,* Certains aspects, p. 263.

4. *Chalkokondylès,* Darkó, I, p. 94; *Ašik Pacha Zadè,* Kreutel, p. 39-40. Voir *C. Jireček,* Bălgarska dăržava, p. 57-58; *D. Angelov,* Certains aspects, p. 263-264; *A. Bakalopoulos,* Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, I, p. 218-219.

5. *C. Jireček,* Geschichte der Bulgaren, p. 375; *W. Heyd,* Le commerce du Levant, p. 531, n. 5. Cf. *Ö. Barkan,* dans Revue de la Fac. des Sc. Ec. de l'Univ. d'Istanbul, t. 11/1-4 (1949-50), p. 104 sq.

6. *H. Inalcik,* Fatih devri üzerinde tetkikler ve vesikalar [Etudes et documents concernant l'époque de Mahomet le Conquérant], I, Ankara 1954, p. 148-149.

à Kastoria, il y avait des sipahis chrétiens, qui possédaient à cette époque au moins 14 timars. Or, les noms de ces sipahis révèlent qu'avant l'arrivée des Turcs la région était habitée par une population mixte, composée de Serbes, de Bulgares et de Grecs, qui ont été convertis à l'Islam graduellement.

Ainsi, sont mentionnés les noms de Démètre Koubrin, Prbo, Dukagin, Pal, Milko, Doukas, Kaloyannis, selon toute vraisemblance noms d'origine respectivement serbe, bulgare et grecque. Ceux-ci, sont des sipahis chrétiens, mais à côté d'eux sont enregistrés des Turcs, dont les pères ont été chrétiens: Mousa, fils de Petko; Bajazet, fils de Agustos; Omour, fils de Todoros. C'est dire que la population chrétienne de ces lieux a diminué au cours du temps au profit de la population turque et que, pendant l'époque précédente, elle devait être beaucoup plus nombreuse.

Quant à l'appartenance ethnique de Petko, Agustos et Todoros, Petko était apparemment bulgare; évidemment, on ne peut pas se prononcer exactement sur l'appartenance ethnique de noms chrétiens ou d'usage chrétien pouvant aussi bien être attribués aux Grecs qu'aux Slaves(1), mais le suffixe des Agustos et Todoros indique bien qu'il s'agit de noms grecs.

Nous ne pouvons pas tirer aucune conclusion au sujet de la condition sociale des ces sipahis avant l'arrivée des Turcs: ils pouvaient être des pronoiaires byzantins ou slaves: il est possible aussi que les timars leur aient été attribués par les Turcs eux-mêmes, en récompense de services rendus(2).

Nous ne nous occuperons pas de la colonisation massive des Rhodopes proprement dits par les tribus nomades turques, appelées Yürüks et Konjars(3), puisque cela dépasse les limites de notre étude: cette colonisation eut lieu globalement au XVIe siècle. Pourtant, il est connu que c'est déjà vers la fin du XIVe siècle, sous Bajazet I, qu'on signale les premiers transferts de Yürüks dans la région de Philippoupolis(4). Ces groupes, qui vi-

---

1. *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 47-48.

2. Au sujet des sipahis chrétiens des Balkans sous l'occupation turque, voir *B. Cvetkova*, Novye dannye o hristianah spahijah na balkanskom poluostrove v period tureckogo gospodstva [Nouvelles données concernant les sipahis chrétiens dans la péninsule balkanique à la période de la domination turque], dans Viz. Vrem., t. 13 (1958), p. 184-197.

3. Pour la signification des mots «Yürük» et «Konjar», v. *S. Dimitrov*, Demografski otnošenija, p. 69, n. 45. Selon lui, il ne s'agit pas de noms de tribus, mais de mots employés en général pour désigner les nomades, ceux qui mènent une vie errante et qui sont dépourvus d'un domicile.

4. *Leunclavius*, Historiae Musulmanae Turcorum de monumentis ipsorum exscriptae, libri XIII, Francfort 1591, col. 337-338. Pour l'installation des Yürüks dans la région de Serrès, v. *M. Tayyb Gökbilgin*, Rumeli' de Yürükler, Tatarlar ve

vaient dans la vallée de l'Hèbre en hiver et passaient l'été sur les pentes des Rhodopes, ont été suivis par d'autres bien avant la colonisation finale du XVIe siècle(1).

Les Coumans

Les données concernant le peuplement de la région par les Coumans sont, à peu de choses près, toutes relatives aux invasions de ce peuple turc en Thrace et en Macédoine depuis la fin du XIe siècle(2). Par son nombre et sa combativité, tantôt allié aux Byzantins, tantôt luttant contre eux, souvent aux côtés des Bulgares, ce peuple belliqueux a constitué une des grandes préoccupations de l'empire à cette époque(3).

Cependant, on ne dispose pas de mentions concrètes qui pourraient étayer l'hypothèse de la présence des Coumans dans telle ou telle partie de la région examinée. Ce qui est au moins sûr est que dans presque tous les cas, il s'agit de contingents coumans enrôlés dans l'armée byzantine, et qui parfois sont d'anciens prisonniers de guerre(4). Ainsi, dans le typikon

---

evlâdi fatihan [Yürüks, Tatars et «descendants du Conquérant»], Istanbul 1957, p. 14; voir là-dessus les objections de *S. Dimitrov*, Demografski otnošenija, p. 69.

1. Voir *C. Jireček*, Bălgarska dăržava, p. 163, et Pătuvanija, p. 404, qui s'occupe surtout de la mode de vie des Yürüks et des Konjars des Rhodopes pendant l'occupation turque.

2. Citons quelques exemples concernant ces incursions: *Zónaras*, Bonn, III, p. 744; *Attaleiatès*, Bonn, p. 300-301; *Anne Comnène*, Leib, II, p. 193-194, 197; TT I, p. 292-293, no 88 (années 1201-1204); TT II, p. 39-40 (1206); *Villehardouin, Faral*, II, § 352, 389 (1205), § 404 (1206), § 461, 474 (1207); *Henri de Valenciennes*, Longnon, § 515, 518, 540 (1207); *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 175 (1323). Certains auteurs appellent les Coumans *Huns* ou *Skythes*, comme le précise d'ailleurs *Grégoras* (Bonn, I, p. 36): Οὗτοι δὲ οὗτοι καὶ Κόμανοι ἐκαλοῦντο· ἦσαν δὲ οἳ καὶ Σκύθας αὐτοὺς κατωνόμαζον, v. *Choniatès*, Bonn, p. 664-665 (année 1199), 831, 846, 852 (1206); *Akropolitès*, Heisenberg, I, p. 21-22 (1205), p. 53-54 (1237); *Pachymère*, Bonn, I, p. 14-15 (1237); *Grégoras*, Bonn, I, p. 16 (1206). Pourtant, il faut faire attention de ne pas confondre les Coumans avec les Tatars, dont l'activité se situe après le milieu du XIIIe siècle et qui sont souvent mentionnés sous le même nom (à savoir Skythes) chez les historiens byzantins. En outre, dans ces cas-là, on pourrait entendre aussi d'autres tribus semi-barbares qui vivaient sur le bord du Danube et «parlaient toutes les langues», v. *Attaleiatès*, Bonn, 204. Voir *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 419, selon lequel des éléments russes et bulgares peuvent être compris sous ce terme.

3. *D. Anastasijević – G. Ostrogorski*, Les Comanes pronoiaires, dans Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves, t. 11 (Mélanges Henri Grégoire), Bruxelles 1951, p. 28-29.

4. *Hélène Glykatzi – Ahrweiler*, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe-XIe siècles, Athènes 1960, p. 33.

de Bačkovo il est question de troupes mercenaires coumanes que Pakourianos a fait récompenser sur la caisse impériale(1). Il s'agit apparemment de contingents recrutés pour servir à la guerre d'Alexis I contre les Normands et non point d'une colonie militaire installée dans la région(2).

Au contraire, on trouve parfois des Coumans résidant dans une ville et constituant une partie de sa garnison. C'est dans ce sens qu'il faut expliquer le passage d'Ansbert relatif à Didymoteichon à l'heure où les Allemands l'attaquaient: la défense de la ville était confiée à des Grecs et à des Coumans qui se battirent avec une grande bravoure et furent tous tués, y compris la population grecque masculine (plus de 1500 hommes)(3).

D'autre part, on sait qu'il y avait des Coumans pronoiaires dans la région de Mogléna vers la fin du XIIe siècle et on connaît leurs disputes avec Lavra au sujet des Valaques et des Bulgares appartenant au monastère(4).

Pour le XIIIe siècle, on connaît l'installation massive de Coumans sur le sol de la Thrace, qui fut opérée par Jean III Vatatzès(5). Ces Coumans constituaient une population d'environ 10000 personnes des deux sexes, qui, refoulée par l'invasion des Tatars dans la région du Danube, traversa le fleuve et vint s'installer en Thrace, tout en pillant et ravageant la campagne. L'empereur leur distribua des terres en leur donnant le statut de stratiotes, les uns en Thrace et en Macédoine, les autres en Asie Mineure. L'empereur visait par là à renforcer les effectifs de l'armée destinée à la défense des frontières; l'historien Pachymère cite cet acte parmi les plus importantes réalisations de l'État de Nicée(6).

Le territoire ainsi occupé par les Coumans qui, signalons-le, pratiquaient le nomadisme, s'étendait le long des pâturages de l'Hèbre et jusqu'à son embouchure.

---

1. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, l. 13-15.

2. Voir le commentaire de *P. Tivčev,* Tăpkova-Zaimova et Cankova-Petkova, Izvori, t. XIV, p. 64, n. 2.

3. *Ansbert, Chroust,* p. 53-54. Selon Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 146-147, la garnison était composée de Grecs, Turcs et Alains. Le chiffre de 1500 hommes tués représente ici le nombre des membres de la garnison et non de tous les habitants tués, comme chez Ansbert.

4. *Actes de Lavra,* t. 1, no 66, p. 343-345. Voir aussi *Anastasijević-Ostrogorski,* Les Comanes pronoiaires, passim; *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 152-153.

5. *Grégoras,* Bonn, I, p. 36-37; voir *Akropolitès, Heis.,* I, p. 53-54. Selon *C. Jireček,* Bălgarska dăržava, p. 166 et 169, les descendants de ces groupes seraient les Sirguči, pour la plupart producteurs de vin dans la région d'Andrinople, ainsi que les Gagauzi de Varna.

6. *Pachymère,* Bonn, I, p. 14-16. Voir *G. Ostrogorski,* Histoire, p. 466; v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.

On trouve un descendant de ces Coumans dans la personne d'un partisan d'Andronic III, Syrjannès: le père de celui-ci, nommé Sytzigan, était un noble Couman, de ceux que Jean Vatatzès avait reçus dans les cadres de l'empire; il se fit baptiser, prit le nom de Syrjannès (qu'il accorda plus tard à son fils également) et se maria même avec une princesse byzantine(1). Ce détail, parmi d'autres, nous révèle l'influence exercée par Byzance sur les peuples barbares qu'elle essayait d'entraîner dans sa sphère.

D'autres Coumans ont été installés en Thrace et enrôlés dans l'armée byzantine au XIVe siècle. Il s'agit de troupes auxiliaires d'environ 2000 hommes, qui sont venues de Dalmatie(2). En 1327, ces troupes furent transportées sur ordre d'Andronic III à Lemnos, à Thasos et à Lesbos: la raison en était que, selon des renseignements parvenus à l'empereur, les Coumans se seraient adressés aux chefs scythes pour les inciter à envahir la Thrace et à les faire rentrer, eux-mêmes, en territoire scythe(3).

Toutes ces installations étaient effectuées par les Byzantins en fonction de besoins militaires de l'empire et, contrairement à ce qui se passa plus tard avec les Ottomans, les Coumans, persistant dans le nomadisme, n'aspiraient pas aux annexions territoriales(4).

Les Petchénègues

Le peuple turc des Petchénègues avait cessé de préoccuper Byzance au cours du XIIe siècle. C'est, en effet, en 1122 qu'ils ont été finalement

---

1. *Cantacuzène*, Bonn. I, p. 18; Son fils Syrjannès Philanthrôpènos a entrepris sous Andronic II le gouvernement du territoire de la Thrace orientale jusqu'aux limites des Rhodopes, v. *Grégoras*, Bonn, I, p. 302; *S. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 198-199; *Lemerle*, Philippes, p. 192, 195. Pour la carrière de ce personnage, v. *St. Binon*, A propos d'un prostagma inédit d'Andronic III Paléologue, BZ, t. 38/1 (1938), p. 138-146; ibid., t. 38/II (1938), p. 377-387; *Cath. Asdracha*, Les Rhodopes au XIVe s., dans REB, t. 34 (à paraître).

2. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 259; v. *Grégoras*, Bonn, I, p. 229. Il serait intéressant de connaître l'activité de ces Coumans en Dalmatie et les conditions auxquelles ils avaient été installés en Thrace. Cf. *Dölger* (Regesten, IV, p. 114, no 2586). L'étude de *Margarete P. Schmidt* (Die diplomatischen Beziehungen zwischen K/pel und Kaïro zu Beginn des 14. J. im Rahmen der Auseinandersetzung Byzanz–Islam, München 1956 (dactylographiée), à laquelle Dölger renvoie, ne m'a pas été accessible.

3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 259. Il faut noter la distinction faite entre Coumans et Scythes dans ce passage; sous le second terme, Cantacuzène aurait entendu en général les tribus semi-barbares du Danube, Coumans inclus.

4. *D. Rasovskij*, Polovci, dans SK, t. 7 (1935), p. 245-262; t. 8 (1936), p. 161-182; t. 9 (1937), p. 71-85; t. 10 (1938), p. 155-178; t. 11 (1940), p. 95-128. L'auteur

anéantis par le coup que leur infligea Jean Comnène dans la Thrace septentrionale(1).

Pourtant, on pourrait mentionner le nombre très restreint des renseignements concernant l'installation de groupes petchénègues comme stratiotes sur le sol de la Thrace et, en second lieu, de la Macédoine orientale. Ainsi, Batzinakos, que Pakourianos mentionne à propos d'un procès(2), ne pouvait être ainsi nommé que d'après son origine. Dans ce cas, l'hypothèse émise par Litavrin, selon lequel il y a avait une colonie des Petchénègues aux environs de Philippoupolis, n'est pas tout à fait invraisemblable, d'autant que des Petchénègues étaient établis aussi à Serdica (Sofia)(3).

D'autre part, les Petchénègues ayant survécu et été faits prisonniers après leur défaite, en 1122, sont installés en colonies militaires aux points névralgiques de l'empire(4). Le lieu exact n'est pas précisé; cependant, Choniatès mentionne que c'était dans les bourgs situés aux limites occidentales de l'empire. On ne sait pas si l'auteur veut désigner les régions occidentales de l'Epire–Macédoine ou, simplement, le territoire européen en général, y compris la Thrace. De toute façon, un petit nombre de ces Petchénègues continuait, comme le dit Choniatès, à habiter les bourgs qui leur avaient été assignés jusqu'à l'époque de l'auteur, à savoir le début du XIIIe siècle.

On serait tenté de supposer qu'avec le temps ces Petchénègues disparurent comme entité ethnique, d'autant que c'était aussi le cas des Petchénègues installés en Niš, Serdica, Ofče-Polje, Mogléna et sur le territoire du Danube; leurs traces ont été conservées seulement par quelques toponymes(5).

En ce qui concerne les Petchénègues de Mogléna en particulier, on sait qu'ils ont été établis dans la région et organisés en corps spéciaux après la défaite que leur infligea à Choirenoi et à Lébounion Alexis I, en 1091(6).

---

donne un aperçu complet des moeurs des Coumans et de leur histoire, en particulier en ce qui concerne leur État asiatique. Pour l'émigration des Coumans vers les terres bulgares, voir *C. Jireček*, Geschichte der Bulgaren, p. 379.

1. *Kinnamos*, Bonn, p. 8; *Choniatès*, Bonn, p. 22.

2. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p 54, l. 26-27.

3. *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 136. *G. Ostrogorski* (Serska oblast, p. 51) donne pour la région de Serrès de pareils exemples des noms propres ethniques (*Ρωμαῖος, Σέρβος, Βούλγαρος, Βλάχος, Αἰγύπτιος* [à savoir Tsingane]).

4. *Kinnamos*, Bonn, p. 8; *Choniatès*, Bonn, p. 22.

5. *C. Jireček*, Geschichte der Bulgaren, p. 222.

6. *Anne Comnène*, Leib, II, p. 135-143; *Zônaras*, Bonn, III, p. 740-741; v. *C. Jireček*, Archiv für slavische Philologie, t. 15 (1893), p. 97-98, selon lequel ils seraient les ancêtres des Valaques romanisés de Mogléna; v. ci-dessus, p. 71.

Les Tatars

Le peuple turc des Tatars, qui fit son irruption dans l'histoire de l'Europe au milieu du XIIIe siècle, ne nous intéresse ici qu'en ce qui concerne ses incursions en Thrace, dont un grand nombre a été enregistré dans les sources de l'époque(1).

Au contraire, le problème d'installations tatares sur le sol de la région dépasse les limites de cette étude; car ce n'est que plus tard, sous Bajazet I et Mahomet I, que les Tatars furent établis dans la région de Philippoupolis, où ils fondèrent même la ville de Tatar-Pazardžik(2).

Les Latins

La présence d'une population latine dans la région est signalée surtout dans les deux principales villes de Philippoupolis et d'Andrinople. Les mentions sont très peu nombreuses, mais elles laissent toutefois entendre qu'il s'agissait là d'installations commerciales latines, destinées à défendre les intérêts de leurs métropoles et à étendre leurs activités économiques en Thrace occidentale. De plus, leur fondation se trouve en relation étroite avec les différents traités conclus entre Byzance et les villes italiennes au cours des siècles examinés et même depuis Alexis I Comnène.

Prenons d'abord Philippoupolis. On sait que pendant leur marche vers la ville en 1149, les armées de la 2e Croisade ont trouvé hors les murs un élégant faubourg latin, où l'on pouvait acheter tout ce qu'on désirait en abondance et même boire du vin dans les tavernes(3). Les heurts violents qui se produisirent entre les Allemands et la garnison grecque sortie de la ville(4), provoquèrent la perte de plusieurs Allemands qui furent tués dans les auberges du faubourg ou jetés dans des grottes; à quoi leurs compagnons ripostèrent en mettant le feu à tout ce qu'il y avait hors des murs. Toute-

---

1. A titre d'exemple: *Grégoras*, Bonn, I, p. 100-101; *Pachymère*, Bonn, I, p. 235-239, II, p. 105; *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 188-189, 190-191, 323, II, p. 303; *F. Dölger*, Regesten, III, p. 46-47, no 1931; IV, p. 6, no 2103; Voir *G. Balaščev*, Ὁ αὐτοκράτωρ Μιχαὴλ Η' ὁ Παλαιολόγος καὶ τὸ ἱδρυθὲν τῇ συνδρομῇ αὐτοῦ κράτος τῶν Ὀγούζων παρὰ τὴν δυτικὴν ἀκτὴν τοῦ Εὐξείνου Πόντου, Sofia 1930, p. 12-13. Pour un aperçu général de leur activité dans les Balkans, v. *G. Cahen*, Les Mongols dans les Balkans, dans RH, t. 146 (1924), p. 55-59.

2. *Aşik Pacha Zadè*, Kreutel, p. 129; v. *D. Angelov*, Certains aspects..., p. 264-265; *C. Jireček*, Bălgarska dăržava, p. 165-166.

3. *Odon de Deuil*, Waitz, p. 64.

4. Voir ci-dessus, p. 53.

fois, le marché, lui, fut épargné: les Croisés, Allemands et Français, s'y précipitèrent pour s'approvisionner et même en vinrent aux mains, les Allemands ne permettant pas aux Français de le faire avant eux.

De tout ce qui précède, il résulte que Philippoupolis avait comme annexe un faubourg, à savoir un *emporeion* latin, qui était le centre du marché local et des transactions commerciales. D'autre part, si la qualification «bourg des Latins» correspond en effet à un bourg dont les habitants étaient des Latins — ce qui ne paraît pas clairement dans le récit —, on ne dit pas pourtant quelle était leur appartenance ethnique ni quel était leur statut social à Philippoupolis. On peut, quand-même, formuler l'hypothèse qu'il s'agit là d'un faubourg vénitien; cela est d'autant plus vraisemblable que l'on doit tenir compte de l'influence de Venise sur le commerce byzantin à cette époque, ainsi que des privilèges accordés aux commerçants Vénitiens dans les principales villes byzantines(1).

La présence des Vénitiens à Andrinople est signalée de très bonne heure; elle remonterait au temps des Comnènes. Ainsi, d'après un acte de 1157, émanant de l'abbé Hugues du monastère Santa-Maria d'Andrinople, on cède au couvent de San-Giorgio Maggiore de Venise une église dédiée à la Vierge et se trouvant hors la ville de Rhaidestos, près du quartier franc(2). Or, le monastère de Santa-Maria étant fondé par les Vénitiens ou, du moins, passé sous leur autorité en ce temps-là, il s'ensuit qu'il faisait partie d'une colonie vénitienne, établie apparemment à Andrinople d'après les traités conclus entre la République et Byzance depuis 1082.

La fondation de l'empire latin de Constantinople, en 1204, et l'occupation de la Thrace qui s'ensuivit ne semblent pas avoir créé dans la région d'installations latines d'un caractère différent de ce qu'on a repéré pour l'époque précédente. Dans la ville de Philippoupolis, en particulier, le séjour de Renier de Trit et de ses cavaliers fut trop bref et de caractère trop strictement militaire pour qu'on puisse parler de présence française(3). C'est aussi le cas de Sténimachos, où Renier de Trit fut assiégé pendant treize mois(4).

---

1. Voir *G. Ostrogorski*, Histoire, p. 412, 437; *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 244. De toute façon, il est intéressant de noter que, beaucoup plus tard, Evlija Čelebi signale l'existence dans la ville d'un quartier «latin» et l'absence au contraire d'un quartier «français», v. *H. Kissling*, Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert, Wiesbaden 1956, I, p. 31. Si l'on est disposé à croire que par «latin» le voyageur turc voulait dire «italien» par opposition à «français», on pourrait supposer que ce quartier-là représentait au XVIIe siècle une sorte de survivance du quartier vénitien du XIIe siècle.

2. TT, I, p. 137-139, no 58. Voir *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 243-244.

3. *Villehardouin, Faral*, II, § 304, 311.

4. *Villehardouin*, ibid., II, § 400-402.

Quant à la petite colonie vénitienne d'Andrinople, on ne peut pas tracer d'après les sources son sort pendant le XIIIe siècle, à moins qu'elle n'ait suivi celui de la garnison vénitienne en 1206; cette dernière, après avoir remplacé une garnison flamande laissée dans la ville par l'empereur latin Baudouin(1), a dû à son tour être chassée par la population grecque de la ville(2). Pourtant, le fait que la suprématie de Venise fut reconnue de nouveau par son vassal Théodore Branas, gouverneur de la ville ainsi que de Didymoteichon en 1206(3), donne à penser que la présence vénitienne a eu une certaine durée: la colonie aurait survécu à la domination extrêmement précaire de Venise à Andrinople(4); elle devait en tout cas s'adonner, comme partout ailleurs, à des activités commerciales et, peut-être, à celles de l'emporeion de la ville(5).

D'autre part, on peut risquer l'hypothèse qu'au cours du temps une partie au moins de ces Vénitiens — et des habitants Latins en général — auraient fini par s'être hellénisés et fusionner dans la masse grecque. Il est plus que vraisemblable que *Φραγγόπουλος*, membre du dème d'Andrinople qui se souleva contre les dynatoi en 1341(6), était d'origine franque, issu d'un père ou d'un grand-père Franc. Le nom ethnique aurait perdu peu à peu son sens initial et fini par devenir un nom propre, hellénisé, en recevant la terminaison grecque -*όπουλος*(7). Un cas analogue à celui-ci peut être relevé à propos du nom de *Λαγκιβάρδου* qui est cité dans l'acte mentionné de Lavra(8) et qui pourrait signaler la présence des Lombards aux environs d'Ainos.

On sait que d'après le traité de 1265, conclu entre Michel VIII Paléologue et Venise, les ressortissants de la République avaient le droit de s'établir à Boléron et à Ainos et d'entretenir des quartiers pour l'organisation d'établissements commerciaux qui se régiraient d'eux-mêmes(9). Pour-

---

1. *Villehardouin*, ibid., II, § 273, 286-287.
2. *Villehardouin*, ibid., § 336-337; *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 269, n. 2, p. 285.
3. *Villehardouin*, ibid., § 423; v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.
4. *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 244.
5. V. ci-dessous, ch. IV, cf. tableau no 4.
6. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 176, 557-559.
7. Voir *F. Dölger*, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, München 1948, p. 187. Sur d'autres Φραγκόπουλοι dans l'empire, v. *F. Dölger*, Regesten, III, no 1811; *V. Laurent*, Regestes, IV, p. 329-331, 332, nos 1541, 1542, 1544. *Hélène Ahrweiler*, Smyrne, p. 161; *Cath. Asdracha* ibid.
8. *Actes de Lavra*, t. 3 (à paraître), no 167, l. 13, 14; cf. p. 52, n. 4 (au lieu de no 169, lire 167).
9. TT, III, p. 70, no 355; *F. Dölger*, Regesten, III, p. 48, no 1934.

tant, il apparaît que cette partie du traité ne fut jamais mise en œuvre, vu les considérations ultérieures de Michel VIII concernant la politique atermoyante de Venise(1).

Neanmoins, une lettre de bajulus Vénitien à Constantinople, adressée au doge en mars 1320, fait état de graves sévices commis contre les Vénitiens à Constantinople, Thessalonique, Ainos et dans les îles de l'empire: il n'est permis aux Vénitiens de résider ni de façon permanente ni de façon temporaire dans ces villes, car les Grecs et les Gasmoules les fouettent et les frappent partout, eux-mêmes restant impunis et les choses se détériorant d'un jour à l'autre(2).

La lettre de bajulus nous révèle l'existence, pour difficile qu'elle fût, de Vénitiens dans la ville d'Ainos pendant la première moitié du XIVe siècle: peut-on en déduire que ce serait aussi le cas des autres villes maritimes de Boléron, qui ne sont pas pourtant énumérées dans le traité? Les données là-dessus font défaut, mais si l'on tient compte de l'insistance des Vénitiens à vouloir consolider leur contrôle sur les ports byzantins d'une part, ainsi que des sentiments amers des Grecs envers eux d'autre part, on pourrait donner une réponse positive.

A la longue, il faut aussi noter la présense des Gasmoules dans la ville d'Ainos, révélée par la lettre mentionnée. Cela nous amène à penser qu'il faut faire remonter à des temps antérieurs l'installation des Latins dans la région: des mariages mixtes devaient avoir eu lieu et c'est d'eux que proviennent les Gasmoules qui, signalons-le, se rangent du côté des Grecs contre les Vénitiens.

Les Juifs

Les sources ne nous fournissent pas de données concernant les Juifs éventuellement installés dans la région, et même Benjamin de Tudèle ne donne aucune indication là-dessus.

On sait seulement qu'il y avait une petite et pauvre colonie de Juifs à Andrinople au moment de sa prise par Mourat I, en 1369(3). D'autre part, c'est aux limites occidentales des Rhodopes, dans la forteresse de Zichna près de Serrès, que la présence de Juifs est constatée au XIVe siècle: dans un chrysobulle d'Andronic III, daté de 1333 et confirmé par Stefan Du-

---

1. *W. Heyd,* Le commerce du Levant, I, p. 432.

2. Diplomatarium Veneto-levantinum, I, p. 164, no 80. Voir *W. Heyd,* Le commerce du Levant, I, p. 466; v. ci-dessus, p. 52.

3. Jewish Encyclopedia, t. 1, New-York 1901, p. 213-215 (Abraham Danon).

šan en 1345, sont énumérés, parmi les possessions du monastère de Saint-Jean Prodrome au Mont Ménoikion, les Juifs imposables du kastron de Zichna (1).

Si l'on voulait d'après ce qui précède obtenir un aperçu général de la répartition des peuples habitant la région pendant les XIe–XIIe siècles, on arriverait au schéma suivant:

Dans la ville de Philippoupolis et sa région y compris Sténimachos, on signale la présence de Bulgares, Bogomiles ou non, de Grecs, d'Arméniens, d'Ibères, de Latins, ainsi que de Turcs, de Petchénègues et de contingents coumans. En se déplaçant vers les Rhodopes proprement dits, on constate que la population prédominante était bulgare et, en second lieu, valaque. À Achridôs, sur les Rhodopes orientaux, vivaient aussi des Hongrois (Bardariotes).

Au contraire, les Grecs constituaient l'élément prédominant à Andrinople et dans la région environnante, y compris à Didymoteichon. On signale à Andrinople l'existence de Latins et à Didymoteichon la présence de contingents coumans, turcs, et alains en temps de guerre.

Descendons vers le Sud. La vallée inférieure de l'Hèbre a connu de bonne heure la présence du peuple bulgare vivant à côté des Grecs, concentrés pour la plupart dans les villes du delta. Des nomades valaques, turcs et coumans vivaient dans les paturâges des embouchures de l'Hèbre. La côte nord-égéenne avec ses villes maritimes d'origine ancienne, constitue, outre Andrinople et Didymoteichon, la région grecque par excellence. Pourtant, l'élément bulgare s'était répandu dans la région environnante et, en particulier, dans les parties nord donnant sur les Rhodopes, où l'on rencontre aussi l'élément valaque.

En somme, on peut dire que la partie essentielle de la population était constituée d'une part de Bulgares, ou plutôt de Bulgaro-Valaques, qui se groupaient dans le nord et le nord-ouest, en débordant vers le sud dans des agglomérations plus ou moins dispersées, et d'autre part de Grecs qui prédominaient au nord-est et au sud dans les grands centres urbains ou autour d'eux et débordaient en agglomérations dispersées vers le nord. Cela dit, il est impossible d'évaluer le rapport exact entre élément bulgaro-valaque d'un côté et grec de l'autre ou de préciser leur répartition dans l'espace.

En outre, il faut souligner, premièrement, le fait qu'il est difficile de discerner pour les XIe–XIIe siècles les Bulgares des Valaques et, deuxiè-

1. *A. Guillou*, Ménécée, p. 98, no 28, l. 13, 25; p. 129, no 39, l. 59; v. *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 42.

mement, que les Slaves habitant la région depuis le début de l'immigration se sont assimilés peu à peu aux Bulgares. On peut en dire autant des Turcs, installés par endroits en petit nombre ou dans des colonies militaires.

Quant aux autres éléments ethniques, la présence des Arméniens est restreinte et celle des Ibères insignifiante, tandis que les Latins ne sont représentés dans cette période que par un petit nombre de gens opérant dans les comptoirs vénitiens de quelques villes.

Les événements survenus pendant les XIIIe–XIVe siècles et leur répercussion sur la situation générale de la région, pour importants qu'ils aient été, ne semblent pas avoir entraîné de changements profonds dans la composition ethnique de celle-ci, à moins que les renseignements peu nombreux des sources ne défigurent l'état de choses réel. En effet, il est impossible de se prononcer sur un éventuel changement des rapports entre les deux principaux peuples de la région, à savoir Grecs et Bulgares.

On est réduit à constater la prédominance de la population grecque sur la côte nord-égéenne et dans la région d'Andrinople–Didymoteichon, et l'affirmation de plus en plus accusée de la population bulgare dans les parties septentrionales et centrales ainsi que dans la vallée inférieure de l'Hèbre.

En effet, on a l'impression d'une poussée nette de l'élément bulgare presque partout dans la région. Les Rhodopes proprement dits, en particulier, étaient peuplés, sinon exclusivement, au moins en majorité par les Bulgares durant les décennies qui précèdent la conquête turque. Cette population vivait de l'agriculture et surtout de l'élevage. Celui-ci se pratiquait dans les districts montagneux, tandis que la transhumance se faisait en direction de la vallée de l'Hèbre et de la côte nord-égéenne[1].

En revanche, le cas de Philippoupolis, que ses habitants Grecs abandonnent pour s'installer à Mélénikon, ne peut pas indiquer le recul de l'élément grec de la ville, vu les mentions ultérieures du XIVe siècle. Cela n'empêche que la région environnante de Philippoupolis et de Sténimachos fût peuplée surtout de Bulgares. Quant à la distinction entre Bulgares et Valaques, difficile à saisir encore au XIIIe siècle, elle se fait de plus en plus nette au cours du XIVe s., pendant lequel commence à se former une certaine conscience bulgare.

Certains éléments ethniques, mentionnés pendant la période précédente dans les sources, ne sont plus mentionnés aux XIIIe–XIVe siècles. C'est le cas des Arméniens de Philippoupolis qui, pourtant, ne devaient pas avoir

1. *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 28, 177.

complètement disparu, quoique leur réapparition après la conquête turque à Philippoupolis, comme d'ailleurs dans tous les grands centres urbains de la Bulgarie, soit en partie due à de nouveaux déplacements de l'Asie Mineure(1). Au contraire, reste évidente la poussée des Turcs asiatiques dans la région, qui deviendra massive vers la fin du XIVe siècle, et aboutira à l'installation systématique des tribus nomades pendant le XVIe siècle. L'apparition de l'élément juif est encore un fait nouveau qui se place vers la fin de la période examinée.

Quant aux Latins, bien que la conquête de 1204 encourageât et même créât des conditions favorables à leur installation, celle-ci ne semble avoir abouti qu'à la formation de quelques colonies commerciales dans les grandes villes de la région et surtout dans les centres maritimes.

En ce qui concerne le mouvement démographique aux XIIIe–XIVe siècles par rapport aux XIe–XIIe s., les données qui puissent nous conduire à des évaluations concrètes font totalement défaut. Il n'en reste pas moins vrai que l'impression générale qui se dégage des sources est celle d'une forte réduction de la population et, en premier lieu, de la population rurale, due aux guerres civiles et aux incursions destructives continuelles(2). Cela est d'autant plus sûr pour cette période que la grande masse de la colonisation turque se place à la période qui suit immédiatement.

Enfin, reste à souligner le phénomène qu'offre la région de la multiplicité des peuples qui vivent dans un même espace. Or, si l'on manque de sources pouvant servir à définir le comportement des différentes ethnies les unes envers les autres, on peut au moins faire une remarque à leur égard: bien que ce ne soit pas toujours le cas(3), ces peuples cohabitent plus ou moins pacifiquement, en s'alliant même parfois pour faire face à un ennemi commun(4). Ce fait sera plus tard à la base de leur coopération visant l'affrontation de la marche en avant des Turcs dans cette région des Balkans.

---

1. *C. Jireček*, Bălgarska dăržava, p. 147. Il est significatif qu'en 1833, Lamartine écrivait au sujet de Philippoupolis qu'elle était peuplée de Grecs, d'Arméniens et de Turcs (Voyage en Orient, II, Paris 1869, p. 50-51).

2. Voir ci-dessous, ch. VI.

3. Voir par ex. les désaccords entre Grecs et Bulgares à Philippoupolis en 1204-1205. Sur ce sujet, v. *V. Primov*, Bălgari, Gărci i Latinci v Plovdiv.., passim.

4. On pourrait citer à titre d'exemple l'alliance gréco-bulgare contre les Latins en 1205, v. *A. Krantonelli*, Ἡ κατὰ τῶν Λατίνων ἑλληνοβουλγαρικὴ σύμπραξις ἐν Θράκῃ (1204-1206), Athènes 1964. V. aussi la remarque de *F. Halkin* concernant Saint-Rômylos, dont les parents furent l'un Grec et l'autre Bulgare, «Un ermite des Balkans au XIVe s. La Vie grecque inédite de Saint-Romylos», dans Byz, t. 31 (Hommage à Ostrogorski) (1961), p. 113; v. *I. Dujčev*, Un fragment grec de la Vie de St. Romile, dans B Sl, t. 7 (1937/1938), p. 124-127.

DEUXIÈME PARTIE

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ

CHAPITRE IV

LES SITES: VILLES ET CAMPAGNE

La carte des sites de la région montre que la plupart des agglomérations sont groupées le long des grands fleuves et par conséquent, sur les principales lignes de communication, qui suivaient elles-mêmes les vallées. On peut donc, pour l'exposé, adopter une distinction en quatre sections:

1) une ligne parallèle au littoral égéen à une distance plus ou moins grande de celui-ci;

2) le cours inférieur de l'Hèbre;

3) la vallée de l'Arda dans les Rhodopes orientaux;

4) le groupe des affluents de l'Hèbre moyen dans les Rhodopes occidentaux avec Philippoupolis*.

Première section

Xantheia

La Xantheia byzantine était située à l'endroit de la ville actuelle de Xanthè, au pied de la branche sud-ouest des Rhodopes et à l'est du Nestos. Elle dominait un assez vaste plateau qui s'étendait du sud de cette ville jusqu'aux marécages du delta du fleuve et à la côte nord-égéenne. En outre, elle dominait au nord le bassin d'une rivière(1) qui donnait sur l'arrière-pays d'où s'acheminaient les invasions des barbares.

On ne sait pas si le site était habité dès l'Antiquité, puisque la Xantheia que mentionne Strabon parmi les villes des Kikones est placée beaucoup plus à l'est que la Xantheia byzantine et notamment au-delà du lac de Bistônis(2). Pourtant, le choix de l'endroit comme lieu habitable devait

---

* Au sujet de l'histoire administrative et de la prosopographie administrative et ecclésiastique de la région, voir *Catherine Asdracha*, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle: Prosopographie, dans REB, t. 31 (1973), p. 275-297; *idem*, Les Rhodopes au XIVe siècle: histoire administrative et prosopographie, ibid. (t. 34, à paraître).

1. L'actuel Esketze Potamos.

2. *Strabon, H. L. Jones*, t. 3, livre VII, London 1954, p. 364, § 43 (44).

avoir été fait à une époque reculée, vu l'importance qu'il aurait acquise pour des raisons défensives. De toute façon, on pouvait voir jusqu'à une époque récente les ruines des fortifications byzantines à l'intérieur de la ville actuelle(1).

Cette ville byzantine est mentionnée déjà au IXe siècle dans les actes du concile de 879, où figure un évêque de Xantheia(2). On peut donc supposer soit qu'à ce moment-là Xantheia constituait une agglomération urbaine plus ou moins importante(3), soit que sa promotion en évêché, survenue entre le VIIIe et le IXe siècle(4), visait justement le renforcement de l'agglomération d'autant plus que celle-ci était entourée de peuples slaves(5). L'évêché de Xantheia est aussi mentionné comme suffragant de Trajanoupolis dans la «Diatypôsis» de Léon VI (début du Xe siècle) et dans les «Nea Taktika»(6). Un passage du Typikon de Bačkovo vient par la suite éclairer les choses. Xantheia y est qualifiée de village *(χωρίον)*(7), ce qui laisse entendre que vers la fin du XIe siècle c'était une agglomération non fortifiée et peu importante, surtout si on la compare aux *kastra* de Périthéôrion et de Mosynopolis, également mentionnés dans le Typikon(8). Ainsi, on peut dire que depuis le IXe jusqu'à la fin du XIe siècle Xantheia, malgré sa promotion en évêché, continuait à être une agglomération d'importance secondaire par rapport aux autres agglomérations voisines.

Toutefois, au fur et à mesure que les armées de l'Etat de Nicée, de Théodore Comnène de l'Epire, des Bulgares et des Latins de Constantinople revendiquent, après 1204, le territoire de la Thrace occidentale, l'importance de Xantheia augmente. Il semble notamment qu'après la destruction de Mosynopolis et de Périthéôrion par Kaloyan en 1206, Xantheia, qui fut épargnée, commença à se développer et à supplanter ces villes, comme c'était le cas de Koumoutzèna et de Gratianou(9). Les mentions, de

---

1. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 205.
2. *Mansi*, Sacrorum Conciliorum nova et amplissima Collectio, t. 17/A, col. 376/A.
3. *Hélène Ahrweiler*, L'histoire et la géographie de la région de Smyrne, p. 47-48, note 147.
4. *St. Kyriakidès*, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης. Ὁ Ἑλληνισμὸς τῶν συγχρόνων Θρᾳκῶν. Αἱ πόλεις Ξάνθη καὶ Κομοτινή. Thessalonique 1960, p. 30.
5. Voir ci-dessus, ch. III, p. 68.
6. *H. Gelzer*, Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatuum, Abhandlung d. k. b. Ak. d. Wiss. I cl., 21 Bd., 3 Abt., München 1900, p. 558, l. 582; *H. Gelzer*, Georgii Cyprii Descriptio Orbis Romani, Lipsiae 1890, p. 79, l. 1686.
7. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 54, l. 22.
8. *Louis Petit*, ibid., p. 11, l. 2, 6, 15. Voir *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 62.
9. *St. Kyriakidès*, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης, p. 34-35.

plus en plus fréquentes dans les sources à propos des événements militaires(1), témoignent de son importance grandissante.

À partir de la seconde moitié du XIIIe siècle et tout au long du XIVe s., Xantheia revient plusieurs fois dans les sources qui la qualifient de ville *(πόλις)*(2) ou de petite ville *(πολίχνιον)*(3). Enverī, qui la mentionne sous le nom d'«Eksya», la qualifie de «grande ville» et même de «très grande ville»(4). En ne tenant pas compte de l'exagération d'Enverī, on peut admettre que Xantheia était devenue une agglomération urbaine fortifiée et une place stratégique importante pouvant servir de camp pour les armées et de base pour des opérations militaires.

En effet, c'est à Xantheia que l'empereur Michel VIII décida de faire passer l'hiver de 1264 à son armée(5). Le «castell» où s'enfuit Ximénès en 1307 était sans doute celui de Xantheia(6).

Enverī parle en 1342/43 d'une «armée sans nombre» sortie de la ville pour s'opposer aux troupes d'Oumour et de Cantacuzène(7). Momčil fait, en 1345, de cette place le lieu de sa résidence(8). On comprend donc pourquoi Xantheia est promue en archevêché sous le règne d'Andronic II et, après la mort d'Andronic III, en métropole(9).

Xantheia, la première ville de Thrace que l'on rencontrait après avoir franchi le Nestos, constituait une station importante de la «Via Egnatia» qui reliait la ville d'une part à la région d'au-delà de Nestos et d'autre part à Périthéôrion et aux contrées orientales(10).

Elle se présente encerlée d'une région particulièrement peuplée, occupée par un certain nombre de villages et de bourgs. En effet, Grégoras, précisant les limites de la principauté de Momčil, parle des bourgs et

---

1. Mentionnons à titre d'exemple: *Choniatès*, Bonn, p. 680, 791; *Akropolitès*, *Heis.*, p. 39; *Ephraim*, Bonn, vers 8085.
2. *Grégoras*, Bonn, II, p. 728.
3. *Grégoras*, Bonn, II, p. 814.
4. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 99-100, vers 1529.
5. *Pachymère*, Bonn, I, p. 224; v. *F. Dölger*, Regesten, III, p. 46-47, nos 1930, 1931.
6. *Ramon Muntaner*, Crònica, p. 88, l. 9-12; cf. *Pachymère*, Bonn, I, p. 224.
7. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 99, vers 1530-1531. On peut rapprocher ces mentions de celle que donne *Ramon Muntaner*, Crònica, p. 88, l. 9-17, au sujet des Catalans réfugiés dans la ville, en 1307.
8. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 534. Voir *C. Jireček*, Geschichte, p. 303-304; *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 167. Pour Momčil v. ci-dessous, ch. VI, cf. tableau no 4.
9. *H. Gelzer*, Texte, p. 601, l. 119, 130; p. 609, l. 125.
10. Voir ci-dessus, ch. II, p. 25, ainsi que la carte no 1.

des villages *(πολίχνιά τε καὶ χωρία)*, situés entre Xantheia et Périthéôrion, qu'il avait occupés avec ces villes(1). Le même auteur, en décrivant l'étendue de l'apanage donné par Cantacuzène à son fils Mathieu, place à Xantheia et aux villages situés au nord de cette ville, les limites septentrionales de cet apanage(2). Grégoras parle aussi des agglomérations se trouvant près de la mer, situées sur le plateau, et qui s'étendaient jusqu'à Polystylon (Abdère)(3). Xantheia était donc une ville-forteresse qui se trouvait au milieu d'un certain nombres de villages et d'autres agglomérations et constituait leur point naturel de défense et d'orientation.

Polystylon

Le port byzantin de Polystylon était situé sur le littoral septentrional de la mer Égée, non loin de la rive orientale du Nestos, tandis que la bourgade actuelle se trouve à une distance de 7 km au nord du port(4). Le sol, au nord et à l'ouest de Polystylon, était constitué de marais formés par les inondations et les alluvions du Nestos, et attestés jusqu'à une époque récente(5). Par contre, le territoire sur lequel Polystylon a été construit était le seul lieu légèrement haut de la région, à savoir la colline (l'actuel cap Baloustra)(6) qui se dresse entre les bouches du Nestos et celles du lac de Porou(7).

L'ancienneté de l'occupation du site ne fait pas de doute. En effet, Polystylon occupait une petite partie du territoire de l'ancienne cité d'Abdère(8), dont on pouvait voir les ruines sur les bords de la mer à quelque distance du Nestos(9).

La ville byzantine est attestée pour la première fois au IXe siècle. A cette époque elle devait déjà être une agglomération importante, dotée d'un évêque qui signa les actes du concile de 879(10). L'évêché de Polystylon

---

1. *Grégoras*, Bonn, II, p. 727-728.
2. *Grégoras*, Bonn, II, p. 814.
3. *Grégoras*, Bonn, III, p. 564.
4. *St. Kyriakidès*, Θρμικαὶ παραδόσεις, dans Ἡμερολόγιον Μεγάλης Ἑλλάδος, 1922, p. 249.
5. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, I, p. 216-217.
6. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 111, note 1.
7. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 209-210.
8. On peut citer à titre d'exemple des mentions d'Abdère chez *Strabon*, *H. L. Jones*, p. 364, § 43 (44), § 46 (47).
9. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, I, p. 233-234; *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 210.
10. *Mansi*, Sacrorum Conciliorum nova et amplissima Collectio, t. 17/A, col. 376/C.

figure dans la «Diatypôsis» de Léon VI et dans les «Notitiae» de Parthey, nos 10 et 3, comme suffragant de la métropole de Philippes, de laquelle il finira par se détacher pour des raisons de distance (1). Ce détachement aura lieu après la fin de la domination franque, puisque Polystylon continue d'être suffragant de Philippes pendant ce temps-là (2). La ville est mentionnée à plusieurs reprises chez les auteurs byzantins des siècles considérés, tantôt sous son nom byzantin, tantôt sous l'ancien nom d'Abdère. En particulier, Choniatès mentionne Abdère comme la limite méridionale de la région arrachée par Ivanko aux Byzantins à la fin du XIIe siècle (3). Cantacuzène qualifie Polystylon de petite ville maritime *(πολίχνιον παράλιον)*, qu'il avait lui même fondée auparavant et qu'il n'avait cessée depuis de soutenir (4). En 1342, Cantacuzène, en route vers la Serbie, visita Polystylon et l'approvisionna en blé, tout en lui laissant des soldats pour renforcer sa garnison (5). L'auteur mentionne en plus le nom ancien de la ville et appelle même ses habitants *Ἀβδηρῖται* (6). Grégoras, parlant de mêmes faits, qualifie Polystylon de forteresse *(φρούριον)*, fondée auparavant par Cantacuzène à ses frais; l'auteur ajoute des détails géographiques: Polystylon était construit près de la mer et des embouchures du Nestos (7).

Polystylon communiquait avec l'intérieur du pays grâce à deux routes, l'une qui le reliait à Xantheia et l'autre qui gagnait Périthéôrion au fond du lac de Porou (8). Il servait de port et de mouillage aux bateaux pendant toute cette époque et on peut supposer qu'il desservait même l'arrière-pays, y compris la région de Xantheia. Cantacuzène mentionne qu'en 1342 le grand duc Apokaukos était venu à Polystylon «avec des bateaux» (9); une année plus tard, le bulgare Momčil attaqua Polystylon où mouillaient, à ce

---

1. *H. Gelzer,* Texte, p. 558, l. 596; *G. Parthey,* Notitiae Episcopatuum, no 10, p. 219, l. 659; no 3, p. 123, l. 574; PG., t. 107, col. 382; Voir *P. Lemerle,* Philippes, p. 258-260. Au sujet de la datation de différentes Notitiae, voir *Hélène Antoniadis-Bibicou,* Études d'histoire maritime de Byzance, Paris 1966, p. 70, note 2; *Hélène Ahrweiler,* Smyrne, p. 75-78; cf. *H. G. Beck,* Kirche und Theologische Literatur im byzantinischen Reich (*I. Müller-W. Otto,* Handbuch der Altertumswissenschaft, XII 2, 1), München 1959, p. 148 sq.

2. *Regesta Pontificum Romanorum,* Potthast, no 4472; voir *P. Lemerle,* Philippes, p. 258-259.

3. *Choniatès,* Bonn, p. 680.

4. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 226; évidemment, il s'agissait d'un renforcement et non d'une fondation de la ville déjà existante.

5. *Cantacuzène,* l. c.

6. l. c.; ibid., p. 394.

7. *Grégoras,* Bonn, II, p. 626.

8. Voir ci-dessus, ch. II, p. 25.

9. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 277.

moment-là, 15 bateaux turcs envoyés par Oumour à Cantacuzène(1). D'autre part, on peut penser que c'est dans la région d'Abdère qu'eut lieu l'assassinat de Beranger d'Entença, en 1307, et que les galères de Fernand de Majorque avaient ancré avant leur départ pour l'île de Thasos(2). Ces lieux pourraient être identifiés aux «échelles autour d'Abdera» (*τὰ πέριξ Ἀβδήρων ἐπίνεια*)(3), où Cantacuzène était venu en bateau après l'arrestation de son fils Mathieu par les Serbes, en 1356. De toute façon, il se peut que les *ἐπίνεια* de Polystylon aient compris des habitations et qu'ils n'aient pas été simplement des places de mouillage. Or, ces agglomérations se seraient étendues sur tout le littoral à l'est et à l'ouest de Polystylon, y compris le rivage occidental du lac de Porou.

Pour récapituler, on peut dire que Polystylon constituait pendant les siècles examinés une ville maritime fortifiée, assez importante, située au milieu d'autres agglomérations également maritimes mais non fortifiées.

Périthéôrion

Périthéôrion était situé au bord du lac de Porou, et plus précisément à l'entrée d'un défilé compris entre les contre-forts des Rhodopes et le lac(4). Le site sur lequel la ville fut bâtie était une colline assez haute; toutefois, les eaux du lac avançaient dans la terre environnante sur une grande longueur — environ quarante milles —, comme cela est attesté à une époque proche de la période examinée(5). Il semble justement que la ville souffrait de la nature marécageuse des plaines qui l'entouraient(6); c'est du moins ce que l'on pourrait déduire de deux informations postérieures, selon lesquelles, la plaine autour de «Bouron» (=Périthéôrion) étant humide(7), la ville byzantine fut abandonnée à cause des marais environnants qui rendaient le lieu malsain(8). Pêrithéôrion fut construit sur le site d'Ana-

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 428.
2. *Ramon Muntaner*, Crònica, E.B., p. 85, l. 28-31; v. ibid., éd. Buchon, p. 462, n. 1.
3. *Grégoras*, Bonn, III, p. 564; voir ci-dessus, ch. II, p. 43, n. 1.
4. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, p. 234-235.
5. *Bertrandon de la Broquière*, Le voyage d'Outremer, p. 175-176; voir *Evlija Čelebi* (=Kissling, Beiträge), p. 91.
6. Voir ci-dessus, ch. I, p. 17.
7. *Pierre Belon*, Les observations de plusieurs singularitez, p. 60-61.
8. *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, p. 175-176. Ce fait pourrait dater du commencement de l'époque turque et en tout cas il est postérieur à 1431, puisque la ville continuait à être habitée à cette date, voir *Bertrandon de la Broquière*, Voyage d'Outremer, p. 175-176.

stasioupolis, fondée peut-être, par Anastase I(1), mais il semble que la région était habitée depuis l'Antiquité; en effet, c'est en face de Périthéôrion, à l'endroit de l'actuel Porto-Lago, que l'on a localisé l'ancienne ville de Dicaea(2). La localisation de la ville byzantine a été faite par Kyriakidès, qui avait même identifié Périthéôrion à Bourou d'Enveri(3) et reconnu le monogramme des Paléologues sur les restes d'un château nommé aujourd'hui «Bourou-kalé»(4). D'autre part, P. Lemerle voit Périthéôrion dans la «Praetoria» de Foucher de Chartres(5).

Périthéôrion est mentionné assez souvent dans les textes de l'époque considérée et des époques antérieures. Si l'on admet, d'après Cantacuzène, que Périthéôrion était l'ancienne Anastasioupolis(6), la ville apparaît sous ce nom chez Procope ainsi que dans la liste épiscopale d'Epiphane, datée d'environ 640, et dans celles de Basile de Ialimbana et de no 1 de Parthey (IX–Xe s.), comme suffragant de Trajanoupolis(7). On doit pourtant signaler que Périthéôrion figure dans la «Diatypôsis» de Léon VI comme suffragant de la métropole de Trajanoupolis(8), où cependant un évêque d'Ana-

1. *St. Kyriakidès*, Θρακικὰ ταξείδια, p. 13.

2. *Strabon*, *Jones*, t. 3, livre 7, p. 364, § 43 (44), § 46 (47). *Kyriakidès* a même supposé l'existence d'un Périthéôrion plus ancien qui aurait remplacé Dicaea, voir Θρακικὰ ταξείδια, p. 22. Cette hypothèse pourrait en effet élucider le problème de l'apparition simultanée d'une Anastasioupolis et d'un Périthéôrion sur les listes épiscopales de Léon VI, voir *H. Gelzer*, Texte, p. 558, l. 580, 583; là-dessus voir les objections de *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 389, qui récusait le renseignement de Cantacuzène concernant Anastasioupolis et Périthéôrion.

3. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 100, vers 1547. On peut pourtant dire que les Turcs par le nom de *Bourou* entendaient non seulement le Périthéôrion byzantin, mais en général toute la région du lac, y compris l'endroit maritime «Porou» de Cantacuzène, voir ci-dessous, p. 103. Tous ces noms sont en rapport avec le mot grec πόρος qui désigne un passage étroit, maritime ou montagneux, et qui peut être appliqué tant dans le cas de Périthéôrion, situé à l'entrée d'un défilé, que dans le cas de «Porou»; en effet, cette petite île qui ferme presque entièrement l'embouchure du lac dans la mer, tient son nom justement de sa place à l'entrée du lac, à savoir du πόρος, voir ci-dessus, ch. II, p. 43, note 2, et ch. I, p. 17.

4. *St. Kyriakidès*, Θρακικὰ ταξείδια, p. 8.

5. *P. Lemerle*, Philippes, p. 171; *Foucher de Chartres*, Recueil des Hist. des Croisades, Hist. Occidentaux, III, p. 331.

6. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 542.

7. *Procope*, De aedificiis, ed. J. Haury, IV, p. 144; *H. Gelzer*, Texte, p. 542, l. 432; *idem*, Descriptio, p. 25, l. 502; *G. Parthey*, Notitiae, no 1, p. 73, l. 502; PG, t. 107, col. 340. D'ailleurs, dans cette époque de bouleversement général qu'est le VIIe siècle, il est tout à fait conforme à la politique défensive de l'empire de renforcer les agglomérations des Balkans face à l'invasion des peuples slaves.

8. *H. Gelzer*, Texte, p. 558, l. 580, 583.

stasioupolis figure également(1). D'autre part, vers la fin du XIe siècle, le *kastron* de Périthéôrion se présente dans la documentation comme enfermant une agglomération urbaine: le beau-fils de Pakourianos, Aspasios, y possédait un terrain *(αὐλή)* avec des bâtiments(2). Vatopédi possède un métochion, situé à l'intérieur du kastron(3). La ville est aussi mentionnée à côté d'Andrinople, dans le chrysobulle de 1082, en faveur des Vénitiens, une référence qui indique bien sa fonction de port desservant les besoins du commerce de transit(4).

Au début du XIIIe siècle, Périthéôrion subit le même sort que plusieurs villes de Thrace: il est pris et détruit par le tsar bulgare Kaloyan, tandis que ses habitants sont déportés dans les régions riveraines du Danube(5). Ce fait doit être à la base du long silence des sources au sujet de Périthéôrion pendant les décennies suivantes. La ville, en ruines jusqu'alors, fut reconstruite et fortifiée par Andronic III(6). Cantacuzène dit que la reconstruction a été faite en 1341, sur une partie de l'ancienne Anastasioupolis, et que l'empereur donna à la ville nouvelle le nom de Périthéôrion. Cependant, il est évident qu'il ne s'agissait pas des ruines de l'ancienne Anastasioupolis mais plutôt de celles de la ville que Kaloyan détruisit en 1206. C'est à cette époque (c'est-à-dire après 1341) que Périthéôrion est promu en métropole(7).

Depuis sa reconstruction, la ville apparaît à plusieurs reprises dans les sources en relation surtout avec les guerres civiles du XIVe siècle(8). Situé sur un point névralgique de la «Via Egnatia» qui passait devant ses

---

1. L'apparition d'un évêque de *Θεωρίου*, sur la liste des suffragants de la métropole de Philippes en même temps qu'Anastasioupolis-Périthéôrion figure comme suffragant de Trajanoupolis, reste à éclaircir, v. *G. Parthey*, Notitiae no 3, p. 123, l. 573; no 10, p. 219, l. 658.

2. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 15-17.

3. *Arkadios Vatopédinos*, Ἀγιορειτικὰ Ἀνάλεκτα, dans Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, t. 3 (1919), p. 209. Au XIVe siècle, est mentionné un autre métochion de Vatopédi à Périthéôrion, qui était dédié à Saint-Georges et s'appelait *Καλαμίτζι*, v. *M. Goudas*, Βυζαντιακὰ ἔγγραφα, dans ΕΕΒΣ, t. 4 (1927), p. 239, l. 25-27.

4. T.T., I, no 23, p. 43-54. Voir *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 24.

5. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 23.

6. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 542; II, p. 197.

7. *H. Gelzer*, Texte, p. 601, l. 138; voir ibid., p. 609, l. 131; *G. Parthey*, Notitiae, no 4, p. 136, l. 65; PG., t. 107, col. 401. Toutefois, en 1353, l'Eglise de Périthéôrion est encore une fois soumise au métropolite de Trajanoupolis, *per adjunctionem (κατ' ἐπίδοσιν)*, voir M.M., I, p. 325, no 142.

8. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 197-198, 214, 217-218, 225, 333, 394, 403-404 (à propos des sièges que la ville avait subis en 1342/1343); III, p. 310-312, 314, 331 (à propos des hostilités entre Mathieu et Jean V, en 1355); *Grégoras*, Bonn, II, p, 692; *Enveri*, Düstūrnāme, p. 100, vers 1547 sq. (il cite la ville sous le

murs(1), Périthéôrion assurait d'une part la surveillance de cette voie principale et d'autre part la défense du pays environnant, dont il était le point d'appui(2). En effet, la capacité défensive de Périthéôrion et la grande résistance de sa muraille sont nettement prouvées pendant les sièges de 1342/43: Cantacuzène ne parvint pas à conquérir la forteresse malgré les machines de guerre qu'il avait utilisées(3); le même auteur signale ailleurs que la ville était inexpugnable(4). Les défenseurs de la ville, se sentant sûrs à l'intérieur de ses remparts, purent se permettre une certaine liberté dans leurs transactions avec Momčil, en 1345(5).

En ce qui concerne la façon dont la muraille était construite, on sait qu'elle se composait seulement d'une série de remparts portant des créneaux sur toute leur longueur, avec, à l'intérieur, un étroit chemin qui facilitait la circulation des défenseurs(6). Elle présentait, d'autre part, cette caractéristique qui se rencontre également dans le cas de Christoupolis et de Thessalonique(7): du côté nord-ouest partait un autre mur, sans portes celui-là, qui gagnait le pied de la montagne éloignée d'environ 4 km; cela rendait impossible la communication entre la montagne et la ville et, par conséquent, obligeait quiconque voulait aller de la vallée de Xantheia à celle de Koumoutzèna à passer devant les tours du Périthéôrion(8). Cet ouvrage qui remontait aux temps de Justinien I(9) et fut peut-être, reconstruit par An-

---

nom de «Bourou»). Au milieu du XVe siècle, «Peritoq» était encore une ville bien fortifiée, quoique ses murs fussent abattus en deux endroits, voir *Bertrandon de la Broquière*, Voyage d'Outremer, p. 175-176. Par contre, deux siècles plus tard la ville était en grande partie ruinée, *Robert de Dreux*, Voyage en Turquie et en Grèce, éd. H. Pernot, Paris 1925, p. 89.

1. *St. Kyriakidès*, Θρᾳκικὰ ταξείδια, p. 3-4.
2. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 542.
3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 197-198, 209-225, 402-403.
4. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310-311.
5. *Cantacuzène*, II, 531-532. D'ailleurs, plusieurs voyageurs de l'époque turque parlent de la muraille et des ruines du Périthéôrion en insistant sur sa position stratégique, *Bertrandon de la Broquière*, Voyage d'Outremer, p. 175-176; *Evlija Čelebi* (=H. Kissling, Beiträge), p. 91; *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, p. 234-235; *A. Viquesnel*, Voyage, II, p. 268-9.
6. *G. Bakalakès*, Τὸ περὶ τὴν Χριστούπολιν τείχισμα, dans Ἑλληνικά, t. 9 (1938), p. 310, note 3; cf. *St. Kyriakidès*, Θρᾳκικὰ ταξείδια, p. 8, 14. Cette construction est aussi signalée par des voyageurs de l'époque turque; voir *Robert de Dreux*, Voyage en Turquie et en Grèce, p. 89.
7. *St. Kyriakidès*, Θρᾳκικαὶ παραδόσεις, p. 246.
8. *St. Kyriakidès*, Θρᾳκικὰ ταξείδια, p. 9-10.
9. *Procope*, De aedificiis, *Haury*, IV, p. 144. L'auteur dit, d'ailleurs, que Justinien avait fait construire un aqueduc très élevé pour conduire les eaux de la montagne à la ville d'Anastasioupolis.

dronic II[1]), devait avoir une double destination: il constituait un aqueduc pour conduire l'eau de la montagne à Périthéôrion et visait, aussi, des fins militaires, notamment défensifs, en empêchant l'accès de la ville du côté nord[2]).

La ville a servi, de temps à autre, de camp à des forces considérables de fantassins et de cavaliers[3]). Grégoras évalue même le nombre des cavaliers que Momčil rassembla dans la région de Xantheia et de Périthéôrion, en 1345, à plus de 4000 hommes[4]). La population de Périthéôrion semble avoir été considérable vers le milieu du XIVe siècle. C'est du moins l'impression que donne un acte patriarcal daté de 1353[5]): le métropolite de Trajanoupolis auquel fut donné à vie l'évêché, depuis longtemps vacant de Périthéôrion, est incité à y nommer des *ἀναγνώστας* et à ordonner des *ὑποδιακόνους καὶ διακόνους καὶ ἱερεῖς* parmi les membres de l'Eglise. Dans le même acte on précise que cette population se composait d'ecclésiastiques, d'archontes, de moines et de laïques. La composition sociale de la population est aussi évoquée par Cantacuzène qui parle de ceux du dème et des «dynatoi» venus vers lui en représentants de la ville[6]). Le conflit entre ces deux parties ne ressort pas du récit de l'auteur qui semble insister plutôt sur l'unanimité de la population, y compris les ecclésiastiques, à s'opposer à lui. Ceci pourrait être dû à une grande influence des *φαῦλοι*[7]), à laquelle des «dynatoi» n'étaient pas en mesure de faire face. Des difficultés d'ordre social sont attestées en 1354 entre la métropole et les laïques qui, profitant de la situation troublée, s'étaient appropriés des biens de la métropole, dont le Patriarche et la Synode exigent la restitution[8]).

---

1. Il semble que la transformation de l'aqueduc en muraille date surtout du temps d'Andronic II, qui avait voulu ainsi arrêter le passage des Catalans vers l'ouest, comme c'était justement le cas de la muraille de Christoupolis. On peut voir encore aujourd'hui les ruines de l'aqueduc et de la forteresse du Périthéôrion, traversées par les routes qui ont été tracées entre temps, voir *St. Kyriakidès*, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης, p. 40.

2. Les voyageurs de l'époque turque avaient remarqué les ruines d'une muraille de 22 pieds d'épaisseur qui s'étendait de la ville jusqu'à la montagne; selon toute vraisemblance, cela devait être les restes de cet aqueduc byzantin, voir *Evlija Čelebi* (=Kissling, Beiträge), p. 91. On signale même qu'à l'époque turque la circulation se faisait entièrement à travers les deux portes de la ville, le passage étant fermé du côté nord en raison justement de cette muraille, voir *Evlija Čelebi*, l. c.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 333, 429.

4. *Grégoras*, Bonn, II, p. 727-728.

5. M.M., I, p. 325-326, no 142.

6. *Cantacuzène*, Bonn, II, 214.

7. *Cantacuzène*, Bonn, II, 215.

8. M.M., I, p. 331-333, no 147; voir *P. Lemerle*, Philippes, p. 261.

Périthéôrion est donc le principal centre d'une région qui devait comprendre un nombre important de petits bourgs et de villages non fortifiés et protégés par quelques forteresses construites dans ce but(1). En effet, en plus de Périthéôrion, on connait dans la région une autre construction faite sur ordre d'Andronic III en même temps que celle de Périthéôrion; il s'agit du Dipotamon, situé non loin de la mer et, probablement, entre deux cours d'eaux, comme son nom l'indique(2). Cette forteresse, qui est autre que le *Dipotamon* de la «Partitio Romaniae» duquel on a déjà rapproché le *Διβοτανίου* de Thessalie, mentionné par Anne Comnène(3), n'a pas été localisée exactement.

C'est sans doute une petite agglomération servant d'échelle, qu'on pourrait voir dans *Porou* que Cantacuzène appelle un endroit maritime de la Thrace *(παράλιον τῆς Θράκης χώραν)*, là où les troupes d'Oumour débarquèrent en 1331(4). Kyriakidès a identifié Porou avec l'actuel Bourou, à savoir la frange de terre qui ferme la gorge du lac du même nom(5). Cette hypothèse est renforcée par le fait que l'actuel Porto-Lago, situé aussi sur cette frange de terre, servait récemment d'échelle d'embarquement à Koumoutzèna(6), justement comme le Porou byzantin servit d'échelle aux troupes d'Oumour qui se dirigèrent de là vers Koumoutzèna.

Nous n'avons que très peu de renseignements sur l'activité économique du Périthéôrion. Nous avons déjà mentionné les propriétés du beau-fils de Pakourianos et celles de Vatopédi; nous rappelons le proasteion de *Μηνᾶ* situé aux environs de la ville, qui(7), quoique antérieur à l'époque examinée, nous permet de supposer que d'autres *proasteia* existaient dans la même région au cour des XIIIe-XIVe siècles; les biens de la métropole composés de champs *(χωραφιαίαν γῆν)*, de vignes *(ἀμπέλιον)*, de jardins *(περιβόλιον)*, de moulins à eau *(ὑδρομύλωνα)*, et d'autres biens d'un support direct *(αὐτουργόν)*(8).

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 542; *Grégoras*, Bonn, II, p. 727-728.
2. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 542.
3. *Anne Comnène, Leib*, II, p. 27; T. T., I., p. 488; là-dessus voir les remarques de *A. Carile*, Partitio terrarum Imperii Romanie, extrait de Studi Veneziani, t. 7 (1965), p. 222, no 115, et p. 286-287.
4. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 470-471. Le mot *χώρα* doit être compris comme lieu-dit, endroit.
5. *St. Kyriakidès*, Θρακικὰ ταξείδια, p. 17; Βυζαντιναὶ Μελέται II-V, p. 40 et 66; voir ci-dessus, p. 99.
6. Voir *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d'Europe, p. 268-269; *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, I, p. 234-235.
7. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 12.
8. M.M., I, p. 332 (a. 1354), no 147.

La proximité de la mer et du lac Porou ajoutaient sans doute d'autres activités annexes, comme la pêche, bien que sur ce point nous n'ayons pas de renseignements se rapportant à l'époque ici considérée(1). Les quelques renseignements que nous possédons concernent l'époque qui suit et mentionnent l'existence d'un vivier à Périthéôrion(2).

Place côtière(3) importante, Périthéôrion devait avoir aussi une activité économique urbaine appréciable sur laquelle nous ne sommes pas informés. Dès sa fondation, elle est connue comme un port considérable de la mer Egée(4). Procope déjà au VIe siècle qualifie ses habitants d'insulaires *(νησιώτας)*(5). On a enfin trouvé les traces d'une ancienne station de douane qui pourrait appartenir à un *κομμέρκιον* byzantin(6).

Mosynopolis

Mosynopolis était située au pied du mont Papikion des Rhodopes, dans la plaine de Komotinè, à une distance d'environ 5 km à l'ouest de cette dernière(7). Mosynopolis ne devait pas être très éloignée de la mer. D'ailleurs, les ruines de la ville byzantine, que l'on pouvait voir jusqu'à nos jours près du village actuel de Messounè dans le département de Komotinè, en fournissent la preuve(8).

Le site était habité dès l'Antiquité, étant donné que Mosynopolis fut érigée sur l'emplacement de la ville romaine de Maximianoupolis qui, à son tour, avait remplacé l'ancienne Porsulae(9). Un archevêque autocéphale de Maximianoupolis figure dans l'Ecthesis de Pseudo-Epiphane (VIIe s.)

---

1. Voir ci-dessous, ch. V, cf. tableau no 4.
2. *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 66, 68-69, 141.
3. *G. Ostrogorski*, ibid., p. 32-33.
4. Voir ch. II, p. 43.
5. *Procope*, De aedificiis, Haury, IV, p. 144.
6. *Evlija Čelebi* (=Kissling, Beiträge), p. 91.
7. *Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 41 sq.
8. *Kyriakidès*, Παπίκιον ὄρος, dans Ἀθηνᾶ, t. 34-35 (1923), p. 224. Ces ruines, connues sous le nom turc de Messine-Hissar ou Messina-kalé, avaient été attestées par plusieurs voyageurs pendant l'époque turque, voir *Evlija Čelebi* (=Kissling, Beiträge), p. 91; *P. Lucas*, Voyage, p. 89; *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d'Europe, p. 265. Voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 389. On les appelait aussi «château des Bohemiens» (Gyfto-kastro), des Tziganes qui venaient s'y reposer et paître leurs troupeaux, voir *Evlija Čelebi*, l. c.; *P. Lucas*, l. c.
9. *E. Honigmann*, Le Synekdèmos d'Hieroclès, p. 12, l. 634. L'éditeur cependant identifie à tort Maximianoupolis à l'actuelle Komotinè.

et continue à figurer ainsi dans les «Notitiae» du IXe siècle(1). Vers la fin du IXe et le Xe s., la ville apparaît sous son nom byzantin dans la «Diatypôsis» de Léon VI et les «Nea Taktika», où l'évêque de *Μουσινοπόλεως* est suffragant de la métropole de Trajanoupolis, bien que l'archevêché autocéphale de Maximianoupolis persiste pour quelque temps encore(2); c'est un cas analogue à celui d'Anastasioupolis-Périthéôrion, où les deux noms de la ville apparaissent ensemble pour un certain temps(3).

Vers la fin du XIe siècle, Mosynopolis devait être une ville assez considérable, puisque Pakourianos, qui la qualifie de «kastron», y avait acheté des habitations *(ὀσπίτια)* et des terrains *(οἰκοστάσια)* sur lesquels il construisit des «maisons» *(οἴκους)*(4). D'autre part, Anne Comnène en parle beaucoup à propos de l'arrestation des Manichéens survenu à Mosynopolis, en 1083(5). Par ailleurs, on trouve «Messinopolim» citée entre autres villes côtières ou presque dans l'itinéraire suivi de Thessalonique à Constantinople par un corps d'armée en 1096(6). Choniatès mentionne la ville à quelques reprises et notamment à propos de la guerre byzantino-normande de 1185 et de la lutte des Latins pour conquérir la Thrace après la prise de Constantinople, en 1204(7). Mais c'est chez Villehardouin surtout qu'abondent les références à la ville. L'auteur qualifie Mosynopolis («Messinople») de «cité»(8) ou de «ville»(9) indifféremment.

Akropolitès, d'autre part, énumère Mosynopolis parmi les villes de la Thrace que Kaloyan rasa, en 1206(10). Pourtant, il semble que la destruction de la ville ne fut pas complète puisque Villehardouin, mentionnant la résidence de Boniface, à Mosynopolis, pendant 5 jours (en novembre 1207), n'y fait aucune allusion. Akropolitès même fournit une indication supplémentaire de l'existence de la ville après le passage de Kaloyan: Mosyno-

---

1. *H. Gelzer*, Texte, p. 535, l. 50; p. 571, l. 74; *G. Parthey*, Notitiae, no 6, p. 148, l. 54; no 8, p. 164, l. 54.

2. *H. Gelzer*, Texte, p. 558, l. 579; *idem*, Descriptio, p. 4, l. 50; p. 79, l. 1683; *G. Parthey*, Notitiae, no 1, p. 58, l. 50; PG, t. 107, col. 332. Pour la fin du Xe et le XIe siècle, voir *G. Parthey*, Notitiae, no 10, p. 219, l. 640; no 3, p. 122, l. 549, où l'évêque de Mosynopolis continue à figurer comme suffragant de Trajanoupolis.

3. Voir ci-dessus, p. 99-100.

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10-11, l. 1-7.

5. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 44-45.

6. *Foucher de Chartres*, Historia Hierosolymitanea, Recueil des Hist. des Croisades, Hist. Occidentaux, III, p. 331.

7. *Choniatès*, Bonn, p. 411, 467-468, 792.

8. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 266, 270, 495.

9. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 271, 274.

10. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 23.

polis fait partie du territoire de Théodore Comnène, en 1225(1). Or si la ville était encore complètement détruite ou inhabitée, l'auteur ne manquerait pas de le signaler; autrement dit, il ne l'énumérerait pas parmi les villes conquises par Théodore. En tout cas, l'existence de la ville à la fin du XIIIe s. est attestée dans le document cité de 1294, où sont mentionnés, à côté du duc de Boléron-et-Mosynopolis, le clergé et l'évêque (anonyme) de Mosynopolis ainsi que l'administrateur de la ville et protosébaste des Bulgares, Nicolas Mitos(2). Au contraire, Mosynopolis semble avoir subi, au cours du XIVe s., une destruction complète. Cantacuzène qui passa par là, en 1343, dit que la ville, qu'il appelle «Messènè»(3), avait été détruite plusieurs années avant son passage; il devait sans doute s'agir de la même ville dont Cantacuzène précise qu'elle était une *κώμη* inhabitée, qui conservait quelques traces des anciennes habitations(4). On ne connaît ni la date exacte de cette destruction ni son auteur et on peut, de plus, indiquer que la ville ne figure pas dans les «Notitiae» des siècles examinés où cependant figurent les évêchés ou les métropoles des villes voisines(5). Il se peut même qu'il n'y ait pas eu d'autre destruction et que la ville, qui ne se serait jamais remise du coup de 1206, fût peu à peu abandonnée, ce qui se produisit en effet au cours du temps(6). Il est à noter qu'en 1347 l'évêché de Mosynopolis, qui peu de temps auparavant avait été donné au métropolite de Xantheia, fut cédé, sur sa demande, au métropolite de Trajanoupolis, dont le siège était pris par les «barbares», apparemment les

---

1. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 39; voir T.T., II, p. 280, no 277.

2. *Actes d'Esphigménou*, éd. J. Lefort, app. E, p. 194-196; l. 14-18; v. ci-dessus, ch. III, p. 64.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 429; l'éditeur de *Grégoras*, Bonn, II, p. 705 avance comme date du même événement l'année 1344. D'autre part, il ne faut pas confondre Mosynopolis-Messènè avec la ville Messènè (l'ancienne Druzipara) de la Thrace orientale, voir *St. Kyriakidès*, Παπίκιον ὄρος, p. 224 et *P. Lemerle*, Philippes, p. 129, note 5.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 415-416.

5. *G. Parthey*, Notitiae, nos 11, 12; voir PG, t. 107, col. 385 sq.; *H. Gelzer*, p. 592 sq., p. 606 sq.

6. Voir *St. Kyriakidès*, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης, p. 51. En plus, il faut signaler qu'en 1433 Mosynopolis («Mussi») présentait encore l'image d'une ville qui, quoique jadis bien fortifiée, fut alors en ruines et complètement inhabitée, voir *Bertrandon de la Broquière*, Voyage d'Outremer, p. 175: «Item, de là je passay par une ville nommée Mussi qui fu jadis, par semblant, bonne et bien fermée, mais elle est ores toute destruicte, et une partie des murs abattus et n'y habite personne». D'ailleurs, selon *Evlija Čelebi* (=H. Kissling, Beiträge), p. 91, la ville — qu'il appelle «Misine-Hissar» — fut prise et rasée par le prince Sulejman.

Turcs(1).Nous pouvons expliquer cette contradiction des sources sur l'existence ou non de Mosynopolis pendant ce temps–là, en admettant que le métropolite de Trajanoupolis s'intéressait plutôt aux revenus de la région qu'à la place géographiquement parlant.

Mosynopolis donc présentait au moment de sa destruction l'image d'une ville fortifiée considérable, qui constituait en même temps une importante station de la «Via Egnatia». Située à la proximité de la mer, sa communication avec les Rhodopes proprement dits n'en était pas moins assurée: un chemin montagneux reliait Mosynopolis à l'Achridôs et à la vallée de l'Arda par l'intermédiaire des défilés et des bassins des Rhodopes orientaux(2).

Vers la fin du XIe siècle, la ville semble être particulièrement prospère. Les terrains, sis dans la forteresse que Pakourianos avait achetés; les habitations qu'il avait fait construire ou re les maisons achetées également par lui; les domaines *(κτήματα)* et la cour *(αὐλή)* qu'il avait aussi achetés à Mosynopolis; un métochion sis dans la ville et appartenant au monastère de Saint–Georges, propriété de Pakourianos au mont Papikion(3); tout cela témoigne autant de l'étendue considérable de la ville que d'une certaine activité de construction que favorisèrent en tout cas les grands propriétaires fonciers. En fait, Mosynopolis donne à ce moment l'impression d'une ville dominée presque entièrement par Pakourianos.

L'acropole de la ville ainsi que les «forteresses» *(φρούρια)* qui y existaient sont mentionnées par Anne Comnène à propos de la révolte des Manichéens, en 1082–1083, et de leur emprisonnement dans ces lieux(4). Or, ces forteresses devaient plutôt être les tours de la muraille, qui avaient servi de prison en ce moment, tout comme cela se passait dans d'autres villes. De plus, ces mêmes tours ainsi que la muraille avec ses portes, mentionnées par Anne Comnène et Choniatès(5), témoignent de la solide fortification de la ville, caractéristique d'ailleurs signalée à une époque postérieure(6). Il est intéressant de signaler aussi un détail significatif, à savoir

---

1. MM, I, p. 260, no 115.
2. Voir ci–dessus, ch. II, p. 38, et la carte no 1.
3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10-11. Cependant, de l'absence de mentions analogues à celles que contient le Typikon, on ne peut pas inférer que ce fut pour la ville la seule période prospère.
4. *Anne Comnène, Leib*, II, p. 44-45; voir *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 417-419.
5. *Anne Comnène, Leib*, II, p. 44-45; *Choniatès*, Bonn, p. 468.
6. *Bertrandon de la Broquière*, Voyage d'Outremer, p. 175; voir ci–dessus, p. 106, note 6.

l'existence dans la ville de bains publics que fréquentaient les empereurs pendant leurs séjours temporaires(1).

La position géographique de la ville étant propice au stationnement des troupes, Mosynopolis fut utilisée comme camp à plusieurs reprises. On dispose de mentions relatives à ce fait et qui datent du XIe au XIVe siècle. Dans tous ces cas, des troupes ont stationné dans la ville ou dans ses environs même pendant le temps où elle n'existait qu'en ruines(2). En ce qui concerne la région environannte de Mosynopolis, on connaît le proasteion dit *τοῦ Ζαούτζη*, propriété de Pakourianos, sis dans le bandon de Mosynopolis et cédé par lui au monastère de Bačkovo(3). Au XIIIe siècle, Villehardouin parle de plusieurs «dépendances» de Mosynopolis, dont il ne donne ni le nom ni la localisation(4); son expression «totes ses apertenances» laisse voir qu'elles étaient assez nombreuses, autrement dit qu'une grande partie de la campagne dépendait à ce moment de cette ville.

La région de Mosynopolis semble avoir été un centre monastique assez considérable, bien qu'elle n'ait jamais acquis dans ce domaine une importance comparable à celle de l'Athos. On sait que sur le mont Papikion(5) au nord de la ville, une florissante communauté monastique fut fondée bien avant le XIIe siècle, d'où provient sa première mention chez les chroniqueurs, et qu'elle existait encore au XIVe siècle(6). Des hommes politiques y avaient pris de gré ou de force l'habit de moine(7). Les sources se rapportant à cette communauté, dont on peut voir aujourd'hui seulement quel-

---

1. *Villehardouin, Faral*, II, § 271.

2. *Anne Comnène, Leib*, II, p. 44-45; *Choniatès*, Bonn, p. 411, 467-468, 792; *Villehardouin, Faral*, II, § 270, 271, 274-275; *Grégoras*, Bonn, II, p. 705; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 429-430.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10-11. On devrait entendre que ce proasteion appartenait auparavant à quelqu'un appelé Zaoutzès.

4. *Villehardouin, Faral*, II, § 496.

5. Voir ci-dessus, ch. I, p. 8-9.

6. *Zônaras*, Bonn, III, p. 753; *Kinnamos*, Bonn, p. 265; *Choniatès*, Bonn, p. 187; *E. Kourilas* et *F. Halkin*, Deux vies de Saint-Maxime, p. 69-70; *N. Kausokalybitès*, Ἱερὰ Ἱστορία τῆς μονῆς Σουμελᾶ, p. 13, mentionne qu'à son époque aucun monastère n'existait plus. Sur ce sujet, voir *A. Mèliarakès*, Καθορισμὸς τῆς θέσεως τοῦ Παπικίου ὄρους, dans Θρακικὴ Ἐπετηρίς, t. 1 (1897), p. 70-78; *N. Bees*, Eine Glosse von Manuel Moschopoulos über den Berg Papikion, dans Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, t. 10 (1934), p. 349-350. *St. Kyriakidès*, Παπίκιον ὄρος, p. 224, parle notamment de l'endroit appelé Μανασιὰ-γερί, qu'on lui avait montré sur la montagne au dessus de Mosynopolis et qui devait être l'emplacement de la communauté monastique.

7. *Choniatès*, Bonn, p. 556-557, 704.

ques ruines(1), sont très peu nombreuses et les recherches archéologiques font défaut. Toutefois, on peut avoir une idée générale de sa propriété vers la fin du XIe siècle, ne serait-ce que par ce qui concerne un de ses monastères, à savoir Saint-Georges, appartenant alors à Pakourianos et mentionné dans le Typikon de Bačkovo(2). Ses richesses, composées de vignes, champs, «topia», jardins, un métochion dans la forteresse même de Mosynopolis et d'autres biens immeubles, dont on ne connaît ni le nom ni l'emplacement, est assez indicative de l'importance de toute la communauté, qui ne devait disparaître qu'à l'époque moderne. Il est à noter aussi que l'ensemble des couvents du Papikion serait placé, suivant l'exemple des couvents de l'Athos et ceux de Ganos, sous la juridiction d'un «prôtos», dont un sceau anonyme du Xe–XIe s. nous a transmis le titre(3).

Outre les monastères de Papikion on connaît, uniquement par le document mentionné d'Esphigménou, l'existence d'un autre couvent, dit de la Vierge Tzèntzèloukiôtissa, situé dans la province ecclésiastique de Rhodope, près de Mosynopolis et notamment dans le diocèse de celle-ci(4). En 1294, date du document, le couvent est dit autocéphale et autodespote (p. 313, l. 5). Le nom de son higoumène à cette époque est Théodorète, hieromoine (ibid., l. 11). L'existence du monastère de la Vierge Tzèntzèloukiôtissa remonte au XIe–XIIe siècle, d'après deux sceaux qui nomment son fondateur, le moine Kosmas Tzèntzèloukios, originaire ou, peut-être, propriétaire du village de Tzèntzèloukion (ibid., l. 9), sis dans la région et d'où le couvent a tiré son nom(5).

Koumoutzèna

La ville byzantine de Koumoutzèna était située au même endroit que la ville actuelle de Komotinè(6), à savoir à l'extrémité nord-est d'une gran-

1. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, II–V, p. 62.

2. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 7-9. Voir *C. Constantopoulos*, Χρονολογήσεις βυζαντινῶν μολυβδοβούλλων Θράκης, ΑΘΓΑΘ, t. 3 (1936/7), p. 207; *M. Apostolidès*, Ἡ ἐπὶ τῆς Ροδόπης τοῦ ἁγίου Γεωργίου μονή, dans Θρακικά, t. 5 (1934), p. 236-245.

3. *C. Constantopoulos*, Πρῶτος τοῦ Παπικίου, dans Λαογραφία, t. 7 (1923), p. 556-560; *V. Laurent*, Bulletin de Sigillographie byzantine, dans Byz, t. 6/2 (1931), p. 800-801; *idem*, Corpus, V/2, p. 159. Au sujet de l'institution du «prôtos de l'Athos», voir *Denise Papachryssanthou*, Actes du Prôtaton, Archives de l'Athos, VII, ch. 6 (sous presse).

4. Voir ci-dessus, p. 106, note 2.

5. *V. Laurent*, Corpus, V/2, p. 189, et nos des sceaux 1270, 1271.

6. Selon *St. Kyriakidès* (Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θράκης, p. 52-55), la forme ju-

de plaine qui porte aujourd'hui ce dernier nom; à l'autre extrémité de la plaine se trouvait Xantheia, la distance entre les deux villes étant de 40 km environ(1). Une petite rivière venant des Rhodopes traversait Koumoutzèna en direction sud, avant de se joindre à une autre rivière coulant aux environs de la ville(2).

Il est probable que le site fut habité déjà dans l'Antiquité. Cependant, les premières traces d'une occupation durable datent de l'époque protobyzantine, d'où proviennent notamment les ruines d'une forteresse située à 8 km de la ville actuelle(3). Cette forteresse était construite près de la «Via Egnatia», en face du passage(4) traversé par la route qui menait au nord dans la vallée de l'Arda et de là en Bulgarie.

Selon toute vraisemblance, le but de cette forteresse était de défendre la région contre les invasions des barbares venant du Nord. On peut supposer qu'au cours du temps un petit quartier a commencé à se former autour de la forteresse et que ce fut là le premier noyau de la ville postérieure. Pourtant un problème se pose: les ruines de la ville byzantine — dont les ruines de la muraille sont conservées encore(5) — se trouvent au milieu de la ville actuelle, à savoir à 8 km environ de la forteresse. L'hypothèse que les ruines de la ville d'une part et celles de la forteresse de l'autre appartenaient à la même agglomération n'est pas vraisemblable à cause de la distance considérable qui les séparait. Faut-il supposer qu'au cours du temps l'agglomération qui se serait formée aux environs de la forteresse se déplaça vers l'endroit où se trouvent actuellement les ruines de la ville, ou bien que cette forteresse finit par jouer le rôle d'un premier bastion défensif de la ville construite postérieurement? Quoi qu'il en soit, l'agglomération de Koumoutzèna resta très petite pendant la période protobyzantine et même mésobyzantine et ce n'est qu'à

---

ste du nom de la ville qu'on utilisait pendant l'époque byzantine est *Κουμουτζηνά* que donne Cantacuzène et non la forme archaïsante de *Κομοτηνή*, donnée par Grégoras. D'autre part, on peut entendre derrière Koumoutzèna le domaine d'un certain Koumoutzè ou d'un certain Komès ou encore d'un Komitsè–Koumoutsè. La forme turque «Gümülğina» n'est qu'une déformation de Koumoutzèna, voir *St. Kyriakidès*, l. c.

1. Cf. *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 170.
2. Cf. *Evlija Čelebi* (= H. Kissling, Beiträge), p. 90.
3. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 221; *St. Kyriakidès*, Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θράκης, p. 48 sq.
4. C'est l'actuel passage *Makaza*, (Balban–Turesi, en turc).
5. Cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 41.

partir de la destruction de Mosynopolis, dont les habitants affluèrent vers elle, que cette ville commença à se développer(1).

En effet, les mentions concernant Koumoutzèna ne se trouvent que dans les sources du XIVe siècle et notamment vers le milieu du siècle. Cantacuzène, qui mentionne la ville à plusieurs reprises en relatant les événements de 1331 et 1343, la qualifie de petite ville *(πόλισμα)*(2), située non loin de la mer. Grégoras, racontant les événements de 1344, désigne Koumoutzèna tantôt comme ville *(πόλις)* tantôt comme petite ville *(πολίχνη)* indifféremment(3); elle est, d'ailleurs, mentionnée vers la même époque par Enverī sous la forme turque de son nom, *Gümülcüne*(4). Cantacuzène parle encore de Koumoutzèna comme d'une petite ville située dans l'arrière pays *(ἠπειρώτιδι πολίχνῃ)*, ou comme d'une ville *(πόλιν)* tout court, dans le récit de la lutte entre Mathieu et Jean V en vue de son annexion, en 1355(5).

Il semble donc que Koumoutzèna, d'une agglomération médiocre, finit par constituer au cours du XIVe siècle une ville bien fortifiée et un des plus importants centres stratégiques de Boléron à cette époque(6). Située tout près de la «Via Egnatia», à 30 km à l'est du Périthéôrion(7), elle dominait en même temps la région côtière ainsi que les routes et les passages menant vers les Rhodopes proprement dits. C'est pourquoi elle était largement utilisée comme lieu de campement par les armées byzantines(8).

---

1. *St. Kyriakidès,* Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θράκης, p. 51-55; *G. Ostrogorski,* Serska oblast, p. 32, 36.

2. *Cantacuzène,* Bonn, I, 470; II, 415, 418, 419, 429, 430.

3. *Grégoras,* Bonn, II, p. 703, 705-706.

4. *Enverī,* Düstūrnāme, p. 101, vers 1583 sq., p. 124, vers 2319 sq.

5. *Cantacuzène,* Bonn, III, p. 311, 313-314, 331. Un siècle plus tard, Koumoutzèna («Caumussin») serait encore une «assez bonne petite ville et bien fermée de murs...», voir *Bertrandon de la Broquière,* Voyage d'Outremer, p. 174-175. Par contre, *Pierre Belon,* Les observations de plusieurs singularitez, p. 61, parcourant les lieux en 1546-49, parle des ruines d'une petite forteresse sise à «Commercine» qui était à ce moment là une petite ville habitée par des Grecs et quelques Turcs. *Robert de Dreux,* Voyage en Turquie et en Grèce, p. 88, fait également mention de la petite ville de «Kumargina» et des ruines d'une forteresse qui s'y trouvait. Les fortifications (créneaux et tours) ruinées de la ville sont aussi attestées par *Evlija Čelebi* (=H. Kissling, Beiträge), p. 90.

6. *P. Lemerle,* L'émirat d'Aydin, p. 170; *G. Ostrogorski,* Serska oblast, p. 35.

7. Il est à remarquer que même au XVIe siècle la partie de la «Via Egnatia» comprise entre Périthéôrion et Koumoutzèna et bien au-delà d'elle se conservait intacte, pavée de grandes pierres taillées, voir *Pierre Belon,* Les observations, p. 62.

8. A titre d'exemple, *Cantacuzène,* Bonn, II, 419, 429.

Koumoutzèna présente une vie économique très active au XIVe siècle. Il est question, dans les sources, de marchés qui se tenaient dans la ville et qui paraissaient même avoir la possibilité d'approvisionner les troupes qui passaient par là(1). D'autre part, les renseignements concernant le pillage important auquel se livrèrent les troupes d'Oumour après la prise de la ville, en 1344, d'où ils emportèrent des étoffes, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses(2), montrent l'existence d'une couche très aisée dans cette population urbaine.

L'arrière pays de Koumoutzèna comprenait encore d'autres agglomérations fortifiées qui dépendaient apparemment de la ville. On connaît les noms de Asômatos, Paradèmô, Kranovounion et Stylarion, qui sont des forteresses habitées(3), et dont l'emplacement exact reste inconnu; pourtant, on pourrait reconnaître sous les noms de cinq villages contemporains (Asômatoi, Paradèmè, Megalo Kranovouni, Mikro Kranovouni, Stylari), les noms byzantins et établir une relation entre ces agglomérations et les forteresses byzantines homonymes que des fouilles pourraient préciser. En ce qui concerne particulièrement Asômatos, ses qualités de place forte naturelle sont signalées à propos du siège de la forteresse par les troupes turques, en 1343(4). Reste à signaler le village de *Panagia*, qui était situé, lui aussi, dans les alentours de Koumoutzèna(5). Selon Cantacuzène, ce village était assez plat et régulier pour qu'une bataille entre cavaliers et fantassins pût y avoir lieu. Kyriakidès a proposé l'identification de ce village avec l'endroit appelé «ἡ Παναγία τοῦ Φατύργιακα» d'après une icône de la Vier-

---

1. *Grégoras*, II, p. 706. Cette mention concernant les marchés de la ville pourrait être comparée à d'autres qui datent de l'époque turque: *Pierre Belon*, Les observations, p. 61, note que l'on pouvait y acheter de viande de toute sorte; de même, *Evlija Čelebi* (=H. Kissling, Beiträge), p. 89-90, mentionne qu'un marché se tenait souvent dans la plaine de Komotinè. A vrai dire, ce dernier devait être plutôt une foire régulière, de caractère plus étendu que les marchés ayant lieu dans la ville. En tout cas, il faut noter que, depuis, le marché de la plaine a continué à se tenir pendant l'été dans le lit de la rivière qui, à cause de la sécheresse saisonnière, devient alors accessible aux carrosses et aux animaux des paysans; il s'agit là essentiellement d'un marché à bestiaux, voir *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 224.

2. *Enveri*, Düstūrnāme, p. 101, vers 1593-1594.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 415.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, 418. Quant au nom même de cette forteresse, il laisse entendre l'existence d'une certaine église, dédiée aux «Saints sans corps», à savoir aux archanges Michel et Gabriel, voir *C. Jireček*, Hristijanskijat element..., p. 227-228.

5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 470-471; voir T. Tafel, De via Egnatia, p. 49.

ge, que l' on a trouvée là et qui était jusque récemment déposée dans la métropole de Komotinè (1).

Gratianou

Gratianou était construite sur une colline qui se dresse tout près de Komotinè, à 10 km environ au nord - est de celle - ci (2). Il ne semble pas que Gratianou prolongeait dans le Moyen Age l' existence d' une agglomération plus ancienne, bien que cela ne puisse être confirmé avant que des fouilles n' y soient entreprises. De toute façon, la ville byzantine a été identifiée par Kyriakidès aux ruines qui existent au dessus du village actuel Gratinè ou Gritzan - Assar, qui se situe au pied de la colline sur laquelle s' élèvent les ruines de la forteresse byzantine (3).

Le fait qu'on ne relève pas d'évêque de Gratianou dans les «Notitiae» et que la ville n' apparaisse pas dans les sources avant le XIIIe siècle (4) donne à penser qu' elle devait constituer une petite agglomération sans importance particulière. Par contre, il est plus que probable que la ville ait commencé à se développer en même temps que la ville voisine de Koumoutzèna. Mosynopolis une fois détruite, une partie de ses habitants se réfugièrent à Gratianou, selon toute vraisemblance, contribuant ainsi à son développement (5). Quoi qu' il en soit, la ville est mentionnée parmi les autres villes de la Thrace que Théodore Comnène avait soumises, en 1225 (6). Pourtant, ce n' est qu' à partir du XIVe siècle qu' elle devient peu à peu un des plus importants centres et même la capitale du Boléron. Il est significatif que la mère d' Andronic III résida, en 1327, à Gratianou, «ville située à l' extrémité de la Thrace» selon Cantacuzène (7). Le même auteur, donnant un long récit du siège et de la prise de la ville, en 1344, dit que, sans être grande, elle n' en était pas moins très fortifiée tant par sa nature que par la structure de ses murailles (8). A propos des mêmes événements,

---

1. *St. Kyriakidès,* Περὶ τὴν ἱστορίαν τῆς Θρᾴκης, p. 56. Selon l' auteur, le nom *Φατύργιαχα* est une déformation turque de la juste forme grecque *Βαθυρύαχας* ou *Βαθὺς ῥύαξ* (ruisseau profond), toponyme que l' on rencontre assez souvent pendant l' époque byzantine.

2. *St. Kyriakidès,* Βυζαντιναὶ μελέται, p. 41; *A. Samothrakès,* Λεξικόν, s. v. Γρατιανοῦ; *P. Lemerle,* L' émirat d' Aydin, p. 170; *Cantacuzène* (Bonn, III, p. 311) d' ailleurs dit explicitement que Gratianou «ne se trouvait pas très loin» de Koumoutzèna.

3. *St. Kyriakidès,* Θρᾳκικαὶ παραδόσεις, p. 251; *idem,* Βυζ. Μελέται, p. 40 - 41.

4. *T. Tafel,* De Via Egnatia, p. 38.

5. *St. Kyriakidès,* Βυζ. Μελέται, p. 99; *P. Lemerle,* L'émirat d'Aydin, p. 170, note 6.

6. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 39.

7. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 260.

8. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 422, 424 - 426.

Gratianou est mentionnée par Grégoras et par Enverī, qui pourtant la situe à tort «à proximité de la mer» (1). D' ailleurs, les mentions de Gratianou en tant que ville importante se multiplient vers le milieu du siècle, où se place son apogée (2).

Gratianou et Koumoutzèna finirent par constituer, au cours du XIVe siècle, les deux principales villes de la partie de la Thrace comprise entre le Nestos et l' Hèbre(3). Pour Gratianou, en particulier, il est précisé qu' après la destruction de Mosynopolis, elle avait succédé à celle - ci comme capitale du Boléron, elle-même se présentant «comme la métropole de la Chalcidique»(4). Son importance stratégique s' accentuait par le fait qu' elle était érigée en un lieu privilégié, sur le sommet d' une colline, et que la communication avec le pays environnant pouvait être assurée par une ancienne route romaine venant de Péristéria (5). Gratianou, quoique de dimensions modestes, par sa position, par la construction de ses murailles ainsi que par son acropole inexpugnable (6), était devenue une des plus importantes villes fortifiées de la région; il semble, en outre, que la ville disposait d' une garnison montée et bien équipée : en 1344, il a fallu aux troupes d' Oumour se battre contre «plusieurs hommes» qui sortirent de la ville, avant de pouvoir en venir à bout et de s' emparer «de cinquante chevaux harnachés» (7). D' autre part, il semble que la ville était assez peuplée, vers le milieu du XIVe siècle, puisque Mathieu put, en 1355, recruter dans la population des troupes de cavalerie et d' infanterie, qui réussirent à faire victorieusement face aux Turcs (8). Ce fait est significatif surtout si l' on considère la dévastation de la Thrace, causée par les guerres civiles, et le manque de combattants qui en résultait.

Du point de vue économique, il faut mettre l' accent sur le fait qu' un grand volume de biens et d' argent paraissait être accumulé dans les mains

---

1 *Grégoras*, Bonn, II, p. 703; *Enverī*, Düstūrnāme, p. 101 - 102, vers 1595 - 1602 ; voir ibid., p. 124, vers 2318 - 2320.

2. *Grégoras*, Bonn, II, p. 836; III, p. 564 - 565; *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310 - 312, 331.

3. *St. Kyriakidès*, Βυζ. Μελέται, p. 46; *P. Lemerle*, L' émirat d' Aydin, p. 170, note 6; *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 32.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 422; voir *P. Lemerle*, Philippes, p. 129.

5. Voir ci - dessus, ch. II, p. 25.

6. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 422. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 44, note que le renseignement de Cantacuzène concernant la fortification solide des murailles n' étant pas justifié par la construction médiocre d' une de leurs tours, il s' ensuit que celle-ci devrait dater d' une époque plus tardive.

7. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 101 - 102, vers 1597 - 1602.

8. *Grégoras*, Bonn, II, p. 836.

de certains citoyens. En effet, le trésor de l' archonte de Gratianou, Angelitzès, saisi par Cantacuzène, était si grand que celui - ci put s' en servir pour payer toutes ses dépenses et rémunérer ses mercenaires Turcs (1). Angelitzès, se son côté, qui était d' origine pauvre et insignifiante *(τὶς ἐκ τῶν φαύλων καὶ ἀσήμων πολιτῶν)*, réussit à se mettre à la tête des couches inférieures de la population et à renverser les riches citoyens *(ἄριστοι*, dans le texte), qu' il enferma même dans l' acropole (2). Ce fait révèle fort bien la lutte de classes qui agitait Gratianou en même temps qu' elle secouait la campagne et les autres villes de la Thrace et de la Macédoine, au milieu du XIVe siècle.

Enfin, notons le phénomène typique que présente Gratianou et qui constitue l' image classique de la région: la ville fortifiée subsiste au milieu d'un arrière-pays parsemé de villages, qui dans le cas examiné contribuent même à renforcer la ville, à cause de leur caractère de lieux inaccessibles *(ἄβατα χωρία)* (3).

Marôneia

Marôneia était construite au pied de la montagne Ismaros des Rhodopes, sur un promontoire qui constitue le seul point avancé dans la mer. Elle avoisinait à l'ouest le lac appelé actuellement Ana Giolou, qui pourrait être identifié à l' ancien Ismaris; le petit port de Marôneia, d' ailleurs, formé à l' abri des rochers, offrait un refuge convenable aux bateaux venant de la haute mer (4).

Le site de Marôneia était habité dès l' Antiquité. A la ville ancienne de Marôneia, que Strabon mentionne parmi les villes de Kikones (5), succède la ville romaine qui cède sa place à la ville byzantine homonyme (6). On ne dispose que de très peu d' informations solides concernant cette dernière; elles peuvent pourtant servir d' indications à la remarquable continuité de l' existence de la ville. Dans le «Synekdèmos» d' Hié-

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 425 - 426.
2. *Cantacuzène*, Bonn, p. 422, 425 - 426.
3. *Grégoras*, Bonn, II, p. 836.
4. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 219, 228. Ce port avantageux était utilisé à l'époque turque par les corsaires habitués à s' y cacher; ce furent leurs incursions, d' ailleurs, qui obligèrent les habitants de la ville à se retirer peu à peu vers l' intérieur du pays où, à une distance de 3 km de la côte, ils fondèrent, en 1513, la ville actuelle de Marôneia, voir *J. Schultze*, l. c. et aussi *A. Samothrakès*, Λεξικόν, s. v. Μαρώνεια.
5. *Strabon, H. Jones*, t. 3, livre 7, p. 364, § 43 (44), § 46 (47).
6. Voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 388.

roclès, Marôneia est déjà l' une des sept villes de la province de Rhodope(1). Après avoir été évêché suffragant de Trajanoupolis (2), la ville est promue dès 640 environ en archevêché autocéphale, qui ne cesse depuis d' apparaît dans les listes épiscopales (3).

Autour de 1316, l' archevêché de Marôneia fut donné κατ' ἐπίδοσιν au métropolite de Chalcédoine (4). Pendant le règne d' Andronic II, bien sûr après 1316, l' archevêché de Marôneia fut promu en métropo et le resta jusqu' en 1365, où il rétrograda en archevêché, pour ne pas gagner le rang de métropole qu' après la conquête turque (5).

Les mentions de la ville dans les autres sources ne sont que très succinctes. On ne reconnaît pas dans l' itinéraire d' Aubry de Trois - Fontaines, Marôneia sous la forme de «Margueria», que l'auteur cite après Thessalonique, Philippes et Mosynopolis (6). Une inscription d' un sceau de plomb daté du XIe ou du XIIe siècle, qualifie Marôneia de «kastron» (7). Grégoras, relatant les événements de 1307 et la marche dévastatrice des Catalans à travers la Thrace, mentionne Marôneia comme l' une des limites occidentales du pays ravagé par eux, l' autre étant les Rhodopes (8).

Dans un acte patriarcal qu' on peut placer autour de 1372, Marôneia apparaît comme une ville jadis riche, cerclée d' une région bien cultivée. Les incursions répétées - évidemment des Turcs - avaient ravagé toute la région; la ville en arriva à une extrême pauvreté et son archevêque fut obligé de transférer son siège a Mesembria qui restait vacant (9).

---

1. *E. Honigmann,* Le Synekdèmos d' Hiéroklès, p. 12, 634.

2. *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 636 - 637.

3. *H. Gelzer,* Texte, p. 535, l. 48; p. 551, l. 59; p. 570, l. 72; p. 592, l. 107; *idem,* Descriptio, p. 4, l. 48; *G. Parthey,* Notitiae, no 6, p. 148, l. 52; no 8, p. 164, l. 52; no 1, p. 58, l. 48; no 2, p. 99, l. 86; no 10, p. 201, l. 100; P G, t. 107, col. 332, 357, 370.

4. M M, I, p. 45, no 25; l' acte, sans date, se trouve dans le registre contenant des documents du patriarcat de Jean Glykys (1315 - 1319), entre ceux qui portent la date de 1316.

5. *G. Parthey,* Notitiae, no 11, p. 234, l. 118; *H. Gelzer,* Texte, p. 601, l. 126; p. 609, l. 124; p. 612, l. 3; p. 629, l. 63; p. 637, l. 295; M M, I, p. 471, no 212.

6. *Aubry de Trois-Fontaines,* ed. *Scheffer - Boichorst,* M G H, SS, XXIII, p. 880 - 881. Il s'agit certes de Malgara.

7. *M. Constantopoulos,* Κάστρον Μαρωνείας, dans Θρακικά, t. 4 (1933), p. 36.

8. *Grégoras,* Bonn, I, p. 244.

9. M M, I, p. 593 - 594, no 330; l' acte se trouve dans le registre contenant les documents du patriarche Philothée Kokkinès, entre ceux qui portent la date de 1372. La ville est encore attestée dans des mentions postérieures : la prise de la ville (citée sous la forme de «Marolia») par les Turcs, en 1386 (?), est évoquée dans *Leunclavius,* Annales Turcici, p. 317; *Aşik paša Zadé, Kreutel,* p. 92, § 55, parle de la prise de «Marulya» par Evrenoz, mais sans donner à ce propos de précisions chronologiques; «Maronije»

Marôneia constituait une station sur la «Via Egnatia», entre Koumoutzèna, d' une part, et Trajanoupolis, de l' autre. De plus, une seconde route, traversant la montagne au nord de la ville, la reliait à la route montagneuse conduisant à l' intérieur (1). La ville était fortifiée. Les ruines de sa muraille, qui formait un triangle du côté de la mer et un demi - cercle du côté de la terre, se conservèrent jusqu' à nos jours, et l' on sait que la grande porte de l' entrée se dressait à l' endroit appelé aujourd' hui «grande cabane» (2). Mentionnée comme un port au IXe siècle (3), il y a tout lieu de supposer qu' elle continua à être utilisée comme tel à l' époque examinée ici.

Makrè

La Makrè médiévale, construite sur le site de la ville actuelle homonyme, est située entre Marôneia et Trajanoupolis, à 12 km à l' ouest d' Alexandroupolis (4). Elle se trouvait tout au bord de la mer, en face de l' île de Samothrace, sur la bande étroite comprise entre le défilé des Korpiles—autrement connu comme «défilé de Makrè»—et la mer Egée. Le site serait habité depuis l' Antiquité, étant donné que la ville ancienne d' Orthagoria pourrait se dressait au même endroit.

D' autre part, on sait que la ville byzantine était évêché suffragant de la métropole de Trajanoupolis déjà dans la «Diatypôsis» de Léon VI, ainsi que siège d' un évêque résident au moins depuis 879 (5). Ceci peut signifier que dès cette époque, Makrè avait une certaine importance. L' évêché continue d' ailleurs à figurer dans les listes jusqu' au XIIIe siècle (6). Pour les siècles qui suivent, nos connaissances se résument à peu de choses: la ville est mentionnée par Choniatès, qui l' identifie faussement avec

---

est mentionnée comme un village appartenant à un imaret d'Andrinople, voir *T. Gökbilgin*, Edirne, p. 336 - 337; de même, *Evlija Čelebi* (= *H. Kissling*, Beiträge), p. 88, relate que «Marila», une fondation byzantine conquise et détruite sous Bajazet I, était habitée à son époque par des infidèles exemptés d' impôt à cause de leur travail intense dans les forêts.

1. Voir ci - dessus, ch. II, p. 25.

2. *M. Melirrytos*, Περιγραφὴ ἱστορικὴ καὶ γεωγραφικὴ τῆς ἐπαρχίας Μαρωνείας, p. 11.

3. *F. Dvornik*, La vie de Saint - Grégoire le Décapolite, p. 63, § 19.

4. *A. Samothrakès*, Λεξικόν, p. 274; *A. Delatte*, Les Portulans, p. 227 - 228.

5. *H. Gelzer*, Texte, p. 558, l. 578; *J. Mansi*, Amplissima, 17/A, col. 376 E.

6. *H. Gelzer*, Descriptio, p. 79, l. 1682; *G. Parthey*, Notitiae, no 10, p. 218, l. 639; no 3, p. 122, l. 548; P. G., t. 107, col. 381. *V. Laurent*, Corpus V/1, p. 526.

Stageira, et par Villehardouin (1); elle constitue le centre d' une épiskepsis («pertinentia» de Makrè) (2). En 1206, la ville a souffert par les troupes de Kaloyan (3), mais il semble qu' elle a continué à exister et même qu' elle a atteint un certain niveau économique; c' est ainsi qu' environ un siècle plus tard, elle est mentionnée à côté de Bèra comme l' autre agglomération capable de faire face aux contributions dues à l' Eglise (4). C' est après 1341 que se place la promotion de son évêché en métropole, qui est mentionnée au moins jusqu' en 1354, mais qui devait cesser d' exister un peu après 1359 (5).

En somme, Makrè constituait au cours des siècles examinés une ville maritime fortifiée, dont les ruines sont conservées jusqu' à notre temps (6). Elle constituait une station importante de la «Via Egnatia», tout en étant reliée à son arrière pays par une route tracée sur le bord sud - est des Rhodopes.

Trajanoupolis

Trajanoupolis s' élevait à l' est de Makrè, tout près de la bande littorale comprise entre le défilé des Korpiles et la rive droite de l' Hèbre (7). Elle était située près de l' embouchure et des alluvions du fleuve et non loin de l' actuelle Alexandroupolis (Dedeagac). En effet, au sud du village actuel de Loutra (Lidjakjoj), on peut voir des ruines, connues jusqu' à nos jours sous le même nom de Trajanoupolis (8). Le site était habité dès l' Anti-

1. *Choniatès,* Bonn, p. 595; *Villehardouin, Faral,* § 382; voir *Henri de Valenciennes, Longnon,* § 568. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 39, donne le nom de Stageira et de Makrè à une montagne qui semble être la branche des Rhodopes qui se dresse justement au dessus de la ville homonyme.

2. *A. Carile,* Partitio.. Romanie, p. 220, l. 82; v. ci - dessous, p. 119.

3. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 23.

4. J. *Boissonade,* Anecdota greca, t. 5, p. 279. Encore au XVe siècle, on peut s' apercevoir de la grandeur passée de la ville. *Bertrandon de la Broquière,* Voyage d' Outremer, p. 174, dit que Makrè lui a donné l' impression d' avoir été jadis une «bonne ville et grande», quoiqu' elle fût à son époque tout abattue.

5. *H. Gelzer,* Texte, p. 601, l. 137; p. 609, l. 130; p. 610. M M, I, p. 335, no 150; v. *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 526.

6. Cf. *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 229.

7. *Félix de Beaujour,* Voyage militaire, I, p. 237; *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 389; *A. Orlandos,* Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 4; *St. Kyriakidès,* Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 140. Beaujour (l. c.) mentionne qu' à son époque, sur la place de Trajanoupolis s' élevait Orichova, «un méchant village» bulgare, voir aussi *T. Tafel,* De Via Egnatia, p. 35 - 36, 55.

8. Cf. *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d' Europe, II, p. 162; *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 231.

quité, puisque la ville byzantine a succédé à la ville romaine de Trajanoupolis, qui, elle, a pris la relève de l'ancien Doriscos, situé non loin de là (1).

En ce qui concerne la ville byzantine en particulier, il semble que déjà au Ve siècle, elle constituait un centre de première importance, vu sa promotion dès cette époque en métropole de Rhodope, ayant d'abord deux, puis huit suffragants sous sa juridiction (2). La métropole de Trajanoupolis figure dorénavant dans toutes les «Notitiae Episcopatuum», jusqu'au milieu du XIVe siècle (3).

Pourtant, les mentions de Trajanoupolis dans d'autres sources, pendant ou peu avant l'époque considérée, sont très peu nombreuses et ne permettent pas de saisir sa situation ou son évolution en tant que ville. Dans l'itinéraire de Foucher de Chartres, en 1096, on mentionne Trajanoupolis parmi les autres places maritimes de la côte nord-égéenne qui se trouvaient sur la route vers Constantinople (4). La «Partitio Romaniae» cite l'épiskepsis («pertinentia») de Makrè et de Trajanoupolis (5), et les deux villes figurent aussi côte à côte chez Villehardouin et Henri de Valenciennes (6). En 1206, Kaloyan infligea à la ville un coup tel (7) qu'il marqua pratiquement la fin de sa prospérité. Des pillages de ses environ par les Bulgares et les Turcs sont mentionnés, en 1323 et en 1329 (8). En effet, il

---

1. *Pauly - Wissowa,* R E, t. VI/A, col. 2082 - 2085 *(Oberhummer)*; *P. Lemerle,* L'émirat d'Aydin, p. 65, note 3.

2. *H. Gelzer,* Texte, p. 542, l. 430 - 432; *idem,* Descriptio, p. 25, l. 500 - 502; p. 79, l. 1680 - 1686; *G. Parthey,* Notitiae, no 8, p. 179, l. 523 - 526; no 9, p. 196, l. 434 - 437; no 1, p. 73, l. 499 - 502; no 10, p. 218 - 219, l. 637 - 644, no 3, p. 122, l. 545 - 554; P G, t. 107, col. 381: *ὁ Διδυμοτείχου, ὁ Μάκρης, ὁ Μαυρουπόλεως, ὁ Ἀναστασιουπόλεως, ὁ Πόρων, ὁ Ξανθείας, ὁ Περιθεωρίου, ὁ Θεοδωρίτου. Voir V. Laurent,* Corpus V/1, p. 523 - 524.

3. *G. Parthey,* Notitiae, no 6, p. 147, l. 36; no 8, p. 164, l. 36; p. 179, l. 524; no 9, p. 196, l. 435; no 1, p. 57, l. 36; p. 73, l. 500; no 2, p. 97, l. 39; no 10, p. 198, l. 39; p. 218, l. 637; p. 301, l. 290 (Nil Doxapatrès, en 1142/43); no 11, p. 229, l. 45; no 12, p. 239, l. 45; no 4, p. 136, l. 65. *H. Gelzer,* Texte, p. 535, l. 36; p. 542, l. 430; p. 551, l. 40; p. 558, l. 576; p. 570, l. 48; p. 598, l. 45; p. 608, l. 51; *idem,* Descriptio, p. 3, l. 36; p. 58, l. 1149; P G, t. 107, col. 332, 340, 357, 367 - 368, 369, 381, 389, 401. Voir *F. Halkin,* Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe, An. Boll., t. 54 (1936), p. 101.

4. *Foucher de Chartres,* (=Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, III), p. 331.

5. *A. Carile,* Partitio.. Romanie, p. 220, l. 82.

6. *Villehardouin, Faral,* II, § 382; *Henri de Valenciennes, Longnon,* § 568.

7. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 23.

8. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 183, 390; voir *J. Boissonade,* Anecdota greca, t. 5, p. 279. De toute façon, il est significatif qu'environ un siècle plus tard la ville n'était pas reconstruite et qu'il n'y avait que très peu d'habitants, v. *Bertrandon de la Broquière,* Voyage d'Outremer, p. 179. L'auteur parle aussi de l'«eau saincte» de

semble que depuis lors la ville n' avait pas pu se redresser; en 1343, Cantacuzène n' y trouva que des ruines; il précise d' ailleurs que la ville était rasée plusieurs années avant son passage (1). L' auteur rapporte à cette même date que les bateaux, promis par l' impératrice Anne à Oumour, et qu' il attendait à Trajanoupolis, ne sont arrivés que dans le port d' Ainos (2). Pourtant, il faudrait envisager la possibilité d' une reconstruction partielle de Trajanoupolis, qui aurait eu lieu entre 1206 et 1343. En effet, un acte de 1324 fait état de la contribution annuelle de soixante-dix hyperpères, payés par la métropole de Trajanoupolis et ses évêchés (3); ce n' est qu' en 1347 qu' on transfère le siège à Mosynopolis: ce transfert avait été rendu nécessaire par la prise de la ville ou sa destruction à la suite d' incursions «barbares», sans doute des Turcs (4).

En somme, Trajanoupolis fut, jusqu' au moment de son déclin graduel, une ville fortifiée importante de la côte nord-égéenne. Elle disposerait d' une petite rade convenant au mouillage des bateaux et qui n' aurait pas pour autant le caractère d' un port proprement dit. Du fait de sa position favorable sur la «Via Egnatia», qui facilitait la pénétration dans la région de l' Hèbre, Trajanoupolis fut utilisée, et même une fois en ruines, à des fins militaires (5). D' autre part, elle était particulièrement liée aux villes voisines de Makrè et de Bèra: on relève souvent le nom de la première associé à ceux de Trajanoupolis et de Brachôn (= *Βλάχων*), localité qui semble avoir été située entre Trajanoupolis et Bèra (6); de même, un certain nombre des «topia» sis dans la ville appartenaient au monastère de la Kosmosôteira, vers le milieu du XIIe siècle (7).

Deuxième section

Ainos

L'Ainos byzantin était situé presque à la place de la ville homonyme

---

Trajanoupolis, par laquelle il désigne les sources thermales, qui ne cessent d' ailleurs d' être attestées pendant toute l' époque postérieure et qui étaient utilisées par les Turcs pour alimenter leurs bains chauds, v. *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d' Europe, II, p. 162; *J. Schultze* Neugriechenland, p. 231.

1. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 415.
2. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 415, 419.
3. M M, I, p. 127, no 60; *P. Lemerle,* Philippes, p. 254.
4. M M, I, p. 260, no 115; *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 523 - 524.
5. *Bryennios,* Bonn, p. 111; *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 415, 419.
6. Pour Brachôn, voir *A. Carile,* Partitio, p. 228, 270, l. 82.
7. *L. Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 37, § 69, l. 4, 18; p. 58, § 116, l. 1.

actuelle (Enez, en turc)(1), tout près des embouchures de l'Hèbre et sur une éminence de terre ferme appartenant à la rive orientale du fleuve(2). Entouré de trois côtés d'un sol fort alluvial, il disposait du côté ouest d'un petit port lagunaire qui donnait sur la côte nord-égéenne. On ne saurait omettre non plus le grand nombre de lacs existant alors autour de la ville et dont le plus grand était le lac Stentoris (l'actuel Giala, Gala) au nord-est de la ville. Malgré les désavantages des alluvions et le climat marécageux dont le site souffrait dès l'Antiquité, il semble qu'il ait été constamment habité, jusqu' à nos jours. Une preuve indirecte en est la permanence de son nom de l'Antiquité jusqu' aujourd'hui(3).

La ville byzantine, qui succéda à l'ancienne Ainos et qui figure déjà dans le «Synekdèmos» d'Hiéroklès (4), fut, dès le IVe siècle, un évêché suffragant de Trajanoupolis, donc une ville assez importante.

Devenu archevêché autocéphale vers 640 (Ecthesis de Pseudo-Epiphane), Ainos figure ainsi dans les «Notitiae» du IXe siècle et dans celle de Basile de Ialimbana (IXe - Xe s.), dans la «Diatypôsis» de Léon VI et les «Nea Taktika», ainsi que dans la «Notitia» dite de Jean Tzimiskès(5). Il semble que sa promotion en métropole date de la fin du Xe siècle et c'est ainsi qu'il apparaît dorénavant dans les «Notitiae» jusqu' à la période turque(6). En 1324, la contribution annuelle de la métropole d'Ainos à l'Église de Constantinople s'élevait à cent hyperpères(7).

L'importance d'Ainos est indiquée dans les sources où elle est mentionnée à plusieurs reprises. Outre les mentions dans le Typikon de la Kosmo-

---

1. De fait, pendant l' Antiquité et le Moyen Age, la mer s' étalait jusqu' à l' enceinte de la ville située pourtant aujourd' hui à la distance d' une 1/2 heure du littoral. La raison en est que les alluvions du delta de l' Hèbre ont rempli peu à peu le golfe qui avançait autrefois profondément dans la terre; on considère le lac Stentoris comme représentant justement les restes de ce golfe, voir *K. Moutsopoulos,* Φυσική Γεωγραφία Θράκης, dans Θρακική Ἐπετηρίς, t. 1 (1897), p. 258 sq.; *A. Samothrakès,* Λεξικόν, s.v. Ainos.

2. *A. Delatte,* Les Portulans grecs, I, p. 227 - 228; voir *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 231.

3. *S t r a b o n, H. Jones,* t. 3, livre 7, p. 372, § 51 (52), § 51a; p. 382, § 58.

4. *E. Honigmann,* Le Synekdèmos d' Hiéroklès, p. 12, 634.

5. *H. Gelzer,* Texte, p. 536, l. 71; p. 551, l. 96; p. 571, l. 108; *idem,* Descriptio, p. 5, l. 72; *G. Parthey,* Notitiae, no 6, p. 149, l. 76; no 8, p. 165, l. 76; no 1, p. 59, l. 72; P G, t. 107, col. 357.

6. *G. Parthey,* Notitiae, no 2, p. 98; no 10, p. 199; no 11, p. 231; no 12, p. 241; *H. Gelzer,* Texte, p. 586, l. 11; p. 599, l. 74; p. 608, l. 82; P G, t. 107, col. 369, 392. Voir *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 614 - 615.

7. M M, I, p. 128, no 60.

sôteira (1), Ainos est qualifié ailleurs de «civitas», de «cité», de «ciutat» (2), de ville *(πόλις)* (3), voire de «ville maritime» ou de «petite ville maritime» (4), de «burg» (5), de «forteresse» (6), tandis que dans la chronique d' Enverī, il figure déjà sous son nom turc, «Inoz»(7). Dans la «Partitio Romaniae», il se présente comme centre administratif d' un catepanicium homonyme (8). Même au XVe siècle, Ainos continue à être très riche et à jouir en abondance de toutes choses (9).

L'emplacement et la solidité de ses fortifications, firent d'Ainos une place militaire importante. Situé près des embouchures de l'Hèbre et au milieu d'un sol alluvial, il s'était assuré contre toute attaque ennemie du côté de la terre, avantage hautement apprecié par ses possesseurs successifs. En outre, la ville communiquait suffisamment avec la région environnante, puisqu'elle était liée à la «Via Egnatia» par deux routes: l'une, une branche de l' artère romaine, commençait à la hauteur de Bèra et gagnait la ville en passant par les bouches du lac de Stentoris; l'autre était maritime, puisqu'il fallait traverser en bateau l'embouchure de l'Hèbre pour rejoindre la voie principale et atteindre par celle - ci Trajanoupolis et Bèra, donc Boléron(10). D'autre part, la forteresse qui semble entourer la ville de tous les côtés sauf celui de la mer(11) et dont la solidité est plusieurs fois mentionnée,

---

1. *Louis Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 33 - 34, § 63; p. 35, § 66; p. 36, § 69; p. 41, § 74.

2. *Ramon Muntaner,* éd. *E. B.,* p. 78, l. 16 - 17 : «la ciutat de Nova». *Ansbert, Chroust,* p. 58 : «...opulentam civitatem Menas dictam...»; *Villehardouin,* II, § 457 : «la cité d' Aines».

3. *Cantacuzène,* II, p. 483; III, p. 12, 208, 253, 310, 316; *Grégoras,* III, p. 237, 248 - 249. Pour d' autres mentions générales d' Ainos, v. *Cantacuzène,* II, p. 277 - 278, 415, 419; III, p. 247 - 250, 270, 272, 282, 283, 315.

4. *Grégoras,* I, p. 100, 101, III, p. 182.

5. *G. Thomas,* Diplomatarium Veneto-levantinum, II, p. 17 - 18, no 8; p. 42, no 21; voir *Cantacuzène,* III, p. 247.

6. *Pachymère,* I, p. 235.

7. *Enverī.* Düstūrnāme, p. 109, vers 1851.

8. *A. Carile,* Partitio.. Romanie, p. 221, l. 95; p. 276.

9. *Kritoboulos, Grecu,* livre II, § 12, p. 193 - 195 = *Kritoboulos, F. I. G., Müller,* pars altera, livre II, § 12, l. 38, p. 112 - 3. Il est vrai, toujours selon Kritoboulos (l. c.), que longtemps après sa chute (apparemment aux mains des Turcs), Ainos resta pendant longtemps inhabitable jusqu' à ce qu' on commence peu à peu à coloniser une partie de l' ancienne ville, celle justement qui était proche du port. Voir *Bertrandon de la Broquière,* Voyage d' Outremer, p. 173, le passage concernant «Ayne».

10. Voir ci - dessus, ch. II, p. 25; Voir *Anne Comnène, Leib,* II, p. 135 - 136; *Pachymère,* Bonn, II, p. 636 - 637 et 639.

11. *Ansbert, Chroust,* p. 58.

rendait la ville inexpugnable: les Bulgaro-tatars ne purent en venir à bout pendant le siège de 1265[1], ni les Catalans, en 1307. Ceux-ci ne réussirent pas à ébranler les fondations des murs de la ville et furent obligés de se retirer[2]. Cantacuzène attribue plus tard à la «solidité des murs» de l'acropole, aussi bien qu'au courage de ses défenseurs, l'échec de Limpidarios cherchant à s'en emparer, en. 1355[3].

Ainos et son port, qui devait être considérable à l'époque examinée, les alluvions n'en ayant pas encore obstrué la plus grande partie[4], pouvait à l'occasion servir de base pour la flotte de guerre. C'est à Ainos qu'Alexis Comnène choisit d'installer son état-major près de la mer afin de pouvoir résister aux ennemis qui arrivaient par mer (les Turcs) et combattre ceux du continent (les Petchénègues)[5]. C'est à Ainos que vinrent, en 1265, les galères envoyées de Constantinople pour y apporter la caisse impériale[6], ainsi que celles qu'avait envoyées l'impératrice Anne à Oumour pour transporter ses soldats en Asie Mineure, au printemps 1344 [7]. Mais ce n'est pas certes dans le port d'Ainos que débarquèrent treize jours plus tard les troupes turques promises par Oumour à Cantacuzène[8]. Il faut noter aussi le plan conçu par l'archonte de Lombardie, en 1347, et qui consistait à occuper avec sa force navale les villes de «Byzance», de Thessalonique et d'Ainos[9]. En 1353, c'est depuis Ainos que, selon Grégoras, Jean V fit voile pour l'île de Lemnos ou, selon Cantacuzène, pour l'île de Ténédos[10]. De même, en 1354, des bateaux transportant des soldats de Jean Cantacuzène et venant d'Imbros arrivèrent à Ainos où débarqua Mathieu[11]. La même source ajoute que 10 bateaux se dirigèrent ensuite de là vers Constantinople. Par

---

1. *Pachymère,* Bonn, I, p. 235 - 236.
2. *Pachymère,* Bonn, II, p. 636 - 639.
3. *Cantacuzène,* Bonn, III, p. 316.
4. *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 231; *A. Samothrakès,* Ἔβρος ποταμός, dans Θρακικά, t. 13 (1940), p. 41. Au cours du temps, les alluvions de l'Hèbre sont parvenues à ne plus permettre l'entrée du port qu'aux petits bateaux, tandis que les plus grands étaient obligés de jeter l'ancre en haute mer. On avait autrefois considéré que la profondeur du port variait entre 35 et 70 cm, voir *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d'Europe, I, p. 288.
5. *Anne Comnène,* Leib, II, p. 134 - 5; v. *Hélène Ahrweiler,* Byzance et la mer, p. 190.
6. *Pachymère,* Bonn, I, p. 239 - 240.
7. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 415; voir *Enverī,* Dūstūrnāme, p. 109, vers 1845 - 1851; voir *P. Lemerle,* L'émirat d'Aydin, p. 177, 179.
8. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 419.
9. *Cantacuzène,* Bonn, III, p. 12.
10. *Grégoras,* Bonn, III, p. 182. *Cantacuzène,* Bonn, III, p. 253.
11. *Grégoras,* Bonn, III, p. 237.

ailleurs, c'est avec sa force navale que Jean V venant à Ainos, en 1355, réussit à obtenir la reddition de Nicéphore, alors maître de la ville(1). Celui-ci, en tête des galères armées, fit peu après voile d'Ainos pour se diriger vers la Thessalie(2). Ces mêmes galères retournèrent ensuite dans le port d'Ainos pour servir les plans de leur commandant, Limpidarios. Signalons que les équipages de ces galères se composaient en grande partie de *οἰκέται*, dont Limpidarios lui-même(3).

Ainos disposait, lui aussi, d'un arrière-pays suffisamment peuplé, qui semble d'ailleurs être en rapports étroits avec la région de Bèra(4). On sait que plusieurs villages et proasteia appartenant au monastère de la Kosmosôteira se trouvaient dans les environs d'Ainos(5). A part cela, on pourrait localiser aussi dans la région d'Ainos la petite ville de Choirènoi, mentionnée par Anne Comnène. Celle-ci précise d'ailleurs que Choirènoi côtoyait le fleuve (de l'Hèbre), d'un côté, tandis que, de l'autre, il était encerclé par des marais(6). On pourrait de la même façon placer dans cette région la localité d'Agriovivario, mentionnée dans la «Partitio Romaniae», et qui devrait être un vivier situé, selon toute vraisemblance, aux environs du lac de Stentoris(7). En outre, Grégoras dit, à propos du despote Nicéphore, qu'il était «épitropos» de la ville d'Ainos et des villages environnants(8). Il faut donc conclure de cela que la région de la ville s'était transformée peu à peu en un vaste lieu peuplé, s'étendant jusqu'à la hauteur de Bèra et dont Ainos constituait le centre. De toute façon, une mention datée de l'époque de la conquête ottomane est très significative à cet égard. Ainsi Sphrantzès mentionne le grand Ainos ainsi que toute la *παροικία* autour de la ville, constituée de villages et de lieux étalés jusqu'à Périthéôrion(9).

Bèra

Bèra était située à 4 - 5 km de la branche occidentale de l'Hèbre (10),

1. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310.
2. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 315.
3. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 316.
4. Voir ci-dessous, p. 126.
5. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69, l. 24.
6. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 135.
7. *A. Carile*, Partitio, p. 276 - 277. L'auteur est du même avis que *D. Zakythinos*, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως, dans ΕΕΒΣ, t. 22 (1952), p. 167, en ce qui concerne l'explication et la localisation de l'Agriovivario.
8. *Grégoras*, Bonn, III, p. 248 - 249.
9. *Sphrantzès*, Bonn, II, p. 133; *Sphrantzès*, *Grecu*, p. 270.
10. Δρομοδείκτης, Venise 1829, p. 30.

à l'emplacement de la ville actuelle de Pherrai(1). Construite sur une basse colline (40 - 90 m)(2) de la plaine marécageuse du delta, elle n'en dominait pas moins parfaitement la plaine environnante; en même temps, elle donnait sur l'extrémité orientale des Rhodopes au nord(3) et sur la région d'Ainos au sud, tandis que 20 km seulement la séparaient de Kypséla, sur la rive orientale du fleuve (4).

Bèra(5) étant une agglomération formée pendant la dernière époque byzantine, on ne saurait y chercher d'autres groupements plus anciens, à moins que des fouilles nouvelles n'ajoutent aux données existantes(6). Ainsi, à l'encontre des autres cas examinés jusqu'ici, Bèra se range parmi les nouvel-

---

1. *A. Samothrakès,* Λεξικόν, s. v. Βήρα; *A. Orlandos,* Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 4 - 5.

2. *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 232; voir *C. Mostras,* Dictionnaire géographique de l' Empire Ottoman, St. Petersburg 1873, p. 130, qui précise qu' il s' agit en effet de deux collines séparées par un ravin; *Evlija Čelebi* (= *H. Kissling,* Beiträge), p. 85 - 86.

3. Cette branche des Rhodopes était connue postérieurement comme «les montagnes de Dieu» (*Θεοῦ βουνά*), voir Δρομοδείκτης, p. 31; v. ci - dessus, ch. I, p. 9.

4. *A. Boué,* Recueil d' intinéraires dans la Turquie d' Europe, I, p. 105.

5. En ce qui concerne l' étymologie du mot *Βήρα,* il est dit dans le Typikon de la Kosmosotira, p. 4, § 2, que l' usage commun appelait *βηρὸς* les lieux déserts et boisés; dans ce sens là, *A. Orlandos,* Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 4 - 6, rappelle que *βηρὸν* implique un lieu en friche ayant une végétation sauvage. Voir aussi pour le même toponyme dans les Actes de Kutlumus, no 47, ligne 3. Il est à noter cependant qu' on pourrait aussi rapprocher Bèra du mot slave «vir», qui signifie source, fontaine, trou d' eau retenue, voir *L. Stefanova,* Dictionnaire bulgaro - français, Sofia 1964, s. v., et qui désigne un endroit marécageux où l' eau stagne, comme c' est exactement le cas des alluvions de l' Hèbre aux alentours de la ville. Sur ce point, il faut encore citer un texte hagiographique (*F. Halkin,* Un ermite des Balkans au XIVe siècle, dans Byzantion, t. 31 (1961), p. 122), qui se réfère à la région déserte de «Paroria», près du Tărnovo et où il est dit explicitement que les habitants de ces lieux là - à savoir les Bulgares - appelaient *βηρούς* justement les retenues, voire les creux des lacs. Comme ceux - ci gelaient en hiver, il fallait casser la glace de la surface afin de rendre la pêche possible (*..τότε λοιπὸν καὶ τὰ κοῖλα τῶν λιμνῶν ἐκείνων, ἅπερ οἱ ἐκεῖσε οἰκοῦντες βηροὺς ὠνόμαζον, πεπηγμένα εἰς ἄκρον γενόμενα...*). On se demande donc si on ne peut pas rapprocher Bèra de deux significations du mot *βηρός,* celle de lieu désert comme celle d' eau retenue. Du reste, on peut dire aussi que cette double étymologie serait parfaitement conforme à la nature de l' endroit qui combinait ces caractères. D' ailleurs, aujourd' hui encore, on appelle à Epire *ὀβίρες τοῦ Βοϊδομάτη* les creux formés dans le lit de la rivière Voidomatès, v. *A. Papakôstas,* Ὁ Βοϊδομάτης καὶ τὰ μνημεῖα του, dans Ὁ Νέος Κουβαρᾶς, 1961, p. 143 - 144.

6. L' identification de la Bèra byzantine avec l' agglomération actuelle de Pherrai (Feredgik) a été acceptée aussi par *A. Orlandos,* Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 5 et passim, qui avait entrepris et mené des fouilles concernant les monuments byzantins de la ville.

les villes qui sont construites pendant le XIVe et le XVe siècles dans des lieux où il n'y avait pas jusque là d'autres groupements (1). C'est avec la fondation du fameux monastère de la Kosmosôteira de Bèra qu'a commencé le peuplement de la région; on peut suivre les étapes par lesquelles est passé ce peuplement grâce au Typikon du monastère et à certains passages des historiens de cette époque. Fondé en 1152 par le sébastocratôr Isaac Comnène (2) sur un lieu en friche et plein de serpents, «dépourvu d'hommes et d'habitations» (3), le monastère, dès ses débuts, a orienté tous ses efforts sur le peuplement rapide et efficace de ses environs. Etant lui-même bâti, pour des raisons de sécurité, sous forme de forteresse — d'où l'appellation de «kastron» que lui attribue son fondateur (4) — il a réussi, peu à peu, à former autour de lui, dans ce lieu désert, une petite agglomération qualifiée d'*ἄστυ*. Le fondateur assura également l'approvisionnement en eau du couvent et de la citerne de cet *ἄστυ* (5). En même temps, la présence de la plaine, la proximité du fleuve et de la mer, et par conséquent l'abondance des eaux courantes, tout cela permit un développement rapide de l'emplacement de Bèra, qui ne tarda pas à devenir un lieu fertile et productif (6).

Puis, progressivement, le peuplement se fit grâce à l'installation autour du couvent des habitants des «épiskepseis» et des villages éloignés qui appartenaient au fondateur (tels que Néokastron, Sykéa, Lykostomion et Drahou). Cette population était transférée aux environs de la forteresse (7). De plus, le couvent avait reçu en donations un grand nombre de domaines *(χωρία, προάστεια, ἀγροὶ)* ainsi qu'un kastron, celui d'Aétos et d'un emporeion, le Sagoudaous (8), biens dont la plupart devaient se situer dans la région des embouchures de l'Hèbre (9). D'autre part, on parle dans le Typikon de biens immeubles *(ἀκίνητα)*, sis à l'intérieur ou à l'extérieur d'Ainos, et d'exploitations agricoles *(τόπια)*, sises à Trajanoupolis (10).

Ainsi donc, dès la fondation du couvent-forteresse en 1152, s'était

---

1. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 43.
2. *Choniatès,* p. 363, 595; *Louis Petit,* Typikon de la Kosmosotira, p. 3, § 1, l. 1-6.
3. *Louis Petit,* ibid., p. 3, § 1, l. 7-8.
4. *Louis Petit,* ibid., p. 56, § 112, l. 12.
5. *Louis Petit,* ibid., p. 56, § 113, l. 36.
6. *Louis Petit,* ibid., p. 41, § 73, § 74; *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 196.
7. *Louis Petit,* ibid., p. 36, § 69, l. 20-24; voir *A. Každan,* Agrarnye Otnošenija, p. 57.
8. *Louis Petit,* ibid., p. 36-37, § 69; p. 55-56, § 112; p. 57-58, § 116; voir *A. Carile,* Partitio, p. 252.
9. *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 243-244; v. ci-dessus, ch. III, p. 51.
10. *Louis Petit,* ibid., p. 36, § 69, l. 24; p. 37, § 69, l. 4, 18; p. 58, § 116, l. 1.

formée peu à peu dans la région de l'Hèbre inférieur, toute une série d'agglomérations axées sur le monastère, dont les mentions sont fréquentes pendant cette période, et qui semblent même constituer le centre d'une épiskepsis. Choniatès parle du monastère à plusieurs reprises (1). La «Partitio Romaniae» mentionne la «pertinentia de Bira» (2), tandis que Villehardouin parle de la terre de Makrè, de Trajanoupolis et «de l'abbeie de Vera» (3). Akropolitès, de plus, mentionne le monastère appelé *τοῦ Βηρός*, près duquel l'empereur Vatatzès traversa l'Hèbre (4).

La dernière étape de cette évolution se place sans doute dans la première moitié du XIVe siècle. C'est alors que, sous l'effet des dévastations provoquées par les guerres civiles d'une part, et les incursions turques et bulgares de l'autre, la population rurale des environs de Bèra commença, pour des raisons défensives, à se regrouper à l'intérieur de la forteresse. Cantacuzène dit en effet que le tsar des Bulgares, Michel Šišman, qui envahit la Thrace, en 1323, et descendit jusqu' à Bèra, ne réussit pas pour autant à s'emparer d'un grand butin, parce que les agriculteurs avaient pris soin de s'enfermer dans les villes de la région (5). D'autres incursions menées par les Turcs en Thrace, en 1329, jusqu' à la région de Bèra et de Trajanoupolis (6), avaient conduit, selon toute vraisemblance, au même regroupement de la population agricole à l'intérieur des forteresses. Cantacuzène mentionne Bèra comme «une certaine forteresse de la Thrace» *(φρούριόν τι τῆς Θρᾴκης)* (7), tandis que Grégoras parle de la forteresse du monastère *τῶν Αὐδήρων*, située près de la montagne de Rhodope (8). Cantacuzène insiste sur la présence dans la forteresse, à côté des moines, de paysans qui s'y étaient enfermés, en 1342 (9). En 1347, la forteresse est toujours assimilée au couvent. Grégoras parle de la forteresse proche de Trajanoupolis, c'est-à-dire du monastère *τῶν Ἀδήλων* (10); par ailleurs, le site est une fois de plus mentionné à propos du séjour de Cantacuzène dans ses environs, en 1353(11). Peu d'années après, en 1355, cette dernière étape de l'évolution de Bèra touche à sa fin. D'après

1. *Choniatès*, Bonn, p. 363, 595.
2. *A. Carile*, Partitio, p. 220, l. 81.
3. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 382.
4. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 72.
5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 179, 183.
6. *Cantacuzène*, ibid., I, p. 183, 390.
7. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 161 - 162.
8. *Grégoras*, Bonn, II, p. 624 - 625.
9. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 196.
10. *Grégoras*, Bonn, II, p. 797.
11. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 256.

Cantacuzène (1), Bèra, au moment où elle fut livrée par sa garnison à Je..n V, constituait «une forteresse très forte» *(φρούριόν τι καρτερώτατον)*. De simple couvent qu'elle avait été auparavant *(φροντιστήριον ἀνδρῶν μοναζ... των)*, était déjà devenue un bourg habité par des paysans, à cause des gu.. res ininterrompues et des incursions barbares (2).

Bèra avait une importance militaire toute particulière, due à son emp... cement au croisement de deux artères, de la «Via Egnatia» — dont elle cons.. tuait la dernière station avant l'Hèbre en direction de Constantinople — et de la route transversale parallèle au courant bas de ce fleuve (3). Elle éta.. voisine des forteresses de Trajanoupolis et d'Ainos avec laquelle elle co.. muniquait par la grande plaine qui s'ouvrait au sud (4). Outre la «Via Egnatia» qui la reliait aux villes littorales de la Thrace ainsi qu'aux villes situées a.. delà de l'Hèbre, Bèra était reliée à la région montagneuse nord-ouest p.. la route venant de Koumoutzèna. Cette position qu'elle occupait devait lui valoir d'être utilisée à des fins militaires et, en particulier, pour le station-nement des troupes (5). D'autre part, il semble que certains ouvrages fure.. entrepris de très bonne heure pour la mise en ordre de la place: ce fut le cas de deux ponts, construits, l'un au-dessus du marais formé apparemment par les alluvions du fleuve, et l'autre près du site nommé, dans le Typikon *Ἀειδαροπνίχτης* (6). C'est aussi le cas de l'aqueduc et des conduits spéciaux, construits pour acheminer l'eau de la montagne à la citerne du monastère (7).

---

1. *Cantacuzène*, ibid., III, p. 310; voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 397 - 8; *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 40.

2. D' autre part, on peut ajouter à cela une mention du milieu du XVe siècle. Bèra paraissait alors être une ville englobant une forteresse abattue par endroits. Celle-ci abritait à ce moment là trois moines et il y avait en outre une église transformée en mosquée par les Turcs, qui, de plus, avaient construit autour de la forteresse une grande ville peuplée de Grecs et de Turcs, voir *Bertrandon de la Broquière* Voyage d' Outremer, p. 179 - 180. Or, cette forteresse représentait apparemment les restes du bourg fortifié du XIVe siècle, si bien que l' église mentionnée serait le katholikon du monastère de la Kosmosôteira.

3. Voir ci - dessus, ch. II, p. 25, 38.

4. *Louis Petit*, ibid., p. 41, § 74, l. 28; *Grégoras*, Bonn, II, p. 797; *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310; voir *Evlija Celebi* (= *I. Spatharès*, Ἡ δυτικὴ Θράκη κατὰ τὸν Ἐβλιγιὰ Τσελεπῆν..., dans Θρακικά, t. 4 (1933), p. 127. En effet, Bèra se trouvait à 30 km au nord de Trajanoupolis, voir *A. Orlandos*, Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 5.

5. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 72; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 196; III, p. 256.

6. *Louis Petit*, ibid., p. 35, § 67, l. 22; voir *A. Samothrakès*, Λεξικὸν s. v. Βήρα, où l' auteur applique ce topomyme au marais situé à l' ouest de la ville et portant le même nom, *Γαϊδαροπνίχτης*.

7. *Louis Petit*, ibid., p. 41, § 73, l. 20 - 23.

Sur ce point, il faut aussi souligner la très solide fortification du monastère. Le fondateur même insiste dans le Typikon sur les soins qu'il avait pris à construire une double muraille englobant, outre le couvent proprement dit, les celliers *(πιθῶνας)* et les dépôts de blé *(σιτῶνας)* ainsi que tous les autres bâtiments nécessaires au fonctionnement du couvent et construits tout autour (1). Les murailles de la Kosmôsoteira sont évoquées plus tard par Cantacuzène, à propos de la grande résistance qu'il rencontra de la part des moines et des paysans enfermés dans la forteresse, en 1342: ceux-ci s'opposèrent courageusement à lui du haut des murailles qui, rendues très solides par leur construction, réservaient aux assiégés de larges possibilités de défense (2). En outre, il faut rappeler que la forteresse avait été utilisée pendant un certain temps comme prison de détenus politiques et surtout de condamnés pour crimes de lèse majesté (3). En ce qui concerne le fonctionnement, pendant l'époque considérée, de Bèra en tant que port, la donation faite au couvent par son fondateur de douze bateaux de 4000 modioi est fort instructive (4). A part cela, en hiver 1342, les bateaux d'Oumour venus d'Asie Mineure mouillèrent à Bèra dans les embouchures de l'Hèbre (5).

La région environnant Bèra semble avoir été particulièrement peuplée. Outre le grand nombre de villages et de proasteia appartenant au monastère et dont une large partie doit être localisée aux alentours immédiats (6), il faut signaler le village de Bukovik, mentionné dans deux actes patriarcaux, de 1316 et de 1330 (7), et qui ne devait apparemment pas être le seul de la sorte.

---

1. *Louis Petit,* ibid., p. 4, § 2, l. 35 - 36.

2. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 196. Cette muraille, abattue à certains endroits est mentionnée par *Bertrandon de la Broquière,* Voyage d' Outremer p. 179 - 180, et devrait correspondre à l' allusion contenue dans la phrase de *Pierre Belon,* Les observations de plusieurs singularitez, p. 63 : «...de murs antiques..», désignant ceux qui entouraient Bèra.

3. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 111. 161 - 162, 248 - 249; *Grégoras,* Bonn, II, p. 624 - 625.

4. *Louis Petit,* ibid., p. 37, § 69, l. 6 - 7.

5. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 347 - 348. Bien qu' aujourd' hui Pherrai, l' agglomération correspondant à Bèra byzantine, se trouve à une demi - heure du fleuve (voir *A. Orlandos,* Τὰ βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Βήρας, p. 5 - 6), il semble qu' à des époques antérieures les remblais de l' Hèbre n' avaient pas encore bouché son delta à un degré aussi avancé; les bateaux pouvaient donc remonter le fleuve et jeter l' ancre au rivage de Bèra. Pendant l' époque turque, en particulier, les plus petits bateaux remontaient certes jusqu' à Andrinople, et c' est à Bèra que se déchargeaient ceux qui venaient d' Andrinople, voir *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d' Europe, I, p. 336; *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 232; *H. Kissling,* Beiträge, p. 84, note 315.

6. Voir ci - dessus, p. 126.

7. M M, I, p. 59 - 61, no 34; p. 151 - 154, no 70; v. ci-dessus, ch. III, p. 66.

D'après tout cela, il s'avère que Bèra avait fini par devenir un centre important de la région des embouchures de l'Hèbre. Située dans une campagne à population dense, elle avait même incorporé une partie au moins de la population, ce qui contribua ainsi à développer l'agglomération nouvellement créée.

Didymoteichon

Le Didymoteichon se trouve à 50 km au sud d' Andrinople, sur une rivière, l'Erythros potamos, qui, non loin de là se jette dans l' Hèbre. Le site de Didymoteichon était une colline presque ronde, entourée de trois côtés par l'Erythros potamos et dont le versant ouest dominait une région de collines basses (1). Ce site, facile à défendre et bien placé pour contrôler tout le pays environnant, fut habité dès l'Antiquité. Il semble que la ville byzantine a pris la suite de la ville romaine de Plôtinopolis, reconstruite par Trajan. On a longuement discuté la question de savoir où Plôtinopolis était située. Pour certains, la ville romaine s'étendait sur la colline que devait occuper le Didymoteichon byzantin et sur le rocher voisin, appelé actuellement Hagia Petra, qui se trouve à une distance d' 1 km à l'est de Didymoteichon (2). Pour d'autres, la ville était située à la proximité immédiate du Didymoteichon actuel, au point où le lit de la rivière Erginès se rapproche du coude de l'Hèbre (3). Enfin, d'autres auteurs pensent que la ville de Plôtinopolis se trouvait plus bas, s'identifiant à l'emplacement de la localité actuelle de Kornophôlea, à 3/4 heure au sud de Soufli (4). En outre, sur les cartes de Kiepert, Plôtinopolis figure à la place du Didymoteichon actuel (5).

Quoi qu'il en soit, l' important est que Didymoteichon a, selon toute vraisemblance, remplacé la Plôtinopolis romaine et reçu les habitants de celle-ci après sa destruction, au VIIIe siècle (6). On sait, d'ailleurs, que le siège épiscopal de Plôtinopolis, suffragant de la métropole d'Andrinople

---

1. Voir ch. I, p. 15; *Gr. Euthymiou,* Τὸ Διδυμότειχον κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους, extrait de ΑΘΛΓΘ, t. 22 (1957), p. 352; *J. Schultze,* Neugriechenland, p. 246.

2. *Gr. Euthymiou,* ibid., p. 350; voir *C. Kourtidès,* Ἡ ἐκ Διδυμοτείχου ἀναθηματικὴ στήλη τῶν Πλωτινοπολιτῶν, dans Θρακικά, t. 8 (1937), p. 190 - 195.

3. *Pauly - Wissowa,* R E, t. 41 (1951), col. 471 (Oberhummer).

4. *E. Honigmann,* Le Synekdèmos d' Hiéroklès, p. 13, 635; voir *M. Apostolidès,* Σημειώματα περὶ τῆς Πλωτινοπόλεως καὶ Διδυμοτείχου, dans Θρακικά, t. 9, 1938), p. 407 - 414.

5. *H. Kiepert,* Formae orbis antiqui, Berlin 1910 (Carte no XVII (Berlin 1894), p. 2 : Illyricum et Thracia.

6. *Gr. Euthymiou,* Τὸ Διδυμότειχον, p. 354 - 355.

dans l'Ecthesis de Pseudo-Epiphane, est transporté au cours du IXe siècle à Didymoteichon, qui figure après cette époque comme suffragant de Trajanoupolis sur la «Diatypôsis» de Léon VI, sur les «Nea Taktika» et sur les listes épiscopales postérieures, la place de Plôtinopolis comme suffragant d'Andrinople étant occupée par l'évêché d'Agathopolis (1). Il est à noter toutefois qu'un archevêché de Plôtinopolis figure dans les «Notitiae» du IXe siècle (2). Quant à Didymoteichon, qui commence à figurer comme archevêché dans la «Notitia» dite de Manuel Comnène et sur les listes épiscopales du temps de Nicée et de Michel VIII Paléologue, il est promu en métropole dans l'Ecthesis d'Andronic II et continue de l'être jusqu'à l'époque turque (3).

Didymoteichon est qualifié de *φρούριον* ou *κάστρον* (4), de *πολίχνιον* ou *πόλις* (5), et de «castrum» ou de «cité» dans les sources latines (6). Grégoras donne une description précise du site, bien qu'il attribue faussement à ses contemporains les cavités préhistoriques taillées dans le rocher, dans lesquelles les habitants recueillaient l'eau de la pluie (7). Mais la source dans laquelle les mentions de Didymoteichon reviennent le plus fréquemment, est l'ouvrage

---

1. *J. Mansi,* Amplissima, t. 17/A, col. 376A; *H. Gelzer,* Texte, p. 542, l. 448; p 558, l. 577, 604; *idem,* Descriptio, p. 79, l. 1681; *G. Parthey,* Notitiae, no 10, p. 218, l. 638; p. 220, l. 667; no 3, p. 122, l. 547; p. 124, l. 583; P G, t. 107, col. 381. *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 525; DHGE, t. 14 (1960), col. 427 - 429 (*R. Janin*). En effet, sur la liste no 10 de Parthey (fin du Xe s.), Didymoteichon figure tant comme évêché suffragant de Trajanoupolis que comme archevêché, p. 202, l. 137 et p. 218, l. 638.

2. *G. Parthey,* Notitiae, no 8, p. 180, l. 544; no 9, p. 196, l. 455; P G, t. 107, col. 340, 368.

3. *H. Gelzer,* Texte, p. 589; p. 593, l. 144; p. 599, l. 55; p. 608, l. 63; p. 629, l. 41; p. 631, l. 103. Voir *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 525; *J. Darrouzès,* Listes Synodales et Notitiae, dans REB, t. 28 (1970), p. 91 - 93.

4. *Choniatès,* Bonn, p. 825 (1204); *P. Schreiner,* La chronique brève de 1352, dans OCP, t. 31 (1965), p. 346; *R. Loenertz,* La chronique brève de 1352, dans OCP, t. 30 (1964), p. 41 : . . *καὶ ἀπῆγεν εἰς τὴν Μακεδονίαν, εἰς τὸ Διδυμότειχον καὶ τὰ ἄλλα κάστρη, καὶ ἐστήριξεν αὐτά.* Il s'agit de Cantacuzène, encore grand domestique, qui sortit de Constantinople, en juillet 1341, pour aller renforcer la défense de la Thrace, la «Macédoine» du texte.

5. *Grégoras,* I, p. 357; *Cantacuzène,* II, p. 325.

6. *Villehardouin,* II, § 279 : «un chastel qui li Dimos ere appellez, mult bel et mult fort et mult riche» (1204); § 428 : «la cité del Dimot» (1206); T T, II, no 176, p. 40 - 42: «castrum Ditimoticum» (1206). *G. Thomas,* Diplomatarium Veneto-levantinum, I, p. 223 - 224, no 112: «in castro nostro Dimotichi» (1332); *Matteo Villani,* Istorie, col. 672 D - E : «nobile e antica città.. Dometico» (1360 - 1361).

7. *Gr. Euthymiou,* ibid., p. 351 - 352; v. ci-dessus, n. 5.

de Cantacuzène lui-même, qui fit de cette ville sa capitale, en 1341 (1).

La fortification de Didymoteichon, mentionnée dans les sources à maintes reprises, rendait la ville inexpugnable: Kaloyan, qui considérait la prise ou la destruction de Didymoteichon et d' Andrinople comme le but suprême de la guerre, n'a pas pu en venir à bout la première fois, même en essayant de détourner le cours de l'Hèbre(2); les Coumans qui avaient dévasté la campagne thrace, en 1237, n'attaquèrent pas les grandes villes fortifiées comme Didymoteichon, Andrinople, Gallipoli (3). Théodore II Lascaris assura ainsi les stratèges auxquels il avait confié la garde de la forteresse: ceux-ci ne devaient pas redouter les attaques ennemies, puisque les fortifications de la place leur garantissaient une sécurité totale (4). En 1342, l'armée qui fut envoyée à Didymoteichon par les adversaires de Cantacuzène pour mettre le siège devant la ville, n'a pas pu, non plus, parvenir à ses buts (5). C'est un semblable échec que subirent, en 1342, les troupes bulgares qui étaient venues établir leur camps sous ses murs; il est vrai que dans ce cas, un rôle important fut joué par les bateaux turcs qui se présentèrent à l'embouchure de l'Hèbre (6). En mai 1344, c'est l'armée d'Apokaukos qui mit en vain le siège devant la ville (7).

L'utilisation de la forteresse à des fins militaires est aussi à signaler. Or, Didymoteichon servit de lieu de concentration des troupes à plusieurs reprises et il fut transformé en un centre militaire de première importance, à partir de 1256. A cette date, l'empereur Théodore II, rentrant de Tzépaina, s'y arrêta et y laissa une garde considérable avec deux chefs à sa tête (8). Pendant la période des guerres civiles du XIVe siècle, la transformation du Didymoteichon en un vaste camp militaire est permanente (9). En particulier,

---

1. *Cantacuzène,* Bonn, II, passim. On relève également quelques mentions de la ville dans les récits des voyageurs des siècles postérieurs. Parmi eux, *Bertrandon de la Broquière* (Voyage d' Outremer, p. 173 - 174) note que Didymoteichon est une «assés bonne ville et y a tres beau chastel et grant sur une montaigne presque toute reonde et si est tres bien fermé de doubles murailles..».

2. *Choniatès,* p. 835 - 836; *Villehardouin,* II, § 424 - 426, 428 - 429. Kaloyan, en tout cas, réussit plus tard à prendre la ville pour un temps bref, v. ibid., II, § 442.

3. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 54.

4. *Akropolitès,* p. 123.

5. *Cantacuzène,* II, p. 301 - 302.

6. *Cantacuzène,* II, p. 344 - 345.

7. *P. Schreiner,* La chronique brève de 1352, p. 355 - 356.

8. *Akropolitès,* p. 123; voir *St. Kyriakidès,* Βυζαντιναὶ μελέται, p. 181.

9. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 136 (pour l' année 1321/22); voir *F. Dölger,* Regesten, IV, no 2667. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 259 (pour l' année 1327). *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 66, 193 (pour l'année 1341); voir *R. Loenertz,* ibid., p. 42, § 35.

au cours de la période troublée de 1341 - 1347, Didymoteichon fut à la fois la base de départ des attaques de Cantacuzène dirigées contre l'armée de Constantinople, et l'objectif dont cherchaient à se rendre maîtres tous ses adversaires.

Quant aux effectifs qui se concentraient chaque fois à Didymoteichon, on ne dispose pas de renseignements exacts sauf pour l'année 1342, à la veille du départ de Cantacuzène en Serbie: or, selon Cantacuzène (1), l'armée qu'il avait laissée à la garde de la ville s'élevait au nombre de mille cavaliers, tandis que Grégoras (2) cite le chiffre d'environ cinq cents hommes, fantassins et cavaliers, ayant à leur tête quatre commandants. Ajoutons la mention dont nous disposons à propos de la concentration de l'armée d'Andronic III, en 1327; les Coumans qui faisaient partie de l'armée avaient refusé de répondre à la convocation de l'empereur (3).

La position géographique privilégiée du Didymoteichon est une autre raison de l'invulnérabilité et de l'importance du site. Cette position assurait à la ville la maîtrise des passages qui conduisent vers les plaines de l'Erythros Potamos et de l'Hèbre. Du point de vue des lignes de communication, la place du Didymoteichon jouissait d'avantages particuliers, car elle se trouvait au croisement de deux routes: de la voie transversale qui suivait la vallée de l'Hèbre et conduisait de Bèra à Andrinople et à la région du Toundzas, et de la route qui conduisait vers le bassin de l'Arda et traversait la région d'est en ouest. Le cours inférieur de l'Hèbre, que les bateaux de l'époque pouvaient remonter jusqu' à Andrinople, reliait Didymoteichon à la voie maritime de la côte nord-égéenne (4).

L'image que présente Didymoteichon en tant qu' agglomération est en général celle des toutes les villes-forteresses des années qui suivirent la con-

---

Cantacuzène, II, p. 195 (pour l' année 1342); *Grégoras*, Bonn, II, p. 627 (pour l'année 1342); voir *P. Schreiner*, ibid., p. 336, § 37 (pour l' année 1342). *Grégoras*, ibid., II, p. 708 (pour l' année 1344).

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 195.
2. *Grégoras*, Bonn, II, p. 627.
3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 259.
4. Voir ci-dessus, ch. II, p. 45 sq. *Enveri*, (Düstūrnāme, p. 101, vers 1582) relate que (en hiver 1344) les bateaux turcs, côtoyant le rivage septentrional de la mer Egée, entrèrent dans l' Hèbre «et remontèrent son cours jusqu' à Dimetoqa». Même si le témoignage d' Enveri est contesté (v. *P. Lemerle*, Aydin, p. 144 et 169), il n' en est pas moins vrai que Didymoteichon communiquait avec la mer Egée moyennant le cours de l' Hèbre. Le fleuve a été aussi utilisé pour satisfaire les besoins de la forteresse en eau : des canaux dont le tracé était ignoré de la grande masse de la population, conduisaient à l' intérieur des murs l' eau, chose qui a facilité la résistance de la ville aux longs sièges, v. *Choniatès*, p. 835; *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 244.

quête franque (1). L'agglomération était formée de parties correspondant à de couches sociales différentes. La partie centrale est la forteresse, le kastron, l'acropole où réside la classe dominante des conquérants étrangers ou l'aristocratie terrienne locale, qui possède en principe de vastes domaines dans la région environnante. La seconde partie s'étend hors des murs; c'est le bourg proprement dit, *μπουῦρκος*, *ἐμπόριον* (2), ou ville basse *(ἔξω συνοικία, κάτω πόλις)*, qui renferme la grande masse des citoyens - agriculteurs (3), le dème.

Dans le cas de Didymoteichon, comme d'ailleurs dans les autres villes à la même époque, c'est la citadelle qui domine, entourée ici de la double muraille (d'où le nom de «Didymoteichon» (4), qui en cas de siège facilitait beaucoup la circulation de ses défenseurs (5).

Contrairement à la forteresse, la ville basse *(ἔξω συνοικία)*, c'est-à-dire le quartier au pied de l'acropole, n'était pas fortifiée (6); c'est pour cette raison qu'un fossé fut construit autour d'elle à des fins défensives, pendant la période où Cantacuzène préparait son départ de Didymoteichon (1342) (7).

Si nous considérons les lieux de résidence des habitants, nous constatons que l'acropole resta toujours le siège de l'aristocratie (latine peu après la prise de Constantinople en 1204, byzantine après l'expulsion des Latins) et de ses gens, y compris les hommes appartenant à la garde du château (8). Choisi en 1341 comme capitale par Cantacuzène, Didymoteichon était bientôt devenu un véritable centre administratif d'où l'empereur organisait son activité politique (9). On dispose même de noms de ces *ἐν Διδυμοτείχῳ ἄρχοντες* qui gouvernaient la ville comme représentants de Cantacuzène (10), on trouve aussi mentionné le sénat municipal *(συγκλητικοί)*, qui représentait les intérêts de la noblesse locale (11).

---

1. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 39 - 40.
2. *C h o n i a t è s,* Bonn, p. 100.
3. *D. Zakythinos,* Le Despotat grec de Morée, II, p. 166 sq.
4. Pour l'étymologie de «Didymoteichon», v. *C. Kourtidès,* ibid., p. 193 - 195; *M. Apostolidès,* Σημειώματα, p. 411.
5. *C. Kourtidès,* ibid., p. 195.
6. L'absence de fortification de la ville basse est aussi attestée pour l'époque de l'occupation turque. Ainsi, *E v l i j a Č e l e b i* (= *H. Kissling,* Beiträge), p. 82, mentionne que la ville basse n'avait point de muraille, et il semble que le même arrangement de l'endroit était conservé.
7. *C a n t a c u z è n e,* Bonn, II, p. 289. Pour l'exécution des travaux du fossé, le dème fut divisé en «fratries» auxquelles prit part même le clergé.
8. *E. Francès,* La féodalité et les villes byzantines, dans B S1, t. 16/1 (1955), p. 87.
9. *C a n t a c u z è n e,* Bonn, II, passim.
10. *C a n t a c u z è n e,* Bonn, II, p. 195, 401; III, p. 237.
11. *C a n t a c u z è n e,* II, p. 166; v. *E. Francès,* ibid., p. 87; *G. Weiss,* Johannes Kantakouzenos, p. 40.

Outre les hommes de la garde mentionnés ci-dessus, d'autres hommes étaient affectés à la défense et même à la surveillance du «dèmos» qui habitait la ville basse: en 1342, leur force s'élevait à huit mille fantassins-archers, dont les chefs exerçaient une influence considérable sur ce même dème et sur la garde de l'acropole (1).

L'occupation de la population du Didymoteichon à des razzias au détriment de la région environnante est attestée à plusieurs reprises dans les sources (2), les victimes de ces razzias étant, d'habitude, les villes et les grands villages de Thrace, voisins du Didymoteichon (3).

Le problème qui se pose concernant ces attaques reste la provenance exacte des auteurs des razzias, c'est-à-dire, de savoir à quelle couche de la population de la ville ils appartenaient. Or, Cantacuzène laisse entrevoir que c'étaient, pour la plupart, les habitants de l'acropole et leur garde qui s'adonnaient à ces pillages. Ainsi, à propos de la mention de la guerre civile dans Didymoteichon, Cantacuzène dit expressément que, depuis le départ des habitants de la ville basse, ceux de l'acropole ne s'occupaient plus des travaux des champs, mais, au contraire, qu'ils se livraient à des razzias sur les villes voisines pour assurer leur subsistance (4). Nous apprenons aussi (5) que c'étaient les soldats résidant à l'intérieur des murs, qui se rendaient coupables de ces coups de main dont faisaient les frais le blé et les bestiaux de leurs voisins. Ailleurs encore, Cantacuzène précise que les auteurs de ces razzias, qu'il compare à des Cerbères (6), étaient ses partisans, mais il se hâte de justifier cette façon de faire: ils étaient, dit-il, obligés d'agir ainsi, faute d'autre moyen de subsistance (7).

Il semble, en tout cas, que les razzias s'étaient systématisées, puisque le nombre de ceux qui y participaient s'élevait à plus de deux cents fantassins et un peu moins de cavaliers (8). En plus, on sait que les Turcs d'Oumour utilisèrent Didymoteichon comme base pour leur expédition contre le pays serbe

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 282; v. ibid., p. 195.
2. *Cantacuzène*, II, p. 302 - 303, 326, 337 - 9, 345 - 6, 347 - 9; voir *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 170. Il est intéressant de noter que le brigandage dans les environs de Didymoteichon est aussi pratiqué à une époque très ancienne par des peuples de brigands habitant la région du bas Hèbre, voir *Strabon*, *H. Jones*, t. 3, livre 7, p. 368. Voir *Cath. Asdracha*, Formes de brigandage, Et. Balk., t. 7/3 (1971), p. 118 - 120.
3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 305, 345 - 346.
4. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 302.
5. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 305.
6. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 326.
7. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 338 - 339, 349; voir *P. Lemerle*, L'émirat d'Aydin, p. 164, note 2.
8. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 348.

et bulgare, qui fut l'occasion de vastes razzias dont le butin était rassemblé à Didymoteichon (1): boeufs, juments, moutons, du blé et de l'orge; des prisonniers aussi figurent dans le bilan dressé à la fin des opérations turques (2).

Il est important pour l'époque concernée de constater l'existence éventuelle d'un marché d'esclaves qui a eu lieu à Didymoteichon, en dehors, peut-être, de la forteresse, comme c'est le cas pour la plupart des marchés des villes (3). Or, pendant l'invasion des Coumans en Thrace, en 1237, ceux-ci, après avoir fait prisonniers toute la population (apparemment de la campagne), la vendirent aux habitants de grandes villes fortifiées, telles qu'Andrinople, Didymoteichon, Bizyè et Gallipoli (4). S'agit-il de simples rachats de prisonniers où faut-il voir là un cas isolé de marché d'esclaves tout court?

Didymoteichon constituait le centre administratif et économique de toute une série de villages, de forteresses, et même de petites villes, situées dans son voisinage. Le fait est d'abord attesté dans la «Partitio Romaniae», où il est mentionné «Didimo(ti)chium, cum omnibus que sub ipsa» (5). Le voisinage semble être peuplé dans un assez large rayon, puisque Villehardouin parle de la soumission à Boniface de Montferrat des habitants du Didymoteichon et «de tote la terre de la entor, a une jornee ou a deus» (6). On sait en plus que des villes existaient autour du Didymoteichon au milieu du XIVe s. (7). On connaît nommément Lititza, petite ville située à ses environs (8) ainsi qu'un village non identifié, Promousoulon, qui était situé entre Didymoteichon et Andrinople (9), près du cours de l'Hèbre. Mais le site le plus important devait être la forteresse d'Empythion ou Pythion. Situé dans la région de Didymoteichon, près de la rive occidentale de l'Hèbre (10), Empythion avait été entièrement restauré aux frais de Cantacuzène, lui-même, qui le

---

1. *Enverī*, Düstūrnāme, p. 95, vers 1387 - 1394.

2. *Enverī*, ibid., p. 102 - 103, vers 1603 - 1606.

3. *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 46.

4. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 54; il faut signaler ici un cas parallèle de vente des prisonniers, survenu en 1240: l'armée latine qui occupa Tzouroulos enleva les nobles Grecs de la ville et les mit en vente auprès les Latins de Constantinople, *Akropolitès, Heisenberg*, p. 59.

5. *A. Carile*, Partitio..Romanie, p. 220, l. 77.

6. *Villehardouin, Faral*, II, § 279.

7. *Grégoras*, Bonn, II, p. 835 - 836; III, p. 248 - 249.

8. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 348. Voir ci - dessous, p. 155 note 2.

9. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 189.

10. Le site, qui se trouve aujourd'hui sur la frontière gréco-turque, est appelé encore par les Grecs, Pythion (Kuleli - Burgaz, en turc). Voir *Irène Beldiceanu - Steinherr*, La conquête d'Andrinople par les Turcs, p. 459.

transforma en un bastion personnel (1). Cette forteresse est souvent mentionnée à propos des guerres civiles du XIVe siècle (2).

En général, on assiste au XIVe siècle à un accroissement de l'importance du Didymoteichon comme ville-forteresse et centre militaire et administratif de la région adjacente. La présence, d'ailleurs, de l'empereur Andronic III et, après 1341, de Cantacuzène, lui donne une splendeur spéciale. A cet égard, on peut même noter la célébration des jeux athlétiques et notamment de la «tzoustra» et du «tornemen» latins, qui eurent lieu à Didymoteichon, à l'occasion de la naissance de Jean V (3).

Andrinople

Andrinople se situe à 230 km environ au nord de Constantinople, sur la rivière du Toundzas qui coule près du côté sud de l'ancienne muraille. Au sud de la ville se trouve le confluent du Toundzas avec l'Hèbre et, à l'ouest, le confluent de l'Hèbre avec l'Arda. En effet, la ville est presque encadrée par le cours de ces trois fleuves, l'Hèbre, venant de l'ouest, l'Arda du sud-ouest, des Rhodopes, tandis que le Toundzas vient du nord et notamment du plus haut sommet des Balkans. L'endroit où est bâtie Andrinople constitue la partie septentrionale du bassin de bas Hèbre; c'est une plaine fertile, complètement ouverte et de hauteur médiocre (40 m), entourée d'une vaste région de collines, au-dessus de laquelle se dessinent les contours des montagnes des Rhodopes orientaux.

La ville présente une existence ininterrompue depuis le temps de sa fondation par Hadrien (4). Un indice en sont les noms par lesquels la ville est mentionnée dans les sources byzantines des siècles examinés: Andrinople, Orestias et même Odrysoi (5), du nom du peuple thrace qui habitait la région bien avant que la ville fût construite. Mentionnée déjà comme métropole ayant cinq évêchés sous sa juridiction dans l'Ecthesis de Pseudo-Epiphane et dans les listes du IXe siècle (6), elle en a onze dans la «Diatypôsis»

1. *Grégoras*, Bonn, II, p. 708.
2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 184, 195, 302, 433 - 435, 450; III, p. 248.
3. *Grégoras*, Bonn, I, p. 482 - 483.
4. *Pauly - Wissowa*, R E, t. 14 (1912), s. v. Hadrianopolis (*Oberhummer*).
5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 108.
6. *H. Gelzer*, Texte, p. 542, l. 445 - 450; *idem*, Descriptio, p. 25, l. 486 - 491; *G. Parthey*, Notitiae, no 8, p. 180, l. 540 - 546; no 9, p. 196, l. 451 - 457; no 1, p. 73, l. 486-491.

de Léon VI, dans les «Nea Taktika» et dans les «Notitiae» du XIe siècle (1) Nil Doxapatrès, en 1142/3, lui connaît encore onze évêchés (2). Pratiquemment, la métropole d'Andrinople figure dans toutes les «Notitiae» et, pendant le règne d'Andronic II, elle est même promue du μ′ au ιβ′ rang qu'elle garder jusque dans l'époque turque (3).

Dès le temps de la première Croisade, la ville est souvent mentionnée dans les chroniques occidentales, où elle occupe une place de plus en plus importante comme le point sur lequel convergaient les routes de l'Europe centrale conduisant à la Terre Sainte, à travers Constantinople. Ainsi, Andrinople («Adrianopolis», «Andronopolis» ou «Andernople», «Andrenople») est désignée sous les termes de «castellum», «urbs», «civitas», tandis que son signalés, en même temps, les pâturages propices au stationnement et à l'approvisionnement des troupes, qui s'étendaient devant elle (4). Le géographe arabe Idrisi (milieu du XIIe s.), qui puise son matériel chez les chroniqueurs occidentaux des deux premières Croisades, dit qu' «Adirnubuli» était une ville belle et populeuse, dans laquelle il y avait plusieurs cultures rurales (5).

Dans la chronique de Villehardouin, les mentions de la ville sont très nombreuses (6). L'auteur s'occupe beaucoup de cette ville hautement appréciée par les Latins, en racontant la révolte des Grecs du Didymoteichon, en mars 1205, la fuite de la garnison latine à Andrinople et, ensuite, l'extension de la révolte à cette ville; le siège que l'empereur Baudouin mit devant Andrinople, en avril 1205, les heurts entre Grecs et Latins ainsi que le siège mis

---

1. *H. Gelzer,* Texte, p. 558, l. 602 - 613 : *Σωζοπόλεως, Ἀγαθουπόλεως, Λεβελτοῦ, Τραποβιζύης, Καράβου, Βουκέλλων, Ἡρωβάτου, Σκοπέλου, Βρύσεως, Βουλγαροφύγου, Τζωτδων; idem,* Descriptio, p. 80, l. 1709 - 1720; voir *G. Parthey,* Notitiae, no 10, p. 220, l. 665 - 676; no 3, p. 123 - 124, l. 581 - 592; P G, t. 107, col. 382.

2. *G. Parthey,* Notitiae, p. 301, l. 293.

3. *H. Gelzer,* Texte, p. 570, l. 51; p. 597, l. 13; p. 608, l. 56; p. 628, l. 19; p. 636, l. 284; p. 640, l. 53; *idem,* Descriptio, p. 3, l. 38; p. 58, l. 1152; *G. Parthey,* Notitiae, no 6, p. 147, l. 38; no 8, p. 163, l. 38; no 9, p. 196, l. 452; no 1, p. 57, l. 38; no 2, p. 97, l. 42; no 11, p. 226, l. 13; no 12, p. 236, l. 13; no 4, p. 134, l. 38. P G, t. 107, col. 332, 340, 357, 368, 369, 388, 400; voir *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 543 - 544.

4. *Albert d'Aix* (= Recueil des Hist. des Croisades, Hist. Occidentaux, IV), p. 304 - 305; *Guillaume de Tyr,* ibid., I, p. 79 - 80; *Odon de Deuil, Waitz,* p. 62 - 63; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 146; *Robertus canonicus, Holder - Egger,* p. 269 - 270; *Robert de Clari, Lauer,* p. 105 - 106, § 112; Chronicum Franco-gallicum, T T, I, p. 458.

5. *V. Nedkov,* Bălgarija..spored Idrisi, p. 45.

6. *Villehardouin,* II, § 281, 283, 284, 287 et passim; § 269: «mult bone citez et riche».

par Henri, en juin de la même année (1). En juin 1206, Henri campa devant Andrinople, «sor les plus bels prez del munde» (2); d'autres mentions de la ville concernent le nouveau siège qu'elle subit par les Bulgaro-coumans, en 1207(3). Dans les sources grecques ayant affaire aux mêmes événements, la ville est mentionnée comme *τὸ εὐερκὲς Ἀδριανοῦ πόλισμα* (4) ou sous le nom Orestias et *Ἀδριανούπολις* (5).

D'autres références de la ville, mais de moins en moins fréquentes au fur et à mesure qu'on avance dans le XIIIe s., sont relatives à l'arrivée des troupes de Jean Vatatzès, en 1225, aux pourparlers byzantino-bulgares de 1236-1237, ainsi qu'à l'invasion des troupes bulgaro-coumanes en Thrace, en 1237 et en 1255 - 1256 (6). Vers le milieu du siècle, les mentions concernant Andrinople commencent à devenir encore une fois nombreuses, en relation avec les intérêts de l'empire de Nicée dans cette région. Il est remarquable que Pachymère n'identifie pas complètement «Orestias» avec «Adrianoupolis», mais il laisse plutôt entendre par le premier nom une région assez vaste, dont Andrinople serait le centre et la ville principale (7). Ainsi, il fait clairement la distinction entre Andrinople et Orestias quand il précise: *ἀλλ' ὁ τῶν Σάρδεων... καὶ αὐτὸς συνεπείθετο, τὰ πολλὰ συμβαλομένου τῇ καταθέσει τοῦ τῆς κατὰ τὴν Ὀρεστιάδα Ἀνδριάνου πόλεως Γερμανοῦ;* ou ailleurs : *τούτῳ τοίνυν τὰ κατὰ τὴν Ὀρεστιάδα τε καὶ τὰ ἐνδότερα τοῦ Αἵμου ἐπιτετράφατο, καὶ ἦν αὐτῷ συνάμα τῇ γυναικὶ κάθισμα ἡ Ἀδριανούπολις*(8).

Pour les débuts du XIVe s., les références de la ville se rencontrent à propos de l'expédition catalane et de sa marche à travers la Thrace(9). La ville est alors qualifiée de *ἄστυ* (10) et caractérisée comme «una altra bona ciutat e'l regne de Macedònia» (11); ailleurs, elle est citée à côté de Constantinople, Thessalonique et Christoupolis, comme les seules villes où les Catalans

---

1. *Villehardouin*, II, § 335 - 337, 344, 350, 391, 396; voir *Choniatès*, p. 811 - 812, 821 sq.
2. *Villehardouin*, II, § 432; cf. § 443 - 444.
3. *Villehardouin*, II, § 461, 472 - 474, 490 - 497.
4. *Choniatès*, Bonn, p. 84.
5. *Choniatès*, p. 537, 685, 791, 810, 835 - 837; *Akropolitès*, *Heisenberg*, I, p. 21 - 22.
6. *Akropolitès*, *Heis.*, I, p. 38, 53, 54, 125 - 126; voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 457.
7. *Pachymère*, Bonn, I. p. 102, 137 - 138, 210, 433; II, p. 264 et passim.
8. *Pachymère*, I, p. 102, 322; v. ibid., p. 210, 302.
9. *Pachymère*, II, p. 445 - 447, 481, 525, 554, 603 - 604; *Ramon Muntaner*, Crònica, *E.B.* p. 44, l. 27 - 30.
10. *Pachymère*, II, p. 603 - 604.
11. *Ramon Muntaner*, ibid., p. 44, l. 27 - 28.

ne parvinrent pas à mettre le feu (1). Encore, il faut noter la qualification «encontrada.. d'Andrinople», qui désigne apparemment non seulement la ville comme telle mais aussi toute la région environnante (2). Les mentions de la ville pour les années qui suivent sont en relation étroite avec les guerres civiles et la lutte entre Cantacuzène et les partisans de l'impératrice Anne visant la possession de la ville (3), ainsi qu'avec les attaques des troupes scythes et bulgares (4). C'est à propos de la lutte mentionnée qu'il est dit qu'Andrinople était parmi les villes de la Thrace la plus grande et celle qu'il fallait qu'on possède par excellence (5), tandis qu'ailleurs elle est qualifiée de «métropole» célèbre des villes du nord (6). Enfin, les événements de l'année 1347 et des années 1353, 1354 et 1355, concernant la dispute au sujet de la ville entre Mathieu Cantacuzène et Jean V, font l'objet d'autres références (7).

C'est par sa place au confluent des trois fleuves qué la ville avait acquis sa grande importance stratégique dans l'empire byzantin: en effet, elle servait de base naturelle en vue d'opérations dirigées soit vers la haute vallée de l'Hèbre, soit vers les bassins du Toundzas et de l'Arda. Cet avantage était aussi déterminant en ce qui concerne le rôle de la ville dans le réseau des communications balkaniques. Car, c'était vers ce point névralgique que convergaient les défilés des Balkans, qui offraient les possibilités d'une pénétration relativement facile dans les régions montagneuses situées au nord de la haute plaine de Thrace. En outre, Andrinople était le confluent des routes venues de trois mers, c'est-à-dire de la mer Egée, de la Propontide et de la mer Noire. Elle dominait, en même temps, la route diagonale condui-

---

1. *Ramon Muntaner*, ibid., p. 75, l. 26 - 30.

2. *Ramon Muntaner*, ibid., p. 91, l. 3 - 5.

3. *Grégoras*, Bonn, I, p. 319 - 320; *Cantacuzène*, II, p. 175 - 179, 484 - 485, 525 - 526 et passim.

4. *Cantacuzène*, I, p. 188 - 189; *Grégoras*, I, p. 430.

5. *Cantacuzène*, II, p. 405.

6. *A. Pantokratorinos*, Βιος και πολιτεια Ἀθανασιου Α΄, dans Θρακικά, t. 13 (1940), p. 61.

7. *Cantacuzène*, II, p. 605 - 606; III, p. 46 - 47, 242, 266, 310, 313 - 314; *Grégoras*, II, p. 804; III, p. 178, 248 - 249. L'importance de la ville continue à augmenter avec son statut de capitale turque, après sa prise en 1369 (voir là - dessus, *Irène Beldiceanu - Steinherr*, La conquête d'Andrinople par les Turcs, p. 439 - 461; *Elizabeth A. Zachariadou*, The conquest of Adrianople by the Turks, dans Studi Veneziani, t. 12 (1970), p. 211 - 217). *Bertrandon de la Broquière* (Le Voyage d'Outremer, p. 170 - 171) la qualifie de «tres bonne ville et la milleure que le Turc ayt en la Grece», ajoutant ensuite que «ceste ville est tres grande et bien marchande et fort peuplée de gens» et précisant la nationalité des marchands qui fréquentaient la ville et même y séjournaient: «Venissiens, Cathelans, Jenenois et Flourentins».

sant de l'Europe centrale à Constantinople, ainsi que la route transversale de la rive occidentale du bas Hèbre (1).

Les distances entre Andrinople et les grands centres urbains voisins sont attestées dans les sources qui, cependant, divergent légèrement. Ces écarts proviennent du fait que ces distances étaient parcourues à de différentes saisons. En outre, il ne faut pas perdre de vue que, dans presque tous les cas, il s'agit d'armées qui sont en marche. Ainsi, il faudrait cinq journées de route pour aller d'Andrinople à Constantinople (2) et d'Andrinople à Gallipoli (3), tandis que quatre journées étaient suffisantes pour couvrir la distance entre Andrinople et Philippoupolis (4). De même, la ville nommée par Villehardouin «Nequise», c'est-à-dire la Nikitza, située entre Andrinople et Boulgarophygon du côté oriental de l'Hèbre, était à une distance de neuf lieues françaises d'Andrinople (5); le même historien donne le chiffre de quatre journées pour la distance entre Andrinople et Bizyè (6). Il faudrait, d'ailleurs, six journées de route pour qu'on atteigne la mer Noire, en partant d'Andrinople (7).

Andrinople était considérée comme une des plus grandes villes de l'empire et particulièrement de la Thrace. De ce fait même, Andrinople présente une structure de type bien différent de Didymoteichon. Contrairement à celui-ci (un kastron - acropole, bâti sur une éminence au pied de laquelle s'étendait la ville basse non fortifiée), Andrinople offre l'aspect d'une vaste ville fortifiée, qui était construite dans une plaine et qui enfermait le kastron-acropole. Donc Andrinople, comme Thessalonique, appartenait à la catégorie des grandes villes de l'empire, qui, même en conservant la distinction fondamentale entre la ville basse et le kastron, présentaient la particularité d'avoir deux blocs de fortification, le second étant destiné à protéger la ville basse des attaques venant de l'extérieur. Au contraire, la muraille de l'acropole, qui était le siège de la garde et des autorités, servait à isoler ceux-ci contre les éventuels soulèvements des habitants du bourg (8). Cet état de choses est attesté assez clairement dans les sources: Grégoras nous parle de l'acropole d'Andrinople, que Mathieu Cantacuzène avait occupée

---

1. Voir ci-dessus, ch. II, p. 31, sq., 38.
2. *Odon de Deuil, Waitz,* p. 62 - 63.
3. *Ramon Muntaner,* Crònica, *E.B.,* p. 44, l. 29.
4. *Odon de Deuil,* l. c.
5. *Villehardouin, Faral,* II, § 344. Pour la «lieue française», voir ci-dessus, ch. II, p. 49, note b du commentaire.
6. *Villehardouin,* ibid., § 432; v. § 428.
7. *C. Jireček,* Die Heerstrasse, p. 48.
8. *Cantacuzène,* Bonn, III, p. 242; *Grégoras,* Bonn, III, p. 178; voir *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 47.

et qui servit de base pour la fortification ultérieure de la ville (1), étant entendu que, par *πόλις*, on faisait allusion à la ville basse. Par la juxtaposition de ces mêmes passages de Cantacuzène et de Grégoras, on pourrait localiser l'acropole par rapport à l'enceinte extérieure: elle se dressait au bout *(ἄκρα)* de la ville, de telle façon qu'il était possible à l'attaquant, venant du côté extérieur, de pénétrer dans l'acropole, sans être obligé de s'emparer d'abord de la ville basse; c'est cela exactement qu'avait réussi Cantacuzène, en 1355, cherchant de venir au secours de Mathieu, assiégé dans l'acropole par Jean V et le dème de la ville (2). En outre, on pourrait supposer que c'est bien dans l'acropole que s'étaient bâtis les hauts édifices des palais royaux, qui sont mentionnés dans un passage se référant à la fin du XIIe siècle (3); les maisons des nobles, en tout cas, se trouvent bâties dans la ville-basse, ce qui a rendu facile leur destruction par le peuple pendant la révolte de 1341 (4). Le terme latin «suburbium», d'ailleurs, que l'on rencontre dans un acte conclu à Andrinople, semble désigner la ville basse (5).

La question de l'«emporeion» d'Andrinople est plus difficile à saisir. Bien qu'il soit généralement admis que l'*ἐμπόριον* ou *ἐμπορεῖον* s'identifie à la ville basse (6), il semble que dans le cas d'Andrinople les choses se passent différemment. Certes, l'emporeion de la ville se place, là aussi, hors de l'enceinte extérieure et c'est pour cette raison qu'il est facilement pris par les Catalans lors de leur attaque contre Andrinople, en 1305 (7). Pourtant, d'après ce que le texte laisse entendre, il ne s'agit pas de la ville basse, puisque celle-ci, bien protégée par sa forte muraille, ne fut pas prise; d'ailleurs, il est mentionné qu'après avoir pris l'emporeion, les Catalans se mirent à assiéger l'*ἄστυ*, qui semble désigner cette ville basse d'Andrinople. Or, l'emporeion dans ce cas là serait vraisemblablement le marché de la ville, en dehors de la muraille, comme d'ailleurs c'est le cas ordinaire des marchés des villes à cette époque et même à l'époque précédente (8).

En outre, en ce qui concerne la ville basse et son évolution, on note l'existence des quelques maisons hors de l'enceinte de la ville, au XIe siècle (9).

---

1. *Grégoras*, ibid., II, p. 804.
2. *Cantacuzène*, Bonn, III, 242-243; v. *Grégoras*, Bonn, III, p. 178.
3. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 146.
4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 176; v. *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 45.
5. T T, I, p. 513, no 123.
6. *Choniatès*, Bonn, p. 100; voir *A. Mèliarakès*, Γεωγραφικὰ περίεργα, dans Ἑστία, 1891, p. 411; *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 40.
7. *Pachymère*, Bonn, II, p. 603.
8. *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, note 96 (p. 21 des notes) et p. 42.
9. *Attaliatès*, Bonn, p. 300.

Ainsi, il se peut que ce groupement de maisons ait constitué le noyau de la ville basse qui, d'abord non fortifiée, aurait peu à peu évolué vers le type décrit ci-dessus.

La fortification d'Andrinople est signalée partout comme étant d'une solidité parfaite qui rendait la ville tout à fait imprenable (1). L'efficacité de la fortification est même prouvée pendant le siège mentionné par Chalkokondylès : les Turcs, après avoir échoué dans leur tentative pour forcer l'entrée, réussirent à pénétrer dans la ville à travers un trou que l'on aperçut dans la muraille (2). D'autre part, c'est à plusieurs reprises que sont mentionnés «les murs» et les «tors» encerclant la ville ainsi que les portes de la muraille (3), dont l'une, la *Βορέως πύλη* est même désignée nommément (4). En outre, d'après des renseignements archéologiques concernant la muraille, qui était conservée jusqu'aux années soixante-dix du XIXe siècle, elle constituait un rhombe dont les côtés longs avaient 2 km de longueur et les côtés courts 1,5 km, ce qui fait 7 km de périmètre (5). D'après ces mêmes renseignements, il y avait deux portes sur le côté est, deux sur le côté ouest, deux aussi sur le côté sud et une seulement sur le côté nord (6). Quant aux tours de la muraille, il s'agit, peut-être, de ces mêmes tours qui avaient servi de donjons à plusieurs reprises (7). La tour même du coin nord-est fut conservée jusqu'à nos jours, portant une inscription à l'honneur de l'empereur Jean Tzimiskès (8).

Cependant, la description la plus détaillée de la fortification d'Andrinople est sans doute fournie par Choniatès, à propos du siège qu'avait mis devant la ville l'empereur latin de Constantinople, Henri, en 1205: ainsi, Andrinople était entourée de deux larges fossés, tandis que les tours de la

---

1. Voir *Villehardouin, Faral,* II, § 391, 396.

2. *Chalkokondylès, Darkó,* I, p. 28 - 29.

3. *Villehardouin, Faral,* II, § 350, 461, 472; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 146.

4. *Pachymère,* Bonn, II, p. 603 - 604. Il fallait lire évidemment *Βορέως πύλη,* la porte nord.

5. *G. Constantinidès,* Ὀλίγα περὶ Ἀδριανουπόλεως, dans Θρᾳκικά, t. 17 (1942), p. 293. Il faut mentionner, en plus, une indication concernant le périmètre du *περίπατος* de la muraille, les mesures correspondantes provenant d'un texte du XIVe siècle. Or, il y est mentionné que celui-ci était ϙχ (= 1600) brassées d'homme *οὐργιαὶ ἀνδρικαί,* ce qui fait à peu près 2.720 m, si l'on considère chaque brassée à 1,70 m environ, voir *S. Lambros,* dans Νέος Ἑλληνομνήμων, t. 1 (1904), p. 243.

6. *G. Constantinidès,* ibid., p. 293.

7. *Pachymère,* Bonn, II, p. 554; *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 176.

8. *A. Dumont,* Inscriptions et monuments figurés de la Thrace, p. 359, no 62[7] : *Κύριε βοήθει τῷ εὐσεβεστάτῳ / καὶ φιλοχρίστῳ βασιλεῖ ἡμῶν Ἰωάννῃ; G. Constantinidès,* ibid., p. 294.

muraille, revêtues de peaux de boeufs, étaient munies de créneaux et de machines à lancer des pierres et du feu (1).

La place névralgique d'Andrinople ainsi que son invulnérable fortification sont la cause des disputes soulevés en vue de son occupation par les armées de tel ou tel Etat: byzantin, latin et bulgare, si l'on ne tient pas compte des fauteurs de la guerre civile byzantine au XIVe siècle. De part et d'autre, on considérait Andrinople comme le prix du concours *(ἀγώνισμα καὶ ἆθλον)* (2) qui couronnerait les efforts d'une longue lutte pour la mainmise sur la Thrace. Il valait encore mieux perdre une guerre que perdre Andrinople avec son territoire adjacent (3). D'ailleurs, c'est dans cette ville-jumelle de Didymoteichon, qu'ont eu lieu des événements cruciaux comme le couronnement de Cantacuzène, en 1346 (4). En outre, la ville était bien digne de la résidence d'une impératrice (5), ainsi que de la cérémonie du mariage de la fille de l'empereur (6).

La place de la ville, au centre d'un réseau de communications, ainsi que sa prospérité considérable favorisèrent son utilisation, à plusieurs reprises, soit comme un camp provisoire, soit comme siège d'une garde visant au renforcement de sa défense. Vers la fin du XIIe siècle déjà, pendant la troisième Croisade, les forces des Croisés qui avaient occupé Andrinople hivernèrent dans la ville (7). Cela prouve, d'une certaine manière, que la ville jouissait d'une suffisance qui lui permettait de faire face aux besoins d'une armée étrangère traversant le pays. Cette constatation est même exprimée par Cantacuzène, qui affirme qu'Andronic III avait laissé à Andrinople la plus grande partie de son armée, parce que la ville disposait d'une abondance de provisions (8). On assiste au même phénomène pendant toute la période examinée: en été 1204, c'est Henri qui logea dans la ville avec son armée, en attendant Baudouin qui, d'ailleurs, laissa à Andrinople une

---

1. *Choniatès,* Bonn, p. 821; voir *Villehardouin, Faral,* II, § 395. Au XVIIe siècle, on pourrait même voir les traces d'un fossé autour de la muraille, voir *Evlija Čelebi* (= Ἐβλιγιὰ Τσελεμπῆ, Περιγραφὴ τῆς Ἀδριανουπόλεως, κατὰ μτφρ. *B. Πετράκη* καὶ *M. Σαραντῆ)*, dans Θρᾳκικά, t. 15 (1941), p. 9.

2. *Choniatès,* Bonn, p. 821, 835, 837.

3. *Villehardouin, Faral,* II, § 488.

4. *Grégoras,* Bonn, II, p. 762.

5. *Pachymère,* Bonn, II, p. 447.

6. *Cantacuzène,* Bonn, I. p. 508 - 509. A ce propos, on mentionne les prairies dites «de la Comnène», qui s'étendaient à proximité de la ville, près du fleuve Toundzas. Voir ci - dessous, ch. V, p. 191.

7. Annales Austriae, *Wattenbach,* M G H, SS, IX, p. 547; voir Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 146.

8. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 189.

garde composée de cent quarante hommes (1); une autre garde de quarante cavaliers, ayant en tête Théodore Branas, siège dans la ville, en été 1206, et l'utilise même comme base pour surveiller le pays jusqu'à Didymoteichon afin de repousser Kaloyan (2); en automne de la même année, l'armée d Henri séjourne dans la ville pendant cinq jours (3), tandis qu'une année plus tard Andrinople est munie par lui d'une garde de cent cavaliers, destinée toujours à surveiller la région environnante (4). Enfin, en 1225, Jean Vatatzès envoie à la ville un contingent de troupes; celui-ci, cependant, est expulsé au profit de l'armée de Théodore Comnène qui s'empare d'Andrinople (5).

Au siècle suivant, on assiste toujours à des stationnements successifs d'armée à Andrinople. En 1305, la ville est le siège des forces de Michel IX, en lutte contre les Bulgares et les Catalans (6). Quelques années plus tard, ce sont les guerres civiles qui provoqueront le plus grand afflux des troupes. On cite, par exemple, le chiffre de cinquante mille cavaliers environ, renforcés d'une multitude de fantassins, qui siégèrent à Andrinople, en 1321, avant de marcher contre Constantinople (7). En outre, c'est au cours de la seconde guerre civile que Cantacuzène se mit à la tête d'une armée de mille hommes environ pour se diriger, lui aussi, contre Constantinople, après avoir d'abord gagné Andrinople (8). La ville servait encore de base militaire autant pour les opérations envisagées que pour la défense de la région environnante. Ainsi Cantacuzène mentionne la présence dans la ville, en 1320, d'une armée permanente, qui semble avoir été installée depuis longtemps (9). La plaine étendue devant Andrinople fut, elle aussi, plusieurs fois utilisée comme camp soit par des troupes ennemies, venant pour mettre le siège devant la ville, soit par des contingents alliés. C'est à cause de ses dimensions considérables et de sa fertilité même que la plaine d'Andrinople offrait un endroit fort propice (10) au stationnement des troupes, comme on peut le lire à plusieurs reprises dans les sources (11).

---

1. *Villehardouin, Faral,* II, § 273.
2. *Villehardouin,* ibid., II, § 441; *Choniatès,* Bonn, p. 847.
3. *Villehardouin,* ibid., II, § 449.
4. *Villehardouin,* ibid., II, § 496.
5. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 40.
6. *Pachymère,* Bonn, II, p. 481.
7. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 108 - 109; *Grégoras,* Bonn, I, p. 319 - 320.
8. *Cantacuzène,* ibid., II, p. 605.
9. *Cantacuzène,* ibid., I, p. 39.
10. Voir ci - dessous , ch. V, p. 190. Les pâturages étendus de la plaine d' Andrinople pouvaient fort bien assurer le fourrage des chevaux.
11. A titre d'exemple, voir *Guillaume de Tyr* (= Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, t. I), p. 79 - 80; *Villehardouin, Faral,* II, § 284,

Au début du XIIIe siècle, Andrinople était une ville florissante ayant une population nombreuse. Ce fait est attesté dans les sources qui disent que la ville était «mult plaine de gent» (1), ou, qu' «il i avoit mult grant gent dedenz et defors» (2), en faisant également allusion à la population des environs de la ville, nombreuse elle aussi.

Le même fait est attesté au XIVe siècle, quand Andronic III décide de s'enfuir à Andrinople, comptant sur sa *πολυανθρωπία* (3). Dans un autre texte, on fait mention de la nombreuse population d'Andrinople sans préciser, pour autant, la date à laquelle on se réfère (4). Malheureusement, on ne peut pas, faute de données suffisantes, préciser, ne serait-ce qu'approximativement, le nombre des habitants de la ville; aussi, est-on obligé de se contenter de ces vagues mentions. Il faut signaler à cet égard la contradiction apparente qui se présente entre ces références à la prospérité de la ville et la constatation que toute la Thrace, comme la Macédoine d'ailleurs, était dévastée à cause des guerres continuelles et que la population en avait été considérablement réduite (5). Cependant, on pourrait dire qu'il ne s'agit pas d'une contradiction mais de deux phénomènes liés l'un à l'autre, car, c'est exactement la dévastation de la campagne qui a causé cet afflux de la population dans les villes fortifiées comme Andrinople.

Ce déplacement de la population est attesté aussi dans le cas où les habitants d'une ville, elle-même fortifiée, la quittaient pour aller chercher refuge dans une autre ville plus grande et mieux protégée. C'est le cas de Nequise (Nikitza), dont les habitants s'enfuirent à l'approche de l'armée franque et se réfugièrent à Andrinople, en mars 1205 (6). Il est mentionné de plus, que «tote la granz plentés des Grex ere a Andrenople», c'est-à-dire que la ville servit alors de refuge à la population de la région environnante et qu'elle vit ainsi s'accroître le nombre de ses habitants.

Dans tous ces exemples, qui ne peuvent pas être imputés à des changements de structures démographiques ou sociales, on est en présence du phénomène général de la surpopulation de certaines villes, provoquée par les

---

289, 350, 395, 432, 443, 461, 472, 474, 488, 490, 494, 497; *Henri de Valenciennes, Longnon*, § 505; *Choniatès*, Bonn, p. 811-812, 821; *Grégoras*, Bonn, I, p. 15.

1. *Villehardouin, Faral*, II, § 350.
2. *Villehardouin*, ibid., II, § 395.
3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 39; *P. Charanis*, «A note on the population...», p. 141.
4. *A. Pantokratorinos*, Βίος καὶ πολιτεία Ἀθανασίου Α', dans Θρακικά, t. 13 (1940), p. 61.
5. *Choniatès*, Bonn, p. 837; voir *P. Charanis*, ibid., p. 135.
6. *Villehardouin, Faral*, II, § 344; voir *J. Longnon*, L'empire latin, p. 83.

déplacements des populations de la campagne ou des centres menacés vers des lieux plus sûrs pendant les périodes de grave insécurité (1).

Andrinople formait le centre d'une région qui s'étendait jusqu'à Didymoteichon au sud et atteignait les limites de l'Achridôs à l'ouest et au nord-ouest. On donne à cette région parfois le nom d'«Orestias», même si l'on s'en sert aussi pour indiquer exclusivement Andrinople. Or, il semble que cette région était particulièrement peuplée au commencement du XIIIe siècle et qu'elle comprenait un nombre considérable de forteresses, petites villes et villages. Dans la «Partitio Romaniae», on mentionne «civitas Adrianopoli cum omnibus que sub ipsa» (2), sans préciser d'avantage. En 1206, les «apertenances» d'Andrinople, cédées par Venise à Branas (3), sont mentionnées aussi vaguement. Choniatès contribue à l'éclaircissement de ce point quand, se référant à la même époque, parle de *κωμοπόλεις* qui se trouvaient auprès de la ville (4). D'ailleurs, le terme «pertinentia» est aussi utilisée pour indiquer Andrinople et la région environnante du point de vue administratif, à l'époque de son occupation par Théodore Comnène (5). Malgré les invasions ennemies et les guerres civiles qui ont dévasté la région d'Andrinople, comme toute la Thrace d'ailleurs, la survivance des agglomérations humaines autour de la ville est attestée. C'est ainsi que, dans un passage concernant l' *ἐπιτροπὴν* de la campagne et des villes de Thrace, en 1320, on mentionne le pays environnant Andrinople (6). Même au milieu du XIVe siècle, où la guerre civile atteint son comble, les petites villes (*πολίχνια*, *πολίχναι*) sont mentionnées à plusieurs reprises (7). En tenant compte de l'insécurité qui règne à cette époque, on peut se demander dans quelle mesure toutes ces petites villes étaient fortifiées. Comme il n' existe pas de références précises sur ce point, on peut penser que la population trouvait refuge dans Andrinople, en cas de danger. D'ailleurs, on indique l'existence d'une série des forteresses à proximité de la ville, qui pourraient, elles aussi, assurer la défense de la région et de sa population. On dispose même de quelques noms de forteresses voisines: **Peutaces**, par exemple, est mentionné par Villehardouin comme un «chastel» bien fortifié, occupé par les Grecs (8). Ce dernier point est remarquable, d'autant qu'il s'agit d'une forteresse destinée à servir de brise-

1. Voir Diskussionsbeiträge zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress, p. 84.
2. *A. Carile*, Partitio, p. 218, l. 33-34.
3. *Villehardouin, Faral*, II, § 423.
4. *Choniatès*, Bonn, p. 852.
5. T T, II, p. 267 - 268, no 273; voir *A. Carile*, Partitio, p. 228.
6. *Grégoras*, Bonn, I, p. 302.
7. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 46 - 47, 310, 313.
8. *Villehardouin, Faral*, II, § 353.

lame aux invasions venant du nord. On peut déduire du passage relatif qu Peutaces se situait près d'Andrinople, mais on n'a pas pu le localiser exactement. On le rapproche, en tout cas, de la place «Poutza» qu' Anne Comnène situe près d'Andrinople sans donner, cependant, d'autres informations(1

La forteresse de **Boukellou**, érigée à une distance de 18 km au nord d'Andrinople, sur la rive droite du Toundzas, assurait avec la forteresse voisine de **Provatou** la ligne septentrionale de défense de la ville et commanda la route allant d'Andrinople à Yampolis (2). Les deux sites avaient acqu une importance considérable surtout dans les guerres byzantino-bulgares du VIIIe siècle (3) et pendant l'époque méso-byzantine, où ils figurent aus comme évêchés suffragants de la métropole d'Andrinople (4). Leur existenc continue pourtant d'être attestée vers la fin du XIIe siècle ainsi que pendant notre époque, à propos des heurts byzantino-bulgares de 1328 et de la guerr civile, en 1344 (5).

En somme, toute la région proche d'Andrinople se présente comme particulièrement fortifiée et, à juste titre, puisqu'elle avait constituée, à plusieur reprises, la limite septentrionale du territoire byzantin au contact du ter ritoire bulgare (6). Cantacuzène dit même que les relations entre les forteresses des environs d'Andrinople d'une part, et la ville de l'autre, ressemblaien aux relations d'enfants avec leur mère (7).

Troisième section

Achridôs - Morrha

Dans la région d' Achridôs-Morrha, dans les montagnes des Rhodopes orientaux, une série de forteresses s'étendait parallèlement à la rive gauch

---

1. *Anne Comnène, Leib.* II, p. 199 - 200.

2. *C. Jireček,* Das christliche Element, p. 47; *idem,* Pătuvanija, p. 695; *D. Angelov* Săobštitelno - operacionni linii, p. 231, n. 5. Il ne faut pas confondre Provatou avec la vill homonyme (auj. Provadija) de la région de Varna, qui figure parmi les villes conquises par Michel Glavas Tarchaniôtès, en 1278, voir *Manuel Philès,* II, no 237, p. 248, vers 177.

3. *Théophane, De Boor,* I, p. 467 sq. *V. Beševiev,* Die prot. Inschr., no 30

4. *H. Gelzer,* Texte, p. 558, l. 608 - 609; *idem,* Descriptio, p. 80, l. 1715 - 1716; *G. Parthey,* Notitiae, no 10, p. 220, l. 671 - 2; no 3, p. 124, l. 587 - 8; P G, t. 107, col. 382. Les deux évêchés continuent à figurer sur les listes épiscopales jusqu' au XIIIe s., mais leu existence semble être prolongée jusqu' à la conquête turque, v. *V. Laurent* (Corpus, V/1 p. 549 - 550) qui propose d' identifier Provatou à *Πρωβάνδους,* dont l' évêché fut élevé au rang de métropole, entre 1341 et 1355 (*H. Gelzer,* Texte, p. 601, l. 135).

5. *Ansbert,* p. 53; *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 324 - 329; II, p. 485 - 486.

6. *Pachymère,* Bonn, I, p. 210.

7. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 525 - 526.

de l'Arda. C'était Tzernomianou, Ephraim, Patmos, Krybous, Hyperpérakion, Oustra, Mneiakos et Constantia. Ces agglomérations sont qualifiées globalement dans les sources byzantines soit d' *ἄστη* (1), soit de *φρούρια* (2), soit de petites villes (*πολίχνια*) (3). Quoi qu'il en soit, toutes étaient des places naturellement fortes, qui n'étaient prenables que dans certains cas par l'application de machines de guerre et, en particulier, d' *ἑλεπόλεις* (4). Jusqu'à présent, on a pu, à l'aide des fouilles et de la toponymie locale, identifier avec plus ou moins de vraisemblance Tzernomianou, Ephraim, Hyperpérakion, Oustra et Constantia (5).

Tzernomianou, à l'extrémité est de la région de Morrha, près d'Andrinople, occupait la place de l'actuel Čirmen sur l'Hèbre (6). Elle est mentionnée à plusieurs reprises par Cantacuzène dans le cadre des guerres civiles et de la lutte des Byzantins contre les Bulgares et les tribus barbares du Danube, pendant la première moitié du XIVe siècle (7). Plus particulièrement, Cantacuzène se réfère à Tzernomianou, «la dite ville» ou l'énumère parmi les villes qui se rangèrent du côté de Jean V et que lui, Cantacuzène, pilla en 1353; ailleurs, il parle d'une «certaine forteresse» Tzernomianou située non loin de Didymoteichon», et dont les habitants pratiquaient systématiquement le brigandage aux dépens de cette dernière (8). En outre, dans Tzernomianou était installée, en 1345/46, une armée considérable dont on connaît le chef, Hiérax, qui était en même temps gouverneur de la ville (9).

La forteresse d'Ephraim était construite à l'ouest de Tzernomianou, près du village actuel d'Ephraimkjoj dans la vallée de la basse Arda (10). Elle

---

1. *Akropolitès, Heisenberg*, I, p. 38 - 39, 108, 119.

2. *Akropolitès*, p. 113, 119; *Ephraim*, Bonn, vers 8969.

3. *Grégoras*, I, p. 55 - 56; *Cantacuzène*, II, p. 404, 426 - 427, 433, 436.

4. *Akropolitès*, p. 119 - 120; v. *D. Cončev*, Traits caractéristiques dans la construction des forteresses bulgares et byzantines aux temps féodaux, dans B Sl, t. 16 (1955), p. 265 sq; *idem*, K izučeniju osobennostej.. epohi razvitogo feodalizma, dans Viz. Vrem., t. 18 (1961), p. 206 - 215.

5. *D. Cončev*, Le château médiéval Οὔστρα dans les Rhodopes, dans B Sl, t. 25 (1964), p. 256. Voir *I. Velkov*, Gradišta, dans GNAMPI, 1950, fasc. 2, p. 175 - 176.

6. Voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 448; *St. Kyriakidès*, Βυζ. Μελέται, p. 189.

7. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 191, 325; II, p. 186 - 187, 525 - 526, 529, 556-557, 559 - 563; III, p. 243 - 244, 245 - 246.

8. *Cantacuzène*, ibid., I, p. 191; II, p. 186; voir ibid., III, p. 246.

9. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 526, 563.

10. *C. Jireček;* Pătuvanija, p. 393 - 394; *D. Cončev*, Le château médiéval Οὔστρα dans les Rhodopes, p. 256. Selon *A. Razbojnikov* (Za krepostta Efrem, Arheologija, an. 7 (1965), fasc. 3, p. 42), le dernier nom du village près duquel il y a des ruines d' un château médiéval fut Urumkjoj.

est mentionnée par Villehardouin à propos de la guerre entre les Latins et les Bulgares, en juin 1206. Selon lui, le «chastel que on appelle le Fraïm» se trouvait en un bel endroit, à cinq journées d'Andrinople (1). La mention d' Ephraim figure aussi chez Akropolitès, qui le place tout à côté d'Andrinople, ainsi que chez Ephraim, à l'occasion de l'invasion bulgare à Achridôs, en 1254 (2). On note, d'ailleurs, la remarque de Cantacuzène pour l'année 1343, selon laquelle Ephraim fut à ce moment là la seule petite ville de Morrha qui ne se donna pas à lui, entraînant pour cela les représailles de ses alliés, les Turcs (3).

La forteresse d' Hyperpérakion s' élevait à l'ouest d' Ephraim, sur la rive droite de la rivière Perperek, affluent gauche de l'Arda; en effet, on l'a localisée à l'emplacement des ruines sises près du village actuel de Perperek (4). Akropolitès mentionne «Perpérakion» parmi les ἄστη enlevés par le tsar bulgare aux Byzantins, en 1254 (5). Un siècle plus tard environ, c'est Cantacuzène qui cite Hyperpérakion parmi les petites villes de Morrha qui ont subi l'attaque du tsar Ivan Alexandre, en 1343 (6). En outre, dans un acte ecclésiastique de 1339, on relève un évêché d' Hyperpérakion; ce fait indique que la ville était alors d'une certaine importance, d'autant qu'on avait assigné à son évêché de verser avec celui d' Ioannitza la somme de cent hyperpères au métropolite déchu de Philippoupolis, annuellement (7).

Du point de vue archéologique, on a constaté ici, comme d'ailleurs pour les autres forteresses de la région, le caractère fort inaccessible du lieu, qui est dans ce cas un rocher haut et abrupt en forme cônique. Au milieu de la forteresse, on a relevé les restes d'un grand réservoir d'eau de pluie, destiné à approvisionner les défenseurs en cas de siège (8).

---

1. *Villehardouin, Faral*, II, § 433. Selon *A. Razbojnikov* (v. ci-dessus, l. c.), Villehardouin aurait dû se tromper du nombre des jours de distance entre Ephraim et Andrinople, celui-ci étant en réalité une seule journée).

2. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 108; *Ephraim*, Bonn, vers 8968.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 404. Pour les termes géographiques «Achridôs» et «Morrha», voir ci-dessus, ch. I, p. 10.

4. *C. Jireček;* Pătuvanija, p. 394; *St. Dragoumès,* Ἐπανόρθωσις τοῦ διαγράμματος τῆς πρώτης ἐκ Νικαίας στρατείας τοῦ Ἕλληνος αὐτοκράτορος Θεοδώρου Β', dans Βυζαντίς, t. 2 (1911), p. 212.

5. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 108.

6. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 426-427.

7. M M, I, p. 190, no 87; *P. Mutafčiev,* Kăm cărkovno-istoričeskata geografija na Plovdivsko, dans Sbornik v čest na Plovdivskija Mitropolit Maksim, 1931, p. 25.

8. *V. Gogov,* Krepostta Perperek pri Kărdzali, dans Spisanie Rodopa, an. 7, Sofija, juin 1928, fasc. 6.

On avait situé la forteresse d'Oustra (1) au sud de celle d' Hyperpérakion, entre cette dernière et celle de Mneiakos. Cependant, des recherches effectuées plus loin ont révélé des ruines que l'on accepte comme appartenant à la forteresse, à 3-4 km au nord-est du village actuel d'Oustra, dans la région de Kărdžali (2). Oustra est mentionnée par Akropolitès et, d'après lui, par Ephraim, à propos de l'invasion du tsar Michel II Asen dans la région d'Achridôs, en 1254 (3). On manque de renseignements pouvant apporter des précisions sur la construction et le caractère de la forteresse. Par contre, on a pu constater d'après les recherches mentionnées qu' Oustra était construite sur une colline très haute et entièrement inaccessible, aux pentes presque verticales et contournées du côté droit par le ruisseau Hissar-déré. A noter que, près du mur nord-ouest, on a trouvé un réservoir d'eau de pluie, pareil à ceux que l'on rencontre dans toutes les forteresses de la région (4).

La ville de Constantia, dont l'évêché figure très tôt dans les «Notitiae» comme suffragant de la métropole de Philippoupolis (5), est mentionnée par Ansbert ainsi que dans l' «Historia Peregrinorum» à deux reprises (6); de ces mentions on peut seulement conclure qu'elle se trouvait quelque part entre Philippoupolis et Andrinople, peut-être dans les montagnes des Rhodopes orientaux. Toutefois, c'est elle évidemment qu'Idrisi situe à 40 milles au sud-ouest (lege, sud-est) de Béroè et qu'il qualifie de ville populeuse, ayant des cultures rurales et plusieurs domaines (7). Elle doit encore s'identifier avec la Constantia «aux limites des Rhodopes» (*ἐν τοῖς τῆς Ροδόπης σχοινίσμασι*), dont Choniatès mentionne la destruction par Kaloyan (8). Cette ville ne pouvait pas être la forteresse Constantia (Kostenec) du massif de Rila, comme le proposèrent Jireček et Zlatarski, d'autant qu'après

---

1. Pour l'étymologie du nom «Oustra», que l'on cite parmi les noms bulgares qui n'ont point changé au cours des siècles, voir *D. Cončev*, Le château médiéval Οὐστρα... p. 257.

2. *I. Velkov*, Njakoi kreposti i stari selišta po Sredna Arda, dans Sbornik v čest, na A. Iširkov, Sofija 1933, p. 154. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 98, plaçait Oustra au sud du village de Bačkovo, mais dans Pătuvanija, p. 394, il la plaçait entre Hyperpérakion et Mneiakos; voir aussi *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 448, note 1.

3. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 108; *Ephraim*, Bonn, vers 8966.

4. *D. Cončev*, Le château médiéval Οὐστρα..., p. 259.

5. *H. Gelzer*, Texte, p. 558, l. 573; *idem*, Descriptio, p. 79, l. 1677; *G. Parthey*, Notitiae, no 10, p. 218, l. 634; no 3, p. 122, l. 542.

6. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 145; *Ansbert*, *Chroust*, p. 62; v. Chronicon Magni Presbyteri, *Wattenbach*, p. 512 - 513.

7. *W. Tomaschek*, Zur Kunde der Hämus Halbinsel, II, p. 326. Voir *V. Nedkov*, Bălgarija i săsednite i zemi prez XII v. spored Idrisi, Sofija 1960, p. 47 et 119.

8. *Choniatès* Bonn, p. 706.

la destruction de son enceinte, Kaloyan se mit à assiéger Varna, au-delà des extrémités orientales de la région (1). A cet égard donc, les σχοινίσματα des Rhodopes ne seraient pas ses limites occidentales, mais plutôt les limites orientales où serait située Constantia (2).

En effet, des recherches archéologiques relativement récentes ont permis de localiser cette forteresse aux environs de la ville actuelle de Maritsa (Simeonovgrad), sur la rive même de l'Hèbre. Les restes des fortifications qu'on voit aujourd'hui suggèrent que la ville médiévale était entourée d'une muraille de deux mètres d'épaisseur, qui a été fortement éprouvée dans le temps par les eaux du fleuve (3).

La forteresse de Mneiakos s'élevait, selon toute vraisemblance, à l'ouest de l'Ephraim et au sud de l'Hyperpérakion, sur la rive gauche de l'Arda (4). On l'a identifiée avec la ville fortifiée (oppidum), «dite en langue vulgaire Manicaua», mentionnée dans l'«Historia Peregrinorum» à propos de sa prise par les Croisés, en 1189; de même, «une certaine forteresse (castrum) nommée Maniceta», à laquelle fait allusion l'épître concernant la mort de l'empereur Frédéric Barberousse et qui relate les mêmes événements, serait également Mneiakos (5).

Pourtant, cette identification ne saurait être définitive, d'autant que d'après le contexte du passage d' «Historia Peregrinorum», Manicava serait plutôt située au sud de Nikitza.

Quoi qu'il en soit, la mention de Mneiakos est beaucoup plus claire dans Villehardouin. Selon lui, pendant l'expédition d'Henri contre Kaloyan, en

---

1. *C. Jireček,* Die Heerstrasse, p. 73; *idem,* Pătuvanija, p. 115 - 116; *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 136; cf. *V. Bešević,* Die protobulgarischen Inschriften, Berlin 1963, p. 130

2. *P. Mutafčiev* (Starijat drum prez Trajanova vrata, p. 124) avait raison de chercher Constantia dans les environs de l' actuel Harmanli, quelque part entre l' actuel Uzundžovo (Makrolibada) et la montagne Sakar - planina, ou, dans des limites plus larges, entre Plovdiv et Lulé - Burgas; ceci l'identifierait à l'ancienne Constantia de *Theophane* (*De Boor,* I, p. 102) ainsi qu' à la Constantia des inscriptions protobulgares de Hambarli et de Sulejman - kjoj (v. *V. Bešević,* Die protobulgarischen Inschriften, no 2, l. 15 - 16, p. 125; no 41, l. 7, p. 190).

3. Voir *I. Velkov,* Starata Konstancija [= l'ancienne Constantia], dans IBID, t. 19-20 (1944), p. 121 - 125, ainsi que l'étude récente de *W. Gjuselev,* Forschungen zur Geschichte Thrakiens im Mittelalter, I. Beiträge zur Geschichte der Stadt Konstantia, B B, t. 3 (1969), p. 155 - 169.

4. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 394; *Hr. Milev,* Karta na tărnovskoto carstvo, Plovdiv 1909, p. 11.

5. Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 147; Epistola de Morte Friderici Imperatoris, *Chroust,* p. 173 - 174. *S. Lišev* (dans Izvori, t. 12, p. 220) donnant des extraits de l' épître, identifie à tort Maniceta avec Nikitza, qui est mentionnée sous le nom même de Nikiz dans le récit des mêmes événements, voir Historia Peregrinorum, ibid., p. 147.

été 1206, les Francs avaient gagné Ephraim d'où, après deux jours de chevauchée vers l'ouest, ils arrivèrent près d'un château qu'on appelle «Moniac», où ils séjournèrent pendant cinq jours (1). De même, après être délivré de Sténimachos, Renier de Trit et les barons francs chevauchèrent pendant deux jours, cette fois vers l'est, pour arriver au camp d'Henri, «sos le chastel de Moniac, qui siet sor le flum d'Arte» (2). Autre mention de Mneiakos est faite par Akropolitès, selon lequel cet ἄστυ était le seul qui restât aux mains des Byzantins après l'attaque de Michel II Asen contre Achridôs, en 1254 (3). De tous ces renseignements, on ne peut pas tirer de conclusions précises concernant cette forteresse. La seule chose qu'on puisse dire est que ses dimensions paraissent avoir été considérables, au moins au temps de la troisième Croisade, vu le grand nombre d'hommes que les Croisés y tuèrent (4).

Les forteresses de Krybous et de Patmos, mentionnées également par Akropolitès dans certains passages (5), restent jusqu'ici non identifiées. La première est citée aussi dans la correspondance de Théodore Lascaris qui ne donne pas pour autant de précisions sur ce point (6). Jireček a essayé de localiser Krybous entre Hyperpérakion et Ephraim (7), mais c'est seulement après des nouvelles recherches que l'on pourrait se prononcer définitivement. Quant à Patmos, la mention d'Akropolitès précise seulement que c'était une forteresse très petite, située dans les montagnes d'Achridôs et que les Byzantins ont pu facilement s'en rendre maîtres (8).

Egalement non identifiée reste la forteresse de Rodestuic, mentionnée par Villehardouin à propos de la poursuite de Kaloyan par les Francs, en été 1206. D'après le chroniqueur, quand ceux-ci apprirent que Kaloyan «ere logiez a un chastel qui a nom Rodestuic», ils décampèrent d'Andrinople où ils étaient à ce moment là et, en le poursuivant, arrivèrent au château d'Ephraim (9). On pourrait supposer d'après cela que Rodestuic se trouvait, peut-être, dans la vallée de l'Arda.

Outre les forteresses, datées approximativement du XIe jusqu'au XIVe s., on doit admettre l'existence dans la région d'Achridôs de villages et de domai-

---

1. *Villehardouin, Faral,* II, § 435.
2. *Villehardouin,* ibid., II, § 435, 440.
3. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 108.
4. Voir ci-dessus, ch. III, p. 56.
5. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 108, 119.
6. *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae, *Festa,* p. 247.
7. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 394.
8. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 119; *C. Jireček,* ibid., 394; *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 245.
9. *Villehardouin, Faral,* II, § 433; voir ibid., p. 247, note 3.

nes ruraux situés au voisinage de ces forteresses. Malheureusement, on ne sait rien de ces agglomérations, tant du point de vue du nom que du point de vue de l'emplacement, exception faite de deux villages, le **Sikonion** et le **Hapétikion**, attestés vers la fin du XIe siècle. Il s'agissait là de villages appartenant à Pakourianos et mentionnés dans le Typikon de Bačkovo, à côté de domaines ruraux, qui étaient également la propriété de Pakourianos, et situés, eux aussi, dans la région d'Achridôs (1). Cependant, à part cette mention générale de localisation, on n'a pu identifier ni Sikonion ni Hapétikion (2).

Quatrième section

Philippoupolis

Philippoupolis (l'actuelle Plovdiv)(3) était située sur la rive méridionale de la plaine supérieure de l'Hèbre. Bâtie sur trois des rochers qui s'élèvent au milieu de la plaine, elle présentait, du fait de sa position même, une remarquable originalité (4). Du haut de ses rochers (5), dont l'altitude varie de 200 à 234 m, la ville dominait la région environnante et sa place permettait de surveiller les accès tant des Rhodopes que de la Sredna Gora. Le site était habité dès l'Antiquité et avant même que la ville fût bâtie, au IVe siècle a. J.C. (6). Une indication nous est donnée sur ce point par ses noms d'origine thrace, puis grecque, puis romaine (7).

---

1. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, l. 17. ***Hapétikion*** doit être corrigé en *Harpétikion* selon la lecture du manuscrit de Chio.

2. Voir *P. Tivčev, G. Petkova* et *V. Zaimova* dans Izvori, t. 14, p. 64, notes 4 et 5.

3. Pour les autres noms qu'a pris la ville à travers son histoire, voir *M. Apostolidès,* Περὶ τῆς Φιλιππουπόλεως καὶ τῶν ἀρχαιοτέρων αὐτῆς ὀνομάτων Εὐμολπιὰς καὶ Κενδρισός, dans Θρᾳκικά, t. 1 (1928), p. 336-349; *idem,* Ἡ ρωμαϊκὴ ἐπαρχία Θρᾴκη καὶ ἡ μητρόπολις αὐτῆς Φιλιππούπολις, ibid., t. 17 (1942), p. 252; *V. Mikov,* Proizhod i značenie na imenata na našite gradove, sela, reki, planini i mesta [= Origine et signification des noms de nos villes, villages, rivières, montagnes et endroits], Sofija 1943, p. 34. Depuis le XVe siècle commence à apparaître dans les textes serbes et ragusains la forme «Plovdin», dont une formation plus récente constitue le nom actuel de la ville qu'on relève depuis le XVIIe siècle, v. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 133; Die Heerstrasse, 94-95.

4. Voir *Paul Lucas,* Voyage, p. 239-240; *Félix de Beaujour,* Voyage militaire, I, p. 239-240; *Lamartine,* Voyage en Orient, II, Paris 1869, p. 50-51.

5. Ils étaient jusque récemment connus sous leurs noms turcs, Dzambaz-tepé, Nebet-tepé et Taxim-tepé, et c'était aussi le cas des autres rochers voisins; voir *Evlija Čelebi* (= *H. Kissling,* Beiträge), p. 30.

6. *Pauly-Wissowa,* R E, t. 38 (1938), col. 2244-2263 (*Chr. Danoff*).

7. Poulpoudeva, Philippoupolis, Trimontium, voir ci-dessus, note 3.

La ville byzantine prend la relève de la ville romaine et continue à jouer un tout premier rôle dans l'histoire de la région. Erigée en métropole dès le début du patriarcat de Constantinople, elle continua à apparaître dans toutes les «Notitiae» de l'époque byzantine et jusqu'à l'époque turque (1); seul son rang a changé au cours des siècles, ainsi que le nombre de ses suffragants, fixé à trois au VIIe s. et à dix au Xe siècle (2). Au XIIe s., ce nombre

1. *H. Gelzer,* Texte, p. 534, l. 35; p. 542, l. 426; p. 551, l. 39; p. 557 - 558, l. 565; p. 570; p. 597, l. 44; p. 608, l. 50; p. 628, l. 33; p. 637, l. 294; *idem,* Descriptio, p. 3, l. 35; p. 58, l. 1148; *G. Parthey,* Notitiae, no 6, p. 147, l. 35; no 8, p. 163, l. 35; p. 179, l. 519; no 9, p. 195, l. 430; no 1, p. 57, l. 35; p. 72, l. 470; no 2, p. 97, l. 38; no 10, p. 198, l. 38; p. 218, l. 626; no 3, p. 122, l. 534; no 11, p. 229, l. 44; no 12, p. 239, l. 44; P G, t. 107, col. 332, 339, 357, 367, 369, 381, 389. Voir *G. Schlumberger,* Sigillographie, p. 116 - 117; *V. Laurent,* Corpus V/1, p. 518 - 519, no 685.

2. : *'Αγαθονικείας, Λιουτίτζης, Σκουτα ου, Λευκης, Βλέπτου, Λραμίτζης, 'Ιωαννίτζων, Κωνσταντίας, Βελικείας, Βουκοβίτζ ων,* voir *H. Gelzer,* Texte, p. 557 - 558, l. 565 - 575; *idem,* Descriptio, p. 78. l. 1669 - 1679; *G. Parthey,* Notitiae, no 10, p. 218, l. 627 - 636; no 3, p. 122, l. 535 - 544; P G, t. 107, col. 381.

La plupart de ces évêchés, dont les sièges n'ont pas pu être localisés avec exactitude mais dont la plupart devaient être situés près de la ville d'Andrinople, ont disparu entre le XIIIe et le XIVe siècles. En particulier, l'évêché d'Agathonikeia, qui est identifiée par la tradition au village actuel de Belaštitsa, dans la région de Plovdiv, n'est pas mentionné avant les premières années du Xe siècle et continue depuis à occuper le premier rang parmi les suffragants de Philippoupolis, jusqu'au XIIIe siècle (voir *G. Tsoukalas,* 'Ιστοριογεωγραφική περιγραφή Φιλιππουπόλεως, Vienne 1851, p. 43, 63; *C. Oikonomos,* Έγχειρίδιον περὶ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως, Vienne 1819, p. 54; *P. Mutafčiev,* Kăm cărcovno - istoričeskata geografija na Plovdivsko [A propos de la géographie ecclésiastique et historique de la région de Plovdiv], dans Sbornik v čest na Plovdivskija Mitropolit Maksim [Mélanges à l'honneur du métropolite de Plovdiv, Maxim], 1931, p. 12; *V. Zlatarski,* Istorija, I, p. 351; *D. Dečev,* Gde să ziveli Smolianite?, p. 48; *V. Laurent,* Corpus, V/1, p. 521; DHGE, t. 1 (1912), col. 921 (*S. Petrides*)). Une ville *'Αγαθονίκη,* mentionnée dans *Anne Comnène* (*Leib,* II, p. 203 - 204) comme étant située près de la ville de Skoutarion et du lieu-dit *'Αβριλεβώ,* pourrait être identifiée à l'Agathonikeia des «Notitiae», bien que dans ce cas là, on aurait du mal à l'identifier au village actuel de Belaštitsa: en effet, la présence dans le passage d'Anne Comnène, de Skoutarion et d'Avrilevo (celui - ci étant rapproché par Jireček de la montagne Branitsa - Sakar planina, qui s'élève entre les vallées du Toundzas et de l'Hèbre, au nord d'Andrinople, voir Păturvanija, p. 696) indiquerait plutôt la localisation d'Agathonikeia dans la région d'Andrinople, ce qui ne serait pas toutefois en contradiction avec son appartenance à la métropole de Philippoupolis, d'après d'autres exemples connus (voir ci - dessous, le cas de Lititza). *V. Mikov* (Lokalizirane, p. 35 - 36) place Agathonikeia près d'Orjahovo actuel (cf. *D. Angelov,* Săobstitelno - operacionni linii, p. 231; ci - dessus, ch. II, p. 38, note 2).

L'évêché de Lioutitza, identifiée à la petite ville (*πολίχνιον*) *Λίτιτζα* de *Cantacusène,* (Bonn, II, p. 348; voir ci - dessus, p. 136), située près de Didymoteichon, donc très éloignée de Philippoupolis, fut promu en métropole après 1341 (voir *H. Gelzer,* Texte, p. 601, l. 139; p. 609, l. 136; M M, I, p. 227, no 99; *P. Mutafčiev,* Kăm cărkovno... geographija, p. 14; *N. Rodooinos,* Όλίγα περὶ τῆς μητροπόλεως Λιτίτσης, dans Θρακικά, t. 12

est encore le même (1). Au XIVe siècle, son titulaire porte le titre d'hypertime et d'exarque πάσης Εὐρώπης καὶ Ἰωαννιτίας (2).

(1939), p. 94 - 102 ; cf. *Guillou*, Ménécée, p. 42 - 43, n. 1). La ville actuelle se trouve à 40 - 45 km au sud - ouest d' Andrinople, près d' Ortakjoj.

Le Skoutarion des «Notitiae», que l' on peut identifier au Skoutarion qu' *Anne Comnène* (*Leib*, II, p. 203, 204) place à une distance de 18 σταδίους d' Andrinople doit plutôt être rapproché du village Skutare (en turc, Juskju - dar, act. Štit, région de Svilengrad) au nord - ouest d' Andrinople, selon l' identification de *Jireček*, (Die Heerstrasse, p. 73; *idem*, Pătuvanija, p. 695; voir *V. Beševliev*, Die Protobulgarischen Inschriften, p. 186).

Quant à Leukè, on a proposé de l'identifier soit à l'actuel Topolovo (de topola=λεύκη, peuplier), situé à 18 - 20 km au sud - est de Sténimachos (*G. Tsoukalas*, ibid., p. 69; *A. Samothrakès*, ibid., s. v. Λεύκη), soit à l' actuel Belovo, soit plutôt à l' actuelle Lefka, située à l' ouest d' Andrinople (*P. Mutafčiev*, ibid., p. 17; *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 73; *idem*, Patuvănija, p. 695; *V. Beševliev*, ibid., p. 197). Par ailleurs, les sièges des évêchés de *Βλέττου*, *Ἰωαμίτζης* et *Βουκοΰβων* n' ont pas pu être localisés; il se peut, néanmoins, qu' ils fussent situés quelque part dans les Rhodopes et qu' ils soient connus par leurs noms postérieurs, provenant des sources du XIIIe siècle, sans que l' on puisse procéder à leur identification (*C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 73). Le nom de *Βουκοΰβων* peut être rapproché du nom du village actuel Bukovo, situé entre Sténimachos et Haskovo (voir *P. Mutafčiev*, ibid., p. 24 - 25).

Le site de l' évêché d' *Ἰωαννίτζων* ou *Ἰωαννίτζης* reste, lui aussi, incertain; on a proposé de le localiser soit dans les Rhodopes orientaux, près d' Hyperpérakion (voir *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 73 et note 7), soit au nord de Philippoupolis, dans la plaine de l'Hèbre ou, encore plus au nord, sur la Sredna Gora (v. *P. Mutafčiev*, ibid., p. 22). Quoi qu' il en soit, l' évêché d' Joannitza est encore mentionné comme suffragant de Philippoupolis, en 1339 (M. M, I, p. 190, no 87); voir *V. Laurent*, Corpus V/1, p. 521 - 522.

On a déjà parlé de Constantia et des difficultés concernant sa localisation (voir ci-dessus, p. 151). Quant à Velikeia, qu' on ne rencontre pas en dehors des «Notitiae», elle figure à la fois parmi les suffragants de la métropole de Philippes et parmi ceux de Philippoupolis dans certaines «Notitiae» (*H. Gelzer*, Texte, p. 557 - 558, l. 574, 597. *G. Parthey*, Notitiae, no 10, p. 218, l. 635; p. 219, l. 660; no 3, p. 122, l. 543; p. 123, l. 575). Ce doublet est peut - être dû au passage de l'évêché de Velikeia d'une métropole à l'autre, ce qui justifierait sa localisation aux limites des deux provinces ecclésiastiques, voire sur les Rhodopes occidentaux proprement dits (v. *P. Lemerle*, Philippes, p. 260; *V. Laurent*, Corpus V/1, p. 540 - 541; *I. Zlatarski*, Istorija, I, p. 265, 340, la situe dans la Macédoine du sud - ouest, aux lieux où se déroulèrent les activités épiscopales de Saint-Clément). Reste à noter que l' acte ecclésiastique de 1339 (v. ci - dessus) mentionne comme suffragants de Philippoupolis seulement l' évêché (vacant alors) d' Joannitzès, ainsi qu' un évêché d' Hyperpérakion, vacant également, et qui ne figure pas dans les «Notitiae» correspondantes.

1. *G. Parthey*, Notitiae (Nil Doxapatrès), p. 301, l. 289.

2. *G. Parthey*, Notitiae, no 4, p. 134. On signale l' existence actuelle dans les Rhodopes des ruines d' un lieu fortifié, Dragovet, et d' une montagne portant le nom de Dragovina, à qui *M. Drinov* (Săčinenija, p. 230) cherche les restes de la tribu slave de Dragovići. Voir *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 72 - 73. Voir ci - dessus, ch. III, p. 68.

Pendant l'époque examinée et même avant, Philippoupolis est constamment mentionnée dans les sources. Dans le Typikon de Bačkovo, elle apparaît à plusieurs reprises, à propos des domaines que Pakourianos occupait dans la ville et ses environs (1). Anne Comnène en parle longuement, à l'occasion du séjour qu'elle y effectua aux côtés d'Alexis I, en 1114/1115, et en mentionnant les efforts de ce dernier en vue de convertir les Manichéens (2). Anne précise que Philippoupolis était une ville située dans l'arrière pays de la Thrace et que le cours de l'Hèbre la délimitait au nord. Anne cite même deux noms anciens de la ville, ceux de *Κρηνῖδες* et de *Τριμοῦς* (3). Il est significatif que pendant le temps de la visite des Comnènes, Philippoupolis conservait encore une partie de ses murs et de ses constructions d'autrefois. La ville était bâtie sur trois collines (*τρίλοφὸς ἐστιν*) dont chacune était entourée d'un haut et grand mur, tandis qu'un fossé encerclait les parties qui descendent vers la plaine de l'Hèbre. La ville, alors de dimensions réduites à cause des incursions barbares, donnait cependant l'impression d'avoir été jadis grande et bonne, une *μεγαλόπολις* (4). Ailleurs, le même auteur répète que Philippoupolis fut auparavant très renommée et même en tête des villes de la région (5). D'autre part, dans une source occidentale, datée à peu près de la même époque, on mentionne «Phinepopolim» parmi les forteresses qui disposaient d'une abondance du pain, du vin, de la viande et de toutes sortes de biens (6), tandis qu'une autre source occidentale parle de l'élégant bourg latin de Philippoupolis, que les hommes de la deuxième Croisade avaient trouvé hors des murailles de la ville (7). Le climat très favorable de Philippoupolis et la richesse de ses constructions sont également évoqués dans une lettre de Théodore Prodrome, adressée au métropolite de Philippoupolis, Michel Italicus (8), et c'est dans la correspondance de ces deux

---

1. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 9, l. 7; p. 10, l. 8; p. 21, l. 26; p. 54, l. 18 - 19, 21, 28, 29; p. 55, l. 24 - 25

2. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 178 - 179; voir ci - dessus, ch. III, p. 62.

3. Le nom *Κρηνῖδες* cependant doit être rapproché plutôt de la ville des Philippes en Macédoine orientale, voir *M. Apostolidès,* Ἡ τῆς Φιλιππουπόλεως ἱστορία, p. 53, note 4; *P. Lemerle,* Philippes et la Macédoine orientale, p. 10.

4. *Anne Comnène, Leib,* III, p. 178 - 179.

5. *Anne Comnène,* l. c. D' autres mentions de Philippoupolis abondent chez *Anne Comnène, Leib,* II, p. 48 - 49, 83, 106, 147, 149, 155, 214; III, p. 180 - 185. *Zonaras,* Bonn, III, p. 521 - 522, 753 - 754; *Cedrenus,* Bonn, II, p. 381 - 382.

6. *Albert d' Aix* (=Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, t. 4), p. 559 - 560.

7. *Odon de Deuil, Waitz,* p. 64;

8. *Robert Browning,* Unpublished correspondence between Michael Italicus, Archbishop of Philippopolis, and Theodore Prodromos, dans B B, t. 1 (1962), p. 287.

hommes que l'on peut relever plusieurs mentions générales de la ville (1).

Cependant, là où les références abondent vraiment c'est dans Choniatès qui, soit sous la forme de *Φιλιππούπολις*, soit sous celle de (ville de) *Φιλίππου*, se réfère constamment à la ville, ne serait-ce que pour l'évoquer à propos de la période des XIIe - XIIIe siècles et notamment des événements des troisième et quatrième Croisades (2). A l'époque de la troisième Croisade, en particulier, se rapportent aussi toutes les références à la ville comprises dans la chronique d'Ansbert et l' «Historia Peregrinorum». Ansbert mentionne plusieurs fois la ville («civitas») de Philippoupolis, qu'il qualifie d'extrêmement fortifiée («munitissima») tant par sa position naturelle que par des ouvrages artificiels (3). Dans la deuxième source mentionnée ci-dessus, la ville de Philippoupolis («Philippopolis urbs») est caractérisée comme la métropole de la Macédoine, située au milieu d'un territoire très fertile (4). D'autre part, la province de Philippoupolis («provincia Phylipupleos»), de Béroè, de Morrha et d'Achridôs est mentionnée au sens administratif dans le chrysobulle d'Alexis III, en faveur des Vénitiens (5).

En ce qui concerne les mentions de la ville qui couvrent la période suivant la prise de Constantinople par les Croisés, on relève dans le «Chronicum Franco-gallicum», ainsi que dans Villehardouin, «la duchee de Finepople» que Baudouin céda à Renier de Trit (6). Mais Villehardouin mentionne Philippoupolis à d'autres reprises encore et, en particulier, à propos du séjour de Renier de Trit, en 1204 - 1205 (7), et de la destruction par Kaloyan, en été 1205. C'est dans ce dernier cas que Villehardouin parle de la ville, de ses quartiers, de ses murailles et de ses constructions riches, en concluant que cette «noble citez de Phynepople. . ere des trois meillors de l'empire de Costantinople» (8). Philippoupolis est aussi mentionnée dans d'autres sources latines de la même époque: l'empereur latin de Constantinople, Henri, dans sa lettre à Geoffroy de Villehardouin, qualifie la ville de très grande et très forte («maxima et munitissima»)(9), et Henri de Valenciennes parle de «Phinepople» et de sa plaine, «si plains que il n'i avoit ne fossé, ne mont, ne val» (10).

1. *Robert Browning*, ibid., p. 287; *S. D. Papadimitriou*, Feodor Prodrom. Istoriko-literaturnoe izsledovanie, Odessa 1905, p. 205 - 208.

2. Citons à titre d' exemple : *Choniatès*, Bonn, p. 24, 83, 526-528, 533-534, 537, 569 - 570, 571 - 572, 675 - 676, 686, 846 - 847, 791; voir *Kinnamos*, Bonn, p. 203 - 204.

3. *Ansbert*, *Chroust*, p. 38 - 39.

4. Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 140.

5. T T, I, p. 269, no 85.

6. T T, I, p. 458 - 459; *Villehardouin*, *Faral*, II, § 304.

7. *Villehardouin*, ibid., II, § 311, 345 - 346, 382, 399 - 400.

8. *Villehardouin*, ibid., II, § 401.

9. T T, II, p. 39, no 176.

10. *Henri de Valenciennes*, *Longnon*, § 519; voir ibid., § 514, 515, 531.

Akropolitès se réfère à la ville à propos du refus de ses habitants d'accueillir l'empereur déchu Alexis III Ange; (1). Le même auteur ainsi que Choniatès, d'ailleurs, rappelle la destruction de la ville par Kaloyan. Le premier précise que Philippoupolis était fort merveilleuse (*θαυμαστὴ ἄγαν*) et qu'elle se trouvait près de l'Hèbre (2); le second décrit en couleurs vives le coup porté à la ville, qui a suivi comme un enfant le sort de sa mère (à savoir de Constantinople) et qui est réduite complètement en ruines (3). En avançant dans le temps, on trouve d'autres références à l'époque de la domination latine, celles-ci d'ordre administratif: dans une lettre du podestat vénitien de Constantinople au duc de Venise, datée de 1219, il est parlé des terres du royaume de Thessalonique et de Philippoupolis (4), tandis que le «ducatum de Finepople» apparaît dans une lettre du roi Jean de Jérusalem, adressée au pape vers 1229 (5). La ville est de nouveau citée dans les sources byzantines qui se rapportent à la lutte menée par les tsars bulgares et les empereurs de Nicée pour la conquête de la Thrace, vers le milieu du XIIIe siècle(6). A noter ici que Nicolas Maglavitès avance que Philippoupolis était le lieu d'origine des Grecs de Mélénikon (7). Enfin, Pachymère mentionne la prise de la ville par Constantin Tich, en 1263 (8).

D'autres mentions de la ville se rapportent à son histoire du XIVe siècle. A part les références générales et la constatation que Philippoupolis se trouvait sur la limite même des États byzantin et bulgare (9), on relève chez Cantacuzène une mention plus caractéristique de la ville, dans le récit des luttes byzantino-bulgares pour sa possession, en 1322 - 1323. Ainsi, il y est dit que Philippoupolis était alors une ville grande et populeuse; située dans un endroit tout à fait favorable et munie d'une garnison de fantassins et de cavaliers, elle suffisait à ses propres besoins en temps de guerre comme en temps de paix, et, en cela, elle l'emportait de loin sur les autres villes de l'arrière-pays (10). Et ailleurs, le même auteur répète que Philippoupolis était une ville merveilleuse et grande (*θαυμασία καὶ μεγάλη*)(11).

---

1. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 8.
2. *Akropolitès,* ibid., p. 23; voir ibid., p. 10, 21.
3. *Choniatès,* Bonn, p. 829.
4. T T, II, p. 219, no 257.
5. T T, II, p. 267 - 268, no 273.
6. *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae, *Festa,* app. I [Ἐπαναγνωστικόν], p. 281.
7. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 76; voir ci - dessus, ch. III, p. 54.
8. *Pachymère,* Bonn, I, p. 210.
9. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 172 - 173, 175 - 179.
10. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 169 - 170.
11. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 406. Enfin, on peut encore noter le passage de

Sa place sur la frontière byzantino-bulgare pour l'époque examinée faisait de Philippoupolis un des plus importants centres des Balkans du point de vue militaire et administratif. La ville jouait le rôle du bastion essentiel des régions balkaniques de l'empire, face aux peuples du Danube d'une part et à l'Etat bulgare de l'autre. Située au point de convergence des routes venant des Balkans et de la mer Noire avec la grande ligne diagonale de la «route royale» (1), elle constituait, en plus, un noeud de communications au service des besoins économiques et militaires. La place unique de la ville ainsi que sa fortification solide la rendait invulnérable aux attaques ennemies, voire aux sièges mis devant elle pendant cette époque. Les sources soulignent justement cette résistance à toute épreuve et l'on y voit souvent la ville qualifiée de «très forte» (2). On y évoque aussi ses murs, dont les restes, datés de l'époque tardive byzantine, sont encore conservés aujourd' hui (3), ses portes, son enceinte ainsi que le fossé qui l'entourait par endroits (4). Cantacuzène atteste les longs efforts tant des Bulgares que des Byzantins, en vue de posséder tour à tour la ville, en 1322/23, et l'échec des batailles devant les murs qui firent même plusieurs blessés (5). Sa prise par les Bulgares fut due à l'absence de ses défenseurs, alors occupés à la récolte du blé: d'autre part, les Byzantins n'entrèrent dans la ville qu'après le consentement de ses habitants. Parallèlement aux oeuvres de fortification, on souligne la richesse, voire le luxe excessif des édifices de Philippoupolis (6), tandis qu'ailleurs on évoque «les halz palais et les riches maisons» de la ville (7). De même, Cantacuzène parle d'un aqueduc construit devant les murs de la ville sous forme de portique; il provenait d'une époque bien antérieure à celle de l'auteur et il était caché sous des couches de bois et de terre, de sorte que même les indigènes ignoraient son existence (8). Les dimensions de la ville semblent avoir été considérables à l'époque examinée, si l'on en juge, entre autres,

---

Bertrandon de la Broquière concernant la situation de Philippoupolis vers le milieu du XVe siècle: la ville, située au milieu d' une plaine très fertile, et pourvue de tous vivres à bon marché, donnait encore l' impression d' une grande et bonne ville comme elle l' avait été par le passé, voir Voyage d' Outremer, p. 200.

1. Voir ci-dessus, ch. II, p. 30 sq.
2. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 170, 172-179.
3. *Pauly-Wissowa*, R E, t. 38 (1938), col. 2247 (*Danoff*).
4. *Anne Comnène*, *Leib*, III, p. 178-179; *Odon de Deuil*, *Waitz*, p. 62-63; *Choniatès*, Bonn, p. 526; *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 173-175. L'acropole de la ville, bâtie sur l' un des trois rochers restait encore intacte à l' époque du passage de *Bertrandon de la Broquière*, voir Voyage d'Outremer, p. 200.
5. Voir ci-dessus, p. 159.
6. *R. Browning*, Unpublished correspondence, p. 287.
7. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 401.
8. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 174-175.

par le grand nombre des soldats qui pouvaient y séjourner. Ainsi, selon Choniatès, une partie seulement des Allemands qui avaient occupé Philippoupolis, au cours de la troisième Croisade, se montait à cinq mille hommes lourdement armés (1). Cantacuzène d'ailleurs évalue à mille cavaliers et à deux mille fantassins les effectifs de la garnison envoyée par le tsar bulgare pour défendre la ville contre les Grecs, en 1323 (2). Sur ce point, on peut se reporter au nombre des quartiers de la ville, vraisemblablement considérable, si l'on en juge du moins par un passage de Villehardouin (3); celui-ci, mentionnant les Pauliciens de Philippoupolis, dit qu'ils habitaient «un des bors de la vile», il y en avait donc plusieurs.

La région de Philippoupolis était très peuplée, parsemée de villages situées dans la plaine de l'Hèbre et au pied des Rhodopes. Il est vrai qu'on ne connaît ni l'emplacement exact ni l'histoire, à l'époque examinée, des villes-évêchés, suffragants de la métropole de Philippoupolis et qui sont mentionnés dans les «Notitiae» du Xe-XIe siècles (4); on ne connaît pas non plus le sort de la petite ville de **Béliatova**, au nord de Philippoupolis, mentionnée par Anne Comnène, ni de la forteresse d'**Alexioupolis** ou **Néokastron**, également au nord de Philippoupolis, où Alexis I avait installé, en 1114/15, les plus pauvres des Manichéens de Philippoupolis et ceux d'entre eux qui exerçaient l'agriculture (5). De toute façon, on relève à plusieurs reprises des mentions se rapportant généralement aux environs peuplés de Philippoupolis et à leurs habitants – paysans, pour lesquels la ville constituait par excellence le centre de leurs transactions ainsi que leur principal lieu de défense et de refuge. Ainsi Choniatès, à propos des heurts entre les Byzantins et les Allemands aux environs de Philippoupolis, en 1189/90, se réfère aux villages situés aux pieds des Rhodopes et qui étaient pleins de vivres (6). De plus, il mentionne dans le même passage la forteresse de **Prousènos**, située, dit-il, au milieu de ces villages. L'emplacement de Prousènos est inconnu, bien qu'on ait tenté de le localiser quelque part près du village actuel de Kuklen, au sud de Philippoupolis, où l'on voit les ruines d'une ancienne forteresse (7). D'autre part, Villehardouin parle de gens du pays de Philip-

1. *Choniatès*, Bonn, p. 534.
2. *Cantacuzène*, ibid., I, p. 173.
3. *Villehardouin*, ibid., II, § 400.
4. V. ci-dessus, p. 155, note 2.
5. *Anne Comnène*, *Leib*, III, p. 184-185; voir *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 423-424.
6. *Choniatès*, Bonn, p. 534.
7. *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 391; *idem*, Die Heerstrasse, p. 97; *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 29-30, note 1.

poupolis qui accueillirent Renier de Trit, en 1204/1205 (1). Enfin, Cantacuzène parle des ἐγχώριοι qui, occupés à la récolte du blé hors de la ville, permirent aux Bulgares d'en venir à bout, à cause du manque d'hommes à la défense (2). Il est probable à ce propos que Cantacuzène, en utilisant le mot ἐγχώριοι, fait allusion non seulement aux habitants – agriculteurs de la ville mais aussi aux habitants des villages environnants.

En somme, tout porte à croire que Philippoupolis était le principal centre des forteresses érigées sur la lisière septentrionale des Rhodopes et qui constituaient la ligne de défense des régions montagneuses ainsi que de la plaine de l'Hèbre.

Sténimachos et sa région

Sténimachos se trouvait dans la partie sud de la ville actuelle d'Asenovgrad, à 15 - 20 km environ au sud-est de Philippoupolis. Située au pied des pentes septentrionales des Rhodopes, dans la vallée de la rivière Asenitsa, la ville dominait l'entrée d'une gorge d'où la rivière débouchait sur la plaine (3). Bien que l'agglomération de Sténimachos n'apparaisse pas dans les sources avant le XIe siècle, il semble, d'après les données des fouilles, que ses environs au moins étaient habités dès l'époque thraco-romaine. On croit relever près du village actuel de Gorni Voden, situé à une distance de 3 km à l'ouest de Sténimachos, les traces d'une agglomération datant de cette époque et qui continua d'être peuplée jusqu'à la fin du Moyen Age (4).

Quoi qu'il en soit, c'est dans le Typikon de Bačkovo que l'on trouve une des premières mentions de Sténimachos. Il s'agit là d'une agglomération de petite importance, d'un simple village, centre d'une commune rurale (χωρίον) portant le même nom, avec ses dépendances, l'ensemble appartenant à Pakourianos qui en fait don à son couvent (5).

En effet, au moment de la donation, la commune de Sténimachos comprenait: 1) un grand domaine avec son centre d'habitation, peuplé, semble-t-il, de parèques de Pakourianos; on peut le déduire du texte du Typikon concernant l'affranchissement d'un des parèques du domaine, attaché au service de

1. *Villehardouin, Faral,* II, § 311.
2. *Cantacuzène,* Bonn, I, p. 170.
3. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 418 - 420; *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. XI - XII; *D. Cončev - St. Stoilov,* La forteresse d'Asèn, dans B Sl, t. 22 (1961), p. 20.
4. *D. Cončev,* Stroeži na Grigorij Bakurijani v Asenovgrad.., dans IAI, BAN, t. 23 (1960), p. 108. L' article (p. 99 - 110) concerne aussi les fouilles effectuées à Sténimachos et dans ses environs en général.
5. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10, l. 17-18; v. ibid., p. 6, 48, 56.

l'hôtellerie fondée par Pakourianos, des charges complémentaires (*ἐπήρειαι*) et des services (*δουλεῖαι*), auxquels était soumise l'ensemble de la commune (1); 2) un agridion dit de Lipitzou; 3) un agros dit de Sainte-Barbe, près de Prénézès, avec ses dépendances (les skites de Saint-Nicolas, de Saint-Elie, de Saint-Georges) (2).

Pakourianos, avant même sa donation à Bačkovo, avait déjà construit dans la commune deux petites forteresses, l'une dans l'agridion de Lipitzou, l'autre dans l'agros de Sainte-Barbe (3), et dont on a récemment découvert les restes (4); puis, près de Sténimachos, une hôtellerie à laquelle il affecta les revenus de l'ensemble de la commune et l'un des moulins (*δεσποτικοὶ μύλωνες*) du village (5). C'est sans doute là le premier noyau de la future ville, le pôle d'attraction d'une population qui pouvait trouver refuge lors des attaques des Bulgares, surtout à partir de la création du second Etat bulgare.

C'est pendant cette époque (XIe - XIIe s.) que l'agglomération rurale de Sténimachos se transforme en ville, telle qu'elle apparaîtra dans les sources, à partir du début du XIIIe siècle; elle y est qualifiée d'abord de «lieu fortifié» (*ἔρυμα*) (6), de forteresse (*φρούριον*, «castrum», «chastel») (7) ou de château très fort (8), puis d'agglomération urbaine (*ἄστυ* ou *πόλις*) (9).

---

1. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 48, l. 11 - 13 : *καὶ πάροικον ἕνα ἐκ τοῦ τοιούτου χωρίου ἀπὸ πάσης ἐπηρείας τε καὶ δουλείας, αἷς τὸ ὅλον τοιοῦτον χωρίον ὑπόκειται, ἐλεύθερον εἶναι διωρισάμην* . . . v. *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 209 - 210.

2. *Louis Petit,* ibid., p. 10, l. 19 - 22.

3. C' est ce qu' on comprend de l' expression du Typikon, p. 10, l. 17 - 22 : . . . *χωρίον τὸ ἐπονομαζόμενον Στενίμαχος σὺν τοῖς παρ' ἐμοῦ κτισθεῖσιν ἐν αὐτῷ δυσὶ κάστροις, πρὸς δὲ καὶ τοῖς ἀγριδίοις αὐτῶν ἤγουν τοῦ τε Λιπιτζοῦ καὶ τοῦ ἀγροῦ τοῦ λεγομένου τῆς ἁγίας Βαρβάρας*... Le mot *αὐτῶν* se rapportant à *κάστροις*, nous concluons que chacun de ces deux agridia dépendait du kastron correspondant.

4. *D. Cončev,* Stroeži, p. 104 - 105. V. là - dessus les objections de *N. Hajtov,* Asenovgrad v minaloto [Asenovgrad dans le passé], Sofija 1965, p. 49 - 50.

5. *Louis Petit,* ibid., p. 48, l. 5 - 11.

6. *Choniatès,* p. 846 - 847;

7. *Choniatès,* p. 686; T T, II, p. 39, no 176; *Villehardouin,* II, § 400, 402, 435 - 438; *Henri de Valenciennes, Longnon,* § 549; *Pachymère,* I, p. 210, 349 - 350.

8. *Villehardouin,* II, § 346: «. .Stanemac, qui ere uns chastiaux mult fort. . ».

9. *Akropolitès, Heisenberg,* I, p. 78, 113, 120 - 121; *Ephraim,* Bonn, vers 8982 sq; *Cantacuzène,* I, p. 176 - 177; II, p. 406. Par ailleurs, dans une source slave du XVe s., on trouve une première tentative d' explication étymologique du nom de Sténimachos par «lutte dans le défilé» (tjasno branstvo), voir *V. Jagić,* Konstantin filosof, dans Glasnik Srpskog učenog društva, t. 42 (1875), p. 300, ch. 65; v. *C. Jireček,* Die Heerstrasse, p. 96; *idem,* Pătuvanija, p. 426.

D'après ces renseignements et les données des fouilles effectuées sur place, on peut dire que Sténimachos présente cette particularité: au lieu d'être entouré d'une muraille continue, il a dans sa disposition, outre les petites forteresses mentionnées, érigées dans son territoire même, la forteresse voisine de Petritzos (v. plus bas), qui lui sert de bastion de défense ainsi que de lieu de refuge. La présence de ces forteresses et celle d'autres, construites dans les environs de la ville, rendait inutile une fortification de plus.

La forteresse de Petritzos jouant le rôle d'acropole, la ville basse s'étend à ses pieds (1), et cet état de choses continue pendant le XIVe siècle, où l'on met de plus en plus l'accent sur l'aspect «urbain» de Sténimachos (2).

La région de Sténimachos était, elle aussi, parsemée de forteresses et de villages. La majorité d'entre eux fut fondée vers la fin du XIe siècle, en même temps ou peu après la fondation du monastère de Bačkovo, en 1083. Celui-ci constituait à cette époque le centre des agglomérations mentionnées dans le Typikon, qui lui appartenaient (3). L'image de la région se présente, grosso modo, comme suit à l'époque de la domination du monastère de Bačkovo. Il y avait tout le long de la vallée d'Asenitsa une série des villages avec leurs domaines ruraux et leurs pâturages, et dont la population était protégée par certains d'entre eux, érigés en forteresses (*κάστρα*) (4). Tels sont le village et le kastron de *Petritzos* (5) ou, autrement dit, de *Βασιλικίς*, avec ses domaines ruraux d'*Ἰάννοβα*, où fut bâti le monastère de *Βατζόκοβα*, dont le nom, sous la forme de Bačkovo fut plus tard donné au monastère, de *Δοβρολόγκος*, de *Δοβροστάνος*, de *Γοργάλος*, de *Δάλκουβα*, d'*Ἄβροβα*; le village de *Sténimachos* avec ses deux kastra et leurs domaines ruraux, à savoir *Λιπιτζοῦ* et *Ἁγία Βαρβάρα*, ainsi que les skites de St. Nicolas, de St. Georges et de

1. *Villehardouin*, II, § 439: «Et lors se herbergierent li baron en une mult bone vile qui estoit al pié del chastel et qui tenoit adés assiegé le chastel». Cf. ibid., § 440. Voir les cas de Didymoteichon et d'Andrinople, ci-dessus, p. 134, 141 sq.

2. Voir *Cantacuzène*, II, passim. Pour une histoire générale de la ville, v. *M. Apostolidès*, Ὁ Στενίμαχος, ἤτοι συνοπτικὴ τῆς πόλεως Στενιμάχου ἱστορία ἀπὸ τῶν παλαιῶν μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων, Ἀθῆναι 1962², ainsi que *N. Hajtov*, Asenovgrad v minaloto [Asenovgrad dans le passé], Sofija 1965.

3. Pour une tentative d'identification de quelques toponymes du Typikon, voir le commentaire de *P. Tivčev*, dans Izvori, t. 14, p. 39 - 66, passim; *I. Dujčev*, Bălgarskata prinadležnost.., p. 40.

4. *Louis Petit*, ibid., p. 10, l. 8, 13 - 14, 25, 26; p. 55 - 56.

5. L'expression du texte (p. 10, l. 8 - 9) *κάστρον ἤτοι τὸ χωρίον τὸ ἐπονομαζόμενον Πετριτζὸς* laisse entendre l'existence d'un village et d'un kastron homonymes et voisins, ce qui est, d'ailleurs, confirmé par les fouilles, voir *D. Cončev - St. Stoilov*, La forteresse d'Asên, p. 23 - 24: le village serait situé à une distance de 300 - 400 m au nord - ouest de la forteresse, dans un endroit appelé Ravdin. *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 239 - 240.

St. Elie; le domaine de *Prénézè* (dont le nom est apparemment celui de son propriétaire avant Pakourianos); le kastron de *Βοδιτά;* le kastron de *Βάνιστα* avec tous ses domaines ruraux; dans le «praitôrion» *Τοτζολινίτζα* (1), le village de *Γέλλοβα* avec son territoire ; le village de *Τζεοβενῶν;* le village de *Zαχαρίου.*

Les forteresses semblent avoir eu une importance toute particulière parmi ces agglomérations, vu leur emplacement à des points névralgiques de la région. Servant, par son emplacement exceptionnel, de bastion à la ville de Sténimachos, la forteresse de Petritzos a été identifiée avec celle dite d'Asen (2). Située à une distance de 2,5 km au sud de la ville, elle était érigée sur une haute colline rocheuse des pentes septentrionales des Rhodopes, dans la vallée d'Asenitsa (3). Sa position dominait bien la route qui conduisait de Philippoupolis vers la vallée de l'Arda, en longeant la rive gauche de l'Asenitsa, et de là vers Andrinople et la capitale (4). Outre le Typikon de Pakourianos, d'autres mentions de Petritzos se trouvent dans Anne Comnène qui, pourtant, ne donne aucune précision géographique (5). D'ailleurs, on a voulu identifier Petritzos avec le château «très fortifié et fameux dit de Scribention» («castrum munitissimum ac famosum Scribention dictum») d'Ansbert, ainsi qu'avec la ville fortifiée («oppidum») homonyme de l'«Historia Peregrinorum» (6); d'après ce point de vue, le nom de Scribention aurait remplacé au XIIe siècle le nom de Petritzos du XIe s., bien que, selon d'autres

---

1. Pour la difficulté de l'explication du terme «praitôrion» dans ce passage (p. 10, l. 29), voir *Hélène Glykatzi - Ahrweiler,* Recherches sur l'administration, p. 83. De toute façon, il serait plus plausible d'y entendre une subdivision administrative que l'équivalent de la «commune» comme le veut la traduction bulgare du mot dans Izvori, t. 14, p. 43. D'autre part, *Banista* doit être corrigé en *Baniska,* d'après la lecture du manuscrit de Chio.

2. Cette appelation est due à une inscription qui rappelait la restauration de la forteresse par Ivan II Asen, en 1231, et qui était conservée jusqu'au siècle dernier, voir *Louis Petit,* ibid., p. XI - XII; *V. Zlatarski,* Asenevijat nadpis pri Stanimaka, dans IBAD t. 2 (1911 - 1912), p. 231; *idem,* Istorija, III, p. 359.

3. Pour l'identification de Petritzos, voir *J. Ivanov,* Asenovata krepost nad Stanimaka i Bačkovskijat monastir, dans IBAD, t. 2 (1911 - 1912), p. 193 - 195, 205; voir *V. Mikov,* Proizhod i značenie, p. 219; voir aussi *D. Končev - St. Stoilov* (La forteresse d'Asên, passim), qui ont confirmé cette identification par des fouilles effectuées récemment sur place. Voir les différentes identifications données par *C. Jireček* dans ses ouvrages, Die Heerstrasse, p. 97; Pătuvanija, p. 343; Das Fürstentum Bulgarien, p. 444; *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 31.

4. Pour les différentes hypothèses concernant les buts que desservait la forteresse, voir *D. Končev - St. Stoilov,* (La forteresse d'Asên, p. 53 - 54), qui défendent la thèse qu'on a ici affaire à un château - fort féodal de boyard; là - dessus v. ch. VI, p. 242.

5. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 171 - 172; III, p. 177 - 178.

6. *Ansbert, Chroust,* p. 45; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 141.

considérations, «Scribention» puisse être attribué à Sténimachos lui-même (1). Quoi qu'il en soit, le nom de Sténimachos a fini peu à peu par l'emporter, désignant indifféremment tant la ville que la forteresse de Petritzos (2).

La forteresse de Bodina du Typikon, que l'on place près des villages actuels de Gorni et de Dolni Voden au sud de Plovdiv (3), doit être recherché plus particulièrement à une distance de 300 m au sud-est de Gorni Voden, sur une hauteur appelée de Saint-Démètre, où l'on voit les restes des fondations d'une forteresse médiévale (4). Enfin, la forteresse de Banista est à rechercher soit au sud soit à l'ouest de Sténimachos, près du village actuel de Kuklen (5).

On ne peut pas, à l'exception de Sténimachos, suivre le sort des agglomérations mentionnées dans le Typikon et considérées comme situées aux environ de Bačkovo, à travers les sources byzantines postérieures. Pourtant, la survivance de la presque totalité des toponymes actuels de la région semble indiquer que leur existence s'était prolongée au-delà des XIe - XIIe siècles.

Les forteresses situées entre Sténimachos et Tzépaina

Dans l'espace qui s'étendait entre les trois régions, de Sténimachos à l'est, de Tzépaina à l'ouest, et de Philippoupolis au nord, était construite une série de forteresses, auxquelles il faut ajouter celles de la région des sources de l'Arda au sud. C'étaient les forteresses ou petites villes de Péristitza, d' Hagia Ioustina, de Krytzimos, de Batrachokastron, de Batkounion, de Béadnos, de Kosnikos, d' Aétos, ainsi que d'Hagia Eirènè et de Povisdos.

Toutes sont datées environ de la même époque (XIe - XIVe siècles), mais on ne peut pas toujours suivre leur sort à travers les chroniqueurs

---

1. *D. Cončev - St. Stoilov*, ibid., p. 25.

2. La chose est évidente surtout chez les écrivains latins, en raison de l' emploi des termes «chastel d' Estanemac» et «Estanemac» tout court, voir *Villehardouin*, II, § 346, 400, 402, 435, 436, 439, 440; *Henri de Valenciennes, Longnon*, § 549.

3. *G. Tsoukalas*, Ἱστοριογεωγραφικὴ περιγραφὴ Φιλιππουπόλεως, Vienne 1851, p. 61; *C. Oikonomos* (Ἐγχειρίδιον περὶ τῆς ἐπαρχίας Φιλιππουπόλεως, Vienne 1819, p. 55) rapporte qu' à son époque il n'y avait aucune trace de la muraille; voir *D. Vogazlès*, Ἑλληνικὰ μοναστήρια καὶ θέρετρα τῆς βορεινῆς Ροδόπης, dans ΑΘΛΓΘ, t. 14 (1947 - 48), p. 118; *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 97; *J. Ivanov*, Asenovata krepost, p. 206.

4. *D. Cončev*, Stroeži, p. 105 - 106.

5. *G. Tsoukalas*, ibid., p. 61; *C. Oikonomos*, ibid., p. 55 - 56; *D. Vogazlès*, ibid., p. 125; *M. Apostolidès*, περὶ Κουκλένης, dans ΑΘΛΓΘ, t. 2 (1935 - 36), p. 9.

pendant ces siècles. Le fait est que les mentions concernent des moments différents dans l'histoire de ces forteresses et elles ne contribuent pas à l'établissement d'une continuité.

La forteresse de Péristitza est mentionnée d'abord par Akropolitès. Avec Krytzimos, Sténimachos et Tzépaina, il la range parmi les places très fortifiées (ὀχυρώτατα) des Phodopes destinées à protéger l'arrière pays (1). L'auteur précise même que Théodore Lascaris a dû utiliser des machines de guerre pour en venir à bout, en 1254. Ephraim cite Péristitza à propos des mêmes événements, tandis que Cantacuzène l'énumère plus tard parmi les neuf «villes» des Rhodopes qu' Ivan Alexandre exigea de l'impératrice Anne, en 1344 (2).

D'après certains historiens, il faudrait reconnaître dans le nom de la forteresse «Pernis» d'Ansbert ou «Permis» d' «Historia Peregrinorum» une déformation du nom de Péristitza (3), puisque, de toute façon, celle-ci devait être située sur les hauteurs nord des Rhodopes, d'après les textes. En effet, selon les résultats des recherches, le site doit être identifié avec l'endroit où s'élèvent les ruines d'une ancienne forteresse, à 2,5 km au sud du village actuel de Peruštitsa (4.) Les fouilles ont révélé, d'ailleurs, dans les environs de Péristitza les vestiges d'autres forteresses, qui ne sont pas identifiées jusqu' à présent (5).

Hagia Ioustina est aussi citée par Cantacuzène dans le passage mentionné ci-dessus. Elle devait être située au sud-ouest de Péristitza et à 3 km environ au sud du village actuel d' Ustina, dont le nom rappelle la forteresse médiévale. En effet, sur une éminence abrupte et difficilement accessible, on peut voir les vestiges d'une double forteresse près de laquelle, d'après la légende, il y aurait eu un petit village et un monastère (6). On a voulu rapprocher

---

1. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 113.

2. *Ephraim,* Bonn, p. 359, vers 8967 - 8969; *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 406.

3. *Ansbert, Chroust,* p. 45; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 141; voir *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 32, note 2.

4. *C. Oikonomos,* ibid., p. 54; *C. Jireček,* Das Fürstentum Bulgarien, p. 446; voir en particulier *D. Končev,* Podopski kreposti južno ot Peruštitsa, dans IID, t. 22 - 24 (1948), p. 249 - 260. Il ne faut pas confondre le «Pernis» d' Ansbert avec la forteresse très connue de Pernik, sur la rive droite du Strymon, au sud - ouest de Sofia. Sur cette forteresse, voir *Jordanka Čangova,* Arheologičeski proučvanija na Perniškata krepost, dans IBID, t. 26 (1968), p. 123 - 137.

5. *D. Končev,* ibid., p. 250 - 252.

6. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 432 - 433; *idem,* Das Fürstentum Bulgarien, p. 446; *D. Končev,* ibid., p. 255, 259.

Hagia Ioustina de la forteresse de «Brandouei» ou «Brandeuoi», qu'Ansbert et «Historia Peregrinorum» citent à côté de «Permis» (1).

Plus importante semble avoir été la forteresse de Krytzimos, qui s'élevait à l'ouest d' Hagia Ioustina, près du village actuel de Kričim (2). Erigé sur la rive occidentale de la Văča, au point où la rivière sort des rochers des Rhodopes pour se déverser dans la plaine, Krytzimos était d'une importance stratégique considérable; la preuve en est qu'il fut à deux reprises utilisé comme siège par les princes locaux (3).

Krytzimos, érigé vers la fin du XIIe siècle par le prince bulgare Ivanko, qui avait déjà bâti ou restauré d'autres petites villes et bourgs au pied de la montagne, est d'abord qualifié de forteresse (*φρούριον*) (4); puis, au début du XIIIe siècle, Krytzimos s'est transformé en une agglomération composée d'une acropole et d'une ville basse, puisqu'on parle de la «ville» de «Crucemont» et de son «castiel» (5). C'est, en effet, ce qu'il faut entendre dans les mentions postérieures de Krytzimos, où il est qualifié d' *ἄστυ* et même de *πόλις* (6).

L'identification de la forteresse présente certaines difficultés du fait que les ruines sises près du village Kričim indiquent l'existence de deux forteresses datant de deux époques différentes. On est tenté de considérer que l'une d'elles provient d'une époque relativement ancienne et que la seconde, au contraire, devrait être la forteresse recherchée, datant du deuxième Etat bulgare, bien que des nouvelles fouilles soient indispensables pour trancher.

Batrachokastron s'élevait à l'ouest de Krytzimos, entre celui-ci et la forteresse de Batkounion; c'est du moins ce qu'on peut déduire du passage de Choniatès, où il est dit que le prôtostratôr Kamytzès partit de Batrachokastron, où il avait campé, et vint à Batkounion (7). L'emplacement de la forteresse doit être recherché à 2,5 km à l'ouest de la ville actuelle de Bracigovo,

---

1. *Ansbert, Chroust,* p. 45; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 141; voir *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 32, n. 2.

2. *G. Tsoukalas* ibid., p. 63 - 64; *C. Oikonomos,* ibid., p. 53; *C. Jireček,* Das Fürstentum Bulgarien, p. 447; *idem,* Pătuvanija, p. 435 - 437; *V. Zlatarski,* Istorija, III, p. 117 - 118.

3. Voir ci - dessous, ch. VI, p. 234, 241.

4. *Choniatès,* Bonn, p. 678 - 679.

5. *Henri de Valenciennes, Longnon,* § 545. Voir *D. Čončev,* Kričim prez srednovekovieto, dans GNAMPl, t. 1 (1948), p. 86; d' après lui, les ruines des fortifications permettent de dire que la ville basse de Kričim était entourée de murailles, présentant ainsi le seul exemple d' un village fortifié.

6. *Akropolitès, Heisenberg,* I, p. 113; *Ephraim,* Bonn, vers 8968 - 69; *Cantacuzène* Bonn, II, p. 406.

7. *Choniatès,* Bonn, p. 679 - 680; voir *I. Dujčev,* Proučvanija, p. 93.

où il y a des restes d'un ancien château. En outre, l'existence de marais riches en grenouilles, dans les environs, offrirait une explication du nom de la forteresse (1).

La forteresse de Batkounion était située au nord-ouest de Batrachokastron. Le site a été identifié avec un endroit proche du village actuel de Batkoun, où il y a des ruines ayant sans doute appartenu à la forteresse (2). Ansbert, ainsi que l'«Historia Peregrinorum», mentionne «Bacon» à propos des heurts qui s'y déroulèrent entre les Byzantins et les Croisés, en 1189 (3). Choniatès se réfère à *«Βαχτούνιον»* dans le récit de l'expédition de Kamytzès contre Ivanko, en 1198 (4). Akropolitès, d'autre part, parle tantôt de la *χώμην* tantôt de la *πόλιν* de Batkounion, qui était capable pendant bien de jours d'entretenir une armée nombreuse (5). Ainsi, on peut dire qu'à l'époque examinée Batkounion a été une ville fortifiée, assez importante, de la région. D'autre part, sa position géographique faisait d'elle une station d'où passaient les routes qui traversaient les Rhodopes en direction de Philippoupolis, d'une part, et des vallées du Nestos et du Strumôn, de l'autre.

Venons maintenant vers le sud. On considère que la forteresse Béadnos de Cantacuzène (6) s'élevait dans la vallée du haut Văča, près du village actuel de Beden. En effet, des fouilles entreprises dans la région ont révélé, sur une éminence à 1 km de Beden, les ruines d'une forteresse médiévale que l'on identifie avec Béadnos (7). Le site est propice aux travaux agricoles, et une source d'eau découverte dans le voisinage le confirme. Il est aussi à noter qu'on a révélé au nord de Beden les ruines d'une autre agglomération médiévale, qui aurait peut-être affaire avec la forteresse voisine.

Parmi les forteresses des Rhodopes occidentaux qui ont été identifiées, celle de Kosnikos, mentionnée par Cantacuzène (8), occupait le dernier point vers le sud, à la limite de la région de Xantheia. En effet, d'après des recherches

---

1. *H. Džambov,* Po văprosa za mjastoto na krepostta Vatrahokastron, dans GMPO, I, 1954, p. 243.

2. *C. Oikonomos,* ibid., p. 53; *C. Jireček,* Die Heerstrasse, p. 38; *idem,* Pătuvanija, p. 122, 478 - 479; *D. Angelov,* Padane na Rodopskata oblast pod osmanska vlast, dans Iz minaloto, p. 45.

3. *Ansbert, Chroust,* p. 56; Historia Peregrinorum, *Chroust,* p. 149.

4. *Choniatès,* Bonn, p. 679 - 680.

5. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 123; voir ibid., p. 121.

6. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 406.

7. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 391; *D. Končev,* Rodopskite srednovekovni kreposti Κόσνικος i Μπέαδνος, dans IAI, t. 26 (1963), p. 90 - 93. La population locale appelle ces ruines par le nom de «Gradište». Voir *S. Georgieva,* Srednovekovni nekropoli v Rodopite, dans Rodopski Sbornik, I (1965), p. 130 - 131.

8. *Cantacuzène,* Bonn, II, p. 406.

faites sur place, Kosnikos aurait été construit au sud-est de Rudozem actuel, sur un rocher haut de 300 - 350 m. Celui-ci, inaccessible du côté nord et relativement accessible des trois autres côtés, porte encore dans sa partie orientale les restes de la forteresse (1).

D'autre part, la forteresse d'Aétos, mentionnée également par Cantacuzène avec celles de Béadnos et de Kosnikos (2), n'est toujours pas identifiée. De toute façon, elle devrait être érigée sur les Rhodopes orientaux et il ne faut pas le confondre avec la ville Aétos de Bulgarie, située dans la région du Pont-Euxin (3).

Par ailleurs, dans la région des sources de l'Arda (la «Méropè» de Cantacuzène), on signale la présence de plusieurs bourgades non fortifiées (*κώμαις ἀτειχίστοις*) et de quelques forteresses, notamment **Hagia Eirènè et Povisdos**, servant probablement de refuge à la population de ces bourgades. Cantacuzène, qui mit à leur tête le bulgare Momčil, les mentionne à ce propos mais ne dit rien sur l'emplacement exact de ces forteresses et omet également le nom des bourgades (4). Cependant, on a essayé de les identifier et Jireček avait proposé la localisation de Povisdos près du village actuel de Podvis, au nord-est de Smiljan, où se trouvent encore les ruines d'une ancienne forteresse (5). Hagia Eirènè reste pour le moment non localisée (6).

D'autre part, il faut souligner l'existence d'une population dense dans ces bourgades et forteresses de Méropè. C'est au moins ce qui ressort d'un passage de Cantacuzène, qui rapporte que Momčil avait recruté sur place plus de trois cents cavaliers et de cinq mille fantassins (7).

Tzépaina

Dans le groupe des forteresses qui formaient la ligne des ouvrages défensifs de l'extrémité nord-ouest des Rhodopes, Tzépaina était de loin

---

1. *D. Končev*, ibid., p. 88 - 89; *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 391. Ces restes sont connus de la population locale sous le nom de «Kaljata» (la forteresse) et de «kečikaja» (rocher de la chèvre). Pour l'étymologie du mot «Kosnikos», voir également *St. Mladenov*, Bălgarski tălkoven rečnik, Sofija 1951, p. 1044.

2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 406.

3. *D. Angelov*, Săobstitelno - operacionni linii, p. 224.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 402; v. ibid., II, p. 421, 436 - 437.

5. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 98; *idem*, Pătuvanija, p. 393; *idem*, Das Fürstentum Bulgarien, p. 442.

6. Concernant le nom de cette forteresse, qui trouve sa place sur la liste des lieux-dits provenant des noms de saints, voir *C. Jireček*, Hristijanskijat element, p. 232.

7. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 403.

la plus importante. Erigée au nord-est de la région montagneuse de Čepino, Tzépaina a été identifiée avec une place naturellement forte, située sur une très haute colline, à une distance de 6 km environ au nord-ouest du village actuel de Dorkovo; sur cette place d'ailleurs s'élèvent les restes d'une ancienne forteresse (1).

Dès l'Antiquité, le site était habité, puisque les vestiges d'une agglomération romaine y ont été révélés. De toute façon, la forteresse byzantine date des XIe - XIIe siècles comme le prouvent à la fois les fouilles et les sources écrites (2). Celles-ci mentionnent Tzépaina à plusieurs reprises. Dans un sigillion daté de 1220, du couvent de Vatopédi, on mentionne Tzépaina comme le siège du despote Slav avant son installation à Mélénikon(3). Akropolitès cite Tzépaina plusieurs fois(4), tandis qu' ailleurs elle est caractérisée comme une forteresse assujettie à l'Etat byzantin (5). Akropolitès parle des intenses efforts de Théodore Lascaris pour en venir à bout, pendant les années 1254/1255. L'empereur de Nicée supportait mal son premier échec devant Tzépaina, ce très fort ἄστυ, situé à la convergence des deux hautes montagnes d'Haemos et des Rhodopes(6), entre lesquelles coule le fleuve de l'Hèbre. Ainsi déploya-t-il tous ses efforts pour le conquérir coûte que coûte. Pourtant, obligé de reculer à cause de l'hiver rigoureux qui sévissait dans la région, il dut conclure la paix avec les Bulgares, en 1256, pour réussir la prise de Tzépaina(7). C'est d'ailleurs à propos de cette paix que l'empereur parle longuement de Tzépaina dans sa correspondance, en exaltant son importance militaire et stratégique. Il la qualifie d' ἄστυ très splendide

---

1. *C. Jireček,* Pătuvanija, p. 479; *A. Syrku,* Starinnaja Čepinskaja krepost u s. Dorkova i dva vizantijskie reljefa iz Čepina v Bolgarii [L' ancienne forteresse de Tzépaina près du village Dorkovo et deux reliefs byzantins de Tzépaina en Bulgarie], dans Viz. Vrem., t. 5 (1898), p. 603 - 617, 841 - 842, et t. 6 (1899), p. 291 - 292. *St. Dragoumès,* Ἐπανόρθωσις, p. 205; *V. Mikov,* Proizhod i značenie, p. 207, et surtout *D. Končev,* La forteresse Τζέπαινα - Cepina, dans B Sl, t. 20/2 (1959), p. 285 - 304; voir *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie d' Europe, II, p. 203.

2. *D. Končev,* ibid., p. 302 - 303; v. *idem,* Opisanie na văn̆nite steni na krepostta Čepina, dans IAI, t. 29 (1966), p. 57 - 60.

3. *I. V. Papadopoulos,* Un acte officiel du despote Alexis Sthlavos au sujet du couvent de Spéléotissa près de Mélénikon, dans Sp. BAN, t. 45 (22) (1933), p. 6.

4. *Akropolitès, Heisenberg,* p. 78, 108, 113, 114, 119, 121.

5. *Ephraim,* Bonn, p. 359, vers 8966 - 8969.

6. Pour l'«Αἷμος» chez *Akropolitès,* v. ci - dessus, ch. I, p. 4. Cf. *Catherine Asdracha,* Le terme «Haemos» chez Pachymère, dans Studia Balcanica 10. Recherches de géographie historique, Sofia 1975, p. 137-142.

7. *Akropolitès,* ibid., p. 126 - 127; *F. Dölger,* Regesten, III, p. 25 - 26, no 1825; p. 26 - 27, no 1833.

(*λαμπρότατον*), situé à l'extrémité des Rhodopes (1), inaccessible et très fortifié, proche de la terre bulgare et complètement inexpugnable, sauf seulement par les Romains qui, par contre, ne le délivreraient jamais. Cet *ἄστυ* a été plusieurs fois revendiqué par les adversaires. Celui qui le détient est vaincu en cas de perte; celui qui en est privé se souvient qu'il est le meilleur de tous. C'est pour cela que les armées bulgares et romaines se battent entre elles et c'est l'enjeu de leur émulation et de leur rivalité. C'est un don de Dieu et c'est en tant que don de Dieu qu'il est offert maintenant. Et l'empereur, énumère à la fin, les avantages territoriaux qu'apporte la possession de Tzépaina et parmi lesquels figure le contrôle sur Serdica, Philippoupolis, Bélébousdion, Skopia, Alvanon, ainsi que sur la Serbie (2).

Un siècle plus tard environ, Tzépaina est de nouveau mentionnée par Cantacuzène. Elle figure cette fois sous le sens administratif du terme «province de Sténimachos-et-Tzépaina», et ce n'est qu'à l'occasion de l'alliance traitée entre Byzantins et Bulgares qu'elle figure en tant que ville (3).

Les données des sources écrites, comparées avec les fouilles effectuées sur place, donnent à penser que Tzépaina avait fini par être, au cours de l'époque examinée, une ville qui s'étalait au sud et au sud-ouest de son acropole-forteresse et dont l'importance se faisait sentir dans toute la région des Rhodopes (4).

En effet, elle constitua, au moins pendant un certain temps, le pôle ouest de la ligne stratégique dont le pôle est fut Sténimachos et qui comprenait en somme les neuf villes mentionnées par Cantacuzène et revendiquées constamment tant par Byzance que par la Bulgarie. Le fait que Tzépaina fut choisie à un moment donné pour être le siège d'un prince local, en l'occurrence de Slav, ne change rien à son caractère stratégique de principe (5), bien au contraire; car justement ce serait ce caractère qui aurait pesé sur le choix de Slav. De toute façon, le problème est de savoir à quel moment

---

1. Pour la montagne de Knisaba, mentionnée dans ce passage, voir ci-dessus, ch. I, p. 5-6.

2. *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae, *Festa*, app. I («Ἐπαναγνωστικόν»), p. 280-281; v. ibid., p. 256, l. 26.

3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 135, 176; II, p. 404-405, 406-407.

4. Il est significatif que jusque récemment la population bulgare et turque des alentours appelait les ruines de Tzépaina «la ville», ou «la forteresse», ou encore «le métoche», à cause des restes d'une église byzantine, datée des XIIIe-XIVe siècles et construite dans la partie est de la forteresse, voir *S. Georgieva*, Cărkva v rodopskata krepost Cepina, dans Arheologija, année 5 (1963), p. 47, 49, 54; voir *C. Jireček*, Pătuvanija, p. 478-479.

5. Voir *D. Cončev*, Cepina, p. 303, selon qui Tzépaina n'avait point de caractère stratégique mais elle était purement et simplement un château féodal.

et sous quelles conditions les forteresses de cette région, dont une partie au moins fut construite pour la défense frontalière, furent transformées en bastions des tendances locales, qui visaient la création de principautés autonomes (1).

A part cela, Tzépaina fut aussi un considérable noeud de communications, puisque c'était à travers sa région que passait la route importante qui conduisait de la vallée de l'Hèbre aux vallées du Nestos et du Strymôn et de là en Macédoine (2).

Quelques remarques générales

D'après ce qui précède, on peut tirer quelques conclusions concernant les sites de la région examinée.

Deux facteurs déterminent l'emplacement des agglomérations: les cours d'eau et les grands axes routiers. Toutes, sans exception, se trouvent situées le long des quatre lignes que nous avons définies au début de ce chapitre. Ces sites sont de villes, de villages et de forteresses, la qualification de «ville» étant pour cette période définie non seulement d'après des critères économiques et juridiques mais aussi et surtout d'après les origines urbaines d'une agglomération et ses fonctions administratives (3).

Les villes, en tant que telles, se distinguent en villes fortifiées, petites ou grandes, comme Andrinople, Philippoupolis, Ainos et la plupart des villes de la côte nord-égéenne, et en villes-forteresses, comme Didymoteichon et quelques villes des Rhodopes proprement dits (celles de Tzernomianou, Constantia, Mneiakos, Hyperpérakion, Krytzimos, Batkounion, Tzépaina). Sténimachos, présentant les particularités mentionnées, reste en dehors de ces deux catégories de villes. D'autre part, le manque des données chiffrées sur l'étendue et la population des agglomérations ne permet que des approximations sommaires à partir de renseignements d'ordre générale (ville populeuse, comptant de nombreuses personnes, etc.).

En dehors de Philippoupolis et d'Andrinople, qui constituent les deux grandes villes de la région, la seconde occupant aussi une des premières places dans l'empire, la plupart des autres villes se trouvent groupées sur ou près de la côte nord-égéenne, depuis le Nestos jusqu'aux embouchures de l'Hèbre. Leur caractéristique essentielle est qu'elles continuent, plus

1. Voir ci-dessous, ch. VI, passim.
2. Voir la carte no 1.
3. Diskussionsbeiträge des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses, p. 75.

ou moins sur le même site, la vie des villes anciennes, détruites du fait des guerres. Marôneia, Trajanoupolis, Ainos conservent intact, à travers les siècles, leur nom grec ou romain; Polystylon, Périthéôrion, Mosynopolis prolongent dans l'époque byzantine, respectivement, les villes grecques ou romaines d'Abdère, Anastasioupolis, Maximianoupolis. Xantheia porte le nom d'une ville ancienne, quoiqu'elle ne soit pas construite au même endroit. Les seules villes fondées à l'époque examinée sont les villes de Koumoutzèna, de Gratianou et de Bèra, dont on a pu suivre les étapes de l'évolution. La construction de Koumoutzèna et de Gratianou n'est due qu'à un facteur exogène: c'est la destruction de Mosynopolis, et non d'autres raisons, qui nécessite leur création; mais l'une et l'autre sont érigées dans la même région administrative et, chose significative, à courtes distances de la ville à laquelle elles se sont substituées.

Sauf Mosynopolis et Trajanoupolis, qui sont abandonnées au cours du XIVe siècle, toutes les autres villes de la côte sont parvenues à survivre malgré les vicissitudes et à prolonger leur existence pendant l'époque turque. Rien ne nous permet de discerner une décadence des villes qui soit provoquée par des facteurs endogènes; c'est seulement dans la longue durée qu'on pourrait repérer les modifications dans le rôle important tenu jadis par les villes du littoral égéen: la substitution de la fonction militaire et administrative à la fonction économique.

D'après les sources, on a pu établir la distinction entre deux types des villes qui, par leur construction, présentent des différences spécifiques. Andrinople, grande ville fortifiée d'origine romaine, et Didymoteichon, ville-forteresse byzantine qui remplace en tout cas, elle aussi, une ville romaine, illustrent ce sujet: kastron-acropole, renfermée par la ville basse fortifiée et construite dans la plaine (donc, deux séries de fortications), Andrinople; kastron-acropole, bâtie sur une éminence plus ou moins haute, aux pieds de laquelle s'étale la ville basse non fortifiée (donc, un seul bloc de fortifications), Didymoteichon (1). Il est à noter que les origines de la distinction essentielle entre Kastron, d'une part, et Acropole, de l'autre, se trouvent bien avant l'époque considérée, voire pendant la deuxième période (XIe-XIIe s.) de l'époque précédente(2). Aussi, il faut remarquer que des raisons militaires exigeaient parfois la construction des murs qui reliaient la ceinture de l'enceinte entourant la ville à un bastion situé à l'extérieur, comme dans

1. Il faut rappeler que le bloc de fortifications se composait, dans le cas de Didymoteichon, de deux séries de murailles qui englobaient pourtant, toutes les deux, l'acropole.

2. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 33.

le cas de Périthéôrion. Par ailleurs, d'autres variations peuvent se présenter: le rôle d'acropole peut être assumé par une des tours de l'unique muraille de la ville.

Si les sources permettent d'établir un schéma général, elles n'autorisent pas à en tirer des conclusions sur le problème du nombre et de la disposition des quartiers à l'intérieur des villes de la région, ainsi que sur le rapport entre le plan de la ville et les diverses couches sociales ou ethniques de sa population. Le cas des «Pauliciens» de Philippoupolis, au début du XIIIe s., illustre cette impossibilité: on sait que quelques uns au moins de ceux-ci s'étaient installés dans un des quartiers de la ville (1), mais on ne peut se prononcer ni sur son emplacement ni sur le nombre total des quartiers ou, encore moins, sur la répartition des diverses minorités (Grecs, Bulgares, Arméniens, etc.) dans la ville. La seule chose qu'on peut dire est que l'acropole est le centre des autorités et de la garde, tandis que toutes les autres catégories du peuple résident dans la ville basse, où se trouvent aussi dans certains cas (voir Andrinople) (2) les maisons des nobles.

Les marchés fonctionnant en dehors de la muraille extérieure de la ville (cas d'Andrinople (3)) n'impliquent pas nécessairement l'existence à cet endroit d'un quartier commercial, le seul exemple d'un tel quartier, le faubourg latin de Philippoupolis(4), date de l'époque précédente, où l'on installait les commerçants étrangers d'abord en dehors des murs (5), et il ne semble pas avoir survécu dans notre époque.

La fonction rurale de la ville, qui continue d'être sa fonction économique principale(6), se reflète dans les structures urbaines de la région: malgré l'existence de murailles, les villes ne semblent pas avoir une grande densité écologique et c'est ainsi qu'il existait à l'intérieur d'elles des terrains consacrés à l'agriculture, ainsi que du bétail d'élevage ou du bétail de trait (7).

Les villes, résidence des grands propriétaires fonciers, constituaient les centres de polarisation de la vie économique de la région (8). La population urbaine se composait essentiellement d'agriculteurs et d'éleveurs, dont les principaux lieux de travail se trouvaient dans un rayon très étendu autour de la ville.

---

1. *Villehardouin, Faral,* II, § 400.
2. Voir ci-dessus, p. 142.
3. Voir ci-dessus, p. 142.
4. Voir ci-dessous, ch. V, p. 220.
5. Cf. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 30 et, spécialement, notes 85 et 96.
6. Cf. *G. Ostrogorski,* Byzantine cities in the early Middle Ages, p. 65; Diskussionsbeiträge des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses, p. 80-82.
7. Cf. *Str. Lišev,* Bălgarskijat srednovekoven grad, p. 27, 57, 88-89.
8. Cf. *E. Francès,* La féodalité et les villes byzantines, p. 87.

Quelques exemples à titre indicatif confirment cette image de la ville: à Périthéôrion et à Mosynopolis, des terrains cultivés existent au moins pendant le XIe siècle (1); pour Andrinople et Constantia, on connaît l'existence de plusieurs cultures rurales déjà au XIIe siècle (2); Philippoupolis, la plus ancienne ville de la région, constitue en même temps la ville rurale par excellence, un centre important de cultures et d'élevage (3). La ville de Didymoteichon était devenue, pendant le XIVe siècle, le centre de gérance des domaines de Jean Cantacuzène; sa région voisine d'ailleurs était occupée par les propriétés rurales de l'aristocratie terrienne qui, elle, habitait à l'intérieur de la ville (4). On sait que la population de Didymoteichon consistait d'agriculteurs (5) et c'est aussi le cas pour la plupart des villes à cette époque. Cantacuzène parle des habitants-paysans de la forteresse de Sakkôn (*ἀγρόται γὰρ ἦσαν πάντες γηπόνοι*), dont les habitations n'étaient que de simples huttes (6). Ailleurs, le même auteur parle de petites villes de la Thrace, victimes des attaques d'Oumour et des habitants de Didymoteichon, qui leur avaient enlevé beaucoup de blé et de bétail (7). D'autre part, Grégoras, dans le récit des événements du règne d'Andronic II, relate que pendant presque deux ans les habitants des villes de la Thrace n'ont pu sortir hors des murs ni pour labourer ni pour semer leurs champs, à cause des continuelles attaques des Turcs; dans un autre passage, l'auteur nous fait conclure que cet aspect rural des villes constituait la règle générale, puisqu'il se retrouve même à Constantinople: c'est ceux de ses habitants qui s'occupaient aux travaux des aires et à la récolte de blé qu'Orchan avait l'intention d'enlever (8).

Autres exemples se référant à une époque antérieure: l'existence des domaines impériaux dans la ville de Tzouroulos, dont on connaît un *βασιλικὸς κουράτωρ* au IXe siècle, et dans la ville d'Andrinople, ce qui est suggéré par la présence d'un curator, mentionné dans une inscription provenant du même siècle (9).

---

1. Voir ci-dessus, p. 103, 107.
2. Voir ci-dessus, p. 138, 151.
3. Voir ci-dessous, ch. V, p. 187.
4. *Τὰ τοῦ Διδυμοτείχου προάστεια*, près desquels avait campé Oumour, en 1343 (*Grégoras*, II, p. 648), en sont une indication. Cf. *N. Svoronos*, Cadastre, p. 142.
5. Voir ci-dessous, ch. V, p. 193.
6. *Cantacuzène*, I, 144.
7. *Cantacuzène*, II, p. 346; voir *I. Sakazov*, Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, p. 118, 124.
8. *Grégoras* I, p. 262, 539.
9. *I. Ševčenko*, Inscription commemorating Sisinnios, «curator» of Tzurulon (A. D. 813), dans Byz, t. 35 (1965), p. 564-574; *Z. Tuslikliogˇlu*, Trakya' da Epigrafya arastirmalari, II, Istanbul 1971, no 6, p. 111 sq.; no 2, p. 32.

Les forteresses proprement dites constituent le troisième type des installations de la région. Bien que leur nombre soit égal, à peu près, à celui des villes et qu'elles ne soient pas considérées comme le site typique pour cette époque (1), elles forment néanmoins les caractères essentiels de cette région. Leurs origines remontent à l'époque précédente qui a justement créé ce nouveau type de kastron: un château-fort, construit sur une éminence montagneuse, forte de par sa nature et plus ou moins inaccessible, et dont le caractère, loin d'être urbain, est purement militaire (2). Ces forteresses servent de siège à une petite garnison et à son commandant en chef qui, comme c'est souvent le cas pour notre région, devient parfois un archonte dissident ou demi-autonome, imposant de plus en plus son emprise sur la région environnante (3).

La presque totalité des forteresses appartient au troisième et au quatrième groupe des sites de la région: elles sont érigées tout le long de l'Arda et dans les Rhodopes nord-ouest, et leur caractéristique consiste en ce qu'il s'agit de deux séries des forteresses construites sur une ligne qui suit la crête des montagnes, dans le but évident de servir aux besoins défensifs locaux et, en l'occurence, de fortifier la frontière nord de la région (4). En effet, toute la partie des Rhodopes depuis Tzernomianou à l'est jusqu'à Tzépaina à l'ouest est hautement fortifiée.

Les forteresses étant construites sur des hauteurs naturellement fortes, leur forme dépendait entièrement de celle des collines où elles étaient érigées. L'altitude de ces dernières peut varier, selon les endroits, entre 330 et 350 mètres (forteresse de Petritzos-Asen(5)), ou même entre 300 et 600 mètres (forteresse de Tzépaina (6)). Les pentes des collines sont en général raides et inaccessibles et, d'un côté seulement, on a pu tracer le chemin étroit qui conduit à l'unique entrée principale. La hauteur des remparts, bâtis tout autour ou seulement aux endroits accessibles, variait en moyenne entre

---

1. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 45 - 46.
2. *E. Kirsten,* Die byzantinische Stadt, p. 33 - 34.
3. Voir ci-dessous ch. VI, les cas d' Ivanko, p. 234, de Slav, p. 240-241, de Momčil, p. 254.
4. D' après ces critères généraux, confirmés dans la plupart des cas par les fouilles archéologiques, peuvent être considérés comme forteresses proprement dites les sites suivants : Ephraim, Krybous, Oustra, Patmos, Rodestuic, Petritzos - Asen, Bodina, Banista, Prousènos, Alexioupolis - Néokastron, Péristitza, Hagia Ioustina, Batrachokastron, Béadnos, Kosnikos, Aêtos, Hagia Eirènè, Povisdos. Dans la même catégorie il faut aussi inclure certaines forteresses érigées dans les environs des villes, comme p. ex. l' Empythion, etc.
5. *D. Končev - St. Stoilov,* La forteresse d' Asên, p. 20.
6. *D. Končev,* La forteresse Τζέπαινα, p. 291.

8 et 10 m, bien que les parties conservées n'atteignissent qu'une hauteur de 0,5 - 6 m (1). Seuls les murs de la forteresse d'Oustra, particulièrement hauts, sont conservés jusqu'à une hauteur de 10 - 15 m (2). Parfois, il y avait deux séries de fortifications, comme dans la forteresse de Petritzos, la première incluant les bâtiments les plus importants, tels que la tour-donjon, le réservoir et l'église (3).

L'épaisseur de la muraille est relativement faible: 1,35 m, 1,40 m, 1,70 m jusqu'à 2 - 3 m en moyenne, tandis que ses fondations sont creusées à une faible profondeur ou qu'elles s'appuient au rocher même. Les murs sont bâtis de petites pierres non taillées de provenance locale, parfois combinées à des morceaux de brique et des tuiles lors des réparations ultérieures. Les pierres sont jointes de mortier blanc friable, composé de chaux éteinte, de sable et d'eau, tandis que le mortier rouge, plus ferme et plus coûteux, était réservé pour les parties les plus importantes de la muraille, p.ex., autour des entrées, ainsi que dans les réservoirs. La solidité des murs, édifiés de cette façon, était renforcée par un réseau caché de poutres en bois longitudinales et transversales (4).

Les dimensions des forteresses relativement petites (p.ex., la superficie de la partie supérieure de la forteresse de Petritzos est de 1 à 1,2 ha environ et celle de la partie inférieure de 0,2 à 0,3 ha; la superficie de la forteresse de Tzépaina était de 1,8 à 2 ha et la longueur du périmètre des murs de 640 m environ; la forteresse d'Oustra occupait à peine 10 ares (5)) ne permettaient la construction sur leur terrain que de quelques maisons destinées à la garnison, d'une tour spéciale destinée au guet et à la défense et servant même de refuge au gouverneur (6), d'un ou parfois de plusieurs réservoirs (voir le cas de Tzépaina et d'Oustra (7)), d'une, et à la rigueur, de deux églises (8), et éventuellement de la maison du gouverneur, de dimensions également réduites (9).

---

1. *D.Ončev*, Traits caractéristiques, p. 267; *idem*, La forteresse Τζέπαινα, p. 292; *D.Ončev - St. Stoilov*, La forteresse d' Asên, p. 34.

2. *D.Ončev*, Le château médiéval Οὐστρα, p. 258.

3. *D.Ončev - St. Stoilov*, ibid., p. 32 - 33, 36 - 39.

4. *D.Ončev*, Traits caractéristiques, p. 266 - 267; *idem*, La forteresse Τζέπαινα, p. 292; *idem*, Le château médiéval Οὐστρα, p. 258; *idem*, Stroeži, p. 107; *D.Ončev - St. Stoilov*, La forteresse d' Asên, p. 34.

5. *D.Ončev - St. Stoilov*, ibid., p. 32 - 33; *D.Ončev*, La forteresse Τζέπαινα, p. 291; *idem*, Le château médiéval Οὐστρα, p. 258.

6. *D.Ončev - St. Stoilov*, La forteresse d' Asên, p. 36.

7. *D.Ončev*, La forteresse Τζέπαινα, p. 293 - 294; *idem*, Le château médiéval Οὐστρα, p. 259 - 260.

8. *D.Ončev - St. Stoilov*, La forteresse d' Asên, p. 39 - 48; *D.Ončev*, La forteresse Τζέπαινα, p. 299.

9. *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 31.

L'impression dominante qui se dégage de l'examen des sites est que les agglomérations fortifiées dignes du nom de villes sont entourées par un arrière-pays densément habité, comprenant un nombre important de villages, de proasteia, de communes rurales, de forteresses.

Cet état de choses, fortement accusé à partir du XIe siècle, change au fur et à mesure que la situation politique se dégrade et que les invasions, les guerres civiles, les conflits sociaux installent, surtout dans la campagne, un climat d'instabilité générale. Le résultat en est que la population rurale manifeste une tendance à partir pour aller s'enfermer dans les forteresses et les grandes villes de la région, dont la population s'est augmentée de façon disproportionnée, au fur et à mesure que la campagne se vidait de ses effectifs.

CHAPITRE V

LA PRODUCTION, L'ÉCONOMIE ET LES CATÉGORIES SOCIALES

I

1. LA TERRE ET LA PRODUCTION AGRICOLE

Dans ce chapitre, nous essayons de faire ressortir, dans la mesure du possible, la physionomie générale de l'économie de la région, en mettant l'accent sur le secteur principal, à savoir l'agriculture. En se posant un problème essentiel, la répartition des cultures, pour discerner l'existence de cultures diversifiées ou l'existence de cultures uniformes, nous avons préféré suivre dans notre exposé la configuration du paysage au lieu de passer en revue l'une culture après l'autre : c'est ainsi que la monotonie du texte reflètera la monotonie et l'uniformité des cultures et, de plus, elle fera ressortir le caractère d'autarcie de chaque partie de la région. Nous avons suivi le même procédé en examinant l'élevage qui constituait, à l'égard de la culture des céréales, l'autre grand secteur de l'économie de la région.

a. Les Rhodopes proprement dits

Les Rhodopes proprement dits, rattachés par leur structure au massif central des Balkans et aux montagnes voisines de la Rila et d'Orbelus, forment un socle de roches cristallines, troué de rares bassins comme celui du Nestos (1). La diversité hypsométrique et climatique entre les parties occidentale et orientale du massif des Rhodopes commande leur différence du point de vue de la végétation. A l'ouest prédomine une riche végétation, contrairement aux pentes orientales, presque dénudées, qui descendent vers le littoral égéen. Sur la haute zone des Rhodopes occidentaux (1800-2000 m), on rencontre des terres poreuses, couvertes de pâturages étendus, propices à l'élevage (2).

A mesure que l'on descend le versant nord des Rhodopes occidentaux, on constate la dégradation de la forêt et l'apparition des sols favorables aux formations épineuses (3). C'est le type de végétation propre aux régions de

1. *A. Blanc*, Géographie des Balkans, p. 18.; v. ci-dessus, ch. I, p. 12-13.
2. *Z. Gălăbov*, Fizičeskaja Geografija, p. 294-295.
3. *Z. Gălăbov*, ibid., p. 295.

Nous manquons de donneés sur la nature desur cultes, sur l'étendue des terres cultivées et sur la production; néanmoins, on peut supposer sans grand risque d'erreur, qu'ici comme ailleurs, c'était la culture céréalière qui prédominait. Quant à l'étendue cultivée et la production correspondante, quelques données indirectes fournies par le Typikon de Bačkovo nous permettent d'avancer quelques approximations. On sait que le monastère possédait 47 *δεσποτικὰ ζευγάρια* (1), auxquels il faut ajouter les *παροικικὰ ζευγάρια* dont nous ne connaissons pas le nombre. En partant d'une donnée probable qu'un *ζευγαρᾶτος* cultivait en moyenne une surface de 150 modioi, on peut déduire que ces 47 paires de boeufs de labour pouvaient cultiver une surface de 7050 modioi, soit 775,5 h (2). Compte tenu de la jachère, qui devait être biennale ou triennale (3), la surface cultivée annuellement peut être évaluée à 388 (jachère biennale) ou à 517 h (jachère triennale); la production correspondante, calculée d'après le taux de rendement 1 :3 (4), serait de 10.575,5 à 14.100 modioi, soit de 1057 à 1410 quintaux. Si nous acceptons que, dans notre cas, le strict nécessaire pour l'entretien annuel d'un homme était le même que celui qui prédominait au XVIe siècle, c'est-à-dire 2 quintaux par an (5), les besoins alimentaires du monastère, qui comprenait 50 moines sans compter l'higoumène (6), se monterait à 100 quintaux par an. Ce chiffre représente un minimum auquel il convient d'ajouter les quantités consommées par les serviteurs du monastère et, surtout, les quantités destinées à des oeuvres de charité.

---

va, Za agrarnite otnošenija v srednovekovna Bălgarija XI-XIII v. [Sur les rapports agraires en Bulgarie au Moyen Age (XI-XIIIe s.)], Sofija 1964, p. 37-40. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 162-163.

1. *G. Litavrin* (Bolgarija i Vizantija, p. 160) considère que le terme *δεσποτικὰ* est employé aux *ζευγάρια* qui appartenaient au monastère au sens strict du mot, pour les distinguer des *παροικικὰ ζευγάρια* qui faisaient partie de la propriété privée des parèques. Voir *G. Ostrogorski*, Pour l'histoire de la féodalité byzantine, Bruxelles 1954, p. 162, n. 1.

2. Ce calcul est fait d'après l'équivalence (moyenne) 1 modios = 1100 m² qui peut être dégagée des équivalences établies par *Erich Schilbach*, Byzantinische Metrologie, München 1970, p. 56 - 81, 266 - 268; cette moyenne résulte des équivalences de *μόδιος βασιλικός* (939,18 m²) et de modios de 288 *δραχμαί* (1279, 78 m²).

3. *I. Sakăzov*, ibid., p. 104-105; cf. *St. Lišev*, Bălgarskijat srednovekoven grad [La ville médiévale bulgare], Sofija 1970, p. 63-64.

4. *N. G. Svoronos*, Recherches sur le cadastre byzantin, p. 141.

5. *F. Braudel*, La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II. I, Paris 1966², p. 384-385; cette moyenne peut présenter des oscillations plus ou moins considérables. Nous calculons d'après le *μόδιος μοναστικὸς* = 13.667 l (*Erich Schilbach*, ibid., p. 94-111, 270), en admettant que le poids spécifique du blé était égal à celui qu'on constate à Venise au XVe siècle, c'est-à-dire 0,75. *F. Lane*, Navires et constructeurs à Venise pendant la Renaissance, Paris 1965, p. 236.

6. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 21, l. 11-12.

Sur ce point, on sait que le *ξενοδοχεῖον* de Sténimachos distribuait tous les jours aux pauvres et aux voyageurs 2 modioi de blé, à savoir 730 modioi par an (1), qui représentent la production brute d'une surface cultivée de 243 modioi. En réalité, la quantité de 730 modioi nécessitait la mise en culture d'une surface de 486 à 365 modioi, soit 53,5 à 40 h, selon que la rotation était biennale ou triennale. Deux autres *ξενοδοχεῖα* fondés par Pakourianos, l'un près du Marmarion dans le bandon de Zabalta du thème de Serrès, l'autre près du monastère de St. Nicolàs, dans l'archonteia de Stephaniana du thème de Thessalonique, nécessitaient la même quantité de blé : 1 modios par jour pour chacun d'eux (2). On arrive donc à un chiffre total pour les trois *ξενοδοχεῖα* de 1460 modioi par an, qui correspond au rendement d'une surface de 972 à 729 modioi, soit de 107 à 80,25 h. Ces quantités ne représentaient qu'une partie de la production des trois villages de Sténimachos, Srabikion (3) et Prilongion, qui alimentaient les *ξενοδοχεῖα*.

La viticulture aussi semble tenir une place non négligeable dans la région. Le Typikon mentionne souvent les vignes appartenant au monastère ; il nous apprend que le vin constituait une des nourritures de base des moines auxquels il était donné en *κρασοβόλια* (4). Nous ne savons pas le contenu d'un *κρασοβόλιον*, donc, nous ne pouvons pas calculer le volume du vin consommé dans le monastère ; en revanche, le renseignement sur la consommation du vin dans le *ξενοδοχεῖον* de Sténimachos nous permet de définir le niveau minimum que devait atteindre la production viticole : on sait que la consommation du vin s'élevait à 2 mesures par jour (5), donc à 730 mesure par an ; compte tenu de la consommation du vin dans les deux autres *ξενοδοχεῖα*, mentionnés plus haut, où nous avons la même proportion entre le blé et le vin (1 : 1), nous arrivons à un chiffre de 1460 mesures, soit 11.972 l par an (6). Comme nous l'avons signalé à propos du blé, cette quantité ne représente qu'une partie de la production des trois villages de Sténimachos, Srabikion et Prilongion.

---

1. *Louis Petit*, ibid., p. 48, l. 7-8. Voir *E. Jeanselme* et *L. Oeconomos*, Les Oeuvres d'Assistance et les Hôpitaux Byzantins au siècle des Comnènes, p. 9.

2. *Louis Petit*, ibid., p. 48-49, l. 30-35, 1-9.

3. Le Srabikion de Pakourianos est, paraît-il, le *ἕτερον* ou *παλαιὸν Σραβίκιον* des actes de l'Athos, autre que le Sdrabikion des mêmes actes qui doit être identifié, probablement, avec le Drabescos actuel, voir Actes du Colloque sur le Onzième siècle byzantin, Paris, septembre 1973, dans TM, t. 6 (à paraître).

4. *Louis Petit*, ibid., p. 22 ; p. 24-25, l. 1 ; p. 27, l. 17, 20, 23, 27.

5. *Louis Petit*, ibid., p. 48, l. 7-8.

6. D'après l'équivalence 1 *μοναστηριακὸν μέτρον* = 8200 l, établie par *Erich Schilbach*, ibid., p. 113, 271. Les voyageurs des époques postérieures signalent l'existence de la viticulture, v. *Paul Lucas*, Voyage dans la Grèce, p. 243 ; *C. Jireček* (Pătu-

On ajoutera enfin les cultures maraîchères : jardins potagers produisant les *σπέρματα* et *λάχανα* pour l'entretien des moines et, peut-être, l'apiculture puisque dans la ration des moines on mentionne le miel (1).

On ne dispose pratiquement pas de renseignements concernant les cultures pratiquées dans les autres régions du massif, exception faite de quelques données vagues et imprécises pour Achridôs et pour la montagne de Papikion : l'existence de domaines *(κτήματα)* et de *χωρία* dans la région d'Achridôs, ayant appartenu à Pakourianos et passés ensuite à Bačkovo (2) ; le renseignement de Choniatès que l'armée byzantine, retirée aux confins d'Achridôs, fut obligée de dévaster son propre territoire afin de se procurer de vivres (3) ; quant à Papikion, un passage du Typikon parle du monastère de St. Georges, érigé sur la montagne et doté de vignes, champs et jardins; Pakourianos l'avait cédé à Bačkovo avec tous ces biens (4).

b. La plaine supérieure de l' Hèbre

La plaine supérieure de l'Hèbre étant essentiellement une plaine alluviale d'effondrement, les terres y sont brunes et servent de support à la couverture forestière, composée principalement de chênes et de hêtres. Cependant, ce qui est le trait vraiment caractéristique de cette plaine, ce sont les formations épineuses qui s'y rencontrent. Plus on avance vers l'est, plus on constate la lente retraite des terres brunes, auxquelles succède progressivement la terre noire qui en fait n'est attestée que dans la Thrace orientale actuelle et en Bulgarie prédanubienne (5).

Du point de vue des possibilités de culture dans la plaine inondable de l'Hèbre, on sait qu'elle se range parmi les sols les plus fertiles de la zone sub-balkanique. Cela dit, il convient de mettre l'accent sur l'opposition entre les collines de bordure, propres à la viticulture, et le centre de la plaine, où

---

vanija, p. 419) affirme que Sténimachos était fameux pour ses vins dont une partie même était réservée au commerce. Voir *D. Končev*, Contribution à l'étude de la viticulture et de la vinification dans l'Antiquité et au Moyen Age en Bulgarie, dans Acta antiqua philippopolitana, Sofija 1963, p. 121-131.

1. *Louis Petit*, ibid., p. 22, l. 18; p. 48, l. 9. Un renseignement indicatif, quoique postérieur, mentionne que la montagne voisine de Sténimachos s'appelait «Abeille», v. *Paul Lucas*, ibid., p. 243.

2. *Louis Petit*, ibid., p. 55, l. 16; voir ci-dessus, ch. I, p. 8 - 10.

3. *Choniatès*, Bonn, p. 535-536.

4. *Louis Petit*, ibid., p. 11, l. 7-10; voir ci-dessus, ch. IV, p. 109.

5. *P. Birot* et *J. Dresch*, ibid., II, p. 62 : *Z. Gălăbov*, ibid., p. 242. Voir ci-dessus, ch. I, p. 14 - 15.

l'on peut pratiquer les grandes cultures traditionnelles des céréales et des pâturages ainsi que l'arboriculture (1).

Les sources ne fournissant pas de données précises se rapportant soit aux cultures soit à l'élevage pratiqués à l'époque, on est obligé d'essayer de se faire une idée à ce sujet à partir de renseignements très généraux. Etant donné que la plaine de l'Hèbre entre dans le cadre de la Thrace tout entière, il n'est pas interdit de se référer d'abord à la grande fertilité de celle-ci, qui constituait pendant des siècles le grenier essentiel de l'empire. Choniatès, dans un passage vraiment lyrique, exalte entre autres les champs et les jardins aux belles semailles, les vignes fertiles et les champs de blé, pour déplorer ensuite leur dévastation par les Bulgares de Kaloyan (2). De la même façon, Manuel Philès, dans son poème écrit pour consoler l'empereur Andronic II à l'occasion des invasions des Catalans en Thrace, mentionne les boeufs, mules, moutons, chevaux et porcs qu'on y élevait, ainsi que l'immense quantité de vignes (3). D'autres mentions chez les chroniqueurs de l'époque considérée font allusion à la culture de céréales qui pourtant eut beaucoup à souffrir des guerres et des incursions continuelles (4). Enfin, dans une lettre adressée à l'empereur, Cydonès évoque l'Hèbre dont les arbres et les vignes embelissent les rives (5).

Revenons à la plaine supérieure de l'Hèbre : sa fertilité est maintes fois rappelée dans les sources et particulièrement dans les sources latines des XIe-XIIe siècles, qui y font de fréquentes allusions : car c'était par là que les Croisés, venant d'Europe par la route royale, pénétraient dans le territoire byzantino-bulgare, après avoir franchi les «claustrae» de Saint-Basile (6). Guillaume de Tyr fait l'éloge de la plaine où abondent toutes les nourritures, tandis que les «Gesta Francorum» mentionnent l'abondance des céréales et du vin, et les «Annales Colonienses maximi» la grande variété de vins, d'arbres fruitiers ainsi que la grande quantité de fourrage (7). Ansbert et l'«Historia Peregrinorum» mentionnent en particulier

---

1. *A. Blanc,* ibid., p. 26 ; *P. Birot et J. Dresch,* ibid., II, p. 83-84 ; *J. Cvijić,* La péninsule balkanique, p. 57-58. Voir aussi *Félix de Beaujour,* Voyage militaire, I, p. 237-238 ; *A. Viquesnel,* Voyage dans la Turquie, I, p. 284.

2. *Choniatès,* Bonn, p. 837-838.

3. *Manuel Philès,* Carmina, éd. *E. Miller,* Paris 1857, II, p. 35, no 14.

4. *Pachymère,* Bonn, II, p. 492-493 ; *Grégoras,* Bonn, II, p. 683 ; III, p. 224-225.

5. *R.-J. Loenertz,* Démétrius Cydonès, Correspondance, Studi e Testi, no 186, Città del Vaticano, I, 1956, livre III, ép. 15, p. 43. Pour la variété de la production dans la vallée de l'Hèbre tout entière, v. *Félix de Beaujour,* Voyage militaire, I, p. 237-238.

6. Cf. ci-dessus, chapitre II, p. 31, note 2.

7. *Guillaume de Tyr,* Historia (= Recueil des historiens des Croisades.

les contrées correspondant au Tatar-Pazardžik actuel («Circuiz»), où les terres étaient fertiles et riches tant en vin qu'en tous les autres vivres (1).

A coté du «Circuiz», s'étend la vaste région de Phipippoupolis, où l'on pratiquait également la culture des céréales, l'arboriculture, la viticulture et l'élevage. Anne Comnène, relatant la fondation du Néokastron (au nord de Philippoupolis), où Alexis I déporta une partie des habitants ex-Manichéens de Philippoupolis, mentionne, entre autres les terres cultivables *(ἀρούρας)* et les terrains propices à la viticulture *(οἰνόπεδα)* que l'empereur leur distribua (2).

L'«Historia Peregrinorum», après avoir mentionné les terres fertiles entourant Philippoupolis, parle de moutons, de boeufs et d'autre bétail enlevé en quantité par les armées de la troisième Croisade pendant une de leurs sorties pour piller la région (3). En se référant aux mêmes événements, Choniatès fait allusion aux pâturages et aux champs cultivés qui furent dévastés par les Allemands (4). D'ailleurs, Cantacuzène fait état de la récolte du blé à laquelle procédaient les paysans de la région de Philippoupolis, au moment de l'attaque du tsar bulgare, en 1323 (5).

Pakourianos mentionne dans l'inventaire de son Typikon les chrysobulles promulgués en faveur de *κτήματα* qu'il tenait à Philippoupolis (6) et on ne se douterait pas qu'une partie au moins de ceux-ci était vouée aux cultures et à l'élevage. D'ailleurs, ceux des habitants de Philippoupolis, en l'occurence des ex-Manichéens, qui étaient des *σκαπανεῖς* et s'occupaient *περὶ ἄροτρα καὶ βόας*, donc aux travaux des champs, sont mentionnés par Anne Comnène à propos de la fondation du Néokastron (7). Une fois encore, la culture qui prédominait à Philippoupolis était celle des céréales; venaient ensuite la viticulture et l'arboriculture; les jardins potagers n'y manquaient pas non plus (8). Une source latine de la première Croisade

---

Historiens Occidentaux, I, Paris 1844), p. 77-78; *Louis Bréhier*, Histoire anonyme de la première Croisade, Paris 1924, p. 20; Annales Colonienses maximi, *Pertz*, M G H, SS, XVII, p. 798.

1. *Ansbert*, *Chroust*, p. 38; Historia Peregrinorum, *Chroust*, p. 140. Voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 21, n. 3.

2. *Anne Comnène*, *Leib*, III, p. 184-185. Voir ci-dessus, ch. III, p. 62; ch. IV, p. 105.

3. Historia Peregrinorum, ibid., p. 140-141.

4. *Choniatès*, Bonn, p. 526-527 et 527-528.

5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 169-170. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 160.

6. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 54, l. 21, 25; p. 55, l. 23-29.

7. Voir ci-dessus, note 2.

8. *I. Sakăzov*, Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, p. 125; v. *Evlija Čelebi* (=*H. Kissling*, Beiträge), p. 30.

parle de l'abondance du pain, du vin, de la viande que les Croisés avaient constatée à Philippoupolis, tandis qu'une autre, se rapportant à la deuxième Croisade, mentionne les tavernes qui se trouvaient dans le faubourg latin de la ville, où l'on vendait le vin en grande quantité (1). De plus, on sait que Philippoupolis était pleine de vin et de céréales à l'époque du passage de Frédéric Barberousse (2). Certes, la présence de ces produits pouvait être aussi bien due aux échanges entre la ville et son arrière-pays qu'à la production dans la ville elle-même, ou encore aux deux. Dans le même sens, un passage de Michel Italicos, métropolite de Philippoupolis autour de 1147, mentionne l'expédition à Prodrome, à Constantinople, du lard et du fromage (3). S'agissait-il de produits provenant d'une production à grande échelle, ou plus vraisemblablement de produits d'une économie domestique? Rien ne nous permet d'élucider ce point.

En ce qui concerne l'élevage de Philippoupolis, on sait que des pâturages s'étendaient tout près de ses murs et qu'ils étaient probablement destinés à l'alimentation du bétail de la ville. Henri de Valenciennes mentionne que dans l'été 1207 des chevaliers Francs arrivèrent devant Philippoupolis, «au furrer», pour protéger leurs fourrageurs contre les attaques bulgares (4). Plus important est le renseignement de Cantacuzène : le général Bryennios forma le projet d'enlever le bétail de la ville *(τὰ τῆς πόλεως βοσκήματα)* au moment de sa sortie des murs, au lever du soleil (5).

La plaine supérieure de l'Hèbre s'étend au nord-est de Philippoupolis jusqu'aux environs de Béroè, où la production était essentiellement la même.

---

1. *Albert d'Aix*, Historia (= Recueil des historiens des Croisades, IV), p. 559-560; *Odon de Deuil*, Liber de via Sancti Sepulchri, *Waitz*, MGH, SS, XXVI, p. 64-65. Voir ci-dessus, ch. III, p. 53-54.

2. Chronicon Magni Presbyteri, *Wattenbach*, MGH, SS, XVII, p. 509-510.

3. *S. D. Papadimitriou*, Feodor Prodrom, p. 205-206.

4. *Henri de Valenciennes*, Histoire de l'empereur Henri de Constantinople, éd. *J. Longnon*, Paris 1948, p. 35, § 518. Dans ce cas là, l'avoine constituerait un fourrage destiné aux chevaux ; l'essentiel serait de savoir si les cultures fourragères étaient, également, destinées à l'usage des animaux de trait. D'autre part, l'avoine pouvait faire partie des céréales panifiables. Par ailleurs, le manque de mentions directes sur la culture de millet ne constitue pas une preuve que la culture des céréales était composée exclusivement de blé et de l'orge ; nous savons, par exemple, que dans la région de Sofia, le millet était destiné à la panification et que le pain bulgare était assez répugnant pour la sensibilité alimentaire d'un byzantin du XIIe siècle. Voir *J. Darrouzès*, Deux lettres de Grégoire Antiochos, écrites de Bulgarie vers 1173, dans B SI, 23/2 (1962), p. 280, l. 63-65 : *Ὁ τε γὰρ ἄρτος πιτυρίας ἡ κεγχρίας καὶ οὗτος ἡμίοπτος, οὐκ ἀποχρῶντος ὁμιλήσας πυρὶ καὶ κατὰ τὸν τῆς Συναμίτιδος ἐγκρυφίαν ἀλθαλόεις καὶ ἀναπεπλησμένος σποδοῦ*. Cf. ibid., t. 24/1 (1963), p. 66-67.

5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 178-179.

En effet, du témoignage d'Henri de Valenciennes, qui signale l'absence de blé, d'orge, d'avoine et de vin, dans l'été 1207, tout au long de la route Béroè-Philippoupolis (1), nous pouvons déduire que ces cultures se pratiquaient habituellement dans la région. Cette hypothèse trouve une confirmation dans un passage de Villehardouin : l'empereur Henri, séjournant à Béroè, en automne 1206, fit piller le pays d'alentours, où ses gens «gaaignierent assez proies de bués et de vaches et de bufles mult grant plenté» (2). C'est vraisemblablement à ce pillage des alentours de Béroè, en 1206, qu'était due l'absence de toute culture, en été de 1207. Par ailleurs, deux passages dans Ansbert et l'«Historia Peregrinorum» concernant la prise de Béroè par les Croisés, en 1189, ainsi que le passage mentionné de Villehardouin et un passage de Choniatès se référant à 1206 donnent à penser que cette ville aussi constituait un centre important d'agriculture et d'élevage : le grand butin dont les Croisés se sont emparés consistait surtout en céréales, en farine et en vin, ainsi qu'en espèces bovines et ovines, tandis que l'empereur Henri trouva Béroè «garnie de blez et de viandes et d'autres biens»; Akropolitès, de son côté, parle de la grande quantité de moutons et de boeufs qui s'y trouvaient (3).

c. La plaine inférieure de l' Hèbre et le delta. La côte nord-égéenne

En suivant le cours de l'Hèbre depuis le coude qu'il décrit à Andrinople en direction du sud, on remarque trois aspects successifs du paysage : après les pâturages qui longent la rive occidentale, vient une zone de collines, elle même suivie d'une forêt de hêtres et de chênes au pied du massif des Rhodopes sud-est. Comme une grande partie du territoire reste assez souvent au cours de l'année sous les eaux stagnantes des inondations du fleuve, l'agriculture se trouve en recul, les pâturages restant à la base de l'économie de la région (4). D'autre part, tout le long du littoral nord-égéen de la Thrace, les sols sont en majorité alluviaux. Le sol des plaines de Xanthè et de Komotinè est formé de sable jaune alluvial, une sorte de «terra rossa», privée de chaux et de terre. Une partie seulement de celui-ci est cultivable, le reste, dans les zones sèches ou peu humides étant occupé par des pâturages (5).

---

1. *Henri de Valenciennes*, ibid., § 514.
2. *Villehardouin*, *Faral*, II, § 445.
3. *Ansbert*, *Chroust*, p. 44 ; Historia Peregrinorum, p. 141 ; *Choniatès*, Bonn, p. 852-853; *Akropolitès*, p. 112-113.
4. *J. Schultze*, Neugriechenland, p. 235-236. Voir ci-dessus, ch. I, p. 15.
5. *J. Schultze*, ibid., p. 207, 216-217 ; *J. Cvijić*, La péninsule balkanique, p. 48. Voir ci-dessus, ch. I., p. 16-18.

A Maroneia, on est, une fois de plus, en présence d'alluvions (dans la bordure étroite qui s'étend au pied sud de la montagne), ce qui est aussi le cas du littoral de Trajanoupolis qui souffre pendant l'hiver et le printemps des inondations de l'Hèbre (1).

Du point de vue des possibilités de culture, cette région et la plaine supérieure de l'Hèbre ont un trait commun : c'est l'opposition entre les collines de bordure et le centre de la plaine, voué plus ou moins à la culture des céréales et aux pâturages étendus. D'autre part, les conditions du climat et du sol favorisent certaines cultures comme la viticulture à Andrinople, à Marôneia et dans la plaine de Komotinè, ainsi que l'arboriculture aux environs de Marôneia et dans la zone demi-humide de la plaine de Xanthè. Une autre particularité remarquable est la possibilité de polycultures méditerranéennes, offerte par la zone de collines qui s'étend de l'actuel Soufli jusqu'à Didymoteichon (2). Chose extraordinaire : sauf dans la frange littorale limitée à Makrè-Marôneia, l'olivier ne pénètre pas dans les bassins de la Thrace ; ce fait pose un problème d'explication (3).

Ainsi, on peut tracer le tableau suivant des possibilités de l'économie rurale de cette région : pâturages étendus le long des rives marécageuses de l'Hèbre, recouvertes par les eaux durant l'hiver, mais qui se prêtent à l'élevage en été ; culture des céréales au milieu de la plaine ; viticulture et floriculture sur la zone de collines qui entourent la plaine centrale.

d. La région d'Andrinople - Didymoteichon

Voici le tableau qui se dégage des sources pour l'époque examinée : celles-ci mettent l'accent sur la grande fertilité et la richesse des régions d'Andrinople et de Didymoteichon. L'«Historia Peregrinorum» dit qu'Andrinople devait sa renommée justement à la fertilité de la région environnante (4). Villehardouin y fait allusion, quand il nous précise que tout le butin dont se sont emparés les Coumans de Kaloyan, en 1207, provenait du pays d'Andrinople (5). En effet, la région, avec ses vastes pâturages, était extrêmement propice à l'élevage. Au cours d'une de leurs invasions du territoire d'Andrinople pendant le règne de Nicéphore III Botaneiatès, les Petchénègues ont enlevé entre autres d'innombrables trou-

1. *J. Schultze*, ibid., p. 226-229.
2. *P. Birot* et *J. Dresch*, ibid., II, p. 79.
3. *P. Birot* et *J. Dresch*, ibid., II, p. 59.
4. Historia Peregrinorum, ibid., p. 146.
5. *Villehardouin, Faral*, § 474.

peaux *(ζῴων...ἀγέλας ἀτείρους· κτηνῶν...ἀμυθήτων ἀγέλας)*(1). De même, selon Anne Comnène, le fourrage de la plaine entourant la forteresse de Poutza fut suffisant pour nourrir pendant une longue période l'armée byzantine: c'est autour du château «Peutaces», que l'on identifie avec Poutza, qu'un contingent de l'armée latine alla fourrager (2).

D'autre part, toute une série de sources mentionne les fameuses prairies, dites «de la Comnène», de la ville d'Andrinople, qui ont servi à la nourriture des bêtes de presque toutes les armées qui assiégèrent la ville ou simplement traversèrent la région; on conçoit qu'en temps de paix ces pâturages aient permis de nourrir le bétail de la ville (3). Guillaume de Tyr mentionne qu'un contingent de l'armée de la première Croisade a dressé ses tentes dans les pâturages d'Andrinople pour quelques jours (4); Henri de Valenciennes parle aussi des «prés par dela Andrenople» (5); Villehardouin les mentionne à plusieurs reprises: il les caractérise comme «les plus bels prez del munde», et ailleurs, il se rapporte à «la praerie de la cité d'Andrenople», ou à «la praerie deforz la vile», lieu du séjour de l'empereur Henri et de son armée pendant presque quinze jours, en septembre 1207 (6). Cantacuzène nous donne approximativement leur emplacement à propos du mariage de la fille d'Andronic III avec le fils du tsar Ivan Alexandre; ainsi, selon lui, c'est proche de ces prairies situées aux portes de la ville, près de la rivière du Toundzas, que l'on célébra les noces, en 1337 (7). La référence plus spéciale de Grégoras aux pâturages d'Andrinople *(τὰ τῆς Ὀρεστιάδος ἱππήλατα)* (8) pourrait concerner les mêmes lieux ou du moins une partie d'eux.

La pratique de l'élevage dans le pays de Didymoteichon est aussi mentionnée à propos des razzias. L'armée d'Henri faisant des chevauchées vers Didymoteichon, en été 1205, enleva, entre autres, beaucoup de bétail; en automne de l'année 1206, ce furent les Bulgares qui pillèrent les alentours

---

1. *Cedrenus*, Bonn, p. II, 731; *Attaleiatès*, Bonn, p. 261-262.
2. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 199; *Villehardouin*, *Faral*, § 352-353. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 147-148.
3. C'est ici, probablement, que se déroula la bataille du 15 avril 1205, entre les Bulgaro-Coumans de Kaloyan et les Croisés, v. *C. Jireček*, Die Heerstrasse, p. 99-100.
4. *Guillaume de Tyr*, Historia, ibid., p. 79-80.
5. *Henri de Valenciennes*, *Longnon*, § 505.
6. *Villehardouin*, *Faral*, § 432, 497; cf. § 494.
7. *Cantacuzène*, I, p. 508-509. Un siècle plus tard, quand Andrinople était déjà la capitale des sultans, les prairies «de la Comnène» devinrent vraisemblablement les jardins du sérail, dont, d'ailleurs, mention est faite par *Bertrandon de la Broquière*, Le voyage d'Outremer, p. 180-181.
8. *Grégoras*, Bonn, I, p. 15.

de la ville et ramassèrent, outre les captifs, une grande quantité de bétail, provenant sans doute des pâturages voisins de l'Hèbre (1). Au cours des razzias, les habitants de Didymoteichon volaient systématiquement le bétail aux agglomérations voisines (2).

En ce qui concerne les villes d'Andrinople et de Didymoteichon elles-mêmes, ajoutons deux indications de ce que l'on pouvait y trouver comme produits alimentaires, pendant deux époques assez éloignées l'une de l'autre : Albert d'Aix énumère Andrinople et Didymoteichon parmi d'autres forteresses de la Thrace, où une armée pouvait se procurer facilement du pain, du vin, de la viande, ainsi que de toutes sortes de vivres (3). Dans la description du festin qu'offrit Cantacuzène à son allié Oumour, à Didymoteichon, Enveri énumère de grandes quantités d'agneaux, de moutons, d'oies et de canards rôtis, sans parler des flots de vin qui s'y déversèrent (4). Ce dernier renseignement, malgré les exagérations habituelles de la Geste turque, mérite d'être retenu, si l'on considère que ces espèces d'animaux et d'oiseaux furent élevés sur place.

La culture prédominante dans la région semble avoir été, comme on peut s'y attendre, la culture de blé et, en somme, des céréales, pratiquée parallèlement à l'élevage. En effet, une source latine racontant la défaite des Latins à Andrinople, en 1205, parle, quoique d'une manière générale, de la terre semée, submergée par les orages qui s'y sont abattus pendant la même année (5). Pachymère, à propos de l'invasion des Catalans dans la région d'Andrinople, en 1305, dit que, dans leur «méchanceté», ils fauchèrent prématurément la moisson (6), tandis que Cantacuzène rappelle la récolte du blé dans la région d'Andrinople et de Didymoteichon, en 1324 (7). Grégoras, parlant de l'armée de Cantacuzène cernée dans Didymoteichon, en 1344, date le siège de l'époque du «blé mûr pour être moissonné» (8). Le mois où cet événement s'est passé, à savoir le mois de mai, est donné par

---

1. *Villehardouin, Faral*, II, § 397, 442-448.

2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 302, 305, 346. Voir *Enveri* (Düsturname, p. 104, vers 1684-1688), qui parle aussi de l'enlèvement du bétail dans le pays d'Andrinople jusqu'à Didymoteichon. Voir ci-dessus, ch., IV, p. 135 - 136.

3. *Albert d'Aix*, ibid., p. 559-560.

4. *Enveri*, ibid., p. 95, vers 1379-1382.

5. *Roberti Canonici* S. Mariani Autissiodorensis Chronicon, *O. Holder-Egger*, MGH, SS, XXVI, p. 269.

6. *Pachymère*, Bonn, II, p. 603.

7. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 193.

8. *Grégoras*, Bonn, II, p. 708-709 ; pourtant, la phrase τοῦ θέρους ἐν ἀκμαῖς ὄντος ἤδη τοῦ σίτου constitue une façon générale de parler, qui ne se rapporte pas nécessairement à un fait réel.

le chroniqueur anonyme du XIVe siècle qui ajoute que l'assiégeant, le grand duc Apokauke, brûla, en même temps, toutes les gerbes de la récolte (1). D'autre part, on trouve à propos de Didymoteichon, la même indication, c'est-à-dire que ses habitants consacraient leur activité principalement à l'agriculture : en effet, lors de l'agitation sociale de 1342, tandis que la ville basse est désertée par ses habitants, ceux de la ville haute se détournèrent de la culture des champs, qui dans les circonstances de guerre ne l'était plus d'aucun profit (2). D'autres renseignements révèlent la pratique de la viticulture dans la région. La source latine mentionnée plus haut parle des vignes submergées, elles aussi, par les orages de 1205, tandis que Pachymère regrette la dévastation des vignes par les Catalans (3). Ajoutons à titre indicatif, bien qu'elle se réfère au règne de Michel VII Doukas, la mention par Bryennios des auberges d'Andrinople et du vin qu'on y vendait (4). D'autre part, Cantacuzène dit qu'après la destruction de la ville basse de Didymoteichon par la garde des dynatoi, en 1342, le terrain fut déblayé des ruines qui l'encombraient par ceux qui choisirent de ne pas émigrer ; on y pratiqua, désormais, les cultures maraîchères (5).

c. La région du delta

La principale source des renseignements concernant les cultures de cette région reste le Typikon de la Kosmosôteira. La mention dans le Ty-

1. *P. Schreiner*, La chronique brève de 1352, dans OCP, t. 31 (1965), no 42, p. 337, 355-356.

2. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 302 - 303

3. Voir ci-dessus, p. 192, notes 5 et 6.

4. *Bryennios*, Bonn, p. 105.

5. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 289 ; v. ci-dessous, p. 216. Au XVIIe siècle, c'est Evlija Čelebi qui a mis l'accent sur la floriculture et les cultures maraichères pratiquées à Andrinople; même chose pour Didymoteichon: il mentionne l'abondance de ses vignobles et la qualité de son vin noir ainsi que ses vergers et ses jardins potagers et autres, voir *I. Spatharès*, Ἡ δυτικὴ Θράκη κατὰ τὸν Ἐβλιγιὰ Τσελεπῆν, περιηγητὴν τοῦ XVII αἰῶνος, dans Θρακικά, t. 4 (1933), p. 120; v. aussi *B. Petrakès* et *M. Sarantès*, Περιγραφὴ τῆς Ἀδριανουπόλεως ἀπὸ τὸν Ἐβλιγιὰ Τσελεμπῆν, ibid., t. 15 (1941), p. 10. A une époque plus récente, d'autres voyageurs ont signalé la culture des céréales prédominante dans la région d'Andrinople et de Didymoteichon (v. *Paul Lucas*, Voyage dans la Grèce, p. 233), ainsi que la possibilité d'y cultiver le blé et la vigne et d'y pratiquer les cultures maraîchères (*A. Boué*, Recueil d'Itinéraires, I, p. 103 ; *Félix de Beaujour*, Voyage militaire, I, p. 249). Pourtant, ce n'est qu'*A. Viquesnel* (Voyage dans la Turquie d'Europe, I, p. 281-284, 337) qui fournit des données plus précises sur les différents produits de l'agriculture de la région et notamment sur ceux d'Andrinople et qui nous permet de constater jusqu'au XIXe s., sans parler de l'époque contemporaine, la persistance des cultures déjà traditionnelles au Moyen Age.

pikon d'un nombre élevé de villages et de proasteia, dont une partie au moins devait être située dans le delta (1), suggère que des exploitations agricoles assez importantes y étaient implantées. En ce qui concerne les cultures pratiquées dans le domaine du monastère en particulier, le Typikon parle de blé, d'orge, ainsi que de légumes secs, dont la production entrée dans le monastère et la consommation devaient être minutieusement enregistrées par les *διαχονηταὶ* (2). Etant donné que le Typikon ne mentionne, en se référant aux achats des produits alimentaires faits par le monastère, ni les céréales ni les légumes secs, on peut supposer que la production locale de ceux-ci suffisait aux besoins de la consommation. Par conséquent, on peut en déduire que ces cultures avaient un rendement non négligeable, ce qui nous permet de considérer la production agricole du monastère comme relevant de la polyculture. Notons ici la mention des celliers et des dépôts de blé dont la préservation avait retenu l'attention toute spéciale du fondateur (3).

Le cas n'est pas le même pour l'huile et le vin, dont la production locale ne suffisait pas à satisfaire les besoins des moines. Ainsi, le proestos était obligé de faire acheter de l'huile à bord des bateaux qui le transportaient à Ainos pour la vente en gros (4). Cela correspond à ce qui a été déjà dit concernant l'oléiculture en Thrace, à savoir qu'elle est pratiquable presque exclusivement sur le territoire entourant Makrè et Marôneia (5). Quant à l'achat du vin, le Typikon ne nous précise pas l'endroit où il fallait se le procurer ; il remet à la sagesse de l'higoumène le soin d'en déterminer le temps et le lieu—et cela, jusqu'à ce que les moines puissent mettre en culture le territoire du monastère, que le Typikon lui-même signale comme fort propice à la viticulture (6). Notons aussi à titre indicatif, dans l'impossibilité où l'on est de localiser le village de Gastivilea, la mention de ses vignes qui ont été, selon le Typikon, une des causes des disputes continuelles entre les monastères de la Kosmosôteira et celui de Pantocratôr (7). En outre, la mention fréquente des fruits qui entraient dans la nourriture des moines de la Kosmosôteira nous conduit à penser qu'à côté des autres cultures mentionnées on y pratiquait l'arboriculture (8).

---

1. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 126.
2. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 28, § 46 ; p. 9, § 10; p. 19, § 25; p. 20, § 27; p. 33, § 63.
3. *Louis Petit*, ibid., p. 4, § 2, l. 35-36.
4. *Louis Petit*, ibid., p. 34, § 63, l. 2-4.
5. Voir ci-dessus, p. 190.
6. *Louis Petit*, ibid., p. 34, § 63, l. 6.
7. *Louis Petit*, ibid., p. 52, § 105, l. 35.
8. *Louis Petit*, ibid., p. 18, § 24, l. 35 ; p. 19, § 25, l. 13; p. 20, § 27, l. 14.

D'autre part, des textes du XIVe siècle donnent aussi des environs de Bèra et d'Ainos l'image d'une région très cultivée; les dévastations imputables aux guerres civiles et aux incursions ennemies avaient stoppé sa production et provoqué l'éxode de sa population, qui s'était réfugiée dans les places fortifiées du voisinage (1). D'ailleurs, les renseignements concernant les grands domaines possédés dans la région par les dynatoi (2) impliquent l'existence de vastes exploitations agricoles, vouées avant tout à la culture des céréales. C'est ainsi que Pachymère, relatant le siège d'Ainos par les Catalans, en 1307, dit que les assaillants s'efforcèrent à tout prix de se procurer des céréales aux alentours de la ville pour éviter la famine menaçante (3). De même, la culture des céréales et la viticulture sont évoquées dans une série d'actes ecclésiastiques qui parlent de *γεννηματικὴ εἴσοδος*, du vin et des vignes appartenant aux différents domaines de la région (4).

Comme il a été dit, le delta de l'Hèbre constituait une région extrêmement propice à l'élevage. Anne Comnène fait allusion aux marécages du delta qui se transformaient en pâturages pendant l'été (5) : dans le Typikon de la Kosmosôteira on énumère, parmi d'autres avantages du monastère, le fourrage de ses prairies où l'on pouvait faire paître le bétail, en particulier les chevaux *(κτηνοτρόφος νομὴ καὶ ἱππόβοτος)* (6).

Le Typikon du monastère fait quelques allusions à ce bétail : les boeufs et les autres animaux de labour ne devaient pas rester à l'intérieur de la grande enceinte mais à l'extérieur, auprès du mur en forme d'hémicycle (7) ; c'était là que les écuyers devaient soigner les chevaux et les mules, et les paysans (parèques?) les boeufs de labour (8). En outre, parlant de l'invasion bulgare, en 1323, Cantacuzène mentionne le bétail qu'on avait enfermé dans les forteresses de la région pour le sauver du pillage (9) ; ce bétail provenait, vraisemblablement, des pâturages du delta sinon de toute la plaine inférieure de l'Hèbre. Le même auteur nous rappelle aussi les

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 179. Cf. ci-dessus, ch. IV, p. 146-147.
2. Voir ci-dessous, p. 205 sq.
3. *Pachymère*, Bonn, II, p. 638-639.
4. MM, I, p. 153, no 70; ibid., p. 133-134, no 63; *S. Eustratiadès*, Ἱστορικὰ μνημεῖα τοῦ Ἄθω, dans Ἑλληνικά, t. 2 (1929), p. 363; v. *F. Dölger*, Facsimiles, no 53, col. 57-58. Les mêmes cultures étaient pratiquées postérieurement, voir *Evlija Čelebi* (= *H. Kissling*, Beiträge), p. 85-86; *A. Boué*, Recueil d'itinéraires, I, p. 103-104, 106.
5. *Anne Comnène*, *Leib*, II, p. 135; *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 41, § 74.
6. *Louis Petit*, Typikon dy monastère de la Kosmosotira, p. 41, § 74, l. 29.
7. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 129.
8. *Louis Petit*, ibid., p. 52, § 101 ; v. p. 24, § 39, l. 29.
9. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 183.

pâturages du fleuve, à propos de l'expédition de 1342: vu l'abondance du fourrage autour de Bèra, l'empereur décida d'y camper pour quelques jours (1). Mais le passage le plus significatif de Cantacuzène est celui où il parle de sa propriété personnelle, riche notamment en bétail; outre les milliers de têtes d'espèces bovine, ovine et caprine, les ânes, mules et surtout les chevaux y figurent en nombre élevé. Nous y trouvons la preuve d'une spécialisation dans l'élevage des chevaux: dans ses plaines, la Thrace en offrait la possibilité (2).

f. La côte nord-égéenne

Les renseignements concernant les cultures pratiquées dans les plaines de Xanthè-Komotinè sont encore moins nombreux. Pourtant, compte tenu des possibilités des cultures dans ces plaines, on arrive à brosser un tableau général de la production de la région. Ainsi, on sait par le Typikon de Bačkovo l'existence dans les banda de Mosynopolis et de Périthéôrion, des proasteia, champs et topia que Pakourianos avait cédés au monastère; de plus, sont mentionnées les paires de boeufs de labour *(ζευγάρια)* et les semences utilisées sur ces terres *(κατασπορά)*: on peut en déduire que c'était des exploitations agricoles, vouées à la culture des céréales (3). Pour la région de Périthéôrion, en particulier, un acte ecclésiastique daté de 1354 nous mentionne des champs, vignes et jardins potagers qui appartenaient à l'Eglise du Périthéôrion (4). L'abondance des fruits et des vignes est attestée d'ailleurs dans les environs d'Abdère, où les Catalans avaient trouvé, en 1307, une plaine irriguée et extrêmement fertile (5). Quant à Xanthè, un prostagma daté de 1329 parle d'une «dépendance» de Vatopédi (Saint-Pantéléèmôn), située près de la ville, et des vignes, jardins et champs qui s'y trouvaient (6). L'existence des vignes à Xanthè est mentionné

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 196. v. *Pierre Belon*, Les observations de plusieurs singularitez, p. 141.

2. Voir *A. Každan*, Agrarnye otnošenija v Vizantii XIII-XIV vv., Moscou 1952, p. 48.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10-11, l. 22; p. 54, l. 7. Voir ci-dessus, ch. I, p. 16-17.

4. MM, I, p. 331-333, no 147.

5. *Ramon Muntaner*, Crònica, p. 85, l. 29-31; *Moncada*, Expedicion de los Catalanos y Aragoneses contra Turcos y Griegos, p. 291, l. 11-14. Pour l'arboriculture en Bulgarie médiévale, voir *N. Kondov*, Ovoštarstvoto v bălgarskite zemi prez srednovekovieto, Sofija 1969.

6. *F. Dölger*, Regesten, IV, p. 123, no 2647.

aussi par Enveri dans une anecdote où il fait l'éloge de la bravoure d'Oumour pendant son attaque contre la ville, en 1342 (1).

Les prairies et les pâturages du littoral nord-égéen, lieu de transhumance pour les pasteurs de Rila et des Rhodopes (2), sont mentionnées à diverses reprises dans les sources. Dans le prostagma mentionné ci-dessus figure le pâturage montagneux (*πλανιή*), appelé *τοῦ Βοῦ τὸ πηγάδιν* de l'arrière-pays de Xanthè. Grégoras, relatant les événements de 1344, nous dit que Cantacuzène (résidant alors à Didymoteichon), franchit les Rhodopes pour atteindre les prairies et les plaines riches en pâturages qui se trouvaient au-delà (3). On entend par là qu'il s'agissait de la plaine de Komotinè, que Cantacuzène avait atteinte en franchissant la branche sud-est des Rhodopes, ou bien, en suivant la voie transversale de l'Hèbre. La mention, dans le même passage, des villes de Komotinè et de Gratianou que Cantacuzène occupa alors, fournit une indication supplémentaire. En outre, Grégoras parle de la végétation propre au fourrage que la terre autour de Mosynopolis et de Komotinè produit pendant l'époque estivale, tandis que Cantacuzène mentionne dans la même région les pâturages où il laissa fourrager ses chevaux durant une sortie qu'il effectua de Komotinè à Mosynopolis, au printemps 1344 (4). Le même auteur d'ailleurs met l'accent sur la possibilité de toute la terre de *Χαλκιδέων* (=Boléron) de produire en abondance du fourrage capable de satisfaire aux besoins des troupeaux (5).

En somme, l'aspect général de la production dans les régions considérées peut être représenté comme suit : la diversité des cultures n'étant attestée nulle part, nous avons affaire à une production qui n'était pas complémentaire par rapport à sa composition. C'est dire que l'on constate par-

1. *Enveri, Düsturname*, p. 99-100, vers 1533; v. *P. Lemerle*, Aydin, p. 167, n. 6. *Evlija Čelebi* (=*H. Kissling*, Beiträge, p. 88-89, 92) parle avec admiration pour les jardins innombrables de Xanthè ainsi que pour ceux de la Makrè qui étaient surtout de jardins fruitiers.

2. *J. Cvijić*, ibid., p. 50-51.

3. *Grégoras*, Bonn, II, p. 703: *Ἔαρος γὰρ ἐπιστάντος ἤδη, τὰς οἰκείας ὁ βασιλεὺς δυνάμεις συναγαγὼν ἀπῄει πρὸς τοὺς ἐπέκεινα Ῥοδόπης τοῦ ὄρους αὐλῶνας καὶ τὰ ἐκεῖσε πρὸς ἀποχρῶσαν νομὴν ἀναπεπταμένα πεδία.*

4. *Grégoras*, Bonn, II, p. 705; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 429-430; III, 251-252. Dans la mesure où les données actuelles concernant l'élevage peuvent éclairer la situation qui existait à l'époque considérée, on peut retenir la remarque de *J. Cvijić* (ibid., p. 51) au sujet des plaines nord-égéennes : les pâturages d'hiver ne permettant pas l'élevage du gros bétail, celui-ci est remplacé par des boeufs de petite taille et par le mulet, animal de transport par excellence pour la région égéenne tout entière.

5. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 251-252.

tout la même répartition des cultures (céréales, légumes, vignes). De même, le manque de données quantitatives concernant la démographie et le volume de la production nous empêche de saisir si les productions par exploitation agricole ou par village étaient complémentaires. Certes, l'existence d'un excédent qui apparaît chez les grands propriétaires constitue une indication en faveur de cette dernière hypothèse, mais, pour la prouver, il faudrait savoir s'il y avait des revenus au dessous du strict nécessaire, et surtout, à travers quel type d'échanges ces revenus pourraient être complétés par les excédents des exploitations.

Le seul cas où la possibilité d'exploitations complémentaires peut être confirmée est le cas de l'élevage ; celui-ci nous permet de suggérer qu'il ait pu exister des échanges entre le secteur agricole proprement dit et le secteur de l'élevage. Cependant, même ici, d'autres difficultés se présentent : on ne dispose d'aucun renseignement sur la division du travail dans les régions où l'élevage est le plus fréquemment attesté et où ceux qui le pratiquaient n'étaient, pour la plupart, que des sédentaires; donc, on ne peut pas déterminer à quelle échelle pouvait être effectuée la communication entre ces deux secteurs. Certes, la transhumance indiquerait que cette communication devait se situer à l'échelle régionale : transhumance du massif vers les plaines de l'Hèbre et de la côte nord-égéenne. Les témoignages de l'époque manquent ; on se fie à la continuité de ces pratiques dont les sources des époques récentes retracent l'évolution.

Revenons à notre hypothèse : composition uniforme des cultures prédominantes (céréales, légumes, vignes), et productions inégales; ici, les excédents permettent à un seul village d'alimenter un hôtel ; ailleurs, nous le supposons, le revenu de la terre ne permet pas à la population de survivre. Les documents ottomans de la fin du XVe s. nous offrent cette image : les moyennes par famille, dans cent trente villages de Thrace (la plupart d'entre eux) et de Macédoine, nous indiquent que la production céréalière oscillait entre des niveaux situés au dessous du strict nécessaire et d'autres qui le dépassaient largement. Le produit net dont jouissaient en moyenne les producteurs de toute la région permettait de satisfaire aux besoins alimentaires de la population et de créer un excédent commercialisable exportable (1).

Nous ne pouvons pas prétendre qu'il s'agit là d'une réalité existant aussi à l'époque examinée car, bien que le milieu géographique soit commun, l'identification des lieux n'est possible que pour un nombre restreint

1. *S. Asdrachas*, Aux Balkans du XVe s.: Producteurs directs et marché, dans Etudes balkaniques, t. 6/3 (1970), p. 36-69.

de cas. Mais la différence essentielle consiste dans les changements démographiques réalisés pendant l'occupation ottomane ; nous en avons la preuve dans la toponymie et l'appartenance religieuse des populations, bien que ce dernier indice ne permette guère d'en déduire les changements démographiques (1).

L'exemple ottoman nous indique qu'il existait un déséquilibre entre la population et la terre, provenant de la répartition inégale d'un effectif démographique faible qui n'arrivait pas à profiter de l'offre relativement illimitée de terres. Si le même déséquilibre est valable pour notre époque, il ne pouvait être compensé que par l'élevage. Le manque de données concernant l'existence des revenus mixtes, provenant soit d'exploitations artisanales soit du travail salarié saisonnier, ne nous autorise pas à penser que ces revenus éventuels pouvaient jouer le rôle qu'assumaient les revenus issus de l'élevage, c'est -à- dire de compenser les productions céréalières insuffisantes. Les revenus qui pourraient résulter de quelques activités restreintes paraagricoles (par exemple, pêcheries) ne suffisent pas à prouver le contraire. Dans le cas où le déséquilibre se manifestait et n'était pas contre-balancé par la mise en culture de nouvelles terres, il conduisait la population à déguerpir (2). En fait, nous constatons un certain manque de population agraire et, par contre, une offre presque illimitée de terre. L'exemple dans le Typikon de la Kosmosôteira en est une indication significative : Isaac Comnène déplace des villages entiers afin de concentrer autour du monastère les exploitations rurales (3). On peut résumer : c'est l'homme qui manque et ce manque permet à la collectivité rurale d'être une collectivité autarcique et fait que les possibilités de communications sont, pour l'essentiel, limitées entre le secteur agricole et celui de l'élevage.

2. LES ACTIVITÉS PARA-AGRICOLES

La région des Rhodopes étant dans son ensemble une région montagneuse, les pêcheries et les salines sont présentes seulement sur le littoral nord-égéen et dans le delta de l'Hèbre. La mention générale dans le Typikon de Bačkovo des lacs avec les terres environnantes que Pakourianos céda

1. *Catherine Asdracha*, Sur la toponomastique de la Thrace au XVe siècle, Actes XIe du Congrès International des Sciences Onomastiques, 1, Sofia 1974, p. 65 - 67.

2. *Hélène Antoniadis-Bibicou*, Villages désertés en Grèce, dans Villages désertés et Histoire économique XIe-XVIIIe siècle, Paris 1965, p. 365-379; *N. Svoronos*, Société et organisation, p. 12-13.

3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69.

au monastère, fait penser avant tout à une autre région, à savoir celle du Strymôn ; en fait, Pakourianos se réfère précisément au lac du bandon de Zabalta et à ses pêcheries, c'est-à-dire au lac de Tahinos, aujourd'hui asséché (1). La pêche était aussi pratiquée aux embouchures du Strymôn et près de deux hôtelleries, celle du Marmarion et celle du monastère de Saint-Nicolas, possessions également de Pakourianos, cédées à Bačkovo (2) ; d'ailleurs, dans les textes du XIVe s., le village Marmarion du Strymôn est mentionné avec le *πόρος*, la pêche et les moulins (3). Cela dit, rien n'empêche que le passage de Pakourianos ait impliqué aussi quelque endroit de rivière ou de mer autour du lac de Porou, d'autant plus que Pakourianos possédait des terres à l'intérieur du Périthéôrion.

Quoi qu'il en soit, les deux principaux centres de pêche dans la région des Rhodopes étaient le lac de Porou et les embouchures de l'Hèbre près d'Ainos, bien que les possibilités de la pêche fussent valables en principe pour tout le littoral nord-égéen (4). Pour le lac de Porou, nous avons des renseignements sur le revenu prélevé par les moines de Vatopédi ; il s'agit notamment d'une partie du revenu prélevé sur le lac et dont parlent deux actes du despote serbe Ulješa. Dans l'un d'eux, daté de 1369, le despote fait don au monastère de Vatopédi d'une rente annuelle de cent vingt hyperpères, prélevée sur les revenus du lac de Porou. Bien entendu, le despote s'assure tout le reste à lui-même. L'acte ne précisant pas la source des revenus, on peut en imputer la cause au fait qu'ils provenaient de la pêche dans le lac.

Quant au deuxième acte, daté de 1371, il mentionne que le despote fait don au même monastère du vivier de Saint-Théodore de Porou, avec toute la région et le revenu de la pêche (5). On ne peut pas dire avec certitude qui était le bénéficiaire de cette partie des revenus du lac et du vivier de Porou avant qu'ils ne fussent accordés au monastère de Vatopédi par Ulješa. Pourtant, il est plus que probable que Vatopédi jouissait déjà d'une partie

1. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 12, l. 27-35. *Paul Lemerle*, Philippes, p. 163; *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 63-64; *G. Theocharidès*, Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας, Thessalonique 1954, p. 37-38.

2. *Louis Petit*, Typikon de Pacourianos, p. 48, l. 30-33. Voir *P. Lemerle*, Philippes, p. 172, note 1; *G. Théocharidès*, Κατεπανίκια τῆς Μακεδονίας, p. 42; *St. Kyriakidès* (Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 65-66), qui discute l'emplacement éventuel de St. Nicolas en Thrace, près du vivier de Porou ; voir ch. II, p. 43, note 2.

3. M M, II, p. 217, no 469 (1392); *Louis Petit*, Actes de Pantocrator, Amsterdam 1964, p. 20, no 8 (1394). Cf. *St. Kyriakidès*, Ὁ πόρος τοῦ Μαρμαρίου, dans Μακεδονικὸν Ἡμερολόγιον, 1939, p. 129-133.

4. Notons la remarque de *C. Amantos* (Μικρὰ θρακικὰ μελετήματα, dans Θρακικά, t. 10 (1938), p. 250-251), selon laquelle *Βολερὸν* signifie un endroit où le poisson abonde.

5. *M. Lascaris*, Actes serbes, p. 14-15, nos 3 et 4. Voir ch. IV, p. 104 et note 2.

de la rente provenant de l'exploitation du lac, bien avant l'occupation provisoire de la région par les Serbes ; le fait que le monastère possédait aussi, à un moment donné, un métochion dans le kastron du Périthéôrion renforce cette possibilité (1). Tout cela nous conduit à déduire que c'étaient justement les habitants du Périthéôrion qui s'occupaient de la pêche ; sur ce point d'ailleurs, les témoignages des époques postérieures sont explicites et concrets (2).

Venons au delta de l'Hèbre. Dans le Typikon de la Kosmosôteira, on mentionne précisément la pêche que l'on pratiquait dans les fleuves de l'Hèbre et de la Samia (3). La plupart des renseignements, pourtant, concernant la pêche à cet endroit sont fournis par Kritoboulos. D'après lui, une grande partie de richesse d'Ainos provenait de la pisciculture, à laquelle on se livrait dans les lacs environnants et surtout dans celui de Stentoris. De toutes les sortes de poissons, les plus fameux étaient les fumés dits «likourinoi» ou, autrement, «nitika» (= d'Ainos), qui étaient très demandés pendant tout le Moyen Age et jusqu'à une époque récente (4). A côté de la pisciculture, on élevait dans les lacs des cygnes et aussi de nombreuses espèces d'oiseaux comestibles (5). Outre les pêcheries, c'est également à Ainos que la présence des salines est attestée. Toujours selon Kritoboulos, le sel d'Ainos (extrait apparemment des marais salants (6)) était le meilleur et le plus abondant de tous ceux qui existaient alors ; fourni à la Thrace et à la Macédoine tout entières, il apportait à la ville la plus grande partie de ses revenus en or et en argent (7).

---

1. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 100 et note 3.

2. *Pierre Belon* (Les observations de plusieurs singularitez, p. 60-61), parlant de la ville de «Bouron» et du lac de Porou, insiste sur le grand revenu que celui-ci apportait à la région, à cause de ses «fort bonnes pescheries». La plus grande partie de Grecs du Périthéôrion étaient alors de pêcheurs et s'adonnaient, notamment, à la pêche de petits poissons qu'ils fumaient par la suite ; on appelait ces poissons fumés «dilinga» à Périthéôrion et «licorinoi» à Constantinople.

3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69, l. 14-15.

4. Ces poissons sont également évoqués dans une lettre de Domenico Gattelusi de Mytilène, adressée à Manuel Sofianos à Ainos pour que celui-ci lui envoie les *λεκουρίνους* commandés avec le compte ; voir *S. Lambros*, Νέος Ἑλληνομνήμων, t. 7 (1910), p. 87; *B. Mystakidès*, Θρακικά, dans Θρακικά, t. 2 (1929), p. 48; t. 3 (1932), p. 65-66. Voir ci-dessus, note 2.

5. *Kritoboulos*, Grecu, p. 193, 195.

6. *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 512.

7. *Kritoboulos*, *Grecu*, p. 195. Dans une autre source de la même époque, est d'ailleurs mentionnée l'existence à Ainos d'un alun dont le revenu, s'élevant, avec d'autres taxes, à *ἑξήκοντα μυριάδας ἀσπρίου* [akçe], (il s'agit plutôt de 60.000?), avait été cédé par Mohamet le Conquérant à Démètre Paléologue, voir *Chalkokondy-*

3. LES TECHNIQUES

Les sources de l'époque considérée ne nous fournissent presque aucun renseignement sur les techniques de la culture que l'on utilisait alors. Pourtant, étant donné que dans le domaine de l'agriculture les pratiques ont persisté pendant de longs siècles, il est permis de poser certains problèmes, même s'il est impossible d'y répondre suffisamment.

On a déjà dit que le système de rotation à cette époque devait être biennal ou même triennal et que, par conséquent, la culture des céréales était une culture extensive à courte jachère. Il n'y a pratiquemment aucune mention concernant l'utilisation d'engrais pour l'amélioration des champs destinés à la culture ; mais le fait que la transhumance était pratiquée et qu'il y avait des terres en repos indique que les terres étaient enrichies du fumier des animaux. D'autre part, rien ne nous donne à penser qu'il y avait deux ensemencements par an ; les renseignements très peu nombreux concernant la moisson ne mentionnent jamais ou presque le mois de l'année où la récolte était faite (1). A cet égard, la mention du chroniqueur anonyme du XIVe siècle ne constitue qu'une exception : c'est au mois de mai (à savoir en juin de notre calendrier) que le blé était déjà moissonné à Didymoteichon (2). De toute façon, il s'agit là d'une récolte précoce.

Parallèlement à la culture extensive des céréales, la présence dans la région de plusieurs jardins potagers nous incite à y voir la pratique des cultures intensives. D'autre part, la force animale utilisée dans les champs voués à la culture des céréales était celle des boeufs de labour, dont on parle dans les deux Typika (3) ; les chevaux étaient utilisés, à coté des ânes, pour mettre en mouvement les *μύλοι ζωοκίνητοι* (4), tandis que l'utilisation des animaux dans les travaux d'irrigation n'est nullement attestée. Les boeufs étaient aussi utilisés pour les transports et le battage des céréales.

Par ailleurs, certaines trouvailles archéologiques, dans la région, nous

---

lès, *Darkò*, II, p. 237. *Kritoboulos*, *Grecu*, p. 265 ; *C. Sathas*, M B, VII, p. 576 ; cf. *F. Babinger*, Mahomet II le Conquérant et son temps (1432-1481), p. 216.

1. A titre d'exemple : *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 193 ; *Pachymère*, Bonn, II, p. 603.

2. *B. Gorianov*, Neizdannyj anonimnyj vizantijskij hronograf XIV veka, dans Viz. Vrem., t. 2 (27) (1949), p. 285-286 ; cf. *P. Schreiner*, La chronique brève de 1352, dans OCP, t. 31 (1965), p. 337, no 42.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 54 ; *idem*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 52, § 101.

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 13, l. 32-33.

permettent de nous faire une idée des principaux outils agricoles : parmi les socs trouvés dans les Rhodopes et dans d'autres parties de la Bulgarie et datés de Xe siècle et suivants, on trouve également, le soc traditionnel, bien connu dans les Balkans. Quant à la charrue, elle se présente sous deux formes : l'une, paléo-slave, du type appelé «charrue à age droit», se rencontre assez souvent dans la Bulgarie occidentale et notamment dans les Rhodopes ; l'autre, d'origine romano-byzantine, à age recourbé, constitue le type le plus évolué et se rencontre dans toutes les parties de la Méditerranée orientale (1). L'existence dans les Rhodopes du premier type, constatée à la base de données ethnographiques, est une indication que le type primitif slave y ait remplacé en partie le type byzantin évolué. Pourtant, étant donné que les trouvailles archéologiques consistent en socs de fer, qui peuvent s'appliquer aussi bien à l'un qu'à l'autre type de charrue, on ne peut pas établir la chronologie de cette substitution, dont la liaison avec des changements démographiques et ethniques est évidente.

Pierre Belon, au XVIe siècle, fait une description détaillée de la faucille et de l'instrument de battage, ainsi que de la manière dont on s'en servait en Thrace orientale pour la moisson et le battage : «...aussi leurs faucilles sont quelque peu differentes [des faucilles françaises], pource qu'elles sont plattes, larges et sans dents, et qu'elles sont moins courbées. Ils les tiennent de la main dextre en sciant, ayant un bois courbé en la main gauche, qui est quelque peu vouté et pointu à l'extremité, dedens lequel il y a trois pertuis pour y ficher trois doigts de la main senestre, sçavoir est le plus petit, le second, et le tiers d'apres. Car ils se reservent le poulce, et l'autre prochain, tous nuds, pour mieulx empoigner le bled : et ouvrants la main, et empoignants le bled, ils scient beaucoup plus grande poignée. Apres cela ils battent le bled, non pas aux fleaux, comme en nostre pays, mais avec

---

1. Sur ce sujet, voir *St. Stančev*, Un monument de l'agriculture slave à Pliska, dans Slavia Antiqua, t. 4 (Poznan-Wroclaw, 1953), p. 338-349. L'auteur, en se basant sur des dessins de charrues du IX-Xe s., découverts à Pliska, arrive à esquisser les types et les variantes de la charrue médiévale utilisée dans les régions au sud du Danube. Pour une typologie des outils agricoles à la base des collections des musées archéologiques de Sofia et de Preslav, voir *J. Čangova*, Srednovekovni orădija na truda v Bălgarija, dans IAI, t. 25 (1962), p. 19-55. Pour la charrue et la faucille en usage chez les Byzantins, voir *A. Každan*, Agrarnye otnošenija, p. 43-44. La technique utilisée dans la fabrication des objets de fer en Bulgarie médiévale est décrite par *R. Rusev*, Vărhu ţehnologijata na njakoi železni predmeti ot XII-XIII v., dans Arheologija, a. 3 (1961), fasc. 2, p. 8-14. Cf. *Ekaterina Manova*, Razkopki na srednovekovna cărkva v Kărdžali, dans Arheologija, a. 5 (1963), fasc. 3, p. 75-76 ; *H. Džambov*, Nahodki ot Rodopite, dans GNAMPI, t. 4 (1960), p. 190-192.

les boeufs, comme par toute Grece : et en ce faisant trainent des aix lardées de pierres de Cassidoine, qui mincent la paille, et la rendent froissée» (1).

Nous retrouvons chez Paul Lucas la même description accompagnée d'un dessin (2). Le fait que la description de Lucas soit plus détaillée que celle de Belon nous indique que le premier ne copie pas le passage du second. C'est encore cela qui constitue la preuve de la continuité des pratiques et des outils agricoles à travers les siècles.

Tout renseignement concernant les moulins de la région provient des deux Typika. Le Typikon de Bačkovo mentionne notamment les moulins à eau et les moulins à force animale *(μυλικῶν ἐργαστηρίων ὑδροκινήτων τε καὶ ζωοκινήτων)*, tandis que le Typikon de la Kosmosôteira ne parle que des moulins du deuxième type, en les précisant comme *ὀνικοὺς μύλωνας* (3). Ni l'une ni l'autre des deux sources ne fait mention des moulins à vent. Il n'y a pas non plus d'indications quelconques portant sur la capacité et la répartition des moulins. Cependant, l'exemple de Sténimachos est assez significatif : Pakourianos attache un de ses moulins sis à Sténimachos, à l'hôtellerie, pour y moudre le blé qui y était consommé. Le moulin serait mis en fonction par le parèque du village attaché au service de l'hôtel. Cela résulte du passage du Typikon concernant les deux autres hôtelleries dont les parèques étaient en même temps des meuniers qu'on leur avait cédés (4). Le fait que les meuniers étaient obligés de remplir d'autres services aux hôtelleries indique que les moulins ne fonctionnaient pas tout le temps. Cet exemple nous permet de supposer que le nombre des moulins était supérieur à celui dont les villages avaient besoin pour moudre le blé. Ce nombre élevé des moulins donne l'impression qu'ils ne travaillaient pas pendant toute l'année ; pourtant, étant donné que les quantités du blé étaient fournies aux hôtelleries chaque jour, on peut déduire que ces moulins fonctionnaient toute l'année *(μύλωνες ὁλοκαιρινοί)* (5).

---

1. *Pierre Belon*, Les observations, p. 64.

2. *Paul Lucas*, Voyage dans la Grèce, I, p. 231. Cf. *D. Conček*, Prinos kăm bălgarskata materialna kultura, dans IAI, t. 17 (1950), p. 298-305.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 13, l. 32-33; *idem*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 44, § 83, l. 31.

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 48-49.

5. Voir *A. Každan*, Agrarnye otnošenija, p. 46.

II

LES FORMES DE PROPRIÉTÉ FONCIÈRE ET LES CATÉGORIES SOCIALES DE LA POPULATION

Dès longtemps avant l'époque considérée, la région connaissait la grande propriété terrienne. De toute façon, la documentation qui la concerne date de la fin du XIe siècle ; il s'agit des grands domaines que Pakourianos tenait en pleine propriété *(τελεία δεσποτεία)* (1) : ils comprenaient une grande variété d'installations et la population qui y vivait ; villages, kastra et proasteia, toute sorte de terres cultivables et pâturages, ainsi que de lacs, etc. (2). La propriété privée de Pakourianos comprenait aussi un grand nombre de têtes de bétail, dont des paires de boeufs de labour *(δεσποτικὰ ζευγάρια)*, ainsi que des moulins *(μύλωνες δεσποτικοὶ)* (3). Cette propriété est, certes, répartie dans divers endroits de plusieurs régions : de Philippoupolis, de Serrès-Strymôn, de Thessalonique et de Mosynopolis-Périthéôrion, mais dans chacune de ces régions elle est composée aussi de grands domaines d'un seul tenant ou de domaines rapprochés. Cela valait surtout pour la région de Philippoupolis.

Au cours du siècle suivant, la propriété terrienne d'Isaac Comnène, cédée au monastère de la Kosmosôteira, semble être plus grande que celle de Pakourianos. La région est ici celle de la vallée inférieure de l'Hèbre et probablement de la Thrace orientale. On relève dans le Typikon de la Kosmosôteira la même longue série de villages et des proasteia, des champs, des «topia», des habitations caractérisées comme *δεσποτικαί*, ainsi que d'immeubles à l'intérieur et hors d'Ainos, possédés également *δεσποτικῶς*. S'y ajoutait, chose nouvelle par rapport à la propriété de Pakourianos, l'épiskepsis de Néokastron (4), l'emporeion dit de Sagoudaous, ainsi que

1. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10, l. 6.

2. *Louis Petit*, ibid., p. 10-11, l. 13; p. 13, l. 30-34.

3. *Louis Petit*, ibid., p. 13, l. 29 ; p. 48, l. 10. Voir *P. Tivčev-G. Cankova-Petkova*, Au sujet des relations féodales dans les territoires bulgares sous la domination byzantine à la fin du XIe et pendant la première moitié du XIIe siècle, dans BB, t. 2 (1966), p. 111 ; les auteurs comparent en particulier les données du Typikon de la Kosmosôteira concernant la propriété d'Isaac Comnène avec les données sur les autres propriétés byzantines dans les régions adjacentes, en se basant surtout sur les testaments de Symbatios et de Kalè Pakouriane. V. aussi pour une vue d'ensemble *St. Liber*, Za genezisa na feodalizma v Bălgarija, Sofija 1963.

4. L'épiskepsis de Néokastron serait un bien impérial avant d'être cédée à Isaac. Cf. *F. Dölger*, Beiträge, p. 151-152. Cf. *idem*, ibid., p. 41 ; Schatzkammern, p. 93. *Hélène Ahrweiler*, Byzance et la mer, p. 141-142; *A. Carile*, Partitio... Romanie, p. 228.

douze navires dont le tonnage total était de 4000 modioi ou dont la partie du tonnage exemptée de l'impôt s'élevait à 4000 modioi (1).

De tout cela Isaac et, par la suite, le monastère de la Kosmosôteira avaient tant l'usufruit que la pleine propriété *(κατά τε χρῆσιν καὶ δεσποτείαν)* (2). Par ailleurs, l'existence de l'emporeion de Sagoudaous et des douze navires indique que l'organisation économique des domaines d' Isaac était plus complexe : les échanges commerciaux y pénètrent en dépassant les limites de la région. On pourrait dire que l'esprit plus rationnel qui caractérise le Typikon d'Isaac par rapport à celui de Pakourianos reflète une réalité et une mentalité économiques plus poussées. Cela dit, il est intéressant de noter que certains toponymes cités dans le Typikon de Pakourianos ainsi que d'autres qui se trouvent dans celui d'Isaac renvoient à des personnes, ou bien y sont directement liés: le champ de Prénézè, les proasteia de Mèna et de Zaoutzè dans le Typikon de Pakourianos ; les villages de Drahou, de Diljanou, de Tzernikou, les proasteia de Choirosphaktès, de Sinalè, de Galatou, le champ de Tzitzè (que justement Isaac lui avait acheté) dans le Typikon de la Kosmosôteira. Il est probable que ces toponymes désignent les propriétaires et, certains d'entre-eux, de grands propriétaires des domaines avant que ceux-ci ne passent dans les mains de Pakourianos et d'Isaac. On peut ainsi en déduire une certaine tendance à la concentration de la propriété terrienne dans la région, qui se manifeste plus fortement au XIIe qu'au XIe siècle.

Le manque de documents postérieurs, pareils aux deux Typika, nous empêche de suivre le sort de ces propriétés dans les siècles suivants. Si, toutefois, le monastère de Bačkovo a continué à fonctionner et à posséder au moins une partie de la propriété ancienne, il n'en va pas de même pour le monastère de la Kosmosôteira. En effet, d'après le témoignage de Cantacuzène, le

---

1. Le passage du Typikon n'est pas clair ; *πλοῖα δώδεκα ἐν ἐξκουσσείᾳ τούτων χωρήσεως τεσσάρων χιλιάδων* (p. 37, § 69). On peut l'interpréter de deux façons : ou bien la capacité totale des navires était de 4000 modioi (*Ph. Koukoulès*, Ἐκ τοῦ ναυτικοῦ βίου τῶν Βυζαντινῶν, dans EEBΣ, t. 21 (1951), p. 22 - 23 ; *P. Lemerle*, Notes sur l'administration byzantine à la veille de la IV Croisade, d'après deux documents inédits des archives de Lavra, dans REB, t. 19 (1961), p. 270 ; *Hélène Antoniadis - Bibicou*, Recherches sur les douanes à Byzance, Paris 1963, p. 153, n. 1 ; p. 155) ; ou bien 4000 modioi du tonnage total jouissaient d'une exemption complète (*Hélène Antoniadis - Bibicou*, Etudes d'histoire maritime de Byzance, Paris 1966, p. 132, n. 3). Si nous acceptons la première interprétation, la moyenne du tonnage des navires de la Kosmosôteira (333 modioi) serait inférieur au tonnage minimum (500 modioi) que nous donnent d'autres documents concernant les navires de certains monastères, v. *Hélène Antoniadis - Bibicou*, ibid., p. 132-133. - Pour un aperçu de types de navires byzantins, v. *Hélène Ahrweiler*, Byzance et la mer, Paris 1966, p. 408-418.

2. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69, l. 9.

monastère s'était transformé vers le milieu du XIVe siècle en une bourgade fortifiée, habitée par les paysans des alentours que les guerres avaient chassés de leurs terres (1).

Des monastères athonites sont arrivés au cours du temps à posséder, eux-aussi, des biens dans la région : c'est le cas de Vatopédi auquel appartient, outre le métochion situé dans le Périthéôrion et les revenus du lac de Porou (2), la dépendance de St. Pantéléèmôn à Xantheia, et le cas de Lavra, qui possède des palaiostasia et le métochion de St. Georges d'*Ομβροκλάδων*, près d'Ainos, ainsi qu'une série d'autres métochia, près de Kissos et de Mégarision, avec leurs parèques, paires de boeufs, terrains et vignobles (3). Les maisons, enfin, vignobles et champs, sis aux environs d'Ainos, qui sont cédés à Lavra par certains de ses moines, originaires, sans doute de ces lieux, complètent l'image d'une vaste propriété que le monastère athonite possède dans la région.

De plus, c'est un monastère de Constantinople, Notre Dame d'Euergétès, qui possède, vers la fin du XIe siècle et le début du XIIe s., des biens et des parèques *ζευγαρᾶτοι* dans ses domaines dits de Théophanous et de Hortokopion sis dans le thème de Boleron (4).

Cantacuzène, lui-même, était le grand propriétaire par excellence dans la région de Didymoteichon, celui-ci étant son siège impérial, ainsi que dans la région du delta. Les mentions dont nous disposons ne sont pas suffisantes pour évaluer l'ampleur de cette immense fortune. Lui-même n'y fait que quelques allusions, en se référant à la propriété rurale des dynatoi, dont il faisait partie et qui tenaient un grand nombre de bons domaines dans la région *(πολλὰ καλὰ κτήματα)* (5).

Pour laconique que soit Cantacuzène à propos de sa propriété terrienne, il l'est moins en ce qui concerne le bétail qu'il possédait et notamment : 5000 boeufs de pâture, 1000 paires de boeufs de labour, 2500 juments, 200

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, III, p. 310 ; v. ci-dessus, ch. IV, p. 127 - 128.
2. Voir ci-dessus, p. 200 - 201.
3. Voir ci-dessus, ch. III, p. 52 et n. 4; p. 86 et n. 8.
4. Voir *A. Dmitrievskij*, Opisanie liturgičeskih rukopisej, hranjaštihsja v bibliotekah pravoslavnago vostoka, t. 1, Τυπικά, part I, Kiev 1895, p. 655, l. 10-14 : *καὶ ἐν τῷ κατὰ τὸ βολερὸν διακειμένῳ κτήματι ἡμῶν, καὶ τοῦ Θεοφάνους ὀνομαζομένῳ, παροίκων ἐξκουσσείαν, ζευγαράτων δώδεκα, ὡσαύτως δὲ καὶ ἐν τῷ κατὰ τὸ χορτοκόπιον διακειμένῳ κτήματι ἡμῶν... ἑτέρων δεκαεξ παροίκων, ζευγαράτων καὶ αὐτῶν*
5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 183. Voir *G. Weiss*, Joannes Kantakuzenos, p. 12, 20-22. Autre région dans laquelle Cantacuzène possédait de domaines était celle de Serrès, voir *Cantacuzène*, II, p. 192 ; *Grégoras*, II, p. 623. Cf. *F. Dölger*, Regesten, IV, no 2746.

chameaux, 300 mules, 500 ânes, 50.000 porcs et 70.000 brebis (1). Les chiffres nous permettent de nous faire une idée générale de l'étendue des terres de Cantacuzène et de leur exploitation. On sait qu'un *ζευγαρᾶτος* cultivait en moyenne 150 modioi ; or, les 1000 paires de boeufs de labour correspondent à une surface cultivable de 150.000 modioi. Il va de soi que ce chiffre n'a qu'une valeur indicative. D'autre part, l'existence de nombreux troupeaux montre que les pâturages occupaient une grande, sinon la plus grande, partie des terres. Il est aussi à noter que dans l'énumération des chevaux, seules les femelles sont mentionnées ; faut-il y voir des troupeaux destinés à la reproduction et supposer que les mâles, après la selection, étaient réservés au commerce et à l'approvisionnement de l'armée ?

Dans le passage cité plus haut (2), Cantacuzène ne mentionne pas les noms des autres dynatoi qui, comme lui-même, étaient de grands propriétaires dans la région. Pourtant, on peut citer Jean Asen, son propre beau-frère, auquel il avait cédé des *ἐπαύλεις* avec des habitations et des champs sis près du monastère de Bèra (3). On peut aussi avancer le nom de Théodore Padyatès qui, d'après un acte ecclésiastique de 1330, possédait près de Bèra un domaine évalué à sept cents hyperpères(4). D'autre part, les bulgares Ivanko, Slav et Momčil, qui s'étaient emparés de vastes parties de la région pour y créer des principautés autonomes, pendant les XIIe - XIVe siècles ; Renier de Trit et les autres Latins de la quatrième Croisade qui avaient pris en fief certaines parties de la région, tous entraient, eux-aussi, dans la classe de grands propriétaires fonciers (5). Toutefois, il n'y a pas raison de supposer que les changements politiques intervenus avec la création de principautés bulgares aient entraîné des modifications dans la structure agraire des régions détachées de l'empire, à un moment donné. Par ailleurs, l'occupation latine étant précaire et instable, elle n'avait pas pu introduire le féodalisme pur dans la région examinée, à l'inverse de ce qui s'était produit dans les Etats latins en Orient.

Sur la petite propriété des parèques ou des paysans indépendants et sur celle de la commune rurale qui devait exister (6), nous n'avons que des

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 185: *βοτκημάτων δὲ βοῶν μὲν ἀγέλαι πολλαί, ἐς πεντακισχιλίας ἔχουσαι νομάδας· ζεύγη δέ, οἷς ἐχρῆτο πρὸς τὰς γεωργίας, χίλια· ἵπποι θήλειαι νεμόμεναι πεντακόσιαι πρὸς διαχιλίαις, κάμηλοι διακόσιαι, ἡμίονοι τριακόσιαι, ὄνοι δὲ πεντακόσιοι· συβώσιά τε ἐς πέντε μυριάδας ἔχοντα συῶν, καὶ προβάτων μυριάδες ἑπτά· καρπῶν δὲ ἄπιστόν τι χρῆμα καὶ δυσαρίθμητον κομιδῇ.*

2. Voir p. 207, note 5.

3. *Grégoras*, Bonn, II, p. 797.

4. M M, I, p. 151-154, no 70.

5. Voir ci-dessous, ch. VI, passim.

6. *N. Svoronos*, Le Cadastre, p. 141-145; *idem*, Société et organisation, p. 1-4.

indications indirectes. Les parèques possédaient de parcelles de terre qu'ils tenaient en pleine propriété (1). Au contraire, les *παροικοτόπια* que Pakourianos interdit à l'higoumène d'aliéner ou de céder à usufruit n'étaient que des terres du monastère cultivées par les parèques (2).

Les parèques. Les catégories sociales de la population agraire de la région sont considérées primo, par rapport au statut des terres que les paysans exploitaient, et secundo, par rapport à la fonction que certaines personnes exerçaient dans l'organisation de la production. Les renseignements explicites des sources sur les parèques ne concernent que ceux qui habitaient les terres du monastère de Bačkovo et de la Kosmosôteira (3). Evidemment, on ne peut pas déduire qu'il n'y avait pas de parèques dans d'autres parties de la région. D'autre part, on peut inclure dans la catégorie des parèques ceux qui figurent sous d'autres termes. Les *προσκαθήμενοι πάροικοι* de l'emporeion de Sagoudaous ne seraient que des parèques qui y résidaient depuis longtemps, tandis que les *ἔνοικοι* du même emporeion seraient des iocataires (4).

Les *ἔποικοι* des villages de la Kosmosôteira doivent aussi être considérés comme des parèques, quoique ce terme puisse aussi bien désigner l'habitant tout court, soit d'un village soit d'une agglomération urbaine (5). Toutefois, dans le passage de la Kosmosôteira, on peut être certain qu'il s'agit de paysans dépendants, de tenanciers de toute sorte, donc aussi des parèques.

C'est ainsi que dans deux passages de la même source, les deux termes sont employés dans un sens commun : Isaac dit notamment que le revenu du monastère était fourni par les *ἔποικοι* ; ailleurs, en se référant aux mesures à prendre en cas d'incendie criminelle dans les villages du couvent, il utilise indifféremment les termes *ἔποικοι* ou *πάροικοι* pour désigner les mêmes personnes (6). Dans le même sens, on peut rappeler l'acte ecclésiastique déjà mentionné de 1330 : les *ἔποικοι* du domaine de Théodore

1. Cf. ci-dessous, p. 210-211.

2. Cf. *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 160; *A. Každan*, Agrarnye otnošenija, p. 111.

3. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 13, l. 29; p. 42, l. 7; p. 48, l. 11; p. 51, l. 23; *idem*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69; p. 50-51, § 98.

4. Sur le terme *προσκαθήμενος* et son emploi dans les documents, v. *N. Svoronos*, Les privilèges de l'Eglise à l'époque des Comnènes, dans TM, t. 1 (1965), p. 357-358, note 155.

5. *F. Dölger*, Beiträge, p. 66, note 4.

6. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 50-51, § 98, l. 38, 1; p. 40, § 71, l. 11; v. *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 206, note 16.

Padyatès dans la région de Bèra seraient sans doute des parèques de ce propriétaire (1). Au contraire, les ἔποικοι de l'emporeion d'Andrinople incendié par les Catalans, en 1305, faisaient incontestablement partie de la population urbaine (2).

En ce qui concerne le statut des parèques, les deux Typika laissent apercevoir les obligations fiscales désignées comme τελέσματα, fixées par une ἀναγραφή, les corvées, ainsi que l'obligation de verser au monastère-propriétaire une partie de leur revenu (3). Les parèques et les ἔνοικοι constituaient ainsi la force productive du monastère : aucune indication ne permet de supposer que parmi les χωρῖται (4) existaient d'autres cultivateurs jouissant d'un statut différent.

Les τελέσματα mentionnés dans le Typikon de la Kosmosôteira comprennent l'impôt sur la production à côté de celui levé sur la terre (5).

Les corvées sont attestées dans trois cas. Premièrement, Pakourianos, parlant de la construction de Bačkovo, se félicite de n'avoir pas utilisé la corvée de ses parèques (6) ; au contraire, Isaac dit expressément qu'il avait utilisé le travail des vestiaritai dans la construction de la Kosmosôteira (7). Deuxièmement, comme il est déjà mentionné, Pakourianos avait détaché de leurs villages trois parèques pour qu'ils travaillent au service de trois hôtelleries ; en revanche, le fondateur les dispense de toutes ἐπήρειαι et δουλεῖαι auxquelles ils étaient astreints dans leurs villages (8). Il est évident qu'il ne s'agit que d'une corvée substituée à une autre. Troisièmement, dans le passage mentionné du Typikon de la Kosmosôteira concernant les vestiaritai, il y a une énumération détaillée des obligations auxquelles ils échappaient à la suite de la modification de leur statut (parèques devenus vestiaritai) : ἀγγαρεῖαι, παραγγαρεῖαι, ψωμοζημίαι (9).

Les rapports existant entre le parèque et le propriétaire de la terre

---

1. M M, I, p. 153, no 70.
2. *Pachymère*, Bonn, II, p. 603.
3. *Louis Petit*, ibid., p. 40, § 71, l. 11 ; p. 42-43, § 76, l. 39 ; *N. Svoronos*, Le Cadastre, p. 128-141.
4. *Louis Petit*, ibid., p. 46, § 86, l. 7. Ce terme indique ici les paysans tout court.
5. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 42, § 76, l. 40; p. 55, § 110, l. 16. Cf. *K. Hvostova*, Osobennosti agrarnopravovyh otnošenij v pozdnej Vizantii (XIV-XV vv.), p. 58-59.
6. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 9, l. 29-32.
7. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 56, § 112, l. 2-4. Pour les βεστιαρῖται, v. ci-dessous, p. 211.
8. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 48, l. 12.
9. *Idem*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 56, § 112, l. 8.

ne sont pas clairs (1) : c'est ainsi que nous ne pouvons pas établir le montant du revenu accaparé par ce dernier ; en plus, nous ne savons pas qui disposait de la semence et quel rôle elle jouait dans le partage du produit. Toutefois, l'existence de la rente en nature, à savoir du produit accaparé par le propriétaire en dehors de l'impôt sur la production, versé à l'Etat (ou au propriétaire lui-même, s'il bénéficiait de ce privilège), est confirmée dans les Typika : ce sont les *γεννήματα* du monastère de la Kosmosôteira ; la *γεννηματικὴ εἴσοδος*, les *εἴσοδοι*, les *πρόσοδοι* des trois villages consacrés aux hôtelleries de Pakourianos (2). Ce dernier cas est explicite : il va sans dire que cette *εἴσοδος* n'était que la part de la production des parèques accaparée par le monastère ; cependant, le manque de données portant sur le nombre des parèques des villages concernés ne nous permet pas de calculer le montant de la rente.

Les vestiaritai. Autre catégorie de la population qu'on relève dans le Typikon de la Kosmosôteira : les *βεστιαρῖται*, mentionnés ci-dessus. Ils étaient recrutés parmi les paysans de l' *ἐπίσκεψις* de Néokastron, pour former un groupe mis au service d' Isaac et exempté des obligations propres aux parèques (*ἀγγαρεῖαι, παραγγαρεῖαι, ψωμοζημίαι* (3)). Cette exemption nous montre que la condition antérieure des vestiaritai était celle des parèques. Leur fonction, en tant que vestiaritai, consistait à fournir des services d'ordre militaire, de travail et d' autres services qui ne sont pas déterminés. Leur condition en tant que cultivateurs n'est pas claire ; cependant, puisque la terre qu'ils cultivaient appartenait au monastère, il est permis de dire que, du point de vue de leur tenure, ils continuaient d'être des parèques. Ils avaient le droit d'offrir leurs services militaires (*στρατιωθῆναι*) (4) à d'autres personnes en dehors du monastère ; pourtant, cela entraînait l' abolition de leurs franchises et même leur expulsion des terres de l' *ἐπίσκεψις* de Néokastron.

Les μίσθιοι. Ceux-ci sont mentionnés dans le Typikon de

1. *P. Lemerle,* Esquisse pour une histoire agraire de Byzance, dans R H, t. 220 (1958), p. 88; *G. Litavrin,* Bolgarija i Vizantija, p. 219. En ce qui concerne les semences, un document de 1197 (M M, VI, p. 134, no 37) nous enseigne qu'un donateur envoya au monastère de Patmos une paire de boeufs *μετὰ τοῦ σπόρου αὐτοῦ καὶ τῆς ἀνώνας τοῦ μισθίου;* cependant, on ne peut pas en tirer des considérations d'ordre général.

2. *Louis Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 28, § 46, l. 9 ; *idem,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 48, l. 6 ; p. 49, l. 4, 8.

3. *Louis Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 56, § 112, l. 8 ; ces vestiaritai n'ont rien de commun ni avec la garde impériale d'Alexis I ni avec les corps légèrement armés qui accompagnaient les inspecteurs du fisc au XIIIe s., voir *F. Dölger,* Beiträge, p. 31 ; *G. Litavrin,* ibid., p. 243-244.

4. *Louis Petit,* ibid., p. 56, § 112, l. 24-25.

Bačkovo à côté des parèques sans autre précision (1). Il s'agissait sans doute d'ouvriers agricoles, dont la situation sociale ne différait pas de beaucoup de celle des parèques (2).

Les ἄνθρωποι. Les deux Typika mentionnent une autre catégorie de personnes, les *ἄνθρωποι*, qui étaient attachés aux fondateurs des deux monastères. La nature de la dépendance n'est pas connue. Pourtant, il n'y a pas lieu de penser qu'ils étaient des esclaves; s'ils l'étaient, le bénéfice principal dont ils jouissaient aurait été leur affranchissement, ce qui n'est pas le cas. Les *ἄνθρωποι* étaient des hommes libres qui vivaient dans l'entourage de leur seigneur, avec qui ils étaient quelquefois élevés, comme par exemple le *ἄνθρωπος* Léon Kastamonitès d'Isaac Comnène (3). Leurs services se répartissaient sur une vaste échelle ; l' *ἄνθρωπος* de Pakourianos, Bardanès, était nommé par lui *προνοητὴς* de ses biens et effectuait des achats pour son compte (4); le secrétaire d'Isaac, Michel, doit également être compris dans la catégorie des *ἄνθρωποι*, bien qu'il ne soit pas mentionné explicitement comme tel (5). En définitive, ce terme semble couvrir tous les cas des hommes qui offrent des services entraînant un lien direct avec la personne à laquelle ils étaient attachés.

Les stratiôtai. Parmi les villages qu'Isaac céda au monastère de la Kosmosôteira il y en avait deux (de Diljanou et de Dragavasta) qu'il qualifie d' *ἐστρατευμένα* (6). Dans un autre passage, Isaac précise que les *στρατιῶται* de deux villages ne représentaient qu'une partie de la population : il les caractérise comme *ὑποτελεῖς* à lui, astreints à des télesmata ; en même temps, il laisse comprendre qu'ils exerçaient un service militaire effectif (7). On est tenté de formuler à ce sujet l'hypothèse suivante : d'une

---

1. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 42, l. 7. Voir *G. Cankova-Petkova*, La population agraire dans les terres bulgares sous la domination byzantine aux XIe-XIIe s., dans B B., t. 1 (1962), p. 299-311.

2. *P. Lemerle*, Esquisse, t. 220 (1958), p. 86-87 ; v. *A. Každan*, Agrarnye otnošenija, p. 136.

3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 10, § 12, l. 13; p. 30, § 54, l. 25 ; p. 46, § 86, l. 4 ; p. 53-54, § 107, l. 40 ; p. 58, § 117, l. 14.

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 11, l. 5.

5. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 37, § 69, l. 4. Sur la question en général, v. *V. Arutjunova*, K voprosu ob «ἄνθρωπου» v «Tipike» Grigorija Pakuriana, dans Viz. Vrem., t. 29 (1968), p. 63-76.

6. *Louis Petit*, ibid., p. 36, § 69, l. 29.

7. *Louis Petit*, ibid., p. 55, § 110, l. 14; v. *G. Litavrin*, Bolgarija i Vizantija, p. 334. Voir le cas du village de Zavlantia en Thessalie (N.A. Bees, Σερβικὰ καὶ βυζαντιακὰ γράμματα Μετεώρου, dans Byzantis, t. 2 (1912), no 17, l. 9-13) : Stefan Dušan restitue, en 1348, au monastère de St. Georges de Zavlantia le village de Zavlantia et ses parèques que le sébastokratôr Jean II Ange de Thessalie avait auparavant détachés du monastère

part, les stratiôtai dépendaient de l'Etat en tant que militaires ; d'autre part, le changement de statut des villages où ils étaient inscrits les faisait dépendre d'Isaac. Dans ce cas là, les deux villages auraient été des biens impériaux avant de passer dans la propriété d'Isaac.

En examinant les catégories sociales de la population agraire, on se heurte à un cas mentionné chez Ansbert. D'après lui, les Allemands de la troisième Croisade avaient rencontré dans la région de Philippoupolis des Arméniens et quelques Bulgares qui cultivaient des terres «contre impôt» (sub tributo). Ceux-ci réussirent à s'assurer pour eux-mêmes et leurs villages la paix, en échange de laquelle ils acceptèrent d'organiser un marché destiné à l'approvisionnement des Croisés (1). Certes, on ne peut qu'émettre des hypothèses au sujet du statut social de cette population désigné par le terme «sub tributo». Etaient-ils des parèques de l'Etat, à qui ils payaient l'impôt foncier, ou bien appartenaient-ils à un seigneur local qui, par conséquent, était le percepteur de cet «impôt» ? Pourraient-ils, enfin, être des membres des communes rurales et, donc, imposables directement par le fisc ? En faveur de la dernière hypothèse plaide le fait que ces gens aient pu établir des accords avec les Croisés directement, sans l'intervention d'une autorité intermédiaire. De toute façon, il est à retenir que pour la plupart ils étaient des Arméniens. Cela justement peut nous rapprocher du cas d'Alexioupolis-Néokastron, mentionné par Anne Comnène : l'empereur Alexis I fait installer les plus pauvres des ex-Manichéens de Philippoupolis dans cette ville qu'il avait fondée lui-même, en 1114-1115; il leur distribue des terres propres à la culture des céréales et à la viticulture, ainsi que des biens immeubles. Des chrysobulles consacrèrent la concession de ces terres : les bénéficiaires jouissaient du droit de succession, qui était garanti même pour leurs épouses (2). Ce statut nous permet d'y apercevoir la constitution d'une commune rurale, dont le sort n'est pourtant pas repérable dans les sources postérieures.

Les allusions des sources sur la composition sociale de la population urbaine sont relatives, pour la plupart, au conflit de classes dans les villes,

---

et insérés aux terres stratiotiques. Après la restitution du village au monastère, les parèques continuent d'être soumis au statut de stratiote (*..διορίζεται, ἵνα κατέχῃ ἡ τοιαύτη μονὴ τὸ εἰρημένον χωρίον τῶν Ζαβλαντίων μετὰ πάσης τῆς νομῆς καὶ περιοχῆς αὐτοῦ, τῶν ἔκπαλαι δικαίων προνομίων, καθὼς ἐκράτει καὶ ἐνέμετο αὐτὸ πρὸ τοῦ ἀποσπᾶσαι τοῦτο ὁ δηλωθεὶς σεβαστοκράτωρ ἐκεῖνος, ἤγουν τοὺς ἀπὸ τῶν ἐν αὐτῷ εὑρισκομένων παροίκους καὶ εἰς τάξιν στρατιωτῶν ἀποκαθισταμένους ὡς εἴρηται..*).

1. *Ansbert, Chroust*, MGH, SS, V, p. 45. Voir *St. Liščev*, Bălgarskijat srednovekoven grad, Sofija 1970, p. 124-125.

2. *Anne Comnène, Leib*, III, p. 184-185.

en 1341-1342, bien que la forte différenciation entre les classes privilégiées et les autres soit indiquée dans presque toutes les sources antérieures, où l'on fait la distinction entre les puissants et le dème.

Nos documents ne permettent pas d'établir une stratification sociale plus précise. Pourtant, on peut désigner les puissants comme étant les porteurs du pouvoir administratif, en même temps qu'ils étaient de grands propriétaires fonciers (1). Cette classe est qualifiée de *δυνατοί, ἄριστοι, ἐπιφανεῖς, ἐπιφανέστεροι οἰκήτορες*, «nobiles», «halz homes». Tous ceux qui n'appartenaient pas à la classe des puissants sont qualifiés globalement de *δῆμος*, et quelquefois de *φαῦλοι, ἄσημοι, πτωχοί, πτωχεύοντες*, «plebeioi»(2). On trouve encore chez Cantacuzène le terme *πολῖται*, englobant tant les dynatoi que le dème (3).

Cependant, une distinction s'impose entre les termes «dynatoi» et «dèmos», qui semble prévaloir pendant le XIIIe siècle et qui va s'attenuant durant les conflits du XIVe s., pour céder la place à une plus nette différenciation du contenu de deux termes : au XIIIe siècle, le *δῆμος* ne désigne pas tellement l'ensemble du peuple par opposition aux puissants, mais surtout les habitants de la ville comme entité communale. Nous en avons la preuve dans des cas où le dème négocie avec des autorités étrangères en tant que corps civique et même pour des questions aussi importantes que conclure la paix ou faire la guerre (4). De ce point de vue, le cas d'Andrinople mérite d'être examinée de plus près. Dans cette ville, il semble que le dème ait subi des changements essentiels pendant les deux siècles considérés. C'est ainsi qu'au début du XIIIe siècle, nous avons affaire à un corps civique auquel participent les habitants de la ville, ayant néanmoins en tête les nobles. On ne doit pas se représenter ceux-ci comme étant exclusivement les représentants de grands propriétaires fonciers, mais, en général, comme l'ensemble des propriétaires fonciers (5).

En été 1204, «li Gré d'Andrenople» entrent en contacts directs avec l'empereur latin Baudouin et ensuite avec Boniface de Montferrat, en pas-

---

1. Voir à propos de Salonique, *O. Tafrali*, Thessalonique au quatorzième siècle, Paris 1913, p. 20-27. Pour le XIe s., voir *N. Svoronos*, Société et organisation, p. 8-10.

2. T T, II, p. 39-40, no 176; *Villehardouin, Faral*, II, § 401; *Choniatès*, Bonn, p. 527; *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 175-176, 215, 425-426, 484-485; III, p. 242-243. Cf. *G. Weiss*, Joannes Kantakuzenos, p. 74 - 78.

3. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 176: ...*οἱ δυνατοὶ μὲν τῶν πολιτῶν* [d'Andrinople] *ἐδέξαντο... ὁ δῆμος δὲ οὐχ ἡδέως εἶχε*..

4. *Choniatès*, p. 829 - 830, 835, 837, 846; *Akropolitès, Heisenberg*, p. 21-22, 38; T T, II, p. 40, no 176; *Villehardouin, Faral*, II, § 422-426, 442. Voir *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 36; *E. Frances*, La féodalité, p. 82.

5. Cf. *E. Kirsten*, ibid., p. 42 et note 67.

sant outre à toute autre autorité (1). L'effondrement de l'empire byzantin avait apparemment créé les cadres propices à une sorte d'émancipation des villes, qui semblent pourtant être placées sous la tutelle de l'aristocratie locale (2).

Le «Pactum Adrianopolitanum» présente un intérêt particulier pour qui examine ce problème. Ce traité fut conclu en 1206 entre les Vénitiens et les «Adrianopolitani», à savoir «tout le peuple d'Andrinople» (totus populus Adrianopolitanus), constitué en corps civique avec les nobles en tête, puisque le représentant de ceux-ci, Michel Costomiris, figure parmi les signataires. Ces Andrinopolitains se présentent comme une autorité parallèle à celle du Théodore Branas, qui fut nommé par les Vénitiens «dominus et capitaneus» d'Andrinople (3). En effet, Choniatès dit que Branas *ἡγεμόνευε τῶν ἐς Ὀρεστιάδα στελλομένων Λατίνων* (4). Villehardouin est plus précis : Andrinople et Didymoteichon ainsi que leurs dépendances furent cédés à Théodore Branas sur l'accord commun de l'empereur latin et des Vénitiens ; ceci fut fait d'après la demande des Grecs qui, ayant lutté d'abord aux côtés de Kaloyan, l'abandonnèrent ensuite en raison de ses actes hostiles contre leurs villes (5). Le problème des relations exactes entre le feudataire Branas et les Andrinopolitains s'éclaircit si l'on tient compte du fait que Branas appartenait, lui, à une famille des dynatoi, ce qui incita les nobles de la ville à lui accorder leur confiance. Quoi qu'il en soit, le traité est conclu directement entre le podestat et les «Adrianopolitani», considérés comme une personne civile qui peut négocier en tant que telle et indépendamment des autorités centrales (6).

On trouve une autre allusion à ces Andrinopolitains, à propos de l'accueil que ces derniers ont réservé à l'empereur Henri (7) : d'ailleurs, le mot *οἰκήτορες*, utilisé par Akropolitès (8) pour désigner les habitants de la ville semble avoir le même sens. Par contre, le «dèmos» d'Andrinople qui envoie une ambassade auprès du tsar Ivan Alexandre, en 1341, pour

---

1. *Villehardouin*, II, § 273, 281 ; *Robert de Clari*, La conquête de Constantinople, *Lauer*, p. 98-99, § 101.
2. Cf. *E. Francès*, La féodalité, p. 83, 87-88.
3. T T, II, p. 17-19, no 169. Voir ci-dessous, ch. VI, p. 239.
4. *Choniatès*, Bonn, p. 831.
5. *Villehardouin*, II, § 423. D'après *Choniatès* (p. 830), c'étaient les Grecs enfuis de Philippoupolis à Andrinople et à Didymoteichon après la destruction de leur ville, qui demandèrent aux Latins de leur assigner Théodore Branas comme stratège.
6. Voir *G. Bratianu* (Privilèges et franchises, p. 107), qui cite d'autres exemples où les citoyens forment un corps civique ; *E. Kirsten*, ibid., p. 42-43.
7. *Villehardouin*, II, § 490.
8. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 38, 40.

conclure des accords (1), ne représente que les couches exploitées et révoltées de la population, opposées aux «dynatoi». Mais nous sommes ici en plein XIVe siècle.

Le menu peuple de la ville, qui constitue la couche inférieure du dème, figure aussi dans les sources : presque entièrement privé de toute sorte de propriété, il est obligé pour subsister de se livrer souvent au pillage. C'est le cas des gens d'Andrinople, «povre et diseteux de la viande», qui suivirent, en 1207, l'empereur Henri au cours de son invasion en Bulgarie : ayant l'intention de piller la terre ennemie, ils avaient emmené des charrettes qu'ils chargèrent «de froment et d'altre blé ; et... grant plenté de la viande» (2). Ce serait ce peuple exactement, dépourvu de moyens d'existence, qui, soutenu par les artisans, l'emporte sur les classes supérieures au cours de la révolte du XIVe siècle (3).

On constate désormais une nette différenciation sociale entre le dème et les dynatoi. Ce fait est décrit avec vivacité par Cantacuzène dans son récit de la révolte du dème à Andrinople, en 1341 (4). De même qu'en Thessalonique et les autres villes de Macédoine et de Thrace, à Andrinople, les heurts entre ces deux classes sociales étaient fréquents vers le milieu du siècle ; ils ont été d'avantage accentués pendant la seconde guerre civile. Les dynatoi ayant été rangés du côté de Cantacuzène et de son fils Mathieu, le dème se déclara pour l'héritier légitime, Jean V. Il faut noter que pendant cette révolte, une forte opposition s'est manifestée entre les débiteurs et les créanciers, qui étaient accusés par les premiers d'être partisans de Cantacuzène (5). A Didymoteichon, le violent conflit qui opposa les puissants et le dème se termina par la victoire des premiers et provoqua le départ massif de la plus grande partie du dème qui s'éparpilla dans les villes avoisinantes (6).

L'histoire des conflits sociaux de cette époque nous montre que ceux qui s'étaient mis en tête du dème contre les puissants étaient des personnes qui en faisaient partie ; c'est ce qui résulte au moins des cas mentionnés : Branos, à Andrinople, était un ouvrier agricole, qui vivait de son travail manuel dans les jardins des grands propriétaires fonciers ou des riches agriculteurs (7) ; Angelitzès, à Gratianou, appartenait aux *φαῦλοι* et

1. *Cantacuzène*, II, p. 179-180.
2. *Villehardouin*, II, § 492.
3. Cf. *A. Každan*, Agrarnye otnošenija, p. 185 ; *E. Kirsten*, ibid., p. 38.
4. *Cantacuzène*, II, p. 175-179; voir aussi p. 484-487 ; III, p. 242-243.
5. *Cantacuzène*, II, p. 177, l. 4 - 6.
6. *Cantacuzène*, II, p. 287-288.
7. *Cantacuzène*, II, p. 175-176 ; voir *G. Bratianu*, Privilèges et franchises, p. 120-121.

ἄσημοι des citoyens (1) ; Limpidarios à Ainos, qui, en attaquant les dynatoi enferma certains d'entre eux dans les prisons et exila d'autres, en leur confisquant en même temps leurs biens, était un serviteur ou même un parèque *(οἰκέτης)* du duc Nicéphore (2). Pourtant, l'origine humble de ces personnages n'est pas révélatrice de la composition sociale du dème à ce moment là ; en plus, il ne faut pas en déduire que le dème était composé seulement de couches pauvres. Cette origine pourrait simplement indiquer que des changements soient survenus dans les rapports des forces au sein du dème.

L'organisation professionnelle de la population urbaine est représentée dans les sources d'une manière fort limitée. Les activités agricoles dont la pratique a été constatée dans les villes suggèrent que certains travaux d'élaboration du produit agricole y avaient lieu. Par ailleurs, la présence d'aliments de base, pain, vin et viande, dans les marchés d'Andrinople et de Philippoupolis (3), constitue une indication supplémentaire de l'existence des professions liées à l'agriculture et à l'élevage. Aussi, les produits de la pêche étaient traités pour pouvoir être conservés. On a déjà évoqué les poissons fumés de Périthéôrion et d'Ainos (4) ; cela prouve que certains des pêcheurs exerçaient des tâches différenciées, sinon qu'une division de travail existait dans la pêcherie. Dans la ville d'Ainos, on connaît l'existence des salines et de l'alun ainsi que des bateaux marchands (5). Les activités commerciales de la ville étaient exercées par une partie de sa population (6), à côté de laquelle il y avait les patrons des bateaux marchands. Il est à remarquer qu'une partie considérable de l'activité commerciale passa, de très bonne heure, dans les mains des étrangers et notamment des Génois et des Vénitiens, en raison des différents traités conclus entre Byzance et les Républiques italiennes à cette époque (7). Une indication indirecte en est

---

1. *Cantacuzène*, II, p. 425-426.

2. *Cantacuzène*, III, p. 315-316. Un certain nombre de dynatoi furent même tués par le dème, devenu pour quelque temps maître de la ville, *Cantacuzène*, III, p. 315-317.

3. *Albert d'Aix* (= Rec. des hist. des Croisades, Hist. Occid., IV), p. 559-560.

4. V. ci-dessus, p. 201 ; *S. Lambros*, dans NE, t. 7 (1910), p. 87-88. En ce qui concerne les «nitika», on relève dans la lettre de Démètre Gattelusi une phrase qui indique justement leur traitement : ..διὰ λεκουρίνους.. ὅτι ἐποίησές μας τους..

5. Voir ci-dessous, p. 225. Les bateaux de la ville sont mentionnés déjà par *Ansbert*, *Chroust*, p. 58.

6. *Louis Petit*, Typikon de la Kosmosotira, p. 34, § 63, 1. 2-4.

7. *W. Heyd*, Le commerce du Levant, I, p. 459-469 et spécialement 466 ; *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, p. 41.

fournie par un acte vénitien de 1315, à propos d'un dédommagement, estimé à plus de sept cents hyperpères, exigé par le nouveau consul nommé à Ainos : ce consul vénitien ne devait toucher aucun salaire, puisque son poste lui permettrait de récupérer ce qu'il avait perdu (1). Quoi qu'il en soit, il semble que cette mainmise des étrangers sur la vie économique de la ville ne se déroula pas sans entraîner des heurts violents entre ceux-ci et la population indigène concernée et que, de toute façon, elle n'était à ce moment là ni complète ni définitive (2). A Didymoteichon, les occupations de la population, tant celle de la ville basse que celle de l'acropole, étaient essentiellement agricoles ; les habitants du Didymoteichon englobaient, outre les aristocrates-propriétaires ruraux, des gens des classes moyennes qui cultivaient eux-mêmes leurs terres (3). Cela n'empêche pas, malgré tout, la présence des gens qui exerçaient le métier de tisserand en soie et de couturier et qui dépendaient, probablement, de la cour impériale, pour laquelle ils préparèrent en 1341, les habits destinés au couronnement de Jean VI Cantacuzène (4). Enfin, ajoutons l'existence d'auberges à Philippoupolis et à Andrinople (5). Tout cela constitue des renseignements qui indiquent une certaine diversité des professions. En particulier, c'est le commerce avec la chaîne d'emplois qu'il entraîne (dépôts (6), emballage, transports, etc.), qui suggère l'étendue des professions possibles ; il faut encore y ajouter : la construction, l'arsenal, la fabrication de l'outillage, la céramique, tout ce qui est indispensable dans la vie de la ville et dont l'existence n'attire pas l'attention des sources.

Les micro-sociétés monastiques offrent un exemple de division du travail qui relève à la fois de la campagne et de la ville : la base rurale des monastères ainsi que le manque de relations de marché permanentes sont des traits d'économie villageoise ; au contraire, la spécialisation dans les occupations à l'intérieur des monastères relève de l'économie urbaine où l'autarcie domestique ne peut pas être complète. La division du travail parmi les moines s'établit à deux niveaux : d'une part, des occupations telles que meunier, boulanger *(ἀρτοποιός)*, cuisinier *(μάγειρος)*, préposé à l'entretien des mulets *(ἐπιμελητὴς τῶν ἡμιόνων)* et, d'autre part, des services tels que

1. *F. Thiriet,* Délibérations, I, p. 158, no 326.
2. Voir ci-dessus, ch. III, p. 86-87.
3. *Cantacuzène,* II, p. 302; voir *E. Kirsten,* ibid., p. 31, 39-40. *D. Angelov,* Kăm văprosa za srednovekovnija bălgarski grad, dans Arheologija, année 2 (1960), fasc. 1, p. 11-12.
4. *Cantacuzène,* II, p. 165.
5. *Bryennios,* Bonn, p. 105 ; *Odon de Deuil, Waitz,* p. 64-65.
6. *A. Carile,* Partitio.. Romanie, p. 221, l. 95 : «Catepanicium de Eno cum apothikis» ; ibid., p. 231.

économe *(οἰκονόμος)*, magasinier *(δοχειάριος)*, cellérier *(κελλαρίτης)*, sommelier *(οἰνοχόος)*, préposé au service de la table *(τραπεζάριος)*, gérant d'un métoche *(μετοχιάριος)*, hôtelier *(ξενοδόχος)*, chef d'un hospice de vieillards et infirmier *(γηροτρόφος τε καὶ νοσοκόμος)*, portier *(πυλεωνάριος)*, serviteur *(διακονητής)*, adjoint de l'économe *(παροικονόμος)* (1).

Au contraire, le médecin du monastère de la Kosmosôteira était une personne qui n'appartenait pas à la communauté monastique, mais qui était engagée contre salaire à soigner les moines dans l'hôpital et l'hospice de vieillards *(γηροκομεῖον)* du monastère (2).

On voit que les professions productives étaient moins nombreuses que les services, même si nous admettons que des moines s'occupaient directement de l'agriculture (3). Bien que l'autarcie des monastères fût essentiellement assurée grâce aux soins de leurs fondateurs, il semble cependant que certaines sortes de biens étaient amenés du dehors. Pakourianos, par exemple, stipule qu'une foire devait se tenir près du monastère tous les dimanches de Pâques : les moines pouvaient y acheter leurs vêtements et leurs sandales au moyen du numéraire que le monastère leur fournissait. Cela épargnait sans doute aux moines d'aller chercher les sandales chez les portes des tanneurs ; ces *σκυτοτόμοι* habitaient probablement la ville (4). Cela veut dire que si, d'un côté, l'autarcie dans le monastère se présentait comme la bonne solution, elle nuisait, au contraire, au profit du marché. Par conséquent, le manque des professions productives à l'intérieur de la communauté monastique constitue un fait favorable aux échanges, donc, à la division du travail dans la région.

III

LES ÉCHANGES :
LE COMMERCE ET LA CIRCULATION MONÉTAIRE

On sait que le cultivateur devait verser à l'Etat l'impôt foncier et l'impôt sur la production ; les deux étaient versés en argent et équivalaient pres-

1. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 22, l. 22-23, 29-30; p. 42, l. 7; p. 45, l. 30; p. 46, l. 10; *idem*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 24, § 39, l. 28-30; p. 28, § 46, l. 9; p. 32, § 60, l. 27; p. 44, § 83, l. 26.

2. *Louis Petit*, ibid., p. 38, § 70, l. 12-13; p. 32, § 61, l. 34-35.

3. *Louis Petit*, ibid., p. 33, § 62, l. 26-31 : *ἕκαστος δὲ τῶν ἐκδουλευόντων τοῖς τῶν μοναχῶν ἡμιόνοις, τῶν τε μαγκίπων καὶ τῶν γεωργῶν* [qu'ils reçoivent] *διπλοῦν ἱμάτιον ἓν, ὑποκάμισα δύο*.. Il n'est pas clair que les *γεωργοί* soient ou non des moines.

4. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 26, l. 11; p. 27, l. 1-5.

que au 1/10 du revenu des terres (1). Ainsi, le système fiscal obligeait le producteur direct à prendre contact avec le marché par des transactions basées sur la monnaie. Ce fait présuppose l'existence chez le cultivateur d'un excédent agricole commercialisable ; celui-ci, dans le cas du cultivateur qui travaillait sur la terre d'autrui, était partagé entre le cultivateur et le propriétaire de la terre. Or, le produit agricole était offert au marché soit par le producteur direct, libre ou dépendant, soit par la personne à qui revenait le surproduit, sous forme de partage de la récolte. Etant donné que les cultures pratiquées dans la région n'étaient qu'insuffisamment complémentaires, les transactions devaient être essentiellement orientées vers la consommation urbaine.

D'après les sources, on peut discerner les types de marché suivants :

a. Le marché permanent urbain

Pour limités que soient les témoignages, ils suffisent à démontrer l'existence du marché urbain et même sa capacité à répondre à une demande occasionnelle accrue : l'approvisionnement des armées par achat au comptant dans les villes. A titre d'exemple, citons les cas d'Andrinople et de Philippoupolis, où l'armée de la première Croisade pouvait acheter les articles qui lui étaient nécessaires ; la même chose se passe pendant la deuxième Croisade dans le faubourg latin de Philippoupolis : «..qui.. necessaria habundanter precio ministrabat..» (2). D'autre part, l'armée d'Andronic III et celle de Cantacuzène ont pu s'approvisionner aux marchés d'Andrinople et de Komotinè respectivement (3).

Si les exemples cités ont affaire à une demande occasionnelle, l'accès des marchands étrangers dans certaines villes évoque l'existence de transactions régulières : les traités conclus entre Byzance et les Etats occidentaux, et l'*ὁρισμὸς* d'Ivan Asen II en faveur des Ragusains, promulgué en 1230, mentionnent les villes suivantes pour la région examinée : Philippoupolis, Andrinople, Didymoteichon, Périthéôrion (4). Il est évident que ces villes étaient, pendant l'époque considérée, les centres commerciaux les plus considérables.

---

1. *N. Svoronos,* Le Cadastre, p. 140-141.

2. *Odon de Deuil, Waitz,* p. 64-65. Cette annexe pouvait bien exercer les fonctions d'un emporeion, d'autant plus que les villes italiennes disposaient depuis cette époque d'importants quartiers commerciaux dans les villes byzantines. Pour la commercialisation de la production agricole en Bulgarie, v. *St. Lišev,* Za stokovoto proizvodstvo văv feodalna Bălgarija, Sofija 1957.

3. *Grégoras,* Bonn, II, p. 706 ; *Cantacuzène,* I, p. 189.

4. TT, I, p. 52-53, no 23; MM, III, p. 78-79. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 54-55.

En ce qui concerne l'aspect écologique du marché, dans notre région, les sources sont muettes ; cependant, elles nous permettent de discerner : 1) les marchés édifiés en dehors des murs, par exemple, le faubourg latin de Philippoupolis et l'emporeion d'Andrinople, et 2) le marché de la ville qualifié de *δημοσία ἀγορά*, à propos de Didymoteichon (1). L'expression *ἀγοραί*, à propos de Komotinè (2), nous laisse entendre la division par profession du marché et nous rappelle les cas de Thessalonique et de Constantinople (3).

b. Les foires

Les renseignements concernant les foires dans la région datent des XIe et XIIe siècles et ne parlent que de trois cas. Skylitzès et Zônaras mentionnent la foire d'Andrinople *(δημοτελὴς πανήγυρις)*, qui se tenait le jour de la Dormition de la Vierge, tous les ans. Cette foire semble avoir revêtu une certaine importance ; en l'attaquant, l'année 1002, Samuel put remporter un grand butin (4).

Pakourianos fonde une foire tenue tous les dimanches de Pâques près du monastère, afin que les moines puissent éviter de faire leurs achats dans des localités éloignées ; dans le Typikon, on trouve aussi l'expression *ἀσφάλειαι καὶ.. ἀποδείξεις τῶν πανηγυρικῶν τοῦ Στενιμάχου* (5). Nous devons entendre, sans doute, dans ces expressions, des documents concernant le règlement des droits que le monastère devait percevoir de la foire tenue, c'est-à-dire des taxes et des quittances données et reçues par le monastère et les marchands qui participaient à la foire (6). On peut se demander s'il s'agit d'une ou de deux foires ; pourtant, étant donné la proximité de Sténimachos au monastère, on peut supposer qu'il ne s'agissait que d'une foire qui se tenait à Sténimachos, village appartenant alors à Bačkovo.

Enfin, le Typikon de la Kosmosôteira mentionne le droit *(δίκαιον)*

Voir *P. Mutafčiev*, Starijat drum prez «Trajanova vrata», p. 50 ; *I. Sakăzov*, Dubrovnik i Bălgarija v minaloto, dans Bălgarska Istoričeska Biblioteka, année 5 (1932/33), f. 1, p. 90-91. Voir *idem*, Tărgovskite otnošenija meždu Bălgarija i Genuezcite v načaloto na XIV v., dans IID, t. 7-8 (1928), p. 13-40.

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 183.
2. *Grégoras*, Bonn, II, p. 706.
3. *O. Tafrali*, Topographie de Thessalonique, Paris 1913, p. 147-148. *R. Janin*, Constantinople byzantine, Paris 1964², p. 94-99.
4. *Cedrenus*, Bonn, II, p. 454-455 ; *Zônaras*, Bonn, III, p. 560 ; voir *St. Antoljak*, Samuilovata država, Skopje 1969, p. 63.
5. *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 26-27, l. 4; p. 56, l. 6-7.
6. Cf. *Hélène Antoniadis-Bibicou*, Douanes, Paris 1963, p. 107-108.

sur les foires qui se tenaient tous les ans à Néokastron. Ce droit était perçu par le monastère auquel appartenait Néokastron (1). L'utilisation du pluriel *(πανηγύρεων)* dans ce cas là n'implique pas obligatoirement l'existence de plusieurs foires ; il peut s'agir d'une foire tenue au même endroit plusieurs fois dans l'année (2). Cependant, on ne peut pas exclure que, dans le cas de Néokastron, il ne s'agissait de marchés tenus dans de courts intervalles («nundinum») (3). Il est à remarquer que, conformément à la pratique byzantine, les foires se tenaient hors des murs des villes (Andrinople), ainsi que hors des monastères (Bačkovo) (4).

On ne sait rien sur la durée de ces foires. Il est difficile d'ailleurs de préciser leur rôle économique : s'agit-il seulement de marchés destinés à satisfaire aux besoins de la consommation locale ? ou bien étaient-elles en même temps le lieu où se déroulaient de grosses transactions entre marchands?

c. Le marché occasionnel

Le mouvement des armées à travers la région provoquait la création des marchés occasionnels dans la campagne ou même dans les villes, pour faire face aux besoins alimentaires des troupes. Ces marchés ne constituent pas une indication de certaines réalités économiques stables; pourtant, ils offrent une preuve de l'existence d'un excédent agricole considérable. Il est à retenir que la plupart des transactions dans ces marchés étaient basées sur la monnaie.

D'habitude, c'était l'Etat byzantin qui autorisait la création de ce type de marchés. C'est ainsi qu'Alexis I ordonna l'organisation des *πανηγύρεις* [=marchés] en faveur des Latins de la première Croisade, comme cela est aussi mentionné par les sources latines (5). D'autres marchés semblent être tenus à la suite d'accords directs entre les Croisés et la population locale. Durant le passage de l'armée de Barberousse à travers la région de Philippoupolis, les habitants Arméniens et Bulgares de quelques gros villages

1. *Louis Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 36, § 69, l. 13-14.

2. Voir par exemple l'expression respective «foires-Panejours» dans la version française de la Chronique de Morée (éd. *J. Longnon,* Paris 1911, p. 319) à propos de la foire de Berbaina, en Peloponnèse; v. aussi *J. Longnon,* L'empire latin de Constantinople et la principauté de Morée, Paris 1949, p. 277.

3. *Ph. Koukoulès,* Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός, III, Athènes 1949, p. 280-281.

4. Cf. *Ph. Koukoulès,* ibid., p. 276-277.

5. *Anne Comnène, Leib,* II, p. 226; *Pierre Tudebode* ou *Tudeboeuf,* Historia de Hierosolymitano itinere (=Recueil des historiens des Croisades, Historiens Occidentaux, III, Paris 1866), p. 17-18; *Guillaume de Tyr,* Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, ibid., I, Paris 1844, p. 52. *Louis Bréhier,* Histoire anonyme de la première Croisade, Paris 1924, p. 26.

d'alentour («vici») étaient obligés d'organiser un marché de ravitaillement en échange de la paix (1). La même chose se produisit dans la région de Peroustitsa, ainsi que dans d'autres parties des Rhodopes : les paysans habitant «les montagnes et les forêts» organisèrent un marché («forum rerum venalium») destiné à l'approvisionnement de l'armée (2). D'ailleurs, dans la ville même de Philippoupolis, abandonnée par la plupart de ses habitants à l'approche des Croisés, les Arméniens qui y restaient s'empressèrent d'organiser un marché «habundantissimum in omnibus» (3).

Aucune source de l'époque considérée n'évoque le marché régulier villageois. Cependant, un passage ambigu de Villehardouin et des renseignements postérieurs (4) laissent supposer que certaines transactions basées sur la monnaie pouvaient être effectuées dans les villages. Cette hypothèse pourtant, même dans le cas où elle pourrait être vérifiée, n'implique pas que le marché villageois était capable de se transformer en un centre d'échanges de grande portée ; c'était toujours la ville qui assumait le rôle de la concentration et de la distribution des biens.

Les sources ne permettent pas de dire avec certitude si le produit agricole excédentaire parvenait au marché par le producteur lui-même ou par un marchand qui effectuait ses achats sur les lieux de la production. Le cas de Rhaidestos, relaté par Attaleiatès à propos de l'établissement de φοῦνδαξ, indique que le marché urbain était ravitaillé en produits agricoles par les paysans eux-mêmes (5). On a déjà constaté la présence des trois types de marchés où le producteur était en même temps le vendeur de sa production à côté du marchand ; il en résulte que le commerce sédentaire

---

1. *Ansbert, Chroust,* p. 45.

2. *Ansbert,* ibid., p. 59 ; Historia Peregrinorum, *Chroust,* ibid., p. 141.

3. Annales Colonienses Maximi, *Pertz,* MGH, SS, XVII, p. 798.

4. *Villehardouin, Faral,* § 395 : «Henris li bais de l'empire a tote la soe gent chevaucha vers Andrenople, si l'asist a molt grant peril : que il i avoit mult grant gent dedenz et defors, qui les tenoient si prés que il ne pooient nul marchié avoir, ne forer, se pou non». *Bertrandon de la Broquière,* Le voyage d'Outremer, p. 200 : «...je arrivay à Philipopoly.. et se passe là à ung pont et est en tres bon pays et bien fertile de tous vivres et bons et à bon marchié..» v. *Pierre Belon,* Les observations de plusieurs singularitez, p. 65a, 67a.

5. *Attaleiatès,* Bonn, p. 201 : *μαθὼν* [Nicéphore] *ὡς ἐν τῷ κάστρῳ τῇ Ῥαιδεστῷ κατάγουσιν ἅμαξαι τὸν σῖτον πολλαί, καὶ διαπιπράσκουσι...;* p. 203 : *ἀπείργοντο δὲ καὶ οἱ τῆς περιχώρου ἐκείνης καὶ οἱ τῆς Ῥαιδεστοῦ ἔποικοι πωλεῖν τὰ ἴδια γεώργια ἐν ταῖς ἑστίαις αὐτῶν. ἀφηροῦντο δὲ καὶ οἱ μέδιμνοι καὶ μόνος ὁ φοῦνδαξ τῶν μεδίμνων ὑπῆρχε κύριος...* Sur ce sujet, v. *G. Bratianu,* Une expérience d'économie dirigée. Le monopole du blé à Byzance, dans Byz, t. 9 (1934), p. 643-662, repris dans les Etudes byzantines d'histoire économique et sociale, Paris 1938.

et le commerce itinérant co-existaient. Les foires, en particulier, devaient être surtout des places fréquentées par des marchands itinérants.

Il faut noter tout d'abord que notre région se trouve en dehors de grandes liaisons maritimes telles qu'elles sont représentées dans les livres de commerce des XIVe et XVe siècles (1). De toute façon, on sait que la région était fréquentée par des marchands étrangers qui s'étaient intéressés à l'exportation du blé. Il semble que le produit de la région destiné à l'exportation était concentré essentiellement dans les ports les plus proches qui appartenaient au système des liaisons maritimes méditerranéennes, c'est-à-dire Thessalonique, Péra, Varna. On a déjà signalé que dans les traités conclus avec les Occidentaux sont mentionnées certaines villes de la région fréquentées par les marchands étrangers (2).

En ce qui concerne la présence des Occidentaux résidant sur place, le renseignement déjà évoqué concernant les Vénitiens habitant Ainos (en 1320) parle des conflits professionnels entre ceux-ci et les indigènes (3). On ne peut affirmer ni exclure qu'il y ait eu conflit entre marchands. Cependant, le fait que le kommerkion figure parmi les taxes imposées aux Vénitiens permet de supposer que ce conflit était tout de même en relation avec les affaires commerciales. Mais l'essentiel serait de savoir si cet état de choses reflète une tendance de la part des marchands indigènes à s' interposer entre l'exportateur étranger et le producteur. Le fait que les marchands étrangers étaient en même temps des importateurs, comme il est indiqué dans les traités, corrobore cette hypothèse.

Le blé était le produit le plus recherché par les étrangers. Certaines délibérations du Sénat de Venise, datées des XIIIe et XIVe s., ont trait au blé de la Thrace importé par les Vénitiens à Venise (4). Il n'y a pas d'indications concernant les lieux précis de la vente, mais on peut supposer que celle-ci concernait toutes les contrées de la production céréalière. De plus, rien ne

---

1. Voir *R. Romano*, A propos du commerce du blé dans la Méditerranée des XIVe et XVe siècles, dans Hommage à Lucien Febvre, Paris 1954, p. 149-161. Il s'agit des liaisons maritimes établies d'après La Pratiqua della Mercatura, de Pegolotti, et celle de Giovanni d'Antonio da Uzzano, ainsi que d'après El libro di mercantantie et usanze de'paesi, de «pseudo-Chiarini», et une Tariffa zoé noticia di pexi e mexure di luogi e terre che s'adovra marcadantia per el mondo, oeuvre anonyme.

2. V. ci-dessus, p. 220.

3. *G. Thomas*, Diplomatarium Veneto-levantinum I, p. 164; v. *Hélène Ahrweiler*, Byzance et la mer, Paris 1966, p. 349.

4. *R. Cessi*, Deliberazioni del Maggior Consiglio di Venezia, III, Bologna (1950), p. 310 (année 1291); *F. Thiriet*, Délibérations, I, p. 64, no 161 (année 1291); p. 151, no 289 (année 1313); p. 163-165, nos 346, 351 (année 1316).

nous permet d'établir le mouvement dans la région des céréales à exporter. Aussi, n'a-t-on pas grande chose à ajouter à ce qui a été déjà dit au sujet du marché intérieur. Retenons le fait qu'une partie des marchandises mises en circulation était importée.

Kritoboulos, en décrivant Ainos (1), donne une image vivante de ce qu'étaient les communications interrégionales :

«Car Ainos était jadis la plus grande ville des Aiolides...parce qu'elle se trouve située sur le meilleur endroit de la côte de Thrace et de Macédoine. Ayant du côté sud l'Egée et les îles proches d'Imbros et de Lemnos et les autres, elle en profite largement de leur commerce ; du côté nord c'est le fleuve Hèbre... Celui-ci [l'Hèbre] offre aux bateaux marchands qui le gagnent à travers la ville la possibilité de pratiquer le commerce dans l'arrière-pays et dans certaines villes avoisinantes... Mais ce qui est le plus important et en quoi elle [Ainos] l'emporte à l'excès sur les villes voisines en faisant entrer de l'argent et de revenues, c'est le sel qui s'y fait, le plus nombreux et le meilleur de tout ; en le répandant et en le vendant en Thrace et dans toute la Macédoine, elle obtient la plus grande quantité d'or et d'argent;...».

Le rôle économique d'Ainos semble être essentiellement celui de la centralisation du trafic entre les îles de la mer Egée et l'arrière pays de la Thrace qu'arrosait l'Hèbre (2). Déjà dans le Typikon de la Kosmosôteira, on relève la vente en gros de l'huile que les bateaux transportèrent dans le port d'Ainos. Pourtant, on y trouvait aussi des marchands d'huile au détail que le fondateur du monastère conseille d'éviter à tout prix (3). Kritoboulos, dans le passage cité plus haut, nous renseigne sur l'activité économique de la ville, qui concernait surtout ce trafic interrégional, dont se font aussi l'écho le faible tonnage des bateaux de la Kosmosôteira propres au cabotage ; l'importation à Ainos de l'huile provenant d'autres localités et vendue à prix plus bas que chez les marchands ; les en-

1. *Kritoboulos, Grecu*, p. 193, 195 : «...ἐκ μεσημβρίας μὲν ἔχουσα [l' Ainos] τὸν τε Αἰγαῖον καὶ τὰς νήσους παρακειμένας Ἴμβρον καὶ Λῆμνον καὶ τὰς λοιπάς, καὶ τὴν ἀπὸ τούτων ἐμποριαν ὀαψιλῶς καρπουμένη·... παρέχει δὲ [l' Hèbre] καὶ τοῖς ἐν τῇ πόλει δι' αὐτοῦ πλοίοις φορτηγοῖς τὰς ἐμπορίας ποιεῖσθαι ἔς τε τὴν μεσόγειαν καὶ τινας τῶν ἐν αὐτῇ πόλεων πλησιοχώρους αὐτῷ...Τὸ δὲ δὴ μεῖζον καὶ ᾧ πάσας σχεδὸν τὰς γειτονούσας νικᾷ μεθ' ὑπερβολῆς τῇ τε τῶν χρημάτων καὶ προσόδων φορᾷ, οἱ ἐν αὐτῇ [à Ainos] γινόμενοι ἅλες...οὓς ἀνὰ πᾶσαν Θράκην τε καὶ Μακεδονίαν διαδιδοῦσά τε καὶ διατιθεμένη ὅτι πλεῖστον ἐυλλέγει χρυσὸν καὶ ἄργυρον....

2. C'est exactement le contraire de ce qui se passait au XIXe s. où l'activité commerciale de la ville fut de moindre importance, puisque Ainos constituait alors seulement une échelle d'embarquement du bassin de l'Hèbre et notamment des villes de Philippoupolis et d'Andrinople, voir *A. Viquesnel*, Voyage dans la Turquie d'Europe, I, p. 334.

3. *Louis Petit*, Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 34, § 63, l. 1-4.

vois des poissons fumés d'Ainos à Lesbos ; les trouvailles des monnaies frappées dans les principautés latines (1).

d. La circulation monétaire

On a déjà remarqué que les sources occidentales relatives aux Croisades font état des échanges qui intervenaient entre les Croisés et la population locale sur une base monétaire. Cependant, ces témoignages sur la circulation monétaire ont une portée limitée pour la campagne, étant donné qu'ils se rapportent à des marchés occasionnels ; au contraire, ils sont plus valables dans les cas où ils se réfèrent au marché de la ville.

Une autre catégorie de données, les trouvailles numismatiques dans les Rhodopes proprement dits, contribue à mettre à jour un aspect de la circulation monétaire : il s'agit des trouvailles de monnaies de cuivre qui indiquent, mieux que ne le fait la monnaie d'or, la circulation monétaire. Ces monnaies de cuivre sont le résultat de transactions sur des biens de moindre valeur, donc elles sont liées à un type de marché accessible à une gamme variée de revenus. C'est ainsi qu'un trésor comprenant des billons constitue une preuve en faveur de la circulation monétaire, tandis qu'un trésor composé de monnaies de grande valeur peut, parfois, indiquer un circuit monétaire affectant seulement certaines catégories sociales et ne se liant pas nécessairement au marché (2). Il est à noter que ces trésors ont été trouvés dans des villages ou à proximité de villages (voir le tableau n° 2). Donc, l'existence de trésors en monnaies reflète des situations variées, la thésaurisation des monnaies en or et en argent indiquant souvent que celles-ci ne fonctionnaient pas comme moyens d'échange.

A côté de ces données archéologiques, on peut rappeler le renseignement de Cantacuzène concernant Angélitzès, chef de Gratianou, en 1343, qui avait trouvé un grand trésor en pièces de monnaie (*θησαυρὸν χρημάτων*)(3). Le butin énorme que les troupes ennemies pouvaient enlever après la prise

---

1. V. ci-dessous, p. 227 sq. En ce qui concerne la flotte marchande d'Ainos, il faut rapporter le témoignage de *Giacomo Badoer* (1436-1440), Il Libro dei Conti, Roma 1956, p. 416 : un capitain d'Ainos, Georges Doscaropoulos, transportait des marchandises de Tana à Constantinople. Voir *T. Bertelé*, Il giro d'affari di Giacomo Badoer : precisazioni e deduzioni, dans Akten des XI. Internationalen Byzantinisten Kongresses, München 1958, München 1960, p. 57.

2. Voir à propos les remarques d' *Hélène Antoniadis-Bibicou* (Douanes, p. 253-255) sur la signification des trésors par rapport à la circulation monétaire.

3. *Cantacusène*, Bonn, II, p. 425-426.

écarts entre les monnaies les plus anciennes et les plus récentes de chaque trouvaille collective. Ces écarts se présentent avec la fréquence qui suit :

Ecarts (ans)	Fréquence des trouvailles
16	1
17	1
22	1
26	1
= 10-30	=4
40	2
41	2
42	2
= 31-50	=6
57	1
60	7
61	5
63	1
65	1
= 51-70	= 15
79	3
85	2
86	1
= 71-90	= 6
99	2
102	1
104	3
= 91-110	= 6
112	1
122	1
123	5
= 111-130	= 7
263	1
= 251-270	= 1

Ces rapports indiquent l'existence d'écarts très variés (de 16 à 263 ans) ; cependant, les écarts qui s'établissent entre 51 et 70 ans présentent la plus grande fréquence (15 trouvailles sur un total de 45). Il s'agit là de la période entre les années 1143 (date de l'ascension au trône de Manuel I Comnène) et 1203, dernière année du règne d'Alexis III Ange. Nous constatons donc que la plupart des monnaies enfouies était d'une émission relativement ré-

cente. Cela constitue une preuve indirecte de l'existence de la circulation monétaire. En outre, l'absence de pièces plus anciennes dans les trouvailles suggère justement que la thésaurisation proprement dite n'était pas dominante : le fait que la grande majorité des pièces était de monnaies de cuivre en est significatif.

Dans le tableau no 3, les monnaies de la période qui commence au XIe siècle sont plus nombreuses que celles qui appartiennent à la période précédente (IVe - XIe s.) : nous ne disposons que de 114 pièces de la période allant de 324 à 1081 (757 ans), tandis que le nombre des pièces de la période suivante (1081-1356 : 275 ans) s'élève à 372. Ce rapport s'affirme même dans le cas d'Asenovgrad et des localités inconnues, si l'on compare le nombre des pièces aux années qui leur correspondent : Asenovgrad, 16 pièces pour la période de 518 à 1059 (541) ans, 11 pièces pour celle de 1143 à 1356 (213 ans) ; localités inconnues, 87 pièces pour la période de 324 à 1081 (757 ans), et 86 pour celle de 1081 à 1356 (275 ans).

On peut tirer deux conclusions générales de ce qui précède : 1) A partir de 1204, les monnaies byzantines cèdent leur place aux monnaies frappées dans les principautés latines, la Bulgarie [1], ainsi qu'aux monnaies occidentales, en l'occurence, vénitiennes. Pendant un bref intervalle, la monnaie frappée par les princes de Thessaloniq ie est mise en circulation, elle aussi, dans la région.

2) La monnaie byzantine dans les trouvailles collectives est par excellence une monnaie de cuivre. Ce fait s'explique en partie par la politique monétaire des Comnènes qui avaient accéléré la frappe de monnaies de ce genre à la suite de la réforme fiscale d'Alexis I [2]. Cependant, il faut noter que la prépondérance des monnaies de cuivre s'affirme même dans le période précédente. C'est cela justement qui nous offre une indication de plus de la circulation monétaire, plus valable encore que ne le font les trouvailles en monnaies d'or.

La fréquence avec laquelle se présentent dans les trouvailles les diverses monnaies nous aide à discerner les grandes zones monétaires qui reflètent respectivement l'aspect international ou régional des échanges commerciaux. Selon Metkalf, on peut distinguer deux zones de circulation monétaire dans les Balkans-est. Dans l'une d'elles, au nord et à l'est de Philippoupolis, la

1. C'est en effet à partir du règne de Kaloyan que de monnaies bulgares commencent à être frappées, v. *K. Kolev*, Sekli li să sobstveni moneti vladetelite ot Părvata bălgarska dăržava?, dans GNAMPI, t. 6 (1968), p. 117 - 136.

2. Voir *N. Svoronos*, Cadastre, p. 116-118. *M. Hendy*, Coinage and money in the byzantine empire, 1081-1261, p. 39-49.

circulation semble orientée vers la mer Noire et Constantinople, tandis que dans l'autre, au sud et à l'ouest de Philippoupolis, la monnaie provient de la Macédoine et notamment de Thessalonique (1).

c. Les investissements et la thésaurisation.

Il n'y a que peu de choses dans notre documentation qui peuvent concerner les investissements. Tout ce que l'on sait au sujet des investissements sur la terre provient de quelques renseignements relevés dans le Typikon de Bačkovo. Il s'agit de certains achats de terrains et de maisons situés dans le kastron de Mosynopolis, du monastère de Saint-Georges à Papikion avec toute sa propriété terrienne, ainsi que d'autres achats du même genre (2). Il est à noter particulièrement le passage du Typikon où il est stipulé qu'on devait disposer les excédents de la caisse du monastère en vue d'acheter des terrains (3). C'est le contraire qui se produit à Kosmosôteira, où les excédents de la caisse ne semblent pas être destinés à des investissements sur la terre mais aux dépenses éventuelles dans des travaux de réparation (4).

En ce qui concerne les investissements dans la construction, les cas mêmes des monastères de Bačkovo et de la Kosmosôteira et leurs annexes (bains, auberges, hôpitaux, ponts) en sont représentatifs. Certes, il n'y a aucune allusion au montant de l'argent investi. Ce qu'il faut remarquer, c'est le fait qu'une partie du travail utilisé dans la construction, c'est-à-dire le travail des parèques, n'était pas rémunéré. Pakourianos en offre le témoignage en disant que lui-même n'a pas voulu utiliser dans la construction du monastère une main d'oeuvre non rémunérée (5).

Malgré la tendance à la thésaurisation, le prêt à intérêt constituait un trait caractéristique de l'économie byzantine, et on le constate dans toutes les couches sociales (6). Les documents dont nous disposons en donnent

---

1. *D. Metkalf,* Coinage in the Balkans, p. 240. A propos de la circulation de la monnaie byzantine en Bulgarie, v. *St. Lišev,* Bălgarskijat srednovekoven grad, p. 35. Pour le rôle de la monnaie en général dans l'économie bulgare, v. *idem,* Za pronikvaneto i roljata na parite văv feodalna Bălgarija, Sofija 1958.

2. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 10-11; v. ibid, p. 55, l. 34, où sont mentionnées les pièces justificatives *(ἀγοραστήρια χαρτία)* de ces achats.

3. *Louis Petit,* ibid., p. 46, l. 20-23.

4. *Louis Petit,* Typikon du monastère de la Kosmosotira, p. 49, § 94.

5. *Louis Petit,* Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 9, l. 27-32.

6. *G. Ostrogorski,* Löhne und Preise im Byzanz, dans BZ, 32 (1932), p. 309-311.

quelques exemples, bien qu'ils ne laissent pas toujours apercevoir la nature des besoins que ces prêts tentaient de servir. Le conflit entre créanciers et débiteurs à Andrinople, pendant la révolte de 1341, peut se rapporter même à des prêts de consommation (1). Un cas de prêt à gage, dans les milieux riches cette fois-ci, est mentionné dans l'acte ecclésiastique de 1330, déjà évoqué: Théodore Padyatès donne à gage une partie de la dot de sa belle-fille pour toucher un prêt qui, depuis, ne fut jamais amorti (2). D'après un autre acte ecclésiastique, daté de 1324, certaines personnes au service de la métropole de Didymoteichon avaient emprunté à Maria, la grande papiaina Aspiétissa, la Choumnaina, contre leurs biens, des objets précieux pour les déposer en gage, afin d'obtenir un prêt en numéraire (3).

Ces exemples, d'ailleurs peu nombreux, indiquent le rapport entre la thésaurisation et l'usure. L'objet précieux qui est une forme indirecte de thésaurisation fonctionne comme gage ; il constitue une fortune que l'on peut trouver là où le numéraire fait défaut. Dans le cas de Choumnaina en particulier, on aperçoit une chaîne de prêts : des membres de la métropole s'endettent auprès d'un particulier (la Choumnaina), pour qu'ils puissent se procurer des gages qui leur permettront de s'endetter auprès d'une tierce personne ; celle-ci, cette fois, va verser l'argent liquide.

Richesse et existence de monnaie ne constituent pas des notions identiques : si l'acquisition d'objets précieux est un moyen de thésaurisation et d'affirmation sociale, cependant, cette acquisition n'arrive pas à se substituer à la fonction de la monnaie : c'est ici qu'on peut parler d'une antinomie qui se manifeste entre les diverses fonctions de la richesse selon que celle-ci se présente sous la forme de l'objet précieux ou sous la forme de la monnaie : là où il y a un certain circuit monétaire, l'objet précieux ne peut fonctionner en tant que valeur d'échange qu'au moyen de la monnaie. Si cela est vrai, il ne serait pas risqué d'y voir une dépréciation des biens de luxe et de prestige, qui se substituaient indirectement à la monnaie.

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 177.

2. M M, I, p. 152, no 70 : ... *ὁ κῦρ Θεόδωρος ὁ Παδυάτης ἐκεῖνος, ἀναδέχεται μὲν τὰ τῆς προικὸς πράγματα, ποσότητος, ὄντα ὑπερπύρων λιτρῶν λς, καὶ τὰ μὲν αὐτῶν εἰς οἰκείας χρήσεις καταναλίσκει, τὰ δὲ εἰς ἐνέχυρα δίδωσι, καὶ ὑπέρπυρα δανεισάμενος κατὰ τὸν ὅμοιον τρόπον... ἐκδίδωσι τῷδε τῷ δομεστίκῳ... τὸ περὶ τὴν Βήραν κτῆμα αὐτοῦ...*

3. M M, I, p. 106, no 57 : .. *προσιόντες αὐτῇ ᾐτήσαντο καὶ ἔλαβον κόσμιά τινα ταύτης καὶ λοιπὰ διάφορα πράγματα συναινοῦντος καὶ τοῦ .. μητροπολίτου Διδυμοτείχου...αὐτὴν καταπείθοντος, ὡς ἂν παραθέμενοι αὐτὰ εἰς ἐνέχυρον ἀνόσωσι τὴν τοιαύτην χρείαν αὐτῶν...*

CHAPITRE VI

LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES ET MILITAIRES

L'histoire politique des Rhodopes à travers les XIIIe et XIVe siècles est tracée ici par rapport aux forces qui exerçaient le pouvoir politique dans la région. Nous discernons quatre étapes successives :

1) 1185-1204 : Le pouvoir est exercé par l'empire byzantin malgré les tendances centrifuges qui se manifestent par des formations autonomes. Le conflit s'engage entre l'empire d'une part et le deuxième Etat bulgare ou les chefs bulgares locaux de l'autre, qui cherchent à établir leur domination dans la région.

2) 1204-1241 : Le pouvoir byzantin cesse de s'exercer par suite de la conquête latine. La région subit plusieurs occupations parallèlement à la création des unités autonomes locales : feudataires latins, principauté de Slav, despotat d'Epire, Ivan Asen II († 1241).

3) 1241-1321 : Les opérations militaires des empereurs de Nicée, qui reprennent la tradition de l'empire byzantin, marquent le commencement de la reconquête. Le pouvoir byzantin s'affirme en même temps que s'affaiblit l'Etat bulgare.

4) 1321-1354 : La période est fortement marquée par les guerres civiles qui accélèrent le démantèlement du pouvoir byzantin dans la région et entraînent des modifications démographiques. Les tendances à l'autonomie s'affirment avec la formation de la principauté de Momčil, tandis que les incursions des Bulgaro-Tatars, d'une part, et des Turcs asiatiques, de l'autre, créent un état de malaise permanent qui pèse lourdement sur le processus de décomposition. La pénétration turque, en particulier, conduisant parfois à des installations solides, marque une nouvelle époque qui s'achèvera avec la conquête ottomane.

1) 1185 - 1204

La conquête et l'annexion de la Bulgarie à l'Etat byzantin, menées à bien par les empereurs Jean Tzimiskès et Basile II, firent avancer la frontière politique de l'empire jusqu'au Danube. La région des Rhodopes, autrefois région limitrophe, incorporée soit à Byzance soit au premier Etat bulgare,

devint ainsi une province comprise à l'intérieur de l'empire. Cet état de choses a continué jusqu'à la fin du XIIe siècle, où la révolte des frères Pierre et Asen, en 1185, et la création du deuxième royaume bulgare changèrent de nouveau l'équilibre des forces dans la péninsule. Malgré une série des campagnes qu' Isaac II avait menées contre les Bulgares, Byzance fut obligée de reconnaître un Etat bulgare indépendant et d'abandonner le territoire compris entre le Danube et la chaîne des Balkans. De ce fait la région des Rhodopes devint à nouveau une région limitrophe, étant donné que le massif de la Sredna Gora échappait alors à la domination byzantine. Il est d'ailleurs significatif que les deux grandes villes de la région, Andrinople (et notamment Taurokômon, dans sa proximité) et Philippoupolis aient servi de bases aux opérations d'Isaac II contre la Bulgarie (1).

En tant que région limitrophe, les Rhodopes étaient exposés aux envahisseurs venant du nord, en l'occurence les Bulgaro-Valaques du deuxième Etat bulgare et leurs alliés les Coumans. Si bon nombre d'attaques se réduisaient à des razzias ayant pour but la prise du bétail et d'autres richesses, l'avènement au trône des tsars de Kaloyan, en 1196, marqua une période d'incursions particulièrement violentes, dont le point culminant se situe au début du XIIIe siècle. Simultanément à la recrudescence des raids bulgares, les contrées maritimes de la région subissaient le pillage des troupes normandes auxquelles pourtant le général Alexis Branas infligea une défaite décisive à Mosynopolis et à Dimitritsa. Outre cela, la région fut rudement éprouvée par le passage des armées de Barberousse auquel se rallièrent en hâte Etienne Nemanja et les Asenides. Philippoupolis, Andrinople, Didymoteichon, ainsi que toutes les forteresses sur les pentes nord et est des Rhodopes furent prises et pillées, et en même temps la campagne dévastée pour l'approvisionnement des troupes.

On ne peut pas se prononcer sur les éventuels changements démographiques provoqués par la fuite de la grande masse des habitants de Philippoupolis et d'Andrinople à l'approche des Croisés. Toutefois, si l'on ne connaît pas le sort et les mouvements des habitants de la première, on est mieux informé sur le cas de la seconde. Ainsi, on sait qu'une partie des habitants d'Andrinople s'étaient enfuis à Constantinople, tandis qu'une autre partie s'étaient enfermés dans la forteresse voisine de Didymoteichon sans pouvoir finir par échapper aux Croisés : ceux-ci, après le siège et la prise de la forteresse, massacrèrent sur place la garnison et tous les hommes adultes (2). Pourtant, il semble que la vie ait repris dans ces trois villes aussitôt

1. *Choniatès*, Bonn, p. 516, 520.
2. *Ansbert, Chroust*, p. 54; Historia Peregrinorum, ibid., p. 146-147.

après la paix d'Andrinople, en 1190, et le passage des Croisés en Asie Mineure, les mentions postérieures ne fournissant là-dessus aucune indication contraire.

La décomposition générale de l'empire se manifesta dans la région par deux processus différents ayant un dénominateur commun, à savoir la grande propriété terrienne. Ainsi, le général Alexis Branas, issu d'une puissante famille d'Andrinople (1), tenta en vain d'accaparer le pouvoir en se proclamant empereur dans sa ville natale (1185). De même, c'est l'aristocratie militaire de la région de Philippoupolis qui encouragea le cousin de l'empereur, Constantin, megaduc et stratège de Philippoupolis, à prendre la pourpre, en 1194; il devait être arrêté et livré à Isaac II un peu plus tard par ceux même qui l'avaient proclamé autokratôr (2). C'est au contraire par le mouvement séparatiste que se manifesta l'autre processus de décomposition. Le boljar Ivanko, qui s'était réfugié auprès du nouvel empereur Alexis III après l'assasinat du tsar Asen I et la prise du pouvoir à Tărnovo par son frère Pierre, avait été nommé gouverneur de Philippoupolis et commandant en chef des forces byzantines opérant dans la région contre ses compatriotes. Avec ce but apparent, Ivanko, outre la reconstruction des anciennes forteresses, en fit construire sur le bord nord des Rhodopes une série de nouvelles dont on ne connaît nommément que Krytzimos (3). Tout cela devait peser sur le caractère militaire d'une région déjà très fortifiée.

Les choses évoluèrent rapidement par la suite. En 1198, c'est la rupture complète : Ivanko se constitua chef indépendant de la région qui finit par comprendre toute la partie centrale des Rhodopes proprement dits et une partie importante de la Macédoine orientale. Plus précisément, les frontières de la principauté d'Ivanko devaient suivre une ligne allant de Philippoupolis (exclue) au nord jusqu'aux environs de Mosynopolis-Xantheia (incluse)-Abdère-Mont Pangaion au sud, en passant par la région des sources de l'Arda (thème des Smolènes) (4).

Le pouvoir byzantin eut de grandes difficultés pour se réinstaller dans la région, d'autant plus que les expéditions contre Ivanko, d'une part, se heurtaient à l'hostilité de la population locale bulgare et, d'autre part, étaient compromises par les incursions presque simultanées de Kaloyan ; celui-ci avait déjà conclu avec Ivanko une alliance dirigée *κατὰ Ῥωμαίων* (5). De surcroît, Byzance devait en même temps faire face à une autre principauté

1. *Choniatès*, Bonn, p. 492.
2. *Choniatès*, ibid., p. 570-571.
3. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 168.
4. Voir ci-dessus, ch. I, p. 7 et note 7, p. 8 et note 1; ch. III, p. 68.
5. *Choniatès*, Bonn, p. 679.

autonome bulgare, qu'elle avait pourtant reconnue comme telle : il s'agit de la principauté que Dobromir Chrysos s'était taillée dans la région macédonienne de Stroumitza-Prosakos sur l'Axios. Chrysos s'étant rallié, lui aussi, à Kaloyan, toutes les forces bulgares, étatiques ou dissidentes, se mirent à disputer le pouvoir à Byzance dans une grande partie de ses provinces européennes. L'aide que l'ex-commandant en chef byzantin Manuel Kamytzès apporta à son gendre, Chrysos, reste un événement marginal de ce conflit.

Quoi qu'il en soit, les Byzantins réussirent au début du XIIIe siècle à venir à bout d'Ivanko et de Chrysos et à dissoudre leurs principautés autonomes. Mais tandis que le territoire de la première s'incorpora de nouveau à l'empire, celui de la seconde tomba à la longue entre les mains de Kaloyan. D'ailleurs, l'approche de la IVe Croisade et le désir qu'avaient les Bulgares d'élargir la frontière nord-ouest du royaume dictèrent le traité de paix de 1202 entre Byzance et la Bulgarie, à laquelle l'empire dut céder les provinces nord-ouest, de Belgrade jusqu' à Sofia, déjà prise en 1194 par Kaloyan. La région des Rhodopes devint de nouveau une région limitrophe byzantine. La révolte du gouverneur des Smolènes, Spyridônakès, et son effort pour constituer une nouvelle principauté sur des lieux inaccessibles et fortifiés par nature, survenus en 1201, furent facilement maîtrisés et n'eurent pas de lendemain.

A la veille de la IVe Croisade, l'image administrative de la région reste en gros celle que donne le chrysobulle de 1198. Les thèmes de Philippoupolis - Béroè - Morrha - et - Achridôs (1), d'Andrinopole-et-Didymoteichon et celui de Boléron, joint alors aux thèmes de Strymôn et de Thessalonique, couvrent presque entièrement le territoire de la région et marquent ses limites (2). Le premier des thèmes mentionnés comprenait la plaine supérieure de l'Hèbre avec Béroè et la capitale Philippoupolis ainsi que les Rhodopes proprement dits sauf la région appartenant au thème des Smolènes ; celui-ci ne figurait pas dans le chrysobulle d'Alexis III, mais son existence est confirmée par d'autres sources (3). Au thème d'Andrinople-et-Didymotei-

1. Pour le problème concernant «Morrha» et «Achridôs» v. ci-dessus, ch. I, p. 10-11.

2. Pour l'analyse détaillée de ce chrysobulle, il convient toujours de renvoyer à *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 144 sq., ainsi qu'à *D. Zakythinos*, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, dans EEBΣ, t. 17 (1941), p. 208-274; t. 18 (1948), p. 42-62; t. 19 (1949), p. 3-25.

3. *Choniatès*, Bonn, p. 680; v. ibid. p. 708; *Louis Petit*, Typikon de Grégoire Pacourianos, p. 55, 56. Pour les problèmes de localisation, v. ci-dessus, ch. III, p. 68. Le thème des Smolènes était auparavant joint au thème de Strymôn, v. *St. Kyriakidès*,

chon appartenait la plaine inférieure de l'Hèbre y compris, probablement, la région des bouches du fleuve jusqu'à Makrè ; à partir de là commençait le thème de Boléron qui s'étendait vers l'ouest jusqu'au Nestos.

Cet état de choses fait apparaître l'émiettement de la région en plusieurs unités administratives dont l'union occasionnelle sera superficielle et provisoire. La question se pose de savoir si cet émiettement découle de la dégradation de la situation générale ou, au contraire, d'une politique prétendûment consciente du caractère spécifique de la région et des situations précises, la décentralisation rendant plus souples et plus efficaces les cadres administratifs et militaires. Tout porte à croire que la première hypothèse est la bonne pour cette période : la correspondance éventuelle entre les formes administratives et les particularités militaires de la région ne serait que fortuite.

2) **1204 - 1241**

L'effondrement de l'empire, en 1204, et les nouvelles formations étatiques qui en résultèrent, poussèrent au plus fort degré l'émiettement dans les Rhodopes. Toute la région fut féodalisée, soit directement par l'empereur de Constantinople, soit par les Croisés et Venise, qui reconnaissaient la suzeraineté, au moins de principe, de l'empereur. L'unité administrative prédominante est la ville («civitas») avec ses environs, donnés en fief aux divers chevaliers latins. Parfois, la ville est désignée en termes byzantins fiscaux et cadastraux ou qui les traduisent («pertinentia», «catepanicium», proasteion (1).

Les principaux bénéficiaires dans la région sont les Croisés. Toute la région leur est subordonnée sauf Andrinople, cédée aux Vénitiens, et le territoire de l'ancien thème de Boléron : celui-ci, depuis Mosynopolis et non Makrè comme on pouvait s'y attendre, a fait partie du royaume de Thessalonique cédé à Boniface de Montferrat. En particulier, les Croisés reçurent Didymoteichon et ses environs (Hugues de Saint-Paul), Makrè et Trajanoupolis avec le proasteion de *Βλάχων* (= *Βλάχων* (2)) et Bèra, donnés à Geoffroy de Villehardouin qui y envoya son neveu, Anseau de Courcelles (3), Ainos et ses dépôts, l'emporeion de Sagoudaous, ainsi que des localités de moindre importance comme Scifis (= le village *Σίφους* (4)) et Pagadi.

---

ibid., p. 56, 168. Pour l'histoire thématique de la région, voir *Catherine Asdracha*, **Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle: Prosopographie, dans REB, t. 31 (1973), p. 275-297;** *eadem*, **Les Rhodopes au XIVe siècle, ibid., t. 34 (1976).**

1. *A. Carile*, **Partitio.. Romanie, p. 228, 230-231, ainsi que p. 218 sq.**
2. *D. Zakythinos*, **Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως, ibid., t. 22, p. 161-162.**
3. *Villehardouin, Faral*, **II, § 382.**
4. *D. Zakythinos*, **ibid., p. 163.**

Les Croisés reçurent encore la vallée de l'Arda en aval d'Andrinople et la vallée supérieure de l'Hèbre où «la duchee» de Philippoupolis, mentionnée dans Villehardouin (1) mais non dans la «Partitio Romaniae», fut octroyée par Baudouin à Renier de Trit (2).

Cette image, claire dans sa conception, ne s'accordait pourtant pas à la réalité. En fait, outre les divergences inter-latines (comme, par exemple, celle qui opposa l'empereur Baudouin à Boniface de Monferrat peu après la prise de Constantinople (3)), le partage réel des terres octroyées en fief se heurta d'une part à la résistance de l'aristocratie grecque locale, jalouse de ses privilèges, donc méfiante envers les feudataires latins, et d'autre part à la puissance bulgare en pleine ascension.

L'importance de la Bulgarie en tant que facteur politique dans les Balkans fut encore accentuée par la reconnaissance juridique de la part de Rome et le couronnement de Kaloyan par le légat d'Innocent III, en 1204 (4). L'alliance gréco-bulgare de 1205 déclencha la révolte dans les villes de Thrace, Andrinople et Didymoteichon en tête, d'où furent chassées les garnisons latines ; à propos de ces dernières, d'ailleurs, il est à noter que leur effectifs étaient très réduits, se montant parfois à quelques dizaines de chevaliers (5). Le grand coup porté par les troupes bulgaro-coumanes de Kaloyan sur les Latins dans la bataille d'Andrinople, en 1205, ébranla sérieusement l'occupation, d'ailleurs très faible, des villes de la Thrace par les Latins (6). Renier de Trit, après avoir brûlé le quartier des Pauliciens, se retira de Philippoupolis à Sténimachos (7).

Si la présence latine ne se montra pas capable de bouleverser les structures de la région, il en alla autrement avec le déclenchement de la grande offensive de Kaloyan après la rupture de l'alliance gréco-bulgare. Déjà pendant l'année 1205, Philippoupolis fut prise et détruite par le tsar qui mit à mort Alexis Aspiétès et d'autres Grecs habitant la ville (8). Suivirent

---

1. *Villehardouin*, ibid., § 303, 311, 399.
2. *A. Carile*, ibid., p. 218-221; v. *E. Gerland*, Geschichte, p. 30, 32.
3. *Villehardouin*, ibid., § 272-299; *Choniatès*, Bonn, p. 792-794.
4. Innocentii III Papae Regesta sive Epistolae, PL, t. 214, col. 1112-15; t. 215, col. 155-158, 277-280, 290-296; *I. Dujčev*, Prepiskata na papa Inokentii III s Bălgarite [La correspondance du pape Innocent III avec les Bulgares], dans GSU, ist.-phil. fac., 1942.
5. Voir, par exemple, le cas de Renier de Trit, qui arriva à Philippoupolis avec 120 chevaliers, *Villehardouin*, ibid., § 311.
6. Voir là-dessus la récente étude d'*A.A. Hansen-Löve*, Die Darstellung der Schlacht bei Adrianopel (1205) in der «Chronic von Morea», dans Etudes balkaniques, t. 7 (1971), fasc. 3, p. 102-112.
7. *Villehardouin*, ibid., § 345-346.
8. *Choniatès*, ibid., p. 829-830; T T, Urkunden, II, p. 39-40, no 176.

pratiquement toutes les villes de la Thrace (sauf Bizyè, Sèlybria, Andrinople et Didymoteichon), qui furent complètement rasées ou presque par les troupes bulgaro-coumanes, au printemps 1206 : parmi elles, les villes de la région Trajanoupolis, Makrè, Périthéôrion et Mosynopolis, la capitale de l'ancien thème de Boléron (1).

Sauf dans le cas de Philippoupolis, qui fut incorporée à l'Etat bulgare, la destruction des autres villes ne paraît pas avoir entraîné leur occupation permanente. Il n'empêche que pour certaines d'entre elles, comme par exemple Périthéôrion et Trajanoupolis, les sources ne commencent à en parler de nouveau qu'à partir du XIVe siècle, tandis que pour d'autres, comme Mosynopolis et Makrè, la vie se réduisit au strict nécessaire. Il semble même que les habitants de Mosynopolis aient trouvé refuge à Koumoutzèna et à Gratianou, qui commencent à cette époque à remplacer Mosynopolis en tant que villes-centres du Boléron (2). Un autre cas semblable est l'amorce du développement de Xantheia, ville jusqu'alors insignifiante mais à qui fut épargnée la destruction de 1206, aux dépens du Périthéôrion.

D'autre part, la destruction des fortifications et, donc, du système de défense rendait facile le va-et-vient des troupes du Kaloyan et le pillage systématique des richesses du pays (3). Du reste, des changements démographiques devaient avoir eu lieu dans toute la Thrace, puisque Kaloyan fit transporter et réinstaller les habitants des villes détruites dans la région du Danube (4). Même s'il ne faut pas en déduire que tous les habitants des villes thraces furent enlevés, il n'en est pas moins vraisemblable qu'une réduction considérable de la population soit survenue, qui aurait provoqué à son tour de nouveaux déplacements à l'intérieur de la région ainsi que des changements dans les relations ville - campagne.

On se fait une idée de ce que pouvait être le déplacement des hommes, femmes et enfants d'une région par le récit vivant de Villehardouin de la prise, destruction et pillage du Didymoteichon et de ses alentours, vers la fin de 1206 (5) : Kaloyan fit transporter vers la Sredna Gora tout un peuple, vingt mille hommes environ, avec son bétail et ses trois mille chars chargés de ses vêtements et de ses bagages. Il ne s'agissait là, sans doute, que d'un vrai «déménagement» de la population rurale, destiné à renforcer le peuplement dans les vastes plaines fertiles de la Bulgarie danubienne, où

1. *Choniatès*, ibid., p. 829-835 ; *Villehardouin*, ibid., § 404-421.
2. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 104-115.
3. Voir *Choniatès*, ibid., p. 835, où il mentionne le grand nombre de troupeaux enlevés par Kaloyan aux environs même de Constantinople.
4. *Akropolitès*, *Heisenberg*, p. 23.
5. *Villehardouin*, ibid., § 442-449; v. *Choniatès*, ibid., p. 852-853.

il devait procurer une main-d'œuvre avantageuse. La délivrance de cette population à mi-chemin grâce à la contre-attaque du nouvel empereur latin, Henri, ne la restitua pas dans son état antérieur : Henri permit aux gens de s'en aller où ils voulaient, à la terre d'où ils étaient originaires «o d'autre part», mais il leur enleva, en même temps, tout leur bétail, qui fut distribué aux chevaliers latins. Par ailleurs, la politique du peuplement des terres bulgares, plusieurs fois pratiquée par Kaloyan, est indiquée aussi dans un passage de Villehardouin au sujet de la ville Aulè «que Johannis avoit novelement repoplee de gent» (1).

Le rapprochement gréco-latin qui fut réalisé pour faire face au danger commun des incursions bulgares avait eu, outre l'aspect militaire, un retentissement sur la situation administrative de certaines villes de la région. Ainsi Andrinople, ville vénitienne, et Didymoteichon, ville appartenant aux Croisés, avec leurs dépendances, furent données en fief «sur la demande de leurs habitants» — dont une partie étaient des Philippoupolitains (2) qui y avaient cherché refuge après la destruction de leur ville par Kaloyan—au fils d'Alexis Branas et second mari d'Agnès de France, Théodore Branas ; celui-ci, le seul Grec, selon Villehardouin, qui s'était rangé du côté des Latins (3), s'intégra très tôt dans le système féodal latin et avait déjà reçu en fief la ville d'Aprôs, appartenant aux Croisés. Avec les nouvelles acquisitions d'Andrinople et de Didymoteichon, en juin 1206, Branas se présentait comme un feudataire puissant, soumis toutefois à une double appartenance puisqu'il devait obéir à Venise ainsi qu'à l'empereur latin de Constantinople. Reste à souligner que l'emprise de Branas sur Andrinople en particulier n'était pas complète, bien que Branas fût en même temps commandant en chef des forces latines tenues sur place ; en fait, il semble que la ville ait joui d'une certaine autonomie dans le cadre du système et que ses habitants aient constitué une sorte de corps civique, exerçant une autorité parallèle à celle de Branas (4).

Quant à la question de la double appartenance, elle est illustrée aussi par le cas de Geoffroy de Villehardouin en tant que maître de Mosynopolis, en septembre 1207 : il deviendra l'homme-lige de Boniface de Montferrat, le roi de Thessalonique, qui lui octroya la ville et sa région, et en même temps il obéira à l'empereur de Constantinople. Peu de temps après cet acte

---

1. *Villehardouin*, ibid., § 491.

2. V. ci-dessus, p. 237; aussi ch. V, p. 215. *Choniatès*, Bonn, p. 830; *E. Gerland*, Geschichte, p. 91.

3. *Villehardouin*, ibid., § 403.

4. Voir ci-dessus, ch. V, p. 214-215.

d'investiture, Boniface de Montferrat devait mourir dans une ambuscade bulgare (1).

La contre-attaque latine, qui avait déjà commencé, en été 1206, avec l'occupation des forteresses de l'Arda et la libération de Renier de Trit de Sténimachos, où il avait été assiégé pendant treize mois (2), finit par assurer à l'empire latin une grande partie de la Thrace. Toutefois, l'échec du siège mis par Kaloyan devant Andrinople, en avril 1207, était en grande partie dû au comportement de ses alliés Coumans qui, après avoir pillé la région, décidèrent de se retirer dans leur pays (3).

Il faut dire d'ailleurs que le pillage de la campagne s'était fait systématiquement tant par les Latins que par les Bulgares et qu'il entraîna plusieurs fois des catastrophes économiques de grande envergure : c'est ainsi que le pillage opéré par l'empereur Henri aux environs de Béroè, pendant l'expédition de 1206, provoqua l'abandon des cultures céréalières dans les années suivantes (4). D'autre part, le pillage qu'effectua Henri dans le territoire bulgare aux alentours d'Aréè (ville située au nord d'Andrinople), peu après le siège d'Andrinople par Kaloyan, ne semble être que le résultat du siège : la région d'Andrinople ayant été complètement dévastée par les Coumans et privée du bétail et des céréales, le menu peuple de la ville accompagna l'empereur dans son expédition de brigands, en emmenant des chars qu'il chargea des céréales et du bétail de toute sorte enlevés du pays ennemi (5).

La mort de Kaloyan à la fin de 1207 et l'usurpation du trône des Asenides par Boril déclencha des tendances séparatistes à l'intérieur de l'Etat bulgare. La région nord-ouest des Rhodopes, que Kaloyan avait incorporée à la Bulgarie dans les dernières années de son règne, se détacha de l'Etat bulgare et devint autonome sous l'autorité de Slav (l' Esclas d' Henri de Valenciennes, *Σθλάβος* chez Akropolitès), un parent des Asenides, qui avait été déjà nommé par Kaloyan commandant en chef de la forteresse de Tzépaina (6). La nouvelle principauté s'était formée cette fois-ci aux dépens

1. *Villehardouin*, ibid., § 496.
2. *Villehardouin*, ibid., § 433-440; *Choniatès*, ibid., p. 846-847.
3. *Villehardouin*, ibid., § 474.
4. *Villehardouin*, ibid., § 445; *Henri de Valenciennes, Longnon*, § 514 ; v. ci-dessus, ch. V, p. 189.
5. *Villehardouin*, ibid., § 474, 491-492.
6. *I. V. Papadopoulos*, Un acte officiel du despote Alexis Sthlavos au sujet du couvent de Spéléotissa près de Melenikon, dans Sp BAN, t. 45 (22), (1933), p. 4 ; v. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 38-39; T T, II, p. 268; *E. Gerland*, Gechichte, p. 154-160 ; *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 272-3 et passim ; *V. Laurent*, Un acte grec inédit du despote serbe Constantin Dragaš, dans REB, t. 5 (1947), p. 181, 184 ; *P. Lemerle*, Philippes, p. 183-184 ; *St. Lišev*, Za stokovoto proizvodstvo, p. 100 ; *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 81 et note 3.

du territoire bulgare, contrairement à l'ancienne principauté d'Ivanko dont le territoire avait été arraché aux Byzantins. Il est à remarquer que la formation sur le territoire de l'ancienne principauté de Chrysos, à l'ouest des terres de Slav, d'une autre principauté bulgare, celle de Strez (Στρέαζος, lat. Straces, Stratius) à Prosakos, attribue aux tendances séparatistes dans ces régions avoisinantes un caractère de continuité.

La consolidation de la principauté de Slav ne pouvait cependant pas se passer du facteur latin, qui essayait en effet d'étendre son emprise sur toute la région. L'expédition d'Henri contre Boril et la victoire latine dans la bataille de Philippoupolis, en juillet 1208, obligèrent Slav à entrer dans le système féodal latin en se constituant vassal de l'empereur. Cela se passa d'abord dans le camp latin à Krytzimos et plus tard dans la forteresse de Sténimachos, selon toutes les règles de la chevalerie occidentale. Décoré de plus du titre de despote, marié à une fille de l'empereur, Slav dut par la suite prendre part, comme un vrai chevalier latin, aux expéditions contre Boril ; il défendit aussi la Thessalonique latine en luttant aux côtés du comte Berthold de Catzenelbogen, d'Eustache, frère d'Henri, et des barons du royaume (1211) (1). En conséquence de ces alliances, Slav put étendre les frontières de sa principauté vers le Strymôn et occuper Mélénikon où il établit sa capitale. Du côté latin, cette alliance assura les frontières nord du territoire occupé ; Philippoupolis, après la défaite de Boril, passa de nouveau entre les mains latines et fut donnée en fief à Gérard de Stroem, un parent de son ancien maître Renier de Trit. D'ailleurs, quelques années plus tard (1213), le rapprochement entre Boril et Henri qui épousa la fille du tsar, mit fin aux hostilités latino-bulgares.

La mort de l'empereur Henri, en 1216, et la faiblesse de la dynastie à Constantinople marquèrent pour la domination latine sur la Thrace le début de la décadence ; en même temps, trois forces nouvelles et rivales entrent en scène : deux d'entre elles sont grecques, le despotat d'Epire et l'empire de Nicée, qui, tous deux, revendiquent l'héritage de l'empire byzantin et la prédominance dans la lutte pour Constantinople ; la troisième est toujours la Bulgarie, mais ayant maintenant à sa tête le tsar Ivan Asen II (1218). Au début, c'est Théodore Ange, le despote d'Epire qui l'emporte. En quelques années, il arrive à dominer tout le pays allant de Thessalonique (1224) jusqu'à Bizyè et même jusqu'aux portes de Constantinople : les villes de la région Xantheia, Mosynopolis, Gratianou, Makrè, Didymoteichon lui sont soumises, ainsi qu'Andrinople d'où il réussit à faire sortir la garnison envoyée auparavant par Jean III Vatatzès. Slav sauve l'existence de sa prin-

1. *Henri de Valenciennes, Longnon*, § 522-549; v. ibid., p. 54, note 1.

cipauté en s'alliant à Théodore Ange dont il épouse en secondes noces une parente (1). Quant à Philippouppolis et sa région, elle devait être encore entre les mains des Latins, puisque, dans une source de 1229, on mentionne le «ducatum de Finepople» (2).

La puissance ascendante du tsar Asen II et ses aspirations à la fondation d'un empire gréco-bulgare avec Constantinople, renforcées par son alliance avec la maison de Courtenay et par les projets de la régence, ont coupé court à l'expansion du despotat d'Epire. La bataille de Klokotinitza (1230) dans la partie nord-est des Rhodopes, anéantit l'une des puissances rivales grecques au profit de l'autre, comme il s'est prouvé par la suite. Mais entre-temps, Asen put installer sa domination pratiquement sur toute la Thrace et même au-delà, sur la Macédoine et sur une partie de l'Albanie. La principauté de Slav ne put résister devant une force centralisée puissante et finit par se dissoudre à l'intérieur de l'Etat bulgare. Les villes de la région, Andrinople, Didymoteichon et Philippoupolis ainsi que le Boléron entier s'étaient vus aussi incorporés du même coup (3). Sur les Rhodopes proprement dits, Asen fit exécuter une série d'oeuvres de restauration des forteresses, dont témoigne l'inscription de Sténimachos (4). Quelques unes de ces forteresses conservèrent leur organisation administrative byzantine, tandis que, dans d'autres, Asen nomma de nouveaux stratèges et fonctionnaires fiscaux et mit des garnisons bulgares, suivant toutefois les anciens cadres byzantins, d'après son plan général de formation d'un empire gréco-bulgare.

C'est dans ce sens que le tsar jugea opportun de conclure l'alliance avec Vatatzès, en 1235, à Gallipoli. L'Hèbre inférieur fut fixé comme frontière entre les deux Etats et plus particulièrment la forteresse de Kissos (à l'est des embouchures du fleuve), occupée alors par Vatatzès Toute la région au nord et à l'ouest de cette ligne resta sous la domination d'Asen (5).

La mésentente entre les deux alliés pendant le siège qu'ils mirent en commun devant Constantinople et les tergiversations du tsar conduisirent, en 1237, au siège de Tzouroulos par les troupes d'Asen et de ses récents alliés, les Francs. En même temps, eut lieu en Thrace l'invasion d'un grand nombre de Coumans qui, fuyant devant les Tatars, traversèrent le Danube et l'Haimos et descendirent jusqu'à Ainos; non seulement ils dévastèrent complètement la campagne et provoquèrent le déplacement de la population

1. *Akropolitès, Heisenberg*, p. 39-40.
2. TT, II, p. 267-268, no 273.
3. *Akropolitès, Heis.*, p. 41-43.
4. Voir *V. Zlatarski*, Asenevijat nadpis pri Stanimaka, dans IBAD, t. 2 (1911/12), p. 231 sq.; *M. Apostolidès*, Ὁ Στενίμαχος, Athènes 1962, p. 25-28.
5. *Akropolitès, Heis.*, p. 51-52.

dans les grandes villes fortifiées, mais encore ils vendaient les prisonniers aux marchés de ces villes (1) : toutefois, on peut penser qu'il s'agissait là d'un rachat de prisonniers et non pas d'une vente d'esclaves. En outre, Jean Vatatzès sut tirer un profit important de cette situation : les Coumans furent installés comme «stratiotes» sur le territoire européen de l'empire ainsi qu'en Asie Mineure, renforçant ainsi le système de la défense frontalière (2).

3) 1241 - 1321

La mort d'Ivan Asen II et l'invasion des Tatars en Bulgarie, suivies par l'instabilité politique et la transformation du pays en Etat tributaire des envahisseurs, suffiraient d'elles-mêmes à annuler l'oeuvre du dernier grand tsar bulgare. Toutefois, l'intervention de la puissance ascendante de l'empire de Nicée y contribua considérablement. Jean III Vatatzès, inaugurant, en 1242, la reconquête byzantine dans les Balkans, récupéra tout le territoire thrace y compris les Rhodopes et ses villes, au nombre desquelles Akropolitès nomme pour la circonstance Sténimachos et Tzépaina ; l'Hèbre supérieur marqua de nouveau la frontière byzantino-bulgare (3). Ce n'était là que la première étape de la reconquête qui devait comprendre aussi des territoires arrachés au despotat d'Epire avec Thessalonique en tête (1246).

Le renversement de cet état de choses dans les Rhodopes après la mort de Vatatzès, en 1254, ne fut que provisoire. Toutefois, la marche bulgare sur les Rhodopes nord et la reprise de toutes les forteresses depuis Tzépaina jusqu'à Ephraim près d'Andrinople, sauf Mneiakos à Achridôs, fut essentiellement due au comportement de la population locale : celle-ci, en tant que bulgare, se trouvait toujours prête à se détacher de l'occupation byzantine (4). Le facteur local, combiné souvent à l'organisation insuffisante de la défense byzantine, jouait d'habitude aux dépens de Byzance (5).

Une fois passé le choc imprévisible, l'empire de Nicée réagit vigoureusement. Par une série d'expéditions qui revêtirent le caractère d'une épopée, Théodore II Lascaris réussit à récupérer les acquisitions de son père en moins de deux années : le traité de Règinas (la rivière Ergéné, affluent gauche de l'Hèbre), en été 1256, négocié par l'intermédiaire du beau-père de Michel

1. *Akropolitès*, ibid., p. 54; v. *Anne Hadjinicolaou - Marava*, Recherches sur la vie des esclaves dans le monde byzantin, Athènes 1950, p. 87-88. V. ci-dessus, ch. IV, p. 136.
2. *Grégoras*, Bonn, I, p. 36-37. Voir ci-dessus, ch. III, p. 81.
3. *Akropolitès*, *Heis.*, p. 78.
4. *Akropolitès*, *Heis.*, p. 108-109; v. ci-dessus, ch. III, p. 64.
5. Voir *Akropolitès*, l. c.

Asen, le Russe Rostislav (l' *Ὄρος* d'Akropolitès), rétablit, outre la paix entre les deux Etats, les frontières anciennes, c'est-à-dire le courant de l'Hèbre supérieur (1) : les Rhodopes revinrent aux Byzantins. Cette paix fut d'autant plus précieuse pour Théodore II qu'elle lui restitua la forteresse de Tzépaina, de tout haute importance pour la défense de la frontière (2), qu'il n'avait pu assurer militairement, malgré tous ses efforts.

L'organisation thématique des régions conquises suivit l'orientation nouvelle de l'empire qui consistait à restaurer l'armée et à créer des biens militaires, en même temps qu'à renforcer le système de défense. On peut distinguer pour la région des Rhodopes cinq thèmes au moins qui marquent un émiettement plus grand qu'il n'apparaît dans le chrysobulle de 1198. Ainsi, à la place du thème unifié de Bolérôn-Strymôn-et-Thessalonique, on relève maintenant trois thèmes : celui de Boléron-et-Mosynopolis, comprenant la partie maritime des Rhodopes, et les thèmes de Serrès-et-Strymôn et de Thessalonique, à l'ouest du Nestos (3).

Le thème quadripartite de Philippoupolis-Béroè-Morrha-et-Achridôs se transforme en thème de Sténimachos-et-Tzépaina (4) d'une part, et d'Achridôs de l'autre, Béroè étant restée, au moins provisoirement, en territoire bulgare puisque la frontière fut fixée à l'Hèbre. La dénomination du thème d'après Sténimachos et Tzépaina au lieu de Philippoupolis correspond vraisemblablement à une politique précise. La ville de Philippoupolis, quelle que fût son importance, étant située dans la plaine de l'Hèbre, et donc plus exposée aux attaques ennemies, n'était pas tellement efficace dans l'organisation militaire de la région. Au contraire, Sténimachos et Tzépaina constituaient les deux points-limites d'une série de forteresses, qui étaient érigées sur les flancs nord des Rhodopes et formaient la première ligne de défense (5). D'autre part, le thème séparé d'Achridôs constituait l'autre ligne de défense qui continuait celle de Sténimachos-et-Tzépaina : en effet, les forteresses d'Achridôs s'élevaient au sud-est de Sténimachos, tout au long du cours du moyen et du bas Arda (6). Les mentions de *τοῦ τὴν δημόσιον τῆς Ἀχ-*

1. *Akropolitès, Heis.*, p. 127. Voir *V. Zlatarski*, Južna Bălgarija sled smărtta na Ivan Asenja II i reginskijat mir, dans Sbornik B. Djakovič, Sofija 1927, p. 327-341.
2. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 171-172.
3. Cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, p. 182-183.
4. Cf. *St. Kyriakidès*, ibid., p. 186 ; voir *Akropolitès*, p. 78.
5. *Akropolitès* (*Heis.*, p. 113, 119) d'ailleurs insiste plusieurs fois sur l'efficacité des fortifications de Péristitza, Krytzimos, Sténimachos et surtout de Tzépaina ; Voir *Theodori Ducae Lascaris* Epistulae, *Festa*, app. I, p. 280-282 ; v. ibid., p. 255-256.
6. Voir *Akropolitès, Heis.*, p. 108 ; ci-dessus, ch. IV, p. 148-154.

ριδῶν κρατοῦντος ἀρχήν, et d'Alexis Philanthrôpènos Doukas, laissé par Théodore II εἰς φυλακὴν τῶν ἐν Ἀχριδῷ (1), plaident pour l'existence de ce thème.

Reste la région d'Andrinople et de Didymoteichon, le thème d'Andrinople-et-Didymoteichon du chrysobulle d'Alexis III. L'importance grandissante de ces deux villes pendant la période considérée, telle qu'elle se présente dans les sources, permet de croire à l'existence dès cette époque de deux thèmes séparés, et cela d'autant plus qu'on n'a pas trouvé de sceaux prouvant le contraire. De surcroît, le passage d'Akropolitès où il est dit que Théodore II laissa, à Didymoteichon, Manuel Lascaris et Constantin Margaritès en tête de l'armée du territoire (2), suggère l'existence d'un thème de Didymoteichon constitué à part. On peut penser la même chose d'Andrinople, qui servira de siège à Andronic Tarchaneiôtès et qui est le chef-lieu de la région d'Orestias (3), ainsi que d'une partie de la Bulgarie nouvellement conquise (4). D'ailleurs, le fait que Didymoteichon s'avéra une forteresse imprénable et qu'Andrinople était utilisée de plus en plus de base dans les guerres byzantino-bulgares a rendu nécessaire l'organisation de deux villes en deux centres thématiques séparés.

Il est à remarquer qu'à l'inverse de ce qui s'était passé à la fin du XIIe siècle, la constitution des thèmes du territoire récupéré à partir de petites unités et même de villes découle pour la période nicéenne d'une politique précise et parfaitement consciente des réalités militaires et politiques contemporaines.

***

Il semble qu'à un certain moment avant la restauration de l'empire, en 1261, les parties nord de la région comprenant Philippoupolis et Sténimachos passèrent sous la domination bulgare, puisqu'en 1263 les Byzantins durent les reconquérir. En effet, cette opération s'inscrira dans le cadre d'une série d'expéditions menées depuis cette année-là et jusqu'à 1306 environ par Michel Glavas Tarchaneiôtès ainsi que par le co-empereur Michel IX Paléologue et autres stratèges : ils réussirent à porter la guerre à l'intérieur de la Bulgarie et à occuper la région de la mer Noire et l'ἔξω τοῦ Αἵμου

1. *Akropolitès, Heis.*, p. 72, 119. Au sujet de Philanthrôpènos et des autres personnages qui ont exercé une activité administrative ou militaire dans la région, voir *Catherine Asdracha,* Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIIIe siècle : Prosopographie, p. 279-288.

2. *Akropolitès, Heis.*, p. 123.

3. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 139.

4. *Pachymère,* Bonn, I, p. 322 ; voir ci-dessous, p. 246.

ζυγός, à savoir la chaîne montagneuse de l'actuelle Sărnena Gora que le Toundzas sépare de l'Haimos. Béroè et d'autres forteresses voisines, dans les limites nord de la région examinée, furent également conquises par Tarchaneiôtès (1).

A propos de ces événements, la région d'Andrinople est mentionnée comme comprenant alors la ligne frontalière entre Byzance et la Bulgarie. De fait, Michel VIII Paléologue en fit le lieu de sa résidence, en 1277, tant pour surveiller et fortifier la frontière que pour suivre de plus près l'évolution de la situation en Bulgarie, où la révolte d'Ivajlo (le Κουδόκουβας ou Λαχανᾶς de Pachymère), la menace des Tatars et les efforts des Byzantins pour imposer un nouveau tsar de leur choix, Ivan III Asen, avaient créé une situation complexe (2). Durant toute cette période, Andrinople est essentiellement utilisée comme base d'observation de la frontière byzantino-bulgare : l'empereur associé Michel IX s'y installera aussi dans les premières années du XIVe siècle pour affronter le nouveau tsar Théodore Sviatoslav d'une part et de l'autre Eltimèrès, le chef bulgare autonome de Krounos en Bulgarie centrale, contre lequel il entreprendra même une expédition (3).

L'organisation thématique après la restauration de l'empire continua d'être celle qu'avaient instituée les empereurs de Nicée ; pourtant, vers la fin du siècle, commence à se manifester une certaine instabilité, provenant de la séparation ou de la réunification des thèmes entre eux. Ainsi, dans un acte de 1299, apparaît le thème de Boléron-et-Strymôn (4) et, dans des actes datés du début du XIVe siècle, le thème de Boléron-et-Mosynopolis, Serrès-et-Strymôn (5). Il s'agit là de la réunification des deux thèmes de Boléron et de Strymôn : leurs capitales respectives de Mosynopolis et de Serrès figurent, elles-aussi, dans la formule.

---

1. *Pachymère*, Bonn, I, p. 210 ; *Manuel Philès* Carmina, *Miller*, II, no 237, vv. 234-239 ; *Grégoras*, I, p. 484. Voir *V. Zlatarski*, Istorija, III, p. 506, note 1 ; p. 602-607. Pour l'ἔξω τοῦ Αἵμου ζυγός, voir *Catherine Asdracha*, Le terme «Haemos» chez Pachymère, dans Studia Balkanica 10, Sofija 1975, p. 139.

2. *Pachymère*, Bonn, I, p. 439, 446, 466-468 ;

3. *Pachymère*, Bonn, II, p. 406-407, 562.

4. *Actes de Chilandar*, éd. *Petit-Korablev*, p. 34, no 13, l. 89-90; *F. Dölger*, Regesten, IV, p. 29-30, no 2215 ; cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 75, no 21.

5. *A. Vatopédinos*, Ἁγιορειτικὰ ἀνάλεκτα, p. 217; *F. Dölger*, Regesten, IV, p. 27, no 2200 ; *idem*, Chronologisches und Diplomatisches, p. 339 ; *idem*, Schatzkammern, p. 207, no 74, l. 2-3 ; *idem*, Die Urkunden, p. 22 ; *A. Guillou*, Ménécée, p. 51, no 7, l. 25-26 ; *Actes de Lavra*, t. 2, no 112 et app. 8 (à paraître) ; cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 77, no 30 ; p. 83-84, nos 43 et 44 ; *P. Papageorgiou*, Αἱ Σέρραι καὶ τὰ προάστεια, p. 299.

Si les Byzantins avaient réussi à restaurer leur domination en Thrace et sur une grande partie de la Macédoine, cela n'empêcha pas la région d'être submergée par des vagues successives de hordes «scythes». Le système de défense s'avéra insuffisant pour faire face à de nombreuses troupes nomades qui, légèrement armées et donc très agiles, émergeaient ça et là, pillaient la région et fuyaient en emportant un riche butin. Ces invasions n'étaient certainement pas faites pour favoriser les installations stables ; pourtant, il est permis de supposer qu'il y avait certaines infiltrations qui, opérées par de bandes peu nombreuses, ne modifiaient pas les structures démographiques du pays.

En 1256, quatre mille «Scythai» (= Coumans) sont envoyés par Michel Asen dans la région de Didymoteichon où ils parvinrent à infliger une écrasante défaite aux commandants en chef de l'armée byzantine, Manuel Lascaris et Constantin Margaritès ; celui-ci tomba même dans les mains ennemies et fut vendu avec d'autres prisonniers au tsar (1). En 1265, c'est la grande invasion aventureuse du tsar Constantin Tich : en se servant comme prétexte de l'appel du sultan seldzoucide Izeddin, alors réfugié auprès de l'empereur, Tich envahit la Thrace à la tête de vingt mille Bulgares, Tatars et Turcs de Dobroudža; ces derniers étaient auparavant des sujets d'Izeddin que Michel VIII avait installés à Dobroudža après la dissolution du sultanat de Roum par Houlagou-Khan. Les troupes alliées dévastèrent complètement les parties de l'Hèbre inférieur, faillirent prendre l'empereur qui se sauva sur la montagne de Ganos et mirent le siège devant Ainos. Il est à remarquer que même après leur départ l'endroit était «submergé d'ennemis» (2), ce qui fait penser que de petits groupes s'étaient éventuellement installés de façon plus durable.

C'est un rôle encore moins négligeable sur les mouvements de la population à l'intérieur de toute la Thrace et la Macédoine que semble avoir joué l'invasion tatare de 1285, survenue en même temps que le renforcement des attaques des pirates de mer. Pour y faire face, Andronic II s'était vu obligé de procéder à de grands déplacements de population, d'une part faute de forces navales compétentes et d'autre part à cause de l'impuissance de l'Etat bulgare à retenir le premier les troupes tatares. Ainsi, la population des agglomérations maritimes devait se retirer à l'intérieur, tandis que les agriculteurs de l'arrière-pays devaient s'enfermer dans les forteresses qui, pourtant, ne présentaient, selon Pachymère, qu'une sécurité réduite. Une autre conséquence en fut le déplacement forcé des Valaques nomades errant entre

1. *Akropolitès, Hcis.*, p. 126 ; v. ci-dessus, p. 245.
2. *Pachymère*, Bonn, I, p. 229 - p. 240 et l. 4; ibid., II, p. 611.

Bizyè et les faubourgs de Constantinople en Asie Mineure, de peur qu'ils ne se joignent aux Tatars.

Ces déplacements eurent pour résultat l'abandon et la perte ou la mise en vente à vil prix du bétail et des propriétés des immigrants byzantins ; ceux-ci, de surcroît, en revenant chez eux après le départ des Tatars, furent obligés de racheter même leurs maisons par des versements en or (1).

Le pillage de la campagne thrace toucha à son comble dans les premières années du XIVe siècle. La défaite de Michel IX, en 1305, devant la compagnie catanale et ses alliés turcs ouvrit la voie à une dévastation systématique du pays ; une des causes essentielles en était que les Catalans, au lieu de partir après leur victoire, restèrent sur place pendant deux années, durant lesquelles ils erraient en maîtres d'endroit en endroit à la recherche d'une place où se fixer. Le siège d'Andrinople et par la suite le siège d'Ainos avaient justement pour but la prise d'une ville qui pourrait leur servir de base pour une installation plus durable. L'entreprise n'ayant pas réussi et sous l'effet du manque de vivres provenant du démantellement de la production, les Catalans s'étaient vus obligés de pousser vers l'ouest (2). De ce fait, les parties maritimes de la région eurent beaucoup à en souffrir, particulièrement Boléron et la plaine entre Abdère et Xantheia. Et c'est probablement cette présence destructrice des troupes catalanes qui est à l'origine du silence des sources concernant la région pour les années à suivre.

4) 1321 - 1354

La période est fortement marquée par la désagrégation générale de l'empire et la poussée serbe et ottomane dans la péninsule balkanique. De 1321 à 1328, c'est-à-dire pendant la première guerre civile, le territoire de la région fut la victime des heurts continuels qui s'y déroulaient entre les armées des deux Andronic d'une part et les forces byzantines et bulgares d'autre part, tandis que les troupes tatares venant du nord et les troupes turques venant du côté de la mer faisaient le reste. Le résultat en fut le dénuement de la campagne et la destruction de la production, ainsi que le déplacement de la population agricole ; celle-ci, outre les hordes barbares, fuyait également les soldats d'Andronic II autant que les chefs militaires envoyés par Andronic III (3).

---

1. *Pachymère*, Bonn, II, p. 105-107. Voir ci-dessus, ch. III, p. 84 et note 1.
2. *Pachymère*, Bonn, II, p. 651-652 ; *Ramon Muntaner*, éd. *E. B.*, p. 79-90 et sq.
3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 137.

Selon les termes de la paix conclue entre Andronic II et Andronic III, en 1321, et qui pourtant ne fut respectée que par intervalles, la région fut comprise dans la partie dévolue au jeune empereur ; celui-ci reçut toute la Thrace depuis Rhègion et les faubourgs de Constantinople jusqu'à Christoupolis (incluse) ainsi que plusieurs villages de Macédoine (1), dont la rente annuelle se montait à plusieurs milliers de nomismata. Andrinople devint la capitale d'Andronic III, ce qui favorisa son développement déjà amorcé et ce qui la porta bientôt au second rang des villes de l'empire. Didymoteichon, servant aussi de résidence à Andronic III et sa famille, connut alors un pareil développement, qui atteignit son apogée à l'époque de la révolte de Cantacuzène (2).

Ce premier partage du territoire impérial, qui par la suite allait devenir la règle, eut pour résultat immédiat un partage d'une autre sorte qui, lui, fut fait au niveau des dynatoi : Andronic III, avec l'intention de s'assurer l'aide de ses partisans, se mit à distribuer aux *ἐπιφανέστεροι* d'entre eux des postes administratifs d'où ils géraient des villes et des régions entières, en s'appropriant leurs revenus ; aux autres, il procura de l'argent ou des rentes annuelles (3).

D'ailleurs, la source de toutes ces attributions provenait de la perception de plus en plus dure des impôts levés sur la population des villes et des villages en Thrace et en Macédoine, déjà trop épuisée par les incursions des Turcs et des Bulgares (4).

En 1322, pendant le temps où les armées des deux empereurs se disputaient de nouveau le sol de la Thrace orientale, le tsar Georges II Terter enleva Philippoupolis, ses habitants s'étant occupés de la récolte du blé, et y laissa une forte garnison alano-bulgare sous le commandement d'Ivan le Russe. C'est à ce propos qu'on mentionne de nouveau que Philippoupolis était une ville frontalière entre Byzance et la Bulgarie (5). Suivit une incursion bulgare aux environs d'Andrinople, qui provoqua la contre-attaque rapide d'Andronic III : le butin emporté par les Bulgares fut repris et l'empereur, envahissant la Bulgarie pour la première fois, en emporta autant ; pourtant, selon Cantacuzène, aucun Bulgare ne fut réduit en esclavage, la coutume n'étant pratiquée ni par les Byzantins ni par les Bulgares pendant les incursions des uns sur le territoire des autres (6). Philippoupolis

1. *Grégoras*, Bonn, I, p. 321 ; *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 115.
2. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 134, 146.
3. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 119.
4. Cf. *Grégoras*, Bonn, I, p. 524.
5. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 169-170, 173.
6. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 170-171.

étant récupérée l'année suivante par les Byzantins qui profitèrent d'un changement de la garnison ennemie pour entrer dans la ville, la ligne frontalière fut de nouveau reportée à l'Hèbre supérieur (1).

En 1324, le nouveau tsar Michel Šišman poussa ses incursions de brigands jusqu'au sud de la région, aux environs de Bèra et de Trajanoupolis, sans toutefois arriver à saisir un butin considérable : les agriculteurs, emmenant leur bétail, réussirent à s'enfermer à temps dans les villes et les forteresses de la région (2). Ces mouvements de la population locale, qui devaient se répéter pendant les incursions turques, dont celle de 1329, qui a eu lieu précisément aux mêmes environs de Bèra et de Trajanoupolis (3), seraient à l'origine de la transformation du monastère fortifié de la Kosmosôteira en bourg habité par les paysans des alentours (4).

La contre-attaque byzantine ayant été déjouée par les propositions de paix du tsar bulgare, acceptées à Constantinople et renouvelées à Tzernomianou, en 1326, entre Šišman et Andronic III, les hostilités byzantino-bulgares ne reprirent qu'en 1328, au moment même où prenait fin la guerre de deux Andronic, avec l'entrée d'Andronic III, à Constantinople ; c'est dans les parties nord-est des Rhodopes que Šišman put enlever la forteresse de Boukellou qu'il fut pourtant obligé de rendre dans la même année selon les termes de la paix: celle-ci lui épargna une nouvelle incursion d'Andronic III dans son territoire et, de surcroît, engagea les deux Etats dans une action commune contre la Serbie (5).

En même temps, les incursions de brigands tatares, que les unions matrimoniales avec des princesses byzantines ne réussissaient pas toujours à retenir, déferlaient sur le sol de la Thrace. En particulier depuis 1320, on les enregistre presque chaque année dans les parties nord des Rhodopes, voire dans les régions de Morrha, d' Andrinople et de Didymoteichon. Il s'agissait d'attaques de troupes composées de milliers et de milliers d'hommes conduits par de hauts militaires barbares, dont on retrouve quelques noms dans les sources (6). Leur but étant l'enlèvement de la production agricole, du bétail et des prisonniers ainsi que la dévastation pure et simple de la campagne, où parfois ils restaient jusqu'à 40 jours, les Tatars évitaient d'attaquer les sites fortifiés, et ne le faisaient qu'en tant qu'alliés du tsar bulgare.

---

1. *Cantacuzène*, Bonn, I, p. 178-179.
2. *Cantacuzène*, I, p. 179, 183.
3. *Cantacuzène*, I, p. 390.
4. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 127.
5. *Cantacuzène*, I, p. 323-329; cf. ibid., p. 208.
6. *Cantacuzène*, I, p. 188-189 ; v. aussi ibid., p. 192-193, 323.

On relève le même caractère d'attaque de brigands dans les premières incursions des Turcs d'Asie Mineure, qui envahissaient les parties sud de la région et la Thrace orientale, en traversant d'habitude l'Hellespont sur des flotilles. Cependant, on peut détecter dès cette époque quelques tentatives d'une infiltration plus durable, comme c'était probablement le cas de l'invasion de 1329 ; après le départ de la grande masse des envahisseurs, mille nobles Turcs et cinq cents cavaliers restèrent sur le sol de la Thrace (1). Si le sort de ceux-ci est connu (ils furent tous tués pendant l'attaque d'Andronic III), il n'en va pas de même s'agissant d'autres groupes qui auraient tenté de s'installer dans des conditions différentes. Quoi qu'il en soit, les incursions turques se multiplièrent dans les années suivantes au fur et à mesure que se consolidait l'Etat ottoman en Asie Mineure.

Le recul de l'Etat bulgare après la bataille de Velbăzd, en 1330, permet à Byzance une dernière tentative de redressement; les résultats, pourtant, en seront annulés un peu plus tard par la poussée de l'hégémonie serbe dans les Balkans. Cette brève période pendant laquelle Andronic III réussit à dissoudre les Etats séparatistes grecs de l'ouest et à incorporer leur territoire à l'empire, sera marquée dans la région par une série d'oeuvres de reconstruction, effectuées peu avant la mort de l'empereur. C'est ainsi que fut reconstruite l'ancienne Anastasioupolis, qui prit le nom de Périthéôrion, et que fut construite la forteresse de Dipotamon (2). Ces places fortes étaient destinées à assurer la protection des villages environnants face aux incursions barbares qui allaient s'intensifiant.

On enregistre plusieurs attaques effectuées par les Turcs, tant Seldzoucides qu'Ottomans, qui venaient «chaque fois qu'ils voulaient» pour ravager la côte avant d'avancer à l'intérieur du pays. On cite à titre d'exemple l'incursion de 1330, aux environs de Kissos, de Polybotos et d'Akonitès, villes situées à l'est de l'Hèbre ; l'arrivée à Porou, en 1331, de troupes très nombreuses avec à leur tête le seldzoucide Oumour: celui-ci pourtant fut empêché de dévaster le pays par la présence sur place d'Andronic III et de contingents byzantins recrutés parmi la population locale ; l'attaque des Ottomans contre les villages voisins de Constantinople, en 1337, fut aussi repoussée par Cantacuzène et Andronic III (3).

Il est à remarquer que pendant cette période la défense byzantine parvenait plus ou moins à neutraliser les incursions ennemies, ce qui ne sera

---

1. *Cantacuzène*, I, p. 427 ; cf. ibid., p. 206 ; *Grégoras*, Bonn, I, p. 351, 399, 548.
2. *Cantacuzène*, I, 542 ; v. ci-dessus, ch. IV, p. 100, 103.
3. *Cantacuzène*, I, p. 435-436, 470-473, 505-508.

pas le cas dans les années suivantes où les effectifs byzantins seront réduits presque à néant. A ce propos, il faut noter la stratégie défensive caractéristique adoptée par Andronic III, lors d'une invasion turque qui poussa jusqu'à Didymoteichon, en 1335 : l'empereur, ne disposant pas d'une armée capable d'affronter l'ennemi dans une bataille rangée, fut obligé d'organiser des embuscades et d'attaquer les troupes étrangères en pratiquant la guérilla (1).

Les choses ne tardèrent pas à se détériorer avec le commencement de la deuxième guerre civile, en 1341. Les forces rivales de Cantacuzène et de la régence de Constantinople, les troupes turques appelées dès lors à la rescousse par le premier, l'armée bulgare qui cherchait à profiter du recul byzantin, les hordes «scythes» qui continuaient à affluer du nord, autant des fléaux qui ravageaient la campagne thrace en créant des situations impossibles. Surtout les Turcs dévastaient les villages maritimes ainsi que ceux de l'arrière-pays, dont ils enlevaient la population à tel point que la Thrace entière fut bientôt inhabitée *(διοίκητος)* (2). Seules les villes et les forteresses furent épargnées et même elles virent leur population augmenter par l'arrivée des paysans réfugiés (3). On relève, d'autre part, des incursions simultanées provenant du nord et du sud : telle fut, en 1341, l'attaque bulgare contre Andrinople et sa région, survenue en même temps qu'une invasion turque sur la côte thrace ; les deux troupes durent en venir aux mains et la bataille se termina par la victoire des Turcs (4).

Outre ces confrontations, la Thrace ou au moins la région de l'Hèbre inférieur dut subir le pillage pratiqué systématiquement par les habitants de Didymoteichon. Ce phénomène intéressant, lié aux divergences sociales à l'intérieur de la ville même de Didymoteichon, doit être relié aux traditions plus ou moins anciennes du brigandage dans la région (5).

Au début de la deuxième guerre civile, la plupart des villes des Rhodopes s'étaient rangées du côté de la régence de Constantinople, à l'exception de la forteresse de l'Empythion, une construction de Cantacuzène, et de Polystylon, reconstruit aussi par Cantacuzène sur la place de l'ancien Abdère (6). Didymoteichon, où Cantacuzène se fit acclamer empereur, acquit alors une importance toute particulière comme lieu de résidence de la famille impériale et de grands propriétaires locaux. La révolte, à Andrinople, des masses populaires contre les grands propriétaires qui appuyaient Cantacuzène, et

1. *Grégoras*, I, p. 538.
2. *Cantacuzène*, II, p. 476; *Grégoras*, II, p. 683.
3. *Cantacuzène*, II, 186, 404, 437 ; v. ci-dessus, ch. IV, p. 146.
4. *Cantacuzène*, II, p. 180-181 ; voir ibid., p. 303.
5. Voir ci-dessus ch. IV, p. 135.
6. *Cantacuzène*, II, p. 184, 226. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 97.

le pillage de leurs fortunes révéla les luttes sociales depuis longtemps latentes dans cette ville comme partout dans l'empire. La relève fut prise par d'autres villes de la Thrace ; à Didymoteichon même, elle provoqua des déplacements importants parmi la population : le dème, vaincu à la fin par les soldats de la garnison, dut s'enfuir en quittant ses maisons (1).

Cantacuzène, qui ne tira pas grande chose de son penible voyage à la cour de Dušan, ne pourra maîtriser la situation qu'en faisant appel aux Turcs. Cela va porter au comble le pillage de la campagne thrace et ouvrir même la voie aux invasions turques en Bulgarie, qui était jusqu'alors épargnée.

Les troupes alliées de Cantacuzène et d'Oumour mirent presque deux années (1343-1345) à soumettre les villes maritimes de la région : Polystylon, qui avait entretemps fait défection à Cantacuzène, Koumoutzèna avec les forteresses voisines d'Asômatos, Paradèmô, Kranovounion et Stylarion, Gratianou ; s'y ajoutèrent les agglomérations rurales de Morrha ainsi que les forteresses et les bourgs non fortifiés de «Méropè» ; de ceux-ci, dont le gouvernement fut confié à Momčil, Cantacuzène put recruter un effectif assez considérable (trois cents cavaliers et cinq mille fantassins) (2). En dernier lieu, se rendit Andrinople—ville dans laquelle eut lieu, en 1346, le couronnement solennel de Cantacuzène par le patriarche de Jérusalem — avec toutes les forteresses dépendant d'elle, dont Tzernomianou. Toutefois, il faut bien dire que la reddition de la plupart des villes est à mettre au crédit des activités subversives des archontes, partisans de Cantacuzène à l'intérieur des villes, plutôt qu'à l'action militaire de celui-ci. Les seules villes à ne pas se rendre à Cantacuzène furent Ainos et Périthéôrion, qui resista longtemps au siège mis par l'empereur et son allié Oumour. Quant à la région de l'Hèbre supérieur, elle fut offerte, en 1344, par la régence de Constantinople au tsar des Bulgares Ivan Alexandre, en échange d'une aide militaire qui pourtant ne fut jamais envoyée. Cantacuzène dresse une liste de neuf villes ou forteresses appartenant au thème byzantin de Sténimachos-et-Tzépaina et qui furent cédées : il s'agit de Tzépaina, Krytzimos, Péristitza, Hagia Ioustina, Philippoupolis, Sténimachos, Aétos, Béadnos et Kosnikos ; avec elles, on rendit aussi les effectifs qui y stationnaient, se montant alors à mille hommes très combatifs (3). Depuis lors, cette région fut incorporée à l'Etat bulgare jusqu'à l'arrivée des Turcs.

---

1. *Cantacuzène*, II, p. 288-289 ; v. ci-dessus, ch. V, p. 216.
2. *Cantacuzène*, II, p. 403, 415, sq., 525-526. Pour une analyse détaillée de la soumission de la Thrace à Cantacuzène et à Oumour, v. *P. Lemerle*, Aydin, p. 144-179 et 204-217.
3. *Cantacuzène*, II, p. 406.

L'absence d'un pouvoir central, représentant l'Etat byzantin dans la région ; l'impuissance de l'Etat bulgare, qui n'était pas en mesure de constituer un noyau d'attraction pour les populations bulgares vivant sous la domination byzantine, tout cela contribua au renouvellement des anciennes traditions d'autonomie. Reprenant l'exemple d'Ivanko et de Slav, le gouverneur bulgare de «Méropè», Momčil, qui fut décoré par Cantacuzène du titre de sébastokratôr et par l'impératrice Anne de celui de despote, se déclara indépendant tant de l'un que de l'autre. Sa principauté autonome, dont le territoire, quoique moins grand, était à peu près ce que fut autrefois le territoire d'Ivanko, s'imposa sans difficulté sur la population bulgare de la région du haut Arda et finit par s'étendre jusqu'à Morrha à l'est et jusqu'à Xantheia (incluse) et à Périthéôrion (exclu) au sud ; la première ville servit à Momčil de résidende et c'est là où il installa sa famille. Les effectifs que Momčil recruta sur place se montaient à quatre mille cavaliers qu'il utilisa surtout pour effectuer des razzias dans la région de Morrha et de Boléron. Outre cela, il se heurta aux Turcs alliés de Cantacuzène, en brûlant leurs bateaux dans le port d'Abdère, en 1343, ainsi qu'à Cantacuzène, lui-même, près de Koumoutzèna. Ce n'est qu'en juillet 1345 que les forces alliées de Cantacuzène et d'Umur écrasèrent Momčil sous les murs de Périthéôrion ; c'est à ce moment-là d'ailleurs que Xantheia se rendit à Cantacuzène (1). Il est à remarquer que les habitants de Périthéôrion, agissant comme une communauté autonome à la veille de la collision, refusèrent de recevoir dans la ville Momčil et ne laissèrent entrer que son frère Rajko avec cinquante combattants.

* * *

L'histoire politique de la région dans les années qui suivirent l'entrée de Cantacuzène à Constantinople, en 1347, est extrêmement compliquée. Aux limites ouest des Rhodopes, au-delà du Nestos, l'Etat serbe de Dušan s'étend jusqu'à l'Adriatique et au golfe de Corinthe (2), tandis que le territoire de la région considérée est déchiqueté par la formation des apanages appartenant aux membres de la dynastie régnante. Ceux-ci s'efforceront de s'imposer comme maîtres autonomes dans la région, les uns aux dépens des

1. *Cantacuzène*, II, p. 428-430, 433, 530-534; *Grégoras*, II, p. 727-728; le renseignement de Grégoras concernant Périthéôrion, qu'il fait entrer dans la principauté de Momčil est certainement faux.

2. Sur le problème tellement controversé des limites orientales de l'Etat de Dušan, v. *St. Novaković*, Strumska oblast u XIV veku i car Stefan Dušan, dans Glas SKA, t. 36 (1893), et le compte-rendu de *C. Jireček*, dans Archiv für slavische Philologie, t. 17 (1895), p. 265-268. Voir la mise au point récente de *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 26.

autres, ce qui provoquera des heurts continuels dans la campagne et dans les villes. De ce point de vue, il reste à examiner les affinités ainsi que les divergences entre ces apanages byzantins, provenant de la désagrégation de l'administration centrale, et les principautés bulgares qui s'étaient formés à des époques différentes aux mêmes endroits (1).

D'autre part, c'est pendant cette période que va s'affirmer l'implantation systématique des Ottomans sur le sol de la Thrace, qui commencèrent par occuper la forteresse de Tzympè, près de Gallipoli, en 1352, et Gallipoli, elle-même, en 1354. Parallèlement à cela, l'intervention des troupes turques dans la lutte entre les Cantacuzène et Jean V Paléologue va s'intensifier et sera suivie presque toujours par les razzias qu'effectueront ces mêmes troupes sur le territoire thrace et en Bulgarie.

La peste noire de 1347/1348 qui, partant de la Russie infesta le monde entier, se fera aussi sentir en Thrace et en Macédoine ; Cantacuzène en donne une description détaillée de ses symptômes (2). Tout cela finit par épuiser complètement les ressources du pays et détruire son économie à tel point que, vu la pénurie des vivres, aucun recrutement ou presque ne pouvait plus s'effectuer parmi la population appauvrie des villes; quant à la campagne, il n'en était même pas question (3).

Au début du règne de Cantacuzène à Constantinople, une grande partie du territoire de la région ou, au moins, de ce qui restait après la concession des parties septentrionales au tsar bulgare, fut cédée à Mathieu Cantacuzène en apanage : ceci comprenait plus particulièrement la région de Boléron ou, autrement dit, celle qui allait de l'ouest de Didymoteichon (exclu) jusqu'aux alentours de Xantheia (incluse) et un peu au-delà ; Mathieu se trouva ainsi en face des Serbes contre lesquels il devait organiser la défense byzantine (4). Il dut d'ailleurs faire face dans la même année à une invasion turque dirigée contre les villages de Boléron. Trois ans plus tard, en 1350, une partie des troupes turques qui, ayant à leur tête Soliman, déferlaient depuis longtemps sur la Thrace, traversa le passage *(πόρος)* de l'Hèbre sans rencontrer aucune résistance et se jeta sur les terres bulgares d'où elle emporta plusieurs prisonniers ainsi que du bétail (5).

Les aspirations de Jean V à la participation active au pouvoir augmen-

---

1. Pour les ambiguités qu'entraine l'emploi du terme occidental «apanage» aux réalités byzantines, v. *J. Barker,* The problem of appanages in Byzantium during the Palaiologian period, dans Βυζαντινά, t. 3 (Thessalonique 1971), p. 103-122.
2. *Cantacuzène,* III, p. 49-53.
3. *Cantacuzène,* III, p. 33.
4. *Grégoras,* II, p. 814, 815; *Cantacuzène,* III, p. 66.
5. *Cantacuzène,* III, p. 116.

tant au fur et à mesure qu'il prenait de l'âge, Cantacuzène ne put longtemps maintenir le même état de choses. Le deuxième partage du territoire thrace transféra à Jean V le gouvernement du Boléron et de la ville d'Ainos, tandis qu'à Mathieu on céda la ville d'Andrinople avec ses dépendances. La ville de Didymoteichon fut ajoutée peu après à l'apanage de Jean V (1). Celui-ci, essayant d'étendre son territoire aux dépens de son rival et fort de l'argent vénitien que lui avait procuré un traité conclu à Ainos, attaqua Mathieu qu'il obligea à s'enfermer dans l'acropole d'Andrinople. L'armée de Jean V fut en partie composée de Turcs, de ceux-là qui venaient d'occuper la forteresse de Tzympè. Des Turcs se trouvaient également dans le camp adverse des Cantacuzène, envoyés par Orkhan à son beau-père. Il est à remarquer que Cantacuzène disposait aussi d'un contingent catalan, qui était resté à Byzance après la fin de la guerre vénéto-génoise. A l'issue de la bataille dans laquelle les forces des Cantacuzène l'emportèrent, Andrinople fut livrée aux flammes et au pillage des troupes turques et catalanes, tandis qu'une partie de la population s'est vue obligée de s'enfuir ; en même temps, plusieurs habitants provenant du dème opposèrent vainement une ultime résistance en s'enfermant dans une tour de l'enceinte. Suivit l'expédition de Cantacuzène contre les villes qui s'étaient rangées du côté de Jean V, comme Tzernomianou, qui se rendit à la fin d'un pillage intensif (2).

Cependant, la bataille décisive fut donnée près de Didymoteichon, en automne 1352 ; ce fut essentiellement une collision entre Serbes, alliés de Jean V, et Turcs Ottomans, alliés de Cantacuzène. Ces derniers l'emportèrent du fait de leur force nettement supérieure (douze mille hommes en face de quatre mille). Comme d'habitude, les Turcs devaient ensuite envahir et piller la Bulgarie en emportant un riche butin (3). Pour sa part, Cantacuzène, poursuivant ses expéditions punitives, attaqua la plupart des villes des Rhodopes proprement dits et surtout celles de Morrha, dont les habitants pratiquaient le brigandage aux dépens du pays de Boléron, plus riche en bétail (4). Mathieu, proclamé co-empereur, au début 1353, vit enfin sa position consolidée dans la région.

Mais cela n'allait pas durer longtemps. Peu après l'abdication de Cantacuzène, en 1354, une nouvelle guerre civile éclate qui se déroulera dans la

---

1. *Cantacuzène*, III, p. 208, 238. Voir *J. Barker*, ibid., p. 111-114.
2. *Cantacuzène*, III, p. 242-246.
3. *Grégoras*, III, p. 181 ; *Cantacuzène*, III, p. 246-250. Celui-ci donne comme chiffre des forces serbes et turques sept mille et dix mille respectivement. Voir *Démétrius Cydonès*, Correspondance, *Loenertz*, I, no 13, p. 40-42 ; no 15, p. 43-44; no 59, p. 91; no 63, p. 95-96.
4. *Cantacuzène*, III, p. 251-252.

région d'Andrinople et à Boléron, où se tenait Mathieu ayant son siège à Gratianou. La ville d'Ainos, cédée par lui au despote Nicéphore, va être livrée à Jean V, qui entreprend résolument une expédition en vue de la conquête du territoire de Mathieu. L'une après l'autre, les villes de la région tombent entre ses mains : Bèra, qui s'était transformée entre-temps en une ville fortifiée (1), Périthéôrion, Koumoutzèna, enfin Gratianou où s'est conclue le traité entre les deux empereurs: Mathieu, abandonnant le trône de Constantinople et la Thrace à Jean V, devait régner sur les villes byzantines du Péloponèse à la place de son frère Manuel, auquel on allait céder l'île de Lemnos (2). Cet accord ne fut point appliqué ; bien au contraire, la guerre entre Mathieu et Jean V se poursuivit pendant presque deux années, durant lesquelles les villes de la région passèrent alternativement des mains de l'un aux mains de l'autre. L'issue du conflit ne survint qu'en été 1356: à ce moment, Mathieu, qui avait envahi le territoire serbe, sur lequel régnait depuis un an la tsaritsa Elena, veuve de Dušan, fut pris par le César serbe Vojihna et livré à Jean V qui l'obligea à abdiquer (3). La région des Rhodopes fut ainsi soumise complètement à Jean V, sauf la partie ouest du Boléron avec les villes de Xantheia, Polystylon et Périthéôrion, qui passèrent sous la domination du despote serbe Jean Uglješa. Depuis lors jusqu'à la conquête turque ne restaient plus que quelques années.

***

L'agitation extrême et les troubles qui secouèrent la Thrace pendant cette période trouvent leur écho dans l'organisation thématique, dont il est pourtant difficile de définir clairement les étapes différentes. Les situations nouvelles montrent à quel point les villes vont jouer un rôle prépondérant par rapport aux régions entières, et ce rôle, qui leur était déjà dévolu pendant la période précédente, va s'accentuer de plus en plus.

On peut distinguer deux sous-périodes principales à l'intérieur de la période examinée, autour de 1341, date prise conventionnellement comme le début de la grande *σύγχυσις τῶν καιρῶν*.

A la veille de la première guerre civile, l'image de l'organisation thématique ne différait que peu de celle de la période précédente. On repère en particulier le thème d'Andrinople, dont Cantacuzène avait acheté l'*ἐπιτροπήν*, mais on ne trouve pas de mentions concernant une existence parallèle du thème de Didymoteichon. Cela peut être dû à une éventuelle réu-

1. Voir ci-dessus, ch. IV, p. 127-128.
2. *Cantacuzène*, III, p. 309-312.
3. *Cantacuzène*, III, p. 330-335 ; *G. Ostrogorski*, Serska oblast, p. 4, 26.

nification des deux thèmes, dont le territoire servait de base aux opérations d'Andronic III. Au contraire, détecte-t-on facilement le thème de Sténimachos-et-Tzépaina, à la tête duquel se trouvait, en 1321, le grand stratopédarque Andronic Paléologue qui, après sa défection à Andronique III, fut remplacé par le stratège Georges Bryennios (1). Philippoupolis, ville importante du thème et lieu de stationnement d'une armée composée de fantassins et de cavaliers, marque la limite entre l'Etat byzantin et l'Etat bulgare, qui y installe aussi une forte garnison aux moments où la ville lui appartenait (2).

Le thème d'Achridôs n'apparaît plus dans les sources, mais il est probable qu'il fut remplacé dans la terminologie par le theme de Morrha, dont le territoire ainsi que les villes mentionnées sont essentiellement celles de l'ancien Achridôs (3).

Reste le thème de Boléron-et-Mosynopolis, seul ou joint au thème de Serrès-et-Strymôn, et dont les péripéties suivent plus que pour tout autre les changements politiques relevant des guerres civiles. Ainsi, du thème unifié de Boléron-et-Mosynopolis, Serrès-et-Strymôn, *ἔτι τε καὶ τῆς χώρας Κρασοβᾶς* (4), attesté au début de la première guerre civile (1322), et qu' on rencontre plus tard (1326) comme *Βολερῶν καὶ Σερρῶν* (sans le pays de Krasova) (5), proviennent, en 1325, deux thèmes : celui de Boléron-et-Mosynopolis, *ἔτι Χριστουπόλεως καὶ τῶν περὶ αὐτὰ* (6) et, donc, celui de Serrès-et-Strymôn (7) ; le premier comprend une partie du territoire accordé à Andronic III avec la ville de Christoupolis, au-delà de laquelle la région était soumise à Andronic II. Cette nouvelle séparation des deux thèmes, qui est aussi constatée dans deux autres actes, adressés, en 1326, à Alexis Tzamplakôn, *κεφαλῇ τῆς θεοσώστου πόλεως Σερρῶν*..(8),

---

1. *Grégoras*, I, p. 302 ; *Cantacuzène*, I, 135, 176.

2. *Cantacuzène*, I, p. 173 : v. ci-dessus, p. 249-250.

3. Voir *Akropolitès, Heis.*, p. 108. *Cantacuzène*, II, p. 161. V. ci-cessus, ch. I, p. 10-11, et ch. IV, p. 148-154.

4. *A. Guillou*, Ménécée, no 11, l. 1-2 ; cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 79, no 37 ; Le pays de Krasova devait être la région autour de Krousovo, l'actuel Achladochôrion, au nord-est du Sidérokastron.

5. *F. Dölger*, Die Urkunden, p. 43, no 37; *A. Guillou*, Ménécée, no 19, l. 20-21; cf. *St. Kyriakidès*, ibid., p. 82, no 41.

6. *A. Guillou*, Ménécée, no 16, l. 1-2 ; cf. *St. Kyriakidès*, Βυζαντιναὶ μελέται, p. 79, no 39 ; voir ci-dessus, p. 248-249.

7. *St. Kyriakidès*, ibid., p. 81-82. La date de 1295, que propose *F. Dölger* (Chronologisches und Diplomatisches, p. 332) pour un acte d'Andronic II, daté de 1325 par *St. Kyriakidès* (ibid., p. 80, no 40), et dans lequel figure un thème de Serrès-et-Strymôn, n'annule pas l'existence de ce thème en 1325, imposée par la réalité du moment historique.

8. *A. Guillou*, ibid., no 19, l. 1-2 ; no 20, l. 1-2.

semble être continué, à peu d'exceptions près, jusqu'en 1334, date à laquelle est mentionné Manuel Libéros, duc du thème de Boléron-et-Mosynopolis, Serrès-et-Strymôn (1). Un «thème de Serrès», mentionné sans son complément de Boléron par un document de 1329, mais dans un passage qui cite des actes plus anciens, ainsi que la formule κεφαλὴ τοῦ..τόπου τῶν Σερρῶν dans un passage qui se réfère à une époque proche de 1326, d'un prostagma d'Andronic III, peuvent confirmer cet état de choses (2). D'ailleurs, s'il est permis de dater du XIVe s. un acte d'Iviron, on peut le rapprocher de cette période (début du règne personnel d'Andronic III) : le pays (χώρα) et les kastra de Boléron y figurent séparément et à côté de la ville de Serrès, de Melénikon et du Strymôn, ainsi que du thème de Thessalonique et de Berroia (3).

Après le commencement de la deuxième guerre civile, le thème de Morrha continue à apparaître, au moins indirectement, dans les sources et surtout chez Cantacuzène. On relève même les noms de deux archontes de Morrha : Jean Asen, nommé par Cantacuzène, en 1343, et Hiérax qui se trouvait, en 1345, commandant en chef des forces stationnant à Tzernomianou, vraisemblablement capitale du thème (4). Quant à l'autre thème des Rhodopes proprement dits, celui de Sténimachos-et-Tzépaina, il devait être supprimé en 1344, du simple fait que son territoire fut cédé par l'impératrice Anne au tsar bulgare Ivan Alexandre (5).

Egalement pendant cette dernière période, il est sûr que soit survenu la séparation de l'ancien thème de Boléron (le Chalcidique de Cantacuzène) d'avec celui de Strymôn, au fur et à mesure que Cantacuzène augmentait son emprise sur les villes du premier thème. De ce point de vue, il est significatif de trouver sous un commandement commun, celui de Mathieu Cantacuzène, les stratiotes des thèmes de Morrha, de Sténimachos-et-Tzépaina et de Boléron, peu avant le couronnement de Cantacuzène à Didymoteichon (6). En même temps, à Serrès dominait, jusqu'à 1342, Sire Guy

---

1. *A. Guillou*, ibid., no 31, l. 1-2 ; *V. Laurent*, Les Sceaux byzantins du médailler Vatican, Città del Vaticano 1962, p. 140-141.

2. Actes de Lavra, photo des Archives du Centre byzantin du Collège de France, no 118. *A. Guillou*, ibid., no 23, l. 15. Pour un exposé plus détaillé de l'histoire administrative de la région, v. *Catherine Asdracha*, Les Rhodopes au quatorzième siècle ; histoire administrative et prosopographie, dans REB, t. 34 (à paraître).

3. Acte d'Iviron, photo des Archives du Centre byzantin du Collège de France ; *St. Kyriakidès*, ibid., p. 74, no 18.

4. *Cantacuzène*, Bonn, II, p. 404, 433, 526, 529.

5. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 406.

6. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 161.

de Lusignan, partisan de la régence de Constantinople (1). Aussi, le territoire de Boléron-et-Mosynopolis constituait à ce moment l'apanage cédé par Cantacuzène à son fils Mathieu. Reste à s'interroger sur les conséquences que cette transformation du thème en un ou plusieurs apanages pouvait apporter à l'administration et aux structures mêmes du régime des thèmes. Quoi qu'il en soit, on assiste par la suite à un échange d'apanages entre Mathieu et Jean V, qui impliquera, outre l'ancien thème de Boléron, ceux d'Andrinople et de Didymoteichon, ainsi que la ville d'Ainos (2).

En ce qui concerne Andrinople et Didymoteichon, si pendant la première guerre civile les situations politiques avaient imposé probablement l'unification de deux thèmes, c'est précisément le contraire qui devait se produire après 1341, étant donné qu'Andrinople resta fidèle à la régence de Constantinople, tandis que Didymoteichon fut le siège même de Cantacuzène. La guerre des apanages ne fit qu'accentuer les raisons de cette séparation, puisque les deux villes se trouvaient dorénavant dans des camps opposés.

Quant à la ville d'Ainos, la nomination à sa tête du gendre de Cantacuzène, Nicéphore, en 1355 (3), ne constitue pas en soi une preuve de l'érection de la ville en thème ; au contraire, cette nomination est plutôt liée à l'augmentation de la puissance des archontes dans les villes, phénomène assez remarquable au cours de cette période.

---

1. *Cantacuzène*, ibid., II, p. 191, 292 ; *Grégoras*, Bonn, II, p. 623.

2. Pour un exposé détaillé de la controverse et des affrontements entre les deux Cantacuzène et Jean V, voir *D. Nicol*, The byzantine family of Kantakouzenos, nos 22 et 24 (ayant affaire à Jean VI et à Mathieu respectivement).

3. *Cantacuzène*, ibid., III, p. 310.

AU LIEU DE CONCLUSIONS

Un espace géographiquement déterminé, offrant une série de combinaisons possibles aux collectivités humaines qui l'habitent — lesquelles portent, elles-mêmes, des possibilités d'adaptation et de transformation — voilà le cadre d'une étude de géographie historique, voire d'une étude mettant en fonction des facteurs appartenant tous à la longue durée ; d'une étude concevable aussi sur le plan régional.

Tel n'était pas notre but : non pas parce que l'espace que nous avons choisi ne présente les caractéristiques que la géographie physique évoquerait pour définir une région ; non plus, parce que la présence humaine ne se prête pas à une étude échelonnée dans la longue durée, mais simplement, parce que le temps historique que nous avons choisi n'est pas assez adéquat pour l'étude de phénomènes ayant affaire à l'interdépendance active entre milieu et collectivité humaine ; pour cela, nous avons plutôt insisté sur la façon dont s'affirme une présence humaine dans une région et pendant un temps historique marqué par des événements d'ordre social, économique et politique.

Définir une région à partir de critères de géographie physique ne signifie pas grande chose pour l'historien : il lui reste toujours à montrer de quelle façon fonctionnaient dans le complexe anthropo-géographique ces caractères de la morphologie du sol, qui constituent autant de points d'accès et de communication. Dans cette optique, la définition géographique de la régionalité de notre espace n'a qu'un caractère secondaire, qui prend une signification historique dès que l'on constate que la configuration du paysage coincide, dans le temps que nous examinons, avec la configuration administrative. D'autre part, les réalités existant pendant l'époque examinée font partie des continuités qui s'affirment tant dans l'habitat que dans l'économie : persistance dans l'emplacement et dans leur fonction des agglomérations humaines ; persistance des cultures et de leur composition ; persistance dans les voies de communication.

Dans ce corps de continuités vient se manifester un certain nombre de changements : c'est ici que le temps d'observation gagne une certaine valeur historique, qui dépasse les finalités de l'histoire politique, et devient un temps où nous pouvons vérifier les adaptations accomplies par le contact d'une culture séculaire avec des changements survenus dans le plan économique et social : la grande propriété et son affirmation sur le plan du pouvoir. Cette démonstration n'est que fonction des sources disponibles, qui ne reflètent pas tous les moments du processus de la formation (et de l'affirmation sur le niveau politique) de la grande propriété terrienne ; d'où

l'aspect statique que présentent, dans nos pages, l'économie et la société, qui ne peuvent être conçus dynamiquement qu'en s'insérant dans un ensemble, lequel dépasse l'aire de la région et englobe la démarche du mouvement dans le cadre de l'empire.

Le côté statique des choses, qui est dû à la fois à l'appartenance des faits à la longue durée ainsi qu'au manque de l'information historique, nous suggère une image de l'économie relevant de la longue durée et caractérisant un trait stable de la région: c'est la production agricole, doublée de l'élevage, et leur répartition dans l'espace. Nous avons insisté sur la monotonie du paysage cultivé, affirmée dans toutes les parties de la région — celles-ci limitées selon les indices de la géographie physique. L'image d'ensemble, qui s'en dégage, est corroborée par l'exemple de quelques unités productives que nous avons pu étudier grâce aux documents des monastères. L'autarcie ne s'avère pas seulement dans le fait que la production suffit pour nourrir les habitants: la répartition des cultures perpétue l'autarcie au niveau des exploitations de base. C'est ainsi que, l'agriculture mise à part, nous n'avons que dans l'élevage la création d'un secteur économique, constitué de la différenciation des productions et affirmé dans une répartition géographique. Le caractère rural des villes constitue l'expression de cet état de choses.

Si, d'une part, nous avions eu l'occasion de voir dans le transfert des paysans d'un lieu à un autre la preuve d'une offre, presque illimitée, de terres, donc d'un rapport inégal entre les ressources et les effectifs démographiques, d'autre part, de réalités répérables au XVe siècle nous ont suggéré l'image d'unité de production, là où ce rapport était défavorable aux effectifs démographiques.

Répéré plutôt dans les villes que dans les campagnes, le marché permanent est lié au commerce intérieur et au commerce extérieur — résultant, ce dernier, des excédents de la production agricole — ainsi qu'au commerce interrégional, axé surtout sur la capitale. Nous avons insisté sur le caractère de carrefour de la région, attesté dans la grande durée par la permanence des anciennes routes, qui se conforment à la physionomie du paysage.

Dire que les importations, dans un espace économique où prévalait l'économie naturelle, consistaient pour l'essentiel en articles de luxe, et qu'une grande partie des exportations étaient réalisées au moyen d'espèces métalliques importées par le marchand étranger, n'est qu'une évidence attestable dans certains cas, mais sans possibilité matérielle d'être prouvée dans d'autres; il en est de même des milieux où s'effectuaient ces échanges:

car, si la participation du producteur direct au marché intérieur semble être établie, rien n'indique que le marchand étranger établissait son contact avec lui plutôt qu'avec le grand propriétaire ou le marchand indigène qui, à son tour, est difficilement répérable à travers nos sources. De ce point de vue, il devient inutile d'essayer d'établir un rapport entre les revenus et la composition des biens de commerce et, qui plus est, entre l'appartenance sociale de ces revenus et leur disponibilité en vue d'un commerce de biens de luxe.

L'existence de la grande propriété, monastique ou laïque, n'a pas provoqué de changements dans la structure de l'agriculture par rapport à la composition des cultures et par rapport aux formes de travail : il est, certes, facile à comprendre la raison de la continuité d'une agriculture céréalière dans le cadre de la grande propriété, ainsi que de constater que les formes de travail agricole se perpétuaient par l'absence de la corvée en tant que moyen principal d'extraction du surproduit. Il en résulte que l'affirmation de la grande propriété s'accompagnait, d'une part, de la réduction de la petite exploitation paysanne, et de l'autre, de la création de vastes exploitations rurales, comme c'était le cas des monastères que nous avons étudiés.

A la fin, force est de constater que tant la grande propriété que les formations particulières, l'une dans l'impossibilité de recréer un Etat militairement fort, les autres incapables de s'ériger en forces autonomes viables, se sont heurtés à une situation externe nettement plus décisive ; l'expansion économique et, aussi, la colonisation par des Occidentaux, d'une part, l'expansion et la domination turque, de l'autre. Dans ce contexte, toutes les probabilités jouaient en faveur des continuités, agissant dans le système en dégradation ou en changement : la fin des particularités politiques mise à part, la région a pu montrer les possibilités de ces continuités et affirmer, à la longue, son identité historique.

Tableau n° 4

Renvois aux pages du livre

Page 4, note 10 : V. page(s)		240-241
5	3	168-169
		170-173
	4	181
6	3	39
7	1	151
	2	168
8	1	68
10	1	150
11	1	148-154
16	1	45-47
27	4	40
	5	38
30	1	93 sq.
		148 sq.
32	5	45 sq.
37	2	181
39	5	58-59
		164-165
	7	164-165
43	2	112-113
44	12	225-226

Page 51, note 1 : V. page(s)		98 sq.
	5	237-238
	5	231
53	6	78-79
54	7	240-241
55	3	249-250
56	2	81
	5	152-153
57	6	147-148
58	4	69
59	2	234
64	2	148-154
		162 sq.
69	1	156
73	6	222-223
77	6	247 sq.
		252
81	6	242-243
86	3	239
	5	142
81	6	242-243
86	3	239
	5	142
95	8	254
104	1	200-201

INDEX GÉNÉRAL

abbeie (de Bèra), 127
Abdèra, 60, 98, cf. Abdère
Abdère, 13, 17, 30 n. 8, 43, 44, 96, 97, 98, 174, 196, 234, 248, 252, 254, cf. Polystylon
Abeille, montagne, 185 n. 1
Achladochôrion, 258 n. 4
Achridôs, 7, 9, 10 et n. 3, 35, 36 et n. 4, 38, 40, 48, 64, 88, 107, 147, 158, 185, 235 n. 1, 243, 244, 258
Achridôs-Morrha, 148-154
acropole, X, 134, 135, 141, 142, 160, 164, 168, 172, 174, 175, 218, 256
Adirnubuli, 138, cf. Andrinople
adjunctio (per adjunctionem), 100 n. 7
administration, 235-236, 244-245, 257-260
Adrianopolis, Adrianoupolis, 138, 139, 147, cf. Andrinople
Adrianopolitanoi, 215
Adriatique, 21, 24, 34, 254
Aétos, forteresse des Rhodopes orientaux, 166, 170, 177 n. 4, 253
Aétos, kastron près de Bèra, 51, 126
Aétos, ville du Pont-Euxin, 170
Agathonikeia, 38 n. 2, 155 n. 2
Agnès de France, 239
agriculture, X, 180-220, 261-263
agridion, 163, 182
Agriovivario, 124
agros, 126, 163, 182
Agustos, 79
Ahi-Čelebi, 8
Ahrweiler Hélène, XIV
Ainos, XI, 15, 16, 25, 30, 38, 41, 42, 43, 44, 45 et n. 6, 46, 48, 50, 51, 52, 86, 87, *120-124*, 125, 126, 128, 173, 174, 194, 195, 200, 201 et n. 7, 205, 207, 217, 218 et n. 6, 224, 225 et n. 2, 226, 236, 242, 247, 248, 253, 256, 257, 260
Aiolides, 225
Akonitès, 251
Akropolitès, 4, 5, 6, 10, 11, 14 et n., 19, 37, 54, 55, 64, 105, 118 n. 1, 127, 136, 150, 151, 153, 159, 167, 169, 171, 181, 189, 215, 240, 243, 244, 245
Alains, 76
Albanais, 71
Albanie, 242
Albert d'Aix, 192
Alexandroupolis, 117, 118
Alexioupolis, 63, 161, 177 n. 4, 213, cf. Néokastron
Alexis III Ange, 10, 26 n. 4, 40, 158, 159, 228, 234, 235, 245
Alexis Aspeiétès, 51 n. 5, 54, 237
Alexis Branas, 233, 234, 239
Alexis I Comnène, 46, 62, 63, 65, 69, 71, 81, 83, 84, 123, 157, 161, 187, 211 n. 3, 213, 222, 229
Alexis Philanthrôpènos Doukas, 245
Alexis Tzamplakôn, 258
Allemands, 53, 55, 63, 73, 74, 76, 81, 84, 85, 161, 181, 187, 213
alun, 201 n. 7, 217
Alvanon, 172
Amphipolis, 26, cf. Chrysoupolis
Ana Giolou, lac, 115
Anastase I, 99
Anastasioupolis, 98-99 et n. 2, 101 n. 9, 174, 251, cf. Périthéôrion
Andernople, Andrenople, 138, 191, 214, 223 n. 4, cf. Andrinople
Andrinople, X, 11, 14, 20, 22 n. 4, 26, 27, 30-32, 33 et n., 34, 36 et n. 4, 37-42, 45, 47-49, 53, 56, 57, 63, 66, 81 n. 5, 84-89, 100, 117 n.,

129 n. 5, 130, 132, 133, 136, *137-148*, 149-151, 153, 155 n. 2, 164 n. 1, 165, 173-176, 189, 191, 192, 193 n. 5, 210, 214-218, 220-222, 225 n. 2, 231-243, 245, 246, 248-250, 252, 253, 256, 257, 260
Andrinopolitains, 215
Andronic I Comnène, 72
Andronic II Paléologue, 28 n. 7, 53, 70, 82 n. 1, 95, 101-102, 116, 131, 138, 176, 186, 247, 248, 249, 250, 258
Andronic III Paléologue, 29, 33, 47, 53, 70, 71, 82, 87, 95, 100, 103, 113, 133, 137, 144, 145, 182, 191, 220, 248, 249, 250, 251, 252, 258, 259
Andronic Paléologue, stratège, 70, 258
Andronic Tarchaneiôtès, 245
Andronopolis, 138, cf. Andrinopie
Angélitzès, 115, 216, 226
Angelov D., 24, 62 n., 67 n. 4
Angitès, rivière, 26
Annales Colonienses maximi, 186
Anne Comnène, 45 n. 6, 61, 69, 73, 103, 105, 107, 148, 155 n. 2, 156 n., 157, 161, 165, 187, 191, 195, 213
Anne de Savoie, 120, 140, 167, 254, 259
Ansbert, 54, 57 n. 1, 63, 73, 74, 76, 81, 151, 158, 165, 167 n. 4, 168, 169, 186, 189, 213
Anseau de Courcelles, 236
Antoniadis-Bibicou Hélène, XIV
apanage, XII, 254, 255, 256, 260
Apasios, 75, 100 (v. Errata)
apertenances, cf. appartenances
apiculture, 185
Apokaukos, 79, 132, 193
Apollônia, 12 n. 2, cf. Sôzopolis
appartenance(s), 147
Aprôs, 28, 57, 239
Arbanasi, 56 n. 1
arboriculture, 186, 187, 190, 194
archevêché de Didymoteichon, 131 et n. 1
archevêché de Nikopolis, 35 n. 5
— Philôtinopolis, 131
— Xantheia, 95
archevêché autocéphale de Marôneia, 116
— — Maximianoupolis, 104, 105
archonte(s), 177, 253, 259
archonteia, 184
Arda, 6, 7, 8 et n. 1, 9, 10, 11, 12, 15, 21 n. 1, 39, 40, 65, 68, 78, 93, 107, 110, 133, 137, 140, 149, 150, 152, 153, 165, 166, 170, 177, 182, 234, 237, 240, 244, 254, cf. Artiskos
Ardinska, montagne, 6
Ardin Vrăh, montagne, 4, 7
argent, 201, 225
Arkadioupolis, 31, 57
Arménie, 72
Arméniens, X, 50, 61, *72-74*, 88, 89, 175, 213, 222, 223
Armianka, 74
arsenal, 218
Arte, 153, cf. Arda
Artiskos, 6, cf. Arda
Asdracha Catherine, IX
Asen (forteresse d'-), 165, cf. Petritzos
Asen I, tsar, 233, 234
Asenides, 233, 240
Asenitsa, rivière, 7, 33, 39, 162, 164, 165, cf. Čepelarska
Asenovgrad, 227, 229, cf. Sténimachos
Asie Mineure, 23, 44, 70, 71, 72, 75, 78, 81, 90, 123, 129, 234, 243, 248, 251
Asômatoi, 112
Asômatos, 112, 253
Aspietès, cf. Alexis Aspiétès
Astikè, 11, 12
Athènes, XIV
Athos, cf. Mont Athos
Attaleiatès, 223
auberge, 193, 230
Aubry de Trois-Fontaines, 116
Aulè, 49, 239, 240
Avrilevô, 155 n. 2
Avrova, 39

Axios, 35, 70, 75, 235
Ayne, 122 n. 9, cf. Ainos

Ἄβδηρα, 43 σημ. 1, 44 σημ. 1, 60 σημ. 1, 98
Ἀβδηρῖται, 97
Ἀβριλεβώ, 155 σημ. 2
Ἄβροβα, 59, 164
Ἀγαθονικείας, ὁ (évêque d'-), 155 σημ. 2
Ἀγαθονίκη, 155 σημ. 2
Ἀγαθουπόλεως, ὁ (évêque d'-), 138 σημ. 1,
ἀγγαρεῖαι, 210, 211
Ἁγία Βαρβάρα, ἀγρός, 163 σημ. 3, 164
Ἅγιος Νικόλαος, προάστειον, 51
ἀγορά, 221
ἀγοραστήρια, cf. χαρτία
ἀγρίδιον, 163 σημ. 3, 182
ἀγρός, 163 σημ. 3, 182
ἀγρόται, 176
Ἀδήλων, (monastère d'-) 127, cf. Bèra
Ἀδριανοῦ πόλισμα, 139, cf. Andrinople
Ἀδριανούπολις, cf. Andrinople
Ἀειδαροπνίχτης, 128
Αἰγαῖον, 225 σημ. 1
Αἷμος, 139, 245
ἀκάτιον, 45
ἀκίνητα, 126
ἄκρα, 142
Ἀλέξιος, 60 σημ. 1, cf. Ivanko
ἅλες, 225 σημ. 1
Ἀλυκαδίου (lieu-dit d'-), 52
Ἀμούρ, 43 σημ. 2, cf. Oumour
ἀμπέλιον, 103
ἀμφίρυκον πλοῖον, 46
ἀναγνῶσται, 102
ἀναγραφή, 210
Ἀναστασιουπόλεως, ὁ (évêque d'-), 119 σημ. 2
ἄνθρωποι, 212
ἀννόνα, 211 σημ. 1
ἄνω (τοῦ Ἔβρου), 14
ἀοίκητος, 252
ἀποδείξεις, 221
ἀργυρίων, 201 σημ. 7
Ἀργυρός, 52
ἄργυρος, 225 σημ. 1
ἄριστοι, 115, 214
ἄροτρα, 187
ἀρουραι, 187
ἄρτος, 188 σημ. 4
ἀρχή, 245
ἄρχοντες, 134
ἄσημοι, 115, 214, 217
Ἀσπειώτης, 51
Ἀσπιέτισσα, cf. Μαρία Ἀσπιέτισσα ἡ Χούμναινα
Ἀσπρόφρυις, cf. Κωνσταντῖνος Ἀσπρόφρυις
Ἀσταί, 12 σημ. 2, cf. Ἀστικοί
Ἀστικοί, 12 σημ. 2
ἄστυ, ἄστη, 126, 139, 142, 149, 153, 163, 168, 171, 172
ἀσφάλειαι, 221
Αὐδήρων (monastère d'-), 127 cf. Bèra
αὐλή, 100, 107
αὐλῶνες, 197 σημ. 3
αὐτουργόν, 103
Ἀχριδοῦ (évêché d'-), 10
Ἀχριδώς, 245

Bačkovo 7, 39, 59, 74, 75, 81, 108, 151 n. 2, 163, 164, 166, 169, 182, 185, 200, 206, 209, 210, 221, 222, 230
Bajazet I, 79, 84, 117 n.
Bajazet, sipahi, 79
Balkans 3, 20, 21, 32, 38, 68 n., 71 n. 2, 79 n. 2, 90, 137, 140, 160, 180, 203, 229, 233, 237, 243, 251, cf. Haimos
Balkan-Turesi, 110 n. 4 (v. Errata)
Baloustra, cap, 16, 96
bandon, 108, 184, 200
Baniska, 165 n. 1
Banista, 165 n. 1, 166, 177 n. 4
Baništa, 59
Barberousse, cf. Frédéric I Barberousse
Bardanès, 212

Basile II, 60, 72, 232
Basile d'Ialimbana, 99, 121
Basterna, 38 n. 2
Batak, 5 n. 2
Bataška-Planina, 181
Batatzai, 58
bateaux (marchands), 217, 225, 226 n. 1
Batkoun, 169
Batkounion, 5, 20, 35, 37, 166, 168, *169*, 173
Batrachokastron, 5, 35, 166, *168-169*, 177 n. 4
Batzinakos, 83
Baudouin I de Flandre, empereur, 27, 32, 39, 40, 86, 138, 144, 158, 214, 237
Béadnos, 39, 166, *169*, 170, 177 n. 4, 253
Beden, 169
Bees N., XIV
Bees-Sepherlis Hélène, XIV
Belaštitsa, 155 n. 2
Beldiceanu-Steinherr, Irène, 140 n. 7
Bélébousdion, 32, 172, cf. Velbăžd
Bélés, 78, cf. Vélésos
Belgrade, 235
Béliatova, 62, 161
Belon, cf. Pierre Belon
Belovo, 156 n.
Benjamin de Tudèle, 87
Bèra, X, XII, 15, 25, 27, 29 et n. 2, 30 et n. 5, 38, 40-44, 51, 52, 53, 66, 70, 118, 120, 122, *124-130*, 133, 174, 195, 196, 208, 209, 236, 250, 257
Beranger d'Entença, 43 n. 2, 44, 98
Berbaina, 222 n. 2
Béroè, 14, 32, 33, 34 et n. 4, 48, 49, 76, 151, 158, 188, 189, 235, 240, 244, 246, cf. Stara Zagora
Berroia, 259
Berthold de Catzenelbogen, 241
Bertin J., XIV
Bertrandon de la Broquière, 14 n., 15 n. 4, 47, 53 n. 2, 61 n. 2, 65, 111 n. 5, 118 n. 4, 119 n. 8, 128 n. 2, 129 n. 2, 132 n. 1, 140 n. 7, 160 n.
Bessoi, 71
Bira, 127, cf. Bèra
Bistônis, lac, 16, 93, cf. Porou, lac
Bithynie, 78
Bizyè, 12 n. 2, 28 n. 7, 48, 70, 136, 141, 238, 241, 248
Blanche (la), 26, cf. Philippes
Blisnos, 32 n. 4, 33, 48
Bodina, 35, 165, 177 n. 4
Bogomiles, 60, 61, 66 et n. 3, 73 et n. 6, 74, 88
Bohémiens, 104 n. 8
Bohémond, 62
Boléron, 17, 28 et n. 7, 41, 60, 86, 87, 111, 113, 114, 122, 197, 238, 242, 248, 254, 255, 256, 257, 259
Boniface de Montferrat, 9, 13 n. 2, 27, 39, 53, 60, 105, 136, 214, 236, 237, 239, 240
Boril, tsar, 240, 241
Bosnie, 66 n. 3
Bougre, 60, cf. Bulgares
Boukellou, 38 n. 2, *148*, 250
boulanger, 218
Boulgarophygon, 31, 57, 141
Bouron, 98, 201 n. 2, cf. Périthéôrion
Bourou, 43 n. 2, 99, 100 n. 8, 103, cf. Porou, Périthéôrion
Bourou kalé, 43 n. 2, 99, cf. Périthéôrion
Brachôn (*casale* de Brachon), 70, 120, cf. Βλάχων
Bracigovo, 168
Branas, cf. Théodore Branas
Brančić, 7 n. 5
Brandouei, Brandeuoi, 168
Branitsa, montagne, 155 n. 2
Branos, 216
brigandage, 135 n. 2, 240, 250, 251, 252, 256
Brindisi, 24
Bryennioi, 58
Bryennios, chroniqueur, 193
Bryennios, cf. Georges Bryennios
Bukovik, 66, 129
Bukovo, 156 n.

Bulgares, IX, XIV, 9, 40, 41, 47, 50, 53, 55, *58-69*, 71-73, 74 n. 4, 79, 81, 88, 89, 90 n. 3, 94, 106, 119, 125 n. 5, 127, 145, 149, 150, 160, 162, 171, 172, 175, 181, 182, 186, 191, 213, 222, 233, 235, 240, 247, 249, 253
Bulgarie, 3, 6, 18, 61 et n. 2, 78, 90, 110, 172, 182 n. 3, 185, 203, 216, 229, 230 n. 1, 232, 233, 235, 237, 238, 240, 241, 243, 245, 246, 249, 253, 254, 256
Bulgaro-Coumans, 139, 191 n. 3
Bulgaro-Tatars, 123, 232
Bulgaro-Valaques, 53, 63, 88, 233
burg, 122
Byzance, 44, 59, 82, 84, 85, 123, 172, 217, 220, 232, 233, 234, 235, 243, 246, 249, 251, 256
Byzantins, 13, 20, 33, 64, 82, 97, 149, 150, 153, 160, 161, 169, 172, 181, 203 n. 1, 241, 243, 245, 246, 247, 249, 250

Βαθυρύακας, Βαθὺς ῥύαξ, 113, cf. Φατύργιακα
Βακτούνιον, 169
Βανιάνους, 65
Βάνιστα, 59, 165
βάρβαροι, 59
βασιλικὴ ὁδός, 27
Βασιλικίς, 58 σημ. 6, 164
Βατζινέα, 65
Βατζόκοβα, 59, 164
Βελικείας, ὁ (évêque de-), 155 σημ. 2
Βήρα, 125 σημ. 5
βηρόν, βηρός, 125 σημ. 5
Βηρός, 65, 127
Βιζύη, 70
Βλάχοι, 59 σημ. 3 καὶ 4, 69 σημ. 3, 70
Βλάχων (localité), 120, 236
Βλέπτου, ὁ (évêque de-), 155 σημ. 2
Βοδενὰ (Βοδηνά), 59 σημ. 1, cf. Edessa
Βοδένια, 58 σημ. 5
Βοδινά, 59, 165, cf. Voden
βόες, 187
Βοϊδομάτης, 125 σημ. 5
Βολερόν, 200 σημ. 4, 207 σημ. 4
Βορέως πύλη, 143 καὶ σημ. 4
βοσκήματα, 188, 208 σημ. 1
Βουκέλλου, ὁ (évêque de-), 138 σημ. 1
Βουκούβων, 156 σημ.
Βουκούβ(ρ)ων, ὁ (évêque de-), 155 σημ. 2
Βουλγαροφύγου, ὁ (évêque de-), 138 σημ. 1
Βουλλωτός, 52
Βουρσέως, 164
τοῦ Βοῦ τὸ πηγάδιν (lieu-dit), 197
Βουτούρα, 182 σημ. 3
Βράνιστα, 65
Βράχων, cf. Βλάχων
Βρύσεως, ὁ (évêque de-), 138 σημ. 1

çabotage, 225
Caja, rivière, 38
Cantacuzene, cf. Jean VI Cantacuzène
Cantacuzènes, 255, 256
capitaneus, 215
Carile A., 103, 124 n. 7
Carpathes, 37, 38
carski pǎt, 30, cf. *put moravskij*, route royale
casale, 70
castell, castiel, 95, 168, cf. kastron
castellum, 138, cf. kastron
castrum, cf. kastron
Catalans, 28, 46, 95 n. 7, 102 n. 1, 116, 123, 139, 140 n. 7, 142, 145, 187, 192, 193, 195, 196, 210, 248
catepanicium, 218 n. 6, 236
Caumussin, 111 n. 5, cf. Koumoutzèna
cellérier, 219
Čepelare, 39
Čepelarska, rivière, 7 et n. 3, cf. Asenitsa
Čepelarska, vallée, 7, cf. Goren Rupčos
Čepino, 5, 6, 36 n. 1, 171

Čepinska, rivière, 5, 6 n. 1, 20
céramique, 218
Cerbères, 135
céréales, X, XI, 180, 183 n. 5, 184, 186, 187, 189, 190, 192, 193 n. 5, 194, 195, 196, 198, 199, 202, 204, 213, 240, 263
Červen, 59
Chalcidique, 43 n. 2, 67, 114, 259
Chalkokondylès, 78, 143
champ(s), 59, 103, 109, 176, 185, 186, 187, 193, 196, 202, 205, 206, 207, 208
charrue, 203
chastel, 131 n. 6, 153, 163, 164 n. 1, cf. kastron
chemin, cf. routes
Chersonèse, 38, 46, 67, 78
Chio, 154 n. 1, 165 n. 1
Choirènoi, 71, 83, 124
Choirosphaktès (proasteion de -), 206
Choniatès, 4, 6, 8 n. 1, 14 n., 35 n. 3, 59, 60 n. 1, 68, 73, 83, 97, 107, 117, 127, 133, 143, 147, 151, 158, 159, 161, 169, 181, 182, 186, 187, 189, 215
Christianisme, 76
Christoupolis, 26, 28 n. 8, 29 et n. 2, 41, 44, 101, 102 n. 1, 139, 249, 258
Chronicon Magni Presbyteri, 73 n. 3
Chronicum Franco-Gallicum, 158
Chronique de Morée, 222 n. 2
Chrysos, cf. Dobromir Chrysos
Chrysoupolis, 26, cf. Amphipolis
Çircuiz, 187, cf. Tatar-Pazardžik
Cirmen, 149
cité, 122, 131, 138, 139
ciutat, 122, 139
civitas, 122, 138, 158, 236
climat, *18-23*
colonie, 74, 85, 86, 87, 90
colonie (militaire), 75, 76, 81, 83, 89
commerce, XI, 44 n. 12, 45, 85, 100, 175, 185 n., 206, 217, 218, *219-226*, 262
Commercine, 111 n. 5, cf. Koumoutzèna
commune rurale, 208, 213
communications, cf. routes
Comnène (la), 144 n. 6, 191
Comnènes, 85, 229
Conquérant, cf. Mahomet II
Constantia (des Rhodopes), 31, 149, *151-152*, 156 n., 173, 176
Constantia (de Rila), 31 n. 2, 32, cf. Kostenec
Constantin, megaduc et stratège de Philippoupolis, 51, 59
Constantin Margaritès, 245, 247
Constantin le Philosophe, 4 n. 10, 11 n. 3, 14 n.
Constantin, pincerne, 51
Constantin Tich Asen, tsar, 159, 247
Constantinople, 22 et n. 4, 24, 25, 26, 27, 28 et n. 7, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 39, 40, 41, 48, 52, 62, 66, 67, 70, 76, 85, 87, 94, 105, 119, 121, 123, 128, 131 n. 4, 133, 137, 138, 139, 141, 143, 145, 155, 158, 159 176, 188, 201 n. 2, 221, 226 n. 1, 230, 233, 236, 237, 238 n. 3, 239, 241, 242, 248, 249, 250, 251-255, 257, 260
Corinthe, 254
corvée(s), 210
Costantinople, 158, cf. Constantinople
Coumans, 56, 72, 76, *80-82*, 133, 136, 190, 233, 240, 242, 243, 247
Courtenay (maison de -), 242
couturier, 218
créanciers, 216, 231
Croisade(s), 53, 56, 84, 138, 144, 153, 157, 158, 161, 181, 187, 188, 191, 208, 213, 220, 222, 226
Croisés, XI, 26, 36, 37, 54, 55 n. 1, 56, 57, 63, 73, 76, 85, 144, 152, 153, 158, 169, 186, 188, 189, 191 n. 3, 213, 222, 223, 226, 233, 234, 236, 237, 239
Crucemont, 168, cf. Krytzimos
cuisinier, 218
curator, 176
Cydonès, 78 n. 1, 186
Cyprien (évêque de Phérémai), 67

Γαϊδαροπνίχτης, 128 σημ. 6
Γαλάτου (προάστειον τοῦ -), 51
Γάλοβα, 58 σημ. 5
Γέλλοβα, 59, 165
γεννήματα, 211
γεννηματική εἴσοδος, 195, 211
γένος, 55
Γερμανὸς (métropolite d' Andrinople), 139
γεώργια (τά), 223 σημ. 4
γεωργίαι, 208 σημ. 1
Γεώργιος Στρατηγός, 52
γεωργοί, 219 σημ. 3
γηπόνοι, 176
γηροκομεῖον, 219
γηροτρόφος, 219
Γλύκαινα, cf. Εὐδοκία ἡ Γλύκαινα
Γραδίστος, 67

Dalmatie, 82
Danube, 37, 38, 81, 82 n. 3, 83, 100, 149, 160, 203 n. 1, 233, 238, 242
Danube-Bas, 18
débiteurs, 216, 231
Dečev D., 8 n. 1
Dedeagac, 118, cf. Alexandroupolis
Delta, île, 15
dème, 86, 102, 134 et n. 7, 135, 142, 214, 215, 216, 217 et n. 2, 253, 256
Démètre Koubrin, sipahi chrétien, 79
Démètre Paléologue, 201 n. 7
dèmos, cf. dème
dépendance(s), 67, 108, 196, 207, 215, 256
Derlicka-Laclau Alexandra, XIV
despote, 241, 254, 257
Détroits des Korpiles, 9, cf. - de Makrè
Détroits de Makrè, 18
Diatypôsis (de Léon VI), 94, 97, 99, 105, 117, 121, 131, 137
Dicaea, 99
Didymoteichon, 4, 9, 10, 11, 15, 22, 29 et n. 2, 30, 33, 35, 36 n. 4, 38-42, 45, 47, 48, 51, 53, 56, 57, 58, 76, 81, 86, 88, 89, *130-137*, 141, 144, 145, 147, 149, 155 n. 2, 173, 174, 176, 190, 191, 192, 193, 197, 202, 207, 215, 216, 218, 220, 231, 233, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 245, 247, 249, 250, 251, 253, 255, 256, 259, 260
Didymo(ti)chium, 136
Diljanou, 206, 212
Dimetoqa, 133 n. 4, cf. Didymoteichon
Dimitritsa, 233
Dimos, 131 n. 6, cf. Didymoteichon
Dimotichum, 131 n. 6
Diplobatatzai, 58
Dipotamon, 103, 251
Dobrialăk, 59
Dobrolong, 59
Dobromir Chrysos, 235, 241
Dobrostan (dobăr stan), 59
Dobroudža, 247
Dolen Rupčos, 7
Dölger F., 52 n. 4, 75 n. 5, 258 n. 7
Dolni Voden, 56 n. 1, 165
Domenico Gatteluzi, 201 n. 4, 217 n. 4 (v. Errata)
Dometico, 131 n. 6, cf. Didymoteichon
Doriscos, 119
Dorkovo, 171
Dorpition, 221
Dospat, rivière, 5
Dospat-Balkan, 5 n. 2
Dospatsko, vallée, 5
Doukas, sipahi chrétien, 79
Dounax, 3, cf. Rila
Drabescos, 184 n. 3
Dragnyasta, 212
Dragôtas, 55 n.
Dragovet, 156 n. 2
Dragoviči, 68, 156
Dragovina, montagne, 156 n. 2
Dragovintia, 69
Drahou, 126, 206
Drama, 8 n. 1
Dristra, 38
Druzipara, 106 n. 3, cf. Messènè

duc, 106
ducatum, 159, 242
duchee, 158, 237
Dujčev I., 72 n. 1
Dukagin, sipahi chrétien, 79
Dušan, cf. Stefan —
dynatoi, 86, 102, 193, 194, 207, 208, 215, 216, 217
Dyrrachion, 24
Dzambaz-tepé, 154 n. 5

Δεβελτοῦ, ὁ (évêque de-), 138 σημ. 1
Δελβοτζιάνους, 65
δεσποτεία, 205, 206
δεσποτικὰ (οἰκήματα), 205
δεσποτικά, cf. ζευγάρια
δεσποτικοί, cf. μύλωνες
δεσποτικῶς, 205
δῆμος, XI, 214 καὶ σημ. 3
δημοσία (ἀγορά), 221
δημόσιος (ἀρχή), 244-245
δημοτελὴς (πανήγυρις), 221
διακονητής, 194, 219
διάκονοι, 102
Διδυμότειχον, 131 σημ. 4, 134
Διδυμοτείχου, ὁ (évêque de-), 119 σημ. 2
— (metropolite de-), 231 σημ. 3
δίκαιον, 221
Διλιανοῦ, 65
Δοβροβίκεια, 58 σημ. 5
Δοβρολόγκος, 59, 164
Δοβρομυρία, 58 σημ. 5
Δοβρομύρος, 58 σημ. 5
Δόβρος, 58 σημ. 5
Δοβροστάνος, 59, 164
Δοβροσῶντος, 58 σημ. 5
δομέστικος, 231 σημ. 2
δουλεῖαι, 163, 210
δοχειάριος, 219
Δραγάβαστα, 65
Δραγοβιντίας (hypertime et exarque de-), 156
Δραμίτζης, ὁ (évêque de-) 155 σημ. 2
Δράχου, 65
δυνατοί, 214

Ecole Pratique des Hautes Etudes, XIV
économe, 219
Ecthesis d'Andronic II, 131
Ecthesis de Pseudo-Epiphane, 104, 121, 131, 137
Edessa, 59 n. 1, 60
Egée, cf. mer Egée
Eglise, 100 n. 7, 102, 118, 121
Egnatia (*Via*), 24, *25-30*, 32 et n. 5, 38, 40, 41, 95, 100, 107, 110, 111, 117, 118, 120, 122, 128, cf. routes
Eksya, 95, cf. Xantheia
Eledžik, montagne, 31 n. 2
Elena, tsaritsa, 257
élevage, X, 3, 64, 71, 89, 175, 176, 180, 181, 182, 186-192, 195, 196, 197 n. 4, 198, 199, 217, 261
Eltimèrès, 246
emporeion, 77, 85, 86, 126, 142, 205, 206, 209, 210, 220 n. 2, 221, 236
Empythion, 48, 136, 177 n. 4, 252
encontrada, 140
Enez, 121, cf. Ainos
Enveri, 23, 45, 95, 99, 111, 114, 122, 133 n. 4, 192, 197
Ephraim, chroniqueur, 151, 167
Ephraim, forteresse, 35, 36 et n. 4, 48, 64, *149-150*, 152, 153, 177 n. 4, 243
Ephraimkjoj, 149
Epiphane, 99, cf. Pseudo-Epiphane
Epire (despotat d' -), 28, 32, 40, 70, 83, 94, 232, 241, 242, 243
épiskepsis, épiskepseis, 118, 119, 126, 127, 205
épitropos, 124
Ergéné, 15, 243, cf. Règinas
Erginès, 130, cf. Règinas
Erythrôpos, rivière, 9, 15
Erythros potamos, 15, 130, 133, cf. Erythrôpos, Kokkinopotamos, Kizildeli
Esclas, cf. Slav
esclavage, 249
Eskidjé, rivière, 17, 93, cf. Koudètos
Esphigménou, 109
Etienne Nemanja, 233

Eului, 48
Europe, 24, 30, 84, 138, 141, 186
Eustache, 241
Euthymios, patriarche de Tărnovo, 74
évêché d'Achridôs, 10
— Agathonikeia, 155 n. 2
— Agathopolis, 131
— Anastasioupolis, 99-100, 105
— Boukellou, 148
— Constantia, 151
— Didymoteichon, 131 et n. 1
— Hyperpérakion, 150, 156 n. 2
— Ioannitza (Ioannitzès), 150, 156 n. 2
— Lioutitza, 155 n. 2
— Makrè, 117, 118
— Marôneia, 116
— Mogléna, 74
— Mosynopolis, 105, 106
— Périthéôrion, 99 et n. 1, 102, 105
— Plôtinopolis, 130, 131
— Polystylon, 96-97
— Provatou, 148
— Smolènes, 68
— Velikeia, 156 n. 2
— Βλέπτου, 156 n. 2
— Βουκούβων, 156 n. 2
— Δραμίτζης, 156 n. 2
— Προβάνδους, 148 n. 4
Evlija Čelebi, 56 n. 1, 85 n. 1, 106 n. 6, 112 n. 1, 134 n. 6, 144 n. 1, 193
Evrenoz, 116 n. 9
exarque, 156

Ἕβρος, 14, σημ., cf. Hèbre, Maritsa
ἐγχώριοι, 162
ἔθνος (ἀνίδρυτον), 63
εἴσοδος, cf. γεννηματικὴ εἴσοδος
ἐλέπολις, 149
ἐμπορεῖον, 142
ἐμπορία, 225 σημ. 1
ἐμπόριον, 134, 142
ἐνέχυρον, 231 σημ. 2 καὶ 3
ἔνοικοι, 209, 210
ἐξκουσσεία, 206 σημ. 1, 207 σημ. 4
ἔξω τοῦ Λίμου ζυγός, 245-246
ἔξω συνοικία, 134
ἐπαύλεις, 208
ἐπήρειαι, 163, 210
ἐπίδοσις (κατ' ἐπίδοσιν), 100 σημ. 7
ἐπικρατῶν, 64
ἐπιμελητὴς (τῶν ἡμιόνων), 218
ἐπίνειον, 43 σημ. 1, 44 σημ. 1, 98
ἐπίσκεψις, 211, cf. épiskepsis
ἐπιτροπή, 147, 257
ἐπιφανεῖς, 214
ἐπιφανέστεροι, 214, 249
ἔποικοι, 209, 210, 223 σημ. 4
ἐργαστήρια, cf. μυλικὰ ἐργαστήρια
ἔρυμα, 163
ἐστρατευμένα (χωρία), XI, 212
Εὐδοκία ἡ Γλύκαινα, 52
Εὐρώπης, ὁ, cf. hypertime et exarque

Faral E., 13 n. 2
faucille 203
féodalisme, 208, 239, 241
Feredgik, 125 n. 6, cf. Pherrai
Fernand de Majorque, 44, 98
Fernando Ximénès, 44, 95
feudataire(s), 215, 232, 237
fief, 236, 237, 239, 241
Finepople, 158, 159, 242, cf. Philippoupolis
Florentins, 140 n. 7
floriculture, 190, 193
foire(s), XI, 112 n. 1, *221-222*, 224
forum (rerum venalium), 223
Foucher de Chartres, 99, 119
Fraïm, 150, cf. Ephraim
Franc(s), 86, 153, 188, 242
Français, 85
fratries, 134 n. 7
Frédéric I Barberousse, 63, 74, 152, 188, 222, 233
Frédéric II de Sicile, 44
Frenk-bounar, montagne, 9, cf. Maróneia - Ismaros

Gabriel, archange, 112 n. 4

Gagauzi, 81 n. 5
Galatou (proasteion de -), 206
Gallipoli, 48, 78, 132, 136, 141, 242, 254
Ganos, montagne, 109, 247
Gasmoules, 52, 87
Gastivilea, 194
Gatteluzi, cf. Domenico
Gelovo (Gelova), 59
Génois, 140 n. 7, 217
Georges Bryennios, 55, 188, 258
Georges Doscaropoulos, 226 n. 1
Georges II Terter, 249
Gérard de Stroem, 241
Gerland E., 36 n. 3
Gesta Francorum, 186
Giala, Gala, lac, cf. Stentoris
Gjumjurdžinski-Snežnik, montagne, 8, 12, 16
Goce-Delčev, 5 n. 2
Goloè, 49
Gorata, montagne, 9, 10, 11
Goren Rupčos, 7, cf. Čepelarska (vallée)
Gorni Voden, 56 n. 1, 162, 165
Gradište, 67, 169 n. 7
Gradistos, 67
grand stratopédarque, 258
Gratianou, X, 25, 27, 29, 30, 94, *113-115*, 174, 197, 216, 226, 238, 241, 257
Gratinè, 113
Gré, 214, cf. Grecs
Grèce, 11, 18, 140 n. 7, 204
Grecs, IX, 50, 51, 53 et n. 2, *50-58*, 59, 74, 75 n. 1, 76, 79, 81, 87-89, 90 n. 3, 111 n. 5, 128 n. 2, 136 n. 4 et 10, 138, 147, 159, 161, 175, 201 n. 2, 215, 237, 239
Grégoire Pakourianos, 39 n. 3, 58 n. 6, 62, 72, 74, 75, 81, 83, 100, 103, 105, 107, 108, 109, 154, 157, 162, 163, 164, 184, 185, 187, 199, 200, 204, 205, 206, 209, 210, 212, 219, 221, 230
Grégoras, 4, 28 n. 7, 30 n. 8, 41 n. 8, 43 n. 1, 82 n. 1, 95, 96, 97, 102, 110 n., 111, 114, 116, 123, 124, 127, 131, 133, 141, 176, 191, 192, 197, 254 n. 1
Grex, Griex, 54, 57, 146, cf. Grecs
Gritzan-Assar, 113, cf. Gratinè
Gügercinlik, 30, 42, cf. Péristéria
Guillaume de Tyr, 186, 191
Guilliou A., XIV
Gümülcüne, 111, cf. Koumoutzèna
Gumulğina, 110 n., cf. Koumoutzèna
Guy de Lusignan, 259-260
Gyfto-kastro, 104 n. 8, cf. Mosynopolis

Ζαβλάντια (τά), 213 σημ.
Ζαούτζη, 108
Ζαχαρίου, 165
ζευγαρᾶτος, 183, 207, 208
ζευγάρια (δεσποτικά, παροικικά), 183, 196, 205
ζεύγη, 208 σημ. 1
ζυγός, 246
ζωοκίνητοι-α, cf. μύλοι, μυλικὰ ἐργαστήρια

Hadrien, 137
Haemos, cf. Haimos
Haemus, 31 n. 2, cf. Haimos
Hagia Eirènè, 166, 170, 177 n. 4, cf. Sainte-Irène
Hagia Ioustina, 35, 166, 167, 168, 177 n. 4, 253
Hagia Petra, 130
Haimos, 4, 12 n. 2, 41, 171, 182, 242, 246, cf. Balkans, Haemus
halz homes, 214
Hambarli, 152 n. 2
Hapétikion, 154, cf. Harpétikion
Harioupolis, 34
Harmanli, 152 n. 2
Harpétikion, 154 n. 1
Haskovo, 10, 11, 12, 19, 156 n., 181
Hèbre, IX, 4-11, *13-14*, 15-18, 20-23, 25, 27-29 n. 2, 30 n. 5, 31 et n. 2, 32, 33 et n., 34, 36, 38, 40, 41, 43, 44, *45-47*, 51, 53, 64, 65-71, 77, 78,

80, 81, 88, 89, 93, 114, 118, 120, 121, 122, 124, 125 n. 5, 126-130, 132, 133, 135 n. 2, 136, 137, 140, 141, 149, 152, 154, 155 n. 2 -156, 157, 159, 161, 162, 171, 173, 181, 182, 185-190, 192, 195, 198-201, 205, 225, 235-237, 242-244, 247, 249, 251-253, 255, cf. Maritsa
Hellespont, 41 n. 8, 42, 251
Henri de Flandre, empereur, 14, 27, 34, 46, 139, 143, 144, 145, 152, 153, 158, 189, 191, 215, 216, 223 n. 4, 239, 240, 241
Henri de Valenciennes, 14, 37, 119, 158, 188, 189, 191, 240
Hiérax, 149, 259
Hissar-déré, 151
Historia Peregrinorum, 151, 152, 158, 165, 167, 168, 169, 186, 187, 189, 190
Hongrois, 75, 76, 88
Honigmann E., 104 n. 9
hôpital, 219, 230
Hortokopion, 207
hospice, 219
hôtel, hôtellerie, 163, 200, 204, 210
hôtelier, 219
Houlagou-khan, 247
Hugues (abbé), 85
Hugues de Saint-Paul, 236
Huns, 80 n. 2
Hyperpérakion, 10, 35, 37, 38, 64, 149, *150*, 151 n. 2, 153, 156 n., 173
hypertime (et exarque), 156

Θεοδωρίτου, ὁ (évêque de-), 119 σημ. 2
Θεόδωρος Παδυάτης, 52, 231 σημ. 2
Θεοῦ βουνά, 125 σημ. 3
Θεοφάνους (κτῆμα τοῦ -), 207 σημ. 4
θέρος, 192 σημ. 8
Θεσσαλονίκη, 25 σημ. 4
Θεωρείου, ὁ (évêque de-), 100 σημ. 1
θησαυρός, 226
Θρᾷκες, 31 σημ. 2
Θράκη, 127

Ibères, X, 50, *74-75*, 88, 89
Ibérie, 75
Idrîsî, 138, 151
Igrican, 30, cf. Gratianou
Illyriens, 71
Imbros, 123, 225
infirmier, 219
Innocent III, pape, 237
Inoz, 122, cf. Ainos
investissements, 230-231
Irène Cantacuzène, 41
Irène de Montferrat, 28 n. 7
Isaac II Ange, 59, 233, 234
Isaac Comnène, XI, 126, 199, 205 et n. 3, 206, 209, 210, 211, 212, 213
Islam, 72 n. 2, 79
Ismaris, lac, 115
Ismaros, montagne, 115
Italie, 24
Itineraria, 26 n. 2
Ivajlo, 246
Ivan Alexandre, tsar, 47, 150, 167, 191, 215, 253, 259
Ivan Asen II, tsar, 32, 40, 165 n. 2, 220, 232, 241, 242, 243
Ivan Asen III, tsar, 246
Ivan le Russe, 249
Ivanko, 59, 60, 97, 168, 169, 182, 208, 234, 235, 241, 254
Iviron, 259
Izeddin, 247

Ἰάννωβα, 58, 164
ἱερεῖς, 102
Ἰλλυριοί, 31 σημ. 2
Ἴμβρος, 225 σημ. 1
Ἰωάννης Λάσκαρις, 52
Ἰωάννης Μαγκλαβίτης, 52
Ἰωάννης Ε' Παλαιολόγος, 43 σημ. 1
Ἰωάννης Ι Τζιμισκῆς, 143 σημ. 8
Ἰωαννίτζης, Ἰωαννίτζων, ὁ (évêque d'-), 155 σημ. 2

jachère, 183, 202
Janova, Janovo, 58
jardin(s), 103, 109, 185, 186, 187, 191 n. 7, 193 n. 5, 196, 197 n. 1, 202, 216
Javorovo, Javrovo, 39, 59
Jean II Ange de Thessalie, 212 n. 7
Jean Asen, 208, 259
Jean Asen II, cf. Ivan Asen II
Jean VI Cantacuzène, 4, 7, 13 n. 5, 22, 29 et n. 2, 30 et n. 8, 33, 35, 36 n. 4, 41-43 n. 1, 44, 47, 52, 53-56, 64, 70, 71, 78, 82 n. 3, 95-102, 106, 110-115, 120, 123, 127-129, 131 n. 4, 132-137, 140, 142, 144, 145, 148-150, 155 n. 2, 159-162, 167, 169, 170, 172, 176, 182, 187, 188, 191-193, 195-197, 206-208, 214, 216, 218, 220, 226, 249, 251-256, 259, 260
Jean II Comnène, 76, 83
Jean Glykys, patriarche, 116 n. 4
Jean V Paléologue, 30, 42, 43 n. 1, 111, 123, 124, 128, 137, 140, 142, 149, 216, 255, 256, 257, 260
Jean VIII Paléologue, 52 n. 4
Jean I Tzimiskès, 61, 72, 121, 143, 232
Jean Uglješa, 257
Jean III Vatatzès, 28, 36, 54 et n. 7, 81, 82, 127, 139, 145, 241, 242, 243
Jérusalem (patriarche de -), 253
Jireček C., 4 n. 10, 5 n. 2, 7, 32 n. 2, 34 n. 4, 36 n. 1, 54 n. 7, 56 n. 1, 61 n. 2, 71 n. 2, 72 n. 2, 75 n. 5, 81 n. 5, 83 n. 6, 99 n. 2, 112 n. 4, 151, 153, 155 n. 2-156, 170, 181
Joannitza, 156 n.
Juifs, X, 50, *87-88*
Juskju-dar, 156 n., cf. Skutare
Justinien I, 101

Kalè Pakourianè, 205 n. 3
Kaljata, 170 n. 1
Kaloyan, 27, 34, 36 n. 3, 40, 51 n. 5, 54, 55, 57, 61, 94, 100, 105, 118, 119, 132, 145, 151, 152, 153, 158, 159, 186, 190, 191 n. 3, 215, 229, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240
Kaloyannis, sipahi chrétien, 79
Kamytzès, cf. Manuel —
Karasarly, cf. Karassoura
Karassoura, 34 n. 4, cf. Καράσθυρα
Kărdžali, 12, 151
Karkarija, montagne, 5, 6
Kastoria, 79
kastron, X, XII, 51, 88, 94, 100, 105, 116, 126, 131, 134, 141, 152, 163 et n. 3, 164 et n. 5, 165, 174, 177, 201, 205, 230, 258
Kausokalybitès N., 8 n. 2
kecikaja, 170 n. 1
Kiepert H., 130
Kikones, 93, 115
Kissos, 207, 242, 251
Kizildeli, rivière, 9, cf. Erythrôpos, Kokkinopotamos
Kjustendil, 32, cf. Bélébousdion
Klokotinitza, 27, 31, 32, 41, 242
Knisaba, montagne, 5, 6 et n. 1, 172 n. 1
Knissava, montagne, 6 n. 2
Kokkinopotamos, 9, cf. Erythrôpos, Erythros potamos, Kizildeli
Kômes, 110 n.
kommerkion, 224
Komitsès-Koumoutsès, 110 n.
Komotinè, 8, 16, 17, 25, 43 n. 2, 48, 104 et n. 9, 109, 113, 189, 190, 196, 197, 220, 221, 227 n. 1, cf. Koumoutzèna
Kompsatos, rivière, 17, cf. Xéropotamos, Kourou tchaj
Konjars, 72 n. 2, 79, 80 n. 1
Kopsis, 38
Kornophôlea, 130
Korpiles (défilé des -), 117, 118
Kosmas Tzèntzèloukios, moine, 109
Kosmosôteira, monastère, 120, 124, 126, 128 n. 2, 129, 205, 206, 209, 210, 211, 212, 219, 225, 230, 250
Kosnikos, 166, *169-170*, 177 n. 4, 253
Kossinitès, rivière, 17
Kossovo, 32 n. 2

Kostenec, 4 n. 10, 11 n. 3, 14 n., 151, cf. Constantia
Koudètos, rivière, 17, cf. Eskidjé
Kouléon, 62
Koumoutzèna, X, 25, 27, 30, 94, 101, 103, *109-113*, 114, 117, 174, 238, 253, 254, 257, cf. Komotinè
Koumoutzès, 110 n.
Kourou tchaj, rivière, 17, cf. Kompsatos, Xéropotamos
Kozuch, montagne, 72 n. 1
Kranovounion, 112, 253
Kričim, 168 et n. 5
Kričimska, rivière, 6, 7, 8, 20, 39, cf. Văča
Kritoboulos, 45, 122 n. 9, 201, 225
Krounos, 32, 38, 246
Krousovo, 258 n. 4
Krybous, 37, 64, 149, *153*, 177 n. 4
Krytzimos, 6, 7, 35, 37, 60, 64, 166, 167, *168*, 173, 182, 234, 241, 244 n. 5, 253
Kuklen, 56 n. 1, 161, 166
Kumargina, 111 n. 5, cf. Koumoutzèna
Kuşlăr, montagne, 4, cf. Ardin Vrăh
Kypséla, 25, 38, 46, 48, 125
Kyriakidès St., 8 n. 1, 10 n. 3, 43 n. 1, 75 n. 5, 99, 102 n. 1, 103, 106 n. 3, 108 n. 6, 112, 113, 114 n. 6, 258 n. 7

Καλαμίτζι, 100 σημ. 3
Καλοσέρας, χωρίον, 51
Κανικλείου (προάστειον τοῦ -), 51
Καράβου, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
Καράσθυρα, 34 σημ. 4
Κασταμονίτης, 51
κάστρον, cf. kastron
κατασπορά, 196
κάτω πόλις, 134
κατωτέρω μέρη, 14
κελλαρίτης, 219
Κερκιζός, 51
κεφαλή, 258, 259
Κοζούχα, cf. Κουζούχια
Κόμανοι, 80 σημ. 2
κομμέρκιον, 104
Κομοτηνή, 110 σημ.
Κουζούχια, 72 σημ. 1
Κουμουτζηνά, 43 σημ. 1 καὶ 2, 110 σημ.
κουράτωρ (βασιλικός), 176
Κούριανις, 65
Κρασοβᾶ, 258
κρασοβόλιον, 184
Κρηνῖδες, 157
κτῆμα, 107, 185, 187, 207 καὶ σημ. 4, 231 σημ. 2
κώμη, 106, 169, 170
κωμόπολις, 147
Κωνσταντίας, ὁ (évêque de-), 155 σημ. 2
Κωνσταντῖνος Ἀσπρόφρυις, 52
Κωστίντζης, 51

Lamartine, 90
Lascaris M., XIV
Latins, X, 2, 32, 40, 50, 57, 60, *84-87*, 88, 89, 90 et n. 4, 94, 134, 136 n. 4, 138, 149, 192, 208, 215, 222, 237, 239, 240, 242
Laurent V., 75 n. 5, 148 n. 4
Lavra, 52, 81, 86, 207
Lébounion, 71, 83
Lefka, 156 n.
Lefort J., XIV
Lemerle P., XIV, 8 n. 1, 29 n. 4, 99, 106 n. 3, 133 n. 4
Lemnos, 53 n. 1, 82, 123, 225, 257
Lentza, 28
Léon VI, 68, cf. *Diatypôsis*
Léon Kastamonitès, 212
Lesbos, 30 n. 8, 82, 226
Leukè, 156 n.
Lidjakjoj, cf. Loutra
likourinoi, 201, cf. nitika
lilinga, 201 n. 2
Lilkovo, 59
Limpidarios, 123, 124, 217
Lipitsa, 59, cf. Lipitzou
Lipitzou, 163
Litavrin G., 54 n. 7, 83
Lititza, 136, 155 n. 2

Livadia, 67 n. 4
Ljaskovo, 39
Lombardie, 123
Lombards, 86
Louis VII le Jeune, 54
Loutra, village, 118
Lulé-Burgas, 152 n. 2
Lykostomion, 126

Λαγγάς, 58 σημ. 5
Λαγκιβάρδος, 86
Λάλκουβα, 59, 164
Λάσκαρις, cf. Ἰωάννης Λάσκαρις
Λατῖνοι, 215
λάχανα, 185
Λαχανᾶς, 246
λεκουρίνοι, 201 σημ. 4, 217 σημ. 4
Λέσβος, 43 σημ. 1
Λεύκης, ὁ (évêque de -), 155 σημ. 2
λεωφόρος, 25
Λῆμνος, cf. Lemnos
Λιβοτανίου, 103
Λιουτίτζης, ὁ (évêque de-), 155 σημ. 2
Λιπιτζοῦ, 59, 164
Λίτιτζα, 155 σημ. 2
λόγγος, 58 σημ. 5
Λουμπουτίτσης (πλανινὴ τῆς -), 67
Λυκοχώριον, 51

Macédoine, 3, 6, 16, 28, 29 n. 2, 34, 41, 59 n. 1, 67, 68, 76, 77, 81, 83, 115, 131 n. 4, 146, 156 n., 157, 158, 173, 198, 201, 215, 225 et n. 1, 230, 234, 242, 247, 249, 255
Macedonia, 139
magasinier, 219
Maglavitès, cf. Nicolas Maglavitès
Măglenik, montagne, 9, 15, 16, cf. Tokadjik
Mahomet I, 84
Mahomet II le Conquérant, 201 n. 7
Makaza, col, 9, 110 n. 4
Makrè, 17, 25, 27, 28 n. 7, 40, 51, 53 n. 2, *117-118*, 119, 120, 127, 190, 194, 197, 236, 238, 241
Makrè, montagne, 9, 27, cf. Stageira
Makrolibada, 11, 20, 33, 48, 152 n. 2, cf. Makry-livada, Uzundžova
Makry livada, 11 n. 3
Malgara, 116 n. 6, cf. Margueria
Manicaua, 152, cf. Mneiakos
Maniceta, 152, cf. Mneiakos
Manichéens, 60, 61, 62, 72, 74, 105, 107, 157, 161, 187, 213
Manuel Cantacuzène, 257
Manuel I Comnène, 74, 131, 228
Manuel Kamytzès, 74, 168, 169, 234
Manuel Lascaris, 245, 247
Manuel Libéros, 259
Manuel Philès, 186
Manuel Sofianos, 201 n. 4
marchand(s), XI, 73, 85, 175, 140 n. 7, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 262
marché(s), X, XI, 73, 85, 112, 136, 142, 174, 213, 218, 219, *220-226*, 262
marché d'esclaves, 136, 243
Maresche, 14 n., cf. Maritsa
Margueria, 116
Maria Aspiétissa Choumnaina, 231
Marila, 117 n., cf. Marôneia
Maritsa, ville, 13, 152
Maritsa, 14 et n., 66, 67 n. 2, 68, cf. Hèbre
Marmarion, 184, 200
Marolia, 116 n. 9, cf. Marôneia
Marôneia, 8 n. 2, 9, 16, 25, 28 n. 7, 50, *115-117*, 174, 190, 194
Marôneia-Ismaros, montagne, 9
Maronije, 116 n. 9, cf. Marôneia
Marulia, 116 n. 9, cf. Marôneia
Mărvaci, 68
Mathieu Cantacuzène, 30, 42, 96, 98, 111, 114, 123, 140, 141, 142, 216, 255, 256, 257, 259, 260
Maximianoupolis, 104 et n. 9, 105, 174, cf. Mosynopolis
médecin, 219
Méditerranée, 18, 43, 203
megaduc, 234
Megalo Kranovouni, 112
Mégarision, 207
Mélas, fleuve, 48

Mélénikon, 35, 54, 55 et n., 89, 159, 171, 241, 259
Melissène, voir Nicéphore Melissène
Mèna (proasteion de -), 103, 206
Menoikion, montagne, 67, 68
menu (peuple), 216, 240
mer Egée, IX, 3, 9, 13, 15-18, 21, 24, 37, 38, 96, 117, 133 n. 4, 225
mer Noire, 140, 141, 160, 230, 245, cf. Pont Euxin
Meric, 23 n. 1, cf. Maritsa (Hèbre)
Méropè, 4, 7, 11, 29, 35, 39, 40, 64, 170, 182, 253, 254
Mesembria, 116
Messènè, 106 n. 3, cf. Druzipara
Messènè, 106, cf. Mosynopolis
Messina-kalé, 104 n. 8, cf. Mosynopolis
Messine (Misine) - Hissar, 104 n. 8, 106 n. 6, cf. Mosynopolis
Messinople, Messinopolis, 105
Messounè, 104
Mesta, 67, cf. Nestos
Metkalf D., 229
métoche, métochion, 100 n. 3, 107, 109, 172 n. 4, 201, 207, 219
Metodii Draginov, 36 n. 1
métropole d'Ainos, 52
— Andrinople, 130, 131, 137, 138, 190
— Chalcédoine, 116
— Didymoteichon, 231
— Lioutitza, 155 n. 2
— Makrè, 118
— Marôneia, 116
— Périthéôrion, 100
— Philippes, 68, 97, 100 n. 1, 157 n. 3
— Philippoupolis, 10, 69, 150, 151, 155, 157, 161, 188
— Trajanoupolis, 94, 99, 100 n. 1 et 7, 102, 105, 106, 107, 116, 117, 119, 120, 121, 131 et n. 1
— Xantheia, 95, 106
— Προβάνδους, 148 n. 4
meunier, 204, 218
Michel, archange, 112 n. 4
Michel, anthrôpos d'Isaac Comnène, 67, 68
Michel Asen, tsar, 36, 64, 151, 243-244, 247
Michel Costomiris, 215
Michel VII Doukas, 193
Michel II d'Epire, 28
Michel Glavas Tarchaneiôtès, 148 n. 2, 245, 246
Michel Italicus, 61 n. 1, 157, 188
Michel VIII Paléologue, 22 n. 4, 41, 86, 87, 95, 246, 247
Michel IX Paléologue, 145, 245, 246, 248
Michel Šišman, tsar, 127, 250
Milko, sipahi chrétien, 79
Mitos, cf. Nicolas Mitos
Mneiakos, 35, 36, 48, 56, 64, 149, 151 et n. 2, *152-153*, 173, 243
Moesie, 78
Mogléna, 8 n. 1, 71, 72, 74, 81, 83
Momčil, 29, 52, 64, 65, 95, 97, 101, 102, 170, 208, 232, 253, 254
Moniac, 153, cf. Mneiakos
monnaies, XI, 226-231
monophysite(s), 73 n. 6, 74
Mont Athos, 67 n. 4, 72, 108, 109, 184 n. 3
Morachridôn, 10
Morrha, 10, 29, 33, 36 n. 4, 47, 68, *148-154*, 158, 235 n. 1, 250, 253, 254, 256, cf. Achridôs, Achridôs-Morrha
Mosynopolis, X, 9, 13 n. 2, 25, 26, 27, 38, 40, 48, 51, 53, 59, 60, 62, 64, 94, *104-109*, 111, 113, 114, 120, 174, 176, 196, 197, 205, 230, 233, 234, 236, 238, 239, 241, 246
moulin(s), 67, 103, 200, 204, 205
Mourat I, 32 n. 2, 78, 87
Mousa, sipahi, 79
Mussi, 106 n. 6, cf. Mosynopolis
Mutafčiev P., 6 n. 1, 30 n. 2, 152 n. 2
Mytilène, 201 n. 4

μάγειρος, 218
μάγκιπος, 219 σημ. 3

Μαγκλαβίτης, cf. Ἰωάννης Μαγκλαβίτης
Μακάριος ὁ Σκοπιώτης, 52
Μακεδονία, cf. Macédoine
Μάκρης, ὁ (évêque de-), 119 σημ. 2
Μακρολιβάδα, 11 σημ. 4
Μαναστὶρ - γερί, 108 σημ. 6
Μανιχαϊκὴ (αἵρεσις), 62 σημ. 2
Μανιχαῖοι, 62 σημ. 2
Μαρία Ἀσπιέτισσα ἡ Χούμναινα, 51 σημ. 5
Μαρίτζη, 66, cf. Hèbre
Μαυροζώμης, 52
μεγάλη παπίαινα, 51 σημ. 5
μεγαλόπολις, 157
μέδιμνος, 223 σημ. 4
Μέστος, 67, cf. Nestos
μετοχιάριος, 219
μέτρον (μοναστηριακόν), 184 σημ. 6
Μηνᾶ (προάστειον τοῦ -), 103
μίσθιοι, 211 καὶ σημ. 1
Μισινουπόλεως, ὁ (évêque de-), 119 σημ. 2
μόδιος (βασιλικός), 183 σημ. 2
— μοναστικός, 183 σημ. 5
Μομιτζίλος, 182
Μοσυνόπολις, 60 σημ. 1
Μουσινοπόλεως, ὁ (évêque de-), 105
Μποκοβίκο, cf. Ποκοβίκο
μποῦρκος, 134, cf. burg
μυλικὰ ἐργαστήρια, 204
μύλοι, 202
μύλωνες, 163, 204, 205

Naples, 57, cf. Aprôs
Nea Taktika, 94, 105, 121, 131, 138
Nebet-tepé, 154 n. 5
Néokastron, 51, 63, 161, 177 n. 4, 187, 205, 211, 213, 222, cf. Alexioupolis
Néokastron (village appartenant au monastère de la Kosmosôteira), 126
Néoutzikon, 31
Nequise, 57 n. 1, 141, 146, cf. Nikitza
Nestos, IX, 5, 6, 8 n. 1, *12-13* et n. 2, 16, 17, 18, 25, 27, 28, 29, 35, 42, 53, 67, 68, 71, 93, 95, 96, 97, 114, 169, 173, 180, 236, 244, 254
Nestos-Noir, 5
Neurokopi, 8 n. 1, 12, 69 n., 78
Neustapolis, 35, cf. Ovče Polje
Nicée (empire de -), 28, 33, 41, 54, 55, 81, 94, 131, 139, 159, 171, 232, 241, 243, 246
Nicéphore III Botaneiatès, 190
Nicéphore II, despote d'Epire, 124, 217, 257, 260
Nicéphore Melissène, 65, 69
Nicolas Maglavitès, 54, 55 et n., 159
Nicolas Mitos, 64, 106
Nikitza, 31, 48, 49, 56, 57, 141, 146, 152 et n. 5
Nikiz, 57 n. 1, 152 n. 5, cf. Nikitza
Nikolitzas, 60
Nikopolis sur le Danube, 38, 61 n. 2
Nikopolis en Epire, 70
Nikopolis ad Nestum, 8 n. 1, 35, 42, 78, cf. Neurokopi
Nil Doxapatrès, 138
Niš, 83
nitika, 201, 217 n. 4
nobiles, 214
nomade(s), 64, 69, 70, 71, 78, 79 n. 3, 88, 90, 181, 182, 247
nomadisme, 69, 70, 81, 82
Notitiae, 97, 105, 106, 113, 119, 121, 131, 138, 151, 155, 156 n., 161
Notre Dame d'Euergétès, 207
nundinum, 222

Νεβοσέλους, 65
Νεοχώριον, 51
νησιῶται, 104
Νικήτας Ρωμανίτης, 51
νομαδιαία γῆ, 182
νομὴ (κτηνοτρόφος -), 195, 197 σημ. 3, 213 σημ.
νοσοκόμος, 219

Ξάνθεια, 60 σημ. 1
Ξανθείας, ὁ (évêque de-), 119 σημ. 2
ξενοδοχεῖον, 39 σημ. 3, 184
ξενοδόχος, 219

Occidentaux, 224, 263
Ochrida, 10 et n. 3
Odrysoi, 137
oléiculture, 194
Omour, sipahi, 79
oppidum, 152, 165
or, 201, 225, 248
Orbelus, 3, 180, cf. Pirin
Orestias, 137, 139, 147, 191, 215, 245
Orichova, 118
Orient, 24, 41, 208
Orjahovo, 155 n. 2
Orkhan, 78, 176, 256
Orlandos A., 125 n. 5 et 6, 129 n. 5
Ortakjoj, 156 n.
Orthagoria, 117
Ottomans, 82, 251, 255, 256
Ouest, 29
Oumour, 22, 23, 29 n. 2, 30, 41, 44, 45, 52, 95, 98, 103, 112, 114, 120, 123, 129, 135, 176 et n. 4, 192, 197, 227 n. 1, 251, 253, 254
Oustra, 7, 35, 37, 64, 149, *151*, 177 n. 4, 178
outils, 203 et n. 1, 218
ouvrier (agricole), 212, 216
Ovče Polje, 35, 83, cf. Neustapolis

ὀβίρες, 125 σημ. 5
ὁδός, 25
οἰκέτης, 217
οἰκήτορες (ἐπιφανέστεροι -), 214, 215
οἶκοι, 105
οἰκονόμος, 219
οἰκοστάσια, 105
οἰνόπεδα, 187
οἰνοχόος, 219
ὁλοκαιρινοί, cf. μύλωνες
Ὀμβροκλάδων, cf. Saint-Georges d'—
ὀνικοί, cf. μύλωνες
Ὀρεστιάς, 139, 191, 215
ὁρισμός, 220
ὁσπίτια, 105
Οὔννοι, 80 σημ. 2
Οὖρος, 244

Pachymère, 14 n., 22 n. 4, 28 n. 7, 46, 70, 71, 81, 139, 159, 192, 193, 195, 246, 247
Pactum Adrianopolitanum, 215
Pagadi, 236
Pakourianos, cf. Grégoire Pakourianos
Pal, sipahi chrétien, 79
palaiostasia, 207
Paléologue, stratège, voir Andronic Paléologue
Paléologues, 99
Pamphilon, 34, 37
Panagia, 43 n. 2, 112
panèjours, 222 n. 2, cf. foires
Pangaion, montagne, 26, 60, 234
Pantocratôr, monastère, 194
Papachryssanthou Denise, XIV
Papakôstas A., 125 n. 5
Papikion, montagne, 4, 8, 9, 18, 48, 53, 60, 104, 107, 108, 109, 185, 230
Pâques, 219, 221
Paradèmè, 112
Paradèmô, 112, 253
Paranestion, 12
parèque(s), XI, 67, 68 n. 2, 162, 195, 204, 207, 208, *209-212*, 213, 217, 230
Paris, XIV
Paroria, 125 n. 5
Parthey G., 97, 99, 105 n. 2, 131 n. 1
Partitio Romaniae, 26, 32, 57, 70, 77, 103, 119, 122, 124, 127, 136, 147, 237
Paternoi, 66 n. 3
Patmos, forteresse, 35, 36 n. 4, 149, *151*, 177 n. 4
pâture(s), pâturage(s), 67, 70, 72, 81, 88, 138, 164, 180, 182, 186-192, 195, 196, 197 et n. 4, 205, 207, 208

Pauliciens, 60, 61 et n. 4, 62 n., 63, 72, 73 et n. 6, 161, 175, 237
Paul Lucas, 104 n. 8, 204
pêche, pêcherie(s), 104, 199, 200, 201, 217
Peeters Paulus, 67 n. 4
Péloponèse, 222 n. 2, 257
Peperuda-planina, 8 n. 2
Péra, 224
Perelijska-Prespanska, montagne, 6, 181
Périnthos, 12 n. 2
Péristéria, 25, 30, 42, 114, cf. Gügercinlik
Péristitza, 35, 37, 64, 166, 167, 177 n. 4, 244 n. 5
Périthéôrion, 25, 27, 29, 30 et n. 8, 43 et n. 1, 44, 51, 52, 53 n. 2, 65, 75, 94, 95, 96, 97, *98-104*, 111, 124, 174, 175, 176, 196, 200, 201, 205, 207, 217, 220, 238, 251, 253, 254, 257, cf. Anastasioupolis
Peritoq, 101 n. 1, cf. Périthéôrion
Permis, 167, 168
Pernik, 167 n. 4
Pernis, 167 et n. 4
Perperakion, 150, cf. Hyperpérakion
Perperek, rivière, 10, 12, 150
Peroustitsa, 223, cf. Peruštitsa
pertinentia, 118, 119, 127, 147, 236
Peruštitsa, 167
peste (noire), 255
Petchénègues, 62, 65, 69, 71, *82-83*, 88, 123, 190
Petko, 79
Petrič, 58
Petritsonitissa, 75
Petritzi, 35
Petritzos, 7, 39, 58 n. 6, 164, *165-166*, 177 et n. 4, 178
Peutaces, 57, *147-148*, 191
Phanari, cap, 16
Phérémai, 67
Pherrai, 125 et n. 6, 129 n. 5, cf. Bèra
Philiouri, rivière, 17
Philippes, 8 n. 1, 26, 29, 36, 42, 48, 116
Philippoupolis, X, 5, 6, 11, 14 et n. 5, 31 et n. 2, 32-34 et n. 4, 35, 36 et n. 1, 37-40, 42, 45, 48, 49, 51 n. 5, 53-56, 59-62, 65, 72-74, 76, 79, 83-85, 88-90 et n. 3, 93, 141, 151, *154-162*, 165, 166, 169, 171, 173, 175, 176, 181, 187, 188, 205, 213, 217, 218, 220-223 et n. 4, 225 n. 2, 229, 230, 233-235, 237, 238, 241, 242, 245, 249, 253, 258
Philippoupolitains, 54, 239
Philothée Kokkinès, patriarche, 116 n. 9
Phinepopolis, 157, cf. Philippoupolis
Phylipupleos (provincia), 158
Phynepople, 158, cf. Philippoupolis
Pierre, tsar, 233, 234
Pierre Belon, 111 n. 5 et 7, 112 n. 1, 129 n. 2, 203, 204
Pirin, 3, cf. Orbelus
pisciculture, 201
planina, 182 n. 3
plebeioi, 214
Pliska, 203 n. 1
Plôtinopolis, 130
Plovdin, 154 n. 3, cf. Plovdiv
Plovdiv, 20, 152 n. 2, 154, 155 n. 2, 166, cf. Philippoupolis
Podvis, 170
Poetovio, 24
Polybotos, 251
polyculture, 190, 194
Polystylon, 25, 29, 30 n. 8, 43, 51, *96-98*, 174, 252, 253, 257, cf. Abdère
Pont Euxin, 37
Popelicans, 61, 62 n., cf. Pauliciens
Porou, 43, 44, 99 n. 3, 103, 201 n. 2, 251, cf. Bourou
Porou, lac, 13 n. 2, 16, *17*, 29, 43, 96, 97, 98, 103, 104, 200, 207, cf. Bistônis, Bourou
Porsulae, 104, cf. Mosynopolis, Maximianoupolis
Portes Trajanes, 6 n. 1, 31, 32
Porto-Lago, 16, 99

Poulpoudeva, 154 n. 7, cf. Philippoupolis
Poutza, 148, 191, cf. Peutaces
Povisdos, 64, 166, 170, 177 n. 4
Praetoria, 99
praitôrion, 165
Prbo, sipahi chrétien, 79
Prénézès, 163, 165, 206
préposé, 218, 219
Preslav, 203 n. 1
prêt à gage, 231
prêt à intérêt, 230, 231
Prilongion, 184
principauté, XII, 29, 65, 208, 232, 234, 235, 240, 241, 242, 254, 255
proasteion, 51, 70, 103, 108, 129, 194, 196, 205, 206, 236
Procope, 99, 101 n. 9
proestos, 194
Promousoulon, 136
pronoiaire(s), 81
Propontis, 24, 34
Prosakos, 35, 235, 241
proskathimenoi, 67
prôtos, 109
prôtosébastos (des Bulgares), 64, 106
Prousènos, 74, 161, 177 n. 4
Provadija, 148 n. 2
Provatou, 38 n. 2, 56, *148*, 246
provincia, 158
Pseudo-Epiphane, cf. Ecthesis de —
Pseudo-Phrantzès, 124 (v. Errata)
puissants, XI, 214, 216, cf. dynatoi
put moravskij, 30, cf. *carski put*, route royale
Pythion, cf. Empythion

Πάγγαιον, 60 σημ. 1.
Παδυάτης, cf. Θεόδωρος Παδυάτης
Παναγία τοῦ Φατύργιακα, 112
πανήγυρις, 221, 222
πανηγυρισταί, 221
παραγγαρεῖαι, 210, 211
παροικία, 124
παροικικά, cf. ζευγάρια
πάροικοι, 207 σημ. 4, 209, 213 σημ., cf. parèques
παροικονόμος, 219
πάροικος, 163 σημ. 1
παροικοτόπια, 182, 209
Πατερίνοι, 66
Παυλικιανοί, 62 σημ. 2
Παχεῖα Ἄμμος, 52
πεδία, 197 σημ. 3
περιβόλιον, 103
Περιθεώριον, 43 σημ. 1
Περιθεωρίου, ὁ (évêque de -), 119 σημ. 2
περίπατος, 143 σημ. 5
Πετριτζός, 58, 164 σημ. 5
πιθῶνες, 129
πλανηνά, 58 σημ. 5
πλανινή, 67, 182, 197
πλοῖα, 206 σημ. 1
Ποκοβίκο (Μποκοβίκο), 66, cf. Bukovik
πόλις, 95, 111, 122, 131, 142, 163, 168, 169, 188
πόλισμα, 111
πολῖται, XI, 214
πολίχνη, 111, 147
πολίχνιον, 62, 95, 96, 97, 131, 147, 149, 155 σημ. 2
πόρος, 99 σημ. 3, 200, 255,
— τοῦ Φιλοκάλου, 46
Πορού, 43 σημ. 2
Πόρων, ὁ (évêque de -), 119 σημ. 2
Πουζούχια, 72
Πράσακα, cf. Saint-Georges de —
πρωτεῖα, 126
Προβάνδους, cf. évêché, métropole de —
Προβάτου, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
προίξ, 231 σημ. 2
προνοητής, 212
προσκαθήμενοι πάροικοι, 209
πρόσοδοι, 211, 225 σημ. 1
πτωχεύοντες, 214
πτωχοί, 214
πυλεωνάριος, 219

Ragusains, 220
Rajko, 254

Ramon Muntaner, 43 n. 2, 44, 95 n. 7
Ranilum, 34 n. 4
Ravdin, 164 n. 5
Razlog, 8 n. 1, 12
razzias, 135-136, 191-192, 233, 254, 255
Règinas, rivière, 15, 28, 34, 243, cf. Ergéné
Renier de Trit, 32, 40, 54, 85, 153, 158, 162, 208, 237, 240, 241
rente, 201, 211, 249
Républiques (italiennes), 52, 85, 86, 217
Rhaidestos, 34, 42, 48, 85, 223
Rhègion, 249
Rhodope, 4, 31 n. 2, 109, 116, 119, 127
Rhodopes, passim
Rila, 3, 5, 12, 13, 21, 31 et n. 2, 151, 180, 197
Robert de Dreux, 101 n. et n. 5, 111 n. 5
Rodestuic, 153, 177 n. 4
Romanie, 57, 58
Rome, 237
rotation, 202
Roum (sultanat de -), 247
route d'Ainos - Egnatia, 25
— Andrinople - bassin de l'Arda, 36
— Andrinople - Balkans, 32, 33
route de l'Arda, *34-37*, 38, 133, 140
— d'Asenitsa - Sténimachos, 33
— de Béroè - Philippoupolis, 34 et n. 4, 189
— mer Egée - Danube, 38
route fluviale de l'Hèbre, IX, 32 n. 5, 33, 38-42, *45-47*, 128, 133, 141, 197
route de Koumoutzèna - Bèra, 25, 27, 128
— Kričimska, 37, 39
route maritime, IX, *43-44*, 133
— de Makrolibada - Sténimachos, 33
— Marôneia - Bèra, 25, 117
— Mneiakos - Tzépaina, 35, 37
— Mosynopolis - Philippoupolis, 38
— Oustra - route de l'Arda, 35
route royale, 24, *30-34*, 35, 37-39, 160, 186, cf. *carski păt*, *put moravskij*
— de Périthéôrion - Polystylon, 25
— Philippoupolis - Karassoura, 34 n. 4
— Philippoupolis - Nikopolis sur le Danube, 38
— Philippoupolis - Philippes, 35-36, 42
— Philippoupolis - Stoumpion, 35
— Philippoupolis - Tărnovo, 38
— Philippoupolis - Xantheia, 39
— Polystylon - Xantheia, 25
— Portes Trajanes - Philippoupolis, 31
— Portes Trajanes - Skopia, 32
route de Trajan, 38
— d'Anchialos - Triaditza, 32, 38, 140
route du Toundzas, 33, 38 n. 2
routes transversales, *37-42*
Rudozem, 170
Rupčos, 7, cf. Rupska
Rupska, 7
Rupska, planina, 7 n. 5
Russie, 255

Ραδαβοῦντος (χωρίον τοῦ -), 51, 65
Ραιδεστός, 223 σημ. 5
Ραυνιάνους, 65
Ροδόπη, 4, 197 σημ. 3, cf. Rhodopes
Ρωμαῖοι, 51, 54, 55, 59 σημ. 3, 60 σημ. 1, 65, 235
Ρωμανίτης, cf. Νικήτας Ρωμανίτης

Sagoudaous, 126, 205, 206, 209, 236
Sagoudatoi, 77
Saint-Alexandre de Rome, 34
Saint-Athanase, monastère, 72
Sainte-Barbe, agros, 163
Saint-Basile (claustrae de -), 186
Saint-Clément, 156 n.
Saint-Démètre, hauteur, 166
Saint-Georges, métochion, 100 n. 3
Saint-Georges, monastère, 107, 109, 185, 230

Saint-Georges (monastère de Zavlantia), 212 n. 7
Saint-Georges, skite, 163, 164
Saint-Georges τῶν Ὀμβροκλάδων, 52, 207
Saint-Georges τοῦ Πράσακα, 67
Saint-Ilariôn, évêque de Mogléna, 74
Sainte-Irène, 64, cf. Hagia Eirènè
Saint-Jean Prodrome, monastère, 67, 88
Saint-Jean Rilski, 6 n. 2
Saint-Nicolas, église, 43 n. 2
Saint-Nicolas, monastère, 184, 200
Saint-Nicolas, skite, 163, 164
Saint-Pantéléèmôn, 196, 207
Saint-Rômylos, 90 n. 4
Saints sans corps, 112 n. 4
Saint-Théodore, vivier, 200
Sakar-planina, montagne, 152, 155 n. 2, cf. Branitsa
Sakkôn, 176
saline(s), 199, 201, 217
Salonique, cf. Thessalonique
Samia, rivière, 201
Samothrace, 117
Samuel, tsar, 221
San-Giorgio Maggiore, monastère, 85
Santa-Maria, monastère, 85
Sappai, 9, 16
Sărnena Gora, 4 n. 7, 246
Sava, fleuve, 24
Scifis, 236, cf. Σόφους
Scribention, 165, 166
Scythes, 59, 80 n. 2, 82 n. 3, 247
Sdrabikion, 184 n. 3
sébastokratôr, 212 n. 7, 254
sédentaires, 181, 182, 198
Seldjoucides, 75 n. 5, 251
Sèlybria, 31, 48, 238
Sénat, 224
Sepherlis D., XIV
Serbes, 42 n. 6, 53, 79, 98, 201, 255, 256
Serbie, 97, 133, 172, 182 n. 3, 250
Serdica, 34, 83, 172, cf. Triaditza, Sofia
Serrès, 26, 27, 36, 41, 48, 55 n., 69 n., 79 n. 4, 83 n. 3, 87, 205, 207 n. 5, 246, 259
Sidérokastron, 258 n. 4
Sikonion, 154
Simeonovgrad, 152, cf. Maritsa
Simokattès, 11, 12
Sinalè (proasteion de -), 206
sipahis, 79
Šipka, col, 32, 38
Sirguči, 81 n. 5
Skopia, 32, 35, 172
Skoutarion, 155 n. 2 - 156
Skoutariôtès, 59
Skutare, 156 n., cf. Skoutarion
Skylitzès, 221
Slav, 4 n. 10, 5 n. 2, 55 n., 171, 172, 208, 240, 241, 242, 254
Slaves, X, 7, 50, 67, 71, 79, 89
Slavijevy Gory, 4 n. 10
Smiljan, 170
Smolènes, 8 n. 1, 235
Smolianes, 7, 8 n. 1, 68
Smyrne, 45
soc, 203
Sofia, 31, 34, 83, 167, 188 n. 4, 203 n. 1, 235, cf. Serdica, Triaditza
Soliman, 255
sommelier, 219
Soufli, 130
Soukeis, passage, 31, cf. Portes Trajanes
Sôzopolis, 12 n. 2, 32, cf. Appolônia
Spyridônakès, 235
Srabikion, 184
Sredna Gora, 3, 4 n. 7, 13, 14, 15, 20, 21, 31 et n. 2, 37, 154, 156 n., 233, 238
stadioi, 48
Stageira, 118
Stageira, montagne, 9, 27, cf. Makrè
Stara, rivière, 5, 6
Stara Zagora, 14, 20, 48, cf. Bèroè
stathmoi, 48
Stefan Dušan, 67, 87, 212 n. 7, 253, 254, 257
Sténimachos, XII, 4, 6, 7, 11, 33, 35, 36, 37, 38, 39 et n. 3, 40, 48, 53, 56 n. 1, 58, 59, 64, 74, 85, 88, 89,

153, 156 n., *162-166*, 167, 173, 184, 185 n. et n. 1, 204, 221, 237, 240, 241-245, 253
Stentoris, lac, 25, 121 et n. 1, 122, 124, 201
Stephan Lazarević, 4 n. 10
Stephaniana (archonteia de -), 184
Štit, 156 n., cf. Skutare
Stoponion, 31
Stoumpion, 5, 35, 37
Strabon, 93, 115, 135 n. 2
Straces, cf. Strez
Strandža, 13, 69 n., 70
stratège, 234, 242, 245
Stratègos, 52, cf. Γεώργιος Στρατηγός
stratiote(s), stratiôtai, XI, 81, 83, 212-213, 243, 259
Stratius, cf. Strez
Strez, 241
Strick R., XIV
Stroummitza, 35, 235
Strymôn, 6 n. 1, 8 n. 1, 12, 26, 35, 36, 67, 70, 167 n. 4, 169, 173, 200, 205, 241, 259
Stylari, 112
Stylarion, 112, 253
suburbium, 142
Succi, 31 n. 2, cf. Soukeis
Succorum angustiae, 31 n. 2, cf. Portes Trajanes
Succorum claustra, 31 n. 2, cf. Portes Trajanes
Sulejman, 106 n. 6
Sulejman-kjoj, 152 n. 2
Sultan-Jeri, 10
Svoronos N. G., XII, XIV
Sykéa, 126
Symbatios Pakourianos, 205 n. 3
Synekdèmos d'Hiéroklès, 115-116, 121
Syrbanos, 70, 71, 182
Syrjannès Philanthrôpènos, cf. Alexis Philanthrôpènos Doukas
Sytzigan, 82

σανδάλιον, 46
Σαγουδάους, 65, 77
Σάρδεων, ὁ (métropolite de -), 139
Σγουρόπουλος, 52
σεβαστοκράτωρ, cf. sébastokratôr
Σέρρες, 28 σημ. 2, 258, 259
Σθλάβος, 240
Σινάλη (προάστειον τοῦ -), 51
Σινᾶλης, 51
σιτῶνες, 129
σκαπανεῖς, 187
Σκοπέλου, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
Σκοπιώτης, cf. Μακάριος ὁ Σκοπιώτης
Σκουταρίου, ὁ (évêque de -), 155 σημ. 2
Σκῦθαι, 59 σημ. 3, 80 σημ. 2
σκυτοτόμος, 219
Σμολένων, ὁ (évêque de -), 68
Σμολένων (θέμα), 60 σημ. 1
Σμόλεον, 68 σημ. 2
Σούκεις, 31 σημ. 2
Σόφους, 236
σπέρματα, 185
σπόρος, 211 σημ. 1
Σραβίκιον (παλαιόν), 184 σημ. 3
στάδιοι, 156 σημ.
Στάνος, 58 σημ. 5
Στενίμαχος, 39 σημ. 3, 163 σημ. 3, 221
στρατευθῆναι, 211
Στρατηγός, cf. Γεώργιος Στρατηγός
στρατιῶται, cf. stratiôtai
Στρέαζος, 241
συγκλητικοί, 134
σύγχυσις (τῶν καιρῶν), 257
Συκέα, 51
σχοίνισμα, 4, 151, 152
Σωζοπόλεως, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
Σωτὴρ τῶν Βλάχων, 70

Tachinos, lac, 26, 200
Taix, 44, cf. Thasos
Tana, 226 n. 1
tanneur, 219
Tăpkova-Zaimova V., XIV

Tarchaneiôtès, cf. Michel Glavas Tarchaneiôtès
Tărnovo, 32, 38, 40, 74, 125 n. 5, 234
Tatar-Pazardžik, 84, 187
Tatars, 33, 41, 46, 80 n. 2, 81, *84*, 123, 242, 243, 246, 247, 248, 250
Tavrokômon, 38 n. 2
Taxim-tepé, 154 n. 5
techniques, X, 202-204
télesmata, 210, 212
Ténédos, 30 n. 8, 123
Terre Sainte, 138
terres stratiotiques, 213 n.
Thasos, 44, 82, 98
thème d'Achridôs, 75, 244-245, 258
— d'Andrinople - et - Didymoteichon, 235, 245
— d'Andrinople, 245, 257, 260
— de Didymoteichon, 245, 257, 260
— Boléron, 236, 238, 246, 259, 260
— Boléron - et - Mosynopolis, 106, 244, 258, 260
— Boléron - et - Mosynopolis, ἔτι Χριστουπόλεως καὶ τῶν περὶ αὐτά, 258
— Boléron - et - Mosynopolis, Serrès - et - Strymôn, 246, 259
— Boléron - et - Mosynopolis, Serrès - et - Strymôn, ἔτι τε καὶ τῆς χώρας Κρασοβᾶς, 258
— Boléron - et - Strymôn, 246
— Boléron - Strymôn - et - Thessalonique, 235, 244
— Morrha, 258, 259
— Philippoupolis, 10, 58, 63
— Philippoupolis - Béroè - Morrha - et - Achridôs, 235, 244
— Serrès, 184, 259
— Serrès - et - Strymôn, 244, 258 et n. 7
— Smolènes, 60, 68, 234
— Sténimachos - et - Tzépaina, 244, 253, 258, 259
(province de) Sténimachos - et - Tzépaina, 172
thème de Strymôn, 235 n. 2, 246, 259
— Thessalonique, 184, 244, 259
Théodora, 28
Théodore Ange Doukas Comnène, 27, 32, 40, 94, 106, 113, 145, 147, 241, 242
Théodore Branas, 57, 86, 145, 147, 215, 239
Théodore II Lascaris, 4, 5, 6, 11, 20, 29, 33, 37, 41, 64, 132, 153, 167, 171, 181, 243, 244, 245
Théodore Padyatès, 52, 208, 209-210, 231
Théodore Prodrome, 61 n. 1, 157, 158
Théothore Sviatoslav, 246
Théodorète, higoumène, 109
Théodorocanos, 72
Théophanous (domaine de -), 207
thésaurisation, 226, 227, 229, *230-231*
Thessalie, 60, 103, 124, 212 n. 7
Thessalonique, 24, 25, 26, 27, 28 et n. 7, 39, 40, 48, 69, 87, 101, 105, 116, 123, 139, 141, 159, 205, 214, 216, 221, 224, 229, 230, 236, 239, 241, 243
Thrace, passim
Thraces, 71 et n. 2
Tich, cf. Constantin Tich Asen
tisserand, 218
Todoros, 79
Todorov N., XIV
Tokadjik, montagne, 9, cf. Măglenik
topia, 109, 126, 196, 205
Topolinitza, 165
Topolnitsa, 59
Topolovo, 156 n.
tornemen, 137
Toundzas, 15, 21 n. 1, 33, 38, 47, 133, 137, 140, 148, 155 n. 2, 191, 246
Trajan, 130
Trajan, col, 38
Trajanoupolis, X, 17, 25, 27, 40, 43, 44, 50, 51, 53 n. 2, 117, *118-120*, 122, 126, 127, 128, 174, 189, 236, 238, 250
transhumance, 69, 71, 181, 197, 198, 202

Traulos, 62
trésor, 226 n. 2
Triaditza, 31, 32, cf. Sofia
tributum, 213
Tri-Kamăka, col, 7
Trimontium, 154 n. 7, cf. Philippoupolis
trouvailles (monétaires), 226-230
Turcopoules, 28
Turcs, X, 34 n. 4, 36 n. 1, 42, 43 n. 2, 53 n. 2, *75-80*, 88, 89, 90, 111 n. 5, 114, 115, 116, 119, 120 et n., 122 n. 9, 123, 127, 128 n. 2, 135, 140 n. 7, 143, 150, 176, 232, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 256
Typikon de Bačkovo, 7, 39, 62, 68, 72, 74, 94, 107 n. 3, 109, 154, 157, 162, 164, 165, 166, 183, 184, 185, 187, 196, 199, 202, 204, 206, 210, 211-212, 221, 230, cf. Bačkovo
Typikon de la Kosmosôteira, 46, 51, 65, 66, 70, 77, 121, 125 n. 5, 126, 128, 129, 193, 194, 195, 199, 201, 202, 204, 205 et n. 3, 206, 210, 211, 221, 225, cf. Kosmosôteira
Typikon de Pakourianos, cf. Typikon de Bačkovo
Tzèntzèloukion, 109
Tzèntzèloukiôtissa, cf. Vierge Tzèntzèloukiôtissa
Tzépaina, 4, 5, 11, 20, 33, 35, 37, 64, 132, 166, 167, *170-173*, 177, 178, 181, 182, 240, 243, 244, 253
Tzernikou, 206
Tzernomianou, 31, 33, 36 n. 1, 46, *149*, 173, 177, 250, 253, 256, 259
Tziganes, 104 n. 8
Tzitzè (champ de -), 206
Tzouroulos, 31, 34, 48, 136 n. 4, 176, 242
tzoustra, 137
Tzympè, 78, 255, 256

τελεία, cf. δεσποτεία
τελέσματα, cf. télesmata
Τζερβενά, 59, 165
Τζερνίκου (χωρίον τοῦ -), 51, 65
Τζεχοβᾶ, 65
Τζωΐδων, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
Τισοῦκις, 31 σημ. 2, cf. Σούκεις
Τοπολινίτζα, 59
τραπεζάριος, 219
Τραποβιζύης, ὁ (évêque de -), 138 σημ. 1
τρίλοφος, 157
Τριμοῦς, 157
Τριφυλλίου (προάστειον τοῦ -), 51

Uglješa (Jovan), despote, 36 n. 1, 200
urbs, 138, 158
Urumkjoj, 149 n. 10
Ustina, 167
Ustra, montagne, 7
Ustrenska, montagne, 7
Uzundžova, 11 n. 4, cf. Makrolibada
Uzundžovo, 11, 152, cf. Uzundžova

ὑδροκίνητα, cf. μυλικὰ ἐργαστήρια
ὑδρομύλων, 103
ὑπερβολή, 4
ὑποδιάκονοι, 102
ὑποτελεῖς, 212

Văča, rivière, 6, 168, 169, cf. Kričimska
Valaques, X, 50, 53, 58, 59, 60, 65, *69-72*, 81, 83 n. 6, 88, 89, 247
Vărbitsa, rivière, 12
Vardar, 75, cf. Axios
Vardariotes, 75 et n. 5, 76
Varna, 38, 81 n. 5, 148 n. 2, 152, 224
Vasilitsa, montagne, 6 n. 1, 31 n. 2
Vatopédi, 100 n. 3, 103, 171, 196, 200, 207
Velbăžd, 32, 251, cf. Kjustendil
Vélésos, 35, 78, cf. Bélés
Velikeia, 156 n.
Venise, XI, 85, 86, 87, 147, 159, 183 n. 5, 224, 236, 239
Vénitiens, X, 10, 85, 86, 87, 100, 140 n. 7, 158, 215, 217, 224, 236
vestiaritai, XI, 210, *211*

vici, 223
Vierge, 85, 112
Vierge Tzèntzèloukiôtissa, couvent, 109
vigne(s), X, 103, 109, 184, 185, 186, 193, 195, 196, 198, 207
ville basse, X, 134, 135, 141, 142, 143, 164, 168, 174, 193, 218
Villehardouin, Geoffroy de -, 27, 49, 53, 56, 57, 60, 61, 105, 108, 118, 119, 127, 136, 138, 141, 150, 152, 153, 158, 161, 189-191, 215, 223, 236-239
villes-évêchés, 161
viticulture, 184 et n. 6, 185, 187, 190, 193, 194, 195, 213
vivier, 104
Voden, 59
Vodena, 60, cf. Edessa
Voidomatès, rivière, 125 n. 5
voie(s), cf. routes
Vojihna, césar, 257

Φατύργιακα (τοῦ), 112, 113 σημ. 1, cf. Παναγία τοῦ Φατύργιακα
φαῦλοι, 102, 115, 214, 216
Φιλίππου, ή, 59 σημ. 3
Φιλιππούπολις, 54 σημ. 6, 59 σημ. 3, 158
Φιλίππους, ή, 28 σημ. 2, 59 σημ. 3
φοῦνδαξ, 223
Φραγκόπουλος, 86
φροντιστήριον, 128
φρούριον, 97, 107, 127, 128, 131, 149, 163, 168
φυλακὴν (εἰς -), 245

Xantas, 62
Xanthè, 6, 16, 17, 93, 189, 190, 196, 197 et n. 1, cf. Xantheia
Xantheia, 25, 27, 28, 29, 39, 40, 44, 51, 60, 64, 65, *93-96*, 97, 101, 102, 110, 169, 174, 207, 234, 238, 241, 248, 254, 255, 257
Xéropotamos, rivière, 17, cf. Kompsatos, Kourou tchaj
Ximénès, cf. Fernando Ximénès

Χαλκιδέων (terre de-), 197
χαρτία (ἀγοραστήρια), 230 σημ. 1
Χατησίου (χωρίον τοῦ -), 51
Χοιροσφάκτης, 51
Χοιροσφάκτου (προάστειον τοῦ -), 51
Χορτοκόπιον, 207 σημ. 4
Χούμναινα, cf. Μαρία Ἀσπιέτισσα ἡ Χούμναινα
χρήματα, 226
Χριστούπολις, 28 σημ. 2
χρυσός, 225 σημ. 1
χώρα, 8 σημ. 1, 43 σημ. 2, 103, 258, 259
χωραφιαία γῆ, 103
χωρία, 115
χωρίον, 39 σημ. 3, 94, 96, 126, 162, 163 σημ. 1 καὶ 3, 164 σημ. 5, 182, 185
χωρίται, 210

ψωμοζημίαι, 210, 211

Yampolis, 38, 148
Yürüks, 42 n. 2, 79, 80 n. 1

Zabalta, 184, 200
Zachariadou Elisabeth, 140 n. 7
Zagora, 78
Zakythinos D. A., XIV, 124 n. 7
Zaoutzès, 108 n. 3, 206
Zavlantia, 212 n. 7
Zichna, 87, 88
Zlatarski V., 6 n. 2, 8, 54 n. 7, 62 n., 73 n. 6, 151
Zônaras, 221

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Nicolas G. Svoronos IX-XII

Remerciements XIV

Sources et bibliographie XV-LII

PREMIÈRE PARTIE : L'ESPACE ET LA POPULATION 1-90

CHAPITRE I : L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE 3-23

A. GÉOMORPHOLOGIE DES RHODOPES : a. La montagne, 3 - Les Rhodopes occidentaux, 5 - Les Rhodopes orientaux, 8 - b. La plaine, 13 - : La plaine supérieure de l'Hèbre, 14 - La plaine inférieure de l'Hèbre, 15 - Les plaines de la côte nord-égéenne, 16 - B. LE CLIMAT : Les Rhodopes proprement dits, 18 - La plaine supérieure de l'Hèbre, 20 - La plaine inférieure de l'Hèbre et le littoral nord-égéen, 21 -

CHAPITRE II : LES VOIES DE COMMUNICATION 24-49

a. La «Via Egnatia», 25 - b. La route royale, 30 - c. La route du bassin de l'Arda, 34 - d. Routes transversales, 37 - e. Voie maritime, 43 - f. Voie fluviale de l'Hèbre 45 -

CHAPITRE III : LA POPULATION 50-90

Les Grecs, 50 - Les Bulgares, 58 - Les Valaques, 69 - Les Arméniens, 72 - Les Ibères, 74 - Les Turcs, 75 - Les Coumans, 80 - Les Petchénègues, 82 - Les Tatars, 84 - Les Latins, 84 - Les Juifs, 87 -

DEUXIÈME PARTIE : ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ 91-263

CHAPITRE IV : LES SITES : VILLES ET CAMPAGNE 93-179

Première section : Xantheia, 93 - Polystylon, 96 - Périthéôrion, 98 - Mosynopolis, 104 - Koumoutzèna, 109 - Gratianou, 113 - Maronèia, 115 - Makrè, 117 - Trajanoupolis, 118 - Deuxième section : Ainos, 120 - Bèra, 124 - Didymoteichon, 130 - Andrinople, 137 - Troisième section : Achridôs-Morrha, 148 - Quatrième section : Philippoupolis, 154 - Sténimachos et sa région, 162 - Les forteresses

situées entre Sténimachos et Tzépaina, 166 - Tzépaina, 170 - Quelques remarques générales, 173 -

CHAPITRE V : LA PRODUCTION, L'ÉCONOMIE ET LES CATÉGORIES SOCIALES 180-231

I. 1. LA TERRE ET LA PRODUCTION AGRICOLE : a. Les Rhodopes proprement dits, 180 - b. La plaine supérieure de l'Hèbre, 185 - c. La plaine inférieure de l'Hèbre et le delta. La côte nord-égéenne, 189 - d. La région d'Andrinople-Didymoteichon, 190 - e. La région du delta, 193 - f. La côte nord-égéenne, 196 - 2. LES ACTIVITÉS PARA-AGRICOLES, 199 - 3. LES TECHNIQUES, 202 - II. LES FORMES DE PROPRIÉTÉ FONCIÈRE ET LES CATÉGORIES SOCIALES DE LA POPULATION, 205 - Les parèques, 209 - Les vestiaritai, 211 - Les μισθιοι, 211 - Les ἄνθρωποι, 212 - Les stratiôtai, 212 - III. LES ÉCHANGES : LE COMMERCE ET LA CIRCULATION MONÉTAIRE, 219 - a. Le marché permanent urbain, 220 - b. Les foires, 221 - c. Le marché occasionnel, 222 - d. La circulation monétaire, 226 - e. Les investissements et la thésaurisation, 230 -

CHAPITRE VI : LES ÉVÉNEMENTS POLITIQUES ET MILITAIRES 232-260

1) 1185-1204, 232 - 2) 1204-1241, 236 - 3) 1241-1321, 243 - 4) 1321-1354, 248 -

AU LIEU DE CONCLUSIONS 261-263

INDEX 267-291

PHOTOS, TABLEAUX ET CARTES

Photos de la région des Rhodopes hors texte

TABLEAU n° 1 : Les distances d'après les sources 48-49

TABLEAU n° 2 : Trouvailles monétaires collectives dans les Rhodopes (X^e-XIVe siècles) hors texte

TABLEAU n° 3 : Monnaies de la période 324-1356, déposées dans le Musée Archéologique d'Asenovgrad hors texte

TABLEAU n° 4 : Renvois aux pages du livre 265

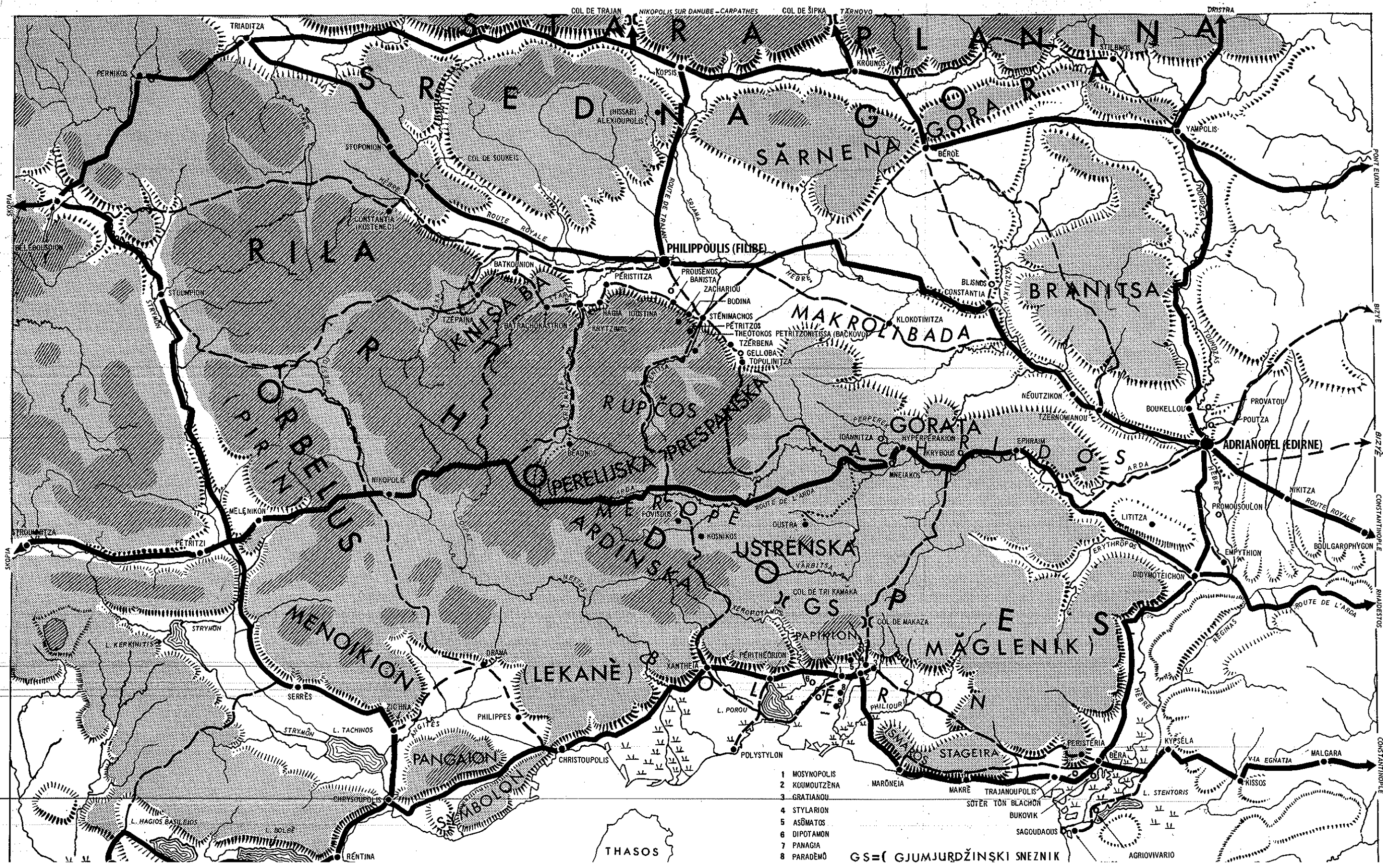
CARTE n° 1 : Carte géophysique de la région des Rhodopes avec les agglomérations et les axes routiers hors texte

CARTE n° 2 : Itinéraires militaires à travers les Rhodopes hors texte

ERRATA

Page	note	ligne	au lieu de	lire
7		6	contribuent	contribue
9	2	4	GeomorphologieKeo..	Geomorphologie, Kolonisier siedlung
29		23	Xantheia, Périthéôrion et la région de Mérope	Xantheia et la région de Mérope
51		7	éxistence	existence
		27	croniqueurs	chroniqueurs
52	4	4	no 169	no 166
55		2	consience	conscience
59		18	bientot	bientôt
60	4	18	Guillard	Gouillard
61	4	25	à partir le	à partir du
63	1	3	Greek-Englich	Greek-English
75	5	16	Beiträge, p. 450	Geschichte, p. 222
86	8	12	no 167	no 166
100		3	le beau-fils... Aspasios	le parent... Apasiós
103		25	au cour des	au cours des
	3	5	no 115	l. 117
109	3	10	(sous presse)	p. 123-129
110	4	11	(Balban-Turesi)	(Balkan-Turesi)
124		24	Sphrantzès	Pseudo-Phrantzès
217	4	7	Démètre Gattelusi	Domenico Gatteluzi
222	2	4	Peloponnèse	Péloponnèse
262		2	conçus	conçues
142		7	1355	1352
252		4	1335	1337

Les deux premières photos proviennent des archives de la revue «Rodopi» (Sofia).



STARA PLANINA
SREDNA GORA
SĂRNENA GORA
RILA
PIRIN
ORBELUS
KNIŠA BA
RUPČOS
PERELIJSKA PRESPANSKA
MEROPE
ARDINSKA
USTRENSKA
GORATA
ACHRIDOS
MAKROLIBADA
BRANITSA
MENOIKION
(LEKANÈ)
PANGAION
SYMBOLON
BOLERON
GS
PAPIKION
(MĂGLENIK)
PHILIPPOULIS (FILIBE)
ADRIANOPEL (EDIRNE)
COL DE TRAJAN
NIKOPOLIS SUR DANUBE – CARPATHES
COL DE ŠIPKA
TĂRNOVO
DRISTRA
TRIADITZA
PERNIKOS
KOPSIS
KROUNOS
STILBNOS
YAMPOLIS
BÉROE
STOPONION
COL DE SOUKEIS
(HISSAR) ALEXIOUPOLIS
CONSTANTIA (KOSTENEC)
ROUTE ROYALE
ROUTE DE TRAJAN
SRJAMA
HEBRE
BELEBOUSDION
STOUMPION
STRYMÔN
BATKOUNION
PÉRISTITZA
PROUSENOS
BANISTA
ZACHARIOU
BODINA
STÉNIMACHOS
PÉTRITZOS
THEOTOKOS
PETRITZONITISSA (BAČKOVO)
TZÉRBENA
GELLOBA
TOPOLINITZA
HAGIA IOUSTINA
KRYTZIMOS
BATRACHOKASTRON
TZÉPAINA
BLISNOS
CONSTANTIA
KLOKOTINITZA
NÉOUTZIKON
TZERNOMIANOU
BOUKELLOU
PROVATOU
POUTZA
IDANNITZA
HYPERPERAKION
KRYBOUS
EPHRAIM
MNEIAKOS
ARDA
NIKOPOLIS
BEADNOS
MELENIKON
STROUMNITZA
PÉTRITZI
POVISDOS
KOSNIKOS
OUSTRA
LITITZA
PROMOUSOULON
NIKITZA
BOULGAROPHYGON
EMPYTHION
DIDYMOTEICHON
ERYTHRÔPOS
ROUTE DE L'ARDA
COL DE TRI KAMAKA
COL DE MAKAZA
XANTHEIA
PÉRITHÉORION
L. POROU
POLYSTYLON
DRAMA
SERRÈS
ZICHNA
PHILIPPES
CHRISTOUPOLIS
CHRYSOUPOLIS
RÉNTINA
L. KERKINITIS
L. TACHINOS
L. HAGIOS BASILEIOS
L. BOLBÈ
ANGITES
PHILIOUR
ISMAROS
STAGEIRA
MARÔNEIA
MAKRÈ
TRAJANOUPOLIS
SÔTÈR TÔN BLACHÔN
BUKOVIK
SAGOUDAOUS
AGRIOVIVARIO
PERISTÉRIA
BÉRA
KYPSÉLA
L. STENTORIS
VIA EGNATIA
MALGARA
KISSOS
THASOS
SKOPIA
PONT EUXIN
BIZYÈ
CONSTANTINOPLE
RHAIDESTOS
1 MOSYNOPOLIS
2 KOUMOUTZÈNA
3 GRATIANOU
4 STYLARION
5 ASÔMATOS
6 DIPOTAMON
7 PANAGIA
8 PARADÈMÔ
GS=(GJUMJURDŽINSKI SNEZNIK